UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925524 9

PQ
1623
.F7
v. 1

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

PUBLIÉES D'APRÈS

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES

PRÉCÉDÉES DE SA VIE

Et ornées de son portrait et d'un fac-simile de son écriture

HUITIÈME ÉDITION

TOME I

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE — TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU (Liv. I-IV)

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1899

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

OCT -4 1933

6360

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

SEP 6 1955

PRÉFACE.

Les écrits de saint François de Sales, pleins d'une doctrine céleste, sont dans l'Église une vive lumière, qui montre un chemin sûr et aisé pour arriver à la perfection chrétienne [1]. Tel est le bel éloge qui a été fait des Œuvres du saint évêque de Genève; et ce qui donne à cet éloge un prix inestimable, c'est que c'est l'Église elle-même, éclairée de Dieu, qui l'a prononcé. Aussi ces écrits n'ont-ils cessé d'être considérés comme un des plus riches, des plus précieux trésors des âmes pieuses, qui *contient les plus utiles inspirations qu'elles puissent recevoir d'en-haut ;* car nous pouvons bien leur appliquer les expressions dont leur auteur même se sert en parlant d'un autre illustre docteur de piété, Louis de Grenade. *J'y trouve tout*, disait sainte Françoise de Chantal ; et Alexandre VII, en en recommandant d'une manière pressante la lecture assidue à son neveu, ne fait pas difficulté de dire que s'il y a en lui quelque chose de bien, c'est à eux surtout, après Dieu, qu'il

[1] Suis etiam scriptis cœlesti doctrina refertis Ecclesiam illustravit, quibus iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat. *Brev. rom.*, die 29 jan., in festo S. Franc. Sal., lect. VI.

en est redevable. Il ajoute : « Si la vertu, disait un ancien, pouvait être représentée avec ses couleurs propres, elle attirerait puissamment tous les cœurs et les contraindrait de l'aimer. Or c'est à quoi, à mon avis, a réussi François de Sales : tant il exprime suavement et au vif, tant il met bien sous les yeux sa beauté, sa majesté, son éclat et ses grâces[1] ! »

Les ouvrages de saint François de Sales ne sont guère moins remarquables au point de vue littéraire. S'il est vrai en général qu'un auteur se peint dans ses écrits et dans son style, il n'en est assurément aucun dont on puisse le dire avec plus de vérité que du saint évêque de Genève, dont le cœur si aimant et si expansif cherchait naturellement à s'épancher, et dont la simplicité colombine ne savait ce que c'était que l'artifice et le déguisement. Nous sommes donc assurés d'avoir dans ses écrits la peinture fidèle de son âme. Or combien doit être belle, combien délicieuse la peinture de l'âme de saint François de Sales, c'est-à-dire, d'une des âmes les plus belles, les plus richement douées sous le double rapport des qualités de l'esprit et du cœur, que la nature et la grâce de concert aient jamais formées ! Aussi un bon juge en cette matière, Fénelon, ne craint pas de mettre *son style naïf*, avec la *simplicité aimable* qu'il présente, *au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane*. « Tel est l'ascendant de la vérité, dit un autre critique, telle est la puissance de la bonne foi, telle est la force

[1] Voyez la lettre d'Alexandre VII à son neveu, du 1er avril 1642, imprimée à la suite de cette préface.

pénétrante de l'onction qui anime toutes les pages de ses nombreux écrits, que la persuasion s'insinue dans les cœurs les plus froids, dans les esprits les plus rebelles, et que, comme dans Montaigne, dans Charron et dans Malherbe, des locutions surannées ne produisent d'ordinaire d'autre effet que de graver plus profondément dans la mémoire la pensée de l'illustre écrivain, et de lui donner une couleur spéciale, distincte, et merveilleusement appropriée au sujet qu'il traite[1]. » Enfin, l'Académie française, à l'époque même où elle relevait les fautes de langage échappées à Corneille dans son premier chef-d'œuvre, ne balançait pas à proposer pour modèles les ouvrages de saint François de Sales.

Il n'est donc pas étonnant qu'il en ait été fait un grand nombre d'éditions, à partir des premières années qui suivirent la mort de l'auteur. Parmi les anciennes, les plus remarquables nous paraissent être celles de 1641 et 1663, publiées toutes deux à Paris[2].

La première fut procurée par les soins du commandeur Noël Brulard de Sillery, très-zélé pour la mémoire de saint François de Sales, et dont les éminentes vertus lui avaient gagné à un haut degré l'estime de sainte Françoise de Chantal, qui le dirigeait dans les voies intérieures, et l'avait asso-

[1] *Journal des Débats* du 9 décembre 1823.

[2] On cite encore celles de 1631, 1637 et 1652; cette dernière est ornée de figures.

Nous ne parlons ici que des éditions générales des Œuvres, nous reservant de faire connaître les éditions particulières de chaque ouvrage à mesure que l'occasion s'en présentera.

cié à l'ordre de la Visitation. Il en corrigea les dernières épreuves peu de jours avant sa mort. Elle est en deux volumes in-folio, dont le second renferme les *Sermons*, qui paraissaient pour la première fois, avec plusieurs fragments et lettres également inédits. Elle est précieuse, bien qu'elle se ressente de l'état de maladie du commandeur pendant qu'il y travailla, et que les fautes d'impression y soient assez nombreuses.

L'édition de 1663 est de même en deux volumes in-folio, dont le premier parut chez Sébastien Huré, et le second chez Frédéric Léonard; le titre en fut renouvelé en 1669, avec le nom de Frédéric Léonard seulement. Cette édition, d'une belle exécution typographique, *enrichie*, comme s'exprime le titre, *de plusieurs emblêmes et figures symboliques*, etc., est aussi plus exacte et plus complète que toutes les précédentes. Il ne faut pas la confondre avec une autre de la même année 1663, publiée également chez Frédéric Léonard, mais bien inférieure, tant sous le rapport typographique que sous celui de la correction. Le papier de cette dernière est moins beau, et le caractère plus petit, sauf pour les *Sermons*, où c'est même caractère et même pagination; la vignette et l'initiale de la première page sont seules différentes, et beaucoup moins belles.

Le même libraire a encore donné au public d'autres éditions de saint François de Sales en petit format. Celle de 1672 renferme les *Controverses*, qui manquent dans les éditions in-folio, faites avant que ce traité fût connu.

Les éditions anciennes des Œuvres de notre saint, dont

nous venons de parler, sont encore les meilleures pour ce qu'elles renferment; malheureusement elles sont devenues de plus en plus incomplètes à mesure qu'il a été fait de nouvelles découvertes. D'ailleurs elles ont des défauts qu'on ne saurait dissimuler. D'abord elles laissent toutes plus ou moins à désirer sous le rapport de la correction : la ponctuation, en particulier, y est très-négligée, et semble souvent mise au hasard; on y remarque même déjà quelques altérations dans le style, et elles présentent assez souvent des leçons fautives; de plus, elles manquent d'ordre dans la distribution des matières. On regrette aussi de ne pas y trouver, pour les *Lettres*, les noms des personnes à qui elles sont adressées, chose cependant qui contribue si puissamment à l'intérêt. Quelle différence, en effet, entre cette vague indication : *A une dame vefve*, et celle-ci : *A madame de Chantal!*

Les éditions modernes sont, à la vérité, plus complètes que les anciennes; mais, outre qu'elles ne laissent guère moins à désirer sous le rapport de l'ordre, elles présentent un texte si fautif que c'est à peine croyable. Dans maint endroit, on s'est permis de corriger saint François de Sales; et on conçoit que souvent on n'ait réussi qu'à le défigurer, sinon à le rendre inintelligible. Quant aux fautes dues à la négligence, elles sont innombrables [1]. Les *Lettres*, qui sont une des parties les

[1] Qu'on nous permette de citer au hasard quelques exemples; nous les prenons dans l'édition de M. Blaise, Paris, 1833-1835, la plus estimée, croyons-nous, des éditions modernes. Dans le Traité de l'Amour de Dieu, nous y lisons dès les premières pages (tom. I) :

plus intéressantes de la collection, ont été encore plus maltraitées que le reste. On y a substitué l'orthographe moderne à l'ancienne, et encore moins respecté le style qu'ailleurs; puis on a cru se mettre à couvert en alléguant pour excuse que *les originaux ayant péri, on n'avoit pas pu reproduire exactement l'ancien langage :* comme si, au défaut des originaux, on n'eût pas dû se conformer aux premières éditions, qui en tenaient lieu! Mais qu'est-ce que ces altérations, à côté de la négligence ou de la licence des imprimeurs, qui, ici surtout, s'est donné libre carrière, ajoutant, retranchant,

Page 1, ligne 3 : élection de la souveraine dilection, *au lieu de :* reyne de de la souveraine dilection.

Page 2, ligne 14 : je vous dedie, *au lieu de :* je voue, dedie.

— 3, — 19 : voulant, — venant.

— 4, — 3 : l'affection, — l'affliction.

— 6, — 14 : ne permet pas, — ne permettent pas.

— *Ibid.*, — 16 : au crédit, — avec credit; etc., etc.

Donnons encore un échantillon des altérations faites à dessein par une fausse délicatesse, qui prétendait *corriger*. On lit dans le même Traité, tom. I :

Page 72, ligne 8 : la mammelle, *au lieu de :* le tetin.

Page 175, ligne 7 : il prend une eau cordiale infiniment precieuse, il ouvre de force les levres et les dents serrées de ceste bien-aimée princesse, *et faisant couler dans sa bouche ceste precieuse liqueur,* il la fit enfin revenir à soi; *au lieu de :* il prend une eau cordiale infiniment precieuse, *et, en ayant remply sa bouche,* il ouvre de force les levres et les dentz serrées de cette bienaymée princesse; *puis, soufflant et jettant cette precieuse liqueur qu'il tenoit en sa bouche dedans celle de sa pauvre pasmée, et espluyant au nés, sur les temples et sur l'endroit du cœur d'icelle le reste de la phiole,* il la fit en fin revenir à soy.

Page 203, ligne 12 : tant en effect qu'en esperance, *au lieu de :* qu'en effect, qu'en esperance.

Il serait facile de multiplier les exemples; mais il faut nous restreindre. Est-il donc permis d'altérer ainsi, sans même en avertir, le texte d'un auteur, et d'un auteur tel que saint François de Sales?

transposant, laissant parfois de côté des demi-lignes, des membres de phrase entiers, de sorte que certains passages n'ont plus de sens; on trouve même des phrases coupées au beau milieu, nous ne dirons pas par un point, mais par un alinéa[1] !

[1] Nous avons comparé quelques pages des *Lettres* avec l'édition originale imprimée à Lyon en 1628 et les premières qui l'ont suivie; voici le résultat. Nous lisons dans l'édition de M. Blaise. tom. I :

Page 83, ligne 16 : Vous n'y verrez rien de moi, *au lieu de :* Vous n'y verrés rien de moy, *Madame.*

Ibid., ligne 23 : je confesse n'y avoir contribué que *de* ma faible énonciation et ma voix, *au lieu de :* ... que ma faible enonciation et ma voix.

Pag. 84, ligne 29 : dans le précieux gage que ce grand prince vous a laissé de votre mariage, laquelle étant une image vivante du père... ; *au lieu de :* ...de vostre mariage, *je veux dire, en Madamoyselle de Mercœur,* laquelle, etc.

Page 86, ligne 5 : que je lui *présente* les nécessités, *au lieu de* : que je lui *represente* les necessités.

Page 87, ligne 20 : *de* ces bailliages, *au lieu de : à* ces bailliages.

Ibid., ligne 27 : arrosées, *au lieu de :* arrousées.

Page 88, ligne 2 : dont, *au lieu de :* duquel.

Ibid., ligne 18 : en l'étendue de celui-ci, *au lieu de :* en l'estendue d'iceluy.

Ibid., dernière ligne du texte : dans toutes leurs actions, *au lieu de :* en toutes leurs actions.

Page 90, ligne 26 : les progrès, *au lieu de :* le progrés.

Ibid., ligne 27 : nostre saint-père commande, *au lieu de :* nostre saint Pere *me* commande.

Ibid., ligne dern. : de votre royaume, *au lieu de :* de vostre *grand* royaume.

Page 91, ligne 24 : Il regarde le salut non seulement des âmes, *au lieu de :* il regarde le salut des ames, *qui s'estend jusques à l'eternité,* et non seulement des ames.

Page 92, ligne 6 : et puis (je dois ce témoignage à la vérité) je vous dirai, *au lieu de :* et puisque je doy ce tesmoignage à la verité, je vous diray.

Ibid., ligne 14 : sadite Majesté, *au lieu de :* sa divine Majesté.

Mais en voilà assez. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de citer encore le passage suivant de la 44e lettre, page 119, qu'on a étrangement altéré, faute de le comprendre : Atque ita deinceps omnibus difficultatibus quæ ex locorum et temporum injuria *orirentur* sigillatim (*occurrere*).

Ita factum est satis ut...; *au lieu de :* ... quæ ex locorum et temporum injuria *oriebantur* sigillatim ita factum est satis ut... C'est apparemment le

Une bonne édition des Œuvres de saint François de Sales est donc encore à faire ; elle est, de plus, un besoin urgent. Si on ne donne pas enfin le texte exact de ces chefs-d'œuvre, il est évident que les fautes des éditions actuelles se perpétueront, et les originaux qui restent venant peu à peu à disparaître, le mal finira par être sans remède.

C'est ce travail si nécessaire que nous avons entrepris, et

double *ita* qui a embarrassé : on n'a pas vu que le premier devait se traduire par *ainsi, de cette manière,* mais on l'a joint à *ut;* puis, comme le second *ita* devenait par là inutile, pour lui donner un emploi quelconque, on en a fait le commencement d'une nouvelle phrase, et la précédente n'ayant plus de sens, on a changé *oriebantur* en *orirentur,* et on a ajouté (*occurrere*) pour lui donner celui qu'on avait dans l'esprit ; après quoi on a commencé un nouvel alinéa. Il n'est guère possible de mieux réussir à bouleverser une phrase.

Telle est la quantité de fautes que nous rencontrons dans un si petit nombre de pages (*a*); fautes qui, chose remarquable, se retrouvent exactement, depuis la première jusqu'à la dernière, dans l'édition de MM. Gaume de la même année. Mais ce n'est rien encore en comparaison des fautes sans nombre qui défigurent les deux volumes, sans cela si précieux, des *Nouvelles Lettres inédites*, formant le complément de l'édition Blaise, et les rendent souvent illisibles. Prenons pour échantillon l'intéressante lettre latine que le jeune apôtre du Chablais adressait au célèbre P. Canisius quelque mois après le commencement de sa mission ; elle est la 29e du recueil, tom. I, page 106. On y lit :

Pag. 107, ligne 1 : ut etiam reddat cospicuos et amabiles : qui ; *au lieu de :* iis etiam reddat conspicuos et amabiles qui. Trois fautes dans une ligne.

Page 107,	ligne 3 :	indigene mereor,	*au lieu de :*	indigere me reor.
Ibid.,	— 12 :	Eum,	—	Cum.
Ibid.,	— 24 :	ad causas Ecclesiæ,	—	ad caulas Ecclesiæ.
Ibid.,	— 25 :	Allobrogus princeps,	—	Allobrogum princeps.
Ibid.,	— 27 :	ad Chistum,	—	ad Christum.
Page 108,	— 3 :	ad Ecclesiam videat,	—	ad Ecclesiam redeat.
Ibid.,	— 10 :	aprirem,	—	aperirem.
Ibid.,	— 22 :	a Buses descriptis,	—	a Busæo descriptis.

(*a*) Nous n'avons pas pris le commencement du volume, parce que presque toutes les lettres y sont tirées de la *Vie du B. François de Sales* par C.-A. de Sales, que nous n'avons pas maintenant sous les yeux.

nous ne négligerons rien pour le mener à toute la perfection dont il est susceptible. Notre premier, notre plus grand soin sera de donner le texte pur de saint François de Sales, sans le moindre changement. Nous rétablirons même, aussi exactement qu'il nous sera possible, son orthographe ; et nous pouvons dire que notre édition sera la première où elle paraîtra, si on excepte quelques lettres de l'édition de M. Blaise, où elle

Page 108, ligne 27 : appetibus, *au lieu de :* appetitus.

Ibid., — 20 : rationemque ex Calvino reddebat. Quod in Hæbreo; *au lieu de :* rationemque ex Calvino reddebat quod in hebræo. Phrase coupée par un point.

Page 109, livre 5 : locis nodum, *au lieu de :* loci nodum.

Ibid., — 7 : fœmininum, — fœmininum.

Toutes ces fautes se trouvent dans une lettre qui ne remplit pas trois pages; encore passons-nous sous silence un endroit que nous n'avons pu rétablir, ainsi que plusieurs fautes de ponctuation.

Citons encore ce passage, tout-à-fait inintelligible, ainsi que tant d'autres, de la 309e lettre, tom. II, page 353 : « Mais se faut-il pourtant sçavoir des nouvelles de ma pauvre malade avant desner *commandes. Donq je vous prie* que de la main de Madamoyselle de Chantal, ma fille bien aymée, ou de ma chere sœur de Chantal, me soit envoyé quelque petit billet qui m'en apporte. » Nous rétablissons ainsi cet endroit : « Mais si faut-il pourtant sçavoir des nouvelles de ma pauvre malade avant disner. *Commandés donq, je vous prie,* que de la main, etc. »

Nous ne parlons pas de la traduction des lettres latines et italiennes : elle est très-infidèle, et parfois absurde. Ainsi ce passage de la 328e lettre, tom. II, page 383, écrite au duc de Savoie par son ambassadeur en France au sujet du renvoi du corps de saint François de Sales : « E le monache di questo convento della Visitatione di questa città supplicano V. A. che vuogli trovar bono che essendo state fondate da esso ritenglano (*lisez :* ritengano) il cuore; » c'est-à-dire : « Et les religieuses de ce couvent de la Visitation de cette ville (de Lyon) supplient V. A. de vouloir trouver bon qu'ayant été fondées par lui, elles retiennent son cœur ; » ce passage, dis-je, est ainsi traduit : « Et les religieuses du couvent de la Visitation de la même ville (de Lyon) supplient V. A. de trouver pour agréable qu'elles retiennent son cœur, *comme y étant autorisées par les statuts fondamentaux dudit évêque ! ! !* »

est assez fidèlement reproduite. Dans ce but, nous avons étudié avec soin les fac-simile et les autographes que nous avons pu découvrir, et nous y avons trouvé toutes les données nécessaires pour nous fixer sur les points généraux et caractéristiques; quant à quelques détails de peu d'importance, pour lesquels ces secours ont été insuffisants, nous suivrons les éditions originales [1]. Et qu'on ne vienne pas nous accuser en cela de minutie : nous ne faisons pour saint François de Sales que ce que nous voyons les meilleurs éditeurs de nos jours faire à l'égard des auteurs du même temps. Et qui mieux que le saint évêque de Genève mérite ce respect, qui d'ailleurs est loin d'être sans avantage pour qui veut remonter aux origines de notre langue.

Pour atteindre le but que nous nous sommes proposé de donner un texte aussi pur que possible, nous le reverrons soigneusement pour chaque ouvrage sur les meilleures édi-

[1] Les principaux traits qui caractérisent l'orthographe de saint François de Sales sont : 1° Il termine en *és* la 2e pers. plur. des verbes et le pluriel des substantifs, que ses contemporains faisaient généralement en *ez;* orthographe qui se retrouve encore beaucoup plus tard, comme on le voit, entre autres, par une lettre de Bourdaloue à madame de Maintenon, imprimée avec l'orthographe du manuscrit dans l'édition de Méquignon-Havard. 2° Il met *z* au lieu d'*s* à la fin de certains mots; ainsi il écrit : *lesquelz, seulz, motz, je remetz, etc.* 3° Il tend à supprimer les lettres et signes inutiles; ainsi, au lieu de *sainct, il faict, parfaict, fruict, bon-heur, mal-heur, etc.,* comme on écrivait de son temps, il écrit : *saint, il fait, parfait, fruit, bonheur, malheur, etc.,* comme nous faisons aujourd'hui. Observons encore qu'il y a certains mots qu'il écrit de différentes manières. — Nous ajouterons que dans toutes les anciennes éditions le titre d'un chapitre est placé avant l'indication du chapitre même.

tions, principalement sur les éditions originales, et sur tous les manuscrits que nous pourrons découvrir ; ni peines ni dépenses ne seront épargnées pour que notre édition puisse satisfaire l'homme de goût.

Nous partageons tous les écrits qui doivent former cette collection en cinq classes. La première comprendra les ouvrages ascétiques et de piété ; la seconde, les sermons et discours ; la troisième, ce que saint François de Sales a écrit spécialement pour le diocèse de Genève, et les règles et constitutions qu'il a données à diverses congrégations religieuses ; la quatrième, ses livres de controverse ; la cinquième, ses lettres. Chaque classe sera précédée d'un avertissement, contenant de courtes indications sur les ouvrages qui doivent y entrer. On trouvera des détails plus étendus dans la Vie du saint par Ch.-A. de Sales, qui sera imprimée en tête de ses ouvrages, et leur servira d'introduction.

Les Œuvres de saint François de Sales seront suivies d'un vocabulaire des mots et des locutions surannés qui s'y trouvent, beaucoup plus complet que celui des éditions précédentes.

En terminant cette préface, nous faisons un appel à tous ceux à qui le nom de saint François de Sales est cher, et qui sont assez heureux pour posséder quelque autographe ou copie manuscrite de quelqu'un de ses écrits, soit inédit, soit même déjà publié, l'expérience nous ayant appris combien souvent les manuscrits ont été mal lus ou inexactement imprimés ; et

nous les prions de vouloir bien nous en donner communication, soit en nous l'envoyant, soit en nous en transmettant une copie aussi fidèle que possible, même pour l'orthographe, à laquelle on a généralement trop peu fait attention jusqu'ici. Les autographes, et même les simples copies, si on le désire, seront au plus tôt transcrits et renvoyés à leurs possesseurs. Nous espérons que cet appel sera entendu, d'autant qu'il s'agit, non pas de nous, mais de la gloire d'un saint *chéri de Dieu et des hommes, dont la mémoire est en bénédiction* si particulière auprès de toutes les personnes pieuses, et dont les écrits, vrai présent du ciel à la terre, resteront à jamais, sous le rapport littéraire, un des plus beaux monuments de notre langue ; il sera entendu surtout de ses bien-aimées filles, les religieuses de la Visitation, qui, héritières en cela, comme pour le reste, de son esprit, se sont toujours montrées si disposées à communiquer aux autres les biens dont la libéralité divine les a favorisées, et qui seront jalouses d'augmenter encore un trésor qui leur est déjà redevable de plusieurs des plus beaux joyaux dont il se compose.

L'ABBÉ H.-J. CRELIER.

Besançon, 8 décembre 1856.

LETTRE

D'ALEXANDRE VII A SON NEVEU

SUR LA LECTURE DES OUVRAGES

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES[1].

Après avoir souffert avec peine notre séparation, mon très-cher neveu, je ne puis mieux commencer notre commerce de lettres qu'en vous adressant les mêmes paroles que je vous disais naguère à votre départ : Faites toujours, je vous prie, de François de Sales vos amours et vos délices; soyez son lecteur assidu, son fils obéissant, son imitateur fidèle. C'est à sa *Philothée*, ou *Introduction à la vie dévote*, que je dois surtout, après Dieu, ce qu'il peut y avoir de bien en moi; après l'avoir lue dix fois, je la relirais cent fois, et il me semble qu'elle me dit toujours quelque chose de nouveau : prenez-la pour la règle de votre vie, et conformez-y soigneusement toute votre conduite. Elle ne porte pas à un genre de vie austère, solitaire, exotique, mais tel qu'il convient dans la société, mais noble, mais tempéré, c'est-à-dire, convenable à chacun, et néanmoins atteignant à une solide perfection et sainteté. Si la vertu, a-t-on dit, pouvait être représentée avec ses couleurs propres, elle attirerait puissamment tous les cœurs, et les contraindrait de l'aimer. Or c'est, à mon avis, à quoi a réussi François de Sales : tant il en exprime suavement et au vif, tant il en met bien sous les yeux la beauté, la majesté, l'éclat et les grâces! Et ce qui tout ensemble lui attire les éloges et la vénération, et ne contribue pas peu à émouvoir et à persuader.

[1] L'original de cette lettre est en latin; l'auteur était nonce en Allemagne lorsqu'il l'écrivit. Devenu pape, c'est lui-même qui béatifia saint François de Sales en 1661, et qui le canonisa en 1665.

lecteurs, c'est que, à l'exemple du Sauveur, *il a commence par faire, et ensuite a enseigné*, de sorte qu'il semble qu'on lise sa vie en considérant ses conseils, et que, l'ayant vu d'abord donner l'exemple, on trouve ses préceptes plus faciles à pratiquer. Né d'une famille noble et riche, il a été instruit, d'une manière conforme à sa naissance, dans la piété et les lettres. Dans les cours des princes et des rois, dans les maisons des particuliers, dans la société de ses amis, dans les affaires, dans les exercices de piété, et dans tous les travaux convenables à un évêque, nous avons vu sa vertu et sa sainteté briller en notre âge d'un tel éclat que nous sommes forcés de rougir de notre lâcheté et de la condamner, nous tous à qui les relations avec les hommes, les affaires ou la naissance, servent de prétexte pour nous dispenser de vivre dans la piété et la sainteté. Ce que j'ai dit de *Philothée*, je le dis de ce livre d'or de l'*Amour de Dieu*, et de tous les ouvrages de ce grand homme. En les lisant jour et nuit, je ne puis m'empêcher de recueillir et de mettre à part ses plus belles paroles, et comme les principes de sa doctrine, pour les ruminer ensuite à loisir, afin de les faire passer, autant qu'il m'est possible, en mon sang et en ma substance. Tel est mon sentiment, tel est le conseil que je vous donne, mon cher neveu; car si vous prenez ce saint homme pour le témoin de vos actions, pour votre compagnon inséparable, et, conformément à l'avis de Sénèque, pour votre censeur et votre maître, et que vous l'ayez toujours présent pour vous régler par ses avis, ni je n'aurai jamais sujet de me repentir du conseil que je vous donne, ni vous de la peine que vous aurez prise pour le suivre. Je finis avec Horace :

Vive, vale : si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

Cologne, 1er avril 1642.

LETTRE

DU P. DE TOURNEMINE

SUR LES OUVRAGES ET LE STYLE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

Insérée dans les Mémoires de Trévoux pour l'histoire des sciences et des beaux-arts, juillet 1736, IIe part., page 282, art. LXXIX.

On ne peut trop louer le vertueux ecclésiastique dont vous m'avez montré la lettre. Je gémis avec lui sur la dévotion presque éteinte parmi nous. Je crois, comme lui, que la lecture plus commune des ouvrages de saint François de Sales serait un remède efficace au mal. Dieu a choisi le saint évêque de Genève pour être et l'apôtre des calvinistes et le docteur de la dévotion. Ses écrits respirent la charité dont son cœur brûlait; on ne peut les lire sans sentir couler dans son âme une onction céleste, qui vient sans doute de l'auteur de toute grâce. L'Église, instruite des desseins de Dieu, exhorte tous ses enfants à se conduire par les conseils du saint : *Ejus dirigentibus monitis*, dit-elle dans son office. Elle assure que les ouvrages de saint Francois de Sales ont répandu une lumière plus sensible parmi les fidèles, et qu'ils montrent une route aussi sûre que facile pour arriver à la perfection chrétienne. *Scriptis cœlesti doctrina refertis Ecclesiam illustravit, quibus iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat.* Il n'y mène point les âmes par des chemins écartés, trop élevés, au travers des précipices. La charité, l'humilité inséparablement unies sont les guides qu'il donne; la douceur aplanit le chemin; la conformité à la volonté de Dieu, la ferme espérance dans sa bonté, y font marcher avec tranquillité, avec joie. On a dans ses écrits le suc, l'essence de la morale des livres

sacrés et des saints Pères, réduite aux vrais principes et à la pratique. Dès qu'ils parurent, ils firent tomber des mains non-seulement ces livres dangereusement amusants, les Amadis, Astrée, ces poésies dictées par les passions et si propres à les remuer, à les enflammer, mais ces livres plus dangereux, funestes fruits de l'hérésie artificieuse, ces traductions infidèles de l'Écriture et des Pères, ce poison adroitement déguisé, distillé dans des prières affectueuses, insinué dans des règles sages en apparence. Les ouvrages du saint auraient aujourd'hui le même effet dans un besoin aussi pressant.

Ce serait donc servir l'Église que de les faire reparaître, et ne rien épargner pour les rendre plus communs. Jusqu'ici nous sommes d'accord, le vertueux ecclésiastique et moi ; mais je n'ai garde d'approuver le moyen qu'il propose : il voudrait qu'on changeât le langage de saint François de Sales, qu'on le rajeunît; son zèle n'est pas éclairé, et sûrement il n'aura pas pour lui le suffrage des connaisseurs.

Saint François de Sales a un style particulier, excellent en son genre, inimitable. Ce qui est vrai de chaque auteur, que son style est la peinture de ses mœurs autant que de son esprit, est encore plus vrai, est sensible dans les écrits de notre saint. On y sent sa douceur, la tendresse de son cœur; on sent qu'il aime et qu'il doit être aimé, mais qu'il veut qu'on n'aime que Dieu.

Un écrivain serait téméraire s'il se flattait de conserver dans le changement de son style cette suavité insinuante, ces expressions efficaces parce qu'elles sont affectueuses, cette éloquence familière et de conversation, plus persuasive que les discours étudiés et sublimes. Non, on ne fera jamais que des copies informes de ce merveilleux original. Les termes que son cœur, plus que son esprit, lui a fait choisir, ne peuvent être changés, dérangés, sans qu'on défigure l'ouvrage, sans qu'on énerve la céleste éloquence dont dépend son utilité [1].

[1] De ce grand nombre de mots, d'expressions et de tours qu'a employés saint François de Sales dans ses écrits, et que l'usage a depuis bannis de notre langue, plusieurs n'ont pas été remplacés, et beaucoup d'autres ne l'ont été que très-imparfaitement. Ce sont pourtant ces mots, ces expressions, ces tours, ou point du tout ou très-imparfaitement remplacés, qui répandent dans le style du saint auteur cette dévotion, cette onction, cette force, cette énergie, cette belle simplicité, cette naïveté charmante, qu'on y admire. Aussi les cherche-t-on vainement dans ces plates imitations, dans ces traductions pré-

Les Grecs ni les Romains n'ont point pensé à rajeunir leurs vieux écrivains ; ils ont lu, ils ont admiré Eschyle, Plaute, Ennius, Lucilius, sans y rien innover, non pas même un mot.

Depuis le rétablissement des lettres, les plus scrupuleux imitateurs de Cicéron, passionnés pour l'élégance du bon siècle de la latinité, Érasme, Manuce, ont imprimé fidèlement Tertullien, saint Cyprien, saint Jérôme, et n'ont point tenté de les masquer en auteurs du siècle d'Auguste.

Nous avons eu le goût aussi sage. Personne n'a pensé à corriger le style de Commines, de Montluc, du cardinal du Perron, de Marot, de Desportes, de Bertaut, de Malherbe, de Racan, auteurs plus anciens ou contemporains de saint François de Sales.

Il est vrai qu'un éditeur imprudent a corrigé Joinville, et nous en a fait perdre l'original [1] ; cependant ce falsificateur timide a laissé beaucoup de l'ancien Joinville, et ce qu'il a laissé augmente nos regrets sur la perte du reste. Les ouvrages du saint évêque de Genève auraient le même sort : les copies altérées se multiplieraient à l'infini, et nous perdrions l'original, qu'on n'imprimerait plus, et dont les exemplaires sont déjà assez rares. Les dames de la Visitation doivent être aussi soigneuses de conserver son style qu'elles l'ont été jusqu'ici de conserver son esprit et ses reliques [2].

tendues que la démangeaison d'imprimer, ou qu'une fausse complaisance pour le peu de goût de quelques lecteurs, nous a malheureusement procurées. *Voyez* LA BRUYÈRE, au dernier paragraphe du XIVe chapitre des *Caractères*. (*Note tirée de l'éd. Blaise.*)

[1] L'original de Joinville a été retrouvé depuis l'époque à laquelle écrivait le père de Tournemine ; il a été imprimé à l'imprimerie royale en 1751, 1 vol. in-folio. (*Ed. Blaise.*)

[2] Pleinement instruit de la ferme et invariable résolution où sont les religieuses de la première maison de la Visitation d'Annecy de ne jamais consentir que l'on touche au style ni au langage du saint prélat, on croirait faire injure à tous les autres monastères de l'ordre en les soupçonnant capables de penser autrement sur ce point. Indépendamment du respect, de l'estime et de l'amour filial dont ils sont pénétrés pour leur saint fondateur, respect, estime, amour qui doivent les rendre jaloux de conserver dans toute leur intégrité, et sans la moindre altération, les trésors de doctrine céleste dont il les a enrichis, la déférence parfaite et toute affectueuse qu'il leur a inspirée pour ce *cher premier monastère*, leur commune et sainte origine, les portera toujours à conformer en tout leur façon de penser à la sienne.

Mais, quelque solides que soient les conjectures avantageuses que l'on forme ici sur leur compte, on a la satisfaction de pouvoir parler avec encore plus de confiance des sentiments des trois maisons de Paris, parce que l'on

Et pourquoi l'altérer? l'Académie française, dans le dessein de prendre pour modèles nos meilleurs écrivains, joignit saint François de Sales à Malherbe. Son histoire nous l'apprend.

Si je ne persuadais pas, si les filles de notre saint n'entendaient pas leur véritable intérêt, l'exemple d'Amyot les condamnerait et me consolerait. *Le fade traducteur de son français*, l'abbé Tallemant, ni M. Dacier, ne l'ont point fait oublier; ils en ont fait renchérir les vieilles éditions. Les mots surannés, si fréquens dans son Plutarque, ne dégoûtent point: on admire leur force, leur énergie, leur arrangement nombreux et coulant; car personne n'a mieux connu qu'Amyot l'harmonie et le tour de notre langue. S'il avait traduit en prose les vers, rien ne rebute-

a été longtemps à portée de les connaître et de s'en assurer. On rend donc, avec autant de joie que de justice, à toutes les vierges ferventes qui les composent, le témoignage certain et glorieux d'un attachement également inviolable à la personne, à l'esprit, à la doctrine, au style du saint patriarche. Là ne se lisent point ces copies faibles et manquées d'un auteur unique et inimitable en son genre. On veut, en étudiant dans les écrits immortels de saint François de Sales les plus pures, les plus sublimes maximes de la perfection, y voir en même temps, y contempler avec transport et avec délices l'image naturelle de la belle âme de ce père chéri, qu'il y a empreinte sans le vouloir, et qui disparaît misérablement sous les traits languissans, fades et défigurés d'une traduction. *Brebis* fidèle (*a*), on veut *entendre la voix* douce et touchante *du* vrai *pasteur;* on la *méconnaîtrait* aux accents contrefaits et mal imités d'un interprète *étranger*.

Le monastère de la rue Saint-Antoine, sixième de l'institut et premier de Paris; ce monastère, fondé et gouverné durant ses trois premières années par la bienheureuse de Chantal elle-même; ce monastère, où fleurit constamment, dans sa vigueur primitive, l'esprit de la Visitation; ce monastère, si justement et si tendrement révéré de tous ceux du même ordre; ce monastère (le lecteur permettra bien ce léger épanchement de cœur), ce monastère qui, pour tant de raisons, *est* et sera éternellement *en la considération* et vénération *que Dieu sait* (*b*), a eu des occasions particulières de signaler son respect pour les vrais écrits des saints fondateurs. C'est au goût pur et éclairé de la mère Marguerite-Emmanuelle Le Feron, ci-devant supérieure de cette maison, autant qu'à ce sentiment de respect religieux, que l'on doit l'édition fidèle et littérale des Épîtres de la bienheureuse de Chantal; et ce fut elle encore qui, par la fermeté judicieuse avec laquelle elle arrêta les suites du dessein, déjà exécuté, de traduire en *français à la mode* celles du saint évêque, sauva du même coup, et au public connaisseur le chagrin de perdre irréparablement les originaux précieux de ces Lettres, et au pieux et laborieux éditeur qui les avait traduites les infaillibles reproches que lui aurait attirés, de la part de tous les siècles, sa funeste entreprise. (*Ed. Blaise.*)

(*a*) Joan. c. X, v. 3 et 5.
(*b*) Expression de saint François de Sales dans la préface du Traité de l'Amour de Dieu.

rait dans sa traduction; par malheur, il est aussi mauvais poète qu'habile prosateur, si j'ose parler ainsi.

Intimidons encore les dévots délicats sur le vieux langage de saint François de Sales, qui souhaitent qu'on le corrige. Que jugeraient-ils de l'entreprise audacieuse d'un écrivain ridiculement précieux, qui s'occuperait à mettre en beau latin l'Imitation et l'Évangile? Un pareil dessein a exposé l'hérétique Castalion à la dérision de sa secte même. Rendons, je le souhaite plus que personne, rendons communs, et très-communs, les ouvrages de saint François de Sales; gardons-nous cependant de les altérer [1].

[1] Le même père de Tournemine, renvoyant à la feue mère Catherine-Angélique du Tillet, alors supérieure du premier monastère de la Visitation de Paris, quelques écrits de la bienheureuse Mère de Chantal, lui disait dans une lettre :

« La vénérable avoit pris de son saint directeur jusqu'au style, aussi propre à toucher qu'à instruire... Ses lettres méritent assurément d'être rendues plus communes par une nouvelle édition, MAIS SANS TOUCHER AU LANGAGE. Il est bon; et sûrement, en voulant le mettre à la mode, ON LUI ÔTEROIT SA FORCE ET SON ONCTION. Je VOIS AVEC INDIGNATION paraître une *Introduction à la vie dévote*, mise, DIT-ON, en meilleur français. » (*Ed. Blaise.*)

PREMIÈRE CLASSE.

OUVRAGES ASCÉTIQUES ET DE PIÉTÉ.

De tous les ouvrages composés par le saint évêque de Genève, cette classe renferme les plus célèbres et les plus recherchés des âmes pieuses, comme ils sont les plus parfaits et les plus achevés. Nous les partageons en deux sections, dont la première comprend ceux qui s'adressent généralement à tous les fidèles, et la seconde, ceux qui regardent spécialement l'état religieux.

PREMIÈRE SECTION.

Cette section renferme :

I. INTRODUCTION A LA VIE DEVOTE.

Saint François de Sales expose lui-même, dans la préface de ce chef-d'œuvre, à quelle occasion et dans quel but il l'a composé; et il n'y a qu'une voix pour dire combien merveilleusement il a réussi. « Sous sa plume, dit M. Hamon [1], la dévotion est noble vraie et pleine de sens; la politesse des mœurs, l'esprit de sociabilité, tous les charmes d'une piété bien entendue, lui forment cortége, si l'on peut ainsi dire; et cependant elle n'est point déguisée pour paraître plus agréable : elle est présentée avec sa croix, ses épines, son détachement, ses souffrances, *telle*, dit Bossuet, *que le religieux le plus austère, ou le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut au moins lui refuser son estime* [2]. La douceur de l'auteur s'y montre partout sans faiblesse, comme sa fermeté sans amertume. Il enseigne à respecter les bienséances, qu'il appelle les grâces de la vertu, à s'élever au-dessus de la nature sans la détruire, à voler peu à peu vers le ciel comme des colombes, quand on ne peut pas s'y élever comme des aigles, c'est-à-dire, à se sanctifier dans les voies communes quand on n'est pas

[1] Dans sa nouvelle et excellente *Vie de saint François de Sales*, 2e édition; tom. I, page 599.

[2] *Panégyriq. de saint François de Sales.*

appelé à un état plus parfait. Là l'esprit contemple avec délices la vérité exposée dans son plein jour, embellie de maximes également ingénieuses et profondes, revêtue d'un style noble et majestueux, coulant et naturel, relevé par la justesse et la netteté d'expressions tantôt fines et délicates, tantôt vives et touchantes, toujours gracieuses et variées : c'est le simple avec tout le mérite du beau, parce que chaque idée est rendue par le mot propre, et chaque parole embellit la pensée. Là, surtout, le cœur goûte un charme inexprimable, parce que la douceur du sentiment assaisonne toujours le précepte, la délicatesse des ménagements le fait accepter, la candeur naïve et la bonté de l'auteur, qui s'y peint sans le vouloir, le fait chérir; et l'âme, embaumée de ce qu'elle lit, respire délicieusement le parfum le plus suave, comme le plus pur, de la vraie piété. »

Nous avons revu soigneusement le texte de cette édition sur celui des Œuvres complètes de 1641 et 1663, dont nous avons parlé dans la préface; en outre sur l'édition du Louvre, 1 vol. in-fol., 1641, et sur celle de Rouvelin, 1 vol. in-8, Par. 1644. Cette dernière édition surtout nous a fourni plusieurs excellentes leçons, et des corrections importantes.

II. TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

Ce beau traité, commencé en 1614, parut en 1616; on peut en voir, dans la préface, l'occasion et le but. Il est le « fruit de vingt-quatre années de prédications, selon l'expression de l'auteur lui-même, et de si profondes études qu'il est quatorze lignes de ce livre qui, disait-il à M. de Belley, lui avaient coûté la lecture de plus de douze cents pages in-folio [1]. Il y traite les questions de la théologie les plus épineuses et les plus obscures, la grâce efficace, la prédestination, le commencement de la foi; mais ces épines, il les convertit en fleurs par la netteté de ses explications revêtues du style le plus gracieux; ces obscurités, il les éclaircit par les lumières d'une saine théologie, par la lucidité de ses aperçus, l'exactitude et la précision de sa doctrine. Il ôte aux questions scholastiques toute leur sécheresse par son humeur aimable, qui brille partout; il sème l'agrément dans tout ce qu'il dit par son imagination fleurie, qui personnifie jusqu'aux objets les plus spirituels, par ses comparaisons et ses traits d'histoire empruntés le plus souvent à la Bible et appliqués avec autant de justesse que de grâce, mais surtout par le sentiment de la plus tendre

[1] *Esprit du B. François de Sales*, IIIe part., sect. XV; éd. Gaume, Par. 1840.

piété, qui anime, vivifie tout, et fait de ce livre plutôt une production de son cœur qu'un travail de son esprit. Chose remarquable! cette composition, toute figurée et fleurie qu'elle est, est pourtant très-simple; la fécondité du génie et de l'imagination de l'auteur ne l'écarte jamais du naturel; les ornements viennent sous sa plume sans être appelés; c'est l'éloquence naïve, l'aimable simplicité d'un cœur qui ne dit que ce qu'il sent, qui se peint sans le vouloir, qui trouve dans les sujets les plus usés des beautés inconnues, mais si naturelles qu'on est surpris de ne pas les avoir aperçues le premier. Tel est le *Traité de l'Amour de Dieu.* L'auteur, en le composant, avait développé plus longuement son sujet; mais en le livrant à l'impression, il en retrancha plus de la moitié [1]. »

La première édition de cet ouvrage fut publiée à Lyon, chez Pierre Rigaud, 1 fort vol. petit in-8; il est dit au bas du privilége qu'elle fut *achevée d'imprimer le dernier jour de juillet,* 1616. Il en parut une nouvelle l'année suivante chez le même libraire; mais ce n'est qu'une réimpression de la précédente, dont elle reproduit ordinairement jusqu'aux fautes typographiques, et même la pagination, sauf pour la préface. Il ne paraît pas que le texte d'aucune des éditions postérieures ait été davantage revu par l'auteur, de sorte que celle de 1616 est l'unique source de laquelle toutes les autres découlent. Nous ne pouvions donc faire mieux que de nous attacher à la reproduire exactement, en nous contentant de corriger les fautes d'impression; et c'est ce que nous avons fait, en profitant, pour cette correction, des faibles secours que nous offraient celle de 1617, une de 1641 (Lyon, L. Odin), et autres [2].

III. *Fragment sur la* MANIÈRE DONT LA CHARITÉ EMPLOIE LES VERTUS CARDINALES, savoir, *la prudence, la justice et la tempérance.*

Ce fragment a été publié pour la première fois dans la seconde édition de M. Blaise, Par. 1833, sous le titre de *Complément de l'*INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE *et du* TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU. Un *Avertissement* qui le précède, et que nous reproduisons, fait connaître la manière dont a été découvert l'autographe et ce qu'il est devenu. Malheureusement ce manuscrit précieux a été assez mal lu par l'éditeur, et l'édition originale renferme un grand nombre de

[1] *Esprit du B. François de Sales,* IIIe part., sect. XV. — M. Hamon, *Vie de saint François de Sales,* tom. II, pag. 173.

[2] Dans les notes au bas des pages, nous avons distingué par (R.) ce qui est pris de l'édition originale de Rigaud; (*Ca.*) indique l'édition de M. Camus, successeur de M. Blaise.

fautes, dont plusieurs ne peuvent être corrigées que par une collation exacte avec l'autographe, collation que nous avons peu d'espoir de pouvoir faire, du moins en entier.

IV. DECLARATION MYSTIQUE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Cet ouvrage a paru pour la première fois à la suite de la seconde édition des *Sermons du B. François de Sales*, 1 vol. in 4°, Par. 1643. Il est précédé d'un *Avertissement de l'imprimeur* que nous reproduisons.

V. OPUSCULES.

Nous indiquerons par une note, en tête de chacun, d'où nous l'avons tiré. Nous avertissons seulement ici que nous n'avons pas hésité à exclure plusieurs opuscules des éditions précédentes, qui ne sont que des compilations de passages pris çà et là dans les *Lettres* et autres ouvrages de notre saint. Il a été publié à Paris, en 4 vol. in-12, Hérissant, 1758 et suiv., une collection générale des *Opuscules* de saint François de Sales.

INTRODUCTION

A

LA VIE DEVOTE.

AVIS POUR LA SECONDE EDITION.

AU LECTEUR.

Mon cher lecteur, cette seconde edition te represente ce livret reveu, corrigé et augmenté de plusieurs chapitres et choses notables. Je ne l'ay point voulu enrichir d'aucunes citations, comme quelques-uns desiroyent, par ce que les doctes n'ont pas besoin de cela, et les autres ne s'en soucient pas. Quand j'use des paroles de l'Escriture sainte, ce n'est pas tous-jours pour les expliquer, mays pour m'expliquer par icelles, comme plus venerables et aggreables aux bonnes ames. Je te dis le reste en la preface.

Nostre Seigneur soit avec toy.

AUTRE AVIS.

AU LECTEUR.

Ce livret sortit de mes mains l'an 1608. En sa seconde edition il fut augmenté de plusieurs chapitres; mays trois de ceux qui estoient en la premiere furent oubliés par mesgarde. Depuis il a esté souvent imprimé sans mon sçeu, et avec les impressions les fautes s'y sont multipliées. Or le voylà maintenant de nouveau corrigé, et avec tous ses chapitres, mais tous-jours sans citations, par ce que les doctes n'en ont pas besoin, et les autres ne s'en soucient pas. Quand j'use des paroles de l'Escriture, ce n'est pas tous-jours pour les expliquer, mays pour m'expliquer par icelles, comme plus aymables et venerables. Si Dieu m'exauce, tu en feras bien ton proffit, et recevras beaucoup de benedictions.

ORAYSON DEDICATOIRE.

O doux Jesus ! mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu, me voyci prosterné devant vostre Majesté, voüant et consacrant cet escrit à vostre gloire. Animés les paroles qui y sont de vostre benediction, à ce que les ames pour lesquelles je l'ay fait en puissent recevoir les inspirations sacrées que je leur desire, et particulierement celle d'implorer sur moy vostre immense misericorde, affin que, monstrant aux autres le chemin de la devotion en ce monde, je ne sois pas reprouvé et confondu eternellement en l'autre, ains qu'avec eux je chante à jamais pour cantique de triomphe le mot que de tout mon cœur je prononce en tesmoignage de fidelité parmi les hazards de cet vie mortelle : VIVE JESUS ! VIVE JESUS ! Ouy, Seigneur Jesus, vivés et regnés en nos cœurs és siecles des siecles. Amen.

PREFACE.

Mon cher lecteur, je te prie de lire cette preface pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetiere Glycera sçavoit si proprement diversifier la disposition et le meslange des fleurs qu'avec les mesmes fleurs elle faysoit une grande varieté de bouquetz, de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envy cette diversité d'ouvrage ; car il ne sçeut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faysoit ses bouquetz : ainsy le saint Esprit dispose et arrange avec tant de varieté les enseignemens de devotion qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que, la doctrine estant tous-jours une mesme, les discours neantmoins qui s'en font sont bien differens, selon les diverses façons desquelles ilz sont composés. Je ne puis certes, ni veux, ni dois escrire en cette Introduction que ce qui a desja esté publié par nos predecesseurs sur ce sujet : ce sont les mesmes fleurs que je te presente, mon lecteur; mais le bouquet que j'en ay fait sera different des leurs, à rayson de la diversité de l'ageancement dont il est façonné.

Ceux qui ont traitté de la devotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de devotion qui conduit à cette entiere retraitte. Mon intention est d'instruire

ceux qui vivent és villes, és mesnages, à la cour, et qui par leur condition sont obligés de faire une vie commune quant à l'exterieur, lesquelz bien souvent, sous le pretexte d'une pretenduë impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie devote, leur estant advis que, comme aucun animal n'ose gouster de la graine de l'herbe nommée *palma Christi*, aussi nul homme ne doit pretendre à la palme de la pieté chrestienne tandis qu'il vit emmy la presse des affaires temporelles. Et je leur monstre que, comme les meres-perles vivent emmy la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les isles Chelidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les pyraustes volent dedans les flammes sans brusler leurs aisles, ainsy peut une ame vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine, treuver des sources d'une douce pieté au milieu des ondes ameres de ce siecle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres sans brusler les aisles des sacrés desirs de la vie devote. Il est vray que cela est mal aysé; et c'est pourquoy je desirerois que plusieurs y employassent leur soin avec plus d'ardeur qu'on n'a pas fait jusques à present, comme, tout foible que je suis, je m'essaye par cet escrit de contribuer quelques secours à ceux qui d'un cœur genereux feront cette digne entreprise.

Mays ce n'a toutesfois pas esté par mon election ou inclination que cette Introduction sort en public. Une ame vrayement pleine d'honneur et de vertu ayant, il y a quelque tems, receu de Dieu la grace de vouloir aspirer à la vie devote, desira ma particuliere assistance pour ce regard; et moy, qui luy avois plusieurs sortes de devoirs, et qui avois long-tems auparavant remarqué en elle beaucoup de disposition pour ce

dessein, je me rendis fort soigneux de la bien instruire; et l'ayant conduite par tous les exercices convenables à son desir et à sa condition, je luy en laissay des memoires par escrit, affin qu'elle y eust recours à son besoin. Elle depuis les communiqua à un grand, docte, et devot religieux [1], lequel, estimant que plusieurs en pourroient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier : ce qui luy fut aysé de me persuader, par ce que son amitié avoit beaucoup de pouvoir sur ma volonté, et son jugement une grande authorité sur le mien.

Or affin que le tout fut plus utile et aggreable, je l'ay reveu, et y ay mis quelque sorte d'entresuite, adjoustant plusieurs advis et enseignemens propres à mon intention; mays tout cela, je l'ay fait sans nulle sorte presque de loysir. C'est pourquoy tu ne verras rien icy d'exact, ains seulement un amas d'advertissemens de bonne foy, que j'explique par des paroles claires et intelligibles; au moins ay-je desiré de le faire. Et quant au reste des ornemens du langage, je n'y ay pas seulement voulu penser, comme ayant assés d'autres choses à faire.

J'adresse mes paroles à Philothée, par ce que, voulant reduire à l'utilité commune de plusieurs ames ce que j'avois premierement escrit pour une seule, je l'appelle du nom commun à toutes celles qui veulent estre devotes; car Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu.

Regardant donc en tout cecy une ame qui par le desir de la devotion aspire à l'amour de Dieu, j'ay fait cette Introduction de cinq parties : en la premiere desquelles je m'essaye, par quelques remonstrances et exercices, de convertir le simple desir de Philothée en une entiere resolution, qu'elle fait à la

[1] Ce fut au R. P. Forier, theologien de la compagnie de Jesus, lors recteur du college de Chambery. (*Ed. de* 1641.)

parfin, apres sa confession generale, par une solide protestation, suivie de la tres-sainte communion, en laquelle se donnant à son Sauveur et le recevant, elle entre heureusement en son saint amour. Cela fait, pour la conduire plus avant, je luy monstre deux grands moyens de s'unir de plus en plus à sa divine Majesté : l'usage des sacremens, par lesquelz ce bon Dieu vient à nous, et la sainte orayson, par laquelle il nous tire à soy. Et en cecy j'employe la seconde partie. En la troisieme, je luy fay voir comme elle se doit exercer en plusieurs vertus plus propres à son advancement, ne m'amusant pas sinon à certains advis particuliers qu'elle n'eust pas sceu aysément prendre ailleurs, ni d'elle-mesme. En la quatrieme, je luy fay descouvrir quelques embusches de ses ennemis, et luy monstre comme elle s'en doit desmesler et passer outre en sa digne entreprise. Et finalement en la cinquieme partie, je la fay un peu retirer à part soy pour se rafraischir, reprendre haleyne, et reparer ses forces, affin qu'elle puisse par apres plus heureusement gaigner pays, et s'advancer en la vie devote.

Cet âge est fort bigearre, et je prevoy bien que plusieurs diront qu'il n'appartient qu'aux religieux et gens de devotion de faire des conduites si particulieres à la pieté ; qu'elles requierent plus de loysir que n'en peut avoir un evesque chargé d'un diocese si pesant comme est le mien; que cela distrait trop l'entendement qui doit estre employé à choses importantes.

Mais moy, mon cher lecteur, je te dis avec le grand saint Denis qu'il appartient principalement aux evesques de perfectionner les ames, d'autant que leur ordre est le supreme entre les hommes, comme celui des seraphins entre les anges : si que leur loysir ne peut estre mieux destiné qu'à cela. Les

anciens evesques et Peres de l'Eglise estoient pour le moins autant affectionnés à leurs charges que nous, et ne laissoient pourtant pas d'avoir soin de la conduite particuliere de plusieurs ames qui recouroient à leur assistance, comme il appert par leurs epistres, imitans en cela les apostres, qui, emmy la moisson generale de l'univers, recueilloient neantmoins certains espics plus remarquables avec une speciale et particuliere affection. Qui ne sçait que Timothée, Tite, Philemon, Onesime, sainte Tecle, Appia, estoient les chers enfans du grand saint Paul, comme saint Marc et sainte Petronille de saint Pierre? sainte Petronille, dis-je, laquelle, comme preuvent doctement Baronius et Galonius, ne fut pas fille charnelle, mays seulement spirituelle de saint Pierre. Et saint Jean n'escrit-il pas une de ses epistres canoniques à la devote dame Electa?

C'est une peyne, je le confesse, de conduire les ames en particulier, mais une peyne qui soulage, pareille à celle des moissonneurs et vendangeurs, qui ne sont jamais plus contens que d'estre fort embesoignés et chargés. C'est un travail qui delasse et avive le cœur par la suavité qui en revient à ceux qui l'entreprennent, comme fait le cinamome ceux qui le portent parmy l'Arabie heureuse. On dit que la tygresse ayant retreuvé l'un de ses petitz, que le chasseur luy laisse sur le chemin pour l'amuser tandis qu'il emporte le reste de la littée, elle s'en charge, pour gros qu'il soit, et pour cela n'en est point plus pesante, ains plus legere à la course qu'elle fait pour le sauver dans sa taniere, l'amour naturel l'allegeant par ce fardeau. Combien plus un cœur paternel prendra-il volontier en charge une ame qu'il aura rencontrée au desir de la sainte perfection, la portant en son sein, comme une

mere fait son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bien-aymé !

Mays il faut sans doute que ce soit un cœur paternel : et c'est pourquoy les apostres et hommes apostoliques appellent leurs disciples, non seulement leurs enfans, mais encor plus tendrement, leurs petitz enfans.

Au demeurant, mon cher lecteur, il est vray que j'escris de la vie devote sans estre devot, mais non pas certes sans desir de le devenir ; et c'est encor cette affection qui me donne courage à t'en instruire. Car, comme disoit un grand homme de lettres, la bonne façon d'apprendre, c'est d'estudier ; la meilleure, c'est d'escouter ; et la tres-bonne, c'est d'enseigner. Il advient souvent, dit saint Augustin, escrivant à sa devote Florentine, que l'office de distribuer sert de merite pour recevoir, et l'office d'enseigner, de fondement pour apprendre.

Alexandre fit peindre la belle Compaspé, qui luy estoit si chere, par la main de l'unique Apelles. Apelles, forcé de considerer longuement Compaspé, à mesure qu'il en exprimoit les traitz sur le tableau, en imprima l'amour en son cœur, et en devint tellement passionné qu'Alexandre l'ayant reconneu, et en ayant pitié, la luy donna en mariage, se privant pour l'amour de luy de la plus chere amie qu'il eust au monde : en quoy, dit Pline, il monstra la grandeur de son cœur autant qu'il eust fait par une bien grande victoire. Or il m'est advis, mon lecteur, mon amy, qu'estant evesque, Dieu veut que je peigne sur les cœurs des personnes, non seulement les vertus communes, mais encor sa tres-chere et bien aymée devotion ; et moy, je l'entreprens volontier, tant pour obeïr et faire mon devoir que pour l'esperance que j'ay qu'en la gravant dans l'esprit des autres, le mien à l'adventure en devien-

dra saintement amoureux. Or si jamais sa divine Majesté m'en void vivement espris, elle me la donnera en mariage eternel. La belle et chaste Rebecca, abbreuvant les chameaux d'Isaac, fut destinée pour estre son espouse, recevant de sa part des pendans d'oreilles et des brasseletz d'or : ainsy je me prometz de l'immense bonté de mon Dieu que conduisant ses cheres brebis aux eaux salutaires de la devotion, il rendra mon ame son espouse, mettant en mes oreilles les paroles dorées de son saint amour, et en mes bras la force de les bien exercer, en quoy gist l'essence de la vraye devotion, que je supplie sa Majesté me vouloir octroyer, et à tous les enfans de son Eglise ; Eglise à laquelle je veux à jamais sousmettre mes escritz, mes actions, mes paroles, mes volontés et mes pensées.

A Neci, ce jour sainte Magdeleine, 1608.

INTRODUCTION

A

LA VIE DEVOTE

PREMIERE PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT LES ADVIS ET EXERCICES REQUIS POUR CONDUIRE L'AME DÉS SON PREMIER DESIR DE LA VIE DEVOTE JUSQUES A UNE ENTIERE RESOLUTION DE L'EMBRASSER.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la vraye devotion.

Vous aspirés à la devotion, tres-chere Philothée, par ce qu'estant chrestienne, vous sçavés que c'est une vertu extremement aggreable à la divine Majesté. Mays d'autant que les petites fautes que l'on commet au commencement de quelque affaire s'aggrandissent infiniment au progrés, et sont presque irreparables à la fin, il faut avant toutes choses que vous sachiés que c'est que la vertu de devotion; car d'autant qu'il n'y en a qu'une vraye, et qu'il y en a une grande quantité de fausses et vaines, si vous ne connoissiés quelle est la vraye, vous pourriés vous tromper, et vous amuser à suivre quelque devotion impertinente et superstitieuse.

Arelius peignoit toutes les faces des images qu'il faysoit à l'air et ressemblance des femmes qu'il aymoit; et chacun peint la devotion selon sa passion et fantasie. Celuy qui est adonné

au jeusne se tiendra pour bien devot pourveu qu'il jeusne, quoy que son cœur soit plein de rancune, et n'osant point tremper sa langue dedans le vin, ni mesme dans l'eau par sobrieté, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain par la medisance et calomnie. Un autre s'estimera devot par ce qu'il dit une grande multitude d'oraysons tous les jours, quoy qu'apres cela sa langue se fonde toute en paroles fascheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voysins. L'autre tire fort volontier l'aumosne de sa bourse pour la donner aux pauvres, mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis; l'autre pardonnera à ses ennemis, mays tenir rayson à ses creanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour devotz, et ne le sont pourtant nullement. Les gens de Saül cherchoient David en sa mayson; Michol ayant mis une statuë dedans un lit, et l'ayant couverte des habillemens de David, leur fit accroire que c'estoit David mesme qui dormoit malade: ainsi beaucoup de personnes se couvrent de certaines actions exterieures appartenantes à la sainte devotion, et le monde croit que ce soient gens vrayement devotz et spirituelz; mays en verité ce ne sont que des statuës et fantosmes de devotion.

La vraye et vivante devotion, ô Philothée! presuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vray amour de Dieu, mais non pas toutesfois un amour tel quel; car en tant que l'amour divin embellit nostre ame, il s'appelle grace, nous rendant aggreables à sa divine Majesté; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité; mays quand il est parvenu jusques au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais nous fait operer soigneusement, frequemment et promptement, alors il s'appelle devotion. Les austruches ne volent jamais; les poules volent, pesamment toutesfois, bassement et rarement; mais les aigles, les colombes, les arondelles volent

souvent, vistement et hautement : ainsy les pecheurs ne volent point en Dieu, ains font toutes leurs courses en la terre et pour la terre ; les gens de bien qui n'ont pas encores atteint la devotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mays rarement, lentement et pesamment ; les personnes devotes volent en Dieu frequemment, promptement et hautement. Bref, la devotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle, par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément ; et comme il appartient à la charité de nous faire generalement et universellement pratiquer tous les commandemens de Dieu, il appartient aussi à la devotion de les nous faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoy celuy qui n'observe tous les commandemens de Dieu ne peut estre estimé ni bon, ni devot, puisque pour estre bon il faut avoir la charité, et pour estre devot il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables.

Et d'autant que la devotion gist en certain degré d'excellente charité, non seulement elle nous rend promptz, actifs et diligens à l'observation de tous les commandemens de Dieu ; mays outre cela, elle nous provoque à faire promptement et affectionnément le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encores qu'elles ne soient aucunement commandées, ains seulement conseillées ou inspirées. Car tout ainsy qu'un homme qui est nouvellement guery de quelque maladie chemine autant qu'il luy est necessaire, mais lentement et pesamment ; de mesme le pecheur estant guery de son iniquité, il chemine autant que Dieu luy commande, pesamment neantmoins et lentement, jusques à tant qu'il ayt atteint la devotion ; car alors, comme un homme bien sain, non seulement il chemine, mays il court et saute en la voye des commandemens de Dieu, et de plus il passe et court dans les sentiers des conseilz et inspirations celestes. En fin la

charité et la devotion ne sont non plus differentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité estant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée elle s'appelle devotion : si que la devotion n'adjouste rien au feu de la charité sinon la flamme, qui rend la charité prompte, active et diligente, non seulement à l'observation des commandemens de Dieu, mais à l'exercice des conseilz et inspirations celestes.

CHAPITRE II.

Proprieté et excellence de la devotion.

Ceux qui descourageoient les Israëlites d'aller en la terre de promission leur disoient que c'estoit un païs qui devoroit les habitans; c'est à dire, que l'air y estoit si malin qu'on n'y pouvoit vivre longuement, et que reciproquement les habitans estoient des gens si prodigieux qu'ils mangeoient les autres hommes comme des locustes. Ainsy le monde, ma chere Philothée, diffame tant qu'il peut la sainte devotion, depeignant les personnes devotes avec un visage fascheux, triste et chagrin, et publiant que la devotion donne des humeurs melancholiques et insupportables. Mays comme Josué et Caleb protestoient que non seulement la terre promise estoit bonne et belle, ains aussi que la possession en seroit douce et agreable, de mesme le saint Esprit par la bouche de tous les saintz, et nostre Seigneur par la sienne mesme, nous asseure que la vie devote est une vie douce, heureuse et amiable.

Le monde void que les devotz jeusnent, prient et souffrent injures, servent les malades, donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur cholere, suffoquent et estouffent leurs passions, se privent des playsirs sensuelz, et font telles et autres sortes d'actions lesquelles en elles mesmes, et de leur propre substance et qualité, sont aspres et rigoureuses ; mays le

monde ne void pas la devotion interieure et cordiale, laquelle rend toutes ces actions aggreables, douces et faciles. Regardés les abeilles sur le thim : elles y treuvent un suc fort amer; mais en le succant, elles le convertissent en miel, par ce que telle est leur proprieté. O mondains ! les ames devotes treuvent beaucoup d'amertumes en leurs exercices de mortification, il est vray; mays en les faysant elles les convertissent en douceur et suavité : les feux, les flammes, les roües, les espées sembloient des fleurs et des parfums aux martyrs, parce qu'ils estoient devotz. Que si la devotion peut donner de la douceur aux plus cruelz tourmens et à la mort mesme, qu'est-ce qu'elle fera pour les actions de la vertu ! Le succre addoucit les fruitz mal meurs, et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien meurs. Or la devotion est le vray succre spirituel, qui oste l'amertume aux mortifications, et la nuisance aux consolations; elle oste le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la desolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé, la tristesse aux solitaires et la dissolution à celuy qui est en compaignie; elle sert de feu en hyver et de rosée en esté, elle sçait abonder et souffrir pauvreté, elle rend egalement utile l'honneur et le mespris, elle reçoit le playsir et la douleur avec un cœur presque tous-jours semblable, et nous remplit d'une suavité merveilleuse.

Contemplés l'eschelle de Jacob (car c'est le vray pourtrait de la vie devote) : les deux costés entre lesquelz on monte, et ausquelz les eschellons se tiennent, representent l'orayson, qui impetre l'amour de Dieu, et les sacremens, qui le conferent; les eschellons ne sont autre chose que les divers degrés de charité, par lesquelz l'on va de vertu en vertu, ou descendant par l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation en l'union amoureuse de Dieu. Or voyés, je vous prie, ceux qui sont sur l'eschelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs angeliques, ou des anges

qui ont des corps humains. Ilz ne sont pas jeunes, mays ilz le semblent estre, par ce qu'ilz sont pleins de vigueur et agilité spirituelle. Ilz ont des aisles pour voler et s'eslancer en Dieu par la sainte orayson; mais ilz ont des piedz aussi pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable conversation. Leurs visages sont beaux et gays, d'autant qu'ilz reçoivent toutes choses avec douceur et suavité. Leurs jambes, leurs bras et leurs testes sont tout à descouvert, d'autant que leurs pensées, leurs affections et leurs actions n'ont aucun dessein ni motif que de plaire à Dieu; le reste de leurs corps est couvert, mais d'une belle et legere robe, par ce qu'ilz usent voirement de ce monde et des choses mondaines, mais d'une façon toute pure et sincere, n'en prenant que legerement ce qui est requis pour leur condition. Telles sont les personnes devotes. Croyés-moy, chere Philothée : la devotion est la douceur des douceurs, et la reyne des vertus; car c'est la perfection de la charité. Si la charité est un laict, la devotion en est la cresme; si elle est une plante, la devotion en est la fleur; si elle est une pierre precieuse, la devotion en est l'esclat; si elle est un bausme precieux, la devotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et resjouït les anges.

CHAPITRE III.

Que la devotion est convenable à toutes sortes de vacations et professions.

Dieu commanda en la creation aux plantes de porter leurs fruitz chacune selon son genre; ainsi commande-il aux chrestiens, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, qu'ilz produisent des fruitz de devotion un chacun selon sa qualité et vocation. La devotion doit estre differemment exercée par le gentil-homme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la vefve, par la fille, par la mariée; et non seulement

cela, mays il faut accommoder la pratique de la devotion aux forces, aux affaires, et aux devoirs de chaque particulier. Je vous prie, Philothée, seroit-il à propos que l'evesque voulust estre solitaire comme les Chartreux? Et si les mariés ne vouloient rien amasser, non plus que les Capucins; si l'artisan estoit tout le jour à l'eglise comme le religieux, et le religieux tous-jours exposé à toutes sortes de rencontres pour le service du prochain comme l'evesque, cette devotion ne seroit-elle pas ridicule, desreglée et insupportable? Cette faute neantmoins arrive bien souvent; et le monde qui ne discerne pas, ou ne veut pas discerner entre la devotion et l'indiscretion de ceux qui pensent estre devotz, murmure et blasme la devotion, laquelle ne peut mais de ces desordres.

Non, Philothée, la devotion ne gaste rien quand elle est vraye, ains elle perfectionne tout; et lors qu'elle se rend contraire à la legitime vocation de quelqu'un, elle est sans doute fausse. L'abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs sans les interesser, les laissant entieres et fraisches comme elle les a treuvées; mais la vraye devotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gaste nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jettées dedans le miel en deviennent plus esclatantes, chacune selon sa couleur; et chacun devient plus aggreable en sa vocation, la conjoignant à la devotion : le soin de la famille en est rendu paysible, l'amour du mary et de la femme plus sincere, le service du prince plus fidele, et toutes sortes d'occupations plus suaves et amiables.

C'est une erreur, ains une heresie, de vouloir bannir la vie devote de la compaignie des soldatz, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du mesnage des gens mariés. Il est vray, Philothée, que la devotion purement contemplative, monastique et religieuse, ne peut estre exercée en ces vacations-là; mays aussi, outre ces trois sortes de devotion, il y en a plusieurs autres propres à perfectionner ceux qui

vivent és estatz seculiers. Abraham, Isaac et Jacob, David, Job, Tobie, Sara, Rebecca et Judith en font foy par l'ancien Testament; et quant au nouveau, saint Joseph, Lydia et saint Crespin furent parfaitement devotz en leurs boutiques; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquila, Priscilla en leurs mesnages; Cornelius, saint Sebastien, saint Maurice parmy les armes; Constantin, Helene, saint Louys, le B. Amé, saint Edoüard en leurs throsnes royaux et ducaux. Il est mesme arrivé que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui est neantmoins si desirable pour la perfection, et l'ont conservée parmi la multitude, qui semble si peu favorable à la perfection : Loth, dit saint Gregoire, qui fut si chaste en la ville, se soüilla en la solitude. Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite.

CHAPITRE IV.

De la necessité d'un conducteur pour entrer et faire progrés en la devotion.

Le jeune Tobie commandé d'aller en Rages : « Je ne sçay nullement le chemin, » dit-il. « Va donc, repliqua le pere, et cherche quelque homme qui te conduise. » Je vous en dis de mesme, ma Philothée : voulés-vous à bon escient vous acheminer à la devotion? cherchés quelque homme de bien qui vous guide et conduise. C'est icy l'advertissement des advertissemens : quoy que vous cherchiés, dit le devot Avila, vous ne treuverés jamais si asseurément la volonté de Dieu que par le chemin de cette humble obeïssance, tant recommandée et pratiquée par tous les anciens devotz. La bienheureuse Mere Terese voyant que Mme Catherine de Cordouë faysoit des grandes penitences, elle desira fort de l'imiter en cela, contre l'advis de son confesseur, qui le luy defendoit, auquel elle estoit tentée de ne point obeïr pour ce regard. Et

Dieu lui dit : Ma fille, tu tiens un bon et asseuré chemin ; vois-tu la penitence qu'elle fait? mais moy je fay plus de cas de ton obeïssance. Aussi elle aymoit tant cette vertu qu'outre l'obeïssance qu'elle devoit à ses superieurs, elle en voüa une toute particuliere à un excellent homme, s'obligeant de suivre sa direction et conduite, dont elle fut infiniment consolée, comme apres et devant elle plusieurs bonnes ames qui, pour se mieux assujettir à Dieu, ont sousmis leur volonté à celle de ses serviteurs : ce que sainte Catherine de Sienne louë infiniment en ses dialogues. La devote princesse sainte Elisabeth se sousmit avec une extreme obeïssance au docteur M. Conrad. Et voicy l'un des advis que le grand saint Louys fit à son fils avant que mourir : Confesse-toy souvent; eslis un confesseur idoyne, qui soit preud'homme, et qui te puisse seurement enseigner à faire les choses qui te sont necessaires.

« L'amy fidele, dit l'Escriture sainte, est une forte protection : celui qui l'a treuvé a treuvé un thresor. L'amy fidele est un medicament de vie et d'immortalité : ceux qui craignent Dieu le treuvent. » Ces divines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyés, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet amy fidele qui guide nos actions par ses advis et conseilz, et par ce moyen nous garentir des embusches et tromperies du malin : il nous sera comme un thresor de sapience en nos afflictions, tristesses et cheutes ; il nous servira de medicament pour alleger et consoler nos cœurs és maladies spirituelles; il nous gardera du mal, et rendra nostre bien meilleur ; et quand il nous arrivera quelque infirmité, il empeschera qu'elle ne soit pas à la mort, car il nous en relevera.

Mays qui treuvera cet amy ? Le sage respond : « ceux qui craignent Dieu, » c'est à dire, les humbles qui desirent fort leur advancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothée, d'aller avec une bonne guide en ce saint voyage

de devotion, priés Dieu avec une grande instance qu'il vous en fournisse d'une qui soit selon son cœur ; et ne doutés point, car quand il devroit envoyer un ange du ciel, comme il fit au jeune Tobie, il vous en donnera une bonne et fidelle.

Or ce doit tous-jours estre un ange pour vous ; c'est à dire, quand vous l'aurés treuvée, ne la considerés pas comme un simple homme, et ne vous confiés point en icelle, ni en son sçavoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera, et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dedans le cœur et dedans la bouche d'iceluy ce qui sera requis pour vostre bonheur : si que vous le devés escouter comme un ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traittés avec luy à cœur ouvert, en toute sincerité et fidelité, luy manifestant clairement vostre bien et vostre mal, sans feintise ni dissimulation ; et par ce moyen vostre bien sera examiné et plus asseuré, et vostre mal sera corrigé et remedié ; vous en serés allegée et fortifiée en vos afflictions, moderée et reglée en vos consolations. Ayés en luy une extreme confiance meslée d'une sacrée reverence, en sorte que la reverence ne diminuë point la confiance, et que la confiance n'empesche point la reverence ; confiés-vous en luy avec le respect d'une fille envers son pere, respectés-le avec la confiance d'un filz envers sa mere. Bref, cette amitié doit estre forte et douce, toute sainte, toute sacrée, toute divine, et toute spirituelle.

Et pour cela, choisissés-en un entre mille, dit Avila ; et moy je dis : entre dix mille, car il s'en treuve moins que l'on ne sçauroit dire qui soient capables de cet office. Il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'une de ces trois parties luy manque, il y a du danger ; mays je vous dis derechef, demandés-le à Dieu, et l'ayant obtenu, benissés sa divine Majesté, demeurés ferme, et n'en cherchés point d'autres, ains allés simplement, humblement et confidemment, car vous ferés un tres-heureux voyage.

CHAPITRE V.

Qu'il faut commencer par la purgation de l'ame.

« Les fleurs, dit l'espoux sacré, apparoissent en nostre terre; le temps d'esmonder et tailler est venu. » Qui sont les fleurs de nos cœurs, ô Philothée! sinon les bons desirs? Or tout aussi tost qu'ils paroissent, il faut mettre la main à la serpe pour retrancher de nostre conscience toutes les œuvres mortes et superfluës. La fille estrangere, pour espouser l'Israëlite, devoit oster la robbe de sa captivité, roigner ses ongles, et raser ses cheveux; et l'ame qui aspire à l'honneur d'estre espouse du filz de Dieu se doit despoüiller du vieil homme et se revestir du nouveau, quittant le peché; puis roigner et raser toutes sortes d'empeschemens qui la destournent de l'amour de Dieu : c'est le commencement de nostre santé que d'estre purgé de nos humeurs peccantes. Saint Paul tout en un moment fut purgé d'une purgation parfaite, comme fut aussi sainte Catherine de Gennes, sainte Magdeleine, sainte Pelagie, et quelques autres; mais cette sorte de purgation est toute miraculeuse et extraordinaire en la grace, comme la resurrection des mortz en la nature : si que nous ne devons pas y pretendre. La purgation et guerison ordinaire, soit des corps, soit des espritz, ne se fait que petit à petit, par progrés d'avancement en avancement, avec peyne et loysir.

Les anges ont des aisles sur l'eschelle de Jacob, mais ilz ne volent pourtant pas, ains montent et descendent par ordre d'eschellon en eschellon. L'ame qui remonte du peché à la devotion est comparée à l'aube, laquelle s'eslevant ne chasse pas les tenebres en un instant, mais petit à petit : la guerison (dit l'aphorisme) qui se fait tout bellement est tous-jours plus asseurée; les maladies du cœur, aussi bien que celles du corps, viennent à cheval et en poste, mays elles s'en revont

à pied et au petit pas. Il faut donc estre courageuse et patiente, ô Philothée! en cette entreprinse. Hélas! quelle pitié est-ce des ames lesquelles se voyans sujettes à plusieurs imperfections, apres s'estre exercées quelque tems en la devotion, commencent à s'inquieter, se troubler et descourager, laissans presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter et retourner en arriere! Mais aussi, de l'autre costé, n'est-ce pas un extreme danger aux ames lesquelles, par une tentation contraire, se font accroire d'estre purgées de leurs imperfections le premier jour de leur purgation, se tenans pour parfaites avant presque que d'estre faites, en se mettant au vol sans aisles? O Philothée! qu'elles sont en grand peril de recheoir pour s'estre trop tost ostées d'entre les mains du medecin! « Ha! ne vous levés pas avant que la lumiere soit arrivée, dit le Prophete : levés-vous apres que vous aurés esté assis; » et luy-mesme pratiquant cette leçon, et ayant esté desja lavé et nettoyé, demande de l'estre derechef.

L'exercice de la purgation de l'ame ne se peut ni doit finir qu'avec nostre vie. Ne nous troublons donc point de nos imperfections; car nostre perfection consiste à les combattre, et nous ne sçaurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer; nostre victoire ne gist pas à ne les sentir point, mais à ne point leur consentir.

Or ce n'est pas leur consentir que de recevoir des incommodités d'icelles : il faut bien que, pour l'exercice de nostre humilité, nous soyons quelquesfois blessés en cette bataille spirituelle; mays nous ne sommes jamais tenus pour vaincus, sinon lors que nous avons perdu ou la vie, ou le courage. Or les imperfections et pechés venielz ne nous sçauroient oster la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le peché mortel; il reste donq seulement qu'elles ne nous facent point perdre le courage. « Delivrés-moy, Seigneur, disoit David, de la coüardise et descouragement. » C'est une heureuse condition

pour nous en cette guerre que nous soyons tous-iours vainqueurs, pourveu que nous voulions combattre.

CHAPITRE VI.

De la premiere purgation, qui est celle des pechés mortelz.

La premiere purgation qu'il faut faire, c'est celle du peché; le moyen de la faire, c'est le saint sacrement de penitence. Cherchés le plus digne confesseur que vous pourrés; prenés en main quelqu'un des petitz livres qui ont esté faitz pour ayder les consciences à se bien confesser, comme Grenade, Bruno, Arias, Auger; lisés-les bien, et remarqués de point en point en quoy vous aurés offensé, à prendre depuis que vous eustes l'usage de rayson jusques à l'heure presente. Et si vous vous deffiés de vostre memoire, mettés en escrit ce que vous aurés remarqué; et ayant ainsi preparé et ramassé les humeurs peccantes de vostre conscience, detestés-les, et les rejettés par une contrition et desplaysir aussi grand que vostre cœur le pourra souffrir, considerant ces quatre choses : que par le peché vous avés perdu la grace de Dieu, quitté vostre part de paradis, accepté les peynes eternelles de l'enfer, et renoncé à la vision et à l'amour eternel de Dieu. Vous voyés bien, Philothée, que je parle d'une confession generale de toute la vie, laquelle, certes, je confesse bien n'estre pas tous-jours absolument necessaire; mays je considere bien aussi qu'elle vous sera extremement utile en ce commencement : c'est pourquoy je vous la conseille extremement. Il arrive souvent que les confessions ordinaires de ceux qui vivent d'une vie commune et vulgaire sont pleines de grands deffautz. Car souvent on ne se prepare point, ou fort peu; on n'a point la contrition requise; ains il advient maintesfois que l'on se va confesser avec une volonté tacite de retourner au peché, d'autant qu'on ne veut pas

eviter l'occasion du peché, ni prendre les expediens necessaires à l'amendement de la vie; et en tous ces cas icy, la confession generale est requise pour asseurer l'ame. Mays outre cela, la confession generale nous appelle à la connoissance de nous-mesmes, nous provoque à une salutaire confusion pour nostre vie passée, nous fait admirer la misericorde de Dieu, qui nous a attendu en patience; elle appayse nos cœurs, delasse nos esprits, excite en nous des bons propos, donne sujet à nostre pere spirituel de nous faire des advis plus convenables à nostre condition, et nous ouvre le cœur pour avec confiance nous bien declarer aux confessions suivantes.

Parlant donq d'un renouvellement general de nostre cœur, et d'une conversion universelle de nostre ame à Dieu par l'entreprise de la vie devote, j'ay bien rayson, ce me semble, Philothée, de vous conseiller cette confession generale.

CHAPITRE VII.

De la seconde purgation, qui est celle des affections du peché.

Tous les Israëlites sortirent en effet de la terre d'Egypte, mays ilz n'en sortirent pas tous d'affection : c'est pourquoy emmy le desert plusieurs d'entr'eux regrettoient de n'avoir pas les oignons et les chairs d'Egypte. Ainsy il y a des penitens qui sortent en effect du peché, et n'en quittent pourtant pas l'affection; c'est à dire, ilz proposent de ne plus pecher, mais c'est avec certain contre-cœur qu'ilz ont de se priver et abstenir des malheureuses delectations du peché; leur cœur renonce au peché et s'en esloigne, mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souventesfois de ce costé-là, comme fit la femme de Loth du costé de Sodome. Ilz s'abstiennent du peché comme les malades font des melons, lesquelz ilz ne mangent pas, parce que le medecin les menace de mort s'ilz

en mangent; mays ilz s'inquietent de s'en abstenir, ilz en parlent et marchandent s'il se pourroit faire, ilz les veulent au moins sentir, et estiment bienheureux ceux qui en peuvent manger. Car ainsy ces foibles et lasches penitens s'abstiennent pour quelque temps du peché, mays c'est à regret; ilz voudroient bien pouvoir pecher sans estre damnés; ilz parlent avec ressentiment et goust du peché, et estiment contens ceux qui le font. Un homme resolu de se vanger changera de volonté en la confession; mais tost apres on le treuvera parmy ses amis qui prend playsir à parler de sa querelle, disant que si ce n'eust esté la crainte de Dieu il eust fait cecy et cela, et que la loy divine en cet article de pardonner est difficile; que pleust à Dieu qu'il fust permis de se vanger! Ha! qui ne void qu'encores que ce pauvre homme soit hors du peché, il est neantmoins tout embarrassé de l'affection du peché, et qu'estant hors d'Egypte en effect, il y est encores en appetit, desirant les aulx et les oignons qu'il y souloit manger? comme fait cette femme qui, ayant detesté ses mauvaises amours, se plait neantmoins d'estre muguettée et environnée. Hélas! que telles gens sont en grand peril!

O Philothée! puisque vous voulés entreprendre la vie devote, il ne vous faut pas seulement quitter le peché, mais il faut tout à fait emonder vostre cœur de toutes les affections qui dependent du peché; car, outre le danger qu'il y auroit de faire recheute, ces miserables affections allanguiroient perpetuellement vostre esprit, et l'appesantiroient en telle sorte qu'il ne pourroit pas faire les bonnes œuvres promptement, diligemment et frequemment, en quoy gist neantmoins la vraye essence de la devotion. Les ames lesquelles sorties de l'estat du peché ont encore ces affections et allanguissemens ressemblent, à mon advis, aux filles qui ont les pasles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mays toutes leurs actions sont malades : elles mangent sans goust, dorment sans repos, rient sans joye, et se traisnent plustost

que de cheminer; car de mesme ces ames font le bien avec des lassitudes spirituelles si grandes qu'elles ostent toute la grace à leurs bons exercices, qui sont peu en nombre, et petitz en effet.

CHAPITRE VIII.

Du moyen de faire cette seconde purgation.

Or le premier moyen et fondement de cette seconde purgation, c'est la vive et forte apprehension du grand mal que le peché nous apporte, par le moyen de laquelle nous entrons en une profonde et vehemente contrition. Car tout ainsy que la contrition (pourveu qu'elle soit vraye), pour petite qu'elle soit, et sur tout estant jointe à la vertu des sacremens, nous purge suffisamment du peché; de mesme, quand elle est grande et vehemente, elle nous purge de toutes les affections qui dependent du peché. Une hayne ou rancune foible et debile nous fait avoir à contre-cœur celuy que nous haïssons, et nous fait fuir sa compaignie; mays si c'est une hayne mortelle et violente, non seulement nous fuyons et abhorrons celuy à qui nous la portons, ains nous avons à degoust, et ne pouvons souffrir la conversation de ses alliés, parens et amis, non pas mesme son image, ni chose qui lui appartienne. Ainsy quand le penitent ne haït le peché que par une legere, quoy que vraye contrition, il se resout voirement bien de ne plus pecher; mais quand il le haït d'une contrition puissante et vigoureuse, non seulement il deteste le peché, ains encore toutes les affections, dependances et acheminemens du peché. Il faut donq, Philothée, aggrandir tant qu'il nous sera possible nostre contrition et repentance, affin qu'elle s'estende jusques aux moindres appartenances du peché. Ainsi Magdeleine en sa conversion perdit tellement le goust des pechés et des playsirs qu'elle y avoit prins que jamais plus elle n'y pensa, et David protestoit de non seule-

ment haïr le peché, mais aussi toutes les voyes et sentiers d'iceluy : en ce point consiste le rajeunissement de l'ame, que ce mesme prophete compare au renouvellement de l'aigle.

Or pour parvenir à cette apprehension et contrition, il faut que vous vous exerciés soigneusement aux meditations suivantes, lesquelles estant bien pratiquées desracineront de vostre cœur (moyennant la grace de Dieu) le peché et les principales affections du peché; aussi les ai-je dressées tout à fait pour cet usage. Vous les ferés l'une apres l'autre, selon que je les ay marquées, n'en prenant qu'une pour chaque jour, laquelle vous ferés le matin, s'il est possible, qui est le tems le plus propre pour toutes les actions de l'esprit, et la remascherés et ruminerés le reste de la journée. Que si vous n'estes encores pas duite à faire la meditation, voyés ce qui en sera dit en la seconde partie.

CHAPITRE IX.

MEDITATION I.

De la creation.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Priés-le qu'il vous inspire.

CONSIDERATIONS.

1. Considerés qu'il n'y a que tant d'ans que vous n'estiés point au monde, et que vostre estre estoit un vray rien. Où estions-nous, ô mon ame! en ce tems-là? le monde avoit desja tant duré, et de nous il n'en estoit nulle nouvelle.

2. Dieu vous a fait esclorre de ce rien pour vous rendre ce que vous estes sans qu'il eust besoin de vous, ains par sa seule bonté.

3. Considerés l'estre que Dieu vous a donné; car c'est le

premier estre du monde visible, capable de vivre eternellement, et de s'unir parfaitement à sa divine Majesté.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Humiliés-vous profondement devant Dieu, disant de cœur avec le Psalmiste : O Seigneur! je suis devant vous comme un vray rien : et comment eustes-vous memoire de moy pour me créer? Helas! mon ame, tu estois abysmée dans cet ancien neant, et y serois encores de present si Dieu ne t'en eust retirée : et que ferois-tu dedans ce rien?

2. Rendés graces à Dieu. O mon grand et bon Createur! combien vous suis-je redevable, puisque vous m'estes allé prendre dans mon rien pour me rendre par vostre misericorde ce que je suis! Qu'est-ce que je feray jamais pour dignement benir vostre saint nom, et remercier vostre immense bonté?

3. Confondés-vous. Mais helas! mon Createur, au lieu de m'unir à vous par amour et service, je me suis renduë toute rebelle par mes desreglées affections, me separant et esloignant de vous pour me joindre au peché et à l'iniquité, n'honnorant non plus vostre bonté que si vous n'eussiés pas esté mon Createur.

4. Abaissés-vous devant Dieu. O mon ame! sache que le Seigneur est ton Dieu; c'est luy qui t'a faite, et tu ne t'es pas faite toy-mesme. O Dieu! je suis l'ouvrage de vos mains.

Je ne veux donq plus desormais me complaire en moy-mesme, qui de ma part ne suis rien. De quoy te glorifies-tu, ô poudre et cendre! mais plus tost, ô vray neant! de quoy t'exaltes-tu? et pour m'humilier je veux faire telle et telle chose, supporter telz et telz mespris; je veux changer de vie, et suivre desormais mon Createur, et m'honnorer de la condition de l'estre qu'il m'a donné, l'employant tout entierement à l'obeïssance de sa volonté, par les moyens qui me seront enseignés, et desquelz je m'enquerray vers mon pere spirituel.

CONCLUSION.

1. Remerciés Dieu. Benis, ô mon ame! ton Dieu, et que toutes mes entrailles louent son saint nom; car sa bonté m'a tiré de rien, et sa misericorde m'a creé.

2. Offrés. O mon Dieu! je vous offre l'estre que vous m'avez donné avec tout mon cœur; je le vous dedie et consacre.

3. Priés. O Dieu! fortifiés-moy en ces affections et resolutions; ô sainte Vierge! recommandés-les à la misericorde de vostre Filz, avec tous ceux pour qui je dois prier, etc. *Pater noster. Ave Maria.*

Au sortir de l'orayson, en vous pourmenant un peu, recueillés un petit bouquet de devotion des considerations que vous avés faites, pour l'odorer le long de la journée.

CHAPITRE X.

MEDITATION II.

De la fin pour laquelle nous sommes creés.

PREPARATION.

1. Mettés-vous devant Dieu.
2. Priés-le qu'il vous inspire

CONSIDERATIONS.

1. Dieu ne vous a pas mise en ce monde pour aucun besoin qu'il eust de vous, qui luy estes du tout inutile, mais seulement affin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grace et sa gloire. Et pour cela, il vous a donné l'entendement pour le connoistre, la memoire pour vous souvenir de luy, la volonté pour l'aymer, l'imagination pour vous representer ses bienfaitz, les yeux pour voir les merveilles de ses ouvrages, la langue pour le loüer, et ainsi des autres facultés.

2. Estant creée et mise en ce monde à cette intention, toutes actions contraires à icelle doivent estre rejettées et evitées, et celles qui ne servent de rien à cette fin doivent estre mesprisées comme vaynes et superfluës.

3. Considerés le malheur du monde, qui ne pense point à cela, mais vit comme s'il croyoit de n'estre creé que pour bastir des maysons, planter des arbres, assembler des richesses, et faire des badineries.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Confondés-vous, reprochant à vostre ame sa misere, qui a esté si grande cy-devant qu'elle n'a que peu ou point pensé à tout cecy. Helas! ce dirés-vous, que pensois-je, ô mon Dieu! quand je ne pensois point en vous? de quoy me resouvenois-je quand je vous oubliois? qu'aymois-je quand je ne vous aymois pas? Helas! je me devois repaistre de la verité, et je me remplissois de la vanité, et servois le monde qui n'est fait que pour me servir.

2. Detestés la vie passée. Je vous renonce, pensées vaynes et cogitations inutiles; je vous abjure, ô souvenirs detestables et frivoles! je vous renonce, amitiés infidelles et desloyales, services perdus, et miserables gratifications ingrates, complaysances fascheuses.

3. Convertissés-vous à Dieu. Et vous, ô mon Dieu, mon Sauveur! vous serés d'oresnavant le seul objet de mes pensées : non, jamais je n'appliqueray mon esprit à des cogitations qui vous soyent desaggreables. Ma memoire se remplira tous les jours de ma vie de la grandeur de vostre debonnaireté, si doucement exercée en mon endroit. Vous serés les delices de mon cœur, et la suavité de mes affections.

Ha donc! telz et telz fatras et amusemens, ausquelz je m'appliquois; telz et telz vains exercices, ausquelz j'employois mes journées; telles et telles affections, qui enga-

geoient mon cœur, me seront desormais en horreur, et à cette intention j'useray de telz et telz remedes.

CONCLUSION.

1. Remerciés Dieu, qui vous a faite pour une fin si excellente. Vous m'avés faite, ô Seigneur! pour vous, affin que je jouïsse eternellement de l'immensité de vostre gloire : quand sera-ce que j'en seray digne, et quand vous beniray-je selon mon devoir ?

2. Offrés. Je vous offre, ô mon cher Createur! toutes ces mesmes affections et resolutions, avec toute mon ame et mon cœur.

3. Priés. Je vous supplie, ô Dieu! d'avoir aggreables mes souhaitz et mes vœux, et de donner vostre sainte benediction à mon ame, à celle fin qu'elle les puisse accomplir par le merite du sang de vostre Filz respandu sur la croix, etc.

Faites le petit bouquet de devotion.

CHAPITRE XI.

MEDITATION III.

Des benefices de Dieu.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Priés-le qu'il vous inspire.

CONSIDERATIONS.

1. Considerés les graces corporelles que Dieu vous a données : quel corps, quelles commodités de l'entretenir, quelle santé, quelles consolations loysibles pour iceluy, quelz amis, quelles assistances; mays cela, considerés-le avec une comparayson de tant d'autres personnes qui valent mieux que vous, lesquelles sont destituées de ces benefices : les uns

gastés de corps, de santé, de membres ; les autres abandonnés à la mercy des opprobres, du mespris et deshonneur ; les autres accablés de pauvreté; et Dieu n'a pas voulu que vous fussiés si miserable.

2. Considerés les dons de l'esprit. Combien y a-il au monde de gens hebetés, enragés, insensés! et pourquoy n'estes-vous pas du nombre? Dieu vous a favorisée, combien y en a-il qui ont esté nourris rustiquement, et en une extreme ignorance! et la providence divine vous a fait eslever civilement et honnorablement.

3. Considerés les graces spirituelles. O Philothée! vous estes des enfans de l'Eglise; Dieu vous a enseigné sa connoissance dés vostre jeunesse. Combien de fois vous a-il donné ses sacremens! combien de fois des inspirations, des lumieres interieures, des reprehensions pour vostre amendement! combien de fois vous a-il pardonné vos fautes! combien de fois delivrée des occasions de vous perdre où vous estiés exposée! Et ces années passées, n'estoient-ce pas un loysir et commodité de vous avancer au bien de vostre ame? Voyés un peu par le menu combien Dieu vous a esté doux et gracieux.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Admirés la bonté de Dieu. O que mon Dieu est bon en mon endroit! ô qu'il est bon! ô que vostre cœur, Seigneur, est riche en misericorde, et liberal en debonnaireté! O mon ame! racontons à jamais combien de graces il nous a fait.

2. Admirés vostre ingratitude. Mais que suis-je, Seigneur, que vous ayés eu memoire de moy? O que mon indignité est grande! Helas! j'ay foulé aux piedz vos benefices; j'ai deshonnoré vos graces, les convertissant en abus et mespris de vostre souverayne bonté; j'ay opposé l'abysme de mon ingratitude à l'abysme de vostre grace et faveur.

3. Excités-vous à reconnoissance. Sus donc, ô mon cœur!

ne veuille plus estre infidele, ingrat et desloyal à ce grand bienfaiteur. Et comment mon ame ne sera-elle pas meshuy sujette à Dieu, qui a fait tant de merveilles et de graces en moy et pour moy?

4. Ha donq! Philothée, retirés vostre corps de telles et telles voluptés; rendés-le sujet au service de Dieu, qui a tant fait pour luy; appliqués vostre ame à le connoistre et reconnoistre par telz et telz exercices qui sont requis pour cela; employés soigneusement les moyens qui sont en l'Eglise pour vous sauver et aymer Dieu. Ouy, je frequenteray l'orayson, les sacremens, j'escouteray la sainte parole, je pratiqueray les inspirations et conseilz.

CONCLUSION.

1. Remerciés Dieu de la connoissance qu'il vous a donnée maintenant de vostre devoir, et de tous les bienfaitz cy-devant receus.

2. Offrés-luy vostre cœur avec toutes vos resolutions.

3. Priés-le qu'il vous fortifie pour les pratiquer fidelement, par le merite de la mort de son Filz; implorés l'intercession de la Vierge et des saintz.

Pater noster, etc.

Faites le petit bouquet spirituel.

CHAPITRE XII.

MEDITATION IV.

Des pechés.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Priés-le qu'il vous inspire.

CONSIDERATIONS.

1. Pensés combien il y a que vous commencés à pecher, et voyés combien dés ce premier commencement les pechés se sont multipliés en vostre cœur ; comme tous les jours vous les avés accreu contre Dieu, contre vous-mesme, contre le prochain, par œuvre, par parole, par desir et pensée.

2. Considerés vos mauvayses inclinations, et combien vous les avés suivies. Et par ces deux pointz vous verrés que vos coulpes sont en plus grand nombre que les cheveux de vostre teste, voire que le sable de la mer.

3. Considerés à part le peché d'ingratitude envers Dieu, qui est un peché general lequel s'espanche par tous les autres, et les rend infiniment plus enormes. Voyés donq combien de benefices Dieu vous a fait, et que de tous vous avés abusé contre le donateur ; singulierement combien d'inspirations mesprisées, combien de bons mouvemens rendus inutiles. Et encore plus que tout, combien de fois avés-vous receu les sacremens, et où en sont les fruitz? que sont devenus ces precieux joyaux, dont vostre cher espoux vous avoit ornée? Tout cela a esté couvert sous vos iniquités. Avec quelle preparation les avés-vous receus? Pensés à cette ingratitude, que Dieu vous ayant tant couru apres pour vous sauver, vous avés tous-jours fuy devant luy pour vous perdre.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Confondés-vous en vostre misere. O mon Dieu! comme ose-je comparoistre devant vos yeux? Helas! je ne suis qu'un aposteme du monde, et un esgoust d'ingratitude et d'iniquité. Est-il possible que j'aye esté si desloyale, que je n'aye laissé pas un seul de mes sens, pas une des puissances de mon ame que je n'aye gasté, violé et soüillé; et que pas un jour de ma vie ne soit escoulé auquel je n'aye produit de si mauvais effets! Est-ce ainsy que je devois contre-changer les benefices de mon Createur et le sang de mon Redempteur?

2. Demandés pardon, et vous jettés aux piedz du Seigneur comme un enfant prodigue, comme une Magdeleine, comme une femme qui auroit soüillé le lit de son mariage de toutes sortes d'adulteres. O Seigneur! misericorde sur cette pecheresse! Helas! ô source vive de compassion! ayés pitié de cette miserable.

3. Proposés de vivre mieux. O Seigneur! non, jamais plus, moyennant vostre grace; non, jamais plus je ne m'abandonneray au peché.

Helas! je ne l'ay que trop aymé; je le deteste et vous embrasse, ô Pere de misericorde! je veux vivre et mourir en vous.

4. Pour effacer les pechés passés, je m'en accuseray courageusement, et n'en laisseray pas un que je ne pousse dehors.

5. Je feray tout ce que je pourray pour en desraciner entierement les plantes de mon cœur, particulierement de telz et de telz, qui me sont plus ennuyeux.

6. Et pour ce faire, j'embrasseray constamment les moyens qui me seront conseillés, ne me semblant d'avoir jamais assés fait pour reparer de si grandes fautes.

CONCLUSION.

1. Remerciés Dieu, qui vous a attendu jusques à cette heure, et vous a donné ces bonnes affections.

2. Faites-luy offrande de vostre cœur pour les effectuer.
3. Priés-le qu'il vous fortifie, etc.

CHAPITRE XIII.

MEDITATION V.

De la mort.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Demandés-luy sa grace.
3. Imaginés-vous d'estre malade en extremité dans le lit de la mort, sans esperance aucune d'en eschapper.

CONSIDERATIONS.

1. Considerés l'incertitude du jour de vostre mort. O mon ame! vous sortirés un jour de ce corps. Quand sera-ce? sera-ce en hyver ou en esté? en la ville ou au village? de jour ou de nuit? sera-ce à l'impourveu, ou avec advertissement? sera-ce de maladie ou d'accident? aurés-vous le loysir de vous confesser, ou non? serés-vous assistée de vostre confesseur et pere spirituel, ou non? Helas! de tout cela nous n'en sçavons rien du tout; seulement cela est asseuré, que nous mourrons, et tous-jours plus tost que nous ne pensons.

2. Considerés qu'alors le monde finira pour ce qui vous regarde : il n'y en aura plus pour vous; il renversera sens dessus dessous devant vos yeux : ouy, car alors les playsirs, les vanités, les joyes mondaines, les affections vaynes nous apparoistront comme des fantosmes et nuages. Ah! chetive! pour quelles bagatelles et chimeres ai-je offencé mon Dieu! Vous verrés que nous avons quitté Dieu pour neant. Au contraire, la devotion, les bonnes œuvres vous sembleront alors si desirables et douces! et pourquoy n'ay-je suivi ce beau et gracieux chemin? Alors les pechés qui sembloient

bien petitz paroistront gros comme des montaignes, et vostre devotion bien petite.

3. Considerés les grandz et langoureux adieux que votre ame dira à ce bas monde. Elle dira adieu aux richesses, aux vanités et vaynes compaignies, aux playsirs, aux passe-tems, aux amis et voisins, aux parens, aux enfans, au mary, à la femme : bref, à toute creature; et en fin finale à son corps, qu'elle delaissera pasle, have, deffait, hideux et puant.

4. Considerés les empressemens qu'on aura pour lever ce corps-là et le cacher en terre, et que cela fait, le monde ne pensera plus guere en vous, ni n'en fera plus memoire, non plus que vous n'avés guere pensé aux autres. Dieu luy face paix! dira-on, et puis c'est tout. O mort que tu es inconsiderable! que tu es impiteuse!

5. Considerés qu'au sortir du corps l'ame prend son chemin ou à droite, ou à gauche. Helas! où ira la vostre? quelle voye tiendra-elle? non autre que celle qu'elle aura commencée en ce monde.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Priés Dieu et vous jettés entre ses bras. Las! Seigneur, recevés-moy en vostre protection pour ce jour effroyable. Rendés-moy cette heure heureuse et favorable, et que plus tost toutes les autres de ma vie soient tristes et d'affliction.

2. Mesprisés le monde. Puisque je ne sçay l'heure en laquelle il te faut quitter, ô monde! je ne me veux point attacher à toy. O mes chers amis! mes cheres alliances! permettés-moy que je ne vous affectionne plus que par une amitié sainte, laquelle puisse durer eternellement; car pourquoy m'unir à vous en sorte qu'il faille quitter et rompre la liayson?

3. Je me veux preparer à cette heure, et prendre le soin requis pour faire ce passage heureusement; je veux asseurer

l'estat de ma conscience de tout mon pouvoir, et veux mettre ordre à telz et telz manquemens.

CONCLUSION.

Remerciés Dieu de ces resolutions qu'il vous a données; offrés-les à sa Majesté ; suppliés-la derechef qu'elle vous rende vostre mort heureuse par le merite de celle de son Filz. Implorés l'ayde de la Vierge et des saintz.

Pater noster. Ave Maria.

Faites un bouquet de myrrhe.

CHAPITRE XIV.

MEDITATION VI.

Du jugement.

PREPARATION.

1. Mettés-vous devant Dieu.
2. Suppliés-le qu'il vous inspire.

CONSIDERATIONS.

1. En fin, apres le temps que Dieu a marqué pour la durée de ce monde, et apres une quantité de signes et presages horribles, pour lesquelz les hommes secheront d'effroy et de crainte, le feu venant comme un deluge bruslera et reduira en cendre toute la face de la terre, sans qu'aucune des choses que nous voyons sur icelle en soit exempte.

2. Apres ce deluge de flammes et de foudres, tous les hommes resusciteront de la terre (excepté ceux qui sont desja resuscités) et à la voix de l'archange comparoistront en la vallée de Josaphat. Mays helas! avec quelle difference! car les uns y seront en corps glorieux et resplendissans, et les autres en corps hideux et horribles.

3. Considerés la majesté avec laquelle le souverain juge

comparoistra environné de tous les anges et saintz, ayant devant soy sa croix plus reluisante que le soleil, enseigne de grace pour les bons et de rigueur pour les mauvais.

4. Ce souverain juge, par son commandement redoutable, et qui sera soudain executé, separera les bons des mauvais, mettant les uns à sa droite, les autres à sa gauche; separation eternelle, et apres laquelle jamais plus ces deux bandes ne se trouveront ensemble.

5. La separation faite, et les livres des consciences ouvertz, on verra clairement la malice des mauvais et le mespris dont ilz ont usé contre Dieu, et d'ailleurs la penitence des bons et les effects de la grace de Dieu qu'ilz ont receuë, et rien ne sera caché. O Dieu! quelle confusion pour les uns! quelle consolation pour les autres!

6. Considerés la derniere sentence des mauvais : « Allés, mauditz, au feu eternel, qui est preparé au diable et à ses compaignons. » Pesés ces paroles si pesantes. « Allés, » dit-il : c'est un mot d'abandonnement perpetuel que Dieu fait de telz malheureux, les bannissant pour jamais de sa face. Il les appelle « mauditz. » O mon ame! quelle malediction! malediction generale, qui comprend tous les maux; malediction irrevocable, qui comprend tous les tems et l'eternité. Il adjouste : « au feu eternel. » Regarde, ô mon cœur! cette grande eternité. O eternelle eternité des peynes! que tu es effroyable!

7. Considerés la sentence contraire des bons. « Venés, » dit le Juge. Ah! c'est le mot aggreable du salut, par lequel Dieu nous tire à soy, et nous reçoit dans le giron de sa bonté. « Benitz de mon Pere. » O chere benediction, qui comprend toute benediction! « Possedés le royaume qui vous est preparé dés la constitution du monde. » O Dieu! quelle grace! car ce royaume n'aura jamais fin.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Tremble, ô mon ame! à ce souvenir. O Dieu! qui me peut asseurer pour cette journée, en laquelle les colomnes du ciel trembleront de frayeur?

2. Detestés vos pechés, qui seulz vous peuvent perdre en cette journée espouvantable.

Ah! je me veux juger moy-mesme maintenant, affin que je ne sois pas jugé; je veux examiner ma conscience et me condamner, m'accuser et me corriger, affin que le Juge ne me condamne en ce jour redoutable. Je me confesseray donc, j'accepteray les advis necessaires, etc.

CONCLUSION.

Remerciés Dieu, qui vous a donné moyen de vous asseurer pour ce jour-là, et le tems de faire penitence.

Offrés-luy vostre cœur pour la faire.

Priés-le qu'il vous face la grace de vous en bien acquitter.

Pater noster. Ave.

Faites un bouquet.

CHAPITRE XV.

MEDITATION VII.

De l'enfer.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence divine.
2. Humiliés-vous et demandés son assistance.
3. Imaginés-vous une ville tenebreuse, toute bruslante de soulfre et de poix puante, pleine de citoyens qui n'en peuvent sortir.

CONSIDERATIONS.

1. Les damnés sont dedans l'abysme infernal comme dedans cette ville infortunée, en laquelle ilz souffrent des tourmens indicibles en tous leurs sens et en tous leurs

membres, par ce que, comme ilz ont employé tous leurs sens et leurs membres pour pecher, ainsi souffriront-ilz en tous leurs membres et en tous leurs sens les peynes deuës au peché : les yeux, pour leurs faux et mauvais regardz, souffriront l'horrible vision des diables et de l'enfer ; les aureilles, pour avoir pris playsir aux discours vicieux, n'ouïront jamais que pleurs, lamentations et desespoirs ; et ainsy des autres.

2. Outre tous ces tourmens, il y en a encor un plus grand, qui est la privation et perte de la gloire de Dieu, laquelle ilz sont forclos de jamais voir.

Que si Absalon trouva que la privation de la face amiable de son pere David estoit plus ennuyeuse que son exil, ô Dieu ! quel regret d'estre à jamais privé de voir vostre doux et suave visage !

3. Considerés sur tout l'eternité de ces peynes, laquelle seule rend l'enfer insupportable. Helas ! si une puce en nostre oreille, si la chaleur d'une petite fievre nous rend une courte nuit si longue et ennuyeuse, combien sera espouvantable la nuit de l'eternité avec tant de tourmens ! De cette eternité naissent le desespoir eternel, les blasphemes et rages infinies.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

Espouvantés vostre ame par les paroles de Job (1) : O mon ame ! pourrois-tu bien vivre eternellement avec ces ardeurs perdurables, et emmy ce feu devorant ? veux-tu bien quitter ton Dieu pour jamais ?

Confessés que vous l'avés merité, mais combien de fois ! Or desormais je veux prendre party au chemin contraire : pourquoy descendray-je en cet abysme ?

(1) C'est par inadvertence que saint François de Sales cite ces paroles comme étant de Job : elles sont d'Isaïe, chap. XXXIII, v. 14. Néanmoins nous n'avons pas cru devoir rien changer au texte que donnent toutes les anciennes éditions, du moins celles que nous avons vues, sauf celle de 1663, qui corrige : d'Isaye.

Je feray donques tel et tel effort pour eviter le peché, qui seul me peut donner cette mort eternelle.

Remerciés, offrés, priés.

CHAPITRE XVI.

MEDITATION VIII.

Du paradis.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Faites l'invocation.

CONSIDERATIONS.

1. Considerés une belle nuit bien seraine, et pensés combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et varieté d'estoilles; or joignés maintenant cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'enpesche point la claire veuë des estoilles ni de la lune, et puis apres dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien au prix de l'excellence du grand paradis. O que ce lieu est desirable et amiable! que cette cité est precieuse!

2. Considerés la noblesse, la beauté, et la multitude des citoyens et habitans de cet heureux pays : ces millions de millions d'anges, de cherubins et seraphins; cette trouppe d'apostres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, de saintes dames : la multitude est innumerable. O que cette compaignie est heureuse! Le moindre de tous est plus beau à voir que tout le monde : que sera-ce de les voir tous? Mays, mon Dieu! qu'ilz sont heureux! tous-jours ilz chantent le doux cantique de l'amour eternel; tous-jours ilz joüissent d'une constante allegresse; ilz s'entredonnent les uns aux autres des contentemens indicibles, et vivent en la consolation d'une heureuse et indissoluble societé.

3. Considerés en fin quel bien ilz ont tous de jouïr de Dieu, qui les gratifie pour jamais de son amiable regard, et par iceluy respand dedans leurs cœurs un abysme de delices. Quel bien d'estre à jamais uny à son principe! Ilz sont là comme des heureux oyseaux, qui volent et chantent à jamais dedans l'air de la divinité, qui les environne de toutes partz de playsirs incroyables; là chacun à qui mieux mieux, et sans envie, chante les loüanges du Createur : Beni soyés-vous à jamais, ô nostre doux et souverain Createur et Sauveur, qui nous estes si bon, et nous communiqués si liberalement vostre gloire! et reciproquement Dieu benit d'une benediction perpetuelle tous ses saintz : Benites soyés-vous à jamais, dit-il, mes cheres creatures, qui m'avés servy, et qui me loüerés eternellement avec si grand amour et courage.

AFFECTIONS ET RESOLUTIONS.

1. Admirés et loüés cette patrie celeste. O que vous estes belle, ma chere Hierusalem, et que bienheureux sont vos habitans!

2. Reprochés à vostre cœur le peu de courage qu'il a eu jusques à present, de s'estre tant destourné du chemin de cette glorieuse demeure. Pourquoy me suis-je tant esloignée de mon souverain bonheur? Ha! miserable! pour ces playsirs si desplaysans et legers, j'ai mille et mille fois quitté ces eternelles et infinies delices. Quel esprit avois-je de mespriser des biens si desirables pour des desirs si vains et mesprisables?

3. Aspirés neantmoins avec venemence à ce sejour tant delicieux. O puisqu'il vous a pleu, mon bon et souverain Seigneur, redresser mes pas en vos voyes, non, jamais plus je ne retourneray en arriere! Allons, ô ma chere ame! allons en ce repos infiny; cheminons à cette benite terre qui nous est promise : que faysons-nous en cette Egypte?

Je m'empescheray donq de telles choses, qui me destournent ou retardent de ce chemin.

Je feray donq telles et telles choses qui m'y peuvent conduire.

Remerciés, offrés, priés.

CHAPITRE XVII.

MEDITATION IX.

Par maniere d'election et choix du paradis.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Humiliés-vous devant luy, priant qu'il vous inspire.

CONSIDERATIONS.

Imaginés-vous d'estre en une raze campaigne, toute seule avec vostre bon ange, comme estoit le jeune Tobie allant en Rages, et qu'il vous fait voir en haut le paradis ouvert, avec les playsirs representés en la meditation du paradis que vous avés faite; puis du costé d'embas, il vous fait voir l'enfer ouvert, avec tous les tourmens descritz en la meditation de l'enfer. Vous estant colloquée ainsy par imagination, et mise à genoux devant vostre bon ange,

1. Considerés qu'il est tres-vray que vous estes au milieu du paradis et de l'enfer, et que l'un et l'autre est ouvert pour vous recevoir, selon le choix que vous en ferés.

2. Considerés que le choix que l'on fait de l'un ou de l'autre en ce monde durera eternellement en l'autre.

3. Et encor que l'un et l'autre soit ouvert pour vous recevoir, selon que vous le choysirés, si est-ce que Dieu, qui est appareillé de vous donner, ou l'un par sa justice, ou l'autre par sa misericorde, desire neantmoins d'un desir nonpareil que vous choisissiés le paradis, et vostre bon ange vous en presse de tout son pouvoir, vous offrant de la

part de Dieu mille graces et mille secours pour vous ayder à la montée.

4. Jesus-Christ, du haut du ciel, vous regarde en sa debonnaireté, et vous invite doucement : Viens, ô ma chere ame! au repos eternel entre les bras de ma bonté, qui t'a preparé les delices immortelles en l'abondance de son amour. Voyés de vos yeux interieurs la sainte Vierge qui vous convie maternellement : Courage! ma fille; ne veuille pas mespriser les desirs de mon Filz, ni tant de souspirs que je jette pour toy, respirant avec luy ton salut eternel. Voyés les saintz qui vous exhortent, et un million de saintes ames qui vous convient doucement, ne desirans que de voir un jour vostre cœur joint au leur pour loüer Dieu à jamais, et vous asseurans que le chemin du ciel n'est point si malaysé que le monde le fait. Hardiment! vous disent-elles, tres-chere amie : qui considerera bien le chemin de la devotion, par lequel nous sommes montés, il verra que nous sommes venus en ces delices par des delices incomparablement plus soüefves que celles du monde.

ELECTION.

1. O enfer! je te deteste maintenant et eternellement : je deteste tes tourmens et tes peynes, je deteste ton infortunée et malheureuse eternité, et sur tout ces eternelz blasphemes et maledictions que tu vomis eternellement contre mon Dieu; et retournant mon cœur et mon ame de ton costé, ô beau paradis! gloire eternelle! felicité perdurable! je choysis à jamais et irrevocablement mon domicile et mon sejour dedans tes belles et sacrées maysons, et en tes saintz et desirables tabernacles. Je benis, ô mon Dieu! vostre misericorde, et accepte l'offre qu'il vous plait de m'en faire. O Jesus! mon Sauveur, j'accepte vostre amour eternel, et advouë l'acquisition que vous avés faite pour moy d'une place et logis en cette bienheureuse Hierusalem, non tant pour

aucune autre chose comme pour vous aymer et benir à jamais.

2. Acceptés les faveurs que la Vierge et les saintz vous presentent; promettés-leur que vous vous acheminerés à eux; tendés la main à vostre bon ange, affin qu'il vous y conduise; encouragés vostre ame à ce choix.

CHAPITRE XVIII.

MEDITATION X.

Par maniere d'election et choix que l'ame fait de la vie devote.

PREPARATION.

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.
2. Abaissés-vous devant sa face, et requerés son ayde.

CONSIDERATIONS.

1. Imaginés-vous d'estre derechef en une raze campaigne avec vostre bon ange toute seule, et, que à costé gauche, vous voyés le diable assis sur un grand throsne haut eslevé, avec plusieurs des espritz infernaux aupres de luy, et tout autour de luy une grande troupe de mondains, qui tous à teste nuë le reconnoissent et luy font hommage, les uns par un peché, les autres par un autre. Voyés la contenance de tous les infortunés courtisans de cet abominable roy : regardés les uns furieux de hayne, d'envie et de cholere; les autres qui s'entretuent; les autres haves, pensifs et empressés à faire des richesses; les autres attentifs à la vanité, sans aucune sorte de playsir qui ne soit inutile et vain; les autres vilains, perdus et pourris en leurs brutales affections; voyés comme ilz sont tous sans repos, sans ordre, et sans contenance. Voyés comme ilz se mesprisent les uns les autres, et comme ilz ne s'ayment que par des faux semblans. En fin, vous

verrés une calamiteuse republique, tyrannizée de ce roy maudit, qui vous fera compassion.

2. Du costé droit, voyés Jesus-Christ crucifié, qui avec un amour cordial prie pour ces pauvres endiablés affin qu'ilz sortent de cette tyrannie, et qui les appelle à soy. Voyés une grande trouppe de devotz qui sont autour de luy avec leurs anges. Contemplés la beauté de ce royaume de devotion. Qu'il fait beau voir cette trouppe de vierges, hommes et femmes, plus blanches que lys ; cette assemblée de vefves pleynes d'une sacrée mortification et humilité ! Voyés le rang de plusieurs personnes mariées, qui vivent si doucement ensemble, avec le respect mutuel, qui ne peut estre sans une grande charité; voyés comme ces devotes ames marient le soin de leur mayson exterieure avec le soin de l'interieure, l'amour du mary avec celuy de l'espoux celeste. Regardés generalement partout : vous les verrés tous en une contenance sainte, douce, amiable, qu'ilz escoutent nostre Seigneur, et tous le voudroient planter au milieu de leur cœur.

Ilz se resjoüissent, mays d'une joye gracieuse, charitable et bien reglée; ilz s'entr'ayment, mais d'un amour sacré et tres-pur. Ceux qui ont des afflictions en ce peuple devot ne se tourmentent pas beaucoup, et n'en perdent point contenance : bref, voyés les yeux du Sauveur qui les console, et que tous ensemblement aspirent à luy.

3. Vous avés meshuy quitté Satan, avec sa triste et malheureuse troupe, par les bonnes affections que vous avés conceuës ; et neantmoins vous n'estes pas encore arrivée au roy Jesus, ni jointe à son heureuse et sainte compaignie de devotz, ains vous avés esté tous-jours entre l'un et l'autre.

4. La Vierge sainte avec saint Joseph, saint Louys, sainte Monique, et cent mille autres qui sont en l'escadron de ceux qui ont vescu emmy le monde, vous invitent et encouragent.

5. Le Roy crucifié vous appelle par vostre nom propre:

Venés, ô ma bienaymée ! venés, affin que je vous couronne.

ESLECTION.

1. O monde ! ô trouppe abominable ! non, jamais vous ne me verrés sous vostre drapeau ; j'ai quitté pour jamais vos forceneries et vanités. O roy d'orgueil ! ô roy de malheur ! esprit infernal ! je te renonce avec toutes tes vaynes pompes, je te deteste avec toutes tes œuvres.

2. Et me convertissant à vous, mon doux Jesus, roy de bonheur et de gloire eternelle, je vous embrasse de toutes les forces de mon ame, je vous adore de tout mon cœur ; je vous choysis maintenant et pour jamais pour mon roy et pour mon unique prince, je vous offre mon inviolable fidelité, je vous fay un hommage irrevocable, je me sousmetz à l'obeïssance de vos saintes loix et ordonnances.

3. O Vierge sainte ! ma chere Dame, je vous choysis pour ma guide, je me rens sous vostre enseigne, je vous offre un particulier respect et une reverence speciale.

O mon saint ange ! presentés-moy à cette sacrée assemblée ; ne m'abandonnés point jusques à ce que j'arrive avec cette heureuse compaignie, avec laquelle je dis et diray à jamais, pour tesmoignage de mon choix : Vive Jesus ! vive Jesus !

CHAPITRE XIX.

Comme il faut faire la confession generale.

Voylà donc, ma chere Philothée, les meditations requises à nostre intention. Quand vous les aurés faites, allés courageusement en esprit d'humilité faire vostre confession generale ; mays, je vous prie, ne vous laissés point troubler par aucune sorte d'apprehension. Le scorpion qui nous a piqués est veneneux en nous piquant ; mais estant reduit en huile,

c'est un grand medicament contre sa propre piqueure : le peché n'est honteux que quand nous le faysons ; mais estant converty en confession et penitence, il est honnorable et salutaire. La contrition et confession sont si belles et de si bonne odeur qu'elles effacent la laydeur, et dissipent la puanteur du peché. Simon le lepreux disoit que Magdeleine estoit pecheresse ; mais nostre Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle respandit, et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, Philothée, nostre peché nous desplaira infiniment, parce que Dieu en est offensé ; mays l'accusation de nostre peché nous sera douce et agreable, parce que Dieu en est honnoré : ce nous est une sorte d'allegement de bien dire au medecin le mal qui nous tourmente. Quand vous serés arrivée devant vostre pere spirituel, imaginés-vous d'estre en la montaigne de Calvaire, sous les piedz de Jesus-Christ crucifié, duquel le sang precieux distille de toutes partz pour vous laver de vos iniquités. Car bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est neantmoins le merite de ce sang respandu qui arrouse abondamment les penitens autour des confessionnaux. Ouvrés donc bien vostre cœur pour en faire sortir les pechés par la confession ; car à mesure qu'ilz en sortiront, le precieux merite de la passion divine y entrera pour le remplir de benediction.

Mais dites bien tout simplement et naïfvement ; contentés bien vostre conscience en cela pour une bonne fois. Et cela fait, escoutés l'advertissement et les ordonnances du serviteur de Dieu, et dites en vostre cœur : Parlés, Seigneur, car vostre servante vous escoute. Ouy, c'est Dieu, Philothée, que vous escoutés, puisqu'il a dit à ses vicaires : « Qui vous escoute m'escoute. » Prenés par apres en main la protestation suivante, laquelle sert de conclusion à toute vostre contrition, et que vous devés avoir premierement meditée et considerée ; lisés-la attentivement, et avec le plus de ressentiment qu'il vous sera possible.

CHAPITRE XX.

Protestation authentique pour graver en l'ame la resolution de servir Dieu, et conclurre les actes de penitence.

Je sous-signée, constituée et establie en la presence de Dieu eternel et de toute la cour celeste, ayant consideré l'immense misericorde de sa divine bonté envers moy, tres-indigne et chetive creature, qu'elle a creée de rien, conservée, soustenuë, delivrée de tant de dangers, et comblée de tant de bienfaitz; mays sur tout ayant consideré cette incomprehensible douceur et clemence avec laquelle ce tres-bon Dieu m'a si benignement tolerée en mes iniquités, si souvent et si amiablement inspirée, me conviant à m'amender, et si patiemment attenduë à penitence et repentance jusques à cette N. année de mon aage, nonobstant toutes mes ingratitudes, desloyautés et infidelités, par lesquelles, differant ma conversion et mesprisant ses graces, je l'ay si imprudemment offensé; apres avoir encore consideré qu'au jour de mon sacré baptesme, je fus si heureusement et saintement voüée et dediée à mon Dieu pour estre sa fille, et que, contre la profession qui fut alors faite en mon nom, j'ay tant et tant de fois si malheureusement et detestablement profané et violé mon esprit, l'appliquant et l'employant contre la divine Majesté; en fin, revenant maintenant à moy-mesme, prosternée de cœur et d'esprit devant le throsne de la justice divine, je me reconnois, advouë et confesse pour legitimement atteinte et convaincuë du crime de leze-majesté divine, et coupable de la mort et passion de Jesus-Christ, à rayson des pechés que j'ay commis, pour lesquelz il est mort et a souffert le tourment de la croix : si que je suis digne, par consequent, d'estre à jamais perduë et damnée.

Mais me retournant devers le throsne de l'infinie misericorde de ce mesme Dieu eternel, apres avoir detesté de tout

mon cœur et de toutes mes forces les iniquités de ma vie passée, je demande et requiers humblement grace, pardon et mercy, avec entiere absolution de mon crime, en vertu de la mort et passion de ce mesme Seigneur et redempteur de mon ame, sur laquelle m'appuyant, comme sur l'unique fondement de mon esperance, j'advouë derechef et renouvelle la sacrée profession de la fidelité faite de ma part à mon Dieu en mon baptesme, renonçant au diable, au monde, et à la chair, detestant leurs malheureuses suggestions, vanités et concupiscences, pour tout le tems de ma vie presente et de toute l'eternité; et me convertissant à mon Dieu debonnaire et pitoyable, je desire, propose, delibere, et me resous irrevocablement de le servir et aymer maintenant et eternellement, luy donnant à ces fins, dediant et consacrant mon esprit avec toutes ses facultés, mon ame avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens; protestant de ne jamais plus abuser d'aucune partie de mon estre contre sa divine volonté et souveraine Majesté, à laquelle je me sacrifie et immole en esprit pour luy estre à jamais loyale, obeïssante et fidelle creature, sans que je veuille oncques m'en desdire ni repentir. Mays helas! si par suggestion de l'ennemy, ou par quelque infirmité humayne, il m'arrivoit de contrevenir en chose quelconque à cette mienne resolution et consecration, je proteste dés maintenant et me propose, moyennant la grace du saint Esprit, de m'en relever si tost que je m'en appercevray, me convertissant derechef à la misericorde divine sans retardation ni dilation quelconque. Cecy est ma volonté, mon intention, et ma resolution inviolable et irrevocable, laquelle j'advoüe et confirme sans reserve, ni exception, en la mesme presence sacrée de mon Dieu, et à la veuë de l'Eglise triomphante, et en la face de l'Eglise militante ma mere, qui entend cette mienne declaration en la personne de celuy qui comme officier d'icelle m'escoute en cette action.

Playse vous, ô mon Dieu eternel, tout-puissant et tout bon, Pere, Filz, et saint Esprit, confirmer en moy cette resolution, et accepter ce mien sacrifice cordial et interieur en odeur de suavité ; et comme il vous a pleu me donner l'inspiration et volonté de le faire, donnés-moy aussi la force et la grace requise pour le parfaire. O mon Dieu! vous estes mon Dieu, Dieu de mon cœur, Dieu de mon ame, Dieu de mon esprit; ainsy je vous reconnois et adore maintenant, et pour toute l'eternité. Vive Jesus !

CHAPITRE XXI.

Conclusion pour cette premiere purgation.

Cette protestation faite, soyés attentive et ouvrés les aureilles de vostre cœur pour ouïr en esprit la parole de vostre absolution, que le Sauveur mesme de vostre ame, assis sur le throsne de sa misericorde, prononcera là haut au ciel devant tous les anges et les saintz à mesme tems qu'en son nom le prestre vous absout icy bas en terre. Si que toute cette troupe des bienheureux, se resjoüissant de vostre bonheur, chantera le cantique spirituel d'une allegresse nonpareille, et tous donneront le bayser de paix et de societé à votre cœur, remis en grace et sanctifié.

O Dieu! Philothée, que voylà un contract admirable, par lequel vous faites un heureux traitté avec sa divine Majesté, puisqu'en vous donnant vous-mesme à elle, vous la gaignés, et vous-mesme aussi pour la vie eternelle. Il ne reste plus sinon que, prenant la plume en main, vous signiés de bon cœur l'acte de vostre protestation, et que par apres vous alliés à l'autel, où Dieu reciproquement signera et scellera vostre absolution et la promesse qu'il vous fera de son paradis, se mettant luy-mesme par son sacrement comme un cachet et sceau sacré sur vostre cœur renouvellé.

En cette sorte, ce me semble, Philothée, vostre ame sera purgée du peché et de toutes les affections du peché. Mais d'autant que ces affections renaissent aysément en l'ame, à rayson de nostre infirmité et de nostre concupiscence, qui peut estre mortifiée, mays qui ne peut mourir pendant que nous vivons icy bas en terre, je vous donneray des advis, lesquelz estant bien pratiqués vous preserveront desormais du peché mortel et de toutes les affections d'iceluy, affin que jamais il ne puisse avoir place en vostre cœur; et d'autant que les mesmes advis servent encor pour une purification plus parfaite, avant que de les vous donner, je vous veux dire quelque chose de cette plus absoluë pureté à laquelle je desire vous conduire.

CHAPITRE XXII.

Qu'il se faut purger des affections que l'on a aux pechés venielz.

A mesure que le jour se fait, nous voyons plus clairement dedans le miroüer les tasches et soüilleures de nostre visage; ainsi, à mesure que la lumiere interieure du saint Esprit esclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clairement les pechés, inclinations et imperfections qui nous peuvent empescher d'atteindre à la vraye devotion; et la mesme lumiere qui nous fait voir ces tares et dechetz nous eschauffe au desir de nous en nettoyer et purger.

Vous descouvrirés donc, ma chere Philothée, qu'outre les pechés mortelz et affections des pechés mortelz, dont vous avés esté purgée par les exercices marqués cy-devant, vous avés encore en vostre ame plusieurs inclinations et affections aux pechés venielz. Je ne dis pas que vous descouvrirés des pechés venielz, mais je dis que vous descouvrirés des affections et inclinations à iceux : or l'un est bien different de l'autre; car nous ne pouvons jamais estre du tout purs des

pechés venielz, au moins pour persister long-tems en cette pureté, mays nous pouvons bien n'avoir aucune affection aux pechés venielz. Certes, c'est autre chose de mentir une fois ou deux de gayeté de cœur en chose de peu d'importance, et autre chose de se plaire à mentir, et d'estre affectionné à cette sorte de peché.

Et je dis maintenant qu'il faut purger son ame de toutes les affections qu'elle a aux pechés venielz; c'est a dire, qu'il ne faut point nourrir volontairement la volonté de continuer et perseverer en aucune sorte de peché veniel. Car aussi seroit-ce une lascheté trop grande de vouloir, tout à nostre escient, garder en nostre conscience une chose si desplaysante à Dieu comme est la volonté de luy vouloir desplaire. Le peché veniel, pour petit qu'il soit, desplait à Dieu, bien qu'il ne lui desplayse pas tant que pour iceluy il nous veuille damner ou perdre : que si le peché veniel lui desplait, la volonté et l'affection que l'on a au peché veniel n'est autre chose qu'une resolution de vouloir desplaire à sa divine Majesté. Est-il bien possible qu'une ame bien née vueille, non seulement desplaire à son Dieu, mais affectionner de luy desplaire?

Ces affections, Philothée, sont directement contraires à la devotion, comme les affections au peché mortel le sont à la charité : elles allanguissent les forces de l'esprit, empeschent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations, et bien qu'elles ne tuent pas l'ame, elles la rendent extremement malade. «Les mousches mourantes, dit le Sage, perdent et gastent la suavité de l'onguent.» Il veut dire que les mouches ne s'arrestans guere sur l'onguent, mays le mangeant en passant, ne gastent que ce qu'elles prennent, le reste demeurant en son entier; mays quand elles meurent emmi l'onguent, elles lui ostent son prix, et le mettent à desdain : et de mesme les pechés venielz arrivans en une ame devote, et ne s'y arrestans pas long-tems, ne l'endommagent

pas beaucoup; mais si ces mesmes pechés demeurent dans l'ame pour l'affection qu'elle y met, ilz luy font perdre sans doute la suavité de l'onguent, c'est à dire la sainte devotion.

Les araignes ne tuent pas les abeilles, mais elles gastent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font, en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur mesnage; et cela s'entend quand elles y font du sejour : ainsy le peché veniel ne tuë pas nostre ame, mays il gaste pourtant la devotion, et embarrasse si fort de mauvayses habitudes et inclinations les puissances de l'ame qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité, en laquelle gist la devotion; mays cela s'entend quand le peché veniel sejourne en nostre conscience par l'affection que nous y mettons. Ce n'est rien, Philothée, de dire quelque petit mensonge, de se desregler un peu en paroles, en actions, en regards, en habitz, en jolivetés, en jeux et en danses, pourveu que tout aussi tost que ces araignes spirituelles sont entrées en nostre conscience, nous les en rechassions et bannissions, comme les mouches à miel font les araignes corporelles. Mais si nous leur permettons d'arrester dans nos cœurs, et non seulement cela, mays que nous nous affectionnions à les y retenir et multiplier, bien-tost nous verrons nostre miel perdu, et la ruche de nostre conscience empestrée et deffaitte. Mays je dis encor une fois, quelle apparence y a-il qu'une ame genereuse se playse à desplaire à son Dieu, et s'affectionne à luy estre desaggreable, et veuille vouloir ce qu'elle sçait luy estre ennuyeux?

CHAPITRE XXIII.

Qu'il se faut purger de l'affection aux choses inutiles et dangereuses.

Les jeux, les balz, les festins, les pompes, les comedies, en leur substance, ne sont nullement choses mauvaises, ains

indifferentes, pouvant estre bien et mal exercées; tous-jours neantmoins ces choses-là sont dangereuses; et de s'y affectionner, cela est encores plus dangereux. Je dis donq, Philothée, qu'encor qu'il soit loysible de joüer, dancer, se parer, ouïr des honnestes comedies, banquetter, si est-ce que d'avoir de l'affection à cela, c'est chose contraire à la devotion, et extremement nuisible et perilleuse. Ce n'est pas mal de le faire, mays oüy bien de s'y affectionner. C'est dommage de semer en la terre de nostre cœur des affections si vaynes et sottes : cela occupe le lieu des bonnes impressions, et empesche que le suc de nostre ame ne soit employé és bonnes inclinations.

Ainsy les anciens Nazariens s'abstenoient, non seulement de tout ce qui pouvoit enyvrer, mais aussi des raysins et du verjus; non point que le raysin et le verjus enyvre, mais parce qu'il y avoit danger, en mangeant du verjus, d'exciter le desir de manger des raysins, et en mangeant des raysins, de provoquer l'appetit à boire du moust et du vin. Or je ne dis pas que nous ne puissions user de ces choses dangereuses; mays je dis bien pourtant que nous ne pouvons jamais y mettre de l'affection sans interesser la devotion. Les cerfs ayant prins trop de venayson s'escartent et retirent dedans leurs buissons, connoissans que leur graisse les charge, en sorte qu'ilz ne sont pas habiles à courir, si d'advanture ilz estoient attaqués : le cœur de l'homme se chargeant de ces affections inutiles, superfluës et dangereuses, ne peut sans doute promptement, aysément, et facilement courir apres son Dieu, qui est le vray point de la devotion. Les petitz enfans s'affectionnent et s'eschauffent apres les papillons : nul ne le treuve mauvais, par ce qu'ilz sont enfans; mays n'est-ce pas une chose ridicule, ains plus tost lamentable, de voir des hommes faitz s'empresser et s'affectionner apres des bagatelles si indignes comme sont les choses que j'ay nommées, lesquelles, outre leur inutilité, nous mettent en peril

de nous desregler et desordonner à leur poursuite ? C'est pourquoy, ma chere Philothée, je vous dis qu'il se faut purger de ces affections ; et bien que les actes ne soyent pas tous-jours contraires à la devotion, les affections neantmoins luy sont tous-jours dommageables.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il se faut purger des mauvayses inclinations.

Nous avons encore, Philothée, certaynes inclinations naturelles, lesquelles pour n'avoir pris leur origine de nos pechés particuliers ne sont pas proprement pechés, ni mortelz, ni venielz, mays s'appellent imperfections, et leurs actes, deffautz et manquemens. Par exemple, sainte Paule, selon le recit de saint Hierosme, avoit une grande inclination aux tristesses et regretz, si qu'en la mort de ses enfans et de son mary elle courut tous-jours fortune de mourir de desplaysir : cela estoit une imperfection, et non point un peché, puisque c'estoit contre son gré et sa volonté. Il y en a qui de leurs naturelz sont legers, les autres rebarbatifs, les autres durs à recevoir les opinions d'autruy, les autres sont inclinés à l'indignation, les autres à la cholere, les autres à l'amour ; et en somme, il se treuve peu de personnes esquelles on ne puisse remarquer quelques sortes de telles imperfections. Or, quoy qu'elles soyent comme propres et naturelles à un chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire on les peut corriger et moderer, et mesmes on peut s'en delivrer et purger ; et je vous dis, Philothée, qu'il le faut faire. On a bien treuvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc : pourquoy est-ce que nous ne pourrons pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs ? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse estre rendu mauvais

par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revesche qui, par la grace de Dieu premierement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse estre dompté et surmonté. Je m'en vay donq maintenant donner des advis, et proposer des exercices, par le moyen desquelz vous purgerés vostre ame des affections dangereuses, des imperfections, et de toutes affections aux pechés venielz, et si asseurerés de plus en plus vostre conscience contre tout peché mortel. Dieu vous face la grace de les bien pratiquer.

SECONDE PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT DIVERS ADVIS POUR L'ESLEVATION DE L'AME A DIEU PAR L'ORAYSON ET LES SACREMENS.

CHAPITRE PREMIER.

De la necessité de l'orayson.

L'orayson mettant nostre entendement en la clarté et lumiere divine, et exposant nostre volonté à la chaleur de l'amour celeste, il n'y a rien qui purge tant nostre entendement de ses ignorances, et nostre volonté de ses affections depravées. C'est l'eau de benediction, qui par son arrousement fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons desirs, lave nos ames de leurs imperfections, et desaltere nos cœurs de leurs passions.

2. Mays surtout je vous conseille la mentale, cordiale, et particulierement celle qui se fait autour de la vie et passion de nostre Seigneur : en le regardant souvent par la meditation, toute vostre ame se remplira de luy, vous apprendrés ses contenances, et formerés vos actions au modele des siennes. Il est la lumiere du monde : c'est donq en luy, par luy, et pour luy que nous devons estre esclairés et illuminés ; c'est l'arbre de desir, à l'ombre duquel nous nous devons rafraischir ; c'est la vive fontayne de Jacob pour le lavement de toutes nos soüilleures. En fin les enfans, à force d'ouïr leurs meres et de begayer avec elles, apprennent à parler leur langage ; et nous, demeurans pres du Sauveur par la meditation, et observans ses paroles, ses actions et ses affec-

tions, nous apprendrons, moyennant sa grace, à parler, faire et vouloir comme luy. Il faut s'arrester là, Philothée; et croyés-moy : nous ne sçaurions aller à Dieu le Pere que par cette porte; car tout ainsy que la glace d'un miroüer ne sçauroit arrester nostre veuë si elle n'estoit enduite d'estain ou de plomb par derriere, aussi la divinité ne pourroit estre bien contemplée par nous en ce bas monde si elle ne se fust jointe à la sacrée humanité du Sauveur, duquel la vie et la mort sont l'objet le plus proportionné, soüef, delicieux et profitable que nous puissions choysir pour nostre meditation ordinaire. Le Sauveur ne s'appelle pas pour neant le pain descendu du ciel; car comme le pain doit estre mangé avec toutes sortes de viandes, aussi le Sauveur doit estre medité, consideré et recherché en toutes nos oraysons et actions. Sa vie et mort a esté disposée et distribuée en divers pointz pour servir à la meditation par plusieurs autheurs : ceux que je vous conseille sont saint Bonaventure, Bellintani, Bruno, Capilia, Grenade, du Pont.

3. Employés-y chaque jour une heure devant disner, s'il se peut, au commencement de vostre matinée, par ce que vous aurés vostre esprit moins embarrassé et plus frais apres le repos de la nuit. N'y mettés pas aussi davantage d'une heure, si vostre pere spirituel ne le vous dit expressement.

4. Si vous pouvés faire cet exercice dans l'eglise, et que vous y treuviés assés de tranquillité, ce vous sera une chose fort aysée et commode, parce que nul, ni pere, ni mere, ni femme, ni mary, ni autre quelconque ne pourra vous bonnement empescher de demeurer une heure dans l'eglise; là où estant en quelque sujettion, vous ne pourriés peut-estre pas vous promettre d'avoir une heure si franche dedans vostre mayson.

5. Commencés toutes sortes d'oraysons, soit mentale, soit vocale, par la presence de Dieu, et tenés cette regle sans ex-

ception, et vous verrés dans peu de tems combien elle vous sera profitable.

6. Si vous me croyés, vous dirés vostre *Pater,* vostre *Ave Maria* et le *Credo* en latin; mais vous apprendrés aussi à bien entendre les paroles qui y sont en vostre langage, affin que les disant au langage commun de l'Eglise, vous puissiés neantmoins savourer le sens admirable et delicieux de ces sainte oraysons, lesquelles il faut dire fichant profondement vostre pensée et excitant vos affections sur le sens d'icelles, et ne vous hastant nullement pour en dire beaucoup, mais vous estudiant de dire ce que vous dirés cordialement; car un seul *Pater* dit avec sentiment vaut mieux que plusieurs recités vistement et couramment.

7. Le chappellet est une tres-utile maniere de prier, pourveu que vous le sachiés dire comme il convient; et pour ce faire, ayés quelqu'un des petitz livres qui enseignent la façon de le reciter. Il est bon aussi de dire les litanies de nostre Seigneur, de nostre Dame, et des saintz, et toutes les autres prieres vocales qui sont dedans les Manuelz et Heures approuvées; à la charge neantmoins que si vous avés le don de l'orayson mentale, vous lui gardiés tous-jours la principale place; en sorte que si apres icelle, ou pour la multitude des affaires, ou pour quelque autre rayson, vous ne pouvés point faire de priere vocale, vous ne vous en mettiés point en peyne pour cela, vous contentant de dire simplement devant, ou apres la meditation, l'orayson dominicale, la salutation angelique et le symbole des apostres.

8. Si faysant l'orayson vocale, vous sentés vostre cœur tiré et convié à l'orayson interieure ou mentale, ne refusés point d'y aller, mais laissés tout doucement couler vostre esprit de ce costé-là, et ne vous souciés point de n'avoir pas achevé les oraysons vocales que vous vous estiés proposées; car la mentale que vous aurés faite en leur place est plus aggreable à Dieu et plus utile à vostre ame. J'excepte l'office ecclesias-

tique, si vous estes obligée de le dire; car en ce cas-là, il faut rendre le devoir.

9. S'il advenoit que toute vostre matinée se passast sans cet exercice sacré de l'orayson mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelque autre cause (ce que vous devés procurer n'advenir point tant qu'il vous sera possible), taschés de reparer ce defaut l'apres-disnée, en quelque heure la plus esloignée du repas, par ce que ce faysant sur iceluy, et avant que la digestion soit fort acheminée, il vous arriveroit beaucoup d'assoupissemens, et vostre santé en seroit interessée.

Que si en toute la journée vous ne pouvés la faire, il faut reparer cette perte, multipliant les oraysons jaculatoires, et par la lecture de quelque livre de devotion, avec quelque penitence qui empesche la suitte de ce defaut; et avec cela, faites une forte resolution de vous remettre en train le jour suivant.

CHAPITRE II.

Briefve methode pour la meditation; et premierement de la presence de Dieu, premier point de la preparation.

Mais vous ne sçavés peut-estre pas, Philothée, comme il faut faire l'orayson mentale; car c'est une chose laquelle, par malheur, peu de gens sçavent en nostre aage : c'est pourquoy je vous presente une simple et briefve methode pour cela, en attendant que par la lecture de plusieurs beaux livres qui ont esté composés sur ce sujet, et sur tout par l'usage, vous en puissiés estre plus amplement instruite. Je vous marque premierement la preparation, laquelle consiste en deux pointz, dont le premier est de se mettre en la presence de Dieu, et le second d'invoquer son assistance. Or pour vous mettre en la presence de Dieu, je vous propose quatre principaux moyens, desquelz vous vous pourrés servir à ce commencement.

Le premier gist en une vive et attentive apprehension de la toute-presence de Dieu, c'est à dire, que Dieu est en tout et partout, et qu'il n'y a lieu ni chose en ce monde où il ne soit d'une tres-veritable presence; de sorte que comme les oyseaux, où qu'ils volent, rencontrent tous-jours l'air, ainsy où que nous allions, où que nous soyons, nous treuvons Dieu present. Chacun sçait cette verité, mais chacun n'est pas attentif à l'apprehender. Les aveugles ne voyans pas un prince qui leur est present ne laissent pas de se tenir en respect, s'ilz sont advertis de sa presence; mays la verité est que, par ce qu'ilz ne le voyent pas, ilz oublient aysément qu'il soit present, et s'en estans oubliés, ilz perdent encor plus aysément le respect et la reverence. Helas! Philothée, nous ne voyons pas Dieu, qui nous est present; et bien que la foy nous advertisse de sa presence, si est-ce que, ne le voyans pas de nos yeux, nous nous en oublions bien souvent, et lors nous nous comportons comme si Dieu estoit bien loing de nous; car encor que nous sachions bien qu'il est present à toutes choses, si est-ce que n'y pensant point, c'est tout autant comme si nous ne le sçavions pas. C'est pourquoy tous-jours, avant l'orayson, il faut provoquer nostre ame à une attentive pensée et consideration de cette presence de Dieu. Ce fut l'apprehension de David quand il s'escrioit: «Si je monte au ciel, ô mon Dieu! vous y estes; si je descens aux enfers, vous y estes.» Et ainsy nous devons user des paroles de Jacob, lequel ayant veu l'eschelle sacrée: «O que ce lieu, dit-il, est redoutable! vrayement Dieu est icy, et je n'en sçavois rien!» Il veut dire qu'il n'y pensoit pas; car au reste, il ne pouvoit ignorer que Dieu ne fust en tout et par tout. Venant donq à la priere, ô Philothée! il vous faut dire de tout vostre cœur et à vostre cœur: O mon cœur, mon cœur! Dieu est vrayement icy!

Le second moyen de se mettre en cette sacrée presence, c'est de penser que non seulement Dieu est au lieu où vous

estes, mais qu'il est tres-particulierement en vostre cœur, et au fond de vostre esprit, lequel il vivifie et anime de sa divine presence, estant là comme le cœur de vostre cœur et l'esprit de vostre esprit; car comme l'ame estant respanduë par tout le corps se treuve presente en toutes les parties d'iceluy, et reside neantmoins au cœur d'une speciale residence, de mesme Dieu estant tres-present à toutes choses assiste toutesfois d'une speciale façon à nostre esprit. Et pour cela David appelloit Dieu, Dieu de son cœur, et saint Paul disoit que « nous vivons, nous nous mouvons, et sommes en Dieu. » En la consideration donq de cette vérité, vous exciterés une grande reverence en vostre cœur à l'endroit de Dieu, qui luy est si intimement present.

Le troysieme moyen, c'est de considerer nostre Sauveur, lequel en son humanité regarde dés le ciel toutes les personnes du monde, mays particulierement les chrestiens, qui sont ses enfans, et plus specialement ceux qui sont en prieres, desquelz il remarque les actions et deportemens. Or cecy n'est pas une simple imagination, mays une vraye verité; car encore que nous ne le voyons pas, si est-ce que de là haut il nous considere. Saint Estienne le vit ainsi au temps de son martyre; si que nous pouvons bien dire avec l'Espouse : « Le voylà qu'il est derriere la paroy, voyant par les fenestres, regardant par les treillis. »

La quatrieme façon consiste à se servir de la simple imagination, nous representans le Sauveur en son humanité sacrée comme s'il estoit pres de nous, ainsi que nous avons accoustumé de nous representer nos amis, et de dire : je m'imagine de voir un tel qui fait cecy et cela, il me semble que je le vois, ou chose semblable. Mais si le tres-saint Sacrement de l'autel estoit present, alors cette presence seroit reelle, et non purement imaginaire; car les especes et apparences du pain seroient comme une tapisserie derriere laquelle nostre Seigneur reellement present nous void et considere,

quoy que nous ne le voyons pas en sa propre forme. Vous useres donq, Philothée, de l'un de ces quatre moyens pour mettre vostre ame en la presence de Dieu avant l'orayson; et ne faut pas les vouloir employer tous ensemblement, mais seulement un à la fois, et cela briefvement et simplement.

CHAPITRE III.

De l'invocation, second point de la preparation.

L'invocation se fait en cette maniere : vostre ame se sentant en la presence de Dieu se prosterne en une extreme reverence, se connoissant tres-indigne de demeurer devant une si souveraine Majesté; et neantmoins, sachant que cette mesme bonté le veut, elle luy demande la grace de la bien servir et adorer en cette meditation. Que si vous le voulés, vous pourrés user de quelques paroles courtes et enflammées, comme sont celles icy de David : « Ne me rejettés point, ô mon Dieu, de devant vostre face, et ne m'ostés point la faveur de vostre saint Esprit. Esclairés vostre face sur vostre servante, et je considereray vos merveilles. Donnés-moy l'entendement, et je regarderay vostre loy, et la garderay de tout mon cœur. Je suis vostre servante : donnés-moy l'esprit; » et telles paroles semblables. A cela il vous servira encores d'adjouster l'invocation de vostre bon ange, et des sacrées personnes qui se treuveront au mystere que vous medités : comme en celuy de la mort de nostre Seigneur, vous pourrés invoquer nostre Dame, saint Jean, la Magdeleine, le bon larron, affin que les sentimens et mouvemens interieurs qu'ils y receurent vous soient communiqués; et en la meditation de vostre mort, vous pourrés invoquer vostre bon ange, qui se treuvera present, affin qu'il vous inspire des considerations convenables; et ainsy des autres mysteres.

CHAPITRE IV.

De la proposition du mystere, troysieme point de la preparation.

Apres ces deux pointz ordinaires de la meditation, il y en a un troysieme, qui n'est pas commun à toutes sortes de meditations : c'est celuy que les uns appellent fabrication du lieu, et les autres, leçon interieure. Or ce n'est autre chose que de proposer à son imagination le corps du mystere que l'on veut mediter, comme s'il se passoit reellement et de fait en nostre presence. Par exemple, si vous voulés mediter nostre Seigneur en croix, vous vous imaginerés d'estre au mont de Calvaire, et que vous voyés tout ce qui se fit et se dit au jour de la passion; ou si vous voulés (car c'est tout un), vous vous imaginerés qu'au lieu mesme où vous estes se fait le crucifiement de nostre Seigneur, en la façon que les evangelistes le descrivent. J'en dis de mesmes quand vous mediterés la mort, ainsy que je l'ay marqué en la meditation d'icelle ; comme aussi à celle de l'enfer, et en tous semblables mysteres, où il s'agit de choses visibles et sensibles ; car quant aux autres mysteres de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous sommes creés, qui sont des choses invisibles, il n'est pas question de vouloir se servir de cette sorte d'imagination. Il est vray que l'on peut bien employer quelque similitude et comparayson, pour ayder à la consideration; mays cela est aucunement difficile à rencontrer, et je ne veux traiter avec vous que fort simplement, et en sorte que vostre esprit ne soyt pas beaucoup travaillé à faire des inventions. Or par le moyen de cette imagination nous enfermons nostre esprit dans le mystere que nous voulons mediter, affin qu'il n'aille pas courant çà et là, ne plus ne moins que l'on enferme un oyseau dans une cage, ou bien comme l'on attache l'espervier

à ses longes, affin qu'il demeure dessus le poing. Quelques-uns vous diront neantmoins qu'il est mieux d'user de la simple pensée de la foy, et d'une simple apprehension toute mentale et spirituelle, en la representation de ces mysteres, ou bien de considerer que les choses se font en vostre propre esprit; mais cela est trop subtil pour le commencement, et, jusques à ce que Dieu vous esleve plus haut, je vous conseille, Philothée, de vous retenir en la basse vallée que je vous monstre.

CHAPITRE V.

Des considerations, seconde partie de la meditation.

Apres l'action de l'imagination s'ensuit l'action de l'entendement que nous appellons meditation, qui n'est autre chose qu'une ou plusieurs considerations faites affin d'esmouvoir nos affections en Dieu et aux choses divines; en quoy la meditation est differente de l'estude, et des autres pensées et considerations lesquelles ne se font pas pour acquerir la vertu ou l'amour de Dieu, mays pour quelques autres fins et intentions, comme pour devenir sçavant, pour en escrire ou disputer. Ayant donq enfermé vostre esprit, comme j'ay dit, dans l'enclos du sujet que vous voulés mediter, ou par l'imagination, si le sujet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerés à faire sur iceluy des considerations, dont vous verrés des exemples tous formés és meditations que je vous ay données. Que si vostre esprit treuve assés de goust, de lumiere et de fruit sur l'une des considerations, vous vous y arresterés sans passer plus outre, faysant comme les abeilles, qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y treuvent du miel à recueillir; mais si vous ne rencontrés pas selon vostre souhait en l'une des considerations, apres avoir un peu marchandé et essayé, vous passerés à une autre. Mays allés tout

bellement et simplement en cette besoigne, sans vous y empresser.

CHAPITRE VI.

Des affections et resolutions, troysieme partie de la meditation.

La meditation respand des bons mouvemens en la volonté, ou partie affective de nostre ame, comme sont l'amour de Dieu et du prochain, le desir du paradis et de la gloire, le zele du salut des ames, l'imitation de la vie de nostre Seigneur, la compassion, l'admiration, la rejoüissance, la crainte de la disgrace de Dieu, du jugement et de l'enfer, la hayne du peché, la confiance en la bonté et misericorde de Dieu, la confusion pour nostre mauvayse vie passée; et en ces affections, nostre esprit se doit espancher et estendre le plus qu'il luy sera possible. Que si vous voulés estre aydée pour cela, prenés en main le premier tome des Meditations de dom André Capilia, et voyés sa preface, car en icelle il monstre la façon avec laquelle il faut dilater ses affections; et plus amplement le Pere Arias en son traité de l'Oraison mentale.

Il ne faut pas pourtant, Philothée, s'arrester tant à ces affections generales que vous ne les convertissiés en des resolutions speciales et particulieres pour vostre correction et amendement. Par exemple, la premiere parole que nostre Seigneur dit sur la croix respandra sans doute une bonne affection d'imitation en vostre ame, à sçavoir, le desir de pardonner à vos ennemis et de les aymer. Or je dis maintenant que cela est peu de chose, si vous n'y adjoustés une resolution speciale en cette sorte : or sus donq! je ne me picqueray plus de telles paroles fascheuses, qu'un tel et une telle, mon voysin ou ma voysine, mon domestique ou ma domestique disent de moy, ni de tel et tel mespris qui m'est fait par cettuy-cy, ou cettuy-là; au contraire, je diray et feray telle et telle chose pour le gaigner et adoucir; et ainsy

des autres. Par ce moyen, Philothée, vous corrigerés vos fautes en peu de tems, là où par les seules affections vous le ferés tard et malaysément.

CHAPITRE VII.

De la conclusion et bouquet spirituel.

En fin il faut conclurre la meditation par trois actions, qu'il faut faire avec le plus d'humilité que l'on peut. La premiere, c'est l'action de graces, remerciant Dieu des affections et resolutions qu'il nous a données, et de sa bonté et misericorde, que nous avons descouvertes au mystere de la meditation. La seconde, c'est l'action d'offrande, par laquelle nous offrons à Dieu sa mesme bonté et misericorde, la mort, le sang, les vertus de son Filz, et conjointement avec icelles nos affections et resolutions.

La troysieme action est celle de la supplication, par laquelle nous demandons à Dieu et le conjurons de nous communiquer les graces et vertus de son Filz, et de donner la benediction à nos affections et resolutions, affin que nous les puissions fidellement executer; puis nous prions de mesme pour l'Eglise, pour nos pasteurs, parens, amis, et autres, employans à cela l'intercession de nostre Dame, des anges, des saintz; en fin, j'ay remarqué qu'il failloit dire le *Pater noster,* et *Ave Maria,* qui est la generale et necessaire priere de tous les fideles.

A tout cela j'ay adjousté qu'il failloit cueillir un petit bouquet de devotion; et voicy ce que je veux dire. Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontier sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée : ainsy nostre esprit ayant discouru sur quelque mystere par la meditation, nous devons choysir un, ou deux, ou trois pointz que nous aurons

trouvés plus à nostre goust et plus propres à nostre advancement, pour nous en resouvenir le reste de la journée et les odorer spirituellement. Or cela se fait sur le lieu mesme auquel nous avons fait la meditation, en nous y entretenant ou promenant solitairement quelque tems apres.

CHAPITRE VIII.

Quelques advis tres-utiles sur le sujet de la meditation.

Il faut surtout, Philothée, qu'au sortir de vostre meditation vous reteniés les resolutions et deliberations que vous aurés prises pour les pratiquer soigneusement ce jour-là. C'est le grand fruit de la meditation, sans lequel elle est bien souvent, non seulement inutile, mays nuisible; par ce que les vertus meditées, et non pratiquées, enflent quelquefois l'esprit et le courage, nous estant bien advis que nous sommes telz que nous avons resolu et deliberé d'estre : ce qui est sans doute veritable, si les resolutions sont vives et solides; mais elles ne sont pas telles, ains vaynes et dangereuses, si elles ne sont pratiquées. Il faut donq par tous moyens s'essayer de les pratiquer, et en chercher les occasions petites ou grandes. Par exemple, si j'ai resolu de gaigner par douceur l'esprit de ceux qui m'offensent, je chercheray ce jour-là de les rencontrer pour les saluer amiablement; et si je ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux, et prier Dieu en leur faveur.

Au sortir de cette orayson cordiale, il vous faut prendre garde de ne point donner de secousse à vostre cœur; car vous espancheriés le baume que vous avés receu par le moyen de l'orayson : je veux dire qu'il faut garder, s'il est possible, un peu de silence, et remuer tout doucement vostre cœur de l'orayson aux affaires, retenant le plus long-tems qu'il vous sera possible le sentiment et les affections que vous aurés

conceuës. Un homme qui auroit receu dans un vaisseau de belle porceline quelque liqueur de grand prix pour l'apporter dans sa mayson, il iroit doucement, ne regardant point à costé, mays tantost devant soy, de peur d'heurter à quelque pierre ou faire quelque mauvais pas, tantost à son vase, pour voir s'il panche point. Vous en devés faire de mesme au sortir de la meditation : ne vous distraisés pas tout à coup, mais regardés simplement devant vous ; comme seroit à dire, s'il vous faut rencontrer quelqu'un que vous soyés obligée d'entretenir ou ouïr, il n'y a remede, il faut s'accommoder à cela, mays en telle sorte que vous regardiés aussi à vostre cœur, affin que la liqueur de la sainte orayson ne s'espanche que le moins qu'il sera possible.

Il faut mesme que vous vous accoustumiés à sçavoir passer de l'orayson à toutes sortes d'actions que vostre vacation et profession requiert justement et legitimement de vous, quoy qu'elles semblent bien esloignées des affections que vous avés receües en l'orayson. Je veux dire, un advocat doit sçavoir passer de l'orayson à la plaidoyerie, le marchand au trafic, la femme mariée au devoir de son mariage et au tracas de son mesnage, avec tant de douceur et de tranquillité que pour cela son esprit n'en soit point troublé; car puisque l'un et l'autre est selon la volonté de Dieu, il faut faire le passage de l'un à l'autre en esprit d'humilité et devotion.

Sachés encor qu'il vous arrivera quelquesfois qu'incontinent apres la preparation, vostre affection se treuvera toute esmeuë en Dieu : alors, Philothée, il luy faut lascher la bride sans vouloir suivre la methode que je vous ay donnée; car bien que pour l'ordinaire la consideration doit preceder les affections et resolutions, si est-ce que le saint Esprit vous donnant les affections avant la consideration, vous ne devés pas rechercher la consideration, puisqu'elle ne se fait que pour esmouvoir l'affection. Bref, tous-jours quand les affections se presenteront à vous il les faut recevoir et leur faire

place, soit qu'elles arrivent avant ou apres toutes les considerations; et quoy que j'aye mis les affections apres toutes les considerations, je ne l'ay fait que pour mieux distinguer les parties de l'orayson; car a ı demeurant, c'est une regle generale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ains les laisser tous-jours sortir, quand elles se presentent. Ce que je dis, non seulement pour les autres affections, mais aussi pour l'action de graces, l'offrande et la priere, qui se peuvent faire parmi les considerations; car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que par apres, pour la conclusion de la meditation, il faille les repeter et reprendre. Mays quand aux resolutions, il les faut faire apres les affections, et sur la fin de toute la meditation, avant la conclusion, d'autant qu'ayans à nous representer des objetz particuliers et familiers, elles nous mettroient en danger d'entrer en des distractions, si nous les faysions parmy les affections.

Emmy les affections et resolutions, il est bon d'user de colloque, et parler tantost à nostre Seigneur, tantost aux anges et aux personnes representées aux mysteres, aux saintz et à soy-mesme, à son cœur, aux pecheurs, et mesmes aux creatures insensibles, comme l'on voit que David fait en ses Psaumes, et les autres saintz en leurs meditations et oraysons.

CHAPITRE IX.

Pour les seicheresses qui arrivent en la meditation.

S'il vous arrive, Philothée, de n'avoir point de goust n de consolation en la meditation, je vous conjure de ne vous point troubler; mays quelquesfois ouvrés la porte aux paroles vocales, lamentés-vous de vous-mesme à nostre Seigneur, confessés vostre indignité, priés-le qu'il vous soit en ayde, baysés son image si vous l'avés, dites-luy ces paroles de Jacob: « Si ne vous laisseray-je point, Seigneur, que vous ne

m'ayés donné vostre benediction ;» ou celles de la Cananée : «Ouy, Seigneur, je suis une chienne, mais les chiens mangent des miettes de la table de leur maistre. »

Autres fois prenés un livre en main, et le lisés avec attention, jusques à ce que vostre esprit soit reveillé et remis en vous ; picqués quelquesfois vostre cœur par quelque contenance et mouvement de devotion exterieure, vous prosternant en terre, croysant les mains sur l'estomach, embrassant un crucifix : cela s'entend, si vous estes en quelque lieu retiré. Que si apres tout cela vous n'estes point consolée, pour grande que soit vostre seicheresse, ne vous troublés point, mays continués à vous tenir en une contenance devote devant vostre Dieu. Combien de courtisans y a-il qui vont cent fois l'année en la chambre du prince sans esperance de luy parler, mais seulement pour estre veus de luy, et rendre leur devoir ! Ainsy devons-nous venir, ma chere Philothée, à la sainte orayson, purement et simplement pour rendre nostre devoir et tesmoigner nostre fidelité. Que s'il plait à la divine Majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations interieures, ce nous sera sans doute un grand honneur, et un playsir tres-delicieux ; mais s'il ne luy plait pas de nous faire cette grace, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'il ne nous voyoit pas, et que nous ne fussions pas en sa presence, nous ne devons pourtant pas sortir ; ains, au contraire, nous devons demeurer là devant cette souverayne bonté avec un maintien devotieux et paysible ; et lors infailliblement il aggréera nostre patience, et remarquera nostre assiduité et perseverance : si qu'une autre fois, quand nous reviendrons devant luy, il nous favorisera et s'entretiendra avec nous par ses consolations, nous faysant voir l'amenité de la sainte orayson. Mais quand il ne le feroit pas, contentons-nous, Philothée, que ce nous est un honneur trop plus grand d'estre aupres de luy et à sa veuë.

CHAPITRE X.

Exercice pour le matin.

Outre cette orayson mentale entiere et formée, et les autres oraysons vocales que vous devés faire une fois le jour, il y a cinq autres sortes d'oraysons plus courtes, et qui sont comme ageancemens et surjeons de l'autre grande orayson, entre lesquelles la premiere est celle qui se fait le matin, comme une preparation generale à toutes les œuvres de la journée. Or vous la ferés en cette sorte.

Remerciés et adorés Dieu profondement pour la grace qu'il vous a faite de vous avoir conservé la nuit precedente; et si vous aviés en icelle commis quelque peché, vous luy demanderés pardon.

2. Voyés que le jour present vous est donné affin qu'en iceluy vous puissiés gaigner le jour advenir de l'eternité, et faites un ferme propos de bien employer la journée à cette intention.

3. Prevoyés quelz affaires, quelz commerces, et quelles occasions vous pouvés rencontrer cette journée-là pour servir Dieu, et quelles tentations vous pourront survenir de l'offenser, ou par cholere, ou par vanité, ou par quelque autre desreglement; et par une sainte resolution, preparés-vous à bien employer les moyens qui se doivent offrir à vous de servir Dieu et advancer vostre devotion : comme au contraire, disposés-vous à bien eviter, combattre et vaincre ce qui peut se presenter contre vostre salut et la gloire de Dieu. Et ne suffit pas de faire cette resolution, mais il faut preparer les moyens pour la bien executer. Par exemple, si je prevoy de devoir traiter de quelque affaire avec une personne passionnée et prompte à la cholere, non seulement je me resoudray de ne point me relascher à l'offenser, mais je pre-

pareray des paroles de douceur pour la prevenir, ou l'assistance de quelque personne qui la puisse contenir. Si je prevoy de pouvoir visiter un malade, je disposeray l'heure, et les consolations et secours que j'ay à luy faire; et ainsy des autres.

4. Cela fait, humiliés-vous devant Dieu, reconnoissant que de vous mesme vous ne sçauriés rien faire de ce que vous avés deliberé, soit pour fuir le mal, soit pour executer le bien. Et comme si vous teniés vostre cœur en vos mains, offrés-le avec tous vos bons desseins à la divine Majesté, la suppliant de le prendre en sa protection et le fortifier pour bien reuscir en son service; et ce par telles ou semblables paroles interieures : O Seigneur! voylà ce pauvre et miserable cœur, qui par vostre bonté a conceu plusieurs bonnes affections; mais helas! il est trop foible et chetif pour effectuer le bien qu'il desire, si vous ne luy departés vostre celeste benediction, laquelle à cette intention je vous requiers, ô pere debonnaire! par le merite de la passion de vostre Filz, à l'honneur duquel je consacre cette journée et le reste de ma vie. Invoqués nostre Dame, vostre bon ange et les saintz, affin qu'ils vous assistent à cet effet.

Mays toutes ces actions spirituelles se doivent faire briefvement et vivement, devant que l'on sorte de la chambre, s'il est possible, affin que par le moyen de cet exercice tout ce que vous ferés le long de la journée soit arrousé de la benediction de Dieu; mays je vous prie, Philothée, de n'y manquer jamais.

CHAPITRE XI.

De l'exercice du soir, et de l'examen de conscience.

Comme devant vostre disner temporel vous ferés le disner spirituel par le moyen de la meditation, ainsy avant vostre souper il vous faut faire un petit souper, au moins une colla-

tion devote et spirituelle. Gaignés donq quelque loysir un peu devant l'heure du souper, et, prosternée devant Dieu, ramassant vostre esprit aupres de Jesus-Christ crucifié (que vous vous representerés par une simple consideration et œillade interieure), rallumés le feu de vostre meditation du matin en vostre cœur par une douzayne de vives aspirations, humiliations et eslancemens amoureux, que vous ferés sur ce divin Sauveur de vostre ame; ou bien en repetant les pointz que vous aurés plus savourés en la meditation du matin; ou bien vous excitant par quelque autre nouveau sujet, selon que vous aymerés mieux.

Quant à l'examen de conscience, qui se doit tous-jours faire avant qu'aller coucher, chacun sçait comme il le faut pratiquer.

1. On remercie Dieu de la conservation qu'il a faite de nous en la journée passée.

2. On examine comme on s'est comporté en toutes les heures du jour; et pour faire cela plus aysément, on considerera où, avec qui, et en quelles occupations on a esté.

3. Si l'on treuve d'avoir fait quelque bien, on en fait action de graces à Dieu; si au contraire l'on a fait quelque mal en pensées, en paroles, ou en œuvres, on en demande pardon à sa divine Majesté, avec resolution de s'en confesser à la premiere occasion et de s'en amender soigneusement.

4. Apres cela, on recommande à la providence divine son corps, son ame, l'Eglise, les parens, les amis; on prie nostre Dame, le bon ange et les saintz de veiller sur nous et pour nous; et avec la benediction de Dieu, on va prendre le repos qu'il a voulu nous estre requis.

Cet exercice icy ne doit jamais estre oublié, non plus que celuy du matin; car par celuy du matin vous ouvrés les fenestres de vostre ame au soleil de justice, et par celuy du soir vous les fermés aux tenebres de l'enfer.

CHAPITRE XII.

De la retraitte spirituelle.

C'est icy, chere Philothée, où je vous souhaite fort affectionnée à suivre mon conseil; car en cet article consiste l'un des plus asseurés moyens de vostre advancement spirituel.

Rappellés le plus souvent que vous pourrés parmi la journée vostre esprit en la presence de Dieu par l'une des quatre façons que je vous ay marquées; regardés ce que Dieu fait, et ce que vous faites : vous verrés ses yeux tournés de vostre costé, et perpetuellement fichés sur vous par un amour incomparable. O Dieu! ce dirés-vous, pourquoy ne vous regarde-je tous-jours, comme tous-jours vous me regardés? pourquoy pensés-vous en moy si souvent, mon Seigneur, et pourquoy pense-je si peu souvent en vous? Où sommes-nous, ô mon ame? Nostre vraye place, c'est Dieu; et où est-ce que nous nous trouvons?

Comme les oyseaux ont des nidz sur les arbres pour faire leur retraitte quand ils en ont besoin, et les cerfz ont leurs buissons et leurs fortz, dans lesquelz ilz se recellent et mettent à couvert, prenant la fraischeur de l'ombre en esté; ainsy, Philothée, nos cœurs doivent prendre et choysir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou és playes de nostre Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de luy, pour y faire leur retraitte à toutes sortes d'occasions, et là s'alleger et recreer entre les affaires exterieures, et pour y estre comme dans un fort affin de se defendre des tentations. Bienheureuse sera l'ame qui pourra dire en verité à nostre Seigneur : Vous estes ma mayson de refuge, mon rempart asseuré, mon toit contre la pluye, et mon ombre contre la chaleur.

Resouvenés-vous donques, Philothée, de faire tous-jours plusieurs retraittes en la solitude de votre cœur pendant que

corporellement vous estes parmy les conversations et affaires; et cette solitude mentale ne peut nullement estre enpeschée par la multitude de ceux qui vous sont autour, car ilz ne sont pas autour de vostre cœur, ains autour de vostre corps: si que vostre cœur demeure luy tout seul en la presence de Dieu seul. C'est l'exercice que faysoit le roy David parmi tant d'occupations qu'il avoit, ainsi qu'il le tesmoigne par mille traitz de ses psalmes, comme quand il dit : « O Seigneur! et moy je suis tous-jours avec vous. Je voy mon Dieu tous-jours devant moy. J'ai eslevé mes yeux à vous, ô mon Dieu! qui habités au ciel. Mes yeux sont tous-jours à Dieu.»

Et aussi les conversations ne sont pas ordinairement si serieuses qu'on ne puisse de tems en tems en retirer le cœur pour le remettre en cette divine solitude.

Les pere et mere de sainte Catherine de Sienne luy ayans osté toute commodité de lieu et de loysir pour prier et mediter, nostre Seigneur l'inspira de faire un petit oratoire interieur en son esprit, dedans lequel se retirant mentalement elle peût, parmy les affaires exterieures, vacquer à cette sainte solitude cordiale. Et depuis, quand le monde l'attaquoit, elle n'en recevoit nulle incommodité, par ce, disoit-elle, qu'elle s'enfermoit dans son cabinet interieur, où elle se consoloit avec son celeste espoux. Aussi deslors elle conseilloit à ses enfans spirituelz de se faire une chambre dans le cœur, et d'y demeurer.

Retirés donq quelquesfois vostre esprit dedans vostre cœur, où, separée de tous les hommes, vous puissiés traitter cœur à cœur de vostre ame avec son Dieu, pour dire avec David : « J'ai veillé, et ay esté semblable au pelican de la solitude; j'ay esté fait comme le chat-huant ou le hibou dans les mazures, et comme le passereau solitaire au toit. » Lesquelles paroles, outre leur sens litteral (qui tesmoigne que ce grand roy prenoit quelques heures pour se tenir solitaire en la contemplation des choses spirituelles), nous monstrent en leur sens

mystique trois excellentes retraittes, et comme trois hermitages, dans lesquelz nous pouvons exercer nostre solitude à l'imitation de nostre Sauveur, lequel sur le mont de Calvaire fut comme le pelican de la solitude, qui de son sang ravive ses poussins mortz; en sa nativité dans une establerie deserte, il fut comme le hibou dedans la mazure, plaignant et pleurant nos fautes et pechés; et au jour de son ascension, il fut comme le passereau, se retirant et volant au ciel, qui est comme le toit du monde : et en tous ces trois lieux, nous pouvons faire nos retraittes emmy le tracas des affaires. Le bienheureux Elzear, comte d'Arian en Provence, ayant esté longuement absent de sa devote et chaste Delphine, elle luy envoya un homme expres pour sçavoir de sa santé, et il luy fit response : « Je me porte fort bien, ma chere femme. Que si vous me voulés voir, cherchés-moy en la playe du costé de nostre doux Jesus; car c'est là où j'habite, et où vous me treuverés : ailleurs vous me chercherés pour neant. » C'estait un chevalier chrestien, celuy-là !

CHAPITRE XIII.

Des aspirations, oraysons jaculatoires, et bonnes pensées.

On se retire en Dieu par ce qu'on aspire à luy, et on y aspire pour s'y retirer : si que l'aspiration en Dieu et la retraitte spirituelle s'entretiennent l'une l'autre, et toutes deux proviennent et naissent des bonnes pensées.

Aspirés donc bien souvent en Dieu, Philothée, par des courtz, mais ardens eslancemens de vostre cœur : admirés sa beauté, invoqués son ayde, jettés-vous en esprit au pied de la croix, adorés sa bonté, interrogés-le souvent de vostre salut, donnés-luy mille fois le jour vostre ame, fichés vos yeux interieurs sur sa douceur, tendés-luy la main comme un petit enfant à son pere affin qu'il vous conduise, mettés-le

sur vostre poitrine comme un bouquet delicieux, plantés-le en vostre ame comme un estendard, et faites mille sortes de divers mouvemens de vostre cœur pour vous donner de l'amour de Dieu, et vous exciter à une passionnée et tendre dilection de ce divin espoux.

On fait ainsy les oraysons jaculatoires, que le grand saint Augustin conseille si soigneusement à la devote dame Proba. Philothée, nostre esprit s'addonnant à la hantise, privauté et familiarité de son Dieu, se parfumera tout de ses perfections. Et si cet exercice n'est point malaysé; car il se peut entrelacer en toutes nos affaires et occupations, sans aucunement les incommoder : d'autant que, soit en la retraitte spirituelle, soit en ces eslancemens interieurs, on ne fait que des petitz et courtz divertissemens, qui n'empeschent nullement, ains servent de beaucoup à la poursuite de ce que nous faysons. Le pelerin qui prend un peu de vin pour resjoüir son cœur et rafraischir sa bouche, bien qu'il s'arreste un peu, pour cela ne romp pourtant pas son voyage, ains prend de la force pour le plus vistement et aysément parachever, ne s'arrestant que pour mieux aller.

Plusieurs ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales, qui vrayement sont fort utiles; mais par mon advis, vous ne vous astraindrés point à aucune sorte de paroles, ains prononcerés ou de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggerera sur le champ; car il vous en fournira tant que vous voudrés. Il est vray qu'il y a certains motz qui ont une force particuliere pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les eslancemens semés si dru dedans les Psalmes de David, les invocations diverses du nom de Jesus, et les traitz d'amour qui sont imprimés au Cantique des Cantiques. Les chansons spirituelles servent encore à mesme intention, pourveu qu'elles soient chantées avec attention.

En fin, comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel ont presque tous-jours leurs pensées tournées

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

du costé de la chose aymée, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ilz ne perdent point d'occasion de tesmoigner leurs passions par lettres, et ne treuvent point d'arbre sur l'escorce duquel ilz n'escrivent le nom de ce qu'ilz ayment; ainsy ceux qui ayment Dieu ne peuvent cesser de penser en luy, respirer pour luy, aspirer à luy et parler de luy, et voudroient, s'il estoit possible, graver sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jesus.

A quoy mesme toutes choses les invitent, et n'y a creature qui ne leur annonce la loüange de leur bienaymé; et comme dit saint Augustin, apres saint Anthoine, tout ce ce qui est au monde leur parle d'un langage muet, mais fort intelligible, en faveur de leur amour; toutes choses les provoquent à des bonnes pensées, desquelles par apres naissent force saillies et aspirations en Dieu. En voyci quelques exemples. Saint Gregoire, evesque de Nazianze, ainsy que luy-mesme racontoit à son peuple, se promenant sur le rivage de la mer, consideroit comme les ondes s'avançans sur la greve laissoient des coquilles et petitz cornetz, tiges d'herbes, petites huistres, et semblables broüilleries que la mer rejettoit et, par maniere de dire, crachoit dessus le bord; puis, revenant par des autres vagues, elle reprenoit et engloutissoit derechef une partie de cela, tandis que les rochers des environs demeuroient fermes et immobiles, quoy que les eaux vinssent rudement battre contre iceux. Or sur cela il fit cette belle pensée : que les foibles, comme coquilles, cornetz et tiges d'herbes, se laissent emporter tantost à l'affliction, tantost à la consolation, à la mercy des ondes et vagues de la fortune, mays que les grands courages demeurent fermes et immobiles à toutes sortes d'orages; et de cette pensée il fit naistre ces eslancemens de David : « O Seigneur! sauvés-moy, car les eaux ont penetré jusques à mon ame. O Seigneur! delivrés-moy du profond des eaux : je suis porté

au profond de la mer, et la tempeste m'a submergé.» Car alors il estoit en affliction, pour la malheureuse usurpation que Maximus avoit entrepris sur son evesché. Saint Fulgence, evesque de Ruspe, se trouvant en une assemblée generale de la noblesse romaine, que Theodoric, roy des Goths, haranguoit, et voyant la splendeur de tant de seigneurs qui estoient en rang, chacun selon sa qualité : « O Dieu! dit-il, combien doit estre belle la Hierusalem celeste, puisqu'icy bas on void si pompeuse Rome la terrestre! Et si en ce monde tant de splendeur est concedée aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit estre reservée en l'autre monde aux contemplateurs de la verité! » On dit que saint Anselme, archevesque de Cantorbie (duquel la naissance a grandement honnoré nos montaignes), estoit admirable en cette pratique des bonnes pensées. Un levreau pressé des chiens accourut sous le cheval de ce saint prelat, qui pour lors voyageoit, comme a un refuge que le peril eminent de la mort lui suggeroit; et les chiens, clabaudans tout autour, n'osoient entreprendre de violer l'immunité à laquelle leur proye avoit eu recours : spectacle, certes, extraordinaire, qui faysoit rire tout le train, tandis que le grand Anselme pleurant et gemissant : «Ha! vous riés, disoit-il; mays la pauvre beste ne rit pas. Les ennemis de l'ame, poursuivie et malmenée par divers destours en toutes sortes de pechés, l'attendent au destroit de la mort pour la ravir et devorer; et elle, toute effrayée, cherche partout secours et refuge : que si elle n'en treuve point, ses ennemis s'en moquent et s'en rient. » Ce qu'ayant dit, il s'en alla souspirant. Constantin le Grand escrivit honnorablement à saint Antoine; de quoy les religieux qui estoient autour de luy furent fort estonnés. Et il leur dit : «Comme admirés-vous qu'un roy escrive à un homme? Admirés plus tost de quoy Dieu eternel a escrit sa loy aux mortelz, ains leur a parlé bouche à bouche en la personne de son Filz. Saint François voyant une brebis toute seule emmy

un troupeau de boucz : « Regardés, dit-il à son compaignon, comme cette pauvre brebis est douce parmy ces chevres : nostre Seigneur alloit ainsy doux et humble entre les pharisiens. » Et voyant une autre fois un petit aignelet mangé par un pourceau : « Hé ! petit aignelet, dit-il tout en pleurant, que tu representes vivement la mort de mon Sauveur ! »

Ce grand personnage de nostre aage, François Borgia, pour lors encores duc de Candie, allant à la chasse, faysoit mille devotes conceptions. « J'admirois, disoit-il luy-mesme par apres, comme les faucons reviennent sur le poing, se laissent couvrir les yeux et attacher à la perche, et que les hommes se rendent si revesches à la voix de Dieu. » Le grand saint Basile dit que la rose emmy les espines fait cette remonstrance aux hommes : « Ce qui est de plus aggreable en ce monde, ô mortelz ! est meslé de tristesse ; rien n'y est pur : le regret y est tous-jours collé à l'allegresse, la viduité au mariage, le soin à la fertilité, l'ignominie à la gloire, la despence aux honneurs, le degoust aux delices, et la maladie à la santé. » « C'est une belle fleur, dit ce saint personnage, que la rose ; mais elle me donne une grande tristesse, m'advertissant de mon peché, pour lequel la terre a esté condamnée de porter les espines. » Une ame devote regardant un ruisseau, et y voyant le ciel representé avec les estoilles en une nuit bien sereine : « O mon Dieu ! dit-elle, ces mesmes estoilles seront dessous mes piedz quand vous m'aurés logée dans vos saintz tabernacles ; et comme les estoilles du ciel sont representées en la terre, ainsy les hommes de la terre sont representés au ciel en la vive fontayne de la charité divine. » L'autre voyant un fleuve flotter s'escrioit ainsi : « Mon âme n'aura jamais repos qu'elle ne soit abysmée dedans la mer de la divinité, qui est son origine. » Et sainte Françoise considerant un aggreable ruisseau, sur le rivage duquel elle s'estoit agenoüillée pour prier, fut ravie en extase, repetant plusieurs fois ces paroles tout bellement : « La grace de mon

Dieu coule ainsy doucement et souëfvement comme ce petit ruisseau. » Un autre voyant les arbres fleuris souspiroit : « Pourquoy suis-je seul defleury au jardin de l'Eglise ? » Un autre voyant des petitz poussins ramassés sous leur mere : « O Seigneur ! dit-il, conservés-nous sous l'ombre de vos aisles. » L'autre voyant le tourne-soleil dit : « Quand sera-ce, mon Dieu, que mon ame suivra les attraitz de vostre bonté ? » Et voyant des pensées de jardin, belles à la veuë, mais sans odeur : « Hé ! dit-il, telles sont mes cogitations : belles à dire, mais sans effet ni production. »

Voylà, ma Philothée, comme l'on tire les bonnes pensées et saintes aspirations de ce qui se presente en la varieté de cette vie mortelle. Malheureux sont ceux qui destournent les creatures de leur createur pour les contourner au peché; bienheureux sont ceux qui contournent les creatures à la gloire de leur createur, et employent leur vanité à l'honneur de la verité. « Certes, dit saint Gregoire Nazianzene, j'ay accoustumé de rapporter toutes choses à mon profit spirituel. » Lisés le devot epitaphe que saint Hierosme a fait de sa sainte Paule; car c'est belle chose à voir comme il est tout parsemé des aspirations et conceptions sacrées qu'elle faysoit à toutes sortes de rencontres.

Or en cet exercice de la retraitte spirituelle et des oraysons jaculatoires gist la grande œuvre de la devotion. Il peut suppleer au defaut de toutes les autres oraysons; mais le manquement d'iceluy ne peut presque point estre reparé par aucun autre moyen. Sans iceluy on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et ne sçauroit-on que mal faire la vie active; sans iceluy le repos n'est qu'oysiveté, et le travail qu'embarrassement : c'est pourquoy je vous conjure de l'embrasser de tout vostre cœur, sans jamais vous en departir.

CHAPITRE XIV.

De la tres-sainte messe, et comme il la faut ouïr.

1. Je ne vous ay encor point parlé du soleil des exercices spirituelz, qui est le tres-saint, sacré, et tres-souverain sacrifice et sacrement de la messe, centre de la religion chrestienne, cœur de la devotion, ame de la pieté, mystere ineffable, qui comprend l'abysme de la charité divine, et par lequel Dieu s'appliquant reellement à nous, nous communique magnifiquement ses graces et faveurs.

2. L'orayson faite en l'union de ce divin sacrifice a une force indicible; de sorte, Philothée, que par iceluy l'ame abonde en celestes faveurs, comme appuyée sur son bien-aymé, qui la rend si pleine d'odeurs et suavités spirituelles qu'elle ressemble à une colomne de fumée de bois aromatique, de la mirrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur, comme il est dit és cantiques.

3. Faites donq toutes sortes d'effortz pour assister tous les jours à la sainte messe, affin d'offrir avec le prestre le sacrifice de vostre redempteur à Dieu son Pere pour vous et pour toute l'Eglise. Tous-jours les anges en grand nombre s'y treuvent presens, comme dit saint Jean Chrysostome, pour honnorer ce saint mystere; et nous y treuvans avec eux et avec une mesme intention, nous ne pouvons que recevoir beaucoup d'influences propices par une telle societé; les chœurs de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante se viennent attacher et joindre à nostre Seigneur en cette divine action, pour avec luy, en luy et par luy ravir le cœur de Dieu le Pere, et rendre sa misericorde toute nostre. Quel bonheur à une ame de contribuer devotement ses affections pour un bien si precieux et desirable !

4. Si par quelque force forcée vous ne pouvés pas vous rendre presente à la celebration de ce souverain sacrifice

d'une presence reelle, au moins faut-il que vous y portiés vostre cœur pour y assister d'une presence spirituelle. A quelque heure donq du matin, allés en esprit, si vous ne pouvés autrement, en l'eglise; unissés vostre intention à celle de tous les chrestiens, et faites les mesmes actions interieures au lieu où vous estes que vous feriés si vous estiés reellement presente à l'office de la sainte messe en quelque eglise.

5. Or pour ouïr, ou reellement, ou mentalement la sainte messe comme il est convenable,

1. Dés le commencement jusques à ce que le prestre se soit mis à l'autel, faites avec lui la preparation, laquelle consiste à se mettre en la presence de Dieu, reconnoistre vostre indignité, et demander pardon de vos fautes. 2. Depuis que le prestre est à l'autel jusques à l'Evangile, considerés la venuë et la vie de nostre Seigneur en ce monde par une simple et generale consideration. 3. Depuis l'Evangile jusques apres le *Credo,* considerés la predication de nostre Sauveur, protestés de vouloir vivre et mourir en la foy et obeïssance de sa sainte parole, et en l'union de la sainte Eglise catholique. 4. Depuis le *Credo* jusques au *Pater noster,* appliqués vostre cœur aux mystères de la mort et passion de nostre Redempteur, qui sont actuellement et essentiellement representés en ce saint sacrifice, lequel avec le prestre et avec le reste du peuple vous offrirés à Dieu le Pere pour son honneur et pour vostre salut. 5. Depuis le *Pater noster* jusques à la communion, efforcés-vous de faire mille desirs de vostre cœur, souhaitant ardemment d'estre à jamais jointe et unie à nostre Sauveur par amour eternel. 6. Depuis la communion jusques à la fin, remerciés sa divine Majesté de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa passion, et de l'amour qu'il nous tesmoigne en ce saint sacrifice, le conjurant par iceluy de vous estre à jamais propice, à vos parens, à vos amis, et à toute l'Eglise; et vous humiliant de tout vostre

cœur, recevés devotement la benediction divine, que nostre Seigneur vous donne par l'entremise de son officier.

Mais si vous voulés pendant la messe faire vostre meditation sur les mysteres que vous allés suivant de jour en jour, il ne sera pas requis que vous vous divertissiés à faire ces particulieres actions, ains suffira qu'au commencement vous dressiés vostre intention à vouloir adorer et offrir ce saint sacrifice par l'exercice de vostre meditation et orayson, puisqu'en toute meditation se trouvent les actions susdites, ou expressement, ou tacitement et virtuellement.

CHAPITRE XV.

Des autres exercices publicz et communs.

Outre cela, Philothée, les festes et dimanches il faut assister à l'office des heures et des vespres, tant que vostre commodité le permettra; car ces jours-là sont dediés à Dieu, et faut bien faire plus d'actions à son honneur et gloire en iceux que non pas és autres jours. Vous sentirés mille douceurs de devotion par ce moyen, comme faysoit saint Augustin, qui tesmoigne en ses Confessions qu'ouyant les divins offices au commencement de sa conversion, son cœur se fondoit en suavité, et ses yeux en larmes de pieté. Et puis (affin que je le die une fois pour toutes), il y a tous-jours plus de bien et de consolation aux offices publicz de l'Eglise que non pas aux actions particulieres, Dieu ayant ainsy ordonné que la communion soit preferée à toute sorte de particularité.

Entrés volontiers aux confreries du lieu où vous estes, et particulierement en celles desquelles les exercices apportent plus de fruit et d'edification; car en cela vous ferés une sorte d'obeïssance fort aggreable à Dieu, d'autant qu'encor que les confreries ne soyent pas commandées, elles sont neantmoins recommandées par l'Eglise, laquelle, pour tesmoigner

qu'elle desire que plusieurs s'y enroollent, donne des indulgences et autres privileges aux confreres. Et puis c'est tousjours une chose fort charitable de concourir avec plusieurs, et cooperer aux autres pour leurs bons desseins. Et bien qu'il puisse arriver que l'on fist d'aussi bons exercices à part soy comme l'on fait aux confreries en commun, et que peut-estre l'on goustast plus de les faire en particulier, si est-ce que Dieu est plus glorifié de l'union et contribution que nous faysons de nos bien-faitz avec nos freres et prochains.

J'en dis de mesme de toutes sortes de prieres et devotions publiques, ausquelles, tant qu'il nous est possible, nous devons porter nostre bon exemple pour l'edification du prochain, et nostre affection pour la gloire de Dieu et l'intention commune.

CHAPITRE XVI.

Qu'il faut honnorer et invoquer les saintz.

Puisque Dieu nous envoye bien souvent les inspirations par ses anges, nous devons aussi luy renvoyer frequemment nos aspirations par la mesme entremise. Les saintes ames des trespassés qui sont en paradis avec les anges, et, comme dit nostre Seigneur, esgales et pareilles aux anges, font aussi le mesme office d'inspirer en nous et d'aspirer pour nous par leurs saintes oraysons.

Ma Philothée, joignons nos cœurs à ces celestes espritz et ames bienheureuses ; car, comme les petitz rossignolz apprennent à chanter avec les grans, ainsy par le saint commerce que nous ferons avec les saintz, nous sçaurons bien mieux prier et chanter les louanges divines : «Je psalmodieray, disoit David, à la veuë des anges. »

Honorés, reverés et respectés d'un amour special la sacrée et glorieuse Vierge Marie : elle est mere de nostre souverain pere, et par consequent nostre grande mere. Recourons donc

à elle, et, comme ses petitz enfans, jettons-nous à son giron avec une confiance parfaite; à tous momens, à toutes occurrences, reclamons cette douce mere, invoquons son amour maternel, et taschons d'imiter ses vertus; ayons en son endroit un vray cœur filial.

Rendés-vous fort familiere avec les anges; voyés-les souvent invisiblement presens à vostre vie; et sur tout aymés et reverés celui du diœcese auquel vous estes, ceux des personnes avec lesquelles vous vivés, et specialement le vostre; suppliés-les souvent, loüés-les ordinairement, et requerés leur ayde et secours en toutes vos affaires, soit spirituelles, soit temporelles, affin qu'ilz cooperent à vos intentions.

Le grand Pierre Favre, premier prestre, premier predicateur, premier lecteur de theologie de la sainte compaignie du nom de Jesus, et premier compaignon du B. Ignace fondateur d'icelle, venant un jour d'Allemaigne, où il avoit fait de grands services à la gloire de nostre Seigneur, et passant en ce diœcese, lieu de sa naissance, racontoit qu'ayant traversé plusieurs lieux heretiques, il avoit receu mille consolations d'avoir salüé en abordant chaque paroisse les anges protecteurs d'icelle, lesquelz il avoit conneu sensiblement luy avoir esté propices, soit pour le garentir des embusches des heretiques, soit pour luy rendre plusieurs ames douces et dociles à recevoir la doctrine du salut. Et disoit cela avec tant de recommandation qu'une damoyselle, lors jeune, l'ayant oüy de sa bouche, le recitoit il n'y a que quatre ans, c'est à dire plus de soixante ans apres, avec un extreme sentiment. Je fus consolé cette année passée de consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naistre ce bienheureux homme, au petit village du Villaret, entre nos plus aspres montaignes.

Choisissés quelques saintz particuliers, la vie desquelz vous puissiés mieux savourer et imiter, et en l'intercession desquelz vous ayés une particuliere confiance. Celuy de vostre nom vous est desja tout assigné dés vostre baptesme.

CHAPITRE XVII.

Comme il faut ouïr et lire la parole de Dieu.

Soyés devote à la parole de Dieu : soit que vous l'escoutiés en devis familiers avec vos amis spirituelz, soit que vous l'escoutiés au sermon, ouyés-la tous-jours avec attention et reverence ; faites-en bien vostre profit, et ne permettés pas qu'elle tumbe à terre, ains recevés-la comme un precieux baume dans vostre cœur, à l'imitation de la tres-sainte Vierge, qui conservoit soigneusement dedans le sien toutes les paroles que l'on disoit à la loüange de son enfant. Et souvenés-vous que nostre Seigneur recueille les paroles que nous luy disons en nos prieres à mesure que nous recueillons celles qu'il nous dit par la predication.

Ayés tous-jours aupres de vous quelque beau livre de devotion, comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson, de Denis le Chartreux, de Louys Blosius, de Grenade, de Stella, d'Arias, de Pinelli, de du Pont, d'Avila, le Combat spirituel, les Confessions de saint Augustin, les Epistres de saint Hierosme, et semblables ; et lisés-en tous les jours un peu avec grande devotion, comme si vous lisiés des lettres missives que les saintz vous eussent envoyées du ciel pour vous monstrer le chemin, et vous donner le courage d'y aller. Lisés aussi les histoires et vies des saintz, esquelles, comme dans un miroüer, vous verrés le pourtrait de la vie chrestienne, et accommodés leurs actions à vostre profit selon vostre vacation. Car bien que beaucoup des actions des saintz ne soient pas absolument imitables par ceux qui vivent emmi le monde, si est-ce que toutes peuvent estre suivies ou de pres, ou de loin. La solitude de saint Paul premier hermite est imitée en vos retraittes spirituelles et reelles, desquelles nous parlerons et avons parlé ci-dessus ; l'extreme pauvreté de saint François, par les pratiques de la pauvreté, telles que

nous les marquerons, et ainsy des autres. Il est vray qu'il y a certaines histoires qui donnent plus de lumiere pour la conduite de nostre vie que d'autres, comme la vie de la bienheureuse Mere Terese, laquelle est admirable pour cela; les vies des premiers Jesuites, celles de saint Charles Borromée, archevesque de Milan, de saint Louys, de saint Bernard, les chroniques de saint François, et autres pareilles. Il y en a d'autres où il y a plus de sujet d'admiration que d'imitation, comme celle de sainte Marie Egyptienne, de saint Simeon Stilites, des deux saintes Catherines de Sienne et de Gennes, de sainte Angele, et autres telles, lesquelles ne laissent pas neantmoins de donner un grand goust general du saint amour de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Comme il faut recevoir les inspirations.

Nous appellons inspirations tous les attraitz, mouvemens, reproches et remors interieurs, lumieres et connoissances que Dieu fait en nous, prevenant nostre cœur en ses benedictions par son soin et amour paternel, affin de nous resveiller, exciter, pousser et attirer aux saintes vertuz, à l'amour celeste, aux bonnes resolutions : bref, à tout ce qui nous achemine à nostre bien eternel. C'est ce que l'espoux appelle buquer ou heurter à la porte, et parler au cœur de son espouse, la resveiller quand elle dort, la crier et reclamer quand elle est absente, l'inviter à son miel, et à cueillir des pommes et des fleurs en son jardin, et à chanter et faire resonner sa douce voix à ses oreilles.

J'ai besoin d'une similitude pour me bien faire entendre. Pour l'entiere resolution d'un mariage, trois actions doivent entrevenir quant à la damoyselle que l'on veut marier; car premierement on luy propose le party, secondement elle aggrée la proposition, et en troisieme lieu elle consent. Ainsy

Dieu voulant faire en nous, par nous, et avec nous, quelque action de grande charité, premierement il nous la propose par son inspiration, secondement nous l'aggreons, tiercement nous y consentons. Car, comme pour descendre au peché il y a trois degrés : la tentation, la delectation et le consentement, aussi y en a-il trois pour monter à la vertu : l'inspiration, qui est contraire à la tentation ; la delectation en l'inspiration, qui est contraire à la delectation de la tentation; et le consentement à l'inspiration, qui est contraire au consentement à la tentation.

Quand l'inspiration dureroit tout le tems de nostre vie, nous ne serions pourtant nullement aggreables à Dieu, si nous n'y prenons playsir; au contraire, sa divine Majesté en seroit offensée, comme il le fut contre les Israëlites, aupres desquelz il fut quarante ans, comme il dit, les sollicitant à se convertir, sans que jamais ilz y voulussent entendre : dont il jura contre eux en son ire qu'onques ilz n'entreroient en son repos. Aussi le gentil-homme qui auroit longuement servy une damoyselle seroit bien fort desobligé, si apres cela elle ne vouloit aucunement entendre au mariage qu'il desire.

Le playsir qu'on prend aux inspirations est un grand acheminement à la gloire de Dieu, et desja on commence à plaire par iceluy à sa divine Majesté; car si bien cette delectation n'est pas encor un entier consentement, c'est une certaine disposition à iceluy ; et si c'est un bon signe et chose fort utile de se plaire à ouïr la parole de Dieu, qui est comme une inspiration exterieure, c'est chose bonne aussi et aggreable à Dieu de se plaire en l'inspiration interieure. C'est ce playsir duquel parlant l'Espouse sacrée, elle dit : « Mon ame s'est fondue d'ayse quand mon bienaymé a parlé.» Aussi le gentil-homme est desja fort content de la damoyselle qu'il sert, et se sent favorisé, quand il voit qu'elle se plait en son service.

Mays en fin, c'est le consentement qui parfait l'acte vertueux; car si estans inspirés et nous estans pleus en l'inspi-

ration, nous refusons neantmoins par apres le consentement à Dieu, nous sommes extremement mesconnoissans, et offensons grandement sa divine Majesté; car il semble bien qu'il y ayt plus de mespris. Ce fut ce qui arriva à l'Espouse; car, quoy que la douce voix de son bienaymé luy eust touché le cœur d'un saint ayse, si est-ce neantmoins qu'elle ne luy ouvrit pas la porte, mays s'en excusa d'une excuse frivole; de quoy l'Espoux justement indigné passa outre, et la quitta. Aussi le gentil-homme qui, apres avoir longuement recherché une damoyselle et luy avoir rendu son service aggreable, en fin seroit rejetté et mesprisé, auroit bien plus de subjet de mescontentement que si la recherche n'avoit point esté aggreée, ni favorisée. Resolvés-vous, Philothée, d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira à Dieu de vous faire; et quand elles arriveront, recevés-les comme les ambassadeurs du roy celeste, qui desire contracter mariage avec vous. Ouyés paysiblement leurs propositions, considerés l'amour avec lequel vous estes inspirée, et caressés la sainte inspiration.

Consentés, mays d'un consentement plein, amoureux et constant à la sainte inspiration; car en cette sorte Dieu, que vous ne pouvés obliger, se tiendra pour fort obligé à vostre affection. Mays avant que de consentir aux inspirations des choses importantes ou extraordinaires, affin de n'estre point trompée, conseillés-vous tous-jours à vostre guide, à ce qu'il examine si l'inspiration est vraye ou fausse; d'autant que l'ennemy voyant une ame prompte à consentir aux inspirations, luy en propose bien souvent des fausses pour la tromper : ce qu'il ne peut jamais faire tandis qu'avec humilité elle obeïra à son conducteur.

Le consentement estant donné, il faut avec un grand soin procurer les effetz, et venir à l'execution de l'inspiration, qui est le comble de la vraye vertu ; car d'avoir le consentement dedans le cœur sans venir à l'effet d'iceluy, ce seroit

comme de planter une vigne sans vouloir qu'elle fructifiast.

Or à tout cecy sert merveilleusement de bien pratiquer l'exercice du matin, et les retraittes spirituelles que j'ay marquées cy-dessus; car par ce moyen nous nous preparons à faire le bien d'une preparation non seulement generale, mays aussi particuliere.

CHAPITRE XIX.

De la sainte confession.

Nostre Sauveur a laissé à son Eglise le sacrement de penitence et de confession, affin qu'en iceluy nous nous lavions de toutes nos iniquités, toutes fois et quantes que nous en serons soüillés. Ne permettés donc jamais, Philothée, que vostre cœur demeure long-tems infecté de peché, puisque vous avés un remede si present et facile. La lionne qui a esté accostée du leopard va vistement se laver pour oster la puanteur que cette accointance luy a laissée, affin que le lion venant n'en soit point offencé et irrité. L'ame qui a consenti au peché doit avoir horreur de soy-mesme, et se nettoyer au plus tost pour le respect qu'elle doit porter aux yeux de sa divine Majesté, qui la regarde. Mays pourquoy mourrons-nous de la mort spirituelle, puisque nous avons un remede si souverain?

Confessés-vous humblement et devotement tous les huit jours, et tous-jours, s'il se peut, quand vous communierés, encor que vous ne sentiés point en vostre conscience aucun reproche de peché mortel; car par la confession vous ne recevrés pas seulement l'absolution des pechés venielz que vous confesserés, mays aussi une grande force pour les eviter à l'advenir, une grande lumiere pour les bien discerner, et une grace abondante pour reparer toute la perte qu'ilz vous avoient apportée. Vous pratiquerés la vertu d'humilité,

d'obeïssance, de simplicité et de charité, et en cette seule action de confession vous exercerés plus de vertu qu'en nulle autre.

Ayés tous-jours un vray desplaysir des pechés que vous confesserés, pour petitz qu'ilz soyent, avec une ferme resolution de vous en corriger à l'advenir. Plusieurs se confessans par coustume des pechés venielz, et comme par maniere d'ajancement, sans penser nullement à s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargés, et par ce moyen perdent beaucoup de biens et profitz spirituelz. Si donq vous vous confessés d'avoir menti, quoy que sans nuisance, ou d'avoir dit quelque parole desreglée, ou d'avoir trop joüé, repentés-vous en, et ayés ferme propos de vous en amender; car c'est un abus de se confesser de quelque sorte de peché, soit mortel, soit veniel, sans vouloir s'en purger, puisque la confession n'est instituée que pour cela.

Ne faites pas seulement ces accusations superfluës, que plusieurs font par routine : Je n'ay pas aymé Dieu tant que je devois; je n'ay pas prié avec tant de devotion que je devois; je n'ay pas chery le prochain comme je devois; je n'ay pas receu les sacremens avec la reverence que je devois; et telles semblables. La rayson est, parce qu'en disant cela vous ne dirés rien de particulier, qui puisse faire entendre au confesseur l'estat de vostre conscience, d'autant que tous les saintz de paradis et tous les hommes de la terre pourroyent dire les mesmes choses, s'ilz se confessoient. Regardés donq quel sujet particulier vous avés de faire ces accusations-là, et lors que vous l'aurés descouvert, accusés-vous du manquement que vous aurés commis tout simplement et naïfvement. Par exemple, vous vous accusés de n'avoir pas chery le prochain comme vous deviés : c'est peut-estre par ce qu'ayant veu quelque pauvre fort necessiteux, lequel vous pouviés aysément secourir et consoler, vous n'en avés eu nul soin. Et bien, accusés-vous de cette particularité, et dittes : ayant

veu un pauvre necessiteux, je ne l'ay pas secouru comme je pouvois, par negligence, ou par dureté de cœur, ou par mespris, selon que vous connoistrés l'occasion de cette faute. De mesme, ne vous accusés pas de n'avoir pas prié Dieu avec telle devotion comme vous devés; mais si vous avés eu des distractions volontaires, ou que vous ayés negligé de prendre le lieu, le tems et la contenance requise pour avoir l'attention en la priere, accusés-vous en tout simplement, selon que vous treuverés y avoir manqué, sans alleguer cette generalité, qui ne fait ni froid ni chaud en la confession.

Ne vous contentés pas de dire vos pechés venielz quant au fait, mais accusés-vous du motif qui vous a induit à les commettre. Par exemple, ne vous contentés pas de dire que vous avés menti sans interesser personne, mais dittes si ç'a esté ou par vaine gloire, affin de vous loüer et excuser, ou par vaine joye, ou par opiniastreté ; si vous avés peché à joüer, expliqués si c'a esté pour le desir du gain, ou pour le playsir de la conversation, et ainsy des autres. Dittes si vous vous estes longuement arrestée en vostre mal, d'autant que la longueur du tems accroist pour l'ordinaire de beaucoup le peché, y ayant bien de la difference entre une vanité passagere, qui se sera escoulée en nostre esprit l'espace d'un quart d'heure, et celle en laquelle nostre cœur aura trempé un jour, deux jours, trois jours. Il faut donq dire le fait, le motif, et la durée de nos pechés. Car encor que communement on ne soit pas obligé d'estre si pointilleux en la declaration des pechés venielz, et que mesme on ne soit pas tenu absolument de les confesser, si est-ce que ceux qui veulent bien espurer leurs ames pour mieux atteindre à la sainte devotion doivent estre soigneux de bien faire connoistre au medecin spirituel le mal, pour petit qu'il soit, duquel ilz veulent estre gueris.

N'espargnés point de dire ce qui est requis pour bien faire entendre la qualité de vostre offence, comme le sujet

que vous avés eu de vous mettre en cholere, ou de supporter quelqu'un en son vice. Par exemple, un homme lequel me desplait me dira quelque legere parole pour rire, je la prendray en mauvayse part, et me mettray en cholere; que si un autre qui m'eust esté agreable en eust dit une plus aspre, je l'eusse prins en bonne part. Je n'espargneray donq point de dire : je me suis relaschée à dire des paroles de courroux contre une personne, ayant prins de luy en mauvayse part quelque chose qu'il m'a dit, non point pour la qualité des paroles, mays par ce que celuy-là m'estoit desaggreable; et s'il est encore besoin de particulariser les paroles pour vous bien declarer, je pense qu'il seroit bon de les dire; car s'accusant ainsy naïfvement, on ne descouvre pas seulement les pechés qu'on a fait, mais aussi les mauvaises inclinations, coustumes, habitudes, et autres racines du peché, au moyen de quoy le pere spirituel prend une plus entiere connoissance du cœur qu'il traitte et des remedes qui luy sont propres. Il faut neantmoins tous-jours tenir couvert le tiers qui aura cooperé à vostre peché, tant qu'il sera possible.

Prenés garde à une quantité de pechés qui vivent et regnent bien souvent insensiblement dedans la conscience, affin que vous les confessiés, et que vous puissiés vous en purger; et à cet effet lisés diligemment les chap. 6, 27, 28, 29, 35 et 36 de la troisieme Partie, et le chap. 7 de la quatrieme Partie. Ne changés pas aysément de confesseur ; mays en ayant choisi un, continués à lui rendre compte de vostre conscience aux jours qui sont destinés pour cela, luy disant naïfvement et franchement les pechés que vous aurés commis; et de tems en tems, comme seroit de mois en mois, ou de deux mois en deux mois, dittes luy-encor l'estat de vos inclinations, quoy que par icelles vous n'ayés pas peché, comme si vous estiés tourmentée de la tristesse, du chagrin, ou si vous estes portée à la joye, aux desirs d'acquerir des biens, et semblables inclinations.

CHAPITRE XX.

De la frequente communion.

On dit que Mithridates, roy de Ponte, ayant inventé le mithridat, renforça tellement son corps par iceluy que s'essayant par apres de s'empoysonner pour eviter la servitude des Romains, jamais il ne luy fut possible. Le Sauveur a institué ce sacrement tres-auguste de l'eucharistie, qui contient reellement sa chair et son sang, affin que qui le mange vive eternellement. C'est pourquoy quiconque en use souvent avec devotion affermit tellement la santé et la vie de son ame qu'il est presque impossible qu'il soit empoysonné d'aucune sorte de mauvaise affection : on ne peut estre nourry de cette chair de vie, et vivre des affections de mort; si que, comme les hommes demeurans au paradis terrestre pouvoyent ne mourir point selon le corps, par la force de ce fruit vital que Dieu y avoit mis, ainsy peuvent-ilz ne point mourir spirituellement par la vertu de ce sacrement de vie. Que si les fruitz les plus tendres et sujetz à corruption, comme sont les cerises, les abricotz et les frayses, se conservent aysément toute l'année estans confitz au succre ou au miel, ce n'est pas merveille si nos cœurs, quoy que fresles et imbecilles, sont preservés de la corruption du peché lors qu'ilz sont succrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptible du Filz de Dieu. O Philothée ! les chrestiens qui seront damnés demeureront sans replique lors que le juste juge leur fera voir le tort qu'ilz ont eu de mourir spirituellement, puisqu'il leur estoit si aysé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de son corps, qu'il leur avoit laissé à cette intention. Miserables, dira-il, pourquoy estes-vous mortz, ayans à commandement le fruit et la viande de la vie?

De recevoir la communion de l'eucharistie tous les jours, ni je ne le louë, ni je ne le vitupere; mais de communier

tous les jours de dimanche je le suade, et en exhorte un chacun, pourveu que l'esprit soit sans aucune affection de pecher. Ce sont les propres paroles de saint Augustin, avec lequel je ne vitupere ni louë absolument que l'on communie tous les jours, mays laisse cela à la discretion du pere spirituel de celuy qui se voudra resoudre sur ce point. Car la disposition requise pour une si frequente communion devant estre fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller generalement; et par ce que cette disposition-là, quoy qu'exquise, se peut treuver en plusieurs bonnes ames, il n'est pas bon non plus d'en divertir et dissuader generalement un chacun; ains cela se doit traitter par la consideration de l'estat interieur d'un chacun en particulier. Ce seroit imprudence de conseiller indistinctement à tous cet usage si frequent; mays ce seroit aussi imprudence de blasmer aucun pour iceluy, et sur tout quand il suivroit l'advis de quelque digne directeur. La responce de sainte Catherine de Sienne fut gracieuse, quand luy estant opposé, à rayson de sa frequente communion, que saint Augustin ne loüoit ni ne vituperoit de communier tous les jours : « Et bien, dit-elle, puisque saint Augustin ne le vitupere pas, je vous prie que vous ne le vituperiés pas non plus, et je me contenteray. »

Mays, Philothée, vous voyés que saint Augustin exhorte et conseille bien fort que l'on communie tous les dimanches : faites-le donq tant qu'il vous sera possible. Puisque, comme je presuppose, vous n'avés nulle sorte d'affection du peché mortel, ni aucune affection du peché veniel, vous estes en la vraye disposition que saint Augustin requiert, et encor plus excellente, par ce que non seulement vous n'avés pas l'affection de pecher, mais vous n'avés pas mesme l'affection du peché : si que, quand vostre pere spirituel le trouveroit bon, vous pourriés utilement communier encor plus souvent que tous les dimanches.

Plusieurs legitimes empeschemens peuvent neantmoins

vous arriver, non point de vostre costé, mays de la part de ceux avec lesquelz vous vivés, qui donneroient occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communiés pas si souvent. Par exemple, si vous estes en quelque sorte de sujettion, et que ceux à qui vous devés de l'obeïssance ou de la reverence soient si mal instruitz, ou si bigearres, qu'ilz s'inquietent et troublent de vous voir si souvent communier, à l'adventure, toutes choses considerées, sera-il bon de condescendre en quelque sorte à leur infirmité, et ne communier que de quinze jours en quinze jours ; mays cela s'entend en cas qu'on ne puisse aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arrester cecy en general ; il faut faire ce que le pere spirituel dira : bien que je puisse dire asseurément que la plus grande distance des communions est celle de moys à moys entre ceux qui veulent servir Dieu devotement.

Si vous estes bien prudente, il n'y a ni mere, ni femme, ni mari, ni pere qui vous enpesche de communier souvent. Car, puisque le jour de vostre communion vous ne laisserés pas d'avoir le soin qui est convenable à vostre condition, que vous en serés plus douce et plus gracieuse en leur endroit, et que vous ne leur refuserés nulle sorte de devoirs, il n'y a pas de l'apparence qu'ilz veuillent vous destourner de cet exercice, qui ne leur apportera aucune incommodité ; sinon qu'ilz fussent d'un esprit extremement coquilleux et desraysonnable : en ce cas, comme j'ay dit, à l'adventure que vostre directeur voudra que vous usiés de condescendance.

Il faut que je die ce mot pour les gens mariés. Dieu treuvoit mauvais en l'ancienne loy que les creanciers fissent exaction de ce qu'on leur devoit és jours de festes ; mays il ne treuva jamais mauvais que les debiteurs payassent et rendissent leurs devoirs à ceux qui les exigeoient. C'est chose indecente, bien que non pas grand peché, de solliciter le payement du devoir nuptial le jour que l'on s'est communié ; mays ce n'est pas chose malseante, ains plus tost meritoire,

de la payer. C'est pourquoy pour la reddition de ce devoir-là aucun ne doit estre privé de la communion, si d'ailleurs sa devotion le provoque à la desirer. Certes, en la primitive Eglise, les chrestiens communioyent tous les jours, quoy qu'ilz fussent mariés, et benis de la generation des enfans. C'est pourquoy j'ay dit que la frequente communion ne donnoit nulle sorte d'incommodité ni aux peres, ni aux femmes, ni aux maris, pourveu que l'ame qui communie soit prudente et discrette. Quant aux maladies corporelles, il n'y en a point qui soit empeschement legitime à cette sainte participation, si ce n'est celle qui provoqueroit frequemment au vomissement.

Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni peché mortel, ni aucune affection au peché veniel, et d'avoir un grand desir de se communier ; mais pour communier tous les jours, il faut outre cela avoir surmonté la pluspart des mauvaises inclinations, et que ce soit par advis du pere spirituel.

CHAPITRE XXI.

Comme il faut communier.

Commencés le soir precedent à vous preparer à la sainte communion par plusieurs aspirations et eslancemens d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure, affin de vous pouvoir aussi lever plus matin ; que si la nuit vous vous reveillés, remplissés soudain vostre cœur et vostre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles vostre ame soit parfumée pour recevoir l'Espoux, lequel veillant pendant que vous dormés, se prepare à vous apporter mille graces et faveurs, si de vostre part vous estes disposée à les recevoir. Le matin levés-vous avec grande joye, pour le bonheur que vous esperés ; et vous estant confessée, allés avec grande confiance, mays aussi avec grande humilité,

prendre cette viande celeste, qui vous nourrit à l'immortalité. Et apres que vous aurés dit les paroles sacrées : « Seigneur, je ne suis pas digne, » ne remués plus vostre teste ni vos levres, soit pour prier, soit pour souspirer, mais ouvrant doucement et mediocrement vostre bouche, et eslevant vostre teste autant qu'il faut pour donner commodité au prestre de voir ce qu'il fait, recevés, pleine de foy, d'esperance et de charité, celuy lequel, auquel, par lequel et pour lequel vous croyés, esperés et aymés. O Philothée! imaginés-vous que, comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosée du ciel, et le suc plus exquis de la terre, l'ayant reduit en miel, le porte dans sa ruche; ainsy le prestre ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vray filz de Dieu, qui comme une rosée est descendu du ciel, et vray filz de la Vierge, qui comme fleur est sorti de la terre de nostre humanité, il le met en viande de suavité dedans vostre bouche et dedans vostre corps. L'ayant receu, excités vostre cœur à venir faire hommage à ce roy de salut, traités avec luy de vos affaires interieures, considerés-le dedans vous, où il s'est mis pour vostre bonheur; en fin faites-luy tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportés-vous en sorte que l'on connoisse en toutes vos actions que Dieu est avec vous.

Mays quand vous ne pourrés pas avoir ce bien de communier reellement à la sainte messe, communiés au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par un ardent desir à cette chair vivifiante du Sauveur.

Vostre grande intention en la communion doit estre de vous advancer, fortifier, et consoler en l'amour de Dieu; car vous devés recevoir pour l'amour ce que le seul amour vous fait donner. Non, le Sauveur ne peut estre consideré en une action ni plus amoureuse, ni plus tendre que celle-cy, en laquelle il s'aneantit, par maniere de dire, et se reduit en viande, affin de penetrer nos ames et s'unir intimement au cœur et au corps de ses fidelles.

Si les mondains vous demandent pourquoy vous communiés si souvent, dites-leur que c'est pour apprendre à aymer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous delivrer de vos miseres, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos foiblesses. Dites-leur que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaitz, parce qu'estans bien disposés, ilz auroyent grand tort de ne point s'approcher de la source et fontayne de perfection ; et les imparfaitz, affin de pouvoir justement pretendre à la perfection : les fortz, affin qu'ilz ne deviennent foibles ; et les foibles, affin qu'ilz deviennent fortz : les malades, affin d'estre gueris ; les sains, affin qu'ilz ne tumbent en maladie ; et que pour vous, comme imparfaite, foible et malade, vous avés besoin de souvent communiquer avec vostre perfection, vostre force et vostre medecin. Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier, parce qu'ilz en ont la commodité, et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ilz en ont la necessité, et que celuy qui travaille beaucoup et qui est chargé de peines doit aussi manger les viandes solides, et souventesfois. Dites-leur que vous recevés le saint Sacrement pour apprendre à le bien recevoir, pour ce que l'on ne fait guere bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent.

Communiés souvent, Philothée, et le plus souvent que vous pourrés, avec l'advis de vostre pere spirituel ; et croyés-moy : les lievres deviennent blancz parmy nos montaignes en hyver, parce qu'ils ne voyent ni mangent que la neige ; et à force d'adorer et manger la beauté, la bonté, et la pureté mesme en ce divin sacrement, vous deviendrés toute belle, toute bonne et toute pure.

TROISIEME PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT PLUSIEURS ADVIS TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS.

CHAPITRE PREMIER.

Du choix que l'on doit faire quant à l'exercice des vertus.

Le roy des abeilles ne se met point aux champs qu'il ne soit environné de tout son petit peuple; et la charité n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soy tout le train des autres vertuz, les exerçant et mettant en besoigne, ainsy qu'un capitayne fait ses soldatz; mais elle ne les met pas en œuvre ni tout à coup, ni egalement, ni en tout tems, ni en tous lieux. Le juste est comme l'arbre qui est planté sur le cours des eaux, qui porte son fruit en son tems, par ce que la charité arrousant une ame produit en elle les œuvres vertueuses chacune en sa sayson. « La musique, tant aggreable de soy-mesme, est importune en un deuil, » dit le proverbe. C'est un grand defaut en plusieurs, qui, entreprenans l'exercice de quelque vertu particuliere, s'opiniastrent d'en produire des actions en toutes sortes de rencontres, et veulent, comme ces anciens philosophes, ou tous-jours pleurer, ou tous-jours rire; et font encor pis quand ilz blasment et censurent ceux qui, comme eux, n'exercent pas tous-jours ces mesmes vertus. « Il se faut resjouïr avec les joyeux, et pleurer avec les pleurans, » dit l'Apostre; et « la charité est patiente, benigne, » liberale, prudente, condescendante.

Il y a neantmoins des vertus lesquelles ont leur usage

presque universel, et qui ne doivent pas seulement faire leurs actions à part, ains doivent encore respandre leurs qualités és actions de toutes les autres vertus. Il ne se presente pas souvent des occasions de pratiquer la force, la magnanimité, la magnificence; mays la douceur, la temperance, l'honnesteté et l'humilité sont de certaines vertus desquelles toutes les actions de nostre vie doivent estre teintes. Il y a des vertus plus excellentes qu'elles; l'usage neantmoins de celles-cy est plus requis. Le succre est plus excellent que le sel; mais le sel a un usage plus frequent et plus general. C'est pourquoy il faut tous-jours avoir bonne et prompte provision de ces vertuz generales, puisqu'il s'en faut servir presque ordinairement.

Entre les exercices des vertus, nous devons preferer celuy qui est plus conforme à nostre devoir, et non pas celuy qu est plus conforme à nostre goust. C'etoit le goust de sainte Paule d'exercer l'aspreté des mortifications corporelles, pour jouïr plus aysément des douceurs spirituelles; mays elle avoit plus de devoir à l'obeïssance de ses superieurs. C'est pourquoy saint Hierosme advouë qu'elle estoit reprehensible en ce que, contre l'advis de son evesque, elle faysoit des abstinences immoderées. Les apostres, au contraire, commis pour prescher l'Evangile et distribuer le pain celeste aux ames, jugerent extremement bien qu'ilz eussent eu tort de s'incommoder en ce saint exercice pour pratiquer la vertu du soin des pauvres, quoy que tres-excellent. Chacune vocation a besoin de pratiquer quelque speciale vertu : autres sont les vertuz d'un prelat, autres celles d'un prince, autres celles d'un soldat, autres celles d'une femme mariée, autres celles d'une vefve; et bien que tous doivent avoir toutes les vertus, tous neantmoins ne les doivent pas egalement pratiquer, mais un chacun se doit particulierement addonner à celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appellé.

Entre les vertus qui ne regardent pas nostre devoir parti-

culier, il faut preferer les plus excellentes, et non pas les plus apparentes. Les cometes paroissent pour l'ordinaire plus grandes que les estoilles, et tiennent beaucoup plus de place à nos yeux; elles ne sont pas neantmoins comparables ni en grandeur, ni en qualité aux estoilles, et ne semblent grandes sinon par ce qu'elles sont proches de nous, et en un sujet plus grossier, au prix des estoilles. Il y a de mesme certaines vertus lesquelles, pour estre proches de nous, sensibles, et s'il faut ainsy dire, materielles, sont grandement estimées et tous-jours preferées par le vulgaire : ainsy prefere-il communement l'aumosne temporelle à la spirituelle; la haire, le jeusne, la nudité, la discipline et les mortifications du corps à la douceur, à la debonnaireté, à la modestie, et autres mortifications du cœur, qui neantmoins sont bien plus excellentes. Choisissés donc, Philothée, les meilleures vertus, et non pas les plus estimées; les plus excellentes, et non pas les plus apparentes; les meilleures, et non pas les plus braves.

Il est utile qu'un chacun choysisse un exercice particulier de quelque vertu, non point pour abandonner les autres, mays pour tenir plus justement son esprit rangé et occupé. Une belle jeune fille, plus reluisante que le soleil, ornée et parée royalement, et couronnée d'une couronne d'olives, apparut à saint Jean evesque d'Alexandrie, et luy dit : Je suis la fille aisnée du roy; si tu me peux avoir pour ton amie, je te conduiray devant sa face. Il conneut que c'estoit la misericorde envers les pauvres que Dieu luy recommandoit : si que par apres il s'addonna tellement à l'exercice d'icelle que, pour cela, il est partout appelé saint Jean l'Aumosnier. Euloge Alexandrin desirant faire quelque service particulier à Dieu, et n'ayant pas assés de force ni pour embrasser la vie solitaire, ni pour se ranger sous l'obeïssance d'un autre, retira chés soy un miserable, tout perdu et gasté de ladrerie, pour exercer en iceluy la charité et mortification. Ce que pour faire plus dignement, il fit vœu de l'honnorer,

traitter et servir comme un valet feroit son maistre et seigneur. Or sur quelque tentation survenuë, tant au ladre qu'à Euloge, de se quitter l'un l'autre, ils s'adresserent au grand saint Antoine, qui leur dit : « Gardés bien, mes enfans, de vous separer l'un de l'autre; car estans tous deux proches de vostre fin, si l'ange ne vous treuve pas ensemble, vous courés grand peril de perdre vos couronnes. »

Le roy saint Louys visitoit, comme par un prix fait, les hospitaux, et servoit les malades de ses propres mains. Saint François aymoit sur tout la pauvreté, qu'il appelloit sa dame; saint Dominique la predication, de laquelle son ordre a prins le nom. Saint Gregoire le Grand se playsoit à caresser les pelerins, à l'exemple du grand Abraham, et, comme iceluy, receut le Roy de gloire sous la forme d'un pelerin. Tobie s'exerçoit en la charité d'ensevelir les defunctz. Sainte Elisabeth, toute grande princesse qu'elle estoit, aymoit sur tout l'abjection de soy-mesme. Sainte Catherine de Gennes, estant devenuë vefve, se dedia au service de l'hospital. Cassian raconte qu'une devote damoyselle, desireuse d'estre exercée en la vertu de patience, recourut à saint Athanase, lequel à sa requeste mit avec elle une pauvre vefve chagrine, cholere, fascheuse, et insupportable, laquelle gourmandant perpetuellement cette devote fille, lui donna bon sujet de pratiquer dignement la douceur et condescendance. Ainsy entre les serviteurs de Dieu les uns s'addonnent à servir les malades, les autres à secourir les pauvres, les autres à procurer l'advancement de la doctrine chrestienne entre les petitz enfans, les autres à ramasser les ames perduës et egarées, les autres à parer les eglises et orner les autelz, et les autres à moyenner la paix et concorde entre les hommes. En quoy ilz imitent les brodeurs, qui sur divers fondz couchent en belle varieté les soyes, l'or et l'argent, pour en faire toutes sortes de fleurs; car ainsy ces ames pieuses qui entreprennent quelque particulier exercice de devotion, se servent d'iceluy comme d'un

fondz pour leur broderie spirituelle, sur lequel elles pratiquent la varieté de toutes les autres vertuz, tenans en cette sorte leurs actions et affections mieux unies et rangées par le rapport qu'elles en font à leur exercice principal, et font ainsy paroistre leur esprit

> En son beau vestement de drap d'or recamé,
> Et d'ouvrages divers à l'eguille semé.

Quand nous sommes combattuz de quelque vice, il faut, tant qu'il nous est possible, embrasser la pratique de la vertu contraire, rapportant les autres à icelle; car par ce moyen nous vaincrons nostre ennemy, et ne laisserons pas de nous advancer en toutes les vertus. Si je suis combattu par l'orgueil, ou par la cholere, il faut qu'en toute chose je me panche et plie du costé de l'humilité et de la douceur, et qu'à cela je face servir les autres exercices de l'orayson, des sacremens, de la prudence, de la constance, de la sobrieté. Car comme les sangliers, pour aiguiser leurs defences, les frottent et fourbissent avec leurs autres dens, lesquelles reciproquement en demeurent toutes fort affilées et tranchantes; ainsy l'homme vertueux ayant entreprins de se perfectionner en la vertu de laquelle il a plus de besoin pour sa defence, il la doit limer et affiler par l'exercice des autres vertuz, lesquelles, en affinant celle-là, en deviennent toutes plus excellentes et mieux polies. Comme il advint à Job, qui s'exerçant particulierement en la patience contre tant de tentations desquelles il fut agité, devint parfaitement saint et vertueux en toutes sortes de vertus. Ains il y est arrivé, comme dit saint Gregoire Nazianzene, que, par une seule action de quelque vertu bien et parfaitement exercée, une personne a atteint au comble des vertus, alleguant Rahab, laquelle ayant exactement pratiqué l'office d'hospitalité parvint à une gloire supreme; mays cela s'entend quand telle action se fait excellemment, avec grande ferveur et charité.

CHAPITRE II.

Suite du mesme discours du choix des vertus.

Saint Augustin dit excellemment que ceux qui commencent en la devotion commettent certaines fautes lesquelles sont blasmables selon la rigueur des loix de la perfection, et sont neantmoins loüables pour le bon presage qu'elles donnent d'une future excellence de pieté, à laquelle mesme elles servent de disposition. Cette basse et grossiere crainte, qui engendre les scrupules excessifz és ames de ceux qui sortent nouvellement du train des pechés, est une vertu recommandable en ce commencement, et presage certain d'une future pureté de conscience; mays cette mesme crainte seroit blasmable en ceux qui sont fort advancés, dedans le cœur desquelz doit regner l'amour, qui petit à petit chasse cette sorte de crainte servile.

Saint Bernard, en ses commencemens, estoit plein de rigueur et d'aspreté envers ceux qui se rangeoient sous sa conduite, ausquelz il annonçoit d'abord qu'il failloit quitter le corps, et venir à luy avec le seul esprit. Ouyant leurs confessions, il detestoit avec une severité extraordinaire toutes sortes de defautz, pour petitz qu'ilz fussent, et sollicitoit tellement ces pauvres apprentifz à la perfection qu'a force de les y pousser, il les en retiroit; car ilz perdoient cœur et haleyne de se voir si instamment pressés en une montée si droite et relevée. Voyés-vous, Philothée, c'estoit le zele tres-ardent d'une parfaite pureté qui provoquoit ce grand saint à cette sorte de methode, et ce zele estoit une grande vertu; mays vertu neantmoins qui ne laissoit pas d'estre reprehensible. Aussi Dieu mesme par une sacrée apparition l'en corrigea, respandant en son ame un esprit doux, suave, amiable et tendre, par le moyen duquel s'estant rendu tout autre, il s'accusa grandement d'avoir esté si exact et severe, et devint telle-

ment gracieux et condescendant avec un chacun qu'il se fit tout à tous pour les gaigner tous. Saint Hierosme ayant raconté que sainte Paule, sa chere fille, estoit non seulement excessive, mais opiniastre en l'exercice des mortifications corporelles, jusques à ne vouloir point ceder à l'advis contraire que saint Epiphane, son evesque, luy avoit donné pour ce regard; et que, outre cela, elle se laissoit tellement emporter au regret de la mort des siens que tous-jours elle en estoit en danger de mourir, en fin il conclud en cette sorte : «On dira qu'en lieu d'escrire des loüanges pour cette sainte, j'en escris des blasmes et vituperes : j'atteste Jesus auquel elle a servi, et auquel je desire servir, que je ne mens ni d'un costé ni d'autre, ains produis naïfvement ce qui est d'elle, comme chrestien d'une chrestienne; c'est à dire, j'en escris l'histoire, non pas un panegyric, et que ses vices sont les vertus des autres. » Il veut dire que les deschetz et defautz de sainte Paule eussent tenu lieu de vertu en une ame moins parfaite; comme à la verité il y a des actions qui sont estimées imperfections en ceux qui sont parfaitz, lesquelles seroient neantmoins tenuës pour grandes perfections en ceux qui sont imparfaitz. C'est bon signe en un malade quand au sortir de sa maladie les jambes luy enflent, car cela denote que la nature desja renforcée rejette les humeurs superfluës; mays ce mesme signe seroit mauvais en celuy qui ne seroit pas malade, car il feroit connoistre que la nature n'a pas assés de force pour dissiper et resoudre les humeurs. Ma Philothée, il faut avoir bonne opinion de ceux esquelz nous voyons la pratique des vertuz, quoy qu'avec imperfection, puisque les saintz mesmes les ont souvent pratiquées en cette sorte; mays quant à nous, il nous faut avoir soin de nous y exercer, non seulement fidellement, mais prudemment, et à cet effect observer estroitement l'advis du sage de ne point nous appuyer sur nostre propre prudence, ains sur celle de ceux que Dieu nous a donnés pour conducteurs.

INSTITUT OF MEDIAEVAL STUDIES

Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus, et qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que je vous die un mot : ce sont les extases, ou ravissemens, les insensibilités, impassibilités, unions deïfiques, elevations, transformations, et autres telles perfections, desquelles certains livres traittent, qui promettent d'eslever l'ame jusqu'à la contemplation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit, et vie supereminente. Voyés-vous, Philothée, ces perfections ne sont pas vertus : ce sont plus tost des recompenses que Dieu donne pour les vertuz ; ou bien encor, plus tost des eschantillons des felicités de la vie future, qui quelquesfois sont presentés aux hommes pour leur faire desirer les pieces toutes entieres, qui sont là haut en paradis. Mays pour tout cela il ne faut pas pretendre à telles graces, puisqu'elles ne sont nullement necessaires pour bien servir et aymer Dieu, qui doit estre nostre unique pretention : aussi bien souvent ne sont-ce pas des graces qui puissent estre acquises par le travail et industrie, puisque ce sont plus tost des passions que des actions, lesquelles nous pouvons recevoir, mais non pas faire en nous. J'adjouste que nous n'avons pas entrepris de nous rendre sinon gens de bien, gens de devotion, hommes pieux, femmes pieuses ; c'est pourquoy il nous faut bien employer à cela : que s'il plait à Dieu de nous eslever jusques à ces perfections angeliques, nous serons aussi des bons anges ; mais en attendant, exerçons nous simplement, humblement, et devotement aux petites vertus, la conqueste desquelles nostre Seigneur a exposée à nostre soin et travail, comme la patience, la debonnaireté, la mortification de cœur, l'humilité, l'obeïssance, la pauvreté, la chasteté, la tendreté envers le prochain, le support de ses imperfections, la diligence et sainte ferveur. Laissons volontiers les sur-esminences aux ames sur-eslevées : nous ne meritons pas un rang si haut au service de Dieu ; trop heureux serons-nous de le servir en sa cuisine, en sa paneterie,

d'estre des laquais, porte-faix, garçons de chambre : c'est à luy par apres, si bon luy semble, de nous retirer en son cabinet et conseil privé. Ouy, Philothée; car ce roy de gloire ne recompense pas ses serviteurs selon la dignité des offices qu'ilz exercent, mays selon l'amour et humilité avec laquelle ilz les exercent. Saül cherchant les asnes de son pere trouva le royaume d'Israël ; Rebecca abbreuvant les chameaux d'Abraham, devint espouse de son filz; Ruth glanant apres les moissonneurs de Booz, et se couchant à ses piedz, fut tirée à son costé et renduë son espouse. Certes les pretentions si hautes et eslevées des choses extraordinaires sont grandement sujettes aux illusions, tromperies et faussetés ; et arrive quelquefois que ceux qui pensent estre des anges ne sont pas seulement bons hommes, et qu'en leur fait il y a plus de grandeur és paroles et termes dont ilz usent qu'au sentiment et en l'œuvre. Il ne faut pourtant rien mespriser ni censurer temerairement; mays, en benissant Dieu de la sur-esminence des autres, arrestons-nous humblement en nostre voye plus basse, mays plus asseurée, moins excellente, mais plus sortable à nostre insuffisance et petitesse, en laquelle si nous conversons humblement et fidellement, Dieu nous eslevera à des grandeurs bien grandes.

CHAPITRE III.

De la patience.

« Vous avés besoin de patience, affin que faysant la volonté de Dieu, vous en rapportiés la promesse », dit l'Apostre : ouy, car comme avoit prononcé le Sauveur, « en vostre patience vous possederés vos ames. » C'est le grand bonheur de l'homme, Philothée, que de posseder son ame ; et à mesure que la patience est plus parfaite, nous possedons plus parfaitement nos ames. Il nous faut donc perfectionner en

cette vertu. Resouvenés-vous souvent que nostre Seigneur nous a sauvés en souffrant et endurant, et que de mesme nous devons faire nostre salut par les souffrances et afflictions, endurans les injures, contradictions et desplaysirs avec le plus de douceur qu'il nous sera possible.

Ne bornés point vostre patience à telle ou telle sorte d'injures ou d'afflictions, mais estendés-la universellement à toutes celles que Dieu vous envoyera et permettra vous arriver. Il y en a qui ne veulent souffrir sinon les tribulations qui sont honnorables; comme, par exemple, d'estre blessés à la guerre, d'estre prisonniers de guerre, d'estre maltraittés pour la religion, de s'estre appauvris par quelque querelle en laquelle ilz soient demeurés maistres; et ceux-cy n'ayment pas la tribulation, mays l'honneur qu'elle apporte. Le vray patient et serviteur de Dieu supporte esgalement les tribulations conjointes à l'ignominie, et celles qui sont honnorables. D'estre mesprisé, repris et accusé par les meschans, ce n'est que douceur à un homme de courage : mays d'estre repris, accusé et maltraitté par les gens de bien, par les amis, par les parens, c'est là où il y va du bon. J'estime plus la douceur avec laquelle le grand saint Charles Borromée souffrit longuement les reprehensions publiques qu'un grand predicateur d'un ordre extremement reformé faysoit contre luy en chaire que toutes les attaques qu'il receut des autres. Car tout ainsy que les picqueures des abeilles sont plus cuisantes que celles des mouches, ainsy le mal que l'on reçoit des gens de bien et les contradictions qu'ilz font sont bien plus insupportables que les autres; et cela neantmoins arrive fort souvent, que deux hommes de bien, ayans tous deux bonne intention sur la diversité de leurs opinions, se font de grandes persecutions et contradictions l'un à l'autre.

Soyés patiente, non seulement pour le gros et principal des afflictions qui vous surviendront, mais encor pour les accessoires et accidens qui en dependront. Plusieurs voudroyent

bien avoir du mal, pourveu qu'ilz n'en fussent point incommodés. Je ne me fasche point, dit l'un, d'estre devenu pauvre, si ce n'estoit que cela m'enpeschera de servir mes amis, elever mes enfans, et vivre honnorablement, comme je desirerois. Et l'autre dira : Je ne m'en soucierois point, si ce n'estoit que le monde pensera que cela me soit arrivé par ma faute. L'autre seroit tout ayse que l'on mesdist de luy, et le souffriroit fort patiemment, pourveu que personne ne creust le mesdisant. Il y en a d'autres qui veulent bien avoir quelque incommodité du mal, ce leur semble, mais non pas toute : ilz ne s'impatientent pas, disent-ilz, d'estre malades, mays de ce qu'ilz n'ont pas de l'argent pour se faire panser, ou bien de ce que ceux qui sont autour d'eux en sont importunés. Or je dis, Philothée, qu'il faut avoir patience, non seulement d'estre malade, mais de l'estre de la maladie que Dieu vent, au lieu où il veut, et entre les personnes qu'il veut, et avec les incommodités qu'il veut; et ainsy des autres tribulations. Quand il vous arrivera du mal, opposés à iceluy les remedes qui seront possibles et selon Dieu; car de faire autrement, ce seroit tenter sa divine Majesté : mays aussi, cela estant fait, attendés avec une entiere resignation l'effect que Dieu aggreera. S'il luy plait que les remedes vainquent le mal, vous le remercierés avec humilité; mays s'il luy plait que le mal surmonte les remedes, benissés-le avec patience.

Je suy l'advis de saint Gregoire : Quand vous serés accusée justement pour quelque faute que vous aurés commise, humiliés-vous bien fort, confessés que vous merités plus que l'accusation qui est faite contre vous. Que si l'accusation est fausse, excusés-vous doucement, niant d'estre coulpable; car vous devés cette reverence à la verité et à l'edification du prochain : mays aussi, si apres vostre veritable et legitime excuse on continuë à vous accuser, ne vous troublés nullement, et ne taschés point à faire recevoir vostre excuse; car apres avoir rendu vostre devoir à la verité, vous devés le

rendre aussi à l'humilité. Et en cette sorte vous n'offenserés ni le soin que vous devés avoir de vostre renommée, ni l'affection que vous devés à la tranquillité, douceur de cœur et humilité.

Plaignés-vous le moins que vous pourrés des tortz qui vous seront faitz ; car c'est chose certaine que, pour l'ordinaire, qui se plaint peche, d'autant que l'amour propre nous fait tous-jours ressentir les injures plus grandes qu'elles ne sont ; mais sur tout ne faites point vos plaintes à des personnes aysées à s'indigner et mal penser. Que s'il est expedient de vous plaindre à quelqu'un, ou pour remedier à l'offense, ou pour accoyser vostre esprit, il faut que ce soit à des ames tranquilles et qui aiment bien Dieu ; car autrement, au lieu d'alleger vostre cœur, elles le provoqueroient à de plus grandes inquietudes ; au lieu d'oster l'espine qui vous picque, elles la ficheroient plus avant en vostre pied.

Plusieurs estans malades, affligés et offensés de quelqu'un, s'enpeschent bien de se plaindre et monstrer de la delicatesse ; car cela, à leur advis (et il est vray), tesmoigneroit esvidemment une grande defaillance de force et de generosité : mais ilz desirent extremement, et par plusieurs artifices recherchent que chacun les plaigne, qu'on ait grande compassion d'eux, et qu'on les estime non seulement affligés, mays patiens et courageux. Or cela est vrayement une patience, mais une patience fausse, qui en effect n'est autre chose qu'une tres-delicate et tres-fine ambition et vanité : « ils ont de la gloire, dit l'Apostre, mais non pas envers Dieu. » Le vray patient ne se plaint point de son mal, ni ne desire qu'on le plaigne ; il en parle naïfvement, veritablement et simplement, sans se lamenter, sans se plaindre, sans l'aggrandir : que si on le plaint, il souffre patiemment qu'on le plaigne, sinon qu'on le plaigne de quelque mal qu'il n'a pas ; car alors il declare modestement qu'il n'a point ce mal-là, et demeure en cette sorte paysible entre la verité et la patience, confessant son mal, et ne s'en plaignant point.

És contradictions qui vous arriveront en l'exercice de la devotion (car cela ne manquera pas), resouvenés-vous de la parole de nostre Seigneur : « La femme, tandis qu'elle enfante, a des grandes angoisses; mays voyant son enfant nay, elle les oublie, d'autant qu'un homme luy est nay au monde ; » car vous avés conceu en vostre ame le plus digne enfant du monde, qui est Jesus-Christ : avant qu'il soit produit et enfanté du tout, il ne se peut que vous ne vous ressentiés du travail; mais ayés bon courage, car ces douleurs passées, la joye eternelle vous demeurera d'avoir enfanté un tel homme au monde. Or il sera entierement enfanté pour vous lors que vous l'aurés entierement formé en vostre cœur et en vos œuvres par imitation de sa vie.

Quand vous serés malade, offrés toutes vos douleurs, peynes et langueurs au service de nostre Seigneur, et le suppliés de les joindre aux tourmens qu'il a receuz pour vous. Obeïssés au medecin, prenés les medecines, viandes et autres remedes pour l'amour de Dieu, vous resouvenant du fiel qu'il print pour l'amour de nous ; desirés de guerir pour luy rendre service ; ne refusés point de languir pour luy obeïr , et disposés-vous à mourir, si ainsy il luy plait, pour le loüer et jouïr de luy. Resouvenés-vous que les abeilles, au tems qu'elles font le miel, vivent et mangent d'une munition fort amere, et qu'ainsy nous ne pouvons jamais faire des actes de plus grande douceur et patience, ni mieux composer le miel des excellentes vertus, que tandis que nous mangeons le pain d'amertume et vivons parmi les angoisses. Et comme le miel qui est fait des fleurs de thym, herbe petite et amere, est le meilleur de tous, ainsy la vertu qui s'exerce en l'amertume des plus viles, basses et abjectes tribulations est la plus excellente de toutes.

Voyés souvent de vos yeux interieurs Jesus-Christ crucifié nud, blasphemé, calomnié, abandonné, et en fin accablé de toutes sortes d'ennuis, de tristesse et de travaux, et conside-

rés que toutes vos souffrances, ni en qualité, ni en quantité, ne sont aucunement comparables aux siennes, et que jamais vous ne souffrirés rien pour luy, au prix de ce qu'il a souffert pour vous.

Considerés les peynes que les martyrs souffrirent jadis, et celles que tant de personnes endurent, plus griefves, sans aucune proportion, que celles esquelles vous estes, et dites : Helas ! mes travaux sont des consolations, et mes peynes des roses, en comparayson de ceux qui, sans secours, sans assistance, sans allegement, vivent en une mort continuelle, accablés d'afflictions infiniment plus grandes.

CHAPITRE IV.

De l'humilité par l'exterieur.

« Empruntés, dit Elisée à une pauvre vefve, et prenés force vaisseaux vuides, et versés l'huyle en iceux. » Pour recevoir la grace de Dieu en nos cœurs, il les faut avoir vuides de nostre propre gloire. La cresserelle criant et regardant les oyseaux de proye les espouvante par une proprieté et vertu secrette : c'est pourquoy les colombes l'ayment sur tous les autres oyseaux, et vivent en asseurance aupres d'icelle ; ainsy l'humilité repousse Sathan, et conserve en nous les graces et dons du saint Esprit, et pour cela tous les saintz, mays particulierement le Roy des saintz et sa mere, ont tousjours honnoré et chery cette digne vertu plus qu'aucune autre entre toutes les morales.

Nous appellons vaine la gloire qu'on se donne ou pour ce qui n'est pas en nous, ou pour ce qui est en nous, mays non pas à nous, ou pour ce qui est en nous et à nous, mais qui ne merite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faveur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mays ou en nos predecesseurs, ou en

l'estime d'autruy. Il y en a qui se rendent fiers et morgans, pour estre sur un bon cheval, pour avoir un pennache en leur chappeau, pour estre habillés somptueusement. Mays qui ne void cette folie? Car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oyseau et pour le tailleur : et quelle lascheté de courage est-ce d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon? Les autres se prisent et regardent pour des moustaches relevées, pour une barbe bien peignée, pour des cheveux crespés, pour des mains doüillettes, pour sçavoir dancer, joüer, chanter ; mays ne sont-ilz pas lasches de courage, de vouloir encherir leur valeur et donner du surcroist à leur reputation par des choses si frivoles et folastres? Les autres, pour un peu de science, veulent estre honnorés et respectés du monde, comme si chacun devoit aller à l'escole chés eux et les tenir pour maistres : c'est pourquoy on les appelle pedans. Les autres se pavonnent sur la consideration de leur beauté, et croyent que tout le monde les muguette. Tout cela est extremement vain, sot et impertinent, et la gloire qu'on prend de si foibles sujetz s'appelle vaine, sotte et frivole.

On connoist le vray bien comme le vray baume. On fait l'essay du baume en le distillant dedans l'eau; car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est jugé pour estre du plus fin et precieux : ainsy, pour connoistre si un homme est vrayement sage, sçavant, genereux, noble, il faut voir si ses biens tendent à l'humilité, modestie et sousmission, car alors ce seront des vrais biens; mais s'ilz surnagent et qu'ilz veuillent paroistre, ce seront des biens d'autant moins veritables qu'ilz seront plus apparens. Les perles qui sont conceües ou nourries au vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'escorce de perle, et sont vuides de substance; et ainsy les vertus et belles qualités des hommes qui sont receuës et nourries en l'orgueil, en la ventance et en la vanité, n'ont qu'une simple apparence du bien, sans suc, sans moüelle, et sans solidité.

Les honneurs, les rangs, les dignités sont comme le saffran, qui se porte mieux et vient plus abondamment d'estre foulé aux piedz. Ce n'est plus honneur d'estre beau quand on s'en regarde : la beauté, pour avoir bonne grace, doit estre negligée; la science nous deshonnore quand elle nous enfle, et qu'elle degenere en pedanterie.

Si nous sommes pointilleux pour les rangs, pour les seances, pour les tiltres, outre que nous exposons nos qualités à l'examen, à l'enqueste et à la contradiction, nous les rendons viles et abjectes; car l'honneur, qui est beau estant receu en don, devient vilain quand il est exigé, recherché et demandé. Quand le paon fait sa roüe pour se voir, en levant ses belles plumes il se herisse de tout le reste, et monstre de part et d'autre ce qu'il a d'infame; les fleurs, qui sont belles plantées en terre, flestrissent estant maniées. Et comme ceux qui odorent la mandragore de loing et en passant reçoivent beaucoup de suavité, mays ceux qui la sentent de pres et longuement en deviennent assoupis et malades : ainsy les honneurs rendent une douce consolation à celuy qui les odore de loin et legerement, sans s'y amuser ou s'en empresser, mais à qui s'y affectionne et s'en repaist, ilz sont extresmement blasmables et vituperables.

La poursuitte et amour de la vertu commence à nous rendre vertueux; mais la poursuitte et amour des honneurs commence à nous rendre mesprisables et vituperables. Les espritz bien nays ne s'amusent pas à ces menuz fatras de rang, d'honneur, de salutations : ilz ont d'autres choses à faire : c'est le propre des espritz fayneans. Qui peut avoir des perles ne se charge pas de coquilles, et ceux qui pretendent à la vertu ne s'empressent point pour les honneurs. Certes, chacun peut entrer en son rang et s'y tenir sans violer l'humilité, pourveu que cela se fasse negligemment et sans contention. Car, comme ceux qui viennent du Peru, outre l'or et l'argent qu'ilz en tirent, apportent encor des singes et

perroquetz, par ce qu'ilz ne leur coustent guere, et ne chargent pas aussi beaucoup leur navire; ainsy ceux qui pretendent à la vertu ne laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont deuz, pourveu toutesfois que cela ne leur couste pas beaucoup de soin et d'attention, et que ce soit sans en estre chargés de trouble, d'inquietudes, de disputes et contentions. Je ne parle neantmoins pas de ceux desquelz la dignité regarde le public, ni de certaines occasions particulieres qui tirent une grande consequence; car en cela il faut que chacun conserve ce qui luy appartient avec une prudence et discretion qui soit accompagnée de charité et courtoysie.

CHAPITRE V.

De l'humilité plus interieure.

Mays vous desirés, Philothée, que je vous conduise plus avant en l'humilité; car à faire comme j'ay dit, c'est quasi plus tost sagesse qu'humilité: maintenant donq je passe outre. Plusieurs ne veulent ni n'osent penser et considerer les graces que Dieu leur a fait en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaysance : en quoy certes ilz se trompent. Car puisque, comme dit le grand docteur angelique, le vray moyen d'atteindre à l'amour de Dieu, c'est la consideration de ses bienfaitz : plus nous les connoistrons, plus nous l'aimerons; et comme les benefices particuliers esmeuvent plus puissamment que les communs, aussi doivent-ilz estre considerés plus attentivement. Certes, rien ne nous peut tant humilier devant la misericorde de Dieu que la multitude de ses bienfaitz, ni rien tant humilier devant sa justice que la multitude de nos mesfaitz. Considerons ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre luy, et comme nous considerons par le menu nos pechés, considerons aussi par le menu ses graces. Il ne faut pas craindre

que la connoissance de ce qu'il a mis en nous nous enfle, pourveu que nous soyons attentifz à cette verité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous. Helas! les muletz laissent-ilz d'estre lourdes et puantes bestes, pour estre chargés des meubles precieux et parfumés du prince? Qu'avons-nous de bon que nous n'ayons receu? et si nous l'avons receu, pourquoy nous en voulons-nous enorgueillir? Au contraire, la vive consideration des graces receuës nous rend humbles; car la connoissance engendre la reconnoissance. Mais si, voyans les graces que Dieu nous a fait, quelque sorte de vanité nous venoit chatoüiller, le remede infaillible sera de recourir à la consideration de nos ingratitudes, de nos imperfections, de nos miseres : si nous considerons ce que nous avons fait quand Dieu n'a pas esté avec nous, nous connoistrons bien que ce que nous faysons quand il est avec nous n'est pas de nostre façon, ni de nostre creu; nous en jouïrons voirement et nous en resjouïrons, par ce que nous l'avons, mays nous en glorifierons Dieu seul, par ce qu'il en est l'auteur.

Ainsy la sainte Vierge confesse que Dieu luy a fait choses tres-grandes, mays ce n'est que pour s'en humilier et magnifier Dieu : « Mon ame, dit-elle, magnifie le Seigneur, par ce qu'il m'a fait choses grandes. »

Nous disons maintesfois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misere mesme et l'ordure du monde; mais nous serions bien marris qu'on nous prist au mot, et que l'on nous publiast telz que nous disons : au contraire, nous faysons semblant de fuir et de nous cacher, affin qu'on coure apres nous et qu'on nous cherche; nous faysons contenance de vouloir estre les derniers et assis au bas bout de la table, mays c'est affin de passer plus avantageusement au haut bout. La vraye humilité ne fait pas semblant de l'estre, et ne dit guere de paroles d'humilité; car elle ne desire pas seulement de cacher les autres vertus, mais encor et principa-

lement elle souhaite de se cacher soy-mesme. Et s'il luy estoit loysible de mentir, de feindre, ou de scandaliser le prochain, elle produiroit des actions d'arrogance et de fierté, affin de se receller sous icelles, et vivre du tout inconnuë et à couvert. Voyci donq mon advis, Philothée : ou ne disons point de paroles d'humilité, ou disons-les avec un vray sentiment interieur, conforme à ce que nous prononçons exterieurement; n'abaissons jamais les yeux qu'en humiliant nos cœurs ; ne faysons pas semblant de vouloir estre des derniers que de bon cœur nous ne voulussions l'estre. Or je tiens cette regle si generale que je n'y apporte nulle exception; seulement j'adjouste que la civilité requiert que nous presentions quelquesfois l'advantage à ceux qui manifestement ne le prendront pas : et ce n'est pourtant pas ni duplicité ni fausse humilité; car alors le seul offre de l'advantage est un commencement d'honneur ; et puisqu'on ne peut le leur donner entier, on ne fait pas mal de leur en donner le commencement. J'en dis de mesme de quelques paroles d'honneur ou de respect qui, à la rigueur, ne semblent pas veritables; car elles le sont neantmoins assés, pourveu que le cœur de celuy qui les prononce ait une vraye intention d'honnorer et respecter celuy pour lequel il les dit; car encor que les motz signifient avec quelque excés ce que nous disons, nous ne faysons pas mal de les employer quand l'usage commun le requiert. Il est vray qu'encor voudrois-je que les paroles fussent adjustées à nos affections au plus pres qu'il nous seroit possible, pour suivre en tout et partout la simplicité et candeur cordiale. L'homme vrayement humble aymeroit mieux qu'un autre dist de luy qu'il est miserable, qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien, que non pas de le dire luy-mesme : au moins s'il sçait qu'on le die, il ne contredit point, mays acquiesce de bon cœur; car croyant fermement cela, il est bienayse qu'on suive son opinion. Plusieurs disent qu'ils laissent l'orayson mentale pour les

parfaitsz, et qu'eux ne sont pas dignes de la faire ; les autres protestent qu'ilz n'osent pas souvent communier, par ce qu'ilz ne se sentent pas assés purs ; les autres, qu'ilz craignent de faire honte à la devotion s'ilz s'en meslent, à cause de leur grande misere et fragilité ; et les autres refusent d'employer leur talent au service de Dieu et du prochain, par ce, disent-ilz, qu'ilz connoissent leur foiblesse, et qu'ilz ont peur de s'enorgueillir s'ilz sont instrumens de quelque bien, et qu'en esclairant les autres ilz se consument. Tout cela n'est qu'artifice, et une sorte d'humilité, non seulement fausse, mais maligne, par laquelle on veut tacitement et subtilement blasmer les choses de Dieu, ou au fin moins couvrir d'un pretexte d'humilité l'amour propre de son opinion, de son humeur et de sa paresse.

« Demande à Dieu un signe au ciel d'en haut, ou au profond de la mer en bas, » dit le prophete au malheureux Achab ; et il respondit : « Non, je ne le demanderay point, et ne tenteray point le Seigneur. » O le meschant! il fait semblant de porter grande reverence à Dieu, et sous couleur d'humilité s'excuse d'aspirer à la grace de laquelle sa divine bonté luy fait semonce. Mais ne voit-il pas que quand Dieu nous veut gratifier, c'est orgueil de refuser ; que les dons de Dieu nous obligent à les recevoir, et que c'est humilité d'obeïr et suivre au plus pres que nous pouvons ses desirs ? Or le desir de Dieu est que nous soyons parfaitz, nous unissans à luy, et l'imitans au plus pres que nous pouvons. Le superbe qui se fie en soy-mesme a bien occasion de n'oser rien entreprendre ; mays l'humble est d'autant plus courageux qu'il se reconnoist plus impuissant, et à mesure qu'il s'estime chetif il devient plus hardy, par ce qu'il a toute sa confiance en Dieu, qui se plait à magnifier sa toute-puissance en nostre infirmité, et eslever sa misericorde sur nostre misere. Il faut donq humblement et saintement oser tout ce qui est jugé propre à nostre advancement par ceux qui conduisent nos ames.

Penser sçavoir ce qu'on ne sçait pas, c'est une sottise expresse; vouloir faire le sçavant de ce qu'on connoist bien que l'on ne sçait pas, c'est une vanité insupportable: pour moy je ne voudrois pas mesme faire le sçavant de ce que je sçaurois, comme au contraire je n'en voudrois non plus faire l'ignorant. Quand la charité le requiert, il faut communiquer rondement et doucement avec le prochain, non seulement ce qui luy est necessaire pour son instruction, mays aussi ce qui luy est utile pour sa consolation. Car l'humilité, qui cache et couvre les vertus pour les conserver, les fait neantmoins paroistre quand la charité le commande, pour les accroistre, aggrandir et perfectionner. En quoy elle ressemble à cet arbre des isles de Tylos lequel de nuit reserre et tient closes ses belles fleurs incarnates, et ne les ouvre qu'au soleil levant, de sorte que les habitans du pays disent que ces fleurs dorment de nuit; car ainsy l'humilité couvre et cache toutes nos vertuz et perfections humaines, et ne les fait jamais paroistre que pour la charité, qui estant une vertu non point humaine, mais celeste, non point morale, mais divine, elle est le vray soleil des vertus, sur lesquelles elle doit tous-jours dominer : si que les humilités qui prejudicient à la charité sont indubitablement fausses.

Je ne voudrois ni faire du fol, ni faire du sage; car si l'humilité m'enpesche de faire le sage, la simplicité et rondeur m'enpescheront aussi de faire le fol; et si la vanité est contraire à l'humilité, l'artifice, l'affeterie et feintise est contraire à la rondeur et simplicité. Que si quelques grands serviteurs de Dieu on fait semblant d'estre folz, pour se rendre plus abjectz devant le monde, il les faut admirer, et non pas imiter; car ilz ont eu des motifz pour passer à cet excés qui leur ont esté si particuliers et extraordinaires que personne n'en doit tirer aucune consequence pour soy. Et quant à David, il dansa et sauta un peu plus que l'ordinaire bienseance ne requeroit devant l'arche de l'alliance : ce n'estoit

pas qu'il voulust faire le fol; mays tout simplement et sans artifice, il faysoit ces mouvemens exterieurs, conformes à l'extraordinaire et demesurée allegresse qu'il sentoit en son cœur. Il est vray que quand Michol sa femme luy en fit reproche comme d'une folie, il ne fut pas marri de se voir avili, ains perseverant en la naïfve et veritable representation de sa joye, il tesmoigna d'estre bien ayse de recevoir un peu d'opprobre pour son Dieu. En suitte de quoy je vous diray que si pour les actions d'une vraye et naïfve devotion on vous estime vile, abjecte ou fole, l'humilité vous fera resjouïr de ce bienheureux opprobre, duquel la cause n'est pas en vous, mays en ceux qui le font.

CHAPITRE VI.

Que l'humilité nous fait aymer nostre propre abjection.

Je passe plus avant, et vous dis, Philothée, qu'en tout et partout vous aymiés vostre propre abjection. Mays ce me dirés-vous, que veut dire cela : aymés vostre propre abjection? En latin abjection veut dire humilité, et humilité veut dire abjection : si que, quand nostre Dame en son sacré cantique dit que, par ce que nostre Seigneur a veu l'humilité de sa servante toutes les générations la diront bienheureuse, elle veut dire que nostre Seigneur a regardé de bon cœur son abjection, vileté et bassesse, pour la combler de graces et faveurs. Il y a neantmoins difference entre la vertu d'humilité et l'abjection : car l'abjection, c'est la petitesse, bassesse et vileté qui est en nous, sans que nous y pensions; mays quant à la vertu d'humilité, c'est la veritable connoissance et volontaire reconnoissance de nostre abjection. Or le haut point de cette humilité gist à non seulement reconnoistre volontairement nostre abjection, mais l'aymer et s'y complaire, et non point par manquement de courage et genero-

sité, mais pour exalter tant plus la divine Majesté, et estimer beaucoup plus le prochain en comparayson de nous-mesmes. Et c'est cela à quoy je vous exhorte, et que pour mieux entendre, sachés qu'entre les maux que nous souffrons les uns sont abjectz et les autres honnorables : plusieurs s'accommodent aux honnorables, mays presque nul ne veut s'accommoder aux abjectz. Voyés un devocieux hermite tout deschiré et plein de froid : chacun honnore son habit gasté avec compassion de sa souffrance ; mays si un pauvre artisan, un pauvre gentil-homme, une pauvre damoyselle en est de mesme, on l'en mesprise, on s'en mocque, et voylà comme sa pauvreté est abjecte. Un religieux reçoit devotement un aspre censure de son superieur, ou un enfant de son pere : chacun appellera cela mortification, obedience, et sagesse ; un chevalier et une dame en souffrira de mesme de quelqu'un, et quoy que ce soit pour l'amour de Dieu, chacun l'appellera coüardise et lascheté. Voylà donq encor un autre mal abject. Une personne a un chancre au bras, et l'autre l'a au visage : celuy-là n'a que le mal, mays cettuy-cy, avec le mal, a le mespris, le desdain, et l'abjection.

Or je dis maintenant, qu'il ne faut pas seulement aymer le mal : ce qui se fait par la vertu de la patience ; mais il faut aussi cherir l'abjection : ce qui se fait par la vertu de l'humilité.

De plus, il y a des vertus abjectes et des vertuz honnorables. La patience, la douceur, la simplicité et l'humilité mesme sont des vertus que les mondains tiennent pour viles et abjectes ; au contraire, ilz estiment beaucoup la prudence, la vaillance et la liberalité. Il y a encor des actions d'une mesme vertu dont les unes sont mesprisées, et les autres honnorées. Donner l'aumosne et pardonner les offencés sont deux actions de charité : la premiere est honnorée d'un chacun, et l'autre mesprisée aux yeux du monde. Un jeune gentil-homme, ou une jeune dame, qui ne s'abandonnera

pas au desreglement d'une trouppe debauchée à parler, joüer, danser, boire, vestir, sera brocardé et censuré par les autres, et sa modestie sera nommée ou bigotterie, ou affeterie : aymer cela, c'est aymer son abjection. En voicy d'une autre sorte. Nous allons visiter les malades : si on m'envoye au plus miserable, ce me sera une abjection selon le monde : c'est pourquoy je l'aymeray ; si on m'envoye à ceux de qualité, c'est une abjection selon l'esprit, car il n'y a pas tant de vertu ni de merite, et j'aymeray donq cette abjection. Tombant emmi la ruë, outre le mal, l'on en reçoit de la honte : il faut aymer cette abjection. Il y a mesme des fautes esquelles il n'y a aucun mal que la seule abjection ; et l'humilité ne requiert pas qu'on les fasse expressement, mais elle requiert bien qu'on ne s'inquiete point quand on les aura commises. Telles sont certaines sottises, incivilités et inadvertances, lesquelles comme il faut eviter avant qu'elles soient faites pour obeïr à la civilité et prudence, aussi faut-il, quand elles sont faites, acquiescer à l'abjection qui nous en revient, et l'accepter de bon cœur pour suivre la sainte humilité. Je dis bien davantage : si je me suis desreglé par cholere ou par dissolution à dire des paroles indecentes, et desquelles Dieu et le prochain est offensé, je me repentiray vivement et seray extremement marry de l'offence, laquelle je m'essayeray de reparer le mieux qu'il me sera possible ; mays je ne laisseray pas d'aggreer l'abjection et le mespris qui m'en arrive ; et si l'un se pouvoit separer d'avec l'autre, je rejetterois ardemment le peché, et garderois humblement l'abjection.

Mais quoy que nous aymions l'abjection qui s'ensuit du mal, si ne faut-il pas laisser de remedier au mal qui l'a causée par des moyens propres et legitimes, et sur tout quand le mal est de consequence. Si j'ay quelque mal abject au visage j'en procureray la guerison, mais non pas que l'on oubli l'abjection laquelle j'en ay receuë. Si j'ay fait une chose qui

n'offense personne, je ne m'en excuseray pas, par ce qu'encor que ce soit un defaut, si est-ce qu'il n'est pas permanent : je ne pouvois donq m'en excuser que pour l'abjection qui m'en revient; or c'est cela que l'humilité ne peut permettre : mais si par mesgarde ou par sottise j'ay offensé ou scandalisé quelqu'un, je repareray l'offense par quelque veritable excuse, d'autant que le mal est permanent et que la charité m'oblige de l'effacer. Au demeurant il arrive quelquesfois que la charité requiert que nous remedions à l'abjection pour le bien du prochain, auquel nostre reputation est necessaire ; mais en ce cas-là, ostant nostre abjection de devant les yeux du prochain pour enpescher son scandale, il la faut serrer et cacher dedans nostre cœur, affin qu'il s'en edifie.

Mays vous voudriés sçavoir, Philothée, quelles sont les meilleures abjections; et je vous dis clairement que les plus profitables à l'ame et aggreables à Dieu sont celles que nous avons par accident, ou par la condition de nostre vie, par ce que nous ne les avons pas choysies, ains les avons receuës telles que Dieu nous les a envoyées, duquel l'eslection est tous-jours meilleure que la nostre. Que s'il en failloit choysir, les plus grandes sont les meilleures; et celles-là sont estimées les plus grandes qui sont plus contraires à nos inclinations, pourveu qu'elles soient conformes à nostre vacation; car, pour le dire une fois pour toutes, nostre choix et eslection gaste et amoindrit presque toutes nos vertus. Ah! qui nous fera la grace de pouvoir dire avec ce grand roy : « J'ay choysi d'estre abject en la maison de Dieu plus tost que d'habiter és tabernacles des pecheurs. » Nul ne le peut, chere Philothée, que celuy qui, pour nous exalter, vesquit et mourut en sorte qu'il fut « l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Je vous ay dit beaucoup de choses qui vous sembleront dures quand vous les considererés; mays croyés-moy, elles seront plus douces que le succre et le miel quand vous les pratiquerés.

CHAPITRE VII.

Comme il faut conserver la bonne renommée, pratiquant l'humilité.

La loüange, l'honneur et la gloire ne se donnent pas aux hommes pour une simple vertu, mays pour une vertu excellente. Car par la loüange nous voulons persuader aux autres d'estimer l'excellence de quelques-uns; par l'honneur nous protestons que nous l'estimons nous-mesmes; et la gloire n'est autre chose, à mon advis, qu'un certain esclat de reputation qui rejaillit de l'assemblage de plusieurs loüanges et honneurs : si que les honneurs et loüanges sont comme des pierres precieuses, de l'amas desquelles reüscit la gloire comme un esmail. Or l'humilité ne pouvant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller, ou devoir estre preferés aux autres, ne peut aussi permettre que nous recherchions la loüange, l'honneur, ni la gloire, qui sont deuës à la seule excellence; elle consent bien neantmoins à l'advertissement du Sage, qui nous admoneste d'avoir soin de nostre renommée, par ce que la bonne renommée est une estime, non d'aucune excellence, mais seulement d'une simple et commune preud'hommie et integrité de vie, laquelle l'humilité n'enpesche pas que nous ne reconnoissions en nous-mesmes, ni par consequent que nous en desirions la reputation. Il est vray que l'humilité mespriseroit la renommée, si la charité n'en avoit besoin; mays, par ce qu'elle est l'un des fondemens de la societé humaine, et que sans elle nous sommes non seulement inutiles, mays dommageables au public à cause du scandale qu'il en reçoit, la charité requiert et l'humilité aggrée que nous la desirions et conservions precieusement.

Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles-mesmes ne sont pas beaucoup prisables, servent neantmoins de beaucoup, non seulement pour les embellir, mais aussi

pour conserver les fruitz tandis qu'ilz sont encor tendres : ainsy la bonne renommée, qui de soy-mesme n'est pas une chose fort desirable, ne laisse pas d'estre tres-utile, non seulement pour l'ornement de nostre vie, mays aussi pour la conservation de nos vertus, et principalement des vertuz encor tendres et foibles. L'obligation de maintenir nostre reputation, et d'estre telz que l'on nous estime, force un courage genereux d'une puissante et douce violence. Conservons nos vertus, ma chere Philothée, par ce qu'elles sont aggreables à Dieu, grand et souverain objet de toutes nos actions. Mays, comme ceux qui veulent garder les fruitz ne se contentent pas de les confire, ains les mettent dedans des vases propres à la conservation d'iceux; de mesme, bien que l'amour divin soit le principal conservateur de nos vertuz, si est-ce que nous pouvons encor employer la bonne renommée comme fort propre et utile à cela.

Il ne faut pas pourtant que nous soyons trop ardens, exactz et pointilleux à cette conservation. Car ceux qui sont si doüilletz et sensibles pour leur reputation ressemblent à ceux qui, pour toutes sortes de petites incommodités, prennent des medecines : car ceux-cy, pensans conserver leur santé, la gastent tout à fait; et ceux-là, voulans maintenir si delicatement leur reputation, la perdent entierement; car par cette tendreté ilz se rendent bigearres, mutins, insupportables, et provoquent la malice des mesdisans.

La dissimulation et mespris de l'injure et calomnie est pour l'ordinaire un remede beaucoup plus salutaire que le ressentiment, la conteste et la vengeance : le mespris les fait esvanouir ; si on s'en courrouce, il semble qu'on les advouë. Les crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent; ni certes la medisance, sinon ceux qui s'en mettent en peine.

La crainte excessive de perdre sa renommée tesmoigne une grande deffiance du fondement d'icelle, qui est la verité d'une bonne vie. Les villes qui ont des pontz de bois sur des

grands fleuves craignent qu'ilz ne soient emportés à toutes sortes de desbordemens ; mais celles qui les ont de pierres n'en sont en peyne que pour des inondations extraordinaires : ainsy ceux qui ont une ame solidement chrestienne mesprisent ordinairement les desbordemens des langues injurieuses ; mays ceux qui se sentent foibles s'inquietent à tout propos. Certes, Philothée, qui veut avoir reputation envers tous la perd envers tous ; et celuy merite de perdre l'honneur, qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vrayement infames et deshonnorés.

La reputation n'est que comme une enseigne qui fait connoistre où la vertu loge ; la vertu doit donq estre en tout et partout preferée. C'est pourquoy, si l'on dit que vous estes un hypocrite, par ce que vous vous rangés à la devotion ; si l'on vous tient pour homme de bas courage, par ce que vous avés pardonné l'injure, mocqués-vous de tout cela. Car, outre que telz jugemens se font par des niaises et sottes gens, quand on devroit perdre la renommée, si ne faudroit-il pas quitter la vertu ni se destourner du chemin d'icelle, d'autant qu'il faut preferer le fruit aux feuilles, c'est à dire, le bien interieur et spirituel à tous les biens exterieurs. Il faut estre jaloux, mays non pas idolatre, de nostre renommée ; et comme il ne faut offenser l'œil des bons, aussi ne faut-il pas vouloir contenter celuy des malins. La barbe est un ornement au visage de l'homme, et les cheveux à celuy de la femme : si on arrache du tout le poil du menton et les cheveux de la teste, malaysément pourra-il jamais revenir ; mais si on le coupe seulement, voire qu'on le rase, il recroistra bien-tost apres, et reviendra plus fort et touffu : ainsy, bien que la renommée soit coupée, ou mesme tout à fait rasée par la langue des mesdisans, qui « est, dit David, comme un rasoir affilé, » il ne se faut point inquieter ; car bien-tost elle renaistra, non seulement aussi belle qu'elle estoit, ains encor plus solide. Que si toutesfois nos vices, nos

laschetés, nostre mauvaise vie nous oste la reputation, il sera malaysé que jamais elle revienne, par ce que la racine en est arrachée. Or la racine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle tandis qu'elle est en nous peut tousjours reproduire l'honneur qui luy est deu.

Il faut quitter cette vaine conversation, cette inutile pratique, cette amitié frivole, cette hantise folastre, si cela nuit à la renommée; car la renommée vaut mieux que toutes sortes de vains contentemens. Mais si, pour l'exercice de pieté, pour l'advancement en la devotion et acheminement au bien eternel, on murmure, on gronde, on calomnie, laissons abbayer les matins contre la lune; car s'ilz peuvent exciter quelque mauvaise opinion contre nostre reputation, et par ainsy couper et raser les cheveux et la barbe de nostre renommée, bien-tost elle renaistra, et le rasoir de la medisance servira à nostre honneur, comme la serpe à la vigne, qu'elle fait abonder et multiplier en fruitz.

Ayons tous-jours les yeux sur Jesus-Christ crucifié; marchons en son service avec confiance et simplicité, mays sagement et discretement : il sera le protecteur de nostre renommée; et s'il permet qu'elle nous soit ostée, ce sera pour nous en rendre une meilleure, ou pour nous faire profiter en la sainte humilité, de laquelle une seule once vaut mieux que mille livres d'honneurs. Si on nous blasme injustement, opposons paysiblement la verité à la calomnie; si elle persevere, perseverons à nous humilier : remettans ainsy nostre reputation avec nostre ame és mains de Dieu, nous ne sçaurions la mieux asseurer. Servons Dieu par la bonne et mauvaise renommée, à l'exemple de saint Paul, affin que nous puissions dire avec David : « O mon Dieu! c'est pour vous que j'ay supporté l'opprobre, et que la confusion a couvert mon visage. »

J'excepte neantmoins certains crimes si atroces et infames que nul n'en doit souffrir la calomnie quand il s'en

peut justement descharger, et certaines personnes de la bonne reputation desquelles depend l'edification de plusieurs; car en ce cas il faut tranquillement poursuivre la reparation du tort receu, suivant l'advis des theologiens.

CHAPITRE VIII.

De la douceur envers le prochain, et remede contre l'ire.

Le saint chresme, duquel par tradition apostolique on use en l'Eglise de Dieu pour les confirmations et benedictions, est composé d'huyle d'olive meslé avec le baume, qui represente, entre autres choses, les deux cheres et bien aymées vertus qui reluisoient en la sacrée personne de nostre Seigneur, lesquelles il nous a singulierement recommandées, comme si par icelles nostre cœur devoit estre specialement consacré à son service et appliqué à son imitation : « Apprenés de moy, dit-il, que je suis doux et humble de cœur. » L'humilité nous perfectionne envers Dieu, et la douceur envers le prochain. Le baume, qui (comme j'ay dit ci-dessus) prend tousjours le dessous parmy toutes les liqueurs, represente l'humilité ; et l'huyle d'olive, qui prend tous-jours le dessus, represente la douceur et debonnaireté, laquelle surmonte toutes choses, et excelle entre les vertus, comme estant la fleur de la charité, laquelle, selon saint Bernard, est en sa perfection quand non seulement elle est patiente, mays quand outre cela elle est douce et debonnaire. Mais prenés garde, Philothée, que ce chresme mystique, composé de douceur et d'humilité, soit dedans vostre cœur ; car c'est un des grands artifices de l'ennemy de faire que plusieurs s'amusent aux paroles et contenances exterieures de ces deux vertuz, qui, n'examinans pas bien leurs affections interieures, pensent estre humbles et doux, et ne le sont neantmoins nullement en effet : ce que l'on reconnoist par ce que, nonobstant leur

ceremonieuse douceur et humilité, à la moindre parole qu'on leur dit de travers, à la moindre petite injure qu'ils reçoivent, ils s'eslevent avec une arrogance nonpareille. On dit que ceux qui ont pris le preservatif que l'on appelle communement la grace de saint Paul n'enflent point estans morduz et picqués de la vipere, pourveu que la grace soit de la fine : de mesme, quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vrayes, elles nous garantissent de l'enflure et ardeur que les injures ont accoustumé de provoquer en nos cœurs. Que si, estans piqués et mordus par les medisans et ennemis, nous devenons fiers, enflés, et despités, c'est signe que nos humilités et douceurs ne sont pas veritables et franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce saint et illustre patriarche Joseph, renvoyant ses freres d'Egypte en la mayson de son pere, leur donna ce seul advis : « Ne vous courroucés point en chemin. » Je vous en dis de mesme, Philothée : cette miserable vie n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ; ne nous courrouçons donq point en chemin les uns avec les autres ; marchons avec la trouppe de nos freres et compaignons doucement, paysiblement et amiablement : mais je vous dis nettement et sans exception : ne vous courroucés point du tout, s'il est possible, et ne recevés aucun pretexte, quel qu'il soit, pour ouvrir la porte de vostre cœur au courroux ; car saint Jacques dit tout court et sans reserve que « l'ire de l'homme n'opere point la justice de Dieu. » Il faut voirement resister au mal, et reprimer les vices de ceux que nous avons en charge constamment et vaillamment, mays doucement et paysiblement. Rien ne matte tant l'elephant courroucé que la veuë d'un aignelet, et rien ne romp si aysément la force des canonades que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoy qu'accompaignée de rayson, que celle qui n'a aucune autre origine que la rayson seule. Car l'ame raisonnable estant naturellement sujette à la rayson, elle n'est sujette à

la passion que par tyrannie ; et partant, quand la rayson est accompaignée de passion, elle se rend odieuse, sa juste domination estant avilie par la societé de la tyrannie. Les princes honnorent et consolent infiniment les peuples quand ilz les visitent avec un train de paix ; mais quand ilz conduisent des armées, quoy que ce soit pour le bien public, leurs venuës sont tous-jours desaggreables et dommageables, par ce qu'encor qu'ilz facent exactement observer la discipline militaire entre les soldatz, si ne peuvent-ilz jamais tant faire qu'il n'arrive tous-jours quelque desordre, par lequel le bon homme est foulé : ainsy, tandis que la rayson regne et exerce paisiblement les chastimens, corrections et reprehensions, quoy que ce soit rigoureusement et exactement, chacun l'ayme et l'appreuve ; mays quand elle conduit avec soy l'ire, la cholere et le courroux, qui sont, dit saint Augustin, ses soldatz, elle se rend plus effroyable qu'aymable, et son propre cœur en demeure tous-jours foulé et maltraitté. Il est mieux, dit le mesme saint Augustin escrivant à Profuturus, de refuser l'entrée à l'ire juste et equitable que de la recevoir, pour petite qu'elle soit, par ce qu'estant receuë, il est malaysé de la faire sortir, d'autant qu'elle entre comme un petit surgeon, et en moins de rien elle grossit et devient une poutre. Que si une fois elle peut gaigner la nuit, et que le soleil se couche sur nostre ire (ce que l'Apostre defend), se convertissant en hayne, il n'y a quasi plus moyen de s'en desfaire ; car elle se nourrit de mille fausses persuasions, puisque jamais nul homme courroucé ne pensa son courroux estre injuste.

Il est donq mieux d'entreprendre de sçavoir vivre sans cholere que de vouloir user moderément et sagement de la cholere ; et quand par imperfection et foiblesse nous nous trouvons surpris d'icelle, il est mieux de la repousser vistement que de vouloir marchander avec elle ; car pour peu qu'on luy donne de loysir, elle se rend maistresse de la place,

et fait comme le serpent, qui tire aysément tout son corps où il peut mettre la teste. Mais comment la repousseray-je? me dirés-vous. Il faut, ma Philothée, qu'au premier ressentiment que vous en aurés, vous ramassiés promptement vos forces, non point brusquement ni impetueusement, mays doucement, et neantmoins serieusement. Car comme on voit és audiences de plusieurs senatz et parlemens que les huissiers crians : paix-là ! font plus de bruit que ceux qu'ilz veulent faire taire, aussi il arrive maintesfois que, voulans avec impetuosité reprimer nostre cholere, nous excitons plus de trouble en nostre cœur qu'elle n'avoit pas fait, et le cœur estant ainsy troublé ne peut plus estre maistre de soy-mesme.

Apres ce doux effort, pratiqués l'advis que saint Augustin ja vieil donnoit au jeune evesque Auxilius : « Fay, dit-il, ce qu'un homme doit faire. Que s'il t'arrive ce que l'homme de Dieu dit au psalme : *Mon œil est troublé de grand' cholere*, recours à Dieu, criant : *Ayés misericorde de moy, Seigneur*, affin qu'il estende sa dextre pour reprimer ton courroux. » Je veux dire qu'il faut invoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agités de cholere, à l'imitation des apostres tourmentés du vent et de l'orage emmy les eaux ; car il commandera à nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande. Mays tous-jours je vous advertis que l'orayson qui se fait contre la cholere presente et pressante doit estre pratiquée doucement, tranquillement, et non point violemment : ce qu'il faut observer en tous les remedes qu'on use contre ce mal.

Avec cela, soudain que vous vous appercevrés avoir fait quelque acte de cholere, reparés la faute par un acte de douceur exercé promptement à l'endroit de la mesme personne contre laquelle vous vous serés irritée. Car tout ainsy que c'est un souverain remede contre le mensonge que de s'en desdire sur le champ, aussi tost que l'on s'apperçoit de l'avoir

dit, ainsy est-ce un bon remede contre la cholere de la reparer soudainement par un acte contraire de douceur; car, comme l'on dit, les playes fraisches sont plus aysément remediables.

Au surplus, lors que vous estes en tranquillité et sans aucun sujet de cholere, faites grande provision de douceur et debonnaireté, disant toutes vos paroles et faysant toutes vos actions, petites et grandes, en la plus douce façon qu'il vous sera possible, vous resouvenant que l'Espouse, au Cantique des Cantiques, n'a pas seulement le miel en ses levres et au bout de sa langue, mays elle l'a encor dessous la langue, c'est à dire dans la poitrine; et n'y a pas seulement du miel, mays encore du lait. Car aussi ne faut-il pas seulement avoir la parole douce à l'endroit du prochain, mays encor toute la poitrine, c'est à dire, tout l'interieur de nostre ame; et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est à dire la suavité de la conversation civile avec les estrangers, mais aussi la douceur du lait entre les domestiques et proches voysins : en quoy manquent grandement ceux qui en la ruë semblent des anges, et en la mayson des diables.

CHAPITRE IX.

De la douceur envers nous-mesmes.

L'une des bonnes pratiques que nous sçaurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mesmes, ne despitant jamais contre nous-mesmes, ni contre nos imperfections. Car encor que la rayson veut que quand nous faysons des fautes nous en soyons desplaysans et marris, si faut-il neantmoins que nous nous enpeschions d'en avoir une desplaysance aigre et chagrine, despiteuse et cholere. En quoy font une grande faute plusieurs, qui s'estans mis en

cholere, se courroucent de s'estre courroucés, entrent en chagrin de s'estre chagrinés, et ont despit de s'estre despités; car par ce moyen ilz tiennent leur cœur confit et destrempé en la cholere : et si bien il semble que la seconde cholere ruine la premiere, si est-ce neantmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle cholere à la premiere occasion qui s'en presentera ; outre que ces choleres, despitz et aigreurs que l'on a contre soy-mesme, tendent à l'orgueil, et n'ont origine que de l'amour propre, qui se trouble et s'inquiete de nous voir imparfaitz. Il faut donq avoir un desplaysir de nos fautes qui soit paysible, rassis et ferme. Car tout ainsy qu'un juge chastie bien mieux les meschans faysant ses sentences par rayson et en esprit de tranquillité que non pas quand il les fait par impetuosité et passion, d'autant que jugeant avec passion il ne chastie pas les fautes selon qu'elles sont, mays selon qu'il est luy-mesme; ainsy nous nous chastions bien mieux nous-mesmes par des repentances tranquilles et constantes que non pas par des repentances aigres, empressées et choleres, d'autant que ces repentances faites avec impetuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations.

Par exemple, celuy qui affectionne la chasteté se despitera avec une amertume nonpareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, et ne se fera que rire d'une grosse mesdisance qu'il aura commise. Au contraire, celuy qui haït la mesdisance se tourmentera d'avoir fait une legere murmuration, et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté; et ainsy des autres. Ce qui n'arrive pour autre chose sinon d'autant qu'ilz ne font pas le jugement de leur conscience par rayson, mais par passion.

Croyés-moy, Philothée : comme les remonstrances d'un pere, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que non pas les choleres et courroux; ainsy, quand nostre cœur aura fait

quelque faute, si nous le reprenons avec des remonstrances douces et tranquilles, ayans plus de compassion de luy que de passion contre luy, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le penetrera mieux que ne feroit pas une repentance depiteuse, ireuse et tempestueuse.

Pour moy, si j'avois, par exemple, grande affection de ne point tumber au vice de la vanité, et que j'y fusse neantmoins tumbé d'une grande cheute, je ne voudrois pas reprendre mon cœur en cette sorte : *N'es-tu pas miserable et abominable, qu'apres tant de resolutions tu t'es laissé emporter à la vanité? Meurs de honte! ne leve plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traistre et desloyal à ton Dieu!* et semblables choses; mais je voudrois le corriger raysonnablement et par voye de compassion : *Or sus, mon pauvre cœur, nous voylà tumbés dans la fosse laquelle nous avions tant resolu d'eschapper. Ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais; reclamons la misericorde de Dieu, et esperons en elle, qu'elle nous assistera pour desormais estre plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage! soyons meshuy sur nos gardes; Dieu nous aydera, nous ferons prou;* et voudrois sur cette reprehension bastir une solide et ferme resolution de ne plus tumber en la faute, prenant les moyens convenables à cela, et mesmement l'advis de mon directeur.

Que si neantmoins quelqu'un ne treuve pas que son cœur puisse estre assés esmeu par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une reprehension dure et forte pour l'exciter à une profonde confusion, pourveu qu'apres avoir rudement gourmandé et courroucé son cœur, il finisse par un allegement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand penitent qui, voyant son ame affligée, la relevoit en cette sorte : « Pourquoy es-tu triste, ô mon ame! et pourquoy me

troubles-tu? Espere en Dieu, car je le beniray encores comme le salut de ma face et mon vray Dieu. »

Relevés donq vostre cœur, quand il tumbera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connoissance de vostre misere, sans nullement vous estonner de vostre cheute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la foiblesse foible, et la misere chetive. Detestés neantmoins de toutes vos forces l'offence que Dieu a receu de vous, et, avec un grand courage et confiance en la misericorde d'iceluy, remettés-vous au train de la vertu que vous aviés abandonnée.

CHAPITRE X.

Qu'il faut traitter des affaires avec soin, et sans empressement ni soucy.

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien differentes de la solicitude, soucy et empressement. Les anges ont soin pour nostre salut et le procurent avec diligence, mays ilz n'en ont point pour cela de solicitude, soucy, ni d'empressement; car le soin et la diligence appartiennent à leur charité, mays aussi la solicitude, le soucy et l'empressement seroient totalement contraires à leur felicité, puisque le soin et la diligence peuvent estre accompagnés de la tranquillité et paix d'esprit, mais non pas la solicitude, ni le soucy, et beaucoup moins l'empressement.

Soyés donq soigneuse et diligente en tous les affaires que vous aurés en charge, ma Philothée, car Dieu vous les ayant confiés veut que vous en ayés un grand soin; mais, s'il est possible, n'en soyés pas en solicitude et soucy, c'est à dire, ne les entreprenés pas avec inquietude, anxieté et ardeur, ne vous empressés point en la besoigne; car toute sorte d'empressement trouble la rayson et le jugement, et

nous enpesche mesme de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

Quand nostre Seigneur reprend sainte Marthe, il dit: « Marthe, Marthe, tu es en soucy, et tu te troubles pour beaucoup de choses. » Voyés-vous, si elle eust esté simplement soigneuse, elle ne se fust point troublée; mays par ce qu'elle estoit en soucy et inquietude, elle s'empresse et se trouble; et c'est en quoy nostre Seigneur la reprend. Les fleuves qui vont doucement coulans en la playne portent les grands batteaux et riches marchandises, et les pluyes qui tumbent doucement en la campagne la fecondent d'herbes et de graines; mays les torrens et rivieres qui à grands flotz courent sur la terre ruinent leurs voysinages, et sont inutiles au trafic, comme les pluyes vehementes et tempestueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besoigne faite avec impetuosité et empressement ne fut bien faite. Il faut depescher tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. « Celuy qui se haste, dit Salomon, court fortune de chopper et heurter des piedz. » Nous faysons tous-jours assés tost quand nous faysons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles; mais ilz ne font sinon la cire, et non point de miel : ainsy ceux qui s'empressent d'un soucy cuisant, et d'une solicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup, ni bien.

Les moushes ne nous inquietent pas par leur effort, mays par la multitude : ainsy les grands affaires ne nous troublent pas tant comme les menus quand ilz sont en grand nombre. Recevés donq les affaires qui vous arriveront en paix, et taschés de les faire par ordre l'un apres l'autre; car si vous les voulés faire tout à coup ou en desordre, vous ferés des effortz qui vous fouleront, et allanguiront vostre esprit, et pour l'ordinaire vous demeurerés accablée sous la presse et sans effet.

En tous vos affaires appuyés-vous totalement sur la pro-

vidence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent reüscir ; travaillés neantmoins de vostre costé tout doucement pour cooperer avec icelle, et puis croyés que, si vous vous estes bien confiée en Dieu, le succés qui vous arrivera sera tous-jours le plus profitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauvais selon vostre jugement particulier.

Faites comme les petitz enfans, qui de l'une des mains se tiennent à leur pere, et de l'autre cueillent des frayses ou des meures le long des hayes. Car de mesme, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenés tous-jours de l'autre la main du Pere celeste, vous retournant de tems en tems à luy pour voir s'il a aggreable vostre mesnage ou vos occupations. Et gardés bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage ; car s'il vous abandonne, vous ne ferés point de pas sans donner du nés en terre. Je veux dire, ma Philothée, que quand vous serés parmi les affaires et occupations communes, qui ne requierent pas une attention si forte et si pressante, vous regardiés plus Dieu que les affaires ; et quand les affaires sont de si grande importance qu'ilz requierent toute vostre attention pour estre bien faitz, de tems en tems vous regarderés à Dieu : comme font ceux qui navigent en mer, lesquelz, pour aller à la terre qu'ilz desirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas où ilz voguent. Ainsy Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et vostre travail sera suivi de consolation.

CHAPITRE XI.

De l'obeïssance.

La seule charité nous met en la perfection, mais l'obeïssance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grands moyens pour l'acquerir : l'obeïssance consacre nostre cœur, la chas-

teté nostre corps, et la pauvreté nos moyens à l'amour et service de Dieu. Ce sont les trois branches de la croix spirituelle, toutes trois neantmoins fondées sur la quatrieme, qui est l'humilité. Je ne diray rien de ces trois vertuz en tant qu'elles sont voüées solemnellement, par ce que cela ne regarde que les religieux; ni mesme en tant qu'elles sont voüées simplement, d'autant qu'encor que le vœu donne tous-jours beaucoup de graces et de merite à toutes les vertus, si est-ce que pour nous rendre parfaitz il n'est pas necessaire qu'elles soient voüées, pourveu qu'elles soient observées. Car bien qu'estans voüées, et sur tout solemnellement, elles mettent l'homme en l'estat de perfection, si est-ce que pour le mettre en la perfection il suffit qu'elles soient observées, y ayant bien de la difference entre l'estat de perfection et la perfection, puisque tous les evesques et religieux sont en l'estat de perfection, et tous neantmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se void que trop. Taschons donq, Philothée, de bien pratiquer ces trois vertuz, un chacun selon sa vocation; car encor qu'elles ne nous mettent pas en l'estat de perfection, elles nous donneront neantmoins la perfection mesme. Aussi nous sommes tous obligés à la pratique de ces trois vertus, quoy que non pas tous à les pratiquer de mesme façon.

Il y a deux sortes d'obeïssance : l'une necessaire, et l'autre volontaire. Par la necessaire, vous devés humblement obeïr à vos superieurs ecclesiastiques, comme au pape et à l'evesque, au curé, et à ceux qui sont commis de leur part; vous devés obeïr à vos superieurs politiques, c'est à dire à vostre prince et aux magistratz qu'il a establis sur vostre pays; vous devés en fin obeïr à vos superieurs domestiques, c'est à dire à vostre pere, mere, maistre, maistresse. Or cette obeïssance s'appelle necessaire par ce que nul ne se peut exempter du devoir d'obeïr à ces superieurs-là, Dieu les ayant mis en auctorité de commander et gouverner chacun

en ce qu'ilz ont en charge sur nous. Faites donq leurs commandemens, et cela est de necessité; mays pour estre parfaite, suivés encor leurs conseilz, et mesme leurs desirs et inclinations, en tant que la charité et prudence vous le permettra. Obeïssés quand ilz vous ordonneront chose aggreable, comme de manger, prendre de la recreation; car encor qu'il semble que ce n'est pas grande vertu d'obeïr en ce cas, ce seroit neantmoins un grand vice de desobeïr. Obeïssés és choses indifferentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obeïssance desjà fort recommandable. Obeïssés en choses malaysées, aspres et dures, et ce sera une obeïssance parfaite. Obeïssés en fin doucement sans replique, promptement sans retardation, gayement sans chagrin, et sur tout obeïssés amoureusement pour l'amour de celuy qui pour l'amour de nous s'est fait obeïssant jusques à la mort de la croix, et lequel, comme dit saint Bernard, ayma mieux perdre la vie que l'obeïssance.

Pour apprendre aysément à obeïr à vos superieurs, condescendés aysément à la volonté de vos semblables, cedant à leurs opinions en ce qui n'est mauvais, sans estre contentieuse ni revesche; accommodés-vous volontiers aux desirs de vos inferieurs, autant que la rayson le permettra, sans exercer aucune auctorité imperieuse sur eux tandis qu'ilz sont bons.

C'est un abus de croire que si on estoit religieux ou religieuse on obeïroit aysément, si l'on se treuve difficile et revesche à rendre obeïssance à ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appellons obeïssance volontaire celle à laquelle nous nous obligeons par nostre propre election, et laquelle ne nous est point imposée par autruy. On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son evesque, son pere et sa mere, ni mesme souventesfois son mari; mays on choisit bien son confesseur, son directeur. Or, soit qu'en le choisissant on face

vœu d'obeïr (comme il est dit que la Mere Terese, outre l'obeïssance solemnellement voüée au superieur de son ordre, s'obligea par un vœu simple d'obeïr au Pere Gratian), ou que sans vœu on se dedie à l'obeïssance de quelqu'un, tousjours cette obeïssance s'appelle volontaire à rayson de son fondement, qui depend de nostre volonté et election.

Il faut obeïr à tous les superieurs, à chacun neantmoins en ce de quoy il a charge sur nous : comme, en ce qui regarde la police et les choses publiques, il faut obeïr aux princes ; aux prelatz, en ce qui regarde la police ecclesiastique ; és choses domestiques, au pere, au maistre, au mary ; quant à la conduite particuliere de l'ame, au directeur et confesseur particulier.

Faites-vous ordonner les actions de pieté que vous devés observer par vostre pere spirituel, par ce qu'elles en seront meilleures, et auront double grace et bonté : l'une d'ellesmesmes, puisqu'elles sont pieuses ; et l'autre de l'obeïssance qui les aura ordonnées, et en vertu de laquelle elles seront faites. Bienheureux sont les obeïssans, car Dieu ne permettra jamais qu'ilz s'egarent.

CHAPITRE XII.

De la necessité de la chasteté.

La chasteté est le lys des vertus; elle rend les hommes presque egaux aux anges : rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes, c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnesteté, et la profession d'icelle honneur ; elle est nommée integrité, et son contraire corruption. Bref, elle a sa gloire toute à part, d'estre la belle et blanche vertu de l'ame et du corps.

Il n'est jamais permis de tirer aucun impudique playsir de nos corps en quelque façon que ce soit, sinon en un legi-

time mariage, duquel la sainteté puisse par une juste compensation reparer le dechet que l'on reçoit en la delectation. Et encor au mariage faut-il observer l'honnesteté de l'intention, affin que s'il y a quelque messeance en la volupté qu'on exerce, il n'y ait rien que d'honnesteté en la volonté qui l'exerce.

Le cœur chaste est comme la mere-perle, qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel; car il ne peut recevoir aucun playsir que celuy du mariage, qui est ordonné du ciel : hors de là, il ne luy est pas permis seulement d'y penser d'une pensée voluptueuse, volontaire et entretenuë.

Pour le premier degré de cette vertu, gardés-vous, Philothée, d'admettre aucune sorte de volupté qui soit prohibée et defenduë, comme sont toutes celles qui se prennent hors le mariage, ou mesme au mariage, quand elles se prennent contre la regle du mariage.

Pour le second, retranchés-vous tant qu'il vous sera possible des delectations inutiles et superfluës, quoy que loysibles et permises.

Pour le troisieme, n'attachés point vostre affection aux playsirs et voluptés qui sont commandées et ordonnées; car, bien qu'il faille pratiquer les delectations necessaires, c'est à dire celles qui regardent la fin et institution du saint mariage, si ne faut-il pas pourtant y jamais attacher le cœur et l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de cette vertu. Ceux qui sont en viduité doivent avoir une chasteté courageuse, qui ne mesprise pas seulement les objetz presens et futurs, mais qui resiste aux imaginations que les playsirs loysiblement receuz au mariage peuvent produire en leurs espritz, qui pour cela sont plus tendres aux amorces deshonnestes. Pour ce sujet, saint Augustin admire la pureté de son cher Alipius, qui avoit totalement oublié et mesprisé les

voluptes charnelles, lesquelles il avoit neantmoins quelquefois experimentées en sa jeunesse. Et de vray, tandis que les fruitz sont bien entiers, ilz peuvent estre conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leur propre feüillage; mais estant une fois entamés, il est presque impossible de les garder que par le miel et le succre en confiture. Ainsy la chasteté qui n'est point encor blessée ni violée peut estre gardée en plusieurs sortes ; mays estant une fois entamée, rien ne la peut conserver qu'une excellente devotion, laquelle, comme j'ay souvent dit, est le vray miel et succre des espritz.

Les vierges ont besoin d'une chasteté extremement simple et doüillette, pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensées, et mespriser d'un mespris absolu toutes sortes de playsirs immondes, qui à la verité ne meritent pas d'estre desirés par les hommes, puisque les asnes et pourceaux en sont plus capables qu'eux. Que donq ces ames pures se gardent bien de jamais revoquer en doute que la chasteté ne soit incomparablement meilleure que tout ce qui luy est incompatible; car, comme dit le grand saint Hierosme, l'ennemi presse violemment les vierges au desir de l'essay des voluptés, les leur representant infiniment plus playsantes et delicieuses qu'elles ne sont : ce qui souvent les trouble bien fort, tandis, dit ce saint Pere, qu'elles estiment plus doux ce qu'elles ignorent. Car, comme le petit papillon, voyant la flamme, va curieusement voletant autour d'icelle pour essayer si elle est aussi douce que belle, et, pressé de cette fantasie, ne cesse point qu'il ne se perde au premier essay; ainsy les jeunes gens bien souvent se laissent tellement saysir de la fausse et sotte estime qu'ilz ont du playsir des flammes voluptueuses, qu'apres plusieurs curieuses pensées ilz s'y vont en fin finale ruiner et perdre, plus sotz en cela que les papillons, d'autant que ceux-cy ont quelque occasion de cuider que le feu soit delicieux puisqu'il est si

beau, où ceux-là, sachans que ce qu'ilz recherchent est extremement deshonneste, ne laissent pas pour cela d'en surestimer la fole et brutale delectation.

Mais quant à ceux qui sont mariés, c'est chose veritable (et que neantmoins le vulgaire ne peut penser) que la chasteté leur est fort necessaire, par ce qu'en eux elle ne consiste pas à s'abstenir absolument des playsirs charnelz, mays à se contenir entre les playsirs. Or comme ce commandement: *courroucés-vous et ne pechés point*, est à mon advis plus difficile que cettuy-cy : *ne vous courroucés point*, et qu'il est plus tost fait d'eviter la cholere que de la regler; aussi est-il plus aysé de se garder tout à fait des voluptés charnelles que de garder la moderation en icelles. Il est vray que la sainte licence du mariage a une force particuliere pour esteindre le feu de la concupiscence; mays l'infirmité de ceux qui en joüissent passe aysément de la permission à la dissolution, et de l'usage à l'abus; et comme l'on void beaucoup de riches desrober, non point par indigence, mais par avarice, aussi void-on beaucoup de gens mariés se desborder par la seule intemperance et lubricité, nonobstant le legitime objet auquel ilz se devroient et pourroient arrester, leur concupiscence estant comme un feu volage qui va brusletant çà et là, sans s'attacher nulle part. C'est tous-jours chose dangereuse de prendre des medicamens violens, par ce que si l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ilz ne soient pas bien preparés, on en reçoit beaucoup de nuisance : le mariage a esté beni et ordonné en partie pour remede à la concupiscence, et c'est sans doute un tres-bon remede, mays violent neantmoins, et par consequent tres-dangereux s'il n'est discretement employé.

J'adjouste que la varieté des affaires humaines, oütre les longues maladies, separe souvent les maris d'avec leurs femmes. C'est pourquoy les mariés ont besoin de deux sortes de chasteté : l'une pour l'abstinence absoluë, quand ilz sont

separés és occasions que je viens de dire ; l'autre pour la moderation, quand ilz sont ensemble en leur train ordinaire. Certes sainte Catherine de Sienne vid entre les damnés plusieurs ames grandement tourmentées pour avoir violé la sainteté du mariage : ce qui estoit arrivé, disoit-elle, non pas pour la grandeur du peché , car les meurtres et les blasphemes sont plus enormes, mais d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience, et par consequent continuent longuement en iceluy.

Vous voyés donq que la chasteté est necessaire à toutes sortes de gens. « Suivés la paix avec tous, dit l'Apostre, et la sainteté, sans laquelle aucun ne verra Dieu. » Or par la sainteté il entend la chasteté, comme saint Hierosme et saint Chrisostome ont remarqué. Non, Philothée, nul ne verra Dieu sans la chasteté ; nul n'habitera en son saint tabernacle qui ne soit net de cœur ; et, comme dit le Sauveur mesme, « les chiens » et impudiques en seront bannis ; et : « bienheureux sont les netz de cœur, car ilz verront Dieu. »

CHAPITRE XIII.

Advis pour conserver la chasteté.

Soyés extremement prompte à vous destourner de tous les acheminemens et de toutes les amorces de la lubricité ; car ce mal agit insensiblement, et par des petitz commencemens fait progrés à des grands accidens. Il est tous-jours plus aysé à fuir qu'à guerir.

Les corps humains ressemblent à des verres, qui ne peuvent estre portés les uns avec les autres en se touchant sans courir fortune de se rompre ; et aux fruitz, lesquelz, quoy qu'entiers et bien assaysonnés, reçoivent de la tare s'entretouchans les uns les autres : l'eau mesme, pour fraische qu'elle soit dedans un vase, estant touchée de quelque animal terrestre ne peut

longuement conserver sa fraischeur. Ne permettés jamais, Philothée, qu'aucun vous touche incivilement, ni par maniere de folastrerie, ni par maniere de faveur; car, bien qu'à l'adventure la chasteté puisse estre conservée parmy ces actions, plus tost legeres que malicieuses, si est-ce que la fraischeur et fleur de la chasteté en reçoit tous-jours du detriment et de la perte. Mays de se laisser toucher deshonnestement, c'est la ruyne entiere de la chasteté.

La chasteté depend du cœur comme de son origine, mays elle regarde le corps comme sa matiere : c'est pourquoy elle se perd par tous les sens exterieurs du corps, et par les cogitations et desirs du cœur. C'est impudicité de regarder, d'ouïr, de parler, d'odorer, de toucher des choses deshonnestes, quand le cœur s'y amuse et y prend playsir. Saint Paul dit tout court : « Que la fornication ne soit pas mesmement nommée entre vous. » Les abeilles, non seulement ne veulent pas toucher les charoignes, mais fuyent et haïssent extremement toutes sortes de puanteurs qui en proviennent. L'Espouse sacrée, au Cantique des Cantiques, a ses mains qui distillent la myrrhe, liqueur preservative de la corruption; ses levres sont bandées d'un ruban vermeil, marque de la pudeur des paroles; ses yeux sont de colombe, à rayson de leur netteté; ses oreilles ont des pendans d'or, enseigne de pureté; son nés est parmi les cedres du Liban, bois incorruptible. Telle doit estre l'ame devote : chaste, nette et honneste de mains, de levres, d'oreilles, d'yeux et de tout son corps.

A ce propos, je vous represente le mot que l'ancien Pere Jean Cassian rapporte comme sorti de la bouche du grand saint Basile, qui parlant de soy-mesme dit un jour : « Je ne sçay que c'est que des femmes, et ne suis pourtant pas vierge. » Certes, la chasteté se peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicités et lascivetés, lesquelles, selon qu'elles sont grandes ou petites, les unes l'affoiblissent, les

autres la blessent, et les autres la font tout à fait mourir. Il y a certaines privautés et passions indiscretes, folastres, et sensuelles, qui à proprement parler ne violent pas la chasteté, et neantmoins elles l'affoiblissent, la rendent languissante et ternissent sa belle blancheur. Il y a d'autres privautés et passions non seulement indiscretes, mays vicieuses; non seulement folastres, mais deshonnestes; non seulement sensuelles, mais charnelles; et par celles-cy la chasteté est pour le moins fort blessée et interessée. Je dis : pour le moins, par ce qu'elle en meurt et perit du tout quand les sottises et lascivetés donnent à la chair le dernier effet du playsir voluptueux; ains alors la chasteté perit plus indignement, meschamment et malheureusement que quand elle se perd par la fornication, voire par l'adultere et l'inceste; car ces dernieres especes de vilainies ne sont que des pechés, mays les autres, comme dit Tertullian au livre de la Pudicité, sont des monstres d'iniquité et de peché. Or Cassianus ne croit pas, ni moy non plus, que saint Basile eust esgard à tel desreglement quand il s'accuse de n'estre pas vierge; car je pense qu'il ne disoit cela que pour les mauvaises et voluptueuses pensées, lesquelles, bien qu'elles n'eussent pas soüillé son corps, avoient neantmoins contaminé son cœur, de la chasteté duquel les ames genereuses sont extremement jalouses.

Ne hantés nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encor impudentes, comme elles sont presque tous-jours. Car comme les boucz touchans de la langue les amandiers doux les font devenir amers, ainsy ces ames puantes et cœurs infectz ne parlent gueres à personne, ni de mesme sexe, ni de divers sexe, qu'elles ne le facent aucunement dechoir de la pudicité : elles ont le venin aux yeux et en l'haleyne, comme les basilicz.

Au contraire, hantés les gens chastes et vertueux, pensés et lisés souvent aux choses sacrées; car la parole de Dieu est

chaste, et rend ceux qui s'y playsent chastes : qui fait que David la compare au topase, pierre precieuse laquelle par sa proprieté amortit l'ardeur de la concupiscence.

Tenés-vous tous-jours proche de Jesus-Christ crucifié, et spirituellement par la meditation, et reellement par la sainte communion. Car, tout ainsy que ceux qui couchent sur l'herbe nommée *agnus castus* deviennent chastes et pudiques, de mesme, reposant vostre cœur sur nostre Seigneur, qui est le vray agneau chaste et immaculé, vous verrés que bien-tost vostre ame et vostre cœur se treuveront purifiés de toutes souilleüres et lubricités.

CHAPITRE XIV.

De la pauvreté d'esprit observée entre les richesses.

« Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ; » malheureux donq sont les riches d'esprit, car la misere d'enfer est pour eux. Celuy est riche d'esprit lequel a des richesses dedans son esprit, ou son esprit dedans les richesses ; celuy est pauvre d'esprit qui n'a nulles richesses dans son esprit, ni son esprit dedans les richesses. Les halcions font leurs nidz comme une paume, et ne laissent en iceux qu'une petite ouverture du costé d'en haut ; ilz les mettent sur le bord de la mer, et au demeurant les font si fermes et impenetrables que, les ondes les surprenans, jamais l'eau n'y peut entrer, ains tenans tous-jours le dessus, ilz demeurent emmi la mer, sur la mer, et maistres de la mer. Vostre cœur, chere Philothée, doit estre comme cela : ouvert seulement au ciel, et impenetrable aux richesses et choses caduques. Si vous en avés, tenés vostre cœur exempt de leurs affections ; qu'il tienne tous-jours le dessus, et qu'emmy les richesses il soit sans richesses, et maistre des richesses. Non, ne mettés pas cet esprit celeste dedans les

biens terrestres; faites qu'il leur soit tous-jours superieur, sur eux, non pas en eux.

Il y a difference entre avoir du poyson et estre empoysonné. Les apoticaires ont presque tous des poysons pour s'en servir en diverses occurrences, mais ilz ne sont pas pour cela empoysonnés, par ce qu'ilz n'ont pas le poyson dedans le corps, mays dedans leurs boutiques; ainsy pouvés-vous avoir des richesses sans estre empoysonnée par icelles : ce sera si vous les avés en vostre mayson ou en vostre bourse, et non pas en vostre cœur. Estre riche en effet et pauvre d'affection, c'est le grand bonheur du chrestien; car il a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde, et le merite de la pauvreté pour l'autre.

Helas! Philothée, jamais nul ne confessera d'estre avare; chacun desavouë cette bassesse et vilité de cœur. On s'excuse sur la charge des enfans, qui presse; sur la sagesse, qui requiert qu'on s'establisse en moyens : jamais on n'en a trop; il se treuve tous-jours certaines necessités d'en avoir davantage; et mesme les plus avares, non seulement ne confessent pas de l'estre, mays ilz ne pensent pas en leur conscience de l'estre : non, car l'avarice est une fievre prodigieuse, qui se rend d'autant plus insensible qu'elle est plus violente et ardente. Moyse vid le feu sacré qui brusloit un buisson et ne le consumoit nullement; mais au contraire, le feu prophane de l'avarice consomme et devore l'avaricieux, et ne brusle aucunement : au moins, emmi ses ardeurs et chaleurs plus excessives, il se vante de la plus douce fraischeur du monde, et tient que son alteration insatiable est une soif toute naturelle et suave.

Si vous desirés longuement, ardemment, et avec inquietude les biens que vous n'avés pas, vous avés beau dire que vous ne les voulés pas avoir injustement; car pour cela vous ne laisserés pas d'estre vrayement avare. Celuy qui desire ardemment, longuement, et avec inquietude de boire, quoy

qu'il ne veuille pas boire que de l'eau, si tesmoigne-il d'avoir la fievre.

O Philothée! je ne sçay si c'est un desir juste de desirer d'avoir justement ce qu'un autre possede justement; car il semble que par ce desir nous nous voulons accommoder par l'incommodité d'autruy. Celuy qui possede un bien justement n'a-il pas plus de rayson de le garder justement que nous de le vouloir avoir justement? Et pourquoy donq estendons-nous nostre desir sur sa commodité pour l'en priver? Tout au plus si ce desir est juste; certes il n'est pas pourtant charitable, car nous ne voudrions nullement qu'aucun desirast, quoy que justement, ce que nous voulons garder justement. Ce fut le peché d'Achab, qui voulut avoir justement la vigne de Naboth, qui la vouloit encor plus justement garder; il la desira ardemment, longuement, et avec inquietude, et partant il offensa Dieu.

Attendés, chere Philothée, de desirer le bien du prochain quand il commencera à desirer de s'en desfaire; car lors son desir rendra le vostre non seulement juste, mays charitable: ouy, car je veux bien que vous ayés soin d'accroistre vos moyens et facultés, pourveu que ce soit non seulement justement, mais doucement et charitablement.

Si vous affectionnés fort les biens que vous avés, si vous en estes fort embesoignée, mettant vostre cœur en iceux, y attachant vos pensées, et craignant d'une crainte vive et empressée de les perdre, croyés-moy, vous avés encor quelque sorte de fievre; car les febricitans boivent l'eau qu'on leur donne avec un certain empressement, avec une sorte d'attention et d'ayse que ceux qui sont sains n'ont point accoustumé d'avoir. Il n'est pas possible de se plaire beaucoup en une chose que l'on n'y mette beaucoup d'affection. S'il vous arrive de perdre des biens, et vous sentés que vostre cœur s'en desole et afflige beaucoup, croyés, Philothée, que vous y avés beaucoup d'affection; car rien ne tesmoigne

tant d'affection à la chose perduë que l'affliction de la perte.

Ne desirés donq point d'un desir entier et formé le bien que vous n'avés pas ; ne mettés point fort avant vostre cœur en celuy que vous avés ; ne vous desolés point des pertes qui vous arriveront, et vous aurés quelque sujet de croire qu'estant riche en effet vous ne l'estes point d'affection, mays que vous estes pauvre d'esprit, et par consequent bienheureuse, car le royaume des cieux vous appartient.

CHAPITRE XV.

Comme il faut pratiquer la pauvreté reelle, demeurant neantmoins reellement riche.

Le peintre Parrhasius peignit le peuple athenien par une invention fort ingenieuse, le representant d'un naturel divers et variable, cholere, injuste, inconstant, courtois, clement, misericordieux, hautain, glorieux, humble, bravache et fuyard, et cela tout ensemble ; mais moy, chere Philothée, je voudrois mettre en vostre cœur la richesse et la pauvreté tout ensemble, un grand soin et un grand mespris des choses temporelles.

Ayés beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux que les mondains n'en ont pas. Dites-moy, les jardiniers des grands princes ne sont-ilz pas plus curieux et diligens à cultiver et embellir les jardins qu'ilz ont en charge que s'ilz leur appartenoient en proprieté ? Mays pourquoy cela Par ce, sans doute, qu'ilz considerent ces jardins-là comme jardins des princes et des roys, ausquelz ilz desirent de se rendre aggreables par ces services-là. Ma Philothée, les possessions que nous avons ne sont pas nostres : Dieu nous les a données à cultiver, et veut que nous les rendions fructueuses et utiles ; et partant nous lui faysons service aggreable d'en avoir soin.

Mais il faut donq que ce soit un soin plus grand et solide que celuy que les mondains ont de leurs biens ; car ilz ne s'embesoignent que pour l'amour d'eux-mesmes, et nous devons travailler pour l'amour de Dieu. Or comme l'amour de soy-mesme est un amour violent, turbulent, empressé, aussi le soin qu'on a pour luy est plein de trouble, de chagrin, d'inquietude ; et comme l'amour de Dieu est doux, paysible et tranquille, aussi le soin qui en procede, quoy que ce soit pour les biens du monde, est amiable, doux et gracieux. Ayons donq ce soin gracieux de la conservation, voire de l'accroissement de nos biens temporelz, lorsque quelque juste occasion s'en presentera, et en tant que nostre condition le requiert ; car Dieu veut que nous facions ainsy pour son amour.

Mais prenés garde que l'amour propre ne vous trompe ; car quelquesfois il contrefait si bien l'amour de Dieu qu'on diroit que c'est luy. Or pour empescher qu'il ne vous deçoive, et que ce soin des biens temporelz ne se convertisse en avarice, outre ce que j'ay dit au chapitre precedent, il nous faut pratiquer bien souvent la pauvreté reelle et effectuelle emmy toutes les facultés et richesses que Dieu nous a données.

Quittés donq tous-jours quelque partie de vos moyens en les donnant aux pauvres de bon cœur ; car donner ce qu'on a, c'est s'appauvrir d'autant, et plus vous donnerés, plus vous vous appauvrirés. Il est vray que Dieu vous le rendra, non seulement en l'autre monde, mays en cettuy-cy, car il n'y a rien qui face tant prosperer temporellement que l'aumosne ; mais en attendant que Dieu vous le rende, vous serés tous-jours appauvrie de cela. O le saint et riche appauvrissement que celuy qui se fait par l'aumosne !

Aimés les pauvres et la pauvreté ; car par cet amour vous deviendrés vrayement pauvre, puisque (comme dit l'Escriture) « nous sommes faitz comme les choses que nous ay-

mons. » L'amour esgale les amans. « Qui est infirme avec lequel je ne sois infirme? » dit saint Paul. Il pouvoit dire: Qui est pauvre avec lequel je ne sois pauvre? par ce que l'amour le faysoit estre tel que ceux qu'il aymoit. Si donq vous aymés les pauvres, vous serés vrayement participante de leur pauvreté, et pauvre comme eux.

Or si vous aymés les pauvres, mettés-vous souvent parmi eux, prenés playsir à les voir chés vous et à les visiter chés eux, conversés volontiers avec eux, soyés bien ayse qu'ilz vous approchent aux eglises, aux ruës et ailleurs; soyés pauvre de la langue avec eux, leur parlant comme leur compaigne, mays soyés riche des mains, leur departant de vos biens, comme plus abondante.

Voulés-vous faire encores davantage, ma Philothée? ne vous contentés pas d'estre pauvre comme les pauvres, mais soyés plus pauvre que les pauvres. Et comment cela? Le serviteur est moindre que son maistre; rendés-vous donq servante des pauvres · allés les servir dans leurs litz quand ilz sont malades, je dis, de vos propres mains; soyés leur cuisiniere, et à vos propres despens; soyés leur lingere et blanchisseuse. O ma Philothée! ce service est plus triomphant qu'une royauté. Je ne puis assés admirer l'ardeur avec laquelle cet advis fut pratiqué par saint Louys, l'un des grands roys que le soleil ait veu : mays je dis, grand roy en toute sorte de grandeur. Il servoit fort souvent à la table des pauvres qu'il nourrissoit, et en faysoit venir presque tous les jours trois à la sienne, et souvent il mangeoit les restes de leur potage avec un amour nonpareil. Quand il visitoit les hospitaux des malades (ce qu'il faysoit fort souvent), il se mettoit ordinairement à servir ceux qui avoient les maux les plus horribles, comme ladres, chancreux et autres semblables, et leur faysoit tout son service à teste nuë et les genoux à terre, respectant en leur personne le Sauveur du monde, et les cherissant d'un amour aussi tendre

qu'une douce mere eust sceu faire son enfant. Sainte Elizabeth, fille du roy d'Hongrie, se mesloit ordinairement avec les pauvres, et, pour se recreer, s'habilloit quelquesfois en pauvre femme parmy ses dames, leur disant : « Si j'estois pauvre, je m'habillerois ainsy. » O mon Dieu ! chere Philothée, que ce prince et cette princesse estoient pauvres en leurs richesses, et qu'ilz estoient riches en leur pauvreté !

Bienheureux sont ceux qui sont ainsy pauvres; car à eux appartient le royaume des cieux : « J'ay eu faim, vous m'avés repeu; j'ay eu froid, vous m'avés revestu : possedés le royaume qui vous a esté preparé dés la constitution du monde, » dira le roy des pauvres et des roys en son grand jugement.

Il n'est celuy qui en quelque occasion n'ait quelque manquement et defaut de commodités. Il arrive quelquesfois chés nous un hoste que nous voudrions et devrions bien traitter, il n'y a pas moyen pour l'heure; on a ses beaux habitz en un lieu, on en auroit besoin en un autre où il seroit requis de paroistre; il arrive que tous les vins de la cave se poussent et tournent, il n'en reste plus que les mauvais et verds; on se treuve aux champs dans quelque bicoque où tout manque, on n'a lit, ni chambre, ni table, ni service : en fin, il est facile d'avoir souvent besoin de quelque chose, pour riche qu'on soit; or cela, c'est estre pauvre en effect de ce qui nous manque. Philothée, soyés bien ayse de ces rencontres, acceptés-les de bon cœur, souffrés-les gayement.

Quand il vous arrivera des inconveniens qui vous appauvriront ou de beaucoup, ou de peu, comme font les tempestes, les feux, les inondations, les sterilités, les larcins, les procés, ô c'est alors la vraye saison de pratiquer la pauvreté, recevant avec douceur ces diminutions de facultés, et s'accommodant patiemment et constamment à cet appauvrissement! Esaü se presenta à son pere avec ses mains toutes

couvertes de poil, et Jacob en fit de mesme; mais par ce que le poil qui estoit és mains de Jacob ne tenoit pas à sa peau, ains à ses gans, on luy pouvoit oster son poil sans l'offenser ni escorcher : au contraire, par ce que le poil des mains d'Esaü tenoit à sa peau, qu'il avoit toute veluë de son naturel, qui luy eust voulu arracher son poil luy eust bien donné de la douleur; il eust bien crié, il se fust bien eschauffé à la defence. Quand nos moyens nous tiennent au cœur, si la tempeste, si le larron, si le chiquaneur nous en arrache quelque partie, quelles plaintes, quels troubles, quelles impatiences en avons-nous! Mays quand nos biens ne tiennent qu'au soin que Dieu veut que nous en ayons, et non pas à nostre cœur, si on nous les arrache, nous n'en perdrons pourtant pas le sens ni la tranquillité. C'est la difference des bestes et des hommes quant à leurs robbes; car les robbes des bestes tiennent à leur chair, et celles des hommes y sont seulement appliquées en sorte qu'ilz puissent les mettre et oster quand ilz veulent.

CHAPITRE XVI.

Pour pratiquer la richesse d'esprit emmy la pauvreté reelle.

Mais si vous estes reellement pauvre, tres-chere Philothée, ô Dieu! soyés-le encor d'esprit, faites de necessité vertu, et employés cette pierre precieuse de la pauvreté pour ce qu'elle vaut. Son esclat n'est pas descouvert en ce monde, mais si est-ce pourtant qu'il est extremement beau et riche.

Ayés patience, vous estes en bonne compaignie : nostre Seigneur, nostre Dame, les apostres, tant de saintz et de saintes ont esté pauvres, et pouvans estre riches ilz ont mesprisé de l'estre. Combien y a-il de grands mondains qui, avec beaucoup de contradictions, sont allés rechercher avec un soin nonpareil la sainte pauvreté dedans les cloistres et

les hospitaux! Ilz ont pris beaucoup de peyne pour la treuver, tesmoin saint Alexis, sainte Paule, saint Paulin, sainte Angele, et tant d'autres; et voylà, Philothée, que plus gracieuse en vostre endroit elle se vient presenter chés vous, vous l'avés rencontrée sans la chercher et sans peine; embrassés-la donques comme la chere amie de Jesus-Christ, qui nasquit, vesquit et mourut avec la pauvreté, qui fut sa nourrice toute sa vie.

Vostre pauvreté, Philothée, a deux grands privileges, par le moyen desquelz elle vous peut beaucoup faire meriter. Le premier est qu'elle ne vous est point arrivée par vostre choix, mays par la seule volonté de Dieu, qui vous a faite pauvre sans qu'il y ait eu aucune concurrence de vostre volonté propre. Or ce que nous recevons purement de la volonté de Dieu luy est tous-jours tres-aggreable, pourveu que nous le recevions de bon cœur et pour l'amour de sa sainte volonté: où il y a moins du nostre, il y a plus de Dieu; la simple et pure acceptation de la volonté de Dieu rend une souffrance extremement pure.

Le second privilege de cette pauvreté, c'est qu'elle est une pauvreté vrayement pauvre. Une pauvreté loüée, caressée, estimée, secouruë et assistée tient de la richesse, elle n'est pour le moins pas du tout pauvre; mais une pauvreté mesprisée, rejettée, reprochée et abandonnée, elle est vrayement pauvre. Or telle est pour l'ordinaire la pauvreté des seculiers; car, par ce qu'ilz ne sont pas pauvres par leur election, mays par necessité, on n'en tient pas grand conte; et en ce qu'on n'en tient pas grand conte, leur pauvreté est plus pauvre que celle des religieux, bien que cette-cy d'ailleurs ait une excellence fort grande et trop plus recommandable à rayson du vœu et de l'intention pour laquelle elle a esté choysie.

Ne vous plaignés donc pas, ma chere Philothée, de vostre pauvreté; car on ne se plaint que de ce qui desplait, et si la

pauvreté vous desplait, vous n'estes plus pauvre d'esprit, ains riche d'affection.

Ne vous desolés point de n'estre pas si bien secourüe qu'il seroit requis; car en cela consiste l'excellence de la pauvreté. Vouloir estre pauvre et n'en recevoir point d'incommodité, c'est une trop grande ambition; car c'est vouloir l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses.

N'ayés point de honte d'estre pauvre ni de demander l'aumosne en charité. Recevés celle qui vous sera donnée avec humilité, et acceptés les refus avec douceur. Resouvenés-vous souvent du voyage que nostre Dame fit en Egypte pour y porter son cher enfant, et combien de mespris, de pauvretés, de misere il luy convint supporter. Si vous vivés comme cela, vous serés tres-riche en vostre pauvreté.

CHAPITRE XVII.

De l'amitié, et premierement de la mauvaise et frivole.

L'amour tient le premier rang entre les passions de l'ame; c'est le roy de tous les mouvemens du cœur; il convertit tout le reste à soy, et nous rend telz que ce qu'il ayme. Prenés donq bien garde, ma Philothée, de n'en point avoir de mauvais; car tout aussi tost vous seriés toute mauvaise. Or l'amitié est le plus dangereux amour de tous, par ce que les autres amours peuvent estre sans communication, mays l'amitié estant totalement fondée sur icelle, on ne peut presques l'avoir avec une personne sans participer à ses qualités.

Tout amour n'est pas amitié; car 1. on peut aymer sans estre aymé, et lors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié, d'autant que l'amitié est un amour mutuel; et s'il n'est pas mutuel, ce n'est pas amitié. 2. Et ne suffit pas qu'il soit mutuel, mais il faut que les parties qui s'entr'ayment sachent

leur reciproque affection ; car si elles l'ignorent, elles auront de l'amour, mays non pas de l'amitié. 3. Il faut avec cela qu'il y ait entr'elles quelque sorte de communication qui soit le fondement de l'amitié.

Selon la diversité des communications l'amitié est aussi diverse, et les communications sont differentes selon la difference des biens qu'on s'entre-communique. Si ce sont des biens faux et vains, l'amitié est fausse et vaine ; si ce sont des vrays biens, l'amitié est vraye ; et plus excellens seront les biens, plus excellente sera l'amitié. Car, comme le miel est plus excellent quand il se cueille és fleurons des fleurs plus exquises, ainsy l'amour fondé sur une plus exquise communication est le plus excellent ; et comme il y a du miel en Heraclée de Ponte qui est veneneux, et fait devenir insensés ceux qui le mangent, par ce qu'il est recueilly sur l'aconit, qui est abondant en cette region-là, ainsy l'amitié fondée sur la communication des faux et vicieux biens est toute fausse et mauvaise.

La communication des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes que celle des asnes et chevaux pour semblables effectz ; et s'il n'y avoit nulle autre communication au mariage, il n'y auroit non plus nulle amitié ; mais par ce qu'outre celle-là il y a en iceluy la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections et d'une indissoluble fidelité, c'est pourquoy l'amitié du mariage est une vraye amitié et sainte.

L'amitié fondée sur la communication des playsirs sensuelz est toute grossiere et indigne du nom d'amitié, comme aussi celle qui est fondée sur des vertus frivoles et vaines, par ce que ces vertuz dependent aussi des sens. J'appelle playsirs sensuelz ceux qui s'attachent immediatement et principalement aux sens exterieurs, comme le playsir de voir la beauté, d'ouïr une douce voix, de toucher, et semblables. J'appelle

vertus frivoles certaines habilités et qualités vaines, que les foibles espritz appellent vertus et perfections. Ouyés parler la pluspart des filles, des femmes et des jeunes gens, ilz ne se feindront nullement de dire : Un tel gentil-homme est fort vertueux, il a beaucoup de perfections ; car il danse bien, il joüe bien à toutes sortes de jeux, il s'habille bien, il chante bien, il cajole bien, il a bonne mine. Et les charlatans tiennent pour les plus vertueux d'entre eux, ceux qui sont les plus grands bouffons. Or, comme tout cela regarde les sens, aussi les amitiés qui en proviennent s'appellent sensuelles, vaines et frivoles, et meritent plus tost le nom de folastrerie que d'amitié. Ce sont ordinairement les amitiés des jeunes gens, qui se tiennent aux moustaches, aux cheveux, aux œillades, aux habitz, à la morgue, à la babillerie; amitiés dignes de l'aage des amans, qui n'ont encor aucune vertu qu'en bourre, ni nul jugement qu'en bouton : aussi telles amitiés ne sont que passageres, et fondent comme la neige au soleil.

CHAPITRE XVIII.

Des amourettes.

Quand ces amitiés folastres se pratiquent entre gens de divers sexe et sans pretention du mariage, elles s'appellent amourettes ; car n'estans que certains avortons, ou plus tost fantosmes d'amitié, elles ne peuvent porter le nom ni d'amitié, ni d'amour, pour leur incomparable vanité et imperfection. Or par icelles les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris, engagés et entrelacés les uns avec les autres en vaines et folles affections, fondées sur ces frivoles communications et chetifz agreemens desquelz je viens de parler. Et bien que ces sottes amours vont ordinairement fondre et s'abysmer en des charnalités et lascivetés fort vilaines, si est-ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les

exercent; autrement ce ne seroient plus amourettes, ains impudicités et paillardises manifestes. Il se passera mesmes quelquesfois plusieurs années sans qu'il arrive entre ceux qui sont atteins de cette folie aucune chose qui soit directement contraire à la chasteté du corps, iceux s'arrestans seulement à detremper leurs cœurs en souhaitz, desirs, souspirs, muguetteries, et autres telles niayseries et vanités, et ce pour diverses pretensions.

Les uns n'ont autre dessein que d'assouvir leurs cœurs à donner et recevoir de l'amour, suyvans en cela leur inclination amoureuse ; et ceux-cy ne regardent à rien pour le choix de leurs amours sinon leur goust et instinct : si qu'à la rencontre d'un sujet aggreable, sans examiner l'interieur ni les deportemens d'iceluy, ilz commenceront cette communication d'amourettes, et se fourreront dedans les miserables filetz, desquelz par apres ilz auront peine de sortir. Les autres se laissent aller à cela par vanité, leur estant advis que ce ne soit pas peu de gloire de prendre et lier des cœurs par amour; et ceux-cy, faysans leur election pour la gloire, dressent leurs pieges et tendent leurs toiles en des lieux specieux, relevés, rares et illustres. Les autres sont portés et par leur inclination amoureuse, et par la vanité tout ensemble; car encores qu'ilz ayent le cœur contourné à l'amour, si ne veulent-ilz pourtant pas en prendre qu'avec quelque advantage de gloire. Ces amitiés sont toutes mauvaises, folles et vaines : mauvaises, d'autant qu'elles abboutissent et se terminent en fin au peché de la chair, et qu'elles desrobent l'amour, et par consequent le cœur à Dieu, à la femme et au mary, à qui il estoit deu ; folles, par ce qu'elles n'ont ni fondement, ni rayson; vaines, par ce qu'elles ne rendent aucun proufit, ni honneur, ni contentement : au contraire elles perdent le tems, embarassent l'honneur, sans donner aucun playsir que celuy d'un empressement de pretendre et esperer sans sçavoir ce qu'on veut ni qu'on pre-

tend; car il est tous-jours advis à ces chetifz et foibles espritz qu'il y a je ne sçay quoy à desirer és tesmoignages qu'on leur rend de l'amour reciproque, et ne sçauroient dire que c'est, dont leur desir ne peut finir, mays va tous-jours pressant leur cœur de perpetuelles deffiances, jalousies et inquietudes.

Saint Gregoire Nazianzene escrivant contre les femmes vaines dit merveilles sur ce sujet; en voicy une petite piece qu'il addresse voirement aux femmes, mais bonne encor pour les hommes : « Ta naturelle beauté suffit pour ton mary. Que si elle est pour plusieurs hommes, comme un filet tendu pour une troupe d'oyseaux, qu'en arrivera-il? Celuy-là te plaira qui se plaira en ta beauté; tu rendras œillade pour œillade, regard pour regard; soudain suivront les sousris et petitz motz d'amour, laschés à la desrobée pour le commencement; mays bientost on s'apprivoysera, et passera-on à la cajollerie manifeste. Garde bien, ô ma langue parleuse! de dire ce qui arrivera par apres. Si diray-je neantmoins encor cette verité. Rien de tout ce que les jeunes gens et les femmes disent ou font ensemble en ces folles complaysances n'est exempt de grands esguillons. Tous les fatras d'amourettes se tiennent l'un à l'autre et s'entresuivent tous, ne plus ne moins qu'un fer tiré par l'aymant en tire plusieurs autres consecutivement. »

O qu'il dit bien, ce grand evesque! Que pensés-vous faire? donner de l'amour, non pas? Mais personne n'en donne volontairement qui n'en prenne necessairement : qui prend est pris en ce jeu. L'herbe aproxis reçoit et conçoit le feu aussitost qu'elle le void; nos cœurs en sont de mesme : soudain qu'ilz voyent une ame enflammée d'amour pour eux, ilz sont incontinent embrasés pour elle. J'en veux bien prendre, me dira quelqu'un, mais non pas fort avant. Hélas! vous vous trompés : ce feu d'amour est plus actif et penetrant qu'il ne vous semble; vous cuiderés n'en recevoir qu'une

estincelle, et vous serés tout estonné de voir qu'en un moment il aura saysi tout vostre cœur, reduit en cendre toutes vos resolutions, et en fumée vostre reputation. Le Sage s'escrie : « Qui aura compassion d'un enchanteur picqué par le serpent? » Et je m'escrie apres luy : O folz et insensés! cuidés-vous charmer l'amour pour le pouvoir manier à vostre gré? Vous vous voulés joüer avec luy : il vous picquera et mordra mauvaisement. Et sçavés-vous ce qu'on en dira? chacun se mocquera de vous, et on rira dequoy vous avés voulu enchanter l'amour, et que sur une fausse asseurance vous avés voulu mettre dedans vostre sein une si dangereuse couleuvre, qui vous a gasté et perdu d'ame et d'honneur.

O Dieu! quel aveuglement est cettuy-cy, de joüer ainsy à credit sur des gages si frivoles la principale piece de nostre ame! Ouy, Philothée; car Dieu ne veut l'homme que pour l'ame, ni l'ame que pour la volonté, ni la volonté que pour l'amour. Helas! nous n'avons pas d'amour à beaucoup pres de ce que nous avons besoin : je veux dire, il s'en faut infiniment que nous en ayons assés pour aymer Dieu; et cependant, miserables que nous sommes, nous le prodiguons et espanchons en choses sottes, vaines et frivoles, comme si nous en avions de reste. Ah! ce grand Dieu, qui s'estoit reservé le seul amour de nos ames en reconnaissance de leur creation, conservation et redemption, exigera un conte bien estroit de ces folles deduites que nous en faysons. Que s'il doit faire un examen si exact des paroles oyseuses, qu'est-ce qu'il fera des amitiés oyseuses, impertinentes, folles et pernicieuses!

Le noyer nuit grandement aux vignes et aux champs esquelz il est planté, par ce qu'estant si grand il attire tout le suc de la terre, qui ne peut par apres suffire à nourrir le reste des plantes; ses feuillages sont si touffus qu'ilz font un ombrage grand et espais, et en fin il attire les passans à soy, qui pour abbattre son fruit gastent et foulent tout autour.

Ces amourettes font les mesmes nuisances à l'ame; car elles l'occupent tellement et tirent si puissamment ses mouvemens qu'elle ne peut pas apres suffire à aucune bonne œuvre; les feuilles, c'est à dire les entretiens, amusemens, et muguetteries, sont si frequentes qu'elles dissipent tout le loysir; et en fin elles attirent tant de tentations, distractions, soupçons, et autres consequences, que tout le cœur en est foulé et gasté. Bref, ces amourettes bannissent non seulement l'amour celeste, mays encores la crainte de Dieu, enervent l'esprit, affoiblissent la reputation : c'est, en un mot, le joüet des cours, mais la peste des cœurs.

CHAPITRE XIX.

Des vrayes amitiés.

O Philothée! aymés un chacun d'un grand amour charitable; mais n'ayés point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous de choses vertueuses; et plus les vertus que vous mettrés en vostre commerce seront exquises, plus vostre amitié sera parfaite. Si vous communiqués és sciences, vostre amitié est certes fort loüable; plus encor si vous communiqués aux vertus, en la prudence, discretion, force et justice; mays si vostre mutuelle et reciproque communication se fait de la charité, de la devotion, de la perfection chrestienne, ô Dieu! que vostre amitié sera precieuse! Elle sera excellente, par ce qu'elle vient de Dieu; excellente, par ce qu'elle tend à Dieu; excellente, par ce que son lien c'est Dieu; excellente, par ce qu'elle durera eternellement en Dieu. O qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au ciel, et apprendre à s'entrecherir en ce monde comme nous ferons eternellement en l'autre! Je ne parle pas icy de l'amour simple de charité, car il doit estre porté à tous les hommes; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux, ou

trois, ou plusieurs ames se communiquent leur devotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'à bon droit peuvent chanter telles heureuses ames: « O que voyci combien il est bon et aggreable que les frères habitent ensemble ! » Ouy, car le baume delicieux de la devotion distille de l'un des cœurs en l'autre par une continuelle participation, si qu'on peut dire que Dieu a respandu sur cette amitié sa benediction, et la vie jusques aux siecles des siecles.

Il m'est advis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle-cy, et que leurs liens ne sont que des chaines de verre ou de jayet en comparayson de ce grand lien de la sainte devotion, qui est tout d'or.

Ne faites point d'amitié d'autre sorte : je veux dire, des amitiés que vous faites; car il ne faut pas ni quitter ni mespriser pour cela les amitiés que la nature et les precedens devoirs vous obligent de cultiver, des parens, des alliés, des bienfaiteurs, des voysins et autres : je parle de celles que vous choysissés vous-mesme.

Plusieurs vous diront peut-estre qu'il ne faut avoir aucune sorte de particuliere affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies; mays ilz se trompent en leurs conseilz. Car ilz ont veu és escritz de plusieurs saintz et devotz autheurs que les amitiés particulieres et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux; ilz cuident que c'en soit de mesme du reste du monde, mais il y a bien à dire. Car, attendu qu'en un monastere bien reglé le dessein commun de tous tend à la vraye devotion, il n'est pas requis d'y faire ces particulieres communications, de peur que cherchant en particulier ce qui est commun, on ne passe des particularités aux partialités; mays quant à ceux qui sont entre les mondains et qui embrassent la vraye vertu, il leur est necessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacrée amitié; car par le moyen

d'icelle ilz s'animent, ilz s'aydent, ilz s'entreportent au bien. Et comme ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas besoin de se prester la main, mais ceux qui sont és chemins scabreux et glissans s'entretiennent l'un l'autre pour cheminer plus seurement; ainsy ceux qui sont és religions n'ont pas besoin des amitiés particulieres, mais ceux qui sont au monde en ont necessité pour s'asseurer et secourir les uns les autres parmy tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde tous ne conspirent pas à mesme fin, tous n'ont pas le mesme esprit; il faut donc sans doute se tirer à part, et faire des amitiés selon nostre pretension; et cette particularité fait voirement une partialité, mais une partialité sainte, qui ne fait aucune division sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chevres, des abeilles et des freslons, separation necessaire.

Certes on ne sçaurait nier que nostre Seigneur n'aimast d'une plus douce et plus spéciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Magdeleine; car l'Escriture le tesmoigne. On sçait que saint Pierre cherissoit tendrement saint Marc et sainte Petronille, comme saint Paul faysoit son Timothée et sainte Tecle. Saint Gregoire Nazianzene se vante cent fois de l'amitié nonpareille qu'il eut avec le grand saint Basile, et la descrit en cette sorte : « Il sembloit qu'en l'un et l'autre de nous il n'y eust qu'une seule ame portant deux corps. Que s'il ne faut pas croire ceux qui disent que toutes choses sont en toutes choses, si nous faut-il pourtant adjouster foy que nous estions tous deux en l'un de nous, et l'un en l'autre; une seule pretension avions-nous tous deux de cultiver la vertu, et accommoder les desseins de nostre vie aux esperances futures, sortans ainsy hors de la terre mortelle avant que d'y mourir. » Saint Augustin tesmoigne que saint Ambroise aymoit uniquement sainte Monique pour les rares vertus qu'il voyoit en elle, et qu'elle reciproquement le cherissoit comme un ange de Dieu.

Mays j'ay tort de vous amuser en chose si claire. Saint

Hierosme, saint Augustin, saint Gregoire, saint Bernard, et tous les plus grands serviteurs de Dieu ont eu de tres-particulieres amitiés sans interest de leur perfection. Saint Paul, reprochant le detraquement des gentilz, les accuse d'avoir esté gens sans affection, c'est à dire, qui n'avoient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu; or il parle de l'amitié particuliere, puis que, comme il dit, la parfaite amitié ne peut s'estendre à beaucoup de personnes. La perfection donques ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir point que de bonne, de sainte et sacrée.

CHAPITRE XX.

De la difference des vrayes et des vaines amitiés.

Voyci donc le grand advertissement, ma Philothée. Le miel d'Heraclée, qui est si veneneux, ressemble à l'autre, qui est si salutaire : il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre, ou de les prendre meslés; car la bonté de l'un n'enpescheroit pas la nuisance de l'autre. Il faut estre sur sa garde pour n'estre point trompé en ces amitiés, notamment quand elles se contractent entre personnes de divers sexe, sous quel pretexte que ce soit; car bien souvent Satan donne le change à ceux qui ayment. On commence par l'amour vertueux; mais si on n'est fort sage, l'amour frivole se meslera, puis l'amour sensuel, puis l'amour charnel : ouy, mesme il y a danger en l'amour spirituel si on n'est fort sur sa garde, bien qu'en cettuy-cy il soit plus difficile de prendre le change, par ce que sa pureté et blancheur rendent plus connoissables les soüilleures que Satan y veut mesler : c'est pourquoy, quand il l'entreprend, il fait cela plus finement, et essaye de glisser les impuretés presque insensiblement.

Vous connoistrez l'amitié mondaine d'avec la sainte et

vertueuse comme l'on connoist le miel d'Heraclée d'avec l'autre. Le miel d'Heraclée est plus doux à la langue que le miel ordinaire, à rayson de l'aconit, qui luy donne un surcroist de douceur : et l'amitié mondaine produit ordinairement un grand amas de paroles emmiellées, une cajolerie de petitz motz passionnés, et de loüanges tirées de la beauté, de la grace et des qualités sensuelles; mays l'amitié sacrée a un langage simple et franc, et ne peut loüer que la vertu et grace de Dieu, unique fondement sur lequel elle subsiste. Le miel d'Heraclée estant avalé excite un tournoyement de teste : et la fausse amitié provoque un tournoyement d'esprit, qui fait chanceller la personne en la chasteté et devotion, la portant à des regards affetés, mignards et immoderés, à des caresses sensuelles, à des souspirs desordonnés, à des petites plaintes de n'estre pas aymée, à des petites, mais recherchées, mais attrayantes contenances, galanteries, poursuitte de baysers, et autres privautés et faveurs inciviles, presages certains et indubitables d'une prochaine ruyne de l'honnesteté; mays l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des souspirs que pour le ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes sinon quand Dieu n'est pas aymé, marques infaillibles de l'honnesteté. Le miel d'Heraclée trouble la veuë : et cette amitié mondaine trouble le jugement, en sorte que ceux qui en sont atteins pensent bien faire en mal faysant, et cuident que leurs excuses, pretextes et paroles soyent des vrayes raysons, ilz craignent la lumiere et ayment les tenebres; mais l'amitié sainte a les yeux clair-voyans, et ne se cache point, ains paroist volontier devant les gens de bien. En fin le miel d'Heraclée donne une grande amertume en la bouche : ainsy les fausses amitiés se convertissent et terminent en paroles et demandes charnelles et puantes, ou, en cas de refus, à des injures, calomnies, impostures, tristesses, confusions et jalousies, qui aboutissent bien souvent en abrutissement et

forcenerie; mais la chaste amitié est tous-jours esgalement honneste, civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaite et pure union d'espritz, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au ciel.

Saint Gregoire Nazianzene dit que le paon faysant son cry, lors qu'il fait sa roüe et pavonade, excite grandement les femelles qui l'escoutent à la lubricité. Quand on voit un homme pavonner, se parer, et venir comme cela cajoller, chuchetter et barguigner aux aureilles d'une femme ou d'une fille, sans pretention d'un juste mariage, ha! sans doute ce n'est que pour la provoquer à quelque impudicité; et la femme d'honneur bouchera ses aureilles pour ne point ouïr le cry de ce paon, et la voix de l'enchanteur qui la veut enchanter finement : que si elle escoute, ô Dieu! quel mauvais augure de la future perte de son cœur!

Les jeunes gens qui font des contenances, grimaces et caresses, ou disent des paroles esquelles ilz ne voudroyent pas estre surprins par leurs peres, meres, maris, femmes ou confesseurs, tesmoignent en cela qu'ils traittent d'autre chose que de l'honneur et de la conscience. Nostre Dame se trouble voyant un ange en forme humaine, par ce qu'elle estoit seule et qu'il luy donnoit des extremes, quoy que celestes loüanges. O Sauveur du monde! la pureté craint un ange en forme humaine; et pourquoy donq l'impureté ne craindra-elle un homme, encor qu'il fust en figure d'ange, quand il la loüe des loüanges sensuelles et humaines?

CHAPITRE XXI.

Advis et remedes contre les mauvaises amitiés.

Mays quels remedes contre cette engeance et formiliere de folles amours, folastreries, impuretés? Soudain que vous en aurés les premiers ressentimens, tournés vous court de l'autre

costé, et avec une detestation absoluë de cette vanité, courés à la croix du Sauveur, et prenés sa coronne d'espines pour en environner vostre cœur, affin que ces petitz renardeaux n'en approchent. Gardés bien de venir à aucune sorte de composition avec cet ennemy; ne dites pas : Je l'escouteray, mais je ne feray rien de ce qu'il me dira; je luy presteray l'aureille, mais je luy refuseray le cœur. O ma Philothée! pour Dieu, soyés rigoureuse en telles occasions : le cœur et les aureilles s'entretiennent l'un à l'autre, et comme il est impossible d'enpescher un torrent qui a pris sa descente par le pendant d'une montaigne, aussi est-il difficile d'enpescher que l'amour qui est tumbé en l'aureille ne face soudain sa cheute dans le cœur. Les chevres, selon Alcmeon, haleynent par les aureilles, et non par les nazeaux : il est vray qu'Aristote le nie; or ne sçay-je ce que c'en est, mays je sçay bien pourtant que nostre cœur haleyne par l'aureille, et que, comme il aspire et exhale ses pensées par la langue, il respire aussi par l'aureille, par laquelle il reçoit les pensées des autres. Gardons donc soigneusement nos aureilles de l'air des folles paroles; car autrement, soudain nostre cœur en seroit empesté. N'escoutés nulle sorte de propositions, sous quel pretexte que ce soit : en ce seul cas il n'y a point de danger d'estre incivile et agreste.

Resouvenez-vous que vous avés voüé vostre cœur à Dieu, et que vostre amour luy est sacrifié; ce seroit donc un sacrilege de luy en oster un seul brin. Sacrifiés-le luy plus tost derechef par mille resolutions et protestations, et, vous tenant entre icelles comme un cerf dans son fort, reclamés Dieu : il vous secourera, et son amour prendra le vostre en sa protection, affin qu'il vive uniquement pour luy.

Que si vous estes desja prise dans les filetz de ces folles amours, ô Dieu! quelle difficulté de vous en desprendre! Mettés-vous devant sa divine Majesté, connoissés en sa presence la grandeur de vostre misere, vostre foiblesse et vanité;

puis, avec le plus grand effort de cœur qu'il vous sera possible, detestés ces amours commencées, abjurés la vaine profession que vous en avés faite, renoncés à toutes les promesses receuës; et, d'une grande et tres-absoluë volonté, arrestés en vostre cœur et vous resolvés de ne jamais plus rentrer en ces jeux et entretiens d'amour.

Si vous pouviés vous esloigner de l'objet, je l'appreuverois infiniment; car, comme ceux qui ont esté mordus des serpens ne peuvent pas aysément guerir en la presence de ceux qui ont esté autresfois blessés de la mesme morsure, aussi la personne qui est piquée d'amour guerira difficilement de cette passion tandis qu'elle sera proche de l'autre qui aura esté atteinte de la mesme piqueure. Le changement de lieu sert extremement pour appayser les ardeurs et inquietudes, soit de la douleur, soit de l'amour. Le garçon duquel parle saint Ambroise, au livre second de la Penitence, ayant fait un long voyage, revint entierement delivré des folles amours qu'il avoit exercées, et tellement changé que la sotte amoureuse le rencontrant, et luy disant : « Ne me connois-tu pas? je suis bien moy-mesme : » « Ouy dea! respondit-il, mays moy je ne suis pas moy-mesme : » l'absence luy avoit apporté cette heureuse mutation. Et saint Augustin tesmoigne que pour alleger la douleur qu'il eut en la mort de son amy, il s'osta de Tagaste, où iceluy estoit mort, et s'en alla à Carthage.

Mays qui ne peut s'esloigner, que doit-il faire? Il faut absolument retrancher toute conversation particuliere, tout entretien secret, toute douceur des yeux, tout sousris, et generalement toutes sortes de communications et amorces qui peuvent nourrir ce feu puant et fumeux; ou pour le plus, s'il est force de parler au complice, que ce soit pour declarer par une hardie, courte et severe protestation, le divorce eternel que l'on a juré.

Je crie tout haut à quiconque est tumbé dans ces pieges

d'amourettes : taillés, tranchés, rompés : il ne faut pas s'amuser à descoudre ces folles amitiés, il les faut deschirer; il n'en faut pas desnoüer les liaysons, il les faut rompre ou couper : aussi bien les cordons et liens n'en valent rien. Il ne faut point mesnager pour un amour qui est si contraire à l'amour de Dieu.

Mais apres que j'auray ainsy rompu les chaisnes de cet infame esclavage, encor m'en restera-il quelque ressentiment, et les marques et traces des fers en demeureront encor imprimées en mes piedz, c'est à dire, en mes affections. Non feront, Philothée, si vous avés conceu autant de detestation de vostre mal comme il merite; car si cela est, vous ne serés plus agitée d'aucun mouvement que de celuy d'un extreme horreur de cet infame amour et de tout ce qui en despend, et demeurerés quitte de toute autre affection envers l'objet abandonné que de celle d'une tres-pure charité pour Dieu. Mais si, pour l'imperfection de vostre repentir, il vous reste encores quelques mauvaises inclinations, procurés pour vostre ame une solitude mentale, selon ce que je vous ay enseigné ci-devant, et retirés-vous y le plus que vous pourrés, et, par mille reïterés eslancemens d'esprit, renoncés à toutes vos inclinations, reniés-les de toutes vos forces; lisés plus que l'ordinaire des saintz livres; confessés-vous plus souvent que de coustume, et vous communiés; conferés humblement et naïfvement de toutes les suggestions et tentations qui vous arriveront pour ce regard avec vostre directeur, si vous pouvés, ou au moins avec quelque ame fidelle et prudente. Et ne doutés point que Dieu ne vous affranchisse de toutes passions, pourveu que vous continuiés fidellement en ces exercices.

Ah! ce me dirés-vous, mays ne sera-ce point une ingratitude de rompre si impiteusement une amitié ? O que bienheureuse est l'ingratitude qui nous rend aggreables à Dieu! Non, de par Dieu, Philothée, ce ne sera pas ingratitude,

ains un grand benefice que vous ferés à l'amant; car en rompant vos liens, vous romprés les siens, puisqu'ilz vous estoient communs, et, bien que pour l'heure il ne s'apperçoive pas de son bonheur, il le reconnoistra bien-tost apres, et avec vous chantera pour action de grace : « O Seigneur! vous avés rompu mes liens : je vous sacrifieray l'hostie de louange, et invoqueray vostre saint nom. »

CHAPITRE XXII.

Quelques autres advis sur le sujet des amitiés.

J'ai encor un advertissement d'importance sur ce sujet. L'amitié requiert une grande communication entre les amans : autrement elle ne peut ni naistre, ni subsister. C'est pourquoy il arrive souvent qu'avec la communication de l'amitié, plusieurs autres communications passent et se glissent insensiblement de cœur en cœur par une mutuelle infusion et reciproque escoulement d'affections, d'inclinations et d'impressions. Mais sur tout cela arrive quand nous estimons grandement celuy que nous aymons; car alors nous ouvrons tellement le cœur à son amitié qu'avec icelle ses inclinations et impressions entrent aysément toutes entieres, soit qu'elles soient bonnes ou qu'elles soient mauvaises. Certes, les abeilles qui amassent le miel d'Heraclée ne cherchent que le miel; mais, avec le miel, elles succent insensiblement les qualités veneneuses de l'aconit, sur lequel elles font leur cueillette. Or donc, Philothée, il faut bien pratiquer en ce sujet la parole que le Sauveur de nos ames souloit dire, ainsy que les anciens nous ont appris : « Soyés bons changeurs et monnoyeurs : » c'est à dire, ne recevés pas la fausse monnoye avec la bonne, ni le bas or avec le fin or; separés le precieux d'avec le chetif : ouy, car il n'y a presque celuy qui n'ait quelque imperfection. Et quelle rayson y a-il

de recevoir pesle-mesle les tares et imperfections de l'ami avec son amitié? Il le faut, certes, aymer nonobstant son imperfection, mais il ne faut ni aymer ni recevoir son imperfection; car l'amitié requiert la communication du bien, et non pas du mal. Comme donc ceux qui tirent le gravier du Tage en separent l'or qu'ilz y treuvent pour l'emporter, et laissent le sable sur le rivage, de mesme ceux qui ont la communication de quelque bonne amitié doivent en separer le sable des imperfections, et ne le point laisser entrer en leur ame. Certes, saint Gregoire Nazianzene tesmoigne que plusieurs, aymans et admirans saint Basile, s'estoient laissés porter à l'imiter mesme en ses imperfections exterieures, en son parler lentement et avec un esprit abstrait et pensif, en la forme de sa barbe, et en sa desmarche. Et nous voyons des maris, des femmes, des enfans, des amis, qui ayans en grande estime leurs amis, leurs peres, leurs maris, et leurs femmes, acquierent ou par condescendance, ou par imitation, mille mauvaises petites humeurs au commerce de l'amitié qu'ilz ont ensemble. Or cela ne se doit aucunement faire, car chacun a bien assés de ses mauvaises inclinations sans se surcharger de celles des autres; et non seulement l'amitié ne requiert pas cela, mays, au contraire, elle nous oblige à nous entre-ayder pour nous affranchir reciproquement de toutes sortes d'imperfections. Il faut sans doute supporter doucement l'ami en ses imperfections, mais non pas le porter en icelles, et beaucoup moins les transporter en nous.

Mais je ne parle que des imperfections; car quant aux pechés, il ne faut ni les porter, ni les supporter en l'amy. C'est une amitié ou foible ou meschante de voir perir l'amy et ne le point secourir, de le voir mourir d'une aposteme et n'oser luy donner le coup du rasoir de la correction pour le sauver. La vraye et vivante amitié ne peut durer entre les pechés. On dit que la salamandre esteint le feu dans lequel elle se couche; et le peché ruine l'amitié en laquelle

il se loge : si c'est un peché passager, l'amitié luy donne soudain la fuite par la correction ; mais s'il sejourne et arreste, tout aussi tost l'amitié perit, car elle ne peut subsister que sur la vraye vertu : combien moins donc doit-on pecher pour l'amitié! L'ami est ennemi quand il nous veut conduire au peché, et merite de perdre l'amitié quand il veut perdre et damner l'amy ; ains c'est l'une des plus asseurées marques d'une fausse amitié que de la voir pratiquée envers une personne vicieuse, et de quelle sorte de peché que ce soit. Si celuy que nous aymons est vicieux, sans doute nostre amitié est vicieuse ; car, puisqu'elle ne peut regarder la vraye vertu, il est force qu'elle considere quelque vertu folastre et quelque qualité sensuelle.

La société faite pour le profit temporel entre les marchands n'a que l'image de la vraye amitié ; car elle se fait, non pour l'amour des personnes, mays pour l'amour du gain.

En fin, ces deux divines paroles sont deux grandes colomnes pour bien asseurer la vie chrestienne : l'une est du Sage : « Qui craint Dieu aura pareillement une bonne amitié » ; l'autre est de saint Jacques : « L'amitié de ce monde est ennemie de Dieu. »

CHAPITRE XXIII.

Des exercices de la mortification exterieure.

Ceux qui traittent des choses rustiques et champestres asseurent que si on escrit quelque mot sur une amande bien entiere, et qu'on la remette dedans son noyau, le pliant et serrant bien proprement, et le plantant ainsy, tout le fruit de l'arbre qui en viendra se treuvera escrit et gravé du mesme mot. Pour moy, Philothée, je n'ay jamais pu appreuver la methode de ceux qui, pour reformer l'homme,

commencent par l'exterieur, par les contenances, par les habitz, par les cheveux.

Il me semble, au contraire, qu'il faut commencer par l'interieur : « Convertissés-vous à moy, dit Dieu, de tout vostre cœur. Mon enfant, donne-moy ton cœur ; » car aussi, le cœur estant la source des actions, elles sont telles qu'il est. L'espoux divin invitant l'ame : « Metz-moy, dit-il, comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras. » Ouy vrayement ; car quiconque a Jesus-Christ en son cœur, il l'a bien-tost apres en toutes ses actions exterieures. C'est pourquoy, chere Philothée, j'ay voulu avant toutes choses graver et inscrire sur vostre cœur ce mot saint et sacré : VIVE JÉSUS ! asseuré que je suis qu'apres cela vostre vie, laquelle vient de vostre cœur comme un amandier de son noyau, produira toutes ses actions, qui sont ses fruitz, escrites et gravées du mesme mot de salut, et que, comme ce doux Jesus vivra dedans vostre cœur, il vivra aussi en tous vos deportemens, et paroistra en vos yeux, en vostre bouche, en vos mains, voire mesme en vos cheveux, et pourrés saintement dire à l'imitation de saint Paul : « Je vis, mais non plus moy, ains Jesus-Christ vit en moy. » Bref, qui a gaigné le cœur de l'homme a gaigné tout l'homme. Mais ce cœur mesme, par lequel nous voulons commencer, requiert qu'on l'instruise comme il doit former son train et maintien exterieur, affin que non seulement on y voye la sainte devotion, mais aussi une grande sagesse et discretion. Pour cela je vous vay briefvement donner plusieurs advis.

Si vous pouvés supporter le jeusne, vous ferés bien de jeusner quelques jours outre les jeusnes que l'Eglise nous commande ; car, outre l'effet ordinaire du jeusne, d'eslever l'esprit, reprimer la chair, pratiquer la vertu, et acquerir plus grande recompense au ciel, c'est un grand bien de se maintenir en la possession de gourmander la gourmandise mesme, et tenir l'appetit sensuel et le corps sujet à la loy de

l'Esprit; et bien qu'on ne jeusne pas beaucoup, l'ennemi neantmoins nous craint davantage quand il connoist que nous sçavons jeusner. Les mercredy, vendredy et samedy sont les jours esquelz les anciens chrestiens s'exerçoient le plus à l'abstinence. Prenez-en donc de ceux-là pour jeusner, autant que vostre devotion et la discretion de vostre directeur vous le conseilleront.

Je dirois volontier comme saint Hierosme dit à la bonne dame Leta. « Les jeusnes longs et immoderés me desplaysent bien fort, surtout en ceux qui sont en aage encor tendre. » J'ay appris par expérience que le petit asnon estant las en chemin cherche de s'escarter; c'est à dire, les jeunes gens portés à des infirmités par l'excés des jeusnes se convertissent aysément aux delicatesses. Les cerfz courent mal en deux tems : quand ilz sont trop chargés de venayson. et quand ilz sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand nostre corps est trop nourri, et quand il est trop abattu ; car l'un le rend insolent en son ayse, et l'autre le rend desesperé en son mesayse; et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le defaut de cette moderation és jeusnes, disciplines, haires et aspretés, rend inutiles au service de la charité les meilleures années de plusieurs : comme il fit mesme à saint Bernard, qui se repentit d'avoir usé de trop d'austerité ; et d'autant qu'ilz l'ont maltraitté au commencement, ilz sont contrains de le flatter à la fin. N'eussent-ilz pas mieux fait de luy faire un traittement egal, et proportionné aux offices et travaux auxquelz leurs conditions les obligeoient?

Le jeusne et le travail mattent et abbattent la chair. Si le travail que vous ferés vous est necessaire, ou fort utile à la gloire de Dieu, j'ayme mieux que vous souffriez la peine du travail que celle du jeusne. C'est le sentiment de l'Eglise, laquelle, pour les travaux utiles au service de Dieu et du

prochain, descharge ceux qui les font du jeusne, mesme commandé. L'un a de la peyne à jeusner; l'autre en a à servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prescher, assister les desolés, prier, et semblables exercices : cette peyne vaut mieux que celle-là; car, outre qu'elle matte egalement le corps, elle a des fruitz beaucoup plus desirables. Et partant generalement il est mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis que d'en ruiner plus qu'il ne faut; car on peut tous-jours les abattre quand on veut, mais on ne les peut pas reparer tous-jours quand on veut.

Il me semble que nous devons avoir en grande reverence la parole que nostre Sauveur et Redempteur Jesus-Christ dit à ses disciples : « Mangés ce qui sera mis devant vous. » C'est, comme je croy, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous presente et en mesme ordre qu'on vous le presente, ou qu'il soit à vostre goust ou qu'il ne le soit pas, que de choysir tous-jours le pire. Car, encor que cette derniere façon de vivre semble plus austere, l'autre neantmoins a plus de resignation; car par icelle on ne renonce pas seulement à son goust, mais encor à son choix : et si ce n'est pas une petite austerité de tourner son goust à toute main, et le tenir sujet aux rencontres; joint que cette sorte de mortification ne paroist point, n'incommode personne, et est uniquement propre pour la vie civile. Reculer une viande pour en prendre une autre, pincer et racler toutes choses, ne treuver jamais rien de bien appresté ni de bien net, faire des mysteres à chaque morceau, cela ressent un cœur mol, et attentif aux platz et aux escuelles.

J'estime plus que saint Bernard beut de l'huile pour de l'eau ou du vin que s'il eust beu de l'eau d'absynthe avec intention; car c'estoit signe qu'il ne pensoit pas à ce qu'il beuvoit. Et en cette nonchalance de ce qu'on doit manger et qu'on boit gist la perfection de la pratique de ce mot sacré : « Mangés ce qui sera mis devant vous. » J'excepte neant-

moins les viandes qui nuisent à la santé, ou qui mesme incommodent l'esprit, comme font à plusieurs les viandes chaudes et espicées, fumeuses, venteuses; et certaines occasions esquelles la nature a besoin d'estre recreée et aydée pour pouvoir soustenir quelque travail à la gloire de Dieu. Une continuelle et moderée sobrieté est meilleure que les abstinences violentes faites à diverses reprises, et entremeslées de grands relaschemens.

La discipline a une merveilleuse vertu pour reveiller l'appetit de la devotion, estant prise moderément. La haire matte puissamment le corps, mays son usage n'est pas pour l'ordinaire propre ni aux gens mariés, ni aux delicates complexions, ni à ceux qui ont à supporter d'autres grandes peynes. Il est vray qu'és jours plus signalés de la penitence, on la peut employer avec l'advis d'un discret confesseur.

Il faut prendre de la nuit pour dormir, chacun selon sa complexion, autant qu'il est requis pour bien et utilement veiller le jour. Et par ce que l'Escriture sainte en cent façons, l'exemple des saintz et les raysons naturelles nous recommandent grandement les matinées comme les meilleures et plus fructueuses pieces de nos jours, et que nostre Seigneur mesme est nommé Soleil levant, et nostre Dame Aube du jour, je pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil devers le soir à bonne heure, pour pouvoir prendre son reveil et faire son lever de bon matin. Certes, ce tems-là est le plus gracieux, le plus doux, et le moins embarrassé; les oyseaux mesmes nous provoquent en iceluy au reveil et aux loüanges de Dieu : si que le lever matin sert à la santé et à la sainteté.

Balaam monté sur son asnesse alloit trouver Balac; mays, par ce qu'il n'avoit pas droite intention, l'ange l'attendit en chemin avec une espée en main pour le tuer. L'asnesse, qui voyoit l'ange, s'arresta par trois diverses fois, comme restifve; Balaam cependant la frappoit cruellement de son

baston pour la faire advancer, jusques à la troisieme fois qu'elle, estant couchée tout à fait sous Balaam, luy parla par un grand miracle, disant : « Que t'ay-je fait pour quoy tu m'as battu desja par trois fois ? » Et tost apres les yeux de Balaam furent ouvertz, et il vid l'ange, qui luy dit : « Pourquoy as-tu battu ton asnesse ? Si elle ne se fust destournée de devant moy, je t'eusse tué, et l'eusse reservée. » Lors Balaam dit à l'ange : « Seigneur, j'ay peché ; car je ne sçavois pas que tu te misses contre moy en la voye. » Voyés-vous, Philothée : Balaam est la cause du mal, et il frappe et bat la pauvre asnesse, qui n'en peut mais. Il en prend ainsy bien souvent en nos affaires. Car cette femme void son mary ou son enfant malade, et soudain elle court au jeusne, à la haire, à la discipline, comme fit David pour un pareil sujet. Helas ! chere amie, vous battés le pauvre asne, vous affligés vostre corps, et il ne peut mais de vostre mal, ni de quoy Dieu a son espée desgainée sur vous. Corrigés vostre cœur qui est idolastre de ce mary, et qui permettoit mille vices à l'enfant, et le destinoit à l'orgueil, à la vanité et à l'ambition. Cet homme void que souvent il tumbe lourdement au peché de luxure ; le reproche interieur vient contre sa conscience avec l'espée au poing pour l'outre-percer d'une sainte crainte. Et soudain son cœur revenant à soy : Ah ! felonne chair, dit-il, ah ! corps desloyal, tu m'as trahy ! Et le voilà incontinent à des grands coups sur cette chair, à des jeusnes immoderés, à des disciplines demesurées, à des haires insupportables. O pauvre ame ! si ta chair pouvoit parler, comme l'asnesse de Balaam, elle te diroit : Pourquoy me frappes-tu, miserable ? C'est contre toy, ô mon ame ! que Dieu arme sa vengeance ; c'est toy, qui es la criminelle. Pourquoy me conduis-tu aux mauvaises conversations ? pourquoy appliques-tu mes yeux, mes mains, mes levres aux lascivetés ? pourquoy me troubles-tu par des mauvaises imaginations ? Fay de bonnes pensées, et je n'auray pas de mauvais mou-

vemens; hante les gens pudiques, et je ne seray point agitée de ma concupiscence. Helas! c'est toy qui me jettes dans le feu, et tu ne veux pas que je brusle; tu me jettes la fumée aux yeux, et tu ne veux pas qu'ilz s'enflamment. Et Dieu sans doute vous dit en ces cas-là : Battés, rompés, fendés, froissés vos cœurs principalement; car c'est contr'eux que mon courroux est animé. Certes, pour guerir la demangeayson, il n'est pas tant besoin de se laver et baigner comme de purifier le sang et rafraischir le foye; ainsy pour nous guerir de nos vices, il est voirement bon de mortifier la chair, mais il est sur tout necessaire de bien purifier nos affections et rafraischir nos cœurs. Or en tout et par-tout il ne faut nullement entreprendre des austerités corporelles qu'avec l'advis de nostre guide.

CHAPITRE XXIV.

Des conversations et de la solitude.

Rechercher les conversations et les fuir, ce sont deux extremités blasmables en la devotion civile, qui est celle de laquelle je vous parle. La fuite d'icelles tient du desdain et mespris du prochain, et la recherche ressent l'oysiveté et l'inutilité. Il faut aymer le prochain comme soy-mesme. Pour monstrer qu'on l'ayme, il ne faut pas fuir d'estre avec luy; et pour tesmoigner qu'on s'ayme soy-mesme, il se faut plaire avec soy-mesme quand on y est; or on y est quand on est seul. « Pense à toy-mesme, dit saint Bernard, et puis aux autres. » Si donques rien ne vous presse d'aller en conversation ou d'en recevoir chés vous, demeurés en vous-mesmes, et vous entretenés avec vostre cœur; mays si la conversation vous arrive, ou quelque juste sujet vous invite à vous y rendre, allés de par Dieu, Philothée, et voyés vostre prochain de bon cœur et de bon œil.

On appelle mauvaises conversations celles qui se font

pour quelques mauvaises intentions, ou bien quand ceux qui entreviennent en icelles sont vicieux, indiscretz et dissolus; et pour celles-là, il s'en faut destourner, comme les abeilles se destournent de l'amas des tahons et freslons. Car, comme ceux qui ont esté morduz des chiens enragés ont la sueur, l'haleyne et la salive dangereuse, et principalement pour les enfans et gens de delicate complexion; ainsy ces vicieux et desbordés ne peuvent estre frequentés qu'avec hazard et peril, sur tout par ceux qui sont de devotion encor tendre et delicate.

Il y a des conversations inutiles à toute autre chose qu'à la seule recreation, lesquelles se font par un simple divertissement des occupations serieuses. Et quant à celles-là, comme il ne faut pas s'y addonner, aussi peut-on leur donner le loysir destiné à la recreation.

Les autres conversations ont pour leur fin l'honnesteté, comme sont les visites mutuelles, et certaines assemblées qui se font pour honnorer le prochain. Et quant à celles-là, comme il ne faut pas estre superstitieuse à les pratiquer, aussi ne faut-il pas estre du tout incivile à les mespriser, mais satisfaire avec modestie au devoir que l'on y a, affin d'eviter egalement la rusticité et la legereté

Reste les conversations utiles, comme sont celles des personnes devotes et vertueuses. O Philothée! ce vous sera tous-jours un grand bien d'en rencontrer souvent de telles. La vigne plantée parmi les oliviers porte des raysins unctueux, et qui ont le goust des olives : une ame qui se treuve souvent parmi les gens de vertu ne peut qu'elle ne participe à leurs qualités; les bourdons seulz ne peuvent point faire du miel, mais avec les abeilles ilz s'aydent à le faire. C'est un grand advantage pour nous bien exercer à la devotion, de converser avec les ames devotes.

En toutes conversations la naïfveté, simplicité, douceur et modestie sont tous-jours preferées. Il y a des gens qui ne

font nulle sorte de contenance ni de mouvement qu'avec tant d'artifice que chacun en est ennuyé. Et comme celuy qui ne voudroit jamais se pourmener qu'en contant ses pas, ni parler qu'en chantant, seroit fascheux au reste des hommes, ainsy ceux qui tiennent un maintien artificieux, et qui ne font rien qu'à cadence, importunent extremement la conversation; et en cette sorte de gens il y a tous-jours quelque espece de presomption. Il faut pour l'ordinaire qu'une joye moderée predomine en nostre conversation. Saint Romüal et saint Anthoine sont extremement loüés de quoy, nonobstant toutes leurs austerités, ilz avoient la face et les paroles ornées de joye, gayeté et civilité. « Resjouissés-vous avec les joyeux : » je vous dis encore une fois avec l'Apostre : *Soyés tous-jours joyeuse,* mais *en nostre Seigneur;* et : *que vostre modestie paroisse à tous les hommes.* Pour vous resjouir en nostre Seigneur, il faut que le sujet de vostre joye soit non seulement loysible, mais honneste. ce que je dis par ce qu'il y a des choses loysibles qui pourtant ne sont pas honnestes; et affin que vostre modestie paroisse, gardés-vous des insolences, lesquelles sans doute sont tous-jours reprehensibles. Faire tumber l'un, noircir l'autre, picquer le tiers, faire du mal à un fol, ce sont des risées et joyes sottes et insolentes.

Mais tous-jours, outre la solitude mentale, à laquelle vous vous pouvés retirer emmy les plus grandes conversations, ainsy que j'ay dit ci-dessus, vous devés aymer la solitude locale et reelle, non pas pour aller és desertz, comme sainte Marie Egyptienne, saint Paul, saint Anthoine, Arsenius et les autres Peres solitaires; mais pour estre quelque peu en vostre chambre, en vostre jardin, et ailleurs, où plus à souhait vous puissiés retirer vostre esprit en vostre cœur, et recréer vostre ame par des bonnes cogitations et saintes pensées, ou par un peu de bonne lecture, à l'exemple de ce grand evesque Nazianzene, qui parlant de soy-mesme : « Je me

pourmenois, dit-il, moy-mesme avec moy-mesme sur le soleil couchant, et passois le tems sur le rivage de la mer; car j'ay accoustumé d'user de cette recreation pour me relascher et secouer un peu des ennuis ordinaires; » et là dessus il discourt de la bonne pensée qu'il fit, que je vous ay recitée ailleurs; et à l'exemple encor de saint Ambroise, duquel parlant saint Augustin, il dit que souvent estant entré en sa chambre (car on ne refusoit l'entrée à personne) il le regardoit lire, et apres avoir attendu quelque tems, de peur de l'incommoder, il s'en retournoit sans mot dire, pensant que ce peu de tems qui restoit à ce grand pasteur pour revigorer et recréer son esprit, apres le tracas de tant d'affaires, ne luy devoit pas estre osté. Aussi apres que les apostres eurent un jour raconté à nostre Seigneur comme ils avoient presché et beaucoup fait : « Venés, leur dit-il, en la solitude et vous y reposés un peu. »

CHAPITRE XXV.

De la bienseance des habitz.

Saint Paul veut que les femmes devotes (il en faut autant dire des hommes) soient revestues d'habitz bienseans, se parans avec pudicité et sobrieté. Or la bienseance des habitz et autres ornemens depend de la matiere, de la forme, et de la netteté. Quant à la netteté, elle doit presque tous-jours estre esgale en nos habitz, sur lesquelz, tant qu'il est possible, nous ne devons laisser aucune sorte de soüilleure et vilenie. La netteté exterieure represente en quelque façon l'honnesteté interieure. Dieu mesme requiert l'honnesteté corporelle en ceux qui s'approchent de ses autelz, et qui ont la charge principale de la devotion.

Quant à la matiere et à la forme des habitz, la bienseance se considere par plusieurs circonstances du tems, de l'aage, des qualités, des compaignies, des occasions. On se pare or-

dinairement mieux és jours de feste, selon la grandeur du jour qui se celebre. En tems de penitence, comme en caresme, on se desmet bien fort; aux nopces on porte les robbes nuptiales, et aux assemblées funebres les robbes de deuil; aupres des princes on rehausse l'estat, lequel on doit abbaisser entre les domestiques. La femme mariée se peut et doit orner aupres de son mary, quand il le desire; si elle en fait de mesme en estant esloignée, on demandera quelz yeux elle veut favoriser avec ce soin particulier. On permet plus d'affiquetz aux filles, par ce qu'elles peuvent loysiblement desirer d'aggréer à plusieurs, quoy que ce ne soit qu'affin d'en gaigner un par un saint mariage. On ne treuve pas non plus mauvais que les vefves à marier se parent aucunement, pourveu qu'elles ne facent point paroistre de folastrerie, d'autant qu'ayans desja esté meres de famille, et passé par les regretz du vefvage, on tient leur esprit pour meur et attrempé. Mais quant aux vrayes vefves, qui le sont, non seulement de corps, mais aussi de cœur, nul ornement ne leur est convenable, sinon l'humilité, la modestie et la devotion; car si elles veulent donner de l'amour aux hommes, elles ne sont pas vrayes vefves, et si elles n'en veulent pas donner, pourquoy en portent-elles les outilz? Qui ne veut recevoir les hostes, il faut qu'il oste l'enseigne de son logis. On se moque tous-jours des vieilles gens quand ilz veulent faire les jolis : c'est une folie qui n'est supportable qu'à la jeunesse.

Soyés propre, Philothée; qu'il n'y ait rien sur vous de traynant et mal agencé : c'est un mespris de ceux avec lesquelz on converse d'aller entr'eux en habit desaggreable; mais gardés-vous bien des affaiteries, vanités, curiosités, et folastreries. Tenés-vous tous-jours tant qu'il vous sera possible du costé de la simplicité et modestie, qui est sans doute le plus grand ornement de la beauté, et la meilleure excuse pour la laydeur. Saint Pierre advertit principalement les

jeunes femmes de ne porter point leurs cheveux tant crespés, frisés, annellés, et serpentés. Les hommes qui sont si lasches que de s'amuser à ces muguetteries sont par-tout descriés comme hermaphrodites, et les femmes vaines sont tenuës pour imbecilles en chasteté : au moins, si elles en ont, elle n'est pas visible parmi tant de fatras et bagatelles. On dit qu'on n'y pense pas mal ; mais je replique, comme j'ay fait ailleurs, que le diable y en pense tous-jours. Pour moy, je voudrois que mon devot et ma devote fussent tous-jours les mieux habillés de la troupe, mais les moins pompeux et affetés, et, comme il est dit au Proverbe, qu'ilz fussent parés de grace, bienseence, et dignité. Saint Louys dit en un mot que l'on se doit vestir selon son estat, en sorte que les sages et bons ne puissent dire : Vous en faites trop; ny les jeunes gens : Vous en faites trop peu. Mais en cas que les jeunes ne se veuillent pas contenter de la bienseance, il se faut arrester à l'advis des sages.

CHAPITRE XXVI.

Du parler, et premierement comme il faut parler de Dieu.

Les medecins prennent une grande connoissance de la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de sa langue; et nos paroles sont les vrays indices des qualités de nos ames : « Par tes paroles, dit le Sauveur, tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné. » Nous portons soudain la main sur la douleur que nous sentons, et la langue sur l'amour que nous avons.

Si donc vous estes bien amoureuse de Dieu, Philothée, vous parlerés souvent de Dieu és devis familiers que vous ferés avec vos domestiques, amis et voysins : ouy, car « la bouche du juste meditera la sapience, et sa langue parlera le jugement ; » et comme les abeilles ne demeslent autre chose que le miel avec leur petite bouchette, ainsy vostre

langue sera tous-jours emmiellée de son Dieu, et n'aura point de plus grande suavité que de sentir couler entre vos levres des loüanges et benedictions de son nom, ainsi qu'on dit de saint François, qui prononçant le saint nom du Seigneur succoit et lechoit ses levres, comme pour en tirer la plus grande douceur du monde.

Mais parlés tous-jours de Dieu comme de Dieu, c'est à dire, reveremment et devotement; non point faysant la suffisante ni la prescheuse, mais avec l'esprit de douceur, de charité et d'humilité, distillant, autant que vous sçavés, (comme il est dit de l'Espouse au Cantique des Cantiques) le miel delicieux de la devotion et des choses divines goutte à goutte tantost dedans l'aureille de l'un, tantost dedans l'aureille de l'autre; priant Dieu, au secret de vostre ame, qu'il luy playse de faire passer cette sainte rosée jusques dans le cœur de ceux qui vous escoutent.

Sur tout il faut faire cet office angelique doucement et souëfvement, non point par maniere de correction, mais par maniere d'inspiration; car c'est merveille combien la suavité et amiable proposition de quelque bonne chose est une puissante amorce pour attirer les cœurs.

Ne parlés donc jamais de Dieu, ni de la devotion, par maniere d'acquit et d'entretien, mais tous-jours avec attention et devotion : ce que je dis pour vous oster une remarquable vanité qui se treuve en plusieurs qui font profession de devotion, lesquelz à tous propos disent des paroles saintes et ferventes par maniere d'entregent, et sans y penser nullement; et apres les avoir dites, il leur est advis qu'ilz sont telz que les paroles tesmoignent : ce qui n'est pas.

CHAPITRE XXVII.

De l'honnesteté des paroles, et du respect que l'on doit aux personnes.

« Si quelqu'un ne peche point en parole, dit saint Jacques, il est homme parfait. » Gardés-vous soigneusement de lascher aucune parole deshonneste; car, encores que vous ne les disiés pas avec mauvaise intention, si est-ce que ceux qui les ouyent les peuvent recevoir d'une autre sorte. La parole deshonneste, tumbant dans un cœur foible, s'estend et se dilate comme une goutte d'huyle sur le drap, et quelquesfois elle saysit tellement le cœur qu'elle le remplit de mille pensées et tentations lubriques. Car comme le poyson du corps entre par la bouche, aussi celuy du cœur entre par l'oreille; et la langue qui le produit est meurtriere, d'autant qu'encor qu'à l'adventure le venin qu'elle a jetté n'ait pas fait son effet, pour avoir treuvé les cœurs des auditeurs munis de quelque contre-poyson, si est-ce qu'il n'a pas tenu à sa malice qu'elle ne les ait fait mourir. Et que personne ne me die qu'il n'y pense pas; car nostre Seigneur, qui connoist les pensées, a dit que « la bouche parle de l'abondance du cœur » ; et si nous n'y pensons pas mal, le malin neantmoins en pense beaucoup, et se sert tous-jours secrettement de ces mauvais motz pour en transpercer le cœur de quelqu'un. On dit que ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on appelle angelique ont tous-jours l'haleine douce et aggreable; et ceux qui ont au cœur l'honnesteté et chasteté, qui est la vertu angelique, ont tous-jours leurs paroles nettes, civiles et pudiques : quant aux choses indecentes et folles, l'Apostre ne veut pas que seulement on les nomme, nous asseurant que rien ne corromp tant les bonnes mœurs que les mauvais devis.

Si ces paroles deshonnestes sont dites à couvert, avec affaiterie et subtilité, elles sont infiniment plus veneneuses;

car comme plus un dard est pointu, plus il entre aysément en nos corps, ainsy plus un mauvais mot est aigu, plus il penetre en nos cœurs. Et ceux qui pensent estre galans hommes à dire de telles paroles en conversation ne sçavent pas pourquoy les conversations sont faites; car elles doivent estre comme essaims d'abeilles assemblées pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non pas comme un tas de guespes qui se joignent pour succer quelque pourriture. Si quelque sot vous dit des paroles messeantes, tesmoignés que vos oreilles en sont offensées, ou vous destournant ailleurs, ou par quelque autre moyen, selon que vostre prudence vous enseignera.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'estre mocqueur. Dieu haït extremement ce vice, et en a fait jadis des estranges punitions. Rien n'est si contraire à la charité, et beaucoup plus à la devotion, que le mespris et contemnement du prochain. Or la derision et mocquerie ne se fait jamais sans ce mespris : c'est pourquoy elle est un fort grand peché, en sorte que les docteurs ont rayson de dire que la mocquerie est la plus mauvaise sorte d'offense que l'on puisse faire au prochain par les paroles, par ce que les autres offenses se font avec quelque estime de celuy qui est offensé, et celle-cy se fait avec mespris et contemnement.

Mais quant aux jeux de paroles qui se font des uns aux autres avec une modeste gayeté et joyeuseté, ilz appartiennent à la vertu nommée eutrapelie par les Grecs, que nous pouvons appeler bonne conversation, et par iceux on prend une honneste et amiable recreation sur les occasions frivoles que les imperfections humaines fournissent. Il se faut garder seulement de passer de cette honneste joyeuseté à la mocquerie. Or la mocquerie provoque à rire par mespris et contemnement du prochain; mais la gayeté et gausserie provoque à rire par une simple liberté, confiance et familiere franchise,

conjointe à la gentillesse de quelque mot. Saint Louys, quand les religieux vouloient lui parler de choses relevées apres disner : « Il n'est pas temps d'alleguer, disoit-il, mais de se recreer par quelque joyeuseté et quolibetz : que chacun die ce qu'il vendra honnestement. » Ce qu'il disoit favorisant la noblesse qui estoit autour de luy pour recevoir des caresses de Sa Majesté. Mais, Philothée, passons tellement le tems par recreation que nous conservions la sainte eternité par devotion.

CHAPITRE XXVIII.

Des jugemens temeraires.

« Ne jugés point, et vous ne serés point jugés, dit le Sauveur de nos ames; ne condamnés point, et vous ne serés point condamnés. » Non, dit le saint Apostre, « ne jugés pas avant le tems, jusques à ce que le Seigneur vienne, qui revelera le secret des tenebres, et manifestera les conseilz des cœurs. » O que les jugemens temeraires sont desaggreables à Dieu! Les jugemens des enfans des hommes sont temeraires, par ce qu'ilz ne sont pas juges les uns des autres, et jugeans ilz usurpent l'offiee de nostre Seigneur ; ilz sont temeraires, par ce que la principale malice du peché despend de l'intention et conseil du cœur, qui est le secret des tenebres pour nous; ilz sont temeraires, par ce qu'un chacun a assés à faire à se juger soy-mesme, sans entreprendre de juger son prochain. C'est chose esgalement necessaire, pour n'estre point jugés, de ne point juger les autres et de se juger soy-mesme; car, comme nostre Seigneur nous defend l'un, l'Apostre nous ordonne l'autre, disant : « Si nous nous jugions nous-mesmes, nous ne serions point jugés. » Mays, ô Dieu! nous faysons tout au contraire; car ce qui nous est defendu, nous ne cessons de le faire, jugeans à tout propos

le prochain; et ce qui nous est commandé, qui est de nous juger nous-mesmes, nous ne le faysons jamais.

Selon les causes des jugemens temeraires, il y faut remedier. Il y a des cœurs aigres, amers et aspres de leur nature, qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ilz reçoivent, et *convertissent*, comme dit le prophete, *le jugement en absynthe*, ne jugeant jamais du prochain qu'avec toute rigueur et aspreté. Ceux-cy ont grandement besoin de tumber entre les mains d'un bon medecin spirituel; car cette amertume de cœur leur estant naturelle, elle est malaysée à vaincre, et, bien qu'en soy elle ne soit pas peché, ains seulement une imperfection, elle est neantmoins dangereuse, par ce qu'elle introduit et fait regner en l'ame le jugement temeraire et la mesdisance. Aucuns jugent temerairement, non point par aigreur, mais par orgueil, leur estant advis qu'à mesure qu'ilz depriment l'honneur d'autruy, ilz relevent le leur propre: espritz arrogans et presomptueux, qui s'admirent eux-mesmes, et se colloquent si haut en leur propre estime qu'ilz voyent tout le reste comme chose petite et basse: « Je ne suis pas comme le reste des hommes, » disoit ce sot pharisien. Quelques-uns n'ont pas cet orgueil manifeste, ains seulement une certaine petite complaysance à considerer le mal d'autruy pour savourer et faire savourer plus doucement le bien contraire duquel ilz s'estiment doüés; et cette complaysance est si secrette et imperceptible que si on n'a bonne veuë on ne la peut pas descouvrir, et ceux mesme qui en sont atteins ne la connoissent pas si on ne la leur monstre. Les autres, pour se flatter et excuser envers eux-mesmes, et pour addoucir les remors de leurs consciences, jugent fort volontier que les autres sont vicieux du vice auquel ilz se sont voüés, ou de quelque autre aussi grand, leur estant advis que la multitude des criminelz rend leur peché moins blasmable. Plusieurs s'addonnent au jugement temeraire pour le seul playsir qu'ilz prennent à philosopher et

deviner des mœurs et humeurs des personnes par maniere d'exercice d'esprit; que si, par malheur, ilz rencontrent quelquesfois la verité en leurs jugemens, l'audace et l'appetit de continuer s'accroit tellement en eux que l'on a peine de les en destourner. Les autres jugent par passion, et pensent tous-jours bien de ce qu'ilz ayment, et tous-jours mal de ce qu'ilz haïssent, sinon en un cas admirable, et neantmoins veritable, auquel l'excés de l'amour provoque à faire mauvais jugement de ce qu'on ayme : effect monstrueux, mais aussi provenant d'un amour impur, imparfait, troublé et malade, qui est la jalousie, laquelle, comme chacun sçait, sur un simple regard, sur le moindre sousris du monde, condamne les personnes de perfidie et d'adultere. En fin la crainte, l'ambition, et telles autres foiblesses d'esprit, contribuent souvent beaucoup à la production du soupçon et jugement temeraire.

Mays quels remedes? Ceux qui boivent le suc de l'herbe ophiusa d'Ethiopie cuident partout voir des serpens et choses effroyables; ceux qui ont avalé l'orgueil, l'envie, l'ambition, la hayne, ne voyent rien qu'ilz ne treuvent mauvais et blasmable : ceux-là, pour estre gueris, doivent prendre du vin de palme, et j'en dis de mesme pour ceux-cy : beuvés le plus que vous pourrés le vin sacré de la charité; elle vous affranchira de ces mauvaises humeurs qui vous font faire ces jugemens tortus. La charité craint de rencontrer le mal, tant s'en faut qu'elle l'aille chercher, et quand elle le rencontre, elle en destourne sa face et le dissimule; ains elle ferme ses yeux avant que de le voir, au premier bruit qu'elle en apperçoit, et puis croit par une sainte simplicité que ce n'estoit pas le mal, mays seulement l'ombre ou quelque fantosme de mal; que si par force elle reconnoist que c'est luy-mesme, elle s'en destourne tout incontinent, et tasche d'en oublier la figure. La charité est le grand remede à tous maux, mays specialement pour cettuy-cy. Toutes choses pa-

roissent jaunes aux yeux des icteriques, et qui ont la grande jaunisse; l'on dit que pour les guerir de ce mal, il leur faut faire porter de l'esclaire sous la plante de leurs piedz. Certes, ce peché de jugement temeraire est une jaunisse spirituelle, qui fait paroistre toutes choses mauvaises aux yeux de ceux qui en sont atteins; mays qui en veut guerir, il faut qu'il mette les remedes, non aux yeux, non à l'entendement, mais aux affections, qui sont les piedz de l'ame. Si vos affections sont douces, vostre jugement sera doux; si elles sont charitables vostre jugement le sera de mesme. Je vous presente trois exemples admirables. Isaac avoit dit que Rebecca estoit sa sœur; Abimelech vit qu'il se joüoit avec elle, c'est à dire, qu'il la caressoit tendrement, et il jugea soudain que c'estoit sa femme : un œil malin eut plus tost jugé qu'elle estoit sa garce, ou que si elle estoit sa sœur, qu'il eust esté un inceste; mais Abimelech suit la plus charitable opinion qu'il pouvoit prendre d'un tel fait. Il faut tous-jours faire de mesme, Philothée, jugeant en faveur du prochain autant qu'il nous sera possible. Que si une action pouvoit avoir cent visages, il la faut regarder en celuy qui est le plus beau. Nostre Dame estoit grosse : saint Joseph le voyoit clairement; mays par ce que d'autre costé il la voyoit toute sainte, toute pure, toute angelique, il ne peut oncques croire qu'elle eut pris sa grossesse contre son devoir, si qu'il se resolvoit en la laissant d'en laisser le jugement à Dieu : quoy que l'argument fut violent pour luy faire concevoir mauvaise opinion de cette vierge, si ne voulut-il jamais l'en juger. Mais pourquoy? « Par ce, dit l'Esprit de Dieu, qu'il estoit juste. » L'homme juste, quand il ne peut plus excuser ni le fait, ni l'intention de celuy que d'ailleurs il connoist homme de bien, encor n'en veut-il pas juger, mays oste cela de son esprit, et en laisse le jugement à Dieu. Mais le Sauveur crucifié, ne pouvant excuser du tout le peché de ceux qui le crucifioient, au moins en amoindrit-il la malice, alleguant

leur ignorance. Quand nous ne pouvons excuser le peché, rendons-le au moins digne de compassion, l'attribuant à la cause la plus supportable qu'il puisse avoir, comme à l'ignorance ou à l'infirmité.

Mais ne peut-on donc jamais juger le prochain? Non, certes, jamais : c'est Dieu, Philothée, qui juge les criminelz en justice. Il est vray qu'il se sert de la voix des magistratz pour se rendre intelligible à nos oreilles : ilz sont ses truchemens et interpretes, et ne doivent rien prononcer que ce qu'ilz ont appris de luy, comme estans ses oracles. Que s'ilz font autrement, suivans leurs propres passions, alors c'est vrayement eux qui jugent, et qui par consequent seront jugés; car il est defendu aux hommes, en qualité d'hommes, de juger les autres.

De voir ou connoistre une chose, ce n'est pas en juger; car le jugement, au moins selon la phrase de l'Escriture, presuppose quelque petite ou grande, vraye ou apparente difficulté qu'il faille vuider. C'est pourquoy elle dit que ceux qui ne croient point sont desja jugés, par ce qu'il n'y a point de doute en leur damnation. Ce n'est donc pas mal fait de douter du prochain : non, car il n'est pas defendu de douter, ains de juger; mays il n'est pourtant pas permis ni de douter, ni de soupçonner, sinon ric à ric, tout autant que les raysons et argumens nous contraignent de douter; autrement les doutes et soupçons sont temeraires. Si quelque œil malin eust veu Jacob quand il baysa Rachel aupres du puitz, ou qu'il eust veu Rebecca accepter des brasseletz et pendans d'oreilles d'Eliezer, homme inconneu en ce pays-là, il eust sans doute mal pensé de ces deux exemplaires de chasteté, mais sans rayson et fondement; car quant une action est de soy-mesme indifferente, c'est un soupçon temeraire d'en tirer une mauvaise consequence, sinon que plusieurs circonstances donnent force à l'argument. C'est aussi un jugement temeraire de tirer consequence d'un acte pour blas-

mer la personne ; mays cecy, je le diray tantost plus clairement.

En fin, ceux qui ont bien soin de leurs consciences ne sont guere sujetz au jugement temeraire. Car, comme les abeilles voyans les broüillars ou tems nubileux se retirent en leurs ruches à mesnager le miel, ainsy les cogitations des bonnes ames ne sortent pas sur des objetz embroüillés, ni parmy les actions nubileuses des prochains ; ains, pour en eviter le rencontre, se ramassent dedans le cœur pour y mesnager les bonnes resolutions de leur amendement propre.

C'est le fait d'une ame inutile de s'amuser à l'examen de la vie d'autruy. J'excepte ceux qui ont charge des autres, tant en la famille qu'en la republique ; car une bonne partie de leur conscience consiste à regarder et veiller sur celle des autres. Qu'ilz facent donc leur devoir avec amour ; passé cela, qu'ilz se tiennent en eux-mesmes pour ce regard.

CHAPITRE XXIX.

De la medisance.

Le jugement temeraire produit l'inquietude, le mespris du prochain, l'orgueil et complaysance de soy-mesme, et cent autres effetz tres-pernicieux, entre lesquelz la medisance tient des premiers rangs, comme la vraye peste des conversations. O que n'ay-je un des charbons du saint autel pour toucher les levres des hommes, affin que leur iniquité fust ostée et leur peché nettoyé, à l'imitation du seraphin qui purifia la bouche d'Isaye ! Qui osteroit la medisance du monde en osteroit une grande partie des pechés de l'iniquité.

Quiconque oste injustement la bonne renommée à son prochain, outre le peché qu'il commet, il est obligé à faire la reparation, quoy que diversement selon la diversité des mesdisances ; car nul ne peut entrer au ciel avec le bien d'au-

truy, et entre tous les biens exterieurs, la renommée est le meilleur. La medisance est une espece de meurtre ; car nous avons trois vies : la spirituelle, qui gist en la grace de Dieu ; la corporelle, qui gist en l'ame, et la civile, qui consiste en la renommée. Le peché nous oste la premiere, la mort nous oste la seconde, et la medisance nous oste la troysieme. Mays le medisant, par un seul coup de sa langue, fait ordinairement trois meurtres · il tuë son ame et celle de celuy qui l'escoute d'un homicide spirituel, et oste la vie civile à celuy duquel il medit. Car, comme disoit saint Bernard, et celuy qui medit, et celuy qui escoute le medisant, tous deux ont le diable sur eux ; mays l'un l'a en la langue, et l'autre en l'aureille. David parlant des medisans, « Ilz ont affilé leurs langues, dit-il, comme un serpent. » Or le serpent a la langue fourcheuë et à deux pointes, comme dit Aristote ; et telle est celle du medisant, qui d'un seul coup picque et empoisonne l'aureille de l'escoutant, et la reputation de celuy de qui elle parle.

Je vous conjure donc, tres-chere Philothée, de ne medire jamais de personne ni directement, ni indirectement. Gardés-vous d'imposer de faux crimes et pechés au prochain, ni de decouvrir ceux qui sont secretz, ni d'agrandir ceux qui sont manifestes, ni d'interpreter en mal la bonne œuvre, ni de nier le bien que vous sçavés estre en quelqu'un, ni le dissimuler malicieusement, ni le diminuer par paroles; car en toutes ces façons vous offenseriés grandement Dieu, mais surtout accusant faussement, et niant la verité au prejudice du prochain ; car c'est double peché de mentir et nuire tout ensemble au prochain.

Ceux qui pour medire font des prefaces d'honneur, ou qui disent des petites gentillesses et gausseries entre deux, sont les plus fins et veneneux medisans de tous. Je proteste, disent-ils, que je l'ayme, et qu'au reste c'est un galand homme ; mays cependant il faut dire la verité, il eut tort de

faire une telle perfidie; c'est une fort vertueuse fille, mais elle fut surprise; et semblables petitz agencemens. Ne voyés-vous pas l'artifice? Celuy qui veut tirer à l'arc tire tant qu'il peut la fleche à soy, mais ce n'est que pour la darder plus puissamment : il semble que ceux-cy retirent leur medisance à eux, mays ce n'est que pour la descocher plus fermement, affin qu'elle penetre plus avant dedans les cœurs des escoutans. La medisance dite par forme de gausserie est encore plus cruelle que toutes; car, comme la ciguë n'est pas de soy un venin fort pressant, ains assés lent, et auquel on peut aysément remedier, mais estant pris avec le vin il est irremediable : ainsy la medisance qui de soy passeroit legerement par une aureille et sortiroit par l'autre, comme l'on dit, s'arreste fermement en la cervelle des escoutans, quand elle est presentée dedans quelque mot subtil et joyeux. « Ilz ont, dit David, le venin de l'aspic en leurs levres. » L'aspic fait sa picqueure presque imperceptible, et son venin d'abord rend une demangeayson delectable, au moyen de quoy le cœur et les entrailles se dilatent et reçoivent le poyson, contre lequel par apres il n'y a plus de remede.

Ne dites pas : un tel est un ivroigne, encor que vous l'ayés veu ivre; ni : il est adultere, pour l'avoir veu en ce peché; ni : il est inceste, pour l'avoir treuvé en ce malheur; car un seul acte ne donne pas le nom à la chose. Le soleil s'arresta une fois en faveur de la victoire de Josué, et s'obscurcit une autre fois en faveur de celle du Sauveur : nul ne dira pourtant qu'il soit ou immobile ou obscur. Noë s'enivra une fois, et Loth une autre fois, et cettuy-cy de plus commit un grand inceste : ilz ne furent pourtant ivroignes ni l'un ni l'autre, ni le dernier ne fut pas inceste, ni saint Pierre sanguinaire pour avoir une fois respandu du sang, ni blasphemateur pour avoir une fois blasphemé. Pour prendre le nom d'un vice ou d'une vertu, il faut y avoir fait quelque progrés et habitude; c'est donc une imposture de dire qu'un homme

est cholere ou larron pour l'avoir veu courroucer ou derober une fois.

Encor qu'un homme ait esté vicieux longuement, on court fortune de mentir quand on le nomme vicieux. Simon le Lepreux appeloit Magdelaine pecheresse, par ce qu'elle l'avoit esté naguere; il mentoit neantmoins, car elle ne l'estoit plus, mais une tres-sainte penitente : aussi nostre Seigneur prend en protection sa cause. Ce fol pharisien tenoit le publicain pour grand pecheur, ou peut-estre mesme pour injuste, adultere, ravisseur; mays il se trompoit grandement, car tout à l'heure mesme il estoit justifié. Helas! puisque la bonté de Dieu est si grande qu'un seul moment suffit pour impetrer et recevoir sa grace, quelle asseurance pouvons-nous avoir qu'un homme qui estoit hier pecheur le soit aujourd'huy? Le jour precedent ne doit pas juger le jour present, ni le jour present ne doit pas juger le jour precedent : il n'y a que le dernier qui les juge tous. Nous ne pouvons donc jamais dire qu'un homme soit meschant sans danger de mentir. Ce que nous pouvons dire, en cas qu'il faille parler, c'est qu'il fit un tel acte mauvais, il a mal vescu en tel temps, il fait mal maintenant; mais on ne peut tirer nulle consequence d'hier à ce jourd'huy, ni de ce jourd'huy au jour d'hier, et moins encor au jour de demain.

Encore qu'il faille estre extremement delicat à ne point mesdire du prochain, si faut-il se garder d'une extremité en laquelle quelques-uns tumbent, qui, pour eviter la medisance, loüent et disent bien du vice. S'il se treuve une personne vrayement medisante, ne dites pas pour l'excuser qu'elle est libre et franche; une personne manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est genereuse et propre; et les privautés dangereuses, ne les appellés pas simplicités, ou naïfvetés; ne fardés pas la desobeïssance du nom de zele, ni l'arrogance du nom de franchise, ni la lasciveté du nom d'amitié. Non, chere Philothée, il ne faut pas, pensant fuir

le vice de la medisance, favoriser, flatter, ou nourrir les autres ; ains faut dire rondement et franchement mal du mal, et blasmer les choses blasmables : ce que faysant, nous glorifions Dieu, moyennant que ce soit avec les conditions suivantes.

Pour loüablement blasmer les vices d'autruy, il faut que l'utilité ou de celuy duquel on parle, ou de ceux à qui l'on parle, le requiere. On recite devant des filles les privautés indiscrettes de telz et de telles, qui sont manifestement perilleuses; la dissolution d'un tel ou d'une telle en paroles, ou en contenances, qui sont manifestement lubriques : si je ne blasme librement ce mal, et que je le veuille excuser, ces tendres ames qui escoutent prendront occasion de se relascher à quelque chose pareille; leur utilité donc requiert que tout franchement je blasme ces choses-là sur le champ, sinon que je puisse reserver à faire ce bon office plus à propos, et avec moins d'interest de ceux de qui on parle, en une autre occasion.

Outre cela, encor faut-il qu'il m'appartienne de parler sur ce sujet, comme quand je suis des premiers de la compaignie, et que si je ne parle il semblera que j'appreuve le vice : que si je suis des moindres, je ne dois pas entreprendre de faire la censure; mays sur tout il faut que je sois exactement juste en mes paroles, pour ne dire pas un seul mot de trop. Par exemple, si je blasme la privauté de ce jeune homme et de cette fille, par ce qu'elle est trop indiscrette et perilleuse, ô Dieu ! Philothée, il faut que je tienne la balance bien juste pour ne point aggrandir la chose, pas mesme d'un seul brin. S'il n'y a qu'une foible apparence, je ne diray rien que cela; s'il n'y a qu'une simple imprudence, je ne diray rien davantage; s'il n'y a ni imprudence, ni vraye apparence du mal, ains seulement que quelque esprit malicieux en puisse tirer pretexte de mesdisance, ou je n'en diray rien du tout, ou je diray cela mesme. Ma langue, tandis que je parle du prochain, est en ma bouche comme un rasoir en la main du

chirurgien qui veut trencher entre les nerfz et les tendons : il faut que le coup que je donneray soit si juste que je ne die ni plus ni moins que ce qui en est. Et en fin, il faut sur tout observer, en blasmant le vice, d'espargner le plus que vous pourrés la personne en laquelle il est.

Il est vray que des pecheurs infasmes, publics et manifestes, on en peut parler librement, pourveu que ce soit avec esprit de charité et compassion, et non point avec arrogance et presomption, ni pour se plaire au mal d'autruy ; car pour ce dernier, c'est le fait d'un cœur vil et abject. J'excepte, entre tous, les ennemis declarés de Dieu et de son Eglise ; car ceux-là, il les faut descrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des heretiques et schismatiques, et les chefz d'icelles : c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voire où qu'il soit.

Chacun se donne liberté de juger et censurer les princes, et de mesdire des nations toutes entieres, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit. Philothée, ne faites pas cette faute ; car, outre l'offense de Dieu, elle vous pourroit susciter mille sortes de querelles.

Quand vous ouyés mal dire, rendés douteuse l'accusation, si vous le pouvés faire justement ; si vous ne pouvés pas, excusés l'intention de l'accusé ; que si cela ne se peut, tesmoignés de la compassion sur luy, escartés ce propos-là, vous resouvenant et faysant resouvenir la compaignie que ceux qui ne tumbent pas en faute en doivent toute la grace à Dieu ; rappelés à soy le medisant par quelque douce maniere ; dites quelque autre bien de la personne offensée, si vous le scavés.

CHAPITRE XXX.

Quelques autres advis touchant le parler.

Que nostre langage soit doux, franc, sincere, rond, naïf et fidelle. Gardés-vous des duplicités, artifices et feintises : bien qu'il ne soit pas bon de dire tous-jours toutes sortes de verités, si n'est-il jamais permis de contrevenir à la verité. Accoutumés-vous à ne jamais mentir à vostre escient, ni par excuse ni autrement, vous resouvenant que Dieu est le Dieu de verité; si vous en dites par mesgarde, et vous pouvés le corriger sur le champ par quelque explication ou reparation, corrigés-le : une excuse veritable a bien plus de grace et de force pour excuser que le mensonge.

Bien que quelquesfois on puisse discrettement et prudemment desguiser et couvrir la verité par quelque artifice de parole, si ne faut-il pas pratiquer cela sinon en chose d'importance, quand la gloire et service de Dieu le requierent manifestement : hors de là, les artifices sont dangereux; car, comme dit la sacrée parole, le saint Esprit n'habite point en un esprit feint et double. Il n'y a nulle si bonne et desirable finesse que la simplicité. Les prudences mondaines et artifices charnelz appartiennent aux enfans de ce siecle; mais les enfans de Dieu cheminent sans destour, et ont le cœur sans replis. « Qui chemine simplement, dit le Sage, il chemine confidemment. » Le mensonge, la duplicité, la simulation tesmoignent tous-jours un esprit foible et vil.

Saint Augustin avoit dit au quatrieme livre de ses Confessions que son ame et celle de son amy n'estoient qu'une seule ame, et que cette vie lui estoit en horreur apres le trespas de son amy, par ce qu'il ne vouloit pas vivre à moitié; et qu'aussi pour cela mesme il craignoit à l'adventure de mourir, affin que son ami ne mourust du tout. Ces paroles luy semblerent par apres trop artificieuses et affectées, si que

il les revoque au livre de ses Retractations, et les appelle une ineptie. Voyés-vous, chere Philothée, combien cette sainte belle ame est doüillette au sentiment de l'affeterie des paroles? Certes, c'est un grand ornement de la vie chrestienne que la fidelité, rondeur et sincerité du langage. « J'ay dit, je prendrai garde à mes voyes pour ne point pecher en ma langue. Hé! Seigneur, mettés des gardes à ma bouche, et une porte qui ferme mes levres, » disoit David.

C'est un advis du roy saint Louys de ne point desdire personne, sinon qu'il y eust peché ou grand dommage à consentir : c'est affin d'eviter toutes contestes et disputes. Or quand il importe de contredire à quelqu'un et d'opposer son opinion à celle d'un autre, il faut user de grande douceur et dexterité, sans vouloir violenter l'esprit d'autruy ; car aussi bien ne gaigne-on rien prenant les choses asprement.

Le parler peu, tant recommandé par les anciens sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mays de n'en dire pas beaucoup d'inutiles; car, en matiere de parler, on ne regarde pas à la quantité, mais à la qualité. Et me semble qu'il faut fuir les deux extremités ; car de faire trop l'entendu et le severe, refusant de contribuer aux devis familiers qui se font és conversations, il semble qu'il y ait ou manquement de confiance, ou quelque sorte de desdain ; de babiller aussi et cajoller tous-jours, sans donner ni loysir, ni commodité aux autres de parler à souhait, cela tient de l'esventé et du leger.

Saint Louys ne trouvoit pas bon qu'estant en compaignie l'on parlast en secret et en conseil, particulierement à table, affin que l'on ne donnast soupçon que l'on parlast des autres en mal : « Celuy, disoit-il, qui est à table en bonne compaignie, qui a à dire quelque chose joyeuse et playsante, la doit dire que tout le monde l'entende ; si c'est chose d'importance, on la doit taire, sans en parler. »

CHAPITRE XXXI.

Des passe-tems et recreations; et premierement des loysibles et louables.

Il est force de relascher quelquesfois nostre esprit et nostre corps encores à quelque sorte de recreation. Saint Jean l'Evangeliste, comme dit Cassian, fut un jour treuvé par un chasseur tenant une perdrix sur son poing, laquelle il caressoit par recreation. Le chasseur luy demanda pourquoy, estant homme de telle qualité, il passoit le tems en chose si basse et vile; et saint Jean luy dit : « Pourquoy ne portes-tu ton arc tous-jours tendu? De peur, respondit le chasseur, que demeurant tous-jours courbé il ne perde la force de s'estendre quand il en sera mestier. Ne t'estonne pas donc, repliqua l'apostre, si je me demetz quelque peu de la rigueur et attention de mon esprit pour prendre un peu de recreation, affin de m'employer par apres plus vivement à la contemplation.» C'est un vice, sans doute, que d'estre si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on ne veuille prendre pour soy, ni permettre aux autres aucune sorte de recreation.

Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joyeux et amiables, sonner du luth ou autre instrument, chanter en musique, aller à la chasse, ce sont recreations si honnestes que pour en bien user il n'est besoin que de la commune prudence, qui donne à toutes choses le rang, le tems, le lieu et la mesure.

Les jeux esquelz le gain sert de prix et recompense à l'habilité et industrie du corps ou de l'esprit, comme les jeux de la paume, balon, palemaille, les courses à la bague, les eschetz, les tables, ce sont recreations de soy-même bonnes et loysibles. Il se faut seulement garder de l'excés, soit au tems que l'on y employe, soit au prix que l'on y met. Car, si l'on y employe trop de tems, ce n'est plus recreation, c'est occupation; on n'allege pas ni l'esprit ni le corps, au contraire

on l'estourdit, on l'accable : ayant joüé cinq ou six heures aux echetz, au sortir on est tout recreu et las d'esprit; joüer longuement à la paume, ce n'est pas recréer le corps, mays l'accabler. Or si le prix, c'est à dire, ce qu'on joüe, est trop grand, les affections des joüeurs se desreglent; et outre cela c'est chose injuste de mettre des grans prix à des habilités et industries de si peu d'importance et si inutiles comme sont les habilités des jeux. Mais surtout prenés garde, Philothée, de ne point attacher votre affection à tout cela; car, pour honneste que soit une recreation, c'est vice d'y mettre son cœur et son affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre playsir à joüer pendant que l'on joüe, car autrement on ne se recreerait pas; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre son affection pour le desirer, pour s'y amuser et s'en empresser.

CHAPITRE XXXII.

Des jeux deffendus.

Les jeux des dés, des cartes et semblables, esquelz le gain despend principalement du hazard, ne sont pas seulement des recreations dangereuses, comme les danses, mais elles sont simplement et naturellement mauvaises et blasmables : c'est pourquoy elles sont defendues par les loix tant civiles qu'ecclesiastiques. Mais quel grand mal y a-il, me dirés-vous? Le gain ne se fait pas en ces jeux selon la rayson, mais selon le sort, qui tumbe bien souvent à celuy qui, par habilité et industrie, ne meritoit rien; la rayson est donc offensée en cela. Mais nous avons ainsy convenu, me dirés-vous? Cela est bon pour monstrer que celuy qui gaigne ne fait pas tort aux autres, mais il ne s'ensuit pas que la convention ne soit desraysonnable, et le jeu aussi; car le gain, qui doit estre le prix de l'industrie, est rendu le prix du sort, qui ne merite nul prix, puis qu'il ne despend nullement de nous.

Outre cela, ces jeux portent le nom de recreation, et sont faitz pour cela, et neantmoins ilz ne le sont nullement, mais des violentes occupations. Car comme n'est-ce pas occupation de tenir l'esprit bandé et tendu par une attention continuelle, et agité de perpetuelles inquietudes, apprehensions et empressemens? Y a-il attention plus triste, plus sombre et melancholique que celle des joüeurs? C'est pourquoy il ne faut pas parler sur le jeu, il ne faut pas rire, il ne faut pas tousser: autrement, les voylà à despiter.

En fin il n'y a point de joye au jeu qu'en gaignant; et cette joye n'est-elle pas inique, puisqu'elle ne se peut avoir que par la perte et le desplaysir du compaignon? cette rejoüissance est certes infasme. Pour ces trois raysons les jeux sont defenduz. Le grand roy saint Louys sachant que le comte d'Anjou son frere, et messire Gautier de Nemours joüoyent, il se leva, malade qu'il estoit, et alla tout chancellant en leur chambre, et là print les tables, les dés et une partie de l'argent, et les jetta par les fenestres dans la mer, se courrouçant fort à eux. La sainte et chaste damoyselle Sara parlant à Dieu de son innocence : «Vous sçavez, dit-elle, ô Seigneur! que jamais je n'ay conversé entre les joüeurs. »

CHAPITRE XXXIII.

Des balz et passe-tems loysibles, mais dangereux.

Les danses et balz sont choses indifferentes de leur nature; mais selon l'ordinaire façon avec laquelle cet exercice se fait, il est fort penchant et incliné du costé du mal, et par consequent plein de danger et de peril. On les fait de nuit; et parmy les tenebres et obscurités il est aysé de faire glisser plusieurs accidens tenebreux et vicieux en un sujet qui de soy-mesme est fort susceptible du mal. On y fait des grandes veilles, apres lesquelles on perd les matinées des jours sui-

vans, et par consequent le moyen de servir Dieu en icelles : en un mot, c'est tous-jours folie de changer le jour à la nuit, la lumière aux tenebres, les bonnes œuvres à des folastreries. Chacun porte au bal de la vanité à l'envy; et la vanité est une si grande disposition aux mauvaises affections et aux amours dangereux et blasmables qu'aysément tout cela s'engendre és danses.

Je vous dis des danses, Philothée, comme les medecins disent des potirons et champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ils; et je vous dis que les meilleurs balz ne sont guere bons. Si neantmoins il faut manger des potirons, prenés garde qu'ils soient bien apprestés : si par quelque occasion de laquelle vous ne puissiés pas vous bien excuser il faut aller au bal, prenés garde que vostre danse soit bien apprestée. Mais comme faut-il qu'elle soit accommodée? De modestie, de dignité, et de bonne intention. Mangés-en peu, et peu souvent, disent les medecins, parlans des champignons; car pour bien apprestés qu'ils soient, la quantité leur sert de venin : dansés peu, et peu souvent, Philothée; car faysant autrement vous vous mettés en danger de vous y affectionner.

Les champignons, selon Pline, estans spongieux et poreux, comme ils sont, attirent aysément toute l'infection qui leur est autour : si que, estans pres des serpens, ils en reçoivent le venin. Les bals, les danses, et telles assemblées tenebreuses attirent ordinairement les vices et pechés qui regnent en un lieu : les querelles, les envies, les mocqueries, les folles amours; et comme ces exercices ouvrent les pores du corps de ceux qui les font, aussi ouvrent-ilz les pores du cœur; au moyen de quoy, si quelque serpent sur cela vient souffler aux oreilles quelque parole lascive, quelque muguetterie, quelque cajollerie, ou que quelque basilic vienne jetter des regars impudiques, des œillades d'amour, les cœurs sont fort aysés à se laisser saysir et empoysonner.

O Philothée! ces impertinentes recreations sont ordinairement dangereuses : elles dissipent l'esprit de devotion, allanguissent les forces, refroidissent la charité, et reveillent en l'ame mille sortes de mauvaises affections : c'est pourquoy il en faut user avec une grande prudence.

Mais sur tout, on dit qu'apres les champignons il faut boire du vin precieux; et je dis qu'après les danses il faut user de quelques saintes et bonnes considerations, qui enpeschent les dangereuses impressions que le vain playsir qu'on a receu pourroit donner à nos espritz. Mais quelles considerations?

1. A mesme tems que vous estiez au bal, plusieurs ames brusloient au feu d'enfer pour les pechés commis à la danse, ou à cause de la danse.

2. Plusieurs religieux et gens de devotion estoient à mesme heure devant Dieu, chantoient ses louanges et contemploient sa beauté. O que leur tems a esté bien plus heureusement employé que le vostre!

3. Tandis que vous avés dansé, plusieurs ames sont decedées en grande angoisse, mille milliers d'hommes et femmes ont souffert des grans travaux en leurs litz, dans les hospitaux et és ruës, la goutte, la gravelle, la fievre ardente. Helas! ils n'ont eu nul repos : aurés-vous point de compassion d'eux? et pensés-vous point qu'un jour vous gemirés comme eux, tandis que d'autres danseront comme vous avés fait?

4. Nostre Seigneur, nostre Dame, les anges et les saintz vous ont veuë au bal : ha! que vous leur avés fait grand' pitié, voyans vostre cœur amusé à une si grande niayserie, et attentif à cette fadayse!

5. Helas! tandis que vous estiés là, le tems s'est passé, la mort s'est approchée : voyez qu'elle se mocque de vous, et qu'elle vous appelle à sa danse, en laquelle les gemissemens de vos proches serviront de violon, et où vous ne ferés qu'un seul passage de la vie à la mort : cette danse est le vrai passe-

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

tems des mortelz, puisqu'on y passe en un moment du tems à l'eternité ou des biens, ou des peines. Je vous remarque ces petites considerations; mais Dieu vous en suggerera bien d'autres à mesme effet, si vous avés sa crainte.

CHAPITRE XXXIV.

Quand on peut joüer ou danser.

Pour joüer et danser loysiblement, il faut que ce soit par recreation, et non par affection; pour peu de tems, et non jusques à se lasser ou estourdir, et que ce soit rarement; car qui en fait ordinaire, il convertira la recreation en occupation. Mays en quelle occasion peut-on joüer et danser? Les justes occasions de la danse et du jeu indifferent sont plus frequentes; celles des jeux defendus sont plus rares, comme aussi telz jeux sont beaucoup plus blasmables et perilleux. Mais en un mot, dansés et joüés, selon les conditions que je vous ay marquées, quand, pour condescendre et complaire à l'honneste conversation en laquelle vous serés, la prudence et discretion vous le conseilleront; car la condescendance, comme surgeon de la charité, rend les choses indifferentes bonnes, et les dangereuses permises. Elle oste mesme la malice à celles qui sont aucunement mauvaises : c'est pourquoy les jeux de hazard, qui autrement seroient blasmables, ne le sont pas si quelquesfois la juste condescendance nous y porte. J'ai esté consolé d'avoir leu en la vie de saint Charles Borromée qu'il condescendoit avec les Suisses en certaines choses esquelles d'ailleurs il estoit fort severe, et que le B. Ignace de Loyola estant invité à joüer l'accepta. Quant à sainte Elizabeth d'Hongrie, elle joüoit et dansoit par fois, se treuvant és assemblées de passe-tems, sans interest de sa devotion, laquelle estoit si bien enracinée dedans son ame que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent estans

battuz des vagues, ainsy sa devotion croissoit emmy les pompes et vanités ausquelles sa condition l'exposoit. Ce sont les grans feux qui s'enflamment au vent, mays les petitz s'esteignent si on ne les y porte à couvert.

CHAPITRE XXXV.

Qu'il faut estre fidele és grandes et petites occasions.

L'Espoux sacré, au Cantique des Cantiques, dit que son Espouse luy a ravi le cœur par un de ses yeux et l'un de ses cheveux. Or entre toutes les parties exterieures du corps humain il n'y en a point de plus noble, soit pour l'artifice, soit pour l'activité, que l'œil, ni point de plus vile que les cheveux. C'est pourquoy le divin Espoux veut faire entendre qu'il n'a pas seulement aggreable les grandes œuvres des personnes devotes, mais aussi les moindres et plus basses, et que, pour le servir à son goust, il faut avoir grand soin de le bien servir aux choses grandes et hautes et aux choses petites et abjectes, puisque nous pouvons esgalement, et par les unes et par les autres, luy desrober son cœur par amour.

Preparés-vous donques, Philothée, à souffrir beaucoup de grandes afflictions pour nostre Seigneur, et mesme le martyre; resolvés-vous de luy donner tout ce qui vous est de plus precieux, s'il luy playsoit de le prendre : pere, mere, frere, mary, femme, enfans, vos yeux mesmes et vostre vie; car à tout cela vous devés apprester vostre cœur. Mays tandis que la divine providence ne vous envoye pas des afflictions si sensibles et si grandes, et qu'il ne requiert pas de vous vos yeux, donnés-luy pour le moins vos cheveux : je veux dire, supportés tout doucement les menuës injures, ces petites incommodités, ces pertes de peu d'importance, qui vous sont journalieres; car, par le moyen de ces petites occasions employées avec amour et dilection, vous gaignerés entierement

son cœur, et le rendrés tout vostre. Ces petites charités quotidiennes, ce mal de teste, ce mal de dens, cette defluxion, cette bigearrerie du mary ou de la femme, ce cassement d'un verre, ce mespris ou cette mouë, cette perte de gans, d'une bague, d'un mouchoir, cette petite incommodité que l'on se fait d'aller coucher de bonne heure et de se lever matin pour prier, pour se communier, cette petite honte que l'on a de faire certaines actions de devotion publiquement : bref, toutes ces petites souffrances, estans prinses et embrassées avec amour, contentent extremement la bonté divine, laquelle pour un seul verre d'eau a promis la mer de toute felicité à ses fideles; et par ce que ces occasions se presentent à tout moment, c'est un grand moyen pour assembler beaucoup de richesses spirituelles que de les bien employer.

Quand j'ay veu en la vie de sainte Catherine de Sienne tant de ravissemens et d'elevations d'esprit, tant de paroles de sapience, et mesme des predications faites par elle, je n'ay point douté qu'avec cet œil de contemplation elle n'eust ravi le cœur de son espoux celeste. Mais j'ay esté egalement consolé quand je l'ay veuë en la cuisine de son pere tourner humblement la broche, attiser le feu, apprester la viande, paistrir le pain, et faire tous les plus bas offices de la mayson avec un courage plein d'amour et de dilection envers son Dieu; et n'estime pas moins la petite et basse meditation qu'elle faysoit parmy ces offices vilz et abjectz que les extases et ravissemens qu'elle eut si souvent, qui ne luy furent peut-estre donnés qu'en recompense de cette humilité et abjection. Or sa meditation estoit telle : elle s'imaginoit qu'apprestant pour son pere elle apprestoit pour nostre Seigneur, comme une autre sainte Marthe ; que sa mere tenoit la place de nostre Dame, et ses freres le lieu des apostres, s'excitant en cette sorte de servir en esprit toute la cour celeste, et s'employant à ces chetifz services avec une grande suavité, par ce qu'elle sçavoit la volonté de Dieu

estre telle. J'ay dit cet exemple, ma Philothée, affin que vous sachiés combien il importe de bien dresser toutes nos actions, pour viles qu'elles soient, au service de sa divine Majesté.

Pour cela je vous conseille tant que je puis d'imiter cette femme forte que le grand Salomon a tant louée, laquelle, comme il dit, mettoit la main à choses fortes, genereuses et relevées, et neantmoins ne laissoit pas de filer et tourner le fuseau : « elle a mis la main à chose forte, et ses doigtz ont prins le fuseau. » Mettés la main à chose forte, vous exerçant à l'orayson et meditation, à l'usage des sacremens, à donner de l'amour de Dieu aux ames, à respandre de bonnes inspirations dedans les cœurs, et en fin à faire des œuvres grandes et d'importance, selon vostre vacation ; mays n'oubliés pas aussi vostre fuseau et vostre quenouille, c'est à dire, pratiqués ces petites et humbles vertus lesquelles, comme fleurs, croissent au pied de la croix : le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille, avec les œuvres qui dependent d'iceluy, et l'utile diligence qui ne vous laissera point oysive ; et parmy toutes ces choses-là, entrejettés de pareilles considerations à celles que je viens de dire de sainte Catherine.

Les grandes occasions de servir Dieu se presentent rarement, mais les petites sont ordinaires ; « or qui sera fidelle en peu de chose, dit le Sauveur mesme, on l'establira sur beaucoup. » Faites donc toutes choses au nom de Dieu, et toutes choses seront bien faites : soit que vous mangiés, soit que vous beuviés, soit que vous dormiés, soit que vous vous recreiés, soit que vous tourniés la broche, pourveu que vous sachiés bien mesnager vos affaires, vous profiterés beaucoup devant Dieu, faysant toutes ces choses par ce que Dieu veut que vous les faciés.

CHAPITRE XXXVI.

Qu'il faut avoir l'esprit juste et raysonnable.

Nous ne sommes hommes que par la rayson, et c'est pourtant chose rare de treuver des hommes vrayement raysonnables, d'autant que l'amour propre nous detraque ordinairement de la rayson, nous conduisant insensiblement à mille sortes de petites, mais dangereuses injustices et iniquités, qui, comme les petitz renardeaux desquelz il est parlé aux Cantiques, demolissent les vignes; car d'autant qu'ilz sont petitz, on n'y prend pas garde, et par ce qu'ilz sont en quantité, ilz ne laissent pas de beaucoup nuire. Ce que je m'en vay vous dire, sont-ce pas iniquités et desraysons?

Nous accusons pour peu le prochain, et nous nous excusons en beaucoup; nous voulons vendre fort cher, et achetter à bon marché; nous voulons que l'on face justice en la mayson d'autruy, et chés nous misericorde et connivence; nous voulons que l'on prenne en bonne part nos paroles, et sommes chatouilleux et douilletz à celles d'autruy; nous voudrions que le prochain nous laschast son bien en le payant, n'est-il pas plus juste qu'il le garde en nous laissant nostre argent? nous lui sçavons mauvais gré de quoy il ne nous veut pas accommoder, n'a-il pas plus de rayson d'estre fasché dequoy nous le voulons incommoder?

Si nous affectionnons un exercice, nous mesprisons tout le reste, et contrerollons tout ce qui ne vient pas à nostre goust. S'il y a quelqu'un de nos inferieurs qui n'ait pas bonne grace, ou sur lequel nous ayons une fois mis la dent, quoy qu'il face nous le recevons à mal, nous ne cessons de le contrister, et tous-jours nous sommes à le calanger; au contraire, si quelqu'un nous est aggreable d'une grace sensuelle, il ne fait rien que nous n'excusions. Il y a des enfans vertueux que leurs peres et meres ne peuvent presque voir pour

quelque imperfection corporelle ; il y en a des vicieux qui sont les favoris pour quelque grace corporelle. En tout nous preferons les riches aux pauvres, quoy qu'ilz ne soient ni de meilleure condition, ni si vertueux ; nous preferons mesme les mieux vestus. Nous voulons nos droitz exactement, et que les autres soient courtois en l'exaction des leurs ; nous gardons nostre rang pointilleusement, et voulons que les autres soient humbles et condescendans ; nous nous plaignons aysément du prochain, et ne voulons qu'aucun se plaigne de nous ; ce que nous faysons pour autruy nous semble tous-jours beaucoup, ce qu'il fait pour nous n'est rien, ce nous semble. Bref, nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie, qui ont deux cœurs ; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en nostre endroit ; et un cœur dur, severe et rigoureux envers le prochain. Nous avons deux poids : l'un pour peser nos commodités avec le plus d'avantage que nous pouvons ; l'autre pour peser celles du prochain avec le plus de desadvantage qu'il se peut. Or, comme dit l'Escriture, « les levres trompeuses ont parlé en un cœur et un cœur, » c'est à dire, elles ont deux cœurs ; et d'avoir deux poids, l'un fort pour recevoir, et l'autre foible pour delivrer, c'est chose abominable devant Dieu.

Philothée, soyés egale et juste en vos actions. Mettés-vous tous-jours en la place du prochain, et le mettés en la vostre, et ainsy vous jugerés bien : rendés-vous vendeuse en achettant, et achetteuse en vendant, et vous vendrés et achetterés justement. Toutes ces injustices sont petites, par ce qu'elles n'obligent pas à restitution, d'autant que nous demeurons seulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous est favorable ; mays elles ne laissent pas de nous obliger à nous en amender, car ce sont des grands defautz de rayson et de charité ; et au bout de là, ce ne sont que tricheries, car on ne perd rien à vivre genereusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur loyal, egal et raysonnable. Resouvenés-vous

donc, ma Philothée, d'examiner souvent vostre cœur, s'il est tel envers le prochain comme vous voudriés que le sien fust envers vous si vous estiés en sa place; car voylà le point de la vraye rayson. Trajan estant censuré par ses confidens de quoy il rendoit, à leur advis, la majesté imperiale trop accostable : « Ouy dea, dit-il, ne dois-je pas estre tel empereur à l'endroit des particuliers que je desirerois rencontrer un empereur si j'estois particulier moy-mesme? »

CHAPITRE XXXVII.

Des desirs.

Chacun sçait qu'il se faut garder des desirs des choses vicieuses; car le desir du mal nous rend mauvais. Mais je vous dis de plus, ma Philothée : ne desirés point les choses qui sont dangereuses à l'ame, comme sont les balz, les jeux, et telz autres passe-tems, ni les honneurs et charges, ni les visions et extases; car il y a beaucoup de peril, de vanité et de tromperie en telles choses. Ne desirés pas les choses fort esloignées, c'est à dire, qui ne peuvent arriver de long-tems, comme font plusieurs, qui par ce moyen lassent et dissipent leurs cœurs inutilement, et se mettent en danger de grande inquietude. Si un jeune homme desire fort d'estre pourveu de quelque office avant que le tems soit venu, de quoy, je vous prie, luy sert ce desir? Si une femme mariée desire d'estre religieuse, à quel propos? Si je desire d'achetter le bien de mon voisin avant qu'il soit prest à le vendre, ne pers-je pas mon tems en ce desir? Si estant malade je desire prescher ou dire la sainte messe, visiter les autres malades, et faire les exercices de ceux qui sont en santé, ces desirs ne sont-ilz pas vains, puisqu'en ce tems-là il n'est pas en mon pouvoir de les effectuer? et cependant ces desirs inutiles occupent la place des autres que je devrois avoir, d'estre bien

patient, bien resigné, bien mortifié, bien obeïssant, et bien doux en mes souffrances : qui est ce que Dieu veut que je pratique pour lors. Mais nous faysons ordinairement des desirs de femmes grosses, qui veulent des cerises fraisches en automne, et des raysins frais au printems.

Je n'appreuve nullement qu'une personne attachée à quelque devoir ou vacation s'amuse à desirer une autre sorte de vie que celle qui est convenable à son devoir, ni des exercices incompatibles à sa condition presente ; car cela dissipe le cœur, et l'allanguit és exercices necessaires. Si je desire la solitude des Chartreux, je perds mon tems, et ce desir tient la place de celuy que je dois avoir, de me bien employer à mon office present. Non, je ne voudrois pas mesmement que l'on desirast d'avoir meilleur esprit ni meilleur jugement, car ces desirs sont frivoles, et tiennent la place de celuy que chacun doit avoir de cultiver le sien tel qu'il est; ni que l'on desire les moyens de servir Dieu que l'on n'a pas, mays que l'on employe fidellement ceux que l'on a. Or cela s'entend des desirs qui amusent le cœur; car quant aux simples souhaitz, ilz ne font nulle nuisance, pourveu qu'ilz ne soient pas frequens.

Ne desirés pas les croix, sinon à mesure que vous aurés bien supporté celles qui se seront presentées; car c'est un abus de desirer le martyre et n'avoir pas le courage de supporter une injure. L'ennemi nous procure souvent des grans desirs pour des objetz absens et qui ne se presenteront jamais, affin de divertir nostre esprit des objetz presens, esquelz, pour petitz qu'ilz soient, nous pourrions faire grand profit. Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination, et nous nous laissons tuer en effet aux menuz serpens qui sont en nostre chemin, à faute d'attention.

Ne desirés point les tentations, car ce seroit temerité; mais employés vostre cœur à les attendre courageusement, et à vous en defendre quand elles arriveront.

La varieté des viandes (si principalement la quantité en est grande) charge tous-jours l'estomach, et s'il est foible, elle le ruine. Ne remplissés pas vostre ame de beaucoup de desirs, ni mondains, car ceux-là vous gasteroient du tout, ni mesme spirituelz, car ilz vous embarasseroient. Quand nostre ame est purgée, se sentant deschargée de mauvaises humeurs, elle a un appetit fort grand des choses spirituelles, et, comme toute affamée, elle se met à desirer mille sortes d'exercices de pieté, de mortification, de penitence, d'humilité, de charité et d'orayson. C'est bon signe, ma Philothée, d'avoir ainsy bon appetit; mais regardés si vous pourrés bien digerer tout ce que vous voulés manger. Choisissés donc, par l'advis de vostre pere spirituel, entre tant de desirs ceux qui peuvent estre pratiqués et executés maintenant, et ceux-là, faites les bien valoir; cela fait, Dieu vous en envoyera d'autres, lesquelz aussi en leurs saysons vous pratiquerés, et ainsy vous ne perdrés pas le tems en desirs inutiles. Je ne dis pas qu'il faille perdre aucune sorte de bons desirs, mais je dis qu'il les faut produire par ordre; et ceux qui ne peuvent estre effectués presentement, il les faut serrer en quelque coin du cœur jusques à ce que leur tems soit venu, et cependant effectuer ceux qui sont meurs et de sayson : ce que je ne dis pas seulement pour les spirituelz, mays pour les mondains; sans cela nous ne sçaurions vivre qu'avec inquietude et empressement.

CHAPITRE XXXVIII.

Advis pour les gens mariés.

Le mariage est un grand sacrement : je dis, en Jesus-Christ et en son Eglise; il est honnorable à tous, en tous, et en tout, c'est à dire, en toutes ses parties. A tous, car les vierges mesmes le doivent honnorer avec humilité; en tous, car il est egale-

ment saint entre les pauvres comme entre les riches ; en tout, car son origine, sa fin, ses utilités, sa forme et sa matiere sont saintes. C'est la pepiniere du christianisme, qui remplit la terre de fidelles pour accomplir au ciel le nombre des esleus : si que la conservation du bien du mariage est extremement importante à la republique; car c'est la racine et la source de tous ses ruisseaux.

Pleust à Dieu que son filz bienaymé fust appellé à toutes les noces, comme il fut à celles de Cana! le vin des consolations et benedictions n'y manqueroit jamais; car ce qu'il n'y en a pour l'ordinaire qu'un peu au commencement, c'est d'autant qu'en lieu de nostre Seigneur on y fait venir Adonis, et Venus en lieu de nostre Dame. Qui veut avoir des aigneletz beaux et mouchetés, comme Jacob, il faut, comme luy, presenter aux brebis, quand elles s'assemblent pour parier, de belles baguettes de diverses couleurs ; et qui veut avoir un heureux succés au mariage, devroit en ses noces se representer la sainteté et dignité de ce sacrement; mais en lieu de cela, il y arrive mille desreglemens en passe-tems, festins et paroles. Ce n'est donc pas merveille si les effetz en sont desreglés.

J'exhorte sur tout les mariés à l'amour mutuel, que le saint Esprit leur recommande tant en l'Escriture. O mariés! ce n'est rien de dire : *aymés-vous l'un l'autre de l'amour naturel*, car les paires de tourterelles font bien cela; ni de dire : *aymés-vous d'un amour humain*, car les payens ont bien pratiqué cet amour-là; mais je vous dis apres le grand apostre : « Maris, aymés vos femmes comme Jesus-Christ ayme son Eglise. O femmes! aymés vos maris comme l'Eglise ayme son Sauveur. » Ce fut Dieu qui amena Eve à nostre premier pere Adam, et la luy donna à femme; c'est aussi Dieu, mes amis, qui de sa main invisible a fait le neud du sacré lien de vostre mariage, et qui vous a donné les uns aux autres : pourquoy ne vous cherissés-vous d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin?

Le premier effect de cet amour, c'est l'union indissoluble de vos cœurs. Si on colle deux pieces de sapin ensemble, pourveu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendroit beaucoup plus tost les pieces és autres endroitz qu'en l'endroit de leur conjonction ; mais Dieu conjoint le mary à la femme en son propre sang : c'est pourquoy cette union est si forte que plus tost l'ame se doit separer du corps de l'un et de l'autre que non pas le mary de la femme. Or cette union ne s'entend pas principalement du corps, ains du cœur, de l'affection et de l'amour.

Le second effect de cet amour doit estre la fidelité inviolable de l'un à l'autre. Les cachetz estoient anciennement gravés és anneaux que l'on portoit aux doigtz, comme mesme l'Escriture sainte tesmoigne ; voyci donques le secret de la ceremonie que l'on fait és nopces. L'Eglise, par la main du prestre, benit un anneau, et le donnant premierement à l'homme, tesmoigne qu'elle scelle et cachette son cœur par ce sacrement, affin que jamais plus ni le nom, ni l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer en iceluy tandis que celle-là vivra laquelle luy a esté donnée ; puis l'espoux remet l'anneau en la main de la mesme espouse, affin que reciproquement elle sache que jamais son cœur ne doit recevoir de l'affection pour aucun autre homme tandis que celuy vivra sur terre, que nostre Seigneur vient de lui donner.

Le troisieme fruit du mariage, c'est la production et legitime nourriture des enfans. Ce vous est grand honneur, ô mariés ! de quoy Dieu voulant multiplier les ames qui le puissent benir et loüer à toute eternité, il vous rend les cooperateurs d'une si digne besoigne par la production des corps, dans lesquelz il respand, comme gouttes celestes, les ames en les creant, comme il les crée en les infusant dedans les corps.

Conservés donc, ô maris ! un tendre, constant et cordial

amour envers vos femmes : pour cela la femme fut tirée du costé plus proche du cœur du premier homme, affin qu'elle fust aymée de luy cordialement et tendrement. Les imbecillités et infirmités, soit du corps, soit de l'esprit, de vos femmes ne vous doivent provoquer à nulle sorte de desdain, ains plus tost à une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a creées telles affin que, dependans de vous, vous en receussiés plus d'honneur et de respect, et que vous les eussiés tellement pour compaignes que vous en fussiés neantmoins les chefz et superieurs. Et vous, ô femmes! aymés tendrement, cordialement, mais d'un amour respectueux et plein de reverence, les maris que Dieu vous a donnés; car vrayement Dieu pour cela les a creés d'un sexe plus vigoureux et predominant, et a voulu que la femme fust une dependance de l'homme, un os de ses os, une chair de sa chair, et qu'elle fust produite d'une coste d'iceluy, tirée de dessous ses bras, pour monstrer qu'elle doit estre sous la main et conduite du mary; et toute l'Escriture sainte vous recommande estroitement cette subjection, laquelle neantmoins la mesme Escriture vous rend douce, non seulement voulant que vous vous y accommodiés avec amour, mais ordonnant à vos maris qu'ilz l'exercent avec grande dilection, tendreté et suavité : « Maris, dit saint Pierre, portés-vous discretement avec vos femmes, comme avec un vaisseau plus fragile, leur portans honneur. »

Mays tandis que je vous exhorte d'aggrandir de plus en plus ce reciproque amour que vous vous devés, prenés garde qu'il ne se convertisse point en aucune sorte de jalousie; car il arrive souvent que, comme le ver s'engendre de la pomme la plus delicate et la plus meure, aussi la jalousie naist en l'amour le plus ardent et pressant des mariés, duquel neantmoins il gaste et corromp la substance; car petit à petit il engendre des noyses, dissensions et divorces. Certes, la jalousie n'arrive jamais où l'amitié est reciproquement

fondée sur la vraye vertu : c'est pourquoy elle est une marque indubitable d'un amour aucunement sensuel, grossier, et qui s'est addressé en lieu où il a rencontré une vertu manque, inconstante, et sujette à defiance. C'est donq une sotte ventance d'amitié que de la vouloir exalter par la jalousie ; car la jalousie est voirement marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté et perfection d'icelle, puisque la perfection de l'amitié presuppose l'asseurance de la vertu de la chose qu'on ayme, et la jalousie en presuppose l'incertitude.

Si vous voulés, ô maris! que vos femmes vous soient fidelles, faites-leur en voir la leçon par vostre exemple. « Avec quel front, dit saint Gregoire Nazianzene, voulés-vous exiger la pudicité de vos femmes, si vous-mesmes vivés en impudicité? comme leur demandés-vous ce que vous ne leur donnés pas? Voulés-vous qu'elles soient chastes? comportés-vous chastement envers elles, et, comme dit saint Paul, *qu'un chacun sache posseder son vaisseau en sanctification*. Que si, au contraire, vous-mesmes leur apprenés les fripponneries, ce n'est pas merveille que vous ayés du deshonneur en leur perte. Mais vous, ô femmes! desquelles l'honneur est inseparablement conjoint avec la pudicité et honnesteté, conservés jalousement vostre gloire, et ne permettés qu'aucune sorte de dissolution ternisse la blancheur de vostre reputation. »

Craignés toutes sortes d'attaques, pour petites qu'elles soient; ne permettés jamais aucune muguetterie autour de vous. Quiconque vient loüer vostre beauté et vostre grace vous doit estre suspect; car quiconque louë une marchandise qu'il ne peut achetter, il est pour l'ordinaire grandement tenté de la derober. Mais si à vostre loüange quelqu'un adjouste le mespris de vostre mary, il vous offense infiniment; car la chose est claire que non seulement il vous veut perdre, mais vous tient desja pour demy perduë, puisque

la moitié du marché est fait avec le second marchand quand on est degousté du premier. Les dames, tant anciennes que modernes, ont accoustumé de pendre des perles en nombre à leurs aureilles pour le playsir, dit Pline, qu'elles ont à les sentir grilloter s'entre-touchans l'une l'autre. Mais quand à moy, qui sçay que le grand ami de Dieu Isaac envoya des pendans d'aureilles pour les premiers arrhes de ses amours à la chaste Rebecca, je croy que cet ornement mystique signifie que la premiere partie qu'un mary doit avoir d'une femme, et que la femme luy doit fidellement garder, c'est l'aureille, affin que nul langage ou bruit n'y puisse entrer, sinon le doux et amiable grillotis des paroles chastes et pudiques, qui sont les perles orientales de l'Evangile. Car il se faut tous-jours resouvenir que l'on empoysonne les ames par l'aureille, comme les corps par la bouche.

L'amour et la fidelité jointes ensemble engendrent tous-jours la privauté et confiance : c'est pourquoy les saintz et saintes ont usé de beaucoup de reciproques caresses en leur mariage, caresses vrayement amoureuses, mais chastes; tendres, mais sinceres. Ainsy Isaac et Rebecca, le plus chaste pair des mariés de l'ancien tems, furent veus par la fenestre se caresser, en telle sorte qu'encores qu'il n'y eust rien de deshonneste, Abimelech connut bien qu'ilz ne pouvoient estre sinon mary et femme. Le grand saint Louys, esgalement rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blasmé d'estre abondant en telles caresses, bien qu'en verité il meritast plus tost loüange de sçavoir demettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal; car bien que ces petites demonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les approchent neantmoins, et servent d'un ageancement aggreable à la mutuelle conversation.

Sainte Monique estant grosse du grand saint Augustin le dedia par plusieurs offres à la religion chrestienne et au

service de la gloire de Dieu, ainsy que luy-mesme le tesmoigne, disant « que desja il avait gousté le sel de Dieu dans le ventre de sa mere. » C'est un grand enseignement pour les femmes chrestiennes d'offrir à la divine Majesté les fruitz de leurs ventres, mesme avant qu'ilz en soient sortis; car Dieu, qui accepte les oblations d'un cœur humble et volontaire, seconde pour l'ordinaire les bonnes affections des meres en ce tems-là, tesmoins Samuël, saint Thomas d'Aquin, saint André de Fiesole, et plusieurs autres. La mere de saint Bernard, digne mere d'un tel filz, prenant ses enfans en ses bras incontinent qu'ilz estoient nés, les offroit à Jesus-Christ, et des-lors les aymoit avec respect, comme chose sacrée et que Dieu luy avoit confiée : ce qui luy reuscit si heureusement qu'en fin ilz furent tous sept tres-saintz. Mais les enfans estant venus au monde, et commençans à se servir de la rayson, les peres et meres doivent avoir un grand soin de leur imprimer la crainte de Dieu au cœur. La bonne reyne Blanche fit ardemment cet office à l'endroit du roy saint Louys son filz; car elle luy disoit souventesfois : « J'aymerois trop mieux, mon cher enfant, vous voir mourir devant mes yeux que de vous voir commettre un seul peché mortel. » Ce qui demeura tellement gravé en l'ame de ce saint filz que, comme luy-mesme racontoit, il ne fut jour de sa vie auquel il ne luy en souvint, mettant peyne tant qu'il luy estoit possible de bien garder cette divine doctrine. Certes, les races et generations sont appellées en nostre langage *maysons*, et les Hebrieux mesme s'appellent la generation des enfans *edification de mayson;* car c'est en ce sens qu'il est dit que Dieu edifia des maysons aux sages-femmes d'Egypte ; or c'est pour monstrer que ce n'est pas faire une bonne mayson de fourrer beaucoup de biens mondains en icelle, mays de bien eslever les enfans en la crainte de Dieu et en la vertu.

En quoy on ne doit espargner aucune sorte de peyne ni de

travaux, puisque les enfans sont la couronne du pere et de la mere.

Ainsy sainte Monique combattit avec tant de ferveur et de constance les mauvaises inclinations de saint Augustin que, l'ayant suivi par mer et par terre, elle le rendit plus heureusement enfant de ses larmes par la conversion de son ame qu'il n'avoit esté enfant de son sang par la generation de son corps.

Saint Paul laisse en partage aux femmes le soin de la mayson : c'est pourquoy plusieurs ont cette veritable opinion que leur devotion est plus fructueuse à la famille que celle des maris, qui, ne faysans pas une si ordinaire residence entre les domestiques, ne peuvent pas, par consequent, les addresser si aysément à la vertu. A cette consideration, Salomon, en ses Proverbes, fait dependre le bonheur de toute la mayson du soin et industrie de cette femme forte qu'il descrit.

Il est dit en la Genese qu'Isaac voyant sa femme Rebecca sterile pria le Seigneur pour elle, ou, selon les Hebrieux, il *pria le Seigneur vis-à-vis d'elle,* par ce que l'un prioit d'un costé de l'oratoire, et l'autre de l'autre : aussi l'orayson du mary faite en cette façon fut exaucée. C'est la plus grande et plus fructueuse union du mary et de la femme que celle qui se fait en la sainte devotion, à laquelle ilz se doivent entreporter l'un l'autre à l'envy. Il y a des fruitz, comme le coing, qui pour l'aspreté de leur suc ne sont guere aggreables qu'en confiture; il y en a d'autres qui, pour leur tendreté et delicatesse, ne peuvent durer s'ils ne sont aussi confitz, comme les cerises et abricotz : ainsy les femmes doivent souhaiter que leurs maris soient confitz au succre de la devotion, car l'homme sans devotion est un animal severe, aspre et rude; et les maris doivent souhaiter que leurs femmes soient devotes, car sans la devotion la femme est grandement fragile et sujette à decheoir ou ternir en la vertu. Saint Paul a dit que « l'homme infidelle est sanctifié par la femme fidelle, et

la femme infidelle par l'homme fidelle, » par ce qu'en cette estroite alliance du mariage, l'un peut aysément tirer l'autre à la vertu; mays quelle benediction est-ce quand l'homme et la femme fidelles se sanctifient l'un l'autre en une vraye crainte du Seigneur!

Au demeurant, le support mutuel de l'un pour l'autre doit estre si grand que jamais tous deux ne soient courroucés ensemble et tout à coup, affin qu'entr'eux il ne se voye de la dissension et du debat. Les mousches à miel ne peuvent s'arrester en lieu où les echos, retentissemens et redoublemens de voix se font; ni le saint Esprit, certes, en une mayson en laquelle il y ait du debat, des repliques et redoublemens de crieries et altercations.

Saint Gregoire Nazianzene tesmoigne que de son tems les mariés faysoient feste au jour anniversaire de leurs mariages. Certes j'appreuverois que cette coustume s'introduisist, pourveu que ce ne fust point avec des appareilz de recreations mondaines et sensuelles, mais que les maris et femmes, confessés et communiés en ce jour-là, recommandassent à Dieu plus fervemment que l'ordinaire le progrés de leur mariage, renouvellans les bons propos de le sanctifier de plus en plus par une reciproque amitié et fidelité, et reprenans haleine en nostre Seigneur pour le support des charges de leur vocation.

CHAPITRE XXXIX.

De l'honnesteté du lit nuptial.

Le lit nuptial doit estre immaculé, comme l'Apostre l'appelle, c'est à dire exempt d'impudicités et autres soüilleures prophanes. Aussi le saint mariage fut premierement institué dedans le paradis terrestre, où jamais jusques à l'heure il n'y avoit eu aucun dereglement de la concupiscence, ni chose deshonneste.

Il y a quelque ressemblance entre les voluptés honteuses et celles du manger ; car toutes deux regardent la chair, bien que les premieres, à rayson de leur vehemence brutale, s'appellent simplement charnelles. J'expliqueray donq ce que je ne puis pas dire des unes par ce que je diray des autres.

1. Le manger est ordonné pour conserver les personnes ; or, comme manger simplement pour nourrir et conserver la personne est une bonne chose, sainte et commandée, aussi ce qui est requis au mariage pour la production des enfans et la multiplication des personnes est une bonne chose et tres-sainte, car c'est la fin principale des nopces.

2. Manger, non point pour conserver la vie, mais pour conserver la mutuelle conversation et condescendance que nous nous devons les uns aux autres, c'est chose grandement juste et honneste ; et de mesme la reciproque et legitime satisfaction des parties au saint mariage est appelée par saint Paul devoir, mais devoir si grand qu'il ne veut pas que l'une des parties s'en puisse exempter sans le libre et volontaire consentement de l'autre, non pas mesme pour les exercices de la devotion : ce qui m'a fait dire le mot que j'ay mis au chapitre de la sainte communion pour ce regard ; combien moins donq peut-on s'en exempter pour des capricieuses pretentions de vertu, ou pour les choleres et dedains !

3. Comme ceux qui mangent pour le devoir de la mutuelle conversation doivent manger librement, et non pas comme par force, et de plus s'essayer de tesmoigner de l'appetit ; aussi le devoir nuptial doit estre tous-jours rendu fidellement, franchement, et tout de mesme comme si c'estoit avec esperance de la production des enfans, encores que pour quelque occasion on n'eust pas telle esperance.

4 Manger, non point pour les deux premieres raysons, mays simplement pour contenter l'appetit, c'est chose supportable, mays non pas pourtant loüable ; car le simple playsir de l'appetit sensuel ne peut estre un objet suffisant pour

rendre une action loüable : il suffit bien si elle est supportable.

5. Manger, non point par simple appetit, mays par excés et dereglement, c'est chose plus ou moins vituperable selon que l'excés est grand ou petit.

6. Or l'excés du manger ne consiste pas seulement en la trop grande quantité, mays aussi en la façon et maniere de manger. C'est grand cas, chere Philothée, que le miel, si propre et salutaire aux abeilles, leur puisse neantmoins estre si nuisible que quelquesfois il les rend malades, comme quand elles en mangent trop au printems; car cela leur donne le flux de ventre, et quelquesfois il les fait mourir inevitablement, comme quand elles sont emmiellées par le devant de leur teste et de leurs aislerons. A la verité, le commerce nuptial, qui est si saint, si juste, si recommandable, si utile à la republique, est neantmoins en certain cas dangereux à ceux qui le pratiquent; car quelquesfois il rend leurs ames grandement malades de peché veniel, comme il arrive par les simples excés; et quelquefois il les fait mourir par le peché mortel, comme il arrive lors que l'ordre establi pour la production des enfans est violé et perverti : auquel cas, selon qu'on s'egare plus ou moins de cet ordre, les pechés se treuvent plus ou moins execrables, mais tous-jours mortelz. Car d'autant que la procreation des enfans est la premiere et principale fin du mariage, jamais on ne peut loysiblement se departir de l'ordre qu'elle requiert, quoy que, pour quelque autre accident, elle ne puisse pas pour lors estre effectuée, comme il arrive quand la sterilité ou la grossesse dejà survenuë empeschent la production et generation; car, en ces occurrences, le commerce corporel ne laisse pas de pouvoir estre juste et saint, moyennant que les regles de la generation soient suivies, aucun accident ne pouvant jamais prejudicier à la loy que la fin principale du mariage a imposée. Certes, l'infame et execrable action que Onam faysoit

en son mariage estoit detestable devant Dieu, ainsi que dit le sacré texte du 38e chapitre de la Genese; et bien que quelques heretiques de nostre aage, cent fois plus blasmables que les cyniques (desquels parle saint Hierosme sur l'epistre aux Ephesiens), ayent voulu dire que c'estoit la perverse intention de ce meschant qui desplaysoit à Dieu, l'Escriture toutesfois parle autrement, et asseure en particulier que la chose mesme qu'il faysoit estoit detestable et abominable devant Dieu.

7. C'est une vraye marque d'un esprit ruand, vilain, abject et infame, de penser aux viandes et à la mangeaille avant le tems du repas, et encor plus quand apres iceluy on s'amuse au playsir que l'on a pris à manger, s'y entretenant par paroles et pensées, et veautrant son esprit dedans le souvenir de la volupté que l'on a euë en avalant les morceaux, comme font ceux qui devant disner tiennent leur esprit en broche, et apres disner dans les platz, gens dignes d'estre soüillars de cuisine, « qui font, comme dit saint Paul, un Dieu de leur ventre : » les gens d'honneur ne pensent à la table qu'en s'asseant, et apres le repas se lavent les mains et la bouche pour n'avoir plus ni le goust ni l'odeur de ce qu'ilz ont mangé. L'elephant n'est qu'une grosse beste, mays la plus digne qui vive sur la terre, et qui a le plus de sens : je vous veux dire un trait de son honnesteté. Il ne change jamais de femelle, et ayme tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle neantmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, et cela pour cinq jours seulement, et si secretement que jamais il n'est veu en cet acte; mais il est bien veu pourtant le sixieme jour, auquel avant toutes choses il va droit à quelque riviere, en laquelle il se lave entierement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau qu'il ne se soit auparavant purifié. Ne sont-ce pas de belles et honnestes humeurs d'un tel animal, par lesquelles il invite les mariés à ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que selon leur

vocation ilz auront exercées, mays, icelles passées, de s'en laver le cœur et l'affection, et de s'en purifier au plus tost, pour par apres avec toute liberté d'esprit pratiquer les autres actions plus pures et relevées. En cet advis consiste la parfaite pratique de l'excellente doctrine que saint Paul donne aux Corinthiens : « Le tems est court, dit-il : reste que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayans point; » car, selon saint Gregoire, celuy a une femme comme n'en ayant point qui prend tellement les consolations corporelles avec elle que pour cela il n'est point detourné des pretentions spirituelles. Or ce qui se dit du mary s'entend reciproquement de la femme. « Que ceux qui usent du monde, dit le mesme apostre, soient comme n'en usans point. » Que tous donc usent du monde, un chacun selon sa vocation, mais en telle sorte que, n'y engageant point l'affection, on soit aussi libre et prompt à servir Dieu comme si l'on n'en usoit point. C'est le grand mal de l'homme, dit saint Augustin, de vouloir joüir des choses desquelles il doit seulement user, et de vouloir user de celles desquelles il doit seulement joüir : nous devons joüir des choses spirituelles, et seulement user des corporelles, desquelles quand l'usage est converty en joüissance nostre ame raysonnable est aussi convertie en ame brutale et bestiale. Je pense avoir tout dit ce que je voulois dire, et fait entendre, sans le dire, ce que je ne voulois pas dire.

CHAPITRE XL.

Advis pour les vefves.

Saint Paul instruit tous les prelatz, en la personne de son Timothée, disant : « Honore les vefves qui sont vrayement vefves. » Or pour estre vrayement vefve, ces choses sont requises.

1. Que non seulement la vefve soit vefve de corps, mais

aussi de cœur, c'est à dire, qu'elle soit resoluë d'une resolution inviolable de se conserver en l'estat d'une chaste viduité; car les vefves qui ne le sont qu'en attendant l'occasion de se remarier ne sont separées des hommes que selon la volupté du corps, mais elles sont desja conjointes avec eux selon la volonté du cœur. Que si la vraye vefve, pour se confirmer en l'estat de viduité, veut offrir à Dieu en vœu son corps et sa chasteté, elle adjoustera un grand ornement à sa viduité, et mettra en grande asseurance sa resolution; car, voyant qu'apres le vœu il n'est plus en son pouvoir de quitter sa chasteté sans quitter le paradis, elle sera si jalouse de son dessein qu'elle ne permettra pas seulement aux plus simples pensées de mariage d'arrester en son cœur un seul moment: si que ce vœu sacré mettra une forte barriere entre son ame et toute sorte de projetz contraires à sa resolution. Certes, saint Augustin conseille extremement ce vœu à la vefve chrestienne; et l'ancien et docte Origene passe bien plus avant, car il conseille aux femmes mariées de se voüer et destiner à la chasteté viduale en cas que leurs maris viennent à trespasser devant elles, affin qu'entre les playsirs sensuelz qu'elles pourront avoir en leur mariage, elles puissent neantmoins joüir du merite d'une chaste viduité par le moyen de cette promesse anticipée. Le vœu rend les œuvres faites en suite d'iceluy plus aggreables à Dieu, fortifie le courage pour les faire, et ne donne pas seulement à Dieu les œuvres, qui sont comme les fruitz de nostre bonne volonté, mais luy dedie encore la volonté mesme, qui est comme l'arbre de nos actions. Par la simple chasteté nous prestons nostre corps à Dieu, retenans pourtant la liberté de le sousmettre d'autres fois aux playsirs sensuels; mais par le vœu de chasteté nous luy en faysons un don absolu et irrevocable, sans nous reserver aucun pouvoir de nous en dedire, nous rendans ainsy heureusement esclaves de celuy la servitude duquel est meilleure que toute royauté. Or, comme j'appreuve infiniment

les advis de ces deux grands personnages, aussi desirerois-je que les ames qui seront si heureuses que de les vouloir employer le facent prudemment, saintement et solidement, ayans bien examiné leurs courages, invoqué l'inspiration celeste, et pris le conseil de quelque sage et devot directeur; car ainsy tout se fera plus fructueusement.

2. Outre cela, il faut que ce renoncement de secondes noces se fasse purement et simplement pour avec plus de pureté contourner toutes ses affections en Dieu, et joindre de toutes partz son cœur avec celuy de sa divine Majesté; car si le desir de laisser les enfans riches, ou quelqu'autre sorte de pretention mondaine, arreste la vefve en viduité, elle en aura peut-estre de la loüange, mais non pas certes devant Dieu, puisque devant Dieu rien ne peut avoir une veritable loüange que ce qui est fait pour Dieu.

3. Il faut de plus que la vefve, pour estre vrayement vefve, soit separée et volontairement destituée des contentemens profanes. « La vefve qui vit en delices, dit saint Paul, est morte en vivant. » Vouloir estre vefve, et se plaire neantmoins d'estre muguettée, caressée, cajolée; se vouloir trouver aux balz, aux danses et aux festins; vouloir estre parfumée, attifée et mignardée, c'est estre une vefve vivante quant au corps, mais morte quant à l'ame. Qu'importe-il, je vous prie, que l'enseigne du logis d'Adonis et de l'amour prophane soit faite d'aigrettes blanches perchées en guise de pennache, ou d'un crespe estendu en guise de retz tout autour du visage? ains souvent le noir est mis avec avantage de vanité sur le blanc, pour en rehausser la couleur: la vefve, ayant fait essay de la façon avec laquelle les femmes peuvent plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs espritz. La vefve donc qui vit en ces folles delices, vivante est morte, et n'est à proprement parler qu'une idole de viduité.

« Le tems de retrancher est venu, la voix de la tourterelle

a esté oüie en nostre terre, » dit le Cantique. Le retranchement des superfluités mondaines est requis à quiconque veut vivre pieusement, mais il est sur tout necessaire à la vraye vefve, qui, comme une chaste tourterelle, vient tout fraischement de plorer, gemir et lamenter la perte de son mary. Quand Noëmy revint de Moab en Bethleem, les femmes de la ville qui l'avoient conneüe au commencement de son mariage s'entredisoient l'une à l'autre : « N'est-ce point ici Noëmy? » mais elle respondit : « Ne m'appellés point, je vous prie, Noëmy (car Noëmy veut dire gracieuse et belle), ains appellés-moi Mara ; car le Seigneur a rempli mon ame d'amertume : » ce qu'elle disoit d'autant que son mary lui estoit mort. Ainsy la vefve devote ne veut jamais estre appellée et estimée ni belle, ni gracieuse, se contentant d'estre ce que Dieu veut qu'elle soit, c'est à dire, humble et abjecte à ses yeux.

Les lampes desquelles l'huyle est aromatique jettent une plus suave odeur quand on esteint leurs flammes : ainsy les vefves desquelles l'amour a esté pur en leur mariage respandent un plus grand parfum de vertu et de chasteté quand leur lumiere, c'est à dire leur mary, est esteinte par la mort. D'aymer le mary tandis qu'il est en vie, c'est chose assés triviale entre les femmes ; mais l'aymer tant qu'apres la mort d'iceluy on n'en veuille point d'autre, c'est un rang d'amour qui n'appartient qu'aux vrayes vefves. Esperer en Dieu tandis que le mary sert de support, ce n'est pas chose si rare; mais d'esperer en Dieu quand on est destitué de cet appuy, c'est chose digne de grande loüange. C'est pourquoy on connoist plus aysément en la viduité la perfection des vertuz que l'on a euës au mariage.

La vefve laquelle a des enfans qui ont besoin de son adresse et conduite, et principalement en ce qui regarde leur ame et l'establissement de leur vie, ne peut ni ne doit en façon quelconque les abandonner ; car l'apostre saint Paul dit clai-

rement qu'elles sont obligées à ce soin-là pour rendre la pareille à leurs peres et meres; et d'autant encor que « si quelqu'un n'a soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il est pire qu'un infidele. » Mais si les enfans sont en estat de n'avoir pas besoin d'estre conduitz, la vefve alors doit ramasser toutes ses affections et cogitations, pour les appliquer plus purement à son avancement en l'amour de Dieu.

Si quelque force forcée n'oblige la conscience de la vraye vefve aux embarassemens exterieurs, telz que sont les procés, je luy conseille de s'en abstenir du tout, et suivre la methode de conduire ses affaires qui sera plus paysible et tranquille, quoy qu'il ne semblast pas que ce fust la plus fructueuse. Car il faut que les fruitz du tracas soient bien grans pour estre comparables au bien d'une sainte tranquillité; laissant à part que les procés et telles broüilleries dissipent le cœur, et ouvrent souventesfois la porte aux ennemis de la chasteté, tandis que, pour complaire à ceux de la faveur desquelz on a besoin, on se met en des contenances indevotes et desaggreables à Dieu.

L'orayson soit le continuel exercice de la vefve; car, ne devant plus avoir d'amour que pour Dieu, elle ne doit non plus presque avoir des paroles que pour Dieu; et comme le fer, qui, estant empesché de suivre l'attraction de l'aymant à cause de la presence du diamant, s'elance vers le mesme aymant soudain que le diamant est esloigné, ainsy le cœur de la vefve, qui ne pouvoit bonnement s'elancer du tout en Dieu, ni suivre les attraitz de son divin amour pendant la vie de son mary, doit soudain apres le trepas d'iceluy courir ardemment à l'odeur des parfums celestes, comme disant, à l'imitation de l'Espouse sacrée : O Seigneur ! maintenant que je suis toute mienne, recevés-moy pour toute vostre; « tirés-moy après vous, nous courrons à l'odeur de vos onguens. »

L'exercice des vertus propres à la sainte vefve sont la parfaite modestie, le renoncement aux honneurs, aux rangs, aux assemblées, aux titres, et à telles sortes de vanités, le service des pauvres et des malades, la consolation des affligés, l'introduction des filles à la vie devote, et de se rendre un parfait exemplaire de toutes vertuz aux jeunes femmes; la necessité et la simplicité sont les deux ornemens de leurs habitz, l'humilité et la charité les deux ornemens de leurs actions, l'honnesteté et debonnaireté les deux ornemens de leur langage, la modestie et la pudicité l'ornement de leurs yeux, et Jesus-Christ crucifié l'unique amour de leur cœur.

Bref, la vraye vefve est en l'Eglise une petite violette de mars, qui respand une suavité nonpareille par l'odeur de sa devotion, et se tient presque tous-jours cachée sous les larges feuilles de son abjection, et par sa couleur moins esclatante tesmoigne la mortification; elle vient és lieux frais et non cultivés, ne voulant estre pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraischeur de son cœur contre toutes les chaleurs que le desir des biens, des honneurs, ou mesme des amours luy pourroient apporter. « Elle sera bienheureuse, dit le saint Apostre, si elle persevere en cette sorte. »

J'aurois beaucoup d'autres choses à dire sur ce sujet, mais j'auray tout dit quand j'auray dit : que la vefve jalouse de l'honneur de sa condition lise attentivement les belles epistres que le grand saint Hierosme escrit à Furia et à Salvia, et à toutes ces autres dames qui furent si heureuses que d'estre filles spirituelles d'un si grand pere; car il ne se peut rien adjouster à ce qu'il leur dit, sinon cet advertissement, que la vraye vefve ne doit jamais ni blasmer ni censurer celles qui passent aux secondes, ou mesmes troisiemes et quatriemes nopces; car en certains cas Dieu en dispose ainsy pour sa plus grande gloire. Et faut tous-jours avoir devant les yeux

cette doctrine des anciens, que ni la viduité, ni la virginité n'ont point de rang au ciel que celuy qui leur est assigné par l'humilité.

CHAPITRE LXI.

Un mot aux vierges.

O vierges! je n'ay à vous dire que ces trois motz; car vous treuverés le reste ailleurs. Si vous pretendés au mariage temporel, gardés donc jalousement vostre premier amour pour vostre premier mary. Je pense que c'est une grande tromperie de presenter, en lieu d'un cœur entier et sincere, un cœur tout usé, frelaté et tracassé d'amour. Mays si vostre bonheur vous appelle aux chastes et virginales nopces spirituelles, et qu'à jamais vous veüillés conserver vostre virginité, ô Dieu! conservés vostre amour le plus delicatement que vous pourrés pour cet Espoux divin, qui estant la pureté mesme n'ayme rien tant que la pureté, et à qui les premices de toutes choses sont deuës, mais principalement celles de l'amour. Les Epistres de saint Hierosme vous fourniront tous les advis qui vous sont necessaires. Et puisque vostre condition vous oblige à l'obeïssance, choisissés une guide sous la conduite de laquelle vous puissiés plus saintement dedier vostre cœur et vostre corps à sa divine Majesté.

QUATRIÈME PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT LES ADVIS NECESSAIRES CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfans du monde.

Tout aussitost que les mondains s'appercevront que vous voulés suivre la vie devote, ilz decocheront sur vous mille traitz de leur cajolerie et medisance. Les plus malins calomnieront vostre changement d'hypocrisie, bigotterie et artifice; ilz diront que le monde vous a fait mauvais visage, et qu'à son refus vous recourés à Dieu. Vos amis s'empresseront à vous faire un monde de remonstrances fort prudentes et charitables, à leur advis : Vous tomberés (diront-ilz) en quelque humeur melancholique, vous perdrés credit au monde, vous vous rendrés insupportable, vous envieillirés devant le tems, vos affaires domestiques en patiront, il faut vivre au monde comme au monde, on peut bien faire son salut sans tant de mysteres; et mille telles bagatelles.

Ma Philothée, tout cela n'est qu'un sot et vain babil; ces gens-là n'ont nul soin ni de vostre santé, ni de vos affaires : « Si vous estiés du monde, dit le Sauveur, le monde aymeroit ce qui est sien, mays par ce que vous n'estes pas du monde, pourtant il vous haït. » Nous avons veu des gentilzhommes et des dames passer la nuit entiere, ains plusieurs nuitz de suite à jouer aux echecz et aux cartes : y a-il une attention plus chagrine, plus melancholique et plus sombre

que celle-là ? les mondains neantmoins ne disoient mot, les amis ne se mettoient point en peine ; et pour la meditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus matin qu'à l'ordinaire pour nous preparer a la communion, chacun court au medecin pour nous faire guerir de l'humeur hypocondriaque et de la jaunisse. On passera trente nuitz à danser : nul ne s'en plaint ; et pour la veille seule de la nuit de Noël chacun tousse et crie au ventre le jour suivant. Qui ne voit que le monde est un juge inique, gracieux et favorable pour ses enfans, mays aspre et rigoureux aux enfans de Dieu?

Nous ne sçaurions estre bien avec le monde qu'en nous perdant avec luy. Il n'est pas possible que nous le contentions, car il est trop bigearre : « Jean est venu, dit le Sauveur, ne mangeant ni beuvant, et vous dites qu'il est endiablé ; le Filz de l'homme est venu en mangeant et beuvant, et vous dites qu'il est Samaritain. » Il est vray, Philothée : si nous nous relaschons par condescendance à rire, joüer, danser avec le monde, il s'en scandalisera ; si nous ne le faysons pas, il nous accusera d'hypocrisie ou melancholie : si nous nous parons, il l'interpretera à quelque dessein ; si nous nous demettons, ce sera pour luy vilité de cœur : nos gayetés seront par luy nommées dissolutions, et nos mortifications tristesses ; et nous regardant ainsy de mauvais œil, jamais nous ne pouvons luy estre aggreables. Il aggrandit nos imperfections, et publie que ce sont des pechés ; de nos pechés venielz il en fait des mortelz, et nos pechés d'infirmité il les convertit en pechés de malice ; en lieu que, comme dit saint Paul, « la charité est benigne, au contraire le monde est malin ; » au lieu que la charité ne pense point de mal, au contraire le monde pense tous-jours mal, et quand il ne peut accuser nos actions, il accuse nos intentions : soit que les moutons ayent des cornes ou qu'ilz n'en ayent point, qu'ilz soient blancz ou qu'ilz soient noirs, le loup ne laissera pas de les manger, s'il peut.

Quoy que nous facions, le monde nous fera tous-jours la guerre. Si nous sommes longuement devant le confesseur, il demandera que c'est que nous pouvons tant dire ; si nous y sommes peu, il dira que nous ne disons pas tout. Il epiera tous nos mouvemens, et pour une seule petite parole de cholere il protestera que nous sommes insupportables ; le soin de nos affaires luy semblera avarice, et nostre douceur niaizerie ; et quant aux enfans du monde, leurs choleres sont generosités ; leurs avarices, mesnages ; leurs privautés, entretiens honnorables. Les araignées gastent tous-jours l'ouvrage des abeilles.

Laissons cet aveugle, Philothée : qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat-hüant pour inquieter les oyseaux du jour. Soyons fermes en nos desseins, invariables en nos resolutions : la perseverance fera bien voir si c'est à certes et tout de bon que nous sommes sacrifiés à Dieu, et rangés à la vie devote. Les cometes et les planetes sont presque egalement lumineuses en apparence ; mays les cometes disparoissent en peu de tems, n'estans que de certains feux passagers, et les planetes ont une clarté perpetuelle : ainsy l'hypocrisie et la vraye vertu ont beaucoup de ressemblance en l'exterieur ; mais on reconnoist aysément l'une d'avec l'autre, par ce que l'hypocrisie n'a point de durée et se dissipe comme la fumée en montant, mais la vraye vertu est tous-jours ferme et constante. Ce ne nous est pas une petite commodité pour bien asseurer le commencement de nostre devotion que d'en recevoir de l'opprobre et de la calomnie, car nous evitons par ce moyen le peril de la vanité et de l'orgueil, qui sont comme les sages-femmes d'Egypte, auxquelles le Pharaon infernal a ordonné de tüer les enfans masles d'Israël le jour mesme de leur naissance. Nous sommes crucifiés au monde, et le monde nous doit estre crucifié ; il nous tient pour folz, tenons-le pour insensé.

CHAPITRE II.

Qu'il faut avoir bon courage.

La lumiere, quoy que belle et desirable à nos yeux, les ebloüit neantmoins apres qu'ilz ont esté en des longues tenebres; et devant que l'on se voye apprivoysé avec les habitans de quelques pays, pour courtois et gracieux qu'ilz soient, on s'y treuve aucunement estonné. Il se pourra bien faire, ma chere Philothée, qu'à ce changement de vie plusieurs souslevemens se feront en vostre interieur, et que ce grand et general adieu que vous avés dit aux folies et niaizeries du monde vous donnera quelque ressentiment de tristesse et descouragement. Si cela vous arrive, ayés un peu de patience, je vous prie, car ce ne sera rien : ce n'est qu'un peu d'estonnement que la nouveauté vous apporte; passé cela, vous recevrés dix mille consolations. Il vous faschera peut-estre d'abord de quitter la gloire que les folz et mocqueurs vous donnoient en vos vanités; mais, ô Dieu! voudriés-vous bien perdre l'eternelle que Dieu vous donnera en verité? Les vains amusemens et passe-tems esquelz vous avés employé les années passées se representeront encor à vostre cœur pour l'appaster et faire retourner de leur costé; mays auriés-vous bien le courage de renoncer à cette heureuse eternité pour des si trompeuses legeretés? Croyés-moy : si vous perseverés, vous ne tarderés pas de recevoir des douceurs cordiales si delicieuses et aggreables que vous confesserés que le monde n'a que du fiel en comparayson de ce miel, et qu'un seul jour de devotion vaut mieux que mille années de la vie mondaine.

Mais vous voyés que la montaigne de la perfection chrestienne est extremement haute : Hé! mon Dieu! ce dites-vous, comment pourray-je monter? Courage! Philothée : quand les petitz mouschons des abeilles commencent à prendre

forme, on les appelle nymphes, et lors ilz ne sçauroient encore voler sur les fleurs, ni sur les montz, ni sur les collines voysines pour amasser le miel; mais petit à petit, se nourrissans du miel que leur meres ont préparé, ces petites nymphes prennent des aisles, et se fortifient en sorte que par apres elles volent à la queste par tout le paysage. Il est vray : nous sommes encor de petitz mouschons en la devotion, nous ne sçaurions monter selon nostre dessein, qui n'est rien moindre que d'atteindre à la cime de la perfection chrestienne; mais si commençons-nous à prendre forme par nos desirs et resolutions, les aisles nous commencent à sortir; il faut donq espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons; et tandis, vivons du miel de tant d'enseignemens que les anciens devotz nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne des plumes comme de colombe, affin que non seulement nous puissions voler au tems de la vie presente, mays aussi nous reposer en l'eternité de la future.

CHAPITRE III.

De la nature des tentations, et de la difference qu'il y a entre sentir la tentation et consentir à icelle.

Imaginés-vous, Philothée, une jeune princesse extremement aymée de son espoux, et que quelque meschant, pour la desbaucher et soüiller son lit nuptial, lui envoye quelque infame messager d'amour pour traitter avec elle son malheureux dessein. Premierement, ce messager propose à cette princesse l'intention de son maistre; secondement, la princesse aggrée ou desaggrée la proposition et l'ambassade; en troisieme lieu, ou elle consent, ou elle refuse. Ainsy Satan, le monde et la chair, voyans une ame espousée au Fils de Dieu, luy envoyent des tentations et suggestions par lesquelles, 1, le peché luy est proposé; 2, et sur icelles elle se

plaît ou elle se desplait; 3 en fin, elle consent ou elle refuse : qui sont en somme les trois degrés pour descendre à l'iniquité, la tentation, la delectation et le consentement. Et bien que ces trois actions ne se connoissent pas si manifestement en toutes autres sortes de pechés, si est-ce qu'elles se connoissent palpablement aux grans et enormes pechés.

Quand la tentation de quelque peché que ce soit dureroit toute nostre vie, elle ne sçauroit nous rendre desaggreables à la divine Majesté, pourveu qu'elle ne nous playse pas et que nous n'y consentions pas. La rayson est, par ce qu'en la tentation nous n'agissons pas, mais nous souffrons; et puisque nous n'y prenons point playsir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coulpe. Saint Paul souffrit longuement les tentations de la chair; et tant s'en faut que pour cela il fust desaggreable à Dieu, qu'au contraire Dieu estoit glorifié par icelles. La bienheureuse Angele de Foligny sentoit des tentations charnelles si cruelles qu'elle fait pitié quand elle les raconte; grandes furent aussi les tentations que souffrit saint François et saint Benoist, lors que l'un se jetta dans les espines, et l'autre dans la neige pour les mitiger; et neantmoins ilz ne perdirent rien de la grace de Dieu pour tout cela, ains l'augmenterent de beaucoup.

Il faut donc estre fort courageuse, Philothée, emmy les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincuë pendant qu'elles vous desplayront, en bien observant cette difference qu'il y a entre sentir et consentir, qui est qu'on les peut sentir encor qu'elles nous desplaysent, mais on ne peut consentir sans qu'elles nous playsent, puisque le playsir pour l'ordinaire sert de degré pour venir au consentement. Que donques les ennemis de nostre salut nous presentent tant qu'ilz voudront d'amorces et d'appas, qu'ilz demeurent tousjours à la porte de nostre cœur pour entrer, qu'ilz nous facent tant de propositions qu'ilz voudront; mays tandis que nous aurons resolution de ne point nous plaire en tout

cela, il n'est pas possible que nous offensions Dieu, non plus que le prince espoux de la princesse que j'ay representée ne luy peut sçavoir mauvais gré du message qui luy est envoyé, si elle n'y a prins aucune sorte de playsir. Il y a neantmoins cette difference entre l'ame et cette princesse pour ce sujet, que la princesse ayant oüy la proposition deshonneste peut, si bon luy semble, chasser le messager, et ne le plus ouïr; mays il n'est pas tous-jours au pouvoir de l'ame de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit tous-jours en son pouvoir de ne point y consentir : c'est pourquoy, encor que la tentation dure et persevere long-tems, elle ne peut nous nuire tandis qu'elle nous est desaggreable.

Mais quant à la delectation qui peut suivre la tentation, pour autant que nous avons deux parties en nostre ame, l'une inferieure, et l'autre superieure, et que l'inferieure ne suit pas tous-jours la superieure, ains fait son cas à part, il arrive maintesfois que la partie inferieure se plaist en la tentation sans le consentement, ains contre le gré de la superieure. C'est la dispute et la guerre que l'apostre saint Paul descrit quand il dit que sa *chair convoite contre* son *esprit*, qu'il y a une *loy des membres* et une *loy de l'esprit;* et semblables choses.

Avés-vous jamais veu, Philothée, un grand brasier de feu couvert de cendres? quand on vient dix ou douze heures après pour y chercher du feu, on n'en treuve qu'un peu au milieu du foyer, et encor on a peine de le treuver. Il y estoit neantmoins, puisqu'on l'y treuve, et avec iceluy on peut rallumer tous les autres charbons desja esteins. C'en est de mesme de la charité, qui est nostre vie spirituelle, parmy les grandes et violentes tentations. Car la tentation jettant sa delectation en la partie inferieure, couvre, ce semble, toute l'ame de cendre, et reduit l'amour de Dieu au petit pied; car il ne paroist plus en nulle part, sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit : encore semble-il qu'il

qu'il n'y soit pas, et a-on peine de le treuver. Il y est neantmoins en verité, puisque, quoy que tout soit en trouble en nostre ame et en nostre corps, nous avons la resolution de ne point consentir au peché, ni à la tentation, et que la delectation qui plait à nostre homme exterieur desplait à l'interieur; et quoy qu'elle soit tout autour de nostre volonté, si n'est-elle pas dans icelle; en quoy l'on void que telle delectation est involontaire, et estant telle ne peut estre peché.

CHAPITRE IV.

Deux beaux exemples sur ce sujet.

Il vous importe tant de bien entendre cecy que je ne feray nulle difficulté de m'estendre à l'expliquer. Le jeune homme duquel parle saint Hierosme, qui, couché et attaché avec des escharpes de soye bien delicatement sur un lit mollet, estoit provoqué par toutes sortes de vilains attouchemens et attraitz d'une impudique femme qui estoit couchée avec luy exprés pour ebranler sa constance, ne devoit-il pas sentir d'estranges émotions charnelles? ses sens ne devoient-ilz pas estre saysis de la delectation, et son imagination extremement occupée de cette presence des objetz voluptueux? Sans doute; et neantmoins parmy tant de troubles, emmi un si terrible orage de tentations, et entre tant de voluptés qui sont tout autour de luy, il tesmoigne que son cœur n'est point vaincu et que sa volonté n'y consent nullement, puisque, son esprit voyant tout rebellé contre luy, et n'ayant plus aucune des parties de son corps à son commandement sinon la langue, il se la coupa avec les dens et la cracha sur le visage de cette vilaine ame, qui tourmentait la sienne plus cruellement par la volupté que les bourreaux n'eussent jamais sceu faire par les tourmens : aussi le tyran, qui se desfioit de la vaincre par les douleurs, pensoit la surmonter par ces playsirs.

L'histoire du combat de sainte Catherine de Sienne en un pareil sujet est du tout admirable : en voicy le sommaire. Le malin esprit eut congé de Dieu d'assaillir la pudicité de cette sainte vierge avec la plus grande rage qu'il pourroit, pourveu toutesfois qu'il ne la touchast point. Il fit donc toutes sortes d'impudiques suggestions à son cœur, et, pour tant plus l'esmouvoir, venant avec ses compaignons en forme d'hommes et de femmes, il faysoit mille et mille sortes de charnalités et lubricités à sa veuë, adjoustant des paroles et semonces tres-deshonnestes ; et bien que toutes ces choses fussent exterieures, si est-ce que par le moyen des sens elles penetroient bien avant dedans le cœur de la vierge, lequel, comme elle confessoit elle-mesme, en estoit tout plein, ne lui restant plus que la fine pure volonté superieure qui ne fust agitée de cette tempeste de vilenie et delectation charnelle : ce qui dura fort longuement, jusques à tant qu'un jour nostre Seigneur luy apparut, et elle luy dit : « Où estiés-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur estoit plein de tant de tenebres et d'ordures ? » A quoy il respondit : « J'estois dedans ton cœur, ma fille ? » « Et comment, repliqua-elle, habitiés-vous dedans mon cœur, dans lequel il y avoit tant de vilenies? habités-vous donques en des lieux si deshonnestes ? » Et nostre Seigneur luy dit : « Dis-moy : ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnoient-elles playsir ou tristesse, amertume ou delectation ? » Et elle dit : « Extreme amertume et tristesse. » Et il luy repliqua : « Qui estoit celuy qui mettoit cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moy, qui demeurois caché dedans le milieu de ton ame? Croy, ma fille, que si je n'eusse pas esté present, ces pensées, qui estoient autour de ta volonté et ne pouvoient l'expugner, l'eussent sans doute surmontée, et seroient entrées dedans, et eussent esté receuës avec playsir par ton liberal arbitre, et ainsy eussent donné la mort à ton ame; mais, par ce que j'estois dedans, je met-

tois ce desplaysir et cette resistance en ton cœur, par laquelle il se refusoit tant qu'il pouvoit à la tentation, et, ne pouvant pas tant qu'il vouloit, il en sentoit un plus grand desplaysir et une plus grande haine contre icelle et contre soy-mesme; et ainsy ces peines estoient un grand merite et un grand gain pour toy, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force.

Voyés-vous, Philothée, comme ce feu estoit couvert de la cendre, et que la tentation et delectation estoit mesme entrée dedans le cœur, et avoit environné la volonté, laquelle seule, assistée de son Sauveur, resistoit par des amertumes, des desplaysirs et detestations du mal qui luy estoit suggeré, refusant perpetuellement son consentement au peché qui l'environnoit. O Dieu ! quelle detresse à un ame qui ayme Dieu de ne sçavoir seulement pas s'il est en elle ou non, et si l'amour divin, pour lequel elle combat, est du tout esteint en elle ou non ! Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour celeste que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour, sans sçavoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat.

CHAPITRE V.

Encouragement à l'ame qui est és tentations.

Ma Philothée, ces grands assautz, et ces tentations si puissantes ne sont jamais permises de Dieu que contre les ames lesquelles il veut eslever à son pur et excellent amour; mays il ne s'ensuit pas pourtant qu'aprés cela elles soient asseurées d'y parvenir ; car il est arrivé maintesfois que ceux qui avoient esté constans en de si violentes attaques, ne correspondans pas par aprés fidellement à la faveur divine, se sont treuvés vaincus en des bien petites tentations. Ce que je dis affin que, s'il vous arrive jamais d'estre affligée de si grande tentation, vous sachiés que Dieu vous favorise d'une

faveur extraordinaire, par laquelle il declare qu'il vous veut aggrandir devant sa face ; et que neantmoins vous soyés tous-jours humble et craintive, ne vous asseurant pas de pouvoir vaincre les menuës tentations apres avoir surmonté les grandes, sinon par une continuelle fidelité à l'endroit de sa Majesté.

Quelques tentations donques qui vous arrivent, et quelque delectation qui s'ensuive, tandis que vostre volonté refusera son consentement, non-seulement à la tentation, mays encor à la delectation, ne vous troublés nullement, car Dieu n'en est point offensé. Quand un homme est pasmé et qu'il ne rend plus aucun tesmoignage de vie, on luy met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente de mouvement on juge qu'il est en vie, et que, par le moyen de quelque eau precieuse et de quelque epitheme, on peut luy faire reprendre force et sentiment. Ainsy arrive-il quelquesfois que, par la violence des tentations, il semble que nostre ame est tombée en une defaillance totale de ses forces, et que, comme pasmée, elle n'a plus ni vie spirituelle ni mouvement ; mais si nous voulons connoistre ce que c'en est, mettons la main sur le cœur, considerons si le cœur et la volonté ont encores leur mouvement spirituel, c'est à dire, s'ilz font leur devoir à refuser de consentir et suivre la tentation et delectation ; car pendant que le mouvement du refus est dedans nostre cœur, nous sommes asseurés que la charité, vie de nostre ame, est en nous, et que Jesus-Christ nostre Sauveur se treuve dans nostre ame, quoy que caché et couvert : si que, moyennant l'exercice continuel de l'orayson, des sacremens et de la confiance en Dieu, nos forces reviendront en nous, et nous vivrons d'une vie entiere et delectable.

CHAPITRE VI.

Comme la tentation et delectation peuvent estre peché.

La princesse de laquelle nous avons parlé ne peut mays de la recherche deshonneste qui luy est faite, puisque, comme nous avons presupposé, elle luy arrive contre son gré; mais si au contraire elle avoit par quelques attraits donné sujet à la recherche, ayant voulu donner de l'amour à celuy qui la muguette, indubitablement elle seroit coupable de la recherche mesme, et, quoy qu'elle en fist la delicate, elle ne laisseroit pas d'en meriter du blasme et de la punition. Ainsy arrive-il quelquesfois que la seule tentation nous met en peché, par ce que nous sommes cause d'icelle. Par exemple, je sçay que joüant j'entre volontier en rage et blaspheme, et que le jeu me sert de tentation à cela : je peche toutes fois et quantes que je joüeray, et suis coupable de toutes les tentations qui m'arriveront au jeu. De mesme, si je sçay que quelque conversation m'apporte de la tentation et de la cheute, et j'y vay volontairement, je suis indubitablement coupable de toutes les tentations que j'y recevray.

Quand la delectation qui arrive de la tentation peut estre evitée, c'est tous-jours peché de la recevoir, selon que le playsir que l'on y prend et le consentement que l'on y donne est grand ou petit, de longue ou petite durée. C'est tous-jours chose blasmable à la jeune princesse de laquelle nous avons parlé si, non seulement elle escoute la proposition sale et deshonneste qui luy est faite, mays encor apres l'avoir ouïe elle prend playsir en icelle, entretenant son cœur avec contentement sur cet objet; car bien qu'elle ne veuille pas consentir à l'execution reelle de ce qui luy est proposé, elle consent neantmoins à l'application spirituelle de son cœur par le contentement qu'elle y prend, et c'est tous-jours chose deshonneste d'appliquer ou le cœur ou le corps à chose des-

honneste : ains la deshonnesteté consiste tellement à l'application du cœur que sans icelle l'application du corps ne peut estre peché.

Quand donq vous serés tentée de quelque peché, considerés si vous avés donné volontairement sujet d'estre tentée; et lors la tentation mesme vous met en estat de peché, pour le hazard auquel vous vous estes jettée; et cela s'entend, si vous avés pu eviter commodement l'occasion, et que vous ayés preveu, ou deu prevoir l'arrivée de la tentation; mais si vous n'avés donné nul sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous estre imputée à peché.

Quand la delectation qui suit la tentation a pu estre evitée, et que neantmoins on ne l'a pas evitée, il y a tous-jours quelque sorte de peché, selon que l'on y a peu ou prou arresté, et selon la cause du playsir que nous y avons pris. Une femme, laquelle n'ayant point donné de sujet d'estre muguettée prend neantmoins playsir à l'estre, ne laisse pas d'estre blasmable, si le playsir qu'elle y prend n'a point d'autre cause que la muguetterie. Par exemple, si le galand qui luy veut donner de l'amour sonnoit exquisement bien du luth, et qu'elle prist playsir, non pas à la recherche qui est faite de son amour, mais à l'harmonie et douceur du son du luth, il n'y auroit point de peché, bien qu'elle ne devroit pas continuer longuement en ce playsir, de peur de faire passage d'iceluy à la delectation de la recherche. De mesme donc, si quelqu'un me propose quelque stratageme plein d'invention et d'artifice pour me venger de mon ennemy, et que je ne prenne pas playsir ni ne donne aucun consentement à la vengeance qui m'est proposée, mays seulement à la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute que je ne peche point, bien qu'il ne soit pas expedient que je m'amuse beaucoup à ce playsir, de peur que petit à petit il ne me porte à quelque delectation de la vengeance mesme.

On est quelquesfois surpris de quelque chatoüillement de

delectation qui suit immediatement la tentation, devant que bonnement on s'en soit pris garde; et cela ne peut estre pour le plus qu'un bien leger peché veniel, lequel se rend plus grand si, apres que l'on s'est apperceu du mal où l'on est, on demeure par negligence quelque tems à marchander avec la delectation, si l'on doit l'accepter ou la refuser; et encor plus grand si en s'en appercevant on demeure en icelle quelque tems par vraye negligence, sans nulle sorte de propos de la rejetter; mays lors que volontairement et de propos deliberé nous sommes resolus de nous plaire en telles delectations, ce propos mesme deliberé est un grand peché, si l'objet pour lequel nous avons delectation est notablement mauvais. C'est un grand vice à une femme de vouloir entretenir des mauvaises amours, quoy qu'elle ne veuille jamais s'addonner reellement à l'amoureux.

CHAPITRE VII.

Remedes aux grandes tentations.

Si tost que vous sentés en vous quelques tentations, faites comme les petitz enfans quand ilz voyent le loup ou l'ours en la campaigne. Car tout aussi-tost ilz courent entre les bras de leur pere et de leur mere, ou pour le moins les appellent à leur ayde et secours. Recourés de mesme à Dieu, reclamant sa misericorde et son secours : c'est le remede que nostre Seigneur enseigne : « Priés, affin que vous n'entriés point en tentation. »

Si vous voyés que neantmoins la tentation persevere, ou qu'elle accroisse, courés en esprit embrasser la sainte croix, comme si vous voyiés Jesus-Christ crucifié devant vous; protestés que vous ne consentirés point à la tentation, et demandés luy secours contre icelle; et continués tous-jours à protester de ne vouloir point consentir tandis que la tentation durera.

Mais en faysant ces protestations et ces refus de consentement, ne regardés point au visage de la tentation, ains seulement regardés nostre Seigneur; car si vous regardés la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourroit ebranler vostre courage.

Divertissés vostre esprit par quelques occupations bonnes et loüables; car ces occupations entrans dedans vostre cœur et y prenans place, elles chasseront les tentations et suggestions malignes.

Le grand remede contre toutes tentations, grandes ou petites, c'est de deployer son cœur, et de communiquer les suggestions, ressentimens et affections que nous avons à nostre directeur. Car notés que la premiere condition que le malin fait avec l'ame qu'il veut seduire, c'est du silence, comme font ceux qui veulent seduire les femmes et les filles, qui de prim'abord defendent qu'elles ne communiquent point les propositions aux peres, ni aux marys; où, au contraire, Dieu en ses inspirations demande sur toutes choses que nous les fassions reconnoistre par nos superieurs et conducteurs.

Que si apres tout cela la tentation s'opiniastre à nous travailler et persecuter, nous n'avons rien à faire sinon à nous opiniastrer de nostre costé en la protestation de ne vouloir point consentir; car comme les filles ne peuvent estre mariées pendant qu'elles disent que non, ainsy l'ame, quoy que troublée, ne peut jamais estre offensée pendant qu'elle dit que non.

Ne disputés point avec vostre ennemy, et ne luy respondés jamais une seule parole, sinon celle que nostre Seigneur luy respondit, avec laquelle il le confondit: « Arriere, ô Sathan! tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à luy seul serviras. » Et comme la chaste femme ne doit respondre un seul mot, ni regarder en face le vilain poursuivant qui lui propose quelque deshonnesteté, mais, le quittant tout court, doit à mesme instant retourner son cœur du costé de son

espoux, et rejurer la fidelité qu'elle luy a promise, sans s'amuser à barguigner : ainsy la devote ame se voyant assaillie de quelque tentation ne doit nullement s'amuser à disputer ni respondre, mays tout simplement se retourner du costé de Jesus-Christ son espoux, et luy protester derechef de sa fidelité, et de vouloir estre à jamais uniquement toute sienne.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut resister aux menües tentations.

Quoy qu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible, et que la victoire que nous en rapportons nous soit extremement utile, si est-ce neantmoins qu'à l'adventure on fait plus de profit à bien combattre les petites. Car comme les grandes surpassent en qualité, les petites aussi surpassent si demesurément en nombre que la victoire d'icelles peut estre comparable à celle des plus grandes. Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches; mais si ne nous font-ilz pas tant d'importunité et d'ennuy, ni n'exercent pas tant nostre patience. C'est chose bien aysée que de s'empescher du meurtre, mais c'est chose difficile d'eviter les menuës choleres, desquelles les occasions se presentent à tout moment; c'est chose bien aysée à un homme ou à une femme de s'empescher de l'adultere, mays ce n'est pas chose si facile de s'empescher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des graces et menuës faveurs, de dire et recevoir des paroles de cajollerie; il est bien aysé de ne point donner de corrival au mary ni de corrival à la femme quant au corps, mays il n'est pas si aysé de n'en point donner quant au cœur; bien aysé de ne point soüiller le lit de mariage, mays bien malaysé de ne point interesser l'amour du mariage; bien aysé de ne point desrober le bien d'autruy, mays malaysé de ne point le mu-

guetter et convoiter; bien aysé de ne point dire de faux tesmoignage en jugement, mays malaysé de ne point mentir en conversation; bien aysé de ne point s'enyvrer, mays malaysé d'estre sobre; bien aysé de ne point desirer la mort d'autruy, mays malaysé de ne point desirer son incommodité; bien aysé de ne le point diffamer, mays malaysé de ne le point mespriser. Bref, ces menuës tentations de choleres, de soupçons, de jalousie, d'envie, d'amourettes, de folastrerie, de vanités, de duplicités, d'affeteries, d'artifices, de cogitations deshonnestes, ce sont les continuelz exercices de ceux mesmes qui sont plus devotz et resoulus. C'est pourquoy, ma chere Philothée, il faut qu'avec grand soin et diligence nous nous preparions à ce combat; et soyés asseurée qu'autant de victoires que nous remportons contre ces petitz ennemis, autant de pierres precieuses seront mises en la couronne de gloire que Dieu nous prepare en son paradis: c'est pourquoy je dis qu'attendant de bien et vaillamment combattre les grandes tentations, si elles viennent, il nous faut bien et diligemment defendre de ces menuës et foibles attaques.

CHAPITRE IX.

Comme il faut remedier aux menuës tentations.

Or donc, quant à ces menuës tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourettes, et semblables tricheries, qui comme mousches et mouscherons viennent passer devant nos yeux, et tantost nous picquer sur la jouë, tantost sur le nez, par ce qu'il est impossible d'estre tout à fait exempt de leur importunité, la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne s'en point tourmenter; car tout cela ne peut nuire, quoy qu'il puisse faire de l'ennuy, pourveu que l'on soit bien resoulu de vouloir servir Dieu.

Mesprisés donques ces menuës attaques, et ne daignés pas seulement penser à ce qu'elles veulent dire, mays laissés-les bourdonner autour de vos aureilles tant qu'elles voudront, et courir çà et là autour de vous, comme l'on fait des mousches; et quand elles viendront vous picquer, et que vous les verrés aucunement s'arrester en vostre cœur, ne faites autre chose que tout simplement les oster, non point combattant contre elles, ni leur respondant, mais faysant des actions contraires, quelles qu'elles soient, et specialement de l'amour de Dieu. Car, si vous me croyés, vous ne vous opiniastrerés pas à vouloir opposer la vertu contraire à la tentation que vous sentés, par ce que ce seroit quasi vouloir disputer avec elle; mais apres avoir fait une action de cette vertu directement contraire, si vous avés eu le loysir de reconnoistre la qualité de la tentation, vous ferés un simple retour de vostre cœur du costé de Jesus-Christ crucifié, et par une action d'amour en son endroit, vous luy bayserés les sacrés piedz. C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemy, tant és petites qu'és grandes tentations; car l'amour de Dieu contenant en soy toutes les perfections de toutes les vertus, et plus excellemment que les vertuz mesmes, il est aussi un plus souverain remede contre tous vices; et vostre esprit, s'accoustumant en toutes tentations de recourir à ce rendés-vous general, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a; mays simplement, se sentant troublé, il s'accoisera en ce grand remede, lequel outre cela est si espouvantable au malin esprit que, quand il void que ses tentations nous provoquent à ce divin amour, il cesse de nous en faire.

Et voylà quant aux menuës et frequentes tentations, avec lesquelles qui voudroit s'amuser par le menu, il se morfondroit et ne feroit rien.

CHAPITRE X.

Comme il faut fortifier son cœur contre les tentations.

Considerés de tems en tems quelles passions dominent le plus en vostre ame, et les ayant descouvertes, prenés une façon de vie qui leur soit toute contraire en pensées, en paroles et en œuvres. Par exemple, si vous vous sentés inclinée à la passion de la vanité, faites souvent des pensées de la misere de cette vie humaine, combien ces vanités seront ennuyeuses à la conscience au jour de la mort, combien elles sont indignes d'un cœur genereux, que ce ne sont que badineries et amusemens de petitz enfans, et semblables choses. Parlés souvent contre la vanité, et, encor qu'il vous semble que ce soit à contre-cœur, ne laissés pas de la bien mespriser; car par ce moyen vous vous engagerés, mesme de reputation, au party contraire; et à force de dire contre quelque chose, nous nous esmouvons à la haïr, bien qu'au commencement nous luy eussions de l'affection. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité le plus que vous pourrés, encor qu'il vous semble que ce soit à regret; car par ce moyen vous vous habitués à l'humilité et affoiblissés vostre vanité, en sorte que, quand la tentation viendra, vostre inclination ne la pourra pas tant favoriser, et vous aurés plus de force pour la combattre.

Si vous estes inclinée à l'avarice, pensés souvent à la folie de ce peché, qui nous rend esclaves de ce qui n'est creé que pour nous servir; qu'à la mort aussi bien faudra-il tout quitter, et le laisser entre les mains de tel qui le dissipera, ou auquel cela servira de rüine et de damnation; et semblables pensées. Parlés fort contre l'avarice, loüés fort le mespris du monde, violentés-vous à faire souvent des aumosnes et des charités, et à laisser escouler quelques occasions d'assembler.

Si vous estes sujette à vouloir donner ou recevoir de l'amour, pensés souvent combien cet amusement est dangereux, tant pour vous que pour les autres; combien c'est une chose indigne de prophaner et employer à passe-tems la plus noble affection qui soit en nostre ame; combien cela est sujet au blasme d'une extreme legereté d'esprit. Parlés souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi le plus qu'il vous sera possible des actions conformes à cela, evitant toutes affetteries et muguetteries.

En somme, en tems de paix, c'est à dire, lors que les tentations du peché auquel vous estes sujette ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire, et, si les occasions ne se presentent, allés au devant d'elles pour les rencontrer; car par ce moyen vous renforcerés vostre cœur contre la tentation future.

CHAPITRE XI.

De l'inquietude.

L'inquietude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent. J'en diray donc quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en nous contre nostre gré, soit que le mal soit exterieur, comme pauvreté, maladie, mespris; soit qu'il soit interieur, comme ignorance, secheresse, respugnance, tentation. Quand donq l'ame sent qu'elle a quelque mal, elle se desplait de l'avoir, et voylà la tristesse; et tout incontinent elle desire d'en estre quitte, et d'avoir les moyens de s'en defaire : et jusques icy elle a rayson; car naturellement chacun desire le bien, et fuit ce qu'il pense estre mal.

Si l'ame cherche les moyens d'estre delivrée de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, dou-

ceur, humilité et tranquillité, attendant sa delivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peine, industrie ou diligence; si elle cherche sa delivrance pour l'amour propre, elle s'empressera et s'eschauffera à la queste des moyens, comme si ce bien dependoit plus d'elle que de Dieu. Je ne dis pas qu'elle pense cela; mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensoit.

Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle desire, elle entre en de grandes inquietudes et impatiences, lesquelles n'ostans pas le mal precedent, ains au contraire l'empirans, l'ame entre en une angoisse et detresse demesurée, avec une defaillance de courage et de force telle qu'il luy semble que son mal n'ait plus de remede. Vous voyés donq que la tristesse, laquelle au commencement est juste, engendre l'inquietude, et l'inquietude engendre par apres un surcroist de tristesse, qui est extremement dangereux.

L'inquietude est le plus grand mal qui arrive en l'ame, excepté le peché; car, comme les seditions et troubles interieurs d'une republique la ruinent entierement et l'empeschent qu'elle ne puisse resister à l'estranger, ainsy nostre cœur estant troublé et inquieté en soy-mesme perd la force de maintenir les vertus qu'il avoit acquises, et quant et quant le moyen de resister aux tentations de l'ennemy, lequel fait alors toutes sortes d'effortz pour pescher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquietude provient d'un desir dereglé d'estre delivré du mal que l'on sent, ou d'acquerir le bien que l'on espere; et neantmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien que l'inquietude et empressement. Les oyseaux demeurent pris dedans les filetz et lacs, par ce que s'y treuvans engagés ilz se debattent et remuënt dereglément pour en sortir : ce que faysans, ilz s'enveloppent tous-jours tant plus. Quand donq vous serés pressée du desir d'estre delivrée de quelque mal, ou de parvenir à quelque bien,

avant toutes choses mettés vostre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir vostre jugement et vostre volonté, et puis tout bellement et doucement pourchassés l'issuë de vostre desir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables. Et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire negligemment, mais sans empressement, trouble et inquietude : autrement, en lieu d'avoir l'effet de vostre desir, vous gasterés tout et vous embarasserés plus fort.

« Mon ame est tous-jours en mes mains, ô Seigneur! et je n'ay point oublié vostre loy, » disoit David. Examinés plus d'une fois le jour, mays au moins le soir et le matin, si vous avés vostre ame en vos mains, ou si quelque passion ou inquietude vous l'a point ravie. Considerés si vous avés vostre cœur à vostre commandement, ou bien s'il est point eschappé de vos mains pour s'engager à quelque affection dereglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennuy, de joye. Que s'il est egaré, avant toutes choses cherchés-le et le ramenés tout bellement en la presence de Dieu, remettant vos affections et desirs sous l'obeïssance et conduite de sa divine volonté. Car, comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est precieuse la tiennent bien serrée en leur main, ainsy, à l'imitation de ce grand roy, nous devons tous-jours dire : O mon Dieu! mon ame est au hazard; c'est pourquoy je la porte tous-jours en mes mains, et en cette sorte je n'ay point oublié vostre sainte loy.

Ne permettés pas à vos desirs, pour petitz qu'ilz soient et de petite importance, qu'ilz vous inquietent; car apres les petitz, les grands et plus importans treuveroient vostre cœur plus disposé au trouble et dereglement. Quand vous sentirés arriver l'inquietude, recommandés-vous à Dieu et resolvés-vous de ne rien faire du tout de ce que vostre desir requiert de vous que l'inquietude ne soit totalement passée, sinon que ce fust chose qui ne se peust differer, et alors il faut

avec un doux et tranquille effort retenir le courant de vostre desir, l'attrempant et moderant tant qu'il vous sera possible, et sur cela faire la chose, non selon vostre desir, mais selon la rayson.

Si vous pouvés descouvrir vostre inquietude à celuy qui conduit vostre ame, ou au moins à quelque confident et devot amy, ne doutés point que tout aussi tost vous ne soyés accoysée; car la communication des douleurs du cœur fait le mesme effect en l'ame que la saignée fait au corps de celuy qui est en fievre continuë : c'est le remede des remedes. Aussi le roy saint Louys donna cet advis à son filz : « Si tu as en ton cœur aucun malayse, dis-le incontinent à ton confesseur, ou à aucune bonne personne, et ainsy pourras ton mal legerement porter par le reconfort qu'il te donnera. »

CHAPITRE XII.

De la tristesse.

« La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul, opere la penitence pour le salut; la tristesse du monde opere la mort. » La tristesse donc peut estre bonne et mauvaise, selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vray qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes; car elle n'en fait que deux bonnes, à sçavoir, misericorde et penitence; et il y en a six mauvaises, à sçavoir, angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience : qui a fait dire au Sage : « La tristesse en tue beaucoup, et n'y a point de profit en icelle, » par ce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemy se sert de la tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons; car, comme il tasche de faire resjoüir les mauvais en leur peché, aussi tasche-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres; et comme il ne peut procurer le

mal qu'en le faysant treuver aggreable, aussi ne peut-il destourner du bien qu'en le faysant treuver desaggreable. Le malin se plait en la tristesse et melancholie, par ce qu'il est triste et melancholique et le sera eternellement, dont il voudroit que chacun fust comme luy.

La mauvaise tristesse trouble l'ame, la met en inquietude, donne des craintes dereglées, degouste de l'orayson, assoupit et accable le cerveau, prive l'ame de conseil, de resolution, de jugement et de courage, et abbat les forces : bref, elle est comme un dur hyver, qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux; car elle oste toute suavité de l'ame, et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivoit, Philothée, d'estre atteinte de cette mauvaise tristesse, pratiqués les remedes suivans : « Quelqu'un est-il triste, dit saint Jacques, qu'il prie. » La priere est un souverain remede, car elle esleve l'esprit en Dieu, qui est nostre unique joye et consolation; mays en priant usés d'affections et paroles, soit interieures soit exterieures, qui tendent à la confiance et amour de Dieu, comme : *O Dieu de misericorde! mon tres-bon Dieu! mon Sauveur debonnaire! Dieu de mon cœur, ma joye, mon esperance! mon cher espoux, le bienaymé de mon ame!* et semblables.

Contrariés vivement aux inclinations de la tristesse, et bien qu'il semble que tout ce que vous ferés en ce tems-là se fasse froidement, tristement et laschement, ne laissés pourtant pas de le faire; car l'ennemy, qui pretend de nous allanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qu'estans faites avec resistance elles en valent mieux, il cesse de nous plus affliger.

Chantés des cantiques spirituelz; car le malin a souvent cessé son operation par ce moyen, tesmoin l'esprit qui assie-

geoit ou possedoit Saül, duquel la violence estoit reprimée par la psalmodie.

Il est bon de s'employer aux œuvres exterieures et les diversifier le plus que l'on peut pour divertir l'ame de l'objet triste, purifier et eschauffer les espritz, la tristesse estant une passion de la complexion froide et seiche.

Faites des actions exterieures de ferveur, quoy que sans goust, embrassant l'image du crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baysant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, eslançant vostre voix en Dieu par des paroles d'amour et de confiance, comme sont celles-cy : *Mon bienaymé est à moy, et moy à luy. Mon bienaymé m'est un bouquet de myrrhe ; il demeurera entre mes mammelles. Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu! disant : Quand me consolerés-vous?* O Jesus! soyés-moy Jesus. Vive Jesus! et mon ame vivra. *Qui me separera de l'amour de mon Dieu?* et semblables.

La discipline moderée est bonne contre la tristesse, par ce que cette volontaire affliction exterieure impetre la consolation interieure, et l'ame sentant des douleurs de dehors se divertit de celles qui sont au dedans. La frequentation de la sainte communion est excellente ; car ce pain celeste affermit le cœur et resjoüit l'esprit.

Descouvrés tous les ressentimens, affections et suggestions qui proviennent de vostre tristesse à vostre conducteur et confesseur, humblement et fidellement; cherchés les conversations des personnes spirituelles, et les hantés le plus que vous pourrés pendant ce tems-là; et en fin finale, resignés-vous entre les mains de Dieu, vous preparant à souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment comme juste punition de vos vaines allegresses; et ne doutés nullement que Dieu, apres vous avoir esprouvée, ne vous delivre de ce mal.

CHAPITRE XIII.

Des consolations spirituelles et sensibles, et comme il se faut comporter en icelles.

Dieu continuë l'estre de ce grand monde en une perpetuelle vicissitude, par laquelle le jour se change tous-jours en nuit, le printems en esté, l'esté en automne, l'automne en hyver, et l'hyver en printems; et l'un des jours ne ressemble jamais parfaitement à l'autre : on en voit de nubileux, de pluvieux, de secs, de venteux, varieté qui donne une grande beauté à cet univers. Il en est de mesme de l'homme, qui est, selon le dire des anciens, un abregé du monde. Car jamais il n'est en un mesme estat; et sa vie escoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpetuelle diversité de mouvemens, qui tantost l'eslevent aux esperances, tantost l'abbaissent par la crainte, tantost le plient à droite par la consolation, tantost à gauche par l'affliction, et jamais une seule de ses journées, ni mesme une de ses heures, n'est entierement pareille à l'autre.

C'est un grand advertissement que celuy-cy : il nous faut tascher d'avoir une continuelle et inviolable egalité de cœur en une si grande inegalité d'accidens; et quoy que toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles à tous-jours regarder, tendre et pretendre à nostre Dieu.

Que la navire prenne telle route qu'on voudra, qu'elle cingle au ponant ou levant, au midy ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui la porte, jamais pourtant son eguille marine ne regardera que sa belle estoille et le pole. Que tout se renverse sens dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mays je dis en nous : c'est à dire, que nostre ame soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en tenebres, en

tentations, en repos, en goust, en degoust, en seicheresse, en tendreté ; que le soleil la brusle, ou que la rosée la rafraischisse, ha ! si faut-il pourtant qu'à jamais et tous-jours la pointe de nostre cœur, de nostre esprit, de nostre volonté superieure, qui est nostre boussole, regarde incessamment, et tende perpetuellement à l'amour de Dieu son Createur, son Sauveur, son unique et souverain bien. « Ou que nous vivions, ou que nous mourions, dit l'Apostre, si sommes-nous à Dieu. Qui nous separera de l'amour et charité de Dieu ? » Non, jamais rien ne nous separera de cet amour : ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la mort, ni la vie, ni la douleur presente, ni la crainte des accidens futurs, ni les artifices des malins espritz, ni la hauteur des consolations, ni la profondité des afflictions, ni la tendreté, ni la secheresse, ne nous doit jamais separer de cette sainte charité, qui est fondée en Jesus-Christ.

Cette resolution si absoluë de ne jamais abandonner Dieu, ni quitter son doux amour, sert de contre-poids à nos ames pour les tenir en la sainte egalité parmi l'inegalité des divers mouvemens que la condition de cette vie luy apporte. Car, comme les avettes se voyans surprises du vent en la campaigne embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air, et n'estre pas si aysément transportées à la mercy de l'orage, ainsy nostre ame, ayant vivement embrassé par resolution le precieux amour de son Dieu, demeure constante parmy l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, exterieures qu'interieures.

Mays outre cette generale doctrine, nous avons besoin de quelques documens particuliers.

1. Je dis donc que la devotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux larmes et souspirs, et nous donne une certaine satisfaction aggreable et savoureuse en quelques

exercices spirituelz. Non, chere Philothée, la devotion et cela ne sont pas une mesme chose; car il y a beaucoup d'ames qui ont de ces tendretés et consolations, qui neantmoins ne laissent pas d'estre fort vicieuses, et par consequent n'ont aucun vray amour de Dieu, et beaucoup moins aucune vraye devotion. Saül poursuivant à mort le pauvre David, qui fuyoit devant luy és desertz d'Engaddi, entra tout seul en une caverne, en laquelle David avec ses gens estoient cachés; David, qui en cette occasion l'eust pu mille fois tuer, luy donna la vie, et ne voulut seulement pas luy faire peur, ains l'ayant laissé sortir à son ayse, l'appella par apres pour luy remonstrer son innocence, et luy faire connoistre qu'il avoit esté à sa mercy. Or sur cela qu'est-ce que ne fit pas Saül pour tesmoigner que son cœur estoit amolly envers David? Il le nomma son enfant, il se mit à pleurer tout haut, à le loüer, à confesser sa debonnaireté, à prier Dieu pour luy, à presager sa future grandeur, et à luy recommander la posterité qu'il devoit laisser apres soy. Quelle plus grande douceur et tendreté de cœur pouvoit-il faire paroistre? et pour tout cela neantmoins il n'avoit point changé son ame, ne laissant pas de continüer sa persecution contre David aussi crüellement qu'auparavant. Ainsy se treuve-il des personnes qui, considerans la bonté de Dieu et la passion du Sauveur, sentent des grans attendrissemens de cœur, qui leur font jetter des souspirs, des larmes, des prieres et actions de graces fort sensibles, si qu'on diroit qu'elles ont le cœur saysi d'une bien grande devotion; mays quand ce vient à l'essay, on treuve que, comme les pluyes passageres d'un esté bien chaud, qui tumbent à grosses gouttes sur la terre, ne la penetrent point et ne servent qu'à la production des champignons, ainsy ces larmes et tendretés tombans sur un cœur vicieux et ne le penetrans point, luy sont tout-à-fait inutiles; car pour tout cela les pauvres gens ne quitteroient pas un seul liard du bien mal acquis qu'ilz possedent, ne

renonceroient pas à une seule de leurs perverses affections, et ne voudroient pas avoir pris la moindre incommodité du monde pour le service du Sauveur sur lequel ilz ont pleuré; en sorte que les bons mouvemens qu'ilz ont eu ne sont que des certains champignons spirituelz, qui non seulement ne sont pas la vraye devotion, mais bien souvent sont des grandes ruses de l'ennemy, qui amusant les ames à ces menuës consolations, les fait demeurer contentes et satisfaites en cela, à ce qu'elles ne cherchent plus la vraye et solide devotion, qui consiste en une volonté constante, resoluë, prompte et active, d'executer ce que l'on sçait estre aggreable à Dieu.

Un enfant pleurera tendrement s'il void donner un coup de lancette à sa mere qu'on saigne; mais si à mesme tems sa mere, pour laquelle il pleuroit, luy demande une pomme, ou un cornet de dragées qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lascher. Telles sont la plus part de nos tendres devotions. Voyans donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jesus-Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Hélas ! Philothée, c'est bien fait de pleurer sur cette mort et passion douloureuse de nostre Pere et Redempteur; mays pourquoi donc ne luy donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains et qu'il nous demande si instamment, à sçavoir, nostre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous? que ne luy resignons-nous tant de menuës affections, delectations, complaysances, qu'il nous veut arracher des mains et ne peut, par ce que c'est nostre dragée, de laquelle nous sommes plus frians que desireux de sa celeste grace. Ha! ce sont des amitiés de petitz enfans que cela, tendres, mais foibles, mais fantasques, mais sans effet. La devotion donc ne gist pas en ces tendretés et sensibles affections, qui quelquesfois procedent de la nature, qui est ainsy molle et susceptible de l'impression qu'on luy veut donner, et quelquesfois viennent de l'ennemy, qui

pour nous amuser à cela, excite nostre imagination à l'apprehension propre pour telz effetz.

2. Ces tendretés et affectueuses douceurs sont neantmoins quelquefois tres-bonnes et utiles ; car elles excitent l'appetit de l'ame, confortent l'esprit, et adjoustent à la promptitude de la devotion une sainte gayeté et allegresse, qui rend nos actions belles et aggreables, mesme en l'exterieur. C'est ce goust que l'on a és choses divines pour lequel David s'escrioit : « O Seigneur ! que vos paroles sont douces à mon palais ! elles sont plus douces que le miel à ma bouche. » Et certes la moindre petite consolation de la devotion que nous recevons vaut mieux de toute façon que les plus excellentes recreations du monde. Les *mammelles* et le lait, c'est à dire, les faveurs du divin espoux, *sont meilleures* à l'ame *que le vin* le plus precieux des playsirs de la terre : qui en a gousté tient tous le reste des autres consolations pour du fiel et de l'absynthe. Et comme ceux qui ont l'herbe scithique en la bouche en reçoivent une si extreme douceur qu'ilz ne sentent ni faim ni soif, ainsy ceux à qui Dieu a donné cette manne celeste des suavités et consolations interieures ne peuvent desirer ni recevoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goust et y amuser leurs affections. Ce sont des petitz avant-goustz des suavités immortelles que Dieu donne aux ames qui le cherchent ; ce sont des grains succrés qu'il donne à ses petitz enfans pour les amorcer ; ce sont des eaux cordiales qu'il leur presente pour les conforter, et ce sont aussi quelquefois des arrhes des recompenses eternelles. On dit qu'Alexandre le Grand, singlant en haute mer, descouvrit premierement l'Arabie heureuse par l'assentiment qu'il eut des suaves odeurs que le vent luy donnoit, et sur cela se donna du courage et à tous ses compaignons : ainsy nous recevons souvent des douceurs et suavités en cette mer de la vie mortelle, qui sans doute nous font pressentir les delices de cette patrie heureuse et celeste, à laquelle nous tendons et aspirons.

3. Mays, ce me dirés-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et que neantmoins il y en a des inutiles, dangereuses, voire pernicieuses, qui viennent ou de la nature, ou mesme de l'ennemy, comment pourray-je discerner les unes des autres, et connoistre les mauvaises ou inutiles entre les bonnes? C'est une generale doctrine, tres-chere Philothée, pour les affections et passions de nos ames, que nous les devons connoistre par leurs fruitz. Nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruitz. Le cœur est bon qui a des bonnes affections, et les affections et passions sont bonnes qui produisent en nous des bons effetz et saintes actions. Si les douceurs, tendretés et consolations nous rendent plus humbles, patiens, traittables, charitables et compatissans à l'endroit du prochain, plus fervens à mortifier nos concupiscences et mauvaises inclinations, plus constans en nos exercices, plus maniables et souples à ceux à qui nous devons obeïr, plus simples en nostre vie, sans doute, Philothée, qu'elles sont de Dieu; mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatiens, opiniastres, fiers, presomptueux, durs à l'endroit du prochain, et que, pensans desja estre des petitz saintz, nous ne voulons plus estre sujetz à la direction ni à la correction, indubitablement ce sont des consolations fausses et pernicieuses. Un bon arbre ne produit que des bons fruitz.

4. Quand nous aurons de ces douceurs et consolations, 1. il nous faut beaucoup humilier devant Dieu. Gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : *O que je suis bon!* Non, Philothée, ce sont des biens qui ne nous rendent pas meilleurs; car, comme j'ay dit, la devotion ne consiste pas en cela. Mais disons : *O que Dieu est bon à ceux qui esperent en luy, à l'ame qui le recherche!* Qui a le succre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais ouy bien que

le succre est doux : ainsy, encor que cette douceur spirituelle est fort bonne, et Dieu qui nous la donne est tres-bon, il ne s'ensuit pas que celuy qui la reçoit soit bon. 2. Connoissons que nous sommes encor des petitz enfans, qui avons besoin du lait, et que ces grains succrés nous sont donnés par ce que nous avons encor l'esprit tendre et delicat, qui a besoin d'amorces et d'appas pour estre attiré à l'amour de Dieu. 3. Mais apres cela, parlant generalement, et pour l'ordinaire, recevons humblement ces graces et faveurs, et les estimons extremement grandes, non tant par ce qu'elles le sont en elles-mêmes comme par ce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur, comme feroit une mere qui, pour amadoüer son enfant, luy mettroit elle-mesme les grains de dragée en bouche l'un après l'autre; car si l'enfant avoit de l'esprit, il priseroit plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mere luy fait que la douceur de la dragée mesme : et ainsy c'est beaucoup, Philothée, d'avoir les douceurs, mays c'est la douceur des douceurs de considerer que Dieu de sa main amoureuse et maternelle les nous met en la bouche, au cœur, en l'ame, en l'esprit. 4. Les ayans receuës ainsy humblement, employons-les soigneusement selon l'intention de celuy qui les nous donne. Pourquoy pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs? pour nous rendre doux envers un chacun, et amoureux envers luy. La mere donne la dragée à l'enfant affin qu'il la bayse ; baysons donc ce Sauveur qui nous donne tant de douceurs. Or bayser le Sauveur, c'est luy obeïr, garder ses commandemens, faire ses volontés, suivre ses desirs : bref, l'embrasser tendrement avec obeïssance et fidelité. Quand donc nous aurons receu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-là se rendre plus diligens à bien faire et à nous humilier. 5. Il faut outre tout cela renoncer de tems en tems à telles douceurs, tendretés et consolations, separans nostre cœur d'icelles, et protestans qu'encor que nous les acceptions hum-

blement et les aymions, par ce que Dieu nous les envoye et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont neantmoins pas elles que nous cherchons, mays Dieu et son saint amour; non la consolation, mays le consolateur; non la douceur, mays le doux Sauveur; non la tendreté, mays celuy qui est la suavité du ciel et de la terre : et en cette affection nous nous devons disposer à demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoy que de nostre vie nous ne deussions jamais avoir aucune consolation, et de vouloir dire esgalement sur le mont de Calvaire comme sur celuy de Thabor : O Seigneur! il m'est bon d'estre avec vous, ou que vous soyés en croix, ou que vous soyés en gloire. 6. Finalement je vous advertis que s'il vous arrivoit quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en conferiés fidellement avec vostre conducteur, affin d'apprendre comme il s'y faut moderer et comporter; car il est écrit : « As-tu trouvé le miel? manges-en ce qui suffit. »

CHAPITRE XIV.

Des seicheresses et sterilités spirituelles.

Vous ferés donc ainsy que je vous viens de dire, treschere Philothée, quand vous avés des consolations. Mais ce beau tems si aggreable ne durera pas tous-jours; ains il adviendra que quelquesfois vous serés tellement privée et destituée du sentiment de la devotion qu'il vous sera advis que vostre ame soit une terre deserte, infructueuse, sterile, en laquelle il n'y ait ni sentier ni chemin pour treuver Dieu, ni aucune eau de grace qui la puisse arrouser, à cause des secheresses qui, ce semble, la reduiront totalement en friche. Helas! que l'ame qui est en cet estat est digne de compassion, et surtout quand ce mal est vehement! car alors, à

l'imitation de David, elle se repaist de larmes jour et nuit, tandis que par mille suggestions l'ennemy, pour la desesperer, se moque d'elle et lui dit : Ha! pauvrette, *où est ton Dieu?* par quel chemin le pourras-tu treuver? qui te pourra jamais rendre la joye de sa sainte grace?

Que ferés-vous donc en ce tems-là, Philothée? Prenés garde d'où le mal vous arrive. Nous sommes souvent nous-mesmes la cause de nos sterilités et seicheresses.

1. Comme une mere refuse le succre à son enfant qui est sujet aux vers, ainsy Dieu nous oste les consolations quand nous y prenons quelque vaine complaysance, et que nous sommes sujetz aux vers de l'outrecuidance. Il m'est bon, ô mon Dieu, que vous m'humiliés : ouy, car avant que je fusse humilié je vous avois offensé.

2. Quand nous negligeons de recueillir les suavités et delices de l'amour de Dieu lors qu'il en est tems, il les escarte de nous en punition de nostre paresse. L'Israëlite qui n'amassoit la manne de bon matin ne le pouvoit plus faire apres le soleil levé, car elle se treuvoit toute fonduë.

3. Nous sommes quelquefois couchés dans un lit des contentemens sensuelz et consolations perissables, comme estoit l'Espouse sacrée és Cantiques ; l'espoux de nos ames bucque à la porte de nostre cœur, il nous inspire de nous remettre à nos exercices spirituelz; mais nous marchandons avec luy, d'autant qu'il nous fasche de quitter ces vains amusemens et de nous separer de ces faux contentemens : c'est pourquoy il passe outre et nous laisse croupir, puis, quand nous le voulons chercher, nous avons beaucoup de peine à le treuver. Aussi l'avons-nous bien merité, puisque nous avons esté si infideles et deloyaux à son amour que d'en avoir refusé l'exercice pour suivre celuy des choses du monde : ha! vous avés donc de la farine d'Egypte; vous n'aurés donc point de la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles; et les suavités du

saint Esprit sont incompatibles avec les delices artificieuse du monde.

4. La duplicité et finesse d'esprit exercée és confessions et communications spirituelles que l'on fait avec son conducteur, attire les secheresses et sterilités; car, puisque vous mentés au saint Esprit, ce n'est pas merveille s'il vous refuse sa consolation : vous ne voulés pas estre simple et naïf comme un petit enfant, vous n'aurés donc pas la dragée des petitz enfans.

5. Vous vous estes bien saoulée des contentemens mondains, ce n'est pas merveille si les delices spirituelles vous sont à degoust : les colombes ja saoules, dit l'ancien proverbe, treuvent ameres les cerises. « Il a remply de biens, dit nostre Dame, les affamés; et les riches, il les a laissés vuides. » Ceux qui sont riches des playsirs mondains ne sont pas capables des spirituelz.

6. Avés-vous bien conservé les fruitz des consolations receuës? Vous en aurés donc des nouvelles; car à celuy qui a, on luy en donnera davantage; et à celuy qui n'a pas ce qu'on luy a donné, mays qui l'a perdu par sa faute, on luy ostera mesme ce qu'il n'a pas: c'est à dire, on le privera des graces qui luy estoient preparées. Il est vray, la pluye vivifie les plantes qui ont de la verdeur; mays à celles qui ne l'ont point, elle leur oste encor la vie qu'elles n'ont point; car elles en pourrissent tout à fait. Pour plusieurs telles causes nous perdons les consolations devotieuses, et tumbons en seicheresse et sterilité d'esprit. Examinons donc nostre conscience, si nous remarquerons en nous quelques semblables defautz. Mais notés, Philothée, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquietude et trop de curiosité; ains, apres avoir fidellement consideré nos deportemens pour ce regard, si nous treuvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu, car le mal est à moitié guery quand on a descouvert sa cause; si, au contraire, vous ne voyés rien en particulier

qui vous semble avoir causé cette secheresse, ne vous amusés point à une plus curieuse recherche; mays avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous diray.

1. Humiliés-vous grandement devant Dieu en la connoissance de vostre neant et misere. Helas! qu'est-ce que de moy, quand je suis à moy-mesme? Non autre chose, ô Seigneur! sinon *une terre seiche*, laquelle, crevassée de toutes partz, tesmoigne la soif qu'elle a de la pluye du ciel, et cependant le vent la dissipe et reduit en poussiere.

2. Invoqués Dieu, et lui demandés son allegresse: *Rendés-moy, ô Seigneur! l'allegresse de vostre salut. Mon pere, s'il est possible, transportés ce calice de moy.* Oste-toy d'icy, ô bize infructueuse qui desseche mon ame! et venés, ô gracieux vent des consolations! *et soufflés dans mon jardin,* et ses bonnes affections *respandront l'odeur de suavité.*

3. Allés à vostre confesseur, ouvrés-luy bien vostre cœur, faites-luy bien voir tous les replis de vostre ame, prenés les advis qu'il vous donnera avec grande simplicité et humilité; car Dieu, qui ayme infiniment l'obeïssance, rend souvent utiles les conseilz que l'on prend d'autruy, et sur tout des conducteurs des ames, encor que d'ailleurs il n'y eust pas grande apparence: comme il rendit profitables à Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Helisée, sans aucune apparence de rayson humaine, lui avoit ordonné l'usage.

4. Mais apres tout cela, rien n'est si utile, rien si fructueux en telles seicheresses et sterilités que de ne point s'affectionner et attacher au desir d'en estre delivré. Je ne dis pas qu'on ne doive faire des simples souhaitz de la delivrance; mays je dis qu'on ne s'y doit pas affectionner, ains se remettre à la pure mercy de la speciale providence de Dieu, affin que tant qu'il luy plaira il se serve de nous entre ces espines et parmy ces desirs. Disons donc à Dieu en ce tems là: *O Pere! s'il est possible, transportés de moy ce calice*

mays adjoustons aussi de grand courage : *toutefois, non ma volonté, mais la vostre soit faite;* et arrestons-nous à cela avec le plus de repos que nous pourrons. Car Dieu nous voyant en cette sainte indifference nous consolera de plusieurs graces et faveurs, comme quand il vid Abraham resolu de se priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifferent en cette pure resignation, le consolant d'une vision tres-aggreable, et par de tres-douces benedictions. Nous devons donq en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et és distractions ou soustractions de la devotion sensible qui nous arrivent, dire de tout nostre cœur et avec une profonde sousmission : *Le Seigneur* m'*a donné* des consolations, *le Seigneur* me les *a ostées : son* saint *nom soit beni;* car, perseverans en cette humilité, il nous rendra ses delicieuses faveurs, comme il fit à Job, qui usa constamment de pareilles paroles en toutes ses desolations.

5. Finalement, Philothée, entre toutes nos secheresses et sterilités ne perdons point courage, mays, attendans en patience le retour des consolations, suivons tous-jours nostre train, ne laissons point pour cela aucun exercice de devotion, ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres; et ne pouvans presenter à nostre cher espoux des confitures liquides, presentons-luy en des seiches; car ce luy est tout un, pourveu que le cœur qui les luy offre soit parfaitement resolu de le vouloir aymer. Quand le printems est beau, les abeilles font plus de miel et moins de mouschons, par ce qu'à la faveur du beau tems elles s'amusent tant à faire leur cueillette sur les fleurs qu'elles en oublient la production de leurs nymphes. Mays quand le printems est aspre et nubileux, elles font plus de nymphes et moins de miel; car, ne pouvans pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'employent à se peupler et multiplier leur race. Il arrive maintesfois, ma Philothée, que l'ame, se voyant au beau printems des consolations spirituelles, s'amuse tant à les amasser et

succer qu'en l'abondance de ces douces delices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres; et qu'au contraire, parmi les aspretés et sterilités spirituelles, à mesure qu'elle se void privée des sentimens aggreables de la devotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la generation interieure des vrayes vertus de patience, humilité, abjection de soy-mesme, resignation et abnegation de son amour propre.

C'est donc un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faysons à Dieu sans goust, sans tendreté de cœur et sans sentiment, soit moins aggreable à sa divine Majesté, puisqu'au contraire nos actions sont comme les roses, lesquelles bien qu'estant fraisches elles ont plus de grace, estant neantmoins seiches elles ont plus d'odeur et de force. Car tout de mesme, bien que nos œuvres faites avec tendreté de cœur nous soient plus aggreables, à nous, dis-je, qui ne regardons qu'à nostre propre delectation, si est-ce qu'estant faites en seicheresse et sterilité, elles ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Ouy, chere Philothée, en tems de secheresse nostre volonté nous porte au service de Dieu comme par vive force, et par consequent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en tems de tendreté. Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en la douceur d'un tems paysible, et parmi les delices de la cour; mays de le servir en l'aspreté de la guerre, parmi les troubles et persecutions, c'est une vraye marque de constance et fidelité. La bienheureuse Angele de Foligny dit que l'orayson la plus aggreable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est à dire, celle à laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goust que nous y ayons, ni par inclination, mays purement pour plaire à Dieu, à quoy nostre volonté nous porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les secheresses et repugnances qui s'opposent à cela. J'en dis de mesme de toutes sortes de bonnes

œuvres; car plus nous avons de contradictions, soit exterieures, soit interieures, à les faire, plus elles sont estimées et prisées devant Dieu; moins il y a de nostre interest particulier en la poursuite des vertuz, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant bayse aysément sa mere qui luy donne du succre; mays c'est signe qu'il l'ayme grandement, s'il la bayse apres qu'elle luy aura donné de l'absynthe ou du chicotin.

CHAPITRE XV.

Confirmation et eclaircissement de ce qui a esté dit par un exemple notable.

Mays pour rendre toute cette instruction plus evidente, je veux mettre icy une excellente piece de l'histoire de saint Bernard, telle que je l'ay treuvée en un docte et judicieux escrivain. Il dit donc ainsy : C'est chose ordinaire à presque tous ceux qui commencent à servir Dieu, et qui ne sont encor point experimentés és soustractions de la grace, ni és vicissitudes spirituelles, que leur venant à manquer ce goust de la devotion sensible et cette aggreable lumiere qui les invite à se haster au chemin de Dieu, ilz perdent tout à coup l'haleyne, et tumbent en pusillanimité et tristesse de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette rayson, que la nature raysonnable ne peut longuement durer affamée, et sans quelque delectation ou celeste, ou terrestre. Or, comme les ames relevées au-dessus d'elles-mesmes par l'essay des playsirs superieurs renoncent facilement aux objetz visibles, ainsy quand par la disposition divine la joye spirituelle leur est ostée, se treuvans aussi d'ailleurs privées des consolations corporelles, et n'estans point encor accoustumées d'attendre en patience les retours du vray soleil, il leur semble qu'elles ne soient point au ciel ni en la terre, et qu'elles demeureront ensevelies en une nuit perpetuelle : si que, comme petitz

enfançons qu'on sevre, ayant perdu leur mammelles, elles languissent et gemissent, et deviennent ennuyeuses et importunes, principalement à elles-mesmes. Cecy donq arriva au voyage duquel il est question à l'un de la troupe, nommé Geoffroy de Peronne, nouvellement dedié au service de Dieu. Celuy-cy, rendu soudainement aride, destitué de consolation et occupé de tenebres interieures, commença à se ramentevoir de ses amis mondains, de ses parens, des facultés qu'il venoit de laisser, au moyen de quoy il fut assailly d'une si rude tentation que, ne pouvant la celer en son maintien, un de ses plus confidens s'en apperceut, et l'ayant dextrement accosté avec douces paroles, luy dit en secret : « Que veut dire cecy, Geoffroy? comment est-ce que contre l'ordinaire tu te rens si pensif et affligé? » Alors Geoffroy avec un profond souspir : « Ah! mon frere, respondit-il, jamais de ma vie je ne seray joyeux. » Cet autre, esmeu de pitié par telles paroles, avec un zele fraternel alla soudain reciter tout cecy au commun pere saint Bernard, lequel voyant le danger entra en une eglise prochaine affin de prier Dieu pour luy; et Geoffroy cependant, accablé de la tristesse, reposant sa teste sur une pierre, s'endormit. Mays apres un peu de tems tous deux se leverent, l'un de l'orayson avec la grace impetrée, et l'autre du sommeil avec un visage si riant et serein que son cher amy, s'esmerveillant d'un si grand et soudain changement, ne se peut contenir de lui reprocher amiablement ce que peu auparavant il luy avoit respondu. Alors Geoffroy luy repliqua : « Si auparavant je te dis que jamais je ne serois joyeux, maintenant je t'asseure que je ne seray jamais triste. »

Tel fut le succés de la tentation de ce devot personnage. Mays remarqués en ce recit, chere Philothée,

1. Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goust des delices celestes à ceux qui entrent en son service, pour les retirer des voluptés terrestres et les encourager à la

poursuite du divin amour, comme une mere qui, pour amorcer et attirer son petit enfant à la mammelle, met du miel sur le bout de son tetin.

2. Que c'est neantmoins aussi ce bon Dieu qui quelquesfois, selon sa sage disposition, nous oste le lait et le miel des consolations, affin que, nous sevrant ainsy, nous apprenions à manger le pain sec et plus solide d'une devotion vigoureuse, exercée à l'espreuve des desgoutz et tentations.

3. Que quelquesfois des bien grandes tentations s'eslevent parmy les seicheresses et sterilités ; et lors il faut constamment combattre les tentations, car elles ne sont pas de Dieu, mays il faut souffrir patiemment les seicheresses, puisque Dieu les a ordonnées pour nostre exercice.

4. Que nous ne devons jamais perdre courage entre les ennuys interieurs, ni dire comme le bon Geoffroy : *jamais je ne seray joyeux ;* car emmy la nuit nous devons attendre la lumiere ; et reciproquement, au plus beau tems spirituel que nous puissions avoir il ne faut pas dire : *je ne seray jamais ennuyé :* non ; car, comme dit le sage, és jours heureux il se faut resouvenir du malheur ; il faut esperer entre les travaux, et craindre entre les prosperités ; et, tant en l'une des occasions qu'en l'autre, il se faut tous-jours humilier.

5. Que c'est un souverain remede de descouvrir son mal à quelque amy spirituel qui nous puisse soulager.

En fin, pour conclusion de cet advertissement, qui est si necessaire, je remarque que, comme en toutes choses, de mesme er celles-cy nostre bon Dieu et nostre ennemy ont aussi de contraires pretensions. Car Dieu nous veut conduire par icelles à une grande pureté de cœur, à un entier renoncement de nostre propre interest en ce qui est de son service, et un parfait despouillement de nous-mesmes ; mays le malin tasche d'employer ces travaux pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du costé des playsirs

sensuelz, et en fin nous rendre ennuyeux a nous-mesmes et aux autres, affin de decrier et diffamer la sainte devotion; mais si vous observés les enseignemens que je vous ay donnés, vous accroistrés grandement vostre perfection en l'exercice que vous ferés entre ces afflictions interieures, desquelles je ne veux pas finir le propos que je ne vous die encor ce mot. Quelquefois les desgoutz, les sterilités et seicheresses, proviennent de l'indisposition du corps, comme quand par l'excés des veilles, des travaux et des jeusnes, on se treuve accablé de lassitudes, d'assoupissemens, de sommeil, de pesanteurs, et d'autres telles infirmités, lesquelles bien qu'elles dependent du corps, ne laissent pas d'incommoder l'esprit, pour l'estroite liayson qui est entr'eux. Or en telles occasions il faut tous-jours se resouvenir de faire plusieurs actes de vertu avec la pointe de nostre esprit et volonté superieure; car encor que toute nostre ame semble dormir et estre accablée d'assoupissement et lassitude, si est-ce que les actions de nostre esprit ne laissent pas d'estre fort aggreables à Dieu. Et pouvons dire en ce tems-là, comme l'Espouse sacrée : « Je dors, mais mon cœur veille; » et comme j'ay dit cy-dessus, s'il y a moins de goust à travailler de la sorte, il y a pourtant plus de merite et de vertu. Mays le remede en cette occurence, c'est de revigourer le corps par quelque sorte de legitime allegement et recreation. Ainsy saint François ordonnoit à ses religieux qu'ilz fussent tellement moderés en leurs travaux qu'ilz n'accablassent pas la ferveur de l'esprit.

Et à propos de ce glorieux Pere, il fut une fois attaqué et agité d'une si profonde melancholie d'esprit qu'il ne pouvoit s'empescher de le tesmoigner en ses desportemens; car s'il vouloit converser avec ses religieux, il ne pouvoit; s'il s'en separoit, il estoit pis; l'abstinence et maceration de la chair l'accabloient, et l'orayson ne l'allegeoit nullement. Il fut deux ans en cette sorte, tellement qu'il sembloit estre du

tout abandonné de Dieu ; mais en fin, apres avoir humblement souffert cette rude tempeste, le Sauveur lui redonna en un moment une heureuse tranquillité. C'est pour dire que les plus grans serviteurs de Dieu sont sujetz à ces secousses, et que les moindres ne doivent s'estonner s'il leur en arrive quelques-unes.

CINQUIEME PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT DES EXERCICES ET ADVIS POUR RENOUVELLER L'AME ET LA CONFIRMER EN LA DEVOTION.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut chaque année renouveller les bons propos par les exercices suivans.

Le premier point de ces exercices consiste à bien reconnoistre leur importance. Nostre nature humaine decheoit aysément de ses bonnes affections à cause de la fragilité et mauvaise inclination de nostre chair, qui appesantit l'ame et la tire tous-jours contre bas si elle ne s'esleve souvent en haut à vive force de resolution, ainsy que les oyseaux retumbent soudain en terre s'ilz ne multiplient les eslancemens et traitz d'aisles pour se maintenir au vol. Pour cela, chere Philothée, vous avés besoin de reïterer et repeter fort souvent les bons propos que vous avés fait de servir Dieu, de peur que ne le faysant pas vous ne retumbiés en vostre premier estat, ou plus tost en un estat beaucoup pire; car les cheutes spirituelles ont cela de propre qu'elles nous precipitent tous-jours plus bas que n'estoit l'estat duquel nous estions montés en haut à la devotion. Il n'y a point d'horloge, pour bon qu'il soit, qu'il ne faille remonter ou bander deux fois le jour, au matin et au soir; et puis, outre cela, il faut qu'au moins une fois l'année on le demonte de toutes pieces pour oster les roüilleures qu'il aura contractées, redresser les pieces forcées, et reparer celles qui sont usées.

Ainsy celuy qui a un vray soin de son cher cœur doit le remonter en Dieu au soir et au matin par les exercices marqués cy-dessus; et, outre cela, il doit plusieurs fois considerer son estat, le redresser et accommoder; et en fin, au moins une fois l'année il le doit demonter, et regarder par le menu toutes les pieces, c'est à dire, toutes les affections et passions d'iceluy, affin de reparer tous les defautz qui y peuvent estre. Et comme l'horloger oint avec quelque huyle delicate les rouës, les ressortz et tous les mouvans de son horloge, affin que les mouvemens se facent plus doucement, et qu'il soit moins sujet à la roüilleure : ainsy la personne devote, apres la pratique de ce demontement de son cœur, pour le bien renouveller, le doit oindre par les sacremens de confession et de l'eucharistie. Cet exercice reparera vos forces abbatuës par le tems, eschauffera vostre cœur, fera reverdir vos bons propos, et refleurir les vertus de vostre esprit.

Les anciens chrestiens le pratiquoient soigneusement au jour anniversaire du baptesme de nostre Seigneur, auquel, comme dit saint Gregoire evesque de Nazianze, ils renouvelloient la profession et les protestations qui se font en ce sacrement. Faysons-en de mesme, ma chere Philothée, nous y disposans tres-volontier, et nous y employans fort serieusement.

Ayant donques choisy le tems convenable, selon l'advis de vostre pere spirituel, et vous estant un peu plus retirée en la solitude, et spirituelle et reelle, que l'ordinaire, vous ferés une, ou deux, ou trois meditations sur les pointz suivans, selon la methode que je vous ay donnée en la seconde Partie.

CHAPITRE II.

Considerations sur le benefice que Dieu nous fait nous appellant à son service, selon la protestation mise ci-dessus.

1. Considerés les pointz de vostre protestation. Le premier, c'est d'avoir quitté, rejetté, detesté et renoncé pour jamais tout peché mortel. Le second, c'est d'avoir dedié et consacré vostre ame, vostre cœur, vostre corps, avec tout ce qui en depend, à l'amour et service de Dieu. Le troisieme, c'est que s'il vous arrivoit de tumber en quelque mauvaise action, vous vous en releveriés soudainement, moyennant la grace de Dieu. Mais ne sont-ce pas là des belles, justes, dignes et genereuses resolutions? Pensés bien en vostre ame combien cette protestation est sainte, raysonnable et desirable.

2. Considerés à qui vous avés fait cette protestation; car c'est à Dieu. Si les paroles raysonnables données aux hommes nous obligent estroitement, combien plus celles que nous avons données à Dieu? Ha! Seigneur, disoit David, « c'est à vous à qui mon cœur l'a dit; mon cœur a projetté cette bonne parole; » non, jamais je ne l'oublieray.

3. Considerés en presence de qui; car ç'a esté à la veuë de toute la cour celeste. Hélas! la sainte Vierge, saint Joseph, vostre bon ange, saint Louys, toute cette benite troupe vous regardoit, et souspiroit sur vos paroles des souspirs de joye et d'approbation, et voyoit des yeux d'un amour indicibl vostre cœur prosterné aux piedz du Sauveur, qui se consa croit à son service; on fit une joye particuliere pour cela parmy la Hierusalem celeste, et maintenant on en fera la commemoration, si de bon cœur vous renouvellés vos resolutions.

4. Considerés par quelz moyens vous fistes vostre protestation. Hélas! combien Dieu vous fut doux et gracieux en ce tems-là? Mais dites en verité : fustes-vous pas convie

par des doux attraitz du saint Esprit? les cordes avec lesquelles Dieu tira vostre petite barque à ce port salutaire furent-elles pas d'amour et charité? comme vous alla-il amorçant avec son succre divin, par les sacremens, par la lecture, par l'orayson? Helas! chere Philothée, vous dormiés, et Dieu veilloit sur vous, et pensoit sur vostre cœur des pensées de paix, il meditoit pour vous des meditations d'amour.

5. Considerés en quel tems Dieu vous tira à ces grandes resolutions; car ce fut en la fleur de vostre âge. Ha! quel bonheur d'apprendre tost ce que nous ne pouvons sçavoir que trop tard! Saint Augustin ayant esté tiré à l'âge de trente ans, s'escrioit : « O ancienne beauté! comme t'ai-je si tard connuë? Helas! je te voyois, et ne te considerois point.» Et vous pourrés bien dire : O douceur ancienne! pourquoy ne t'ai-je plus tost savourée? Helas! neantmoins encor ne le meritiés-vous pas alors; et partant, reconnoissant quelle grace Dieu vous a fait de vous attirer en vostre jeunesse, dites avec David : « O mon Dieu! vous m'avés esclairée et touchée dés ma jeunesse, et jusques à jamais j'annonceray vostre misericorde. » Que si ç'a esté en vostre vieillesse, helas! Philothée, quelle grace qu'apres avoir ainsy abusé des années precedentes, Dieu vous ait appellée avant la mort, et qu'il ait arresté la course de vostre misere au tems auquel si elle eust continué vous estiés eternellement miserable!

Considerés les effetz de cette vocation. Vous treuverés, je pense, en vous des bons changemens, comparant ce que vous estes avec ce que vous estiés. Ne prenés-vous point à bonheur de sçavoir parler à Dieu par l'orayson, d'avoir affection à le vouloir aymer, d'avoir accoysé et pacifié beaucoup de passions qui vous inquietoient, d'avoir evité plusieurs pechés et embarassemens de conscience, et en fin d'avoir si souvent communié de plus que vous n'eussiés pas fait, vous unissant à cette souveraine source des graces eternelles? Ha! que ces

graces sont grandes! il faut, ma Philothée, les peser au poidz du sanctuaire. C'est la main dextre de Dieu qui a fait tout cela. *La* bonne *main de Dieu*, dit David, *a fait vertu, sa dextre m'a relevé.* Ha! *je ne mourray pas, mais je vivray, et raconteray* de cœur, de bouche et par œuvres, *les merveilles* de sa bonté.

Apres toutes ces considerations, lesquelles, comme vous voyés, fournissent tout plein de bonnes affections, il faut simplement conclurre par action de grace, et une priere affectionnée d'en bien profiter, se retirant avec humilité et grande confiance en Dieu, reservant de faire l'effort des resolutions apres le deuxieme point de cet exercice.

CHAPITRE III.

De l'examen de nostre ame sur son advancement en la vie devote.

Ce second point de l'exercice est un peu long, et pour le pratiquer je vous diray qu'il n'est pas requis que vous le faciés tout d'une traitte, mays à plusieurs fois, comme prenant ce qui regarde vostre deportement envers Dieu pour un coup, ce qui vous regarde vous-mesme pour l'autre, ce qui concerne le prochain pour l'autre, et la consideration des passions pour le quatrieme. Il n'est pas requis ni expedient que vous faciés à genoux sinon le commencement et la fin, qui comprend les affections. Les autres pointz de l'examen, vous les pouvés faire utilement en vous promenant, et encor plus utilement au lit, si paraventure vous y pouvés estre quelque tems sans assoupissement et bien esveillée; mays pour ce faire, il les faut avoir bien leu auparavant. Il est neantmoins requis de faire tout ce second point en trois jours et deux nuitz pour le plus, prenant de chaque jour et de chaque nuit quelque heure, je veux dire quelque tems, selon que vous pourrés; car si cet exercice ne se faysoit qu'en des tems fort distans

les uns des autres, il perdroit sa force, et donneroit des impressions trop lasches. Apres chaque point de l'examen, vous remarquerés en quoy vous vous treuverés manquer, et en quoy vous avés du defaut, et quelz principaux detraquemens vous avés ressentis, affin de vous en declairer pour prendre conseil, resolution et confortement d'esprit. Bien qu'és jours que vous ferés cet exercice et les autres il ne soit pas requis de faire une absoluë retraitte des conversations, si faut-il en faire un peu, sur tout devers le soir, affin que vous puissiés gaigner le lit de meilleure heure, et prendre le repos du corps et d'esprit necessaire à la consideration. Et parmy le jour, il faut faire des frequentes aspirations en Dieu, à nostre Dame, aux anges, à toute la Hierusalem celeste; il faut encores que le tout se face d'un cœur amoureux de Dieu et de la perfection de vostre ame. Pour donc bien commencer cet examen,

1. Mettés-vous en la presence de Dieu.

2. Invoqués le saint Esprit, luy demandant lumiere et clarté, affin que vous vous puissiés bien connoistre avec saint Augustin, qui s'escrioit devant Dieu en esprit d'humilité : « O Seigneur! que je vous connoisse et que je me connoisse! » et saint François, qui interrogeoit Dieu, disant : « Qui estes-vous, et qui suis-je? » Protestés de ne vouloir remarquer vostre advancement pour vous en resjoüir en vous-mesme, mays pour vous en resjoüir en Dieu; ni pour vous en glorifier, mays pour glorifier Dieu et l'en remercier.

Protestés que si, comme vous pensés, vous descouvrés d'avoir peu profité, ou bien d'avoir reculé, vous ne voulés nullement pour tout cela vous abattre ni refroidir par aucune sorte de decouragement ou relaschement de cœur, ains qu'au contraire vous voulés vous encourager et animer davantage, vous humilier et remedier aux defautz, moyennant la grace de Dieu.

Cela fait, considerés doucement et tranquillement comme

jusques à l'heure presente vous vous estes comportée envers Dieu, envers le prochain, et à l'endroit de vous-mesme.

CHAPITRE IV.

Examen de l'estat de nostre ame envers Dieu.

1. Quel est vostre cœur contre le peché mortel? Avés-vous une resolution forte à ne le jamais commettre pour quelque chose qui puisse arriver? Et cette resolution a-elle duré dés vostre protestation jusques à present? En cette resolution consiste le fondement de la vie spirituelle.

2. Quel est vostre cœur à l'endroit des commandemens de Dieu? Les treuvés-vous bons, doux et aggreables? Ha! ma fille, qui a le goust en bon estat et l'estomach sain, il ayme les bonnes viandes et rejette les mauvaises.

3. Quel est vostre cœur à l'endroit des pechés venielz? On ne sçauroit se garder d'en faire quelqu'un par cy par là; mays y en a-il point auquel vous ayés une speciale inclination? et ce qui seroit le pis, y en a-il point auquel vous ayés affection et amour?

4. Quel est vostre cœur à l'endroit des exercices spirituelz? Les aymés-vous? les estimés-vous? vous faschent-ilz point? en estes-vous point desgoutée? auquel vous sentés-vous moins ou plus inclinée? oüyr la parole de Dieu, la lire, en deviser, mediter, aspirer en Dieu, se confesser, prendre les advis spirituelz, s'apprester à la communion, se communier, restreindre ses affections, qu'y a-il en cela qui respugne à vostre cœur? Et si vous treuvés quelque chose à quoy ce cœur aye moins d'inclination, examinés d'où vient ce desgoust, qu'est-ce qui en est la cause.

5. Quel est vostre cœur à l'endroit de Dieu mesme? Vostre cœur se plait-il à se resouvenir de Dieu? en ressent-il point de douceur aggreable? Ha! dit David : « je me suis resou-

venu de Dieu, et m'en suis delecté. » Sentés-vous en vostre cœur une certaine facilité à l'aymer, et un goust particulier à savourer cet amour? Vostre cœur se recrée-il point à penser à l'immensité de Dieu, à sa bonté, à sa suavité? Si le souvenir de Dieu vous arrive emmy les occupations du monde et les vanités, se fait-il point faire place? saysit-il point vostre cœur? vous semble-il point que vostre cœur se tourne de son costé, et en certaine façon luy va au-devant? Il y a certes des ames comme cela.

6. Si le mary d'une femme revient de loin, tout aussi tost que cette femme s'apperçoit de son retour et qu'elle sent sa voix, quoy qu'elle soit embarassée d'affaires et retenuë par quelque violente consideration emmy la presse, si est-ce que son cœur n'est pas retenu, mays abandonne les autres pensées pour penser à ce mary venu. Il en prend de mesme des ames qui ayment bien Dieu : quoy qu'elles soient empressées, quand le souvenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdent presque contenance à tout le reste, pour l'ayse qu'elles ont de voir ce cher souvenir revenu; et c'est un extremement bon signe.

7. Quel est vostre cœur à l'endroit de Jesus-Christ Dieu et homme? Vous playsés-vous autour de luy? Les mousches à miel se playsent autour de leur miel, et les guespes autour des puanteurs : ainsy les bonnes ames prennent leur contentement autour de Jesus-Christ, et ont une extreme tendreté d'amour en son endroit; mays les mauvaises se playsent autour des vanités.

8. Quel est vostre cœur à l'endroit de nostre Dame, des saintz et de vostre bon ange? Les aymés-vous fort? avés-vous une speciale confiance en leur bienveuillance? leurs images, leurs vies, leur loüanges vous playsent-elles?

9. Quant à vostre langue, comme parlés-vous de Dieu? vous playsés-vous d'en dire du bien selon vostre condition et suffisance? aimés-vous à chanter ses cantiques?

10. Quant aux œuvres, pensés si vous avés à cœur la gloire exterieure de Dieu, et de faire quelque chose à son honneur; car ceux qui ayment Dieu ayment avec Dieu l'ornement de sa mayson.

11. Sçauriés-vous remarquer d'avoir quitté quelque affection et renoncé à quelque chose pour Dieu? car c'est un bon signe d'amour de se priver de quelque chose en faveur de celuy qu'on ayme. Qu'avés-vous donc ci-devant quitté pour l'amour de Dieu?

CHAPITRE V.

Examen de vostre estat envers vous-mesme.

Comme vous aymés-vous vous-mesme? Vous aymés-vous point trop pour ce monde? Si cela est, vous desirerés de demeurer tous-jours icy, et aurés un extreme soin de vous établir en cette terre; mays si vous vous aymés pour le ciel, vous desirerés, au moins acquiescerés aysément de sortir d'icy-bas à l'heure qu'il plaira à nostre Seigneur.

2. Tenés-vous bon ordre en l'amour de vous-mesme? car il n'y a que l'amour desordonné de nous-mesmes qui nous ruine. Or l'amour ordonné veut que nous aymions plus l'ame que le corps, que nous ayons plus de soin d'acquerir les vertuz que toute autre chose, que nous tenions plus de conte de l'honneur celeste que de l'honneur bas et caduc. Le cœur bien ordonné dit plus souvent en soy-mesme : Que diront les anges, si je pense à telle chose? que non pas : Que diront les hommes?

3. Quel amour avés-vous à vostre cœur? Vous faschés-vous point de le servir en ses maladies? Helas! vous luy devés ce soin de le secourir et faire secourir quand ses passions le tourmentent, et laisser toutes choses pour cela.

4. Que vous estimés-vous devant Dieu? Rien sans doute : or il n'y a pas grande humilité en une mousche de ne s'esti-

mer rien au prix d'une montaigne, ni en une goutte d'eau de se tenir pour rien en comparayson de la mer, ni à une bluette ou estincelle de feu de se tenir pour rien au prix du soleil; mays l'humilité gist à ne point nous sur-estimer aux autres, et à ne vouloir pas estre sur-estimés par les autres. A quoy en estes-vous pour ce regard?

5. Quant à la langue, vous vantés-vous point ou d'un biais ou d'un autre? vous flattés-vous point en parlant de vous?

6. Quant aux œuvres, prenés-vous point de playsir contraire à vostre santé? je veux dire, de playsir vain, inutile, trop de veillées sans sujet, et semblables.

CHAPITRE VI.

Examen de l'estat de nostre ame envers le prochain.

Il faut bien aymer le mari et la femme d'un amour doux et tranquille, ferme et continuel, et que ce soit en premier lieu par ce que Dieu l'ordonne et le veut. J'en dis de mesme des enfans et proches parens, et encores des amis, chacun selon son rang.

Mays pour parler en general, quel est vostre cœur à l'endroit du prochain? L'aymés-vous bien cordialement, et pour l'amour de Dieu? Pour bien discerner cela, il vous faut bien representer certaines gens ennuyeux et maussades; car c'est là où on exerce l'amour de Dieu envers le prochain, et beaucoup plus envers ceux qui nous font du mal ou par effet, ou par paroles. Examinés bien si vostre cœur est franc en leur endroit, et si vous avés grande contradiction à les aymer.

Estes-vous point prompte à parler du prochain en mauvaise part, surtout de ceux qui ne vous ayment pas? Faites-vous vous point de mal au prochain ou directement, ou indirectement? Pour peu que vous soyés raysonnable, vous vous en appercevrés aysément.

CHAPITRE VII.

Examen sur les affections de nostre ame.

J'ay estendu ainsy au long ces pointz, en l'examen desquelz gist la connoissance de l'advancement spirituel qu'on a fait; car quant à l'examen des pechés, cela est pour les confessions de ceux qui ne pensent point à s'advancer.

Or il ne faut neantmoins pas se travailler sur un chacun de ces articles, sinon tout doucement, considerant en quel estat nostre cœur a esté touchant iceux dés nostre resolution, et quelles fautes notables nous y avons commises.

Mais pour abbreger le tout, il faut reduire l'examen à la recherche de nos passions; et s'il nous fasche de considerer si fort par le menu comme il a esté dit, nous pouvons ainsy nous examiner quelz nous avons esté, et comme nous nous sommes comportés:

En nostre amour envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mesmes.

En nostre hayne envers le peché qui se treuve en nous, envers le peché qui se treuve és autres, car nous devons desirer l'exterminement de l'un et de l'autre; en nos desirs touchant les biens, touchant les playsirs, touchant les honneurs.

En la crainte des dangers de pecher, et des pertes des biens de ce monde : on craint trop l'un, et trop peu l'autre.

En esperance trop mise, peut-estre, au monde et en la creature, et trop peu mise en Dieu et és choses eternelles.

En la tristesse, si elle est trop excessive pour choses vaines.

En la joye, si elle est excessive, et pour choses indignes.

Quelles affections, en fin, tiennent nostre cœur enpesché? quelles passions le possedent? en quoy s'est-il principalement detraqué?

Car par les passions de l'ame on reconnoist son estat en

les tastant l'une apres l'autre; d'autant que, comme un joüeur de luth pinçant toutes les cordes, celles qu'il treuve dissonantes il les accorde, ou les tirant, ou les laschant : ainsy, apres avoir tasté l'amour, la haine, le desir, la crainte, l'esperance, la tristesse et la joye de nostre ame, si nous les treuvons mal accordantes à l'air que nous voulons sonner, qui est la gloire de Dieu, nous pourrons les accorder moyennant sa grace et le conseil de nostre pere spirituel.

CHAPITRE VIII.

Affections qu'il faut faire apres l'examen.

Apres avoir doucement consideré chaque point de l'examen, et veu à quoy vous en estes, vous viendrés aux affections en cette sorte.

Remerciés Dieu de ce peu d'amendement que vous aurés treuvé en vostre vie dés vostre resolution, et reconnoissés que ç'a esté sa misericorde seule qui l'a fait en vous et pour vous.

Humiliés-vous fort devant Dieu, reconnoissant que si vous n'avés pas beaucoup advancé ç'a esté par vostre manquement, par ce que vous n'avés pas fidellement, courageusement et constamment correspondu aux inspirations, clartés et mouvemens qu'il vous a donnés en l'orayson et ailleurs.

Promettés-luy de le loüer à jamais des graces exercées en vostre endroit, pour vous retirer de vos inclinations à ce petit amendement.

Demandés-luy pardon de l'infidelité et desloyauté avec laquelle vous avés correspondu.

Offrés-luy vostre cœur, affin qu'il s'en rende du tout maistre.

Suppliés-le qu'il vous rende toute fidelle.

Invoqués les saintz, la sainte Vierge, vostre ange, vostre patron, saint Joseph, et ainsy des autres.

CHAPITRE IX.

Des considerations propres pour renouveller nos bons propos.

Apres avoir fait l'examen, et avoir bien conferé avec quelque digne conducteur sur vos defautz et sur les remedes d'iceux, vous prendrés les considerations suivantes, en faysant une chaque jour par maniere de meditation, y employant le tems de vostre orayson ; et ce, tous-jours avec la mesme methode pour la preparation et les affections de laquelle vous avés usé és meditations de la premiere Partie : vous mettant avant toutes choses en la presence de Dieu, implorant sa grace pour vous bien establir en son saint amour et service.

CHAPITRE X.

Consideration premiere, de l'excellence de nos ames.

Considerés la noblesse et excellence de vostre ame, qui a un entendement, lequel connoist non seulement tout ce monde visible, mays connoist encor qu'il y a des anges et un paradis, connoist qu'il y a un Dieu tres-souverain, tres-bon et ineffable, connoist qu'il y a une eternité, et de plus connoist ce qui est propre pour bien vivre en ce monde visible, pour s'associer aux anges en paradis, et pour joüir de Dieu eternellement.

Vostre ame a de plus une volonté toute noble, laquelle peut aymer Dieu, et ne le peut haïr en soy-mesme. Voyés vostre cœur comme il est genereux, et que, comme rien ne peut arrester les abeilles de tout ce qui est corrompu, ains s'arrestent seulement sur les fleurs, ainsy vostre cœur ne

peut estre en repos qu'en Dieu seul, et nulle creature ne le peut assouvir. Repensés hardiment aux plus chers et violens amusemens qui ont occupé autrefois vostre cœur, et jugés en verité s'ilz n'estoient pas pleins d'inquietudes molestes, et de pensées cuisantes, et de soucis importuns, emmy lesquelz vostre pauvre cœur estoit miserable.

Helas ! nostre cœur courant aux creatures, il y va avec des empressemens, pensant de pouvoir y accoyser ses desirs; mais si tost qu'il les a rencontrées, il void que c'est à refaire, et que rien ne le peut contenter, Dieu ne voulant que nostre cœur treuve aucun lieu sur lequel il puisse reposer, non plus que la colombe sortie de l'arche de Noé, affin qu'il retourne à son Dieu, duquel il est sorty. Ha ! quelle beauté de nature y a-il en nostre cœur ! et donques, pourquoy le retiendrons-nous contre son gré à servir aux creatures ?

O ma belle ame (devés-vous dire) ! vous pouvés entendre et vouloir Dieu : pourquoy vous amuserés-vous à chose moindre ? vous pouvés pretendre à l'eternité : pourquoy vous amuserés-vous aux momens ? Ce fut l'un des regretz de l'enfant prodigue, qu'ayant pu vivre delicieusement en la table de son pere, il mangeoit vilainement en celle des bestes. O mon ame ! tu es capable de Dieu : malheur à toy si tu te contentes de moins que de Dieu ! Eslevés fort vostre ame sur cette consideration, remonstrés-luy qu'elle est eternelle et digne de l'eternité, enflés-luy le courage pour ce sujet.

CHAPITRE XI.

Seconde consideration, de l'excellence des vertus.

Considerés que les vertus et la devotion peuvent seules rendre vostre ame contente en ce monde : voyés combien elles sont belles; mettés en comparayson les vertuz et les vices qui leur sont contraires. Quelle suavité en la patience

au prix de la vengeance ! de la douceur, au prix de l'ire et du chagrin ! de l'humilité, au prix de l'arrogance et ambition ! de la liberalité, au prix de l'avarice ! de la charité, au prix de l'envie ! de la sobrieté, au prix des desordres ! Les vertus ont cela d'admirable qu'elles delectent l'ame d'une douceur et suavité nonpareille apres qu'on les a exercées, où les vices la laissent infiniment recreuë et malmenée. Or sus donc, pourquoy n'entreprendrons-nous pas d'acquerir ces suavités ?

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content, et qui en a beaucoup est mecontent; mays des vertuz, qui n'en a qu'un peu, encor a-il desja du contentement, et puis tousjours plus en advançant. O vie devote ! que vous estes belle, douce, aggreable et soüefve ! Vous adoucissés les tribulations, et rendés soüefves les consolations; sans vous, le bien est mal, et les playsirs pleins d'inquietudes, troubles et defailances : ha ! qui vous connoistroit pourroit bien dire avec la Samaritaine : « *Domine, da mihi hanc aquam :* Seigneur, donnés-moy cette eau, » aspiration fort frequente à la Mere Terese et à sainte Catherine de Gennes, quoy que pour differens sujetz.

CHAPITRE XII.

Troisieme consideration, sur l'exemple des saintz.

Considerés l'exemple des saintz de toutes sortes : qu'est-ce qu'ilz n'ont pas fait pour aymer Dieu et estre ses devotz ? Voyés ces martyrs invincibles en leurs resolutions : quelz tourmens n'ont-ilz pas souffert pour les maintenir ? Mais surtout ces belles et florissantes dames, plus blanches que les lys en pureté, plus vermeilles que la rose en charité, le unes à douze, les autres à treize, quinze, vingt et vingt-cinq ans, ont souffert mille sortes de martyres plus tost que de renoncer à leur resolution, non seulement en ce qui estoit

de la profession de la foy, mays en ce qui estoit de la protestation de la devotion, les unes mourans plus tost que de quitter la virginité, les autres plus tost que de cesser de servir les affligés, et consoler les tourmentés, et ensevelir les trespassés. O Dieu! quelle constance a monstré ce sexe fragile en semblables occurrences!

Regardés tant de saintz confesseurs : avec quelle force ont-ilz mesprisé le monde! comme se sont-ilz rendus invincibles en leurs resolutions! non ne les en a pu faire desprendre, ilz les ont embrassées sans reserve, et les ont maintenuës sans exception. Mon Dieu, qu'est-ce que dit saint Augustin de sa mere sainte Monique! avec quelle fermeté a-elle poursuivie son entreprise de servir Dieu en son mariage, en son vefvage! Et saint Hierosme, de sa chere fille Paula : parmi combien de traverses, parmi combien de varietés d'accidens! Mays qu'est-ce que nous ne ferons pas sur ces si excellens patrons? Ilz estoient ce que nous sommes; ilz le faysoient pour le mesme Dieu, pour les mesmes vertuz : pourquoy n'en ferons-nous autant en nostre condition, et selon nostre vocation, pour nostre chere resolution et sainte protestation?

CHAPITRE XIII.

Quatrieme consideration, de l'amour que Jesus-Christ nous porte.

Considerés l'amour avec lequel Jesus-Christ nostre Seigneur a tant souffert en ce monde, et particulierement au jardin des Olives et sur le mont de Calvaire. Cet amour vous regardoit, et par toutes ses peynes et travaux obtenoit de Dieu le Pere des bonnes resolutions et protestations pour vostre cœur, et par mesme moyen obtenoit encor tout ce qui vous est necessaire pour maintenir, nourrir, fortifier et consommer ces resolutions. O resolution! que vous estes precieuse, estant fille d'une telle mere comme est la passion

de mon Sauveur ! ô combien mon ame vous doit cherir, puisque vous avés esté si chere à mon Jesus ! Helas ! ô Sauveur de mon ame, vous mourustes pour m'acquerir mes resolutions : hé ! faites-moy la grace que je meure plus tost que de les perdre.

Voyés-vous, ma Philothée, il est certain que le cœur de nostre cher Jesus voyoit le vostre dés l'arbre de la croix et l'aymoit, et par cet amour luy obtenoit tous les biens que vous aurés jamais, et entre autres nos resolutions. Ouy, chere Philothée, nous pouvons tous dire comme Hieremie : *O Seigneur ! avant que je fusse, vous me regardiés et m'appelliés par mon nom*, d'autant que vrayement sa divine bonté prepara en son amour et misericorde tous les moyens generaux et particuliers de nostre salut, et par consequent nos resolutions. Ouy, sans doute, comme une femme enceinte prepare le berceau, les linges et bandelettes, et mesme une nourrice pour l'enfant qu'elle pretend faire, encor qu'il ne soit pas au monde : ainsy nostre Seigneur ayant sa bonté grosse et enceinte de vous, pretendant de vous enfanter au salut et vous rendre sa fille, prepara sur l'arbre de la croix tout ce qu'il falloit pour vous, vostre berceau spirituel, vos linges et bandelettes, vostre nourrice, et tout ce qui estoit convenable pour vostre bonheur : ce sont tous les moyens, tous les attraitz, toutes les graces avec lesquelles il conduit vostre ame et la veut tirer à sa perfection. Or nostre Seigneur estoit en estat de grossesse et de femme enceinte sur l'arbre de la croix.

Ah ! mon Dieu, que nous devrions profondement mettre cecy en nostre memoire ! Est-il possible que j'aye esté aymé, et si doucement aymé de mon Sauveur, qu'il allast penser à moy en particulier, et en toutes ces petites occurrences par lesquelles il m'a tiré à luy ! et combien donques devons-nous aymer, cherir et bien employer tout cela à nostre utilité ! Cecy est bien doux : ce cœur amiable de mon Dieu pensoit en

Philothée, l'aymoit et luy procuroit mille moyens de salut, autant comme s'il n'eust point eu d'autre ame au monde en qui il eust pensé, ainsy que le soleil esclairant un endroit de la terre ne l'esclaire pas moins que s'il n'esclairoit point ailleurs, et qu'il esclairast cela seul; car tout de mesme nostre Seigneur pensoit et soignoit pour tous ses chers enfans, en sorte qu'il pensoit à un chacun de nous comme s'il n'eust point pensé à tout le reste. « Il m'a aymé, dit saint Paul, et s'est donné pour moy » : comme s'il disoit : pour moy seul, tout autant comme s'il n'eust rien fait pour le reste. Cecy, Philothée, doit estre gravé en vostre ame, pour bien cherir et nourrir vostre resolution, qui a esté si precieuse au cœur du Sauveur.

CHAPITRE XIV.

Cinquieme consideration, de l'amour eternel de Dieu envers nous.

Considerés l'amour eternel que Dieu vous a porté; car desja avant que nostre Seigneur Jesus-Christ en tant qu'homme souffrît en croix pour vous, sa divine Majesté vous projettoit en sa souveraine bonté, et vous aymoit extremement. Mais quand commença-il à vous aymer? Il commença quand il commença à estre Dieu. Et quand commença-il à estre Dieu? Jamais; car il l'a tous-jours esté, sans commencement et sans fin; et aussi il vous a tous-jours aymé dés l'éternité : c'est pourquoy il vous preparoit les graces et faveurs qu'il vous a faites. Il le dit par le prophete : « Je t'ay aymé (il parle à vous, aussi bien qu'à nul autre) d'une charité perpetuelle; et partant je t'ay attiré, ayant pitié de toy. » Il a donques pensé entr'autres choses à vous faire faire vos resolutions de le servir.

O Dieu! quelles resolutions sont cecy, que Dieu a pensées, meditées, projettées dés son eternité! combien nous doivent-elles estre cheres et precieuses! que devrions-nous souffrir

plus tost que d'en quitter un seul brin! non pas certes si tout le monde devoit perir; car aussi tout le monde ensemble ne vaut pas une ame, et une ame ne vaut rien sans nos resolutions.

CHAPITRE XV.

Affections generales sur les considerations precedentes, et conclusion de l'exercice.

O cheres resolutions! vous estes le bel arbre de vie que mon Dieu a planté de sa main au milieu de mon cœur, que mon Sauveur veut arrouser de son sang pour le faire fructifier: plus tost mille mortz que de permettre qu'aucun vent vous arrache : non, ni la vanité, ni les delices, ni les richesses, ni les tribulations ne m'arracheront jamais mon dessein.

Helas! Seigneur, mays vous l'avés planté, et avés dans vostre sein paternel gardé eternellement ce bel arbre pour mon jardin. Helas! combien y a-il d'ames qui n'ont point esté favorisées de cette façon? et comme donques pourrois-je jamais assés m'humilier sous vostre misericorde?

O belles et saintes resolutions! si je vous conserve, vous me conserverés; si vous vivés en mon ame, mon ame vivra en vous. Vivés donq à jamais, ô resolutions qui estes eternelles en la misericorde de mon Dieu! soyés et vivés eternellement en moy; que jamais je ne vous abandonne!

Apres ces affections, il faut que vous particularisiés les moyens requis pour maintenir ces cheres resolutions, et que vous protestiés de vous en vouloir fidellement servir : la frequence de l'orayson, des sacremens, des bonnes œuvres, l'amendement de vos fautes reconneuës au second point, le retranchement des mauvaises occasions, la suite des advis qui vous seront donnés pour ce regard.

Ce qu'estant fait, comme par une reprise d'haleine et de force, protestés mille fois que vous continuërés en vos reso-

lutions; et, comme si vous teniés vostre cœur, vostre ame et vostre volonté en vos mains, dediés-la, consacrés-la, sacrifiés-la et l'immolés à Dieu, protestant que vous ne la reprendrés plus, mais la laisserés en la main de sa divine Majesté pour suivre en tout et partout ses ordonnances. Priés Dieu qu'il vous renouvelle toute, qu'il benisse vostre renouvellement de protestation, et qu'il le fortifie. Invoqués la Vierge, vostre ange, saint Louys, et autres saintz.

Allés en cette emotion de cœur aux piedz de vostre pere spirituel; accusés-vous des fautes principales que vous aurés remarqué d'avoir commises dés vostre confession generale, et recevés l'absolution en la mesme façon que vous fistes la premiere fois; prononcés devant luy la protestation et la signés; et en fin allés unir vostre cœur renouvellé à son principe et Sauveur au tres-saint sacrement de l'eucharistie.

CHAPITRE XVI.

Des ressentimens qu'il faut garder apres cet exercice.

Le jour que vous aurés fait ce renouvellement et les autres suivans, vous devés fort souvent redire de cœur et de bouche ces ardentes paroles de saint Paul, de saint Augustin, de sainte Catherine de Gennes et autres: *Non, je ne suis plus mienne : ou que je vive, ou que je meure, je suis à mon Sauveur; je n'ay plus de moy, ni de mien : mon moy c'est Jesus, mon mien c'est d'estre sienne. O monde! vous estes tous-jours vous mesme, et moy j'ay tous-jours esté moy-mesme; mais doresnavant je ne seray plus moy-mesme.* Non, nous ne serons plus nous-mesmes, car nous aurons le cœur changé; et le monde, qui nous a tant trompé, sera trompé en nous; car ne s'appercevant de nostre changement que petit à petit, il pensera que nous soyons tous-jours des Esaüs, et nous nous treuverons des Jacobs.

Il faut que tous ces exercices reposent dans le cœur, et que nous ostans de la consideration et meditation nous allions tout bellement entre les affaires et conversations, de peur que la liqueur de nos resolutions ne s'espanche soudainement; car il faut qu'elle detrempe et penetre bien par toutes les parties de l'ame, le tout neantmoins sans effort, ni d'esprit, ni de corps.

CHAPITRE XVII.

Response à deux objections qui peuvent estre faites sur cette Introduction.

Le monde vous dira, ma Philothée, que ces exercices et ces advis sont en si grand nombre que qui voudra les observer, il ne faudra pas qu'il vacque à autre chose. Helas! chere Philothée, quand nous ne ferions autre chose, nous ferions bien assés, puisque nous ferions ce que nous devrions faire en ce monde; mais ne voyés-vous pas la ruse? S'il falloit faire tous ces exercices tous les jours, à la verité ilz nous occuperoient du tout; mays il n'est pas requis de les faire sinon en tems et lieu, chacun selon l'occurence. Combien y a-il de loix civiles aux Digestes et au Code, lesquelles doivent estre observées! mays cela s'entend selon les occurences, et non pas qu'il les faille toutes pratiquer tous les jours. Au demeurant, David, roy plein d'affaires tres-difficiles, pratiquoit bien plus d'exercices que je ne vous ay pas marqué. Saint Louys, roy admirable et pour la guerre et pour la paix, et qui avec un soin nonpareil administroit justice, manioit les affaires, ouyait tous les jours deux messes, disoit vespres et complies avec son chapelain, faysoit sa meditation, visitoit les hospitaux tous les vendredys, se confessoit et prenoit la discipline, entendait tres-souvent les predications, faysoit fort souvent des conferences spirituelles, et avec tout cela ne perdoit pas une seule occasion du bien

bien public exterieur qu'il ne fist et n'executast diligemment; le royaume, la cour estoient plus beaux et plus fleurissans qu'ilz n'avoient jamais esté du tems de ses predecesseurs. Faites donq hardiment ces exercices selon que je vous les ay marqués, et Dieu vous donnera assés de loysir et de force de faire tout le reste de vos affaires : ouy, quand il devroit arrester le soleil, comme il fit du temps de Josüé. Nous fay-sons tous-jours assés quand Dieu travaille avec nous.

Le monde dira que je suppose presque partout que ma Philothée aye le don de l'orayson mentale, et que neantmoins chacun ne l'a pas : si que cette Introduction ne servira pas pour tous. Il est vray, sans doute, j'ay presupposé cela; et est vray encor que chacun n'a pas le don de l'orayson mentale : mays il est vray aussi que presque chacun le peut avoir, voire les plus grossiers, peurveu qu'ilz ayent des bons conducteurs, et qu'ilz veuillent travailler pour l'acquerir autant que la chose le merite. Et s'il s'en treuve qui n'ayent pas ce don en aucune sorte de degré (ce que je ne pense pas pouvoir arriver que fort rarement) le sage pere spirituel leur fera aysément suppleer le defaut par l'attention qu'il leur enseignera d'avoir ou à lire, ou à ouïr les mesmes considerations qui sont mises és meditations.

CHAPITRE XVIII.

Trois derniers et principaux advis pour cette Introduction.

Refaites tous les premiers jours du mois la protestation qui est en la premiere Partie apres la meditation, et à tous momens protestés de la vouloir observer, disant avec David : « Non jamais eternellement je n'oublieray vos justifications, ô mon Dieu! car en icelles vous m'avés vivifiée. » Et quand vous sentirés quelque detraquement en vostre ame, prenés vostre protestation en main, et, prosternée en esprit d'humi-

lité, proferés-la de tout vostre cœur, et vous treuverés un grand allegement.

Faites profession ouverte de vouloir estre devote : je ne dis pas d'estre devote, mays je dis de le vouloir estre; et n'ayés point de honte des actions communes et requises qui nous conduisent à l'amour de Dieu; advoüés hardiment que vous vous essayés de mediter, que vous aymeriés mieux mourir que de pecher mortellement, que vous voulés frequenter les sacremens et suivre les conseilz de vostre directeur (bien que souvent il ne soit pas necessaire de le nommer, pour plusieurs raysons); car cette franchise de confesser qu'on veut servir Dieu et qu'on s'est consacré à son amour d'une speciale affection est fort aggreable à sa divine Majesté, qui ne veut point que l'on ait honte de luy ni de sa croix. Et puis elle coupe chemin à beaucoup de semonces que le monde voudroit faire au contraire, et nous oblige de reputation à la poursuite. Les philosophes se publioient pour philosophes, affin qu'on les laissast vivre philosophiquement; et nous devons nous faire connoistre pour desireux de la devotion, affin qu'on nous laisse vivre devotement. Que si quelqu'un vous dit que l'on peut vivre devotement sans la pratique de ces advis et exercices, ne le niés pas; mays respondés amiablement que vostre infirmité est si grande qu'elle requiert plus d'ayde et de secours qu'il n'en faut pas pour les autres.

En fin, tres-chere Philothée, je vous conjure par tout ce qui est de sacré au ciel, en la terre, par le baptesme que vous avés receu, par les mammelles que Jesus-Christ succa, par le cœur charitable duquel il vous ayma, et par les entrailles de la misericorde en laquelle vous esperés : continués et perseverés en cette bienheureuse entreprise de la vie devote. Nos jours s'ecoulent, la mort est à la porte : « La trompette, dit saint Gregoire de Nazianze, sonne la retraitte; qu'un chacun se prepare, car le jugement est proche. » La mere de saint Symphorian voyant qu'on le conduisoit au martyre,

crioit apres luy : « Mon fils ! mon fils ! souviens-toy de la vie eternelle ; regarde le ciel et considere celuy lequel y regne : la fin prochaine terminera bien-tost la briefve course de cette vie. » Ma Philothée, vous diray-je de mesme, regardés le ciel, et ne le quittés pas pour la terre ; regardés l'enfer, ne vous y jettés pas pour les momens ; regardés Jesus-Christ, ne le reniés pas pour le monde ; et quand la peine de la vie devote vous semblera dure, chantés avec saint François :

A cause des biens que j'attens,
Les travaux me sont passe-tems.

Vive Jesus ! auquel, avec le Pere et le saint Esprit, soit honneur et gloire maintenant et tous-jours, et és siecles des siecles. Ainsy soit-il.

FIN DE L'INTRODUCTION A LA VIE DEVOTE.

TRAITTÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU.

ORAYSON DEDICATOIRE.

Tres-sainte Mere de Dieu, vaisseau d'incomparable election, Reyne de la souveraine dilection, vous estes la plus aymable, la plus amante et la plus aymée de toutes les creatures. L'amour du Pere celeste prit son bon playsir en vous de toute eternité, destinant vostre chaste cœur à la perfection du saint amour, affin qu'un jour vous aymassiés son Filz unique de l'unique amour maternel, comme il l'aymoit eternellement de l'unique amour paternel. O Jesus, mon Sauveur ! à qui puis-je mieux dedier les paroles de vostre amour qu'au cœur tres-aymable de la bien-aymée de vostre ame?

Mais, ô Mere toute triomphante ! qui peut jetter ses yeux sur vostre Majesté sans voir à vostre dextre celuy que vostre Filz voulut si souvent, pour l'amour

de vous, honnorer du tiltre de pere, le vous ayant uni par le lien celeste d'un mariage tout virginal, à ce qu'il fust vostre secours et coadjuteur en la charge de la conduite et education de sa divine enfance. O grand saint Joseph ! espoux tres-aymé de la mere du Bienaymé, hé ! combien de fois avés-vous porté l'amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis que embrazé des doux embrassemens et baysers de ce divin enfant, vostre ame fondoit d'ayse lors qu'il prononçoit tendrement à vos aureilles (ô Dieu ! quelle suavité !) que vous estiés son grand amy et son cher pere bienaymé !

On mettoit jadis les lampes de l'ancien temple sur des fleurs de lys d'or. O Marie et Joseph ! pair sans pair, lys sacré d'incomparable beauté, entre lesquelz le Bienaymé se repaist et repaist tous ses amans, hélas ! si j'ay quelque esperance que cet escrit d'amour puisse esclairer et enflammer les enfans de lumiere, où le puis-je mieux colloquer qu'emmi vos lys ? lys esquelz le Soleil de justice, splendeur et candeur de la lumiere eternelle, s'est si souverainement recreé qu'il y a pratiqué les delices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mere bienaymée du Bienaymé ! ô Espoux bienaymé de la Bienaymée ! prosterné sur ma face devant vos pieds, qui porterent

mon Sauveur, je voüe, dedie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de vostre dilection. Hé ! je vous conjure par ce cœur de vostre doux Jesus, qui est le roy des cœurs, que les vostres adorent, animés mon ame et celles de tous ceux qui liront cet escrit de vostre toute-puissante faveur envers le saint Esprit, affin que nous immolions meshuy en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais emmi les flammes de ce celeste feu que nostre Seigneur vostre filz a tant desiré d'allumer en nos cœurs que, pour cela, il ne cessa de travailler et souspirer jusques à la mort et la mort de la croix.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

VIVE JESUS!

PREFACE.

Le saint Esprit enseigne que les levres de la divine Espouse, c'est à dire de l'Eglise, ressemblent à l'escarlate et au bornal qui distille le miel[1], affin que chacun sache que toute la doctrine qu'elle annonce consiste en la sacrée dilection, plus esclatante en vermeil que l'escarlate à cause du sang de l'Espoux qui l'enflamme, plus douce que le miel à cause de la suavité du Bienaymé qui la comble de delices. Ainsy ce celeste Espoux, voulant donner commencement à la publication de sa loy, jetta sur l'assemblée des disciples qu'il avoit deputés à cet office force langues de feu[2], monstrant assés par ce moyen que la predication evangelique estoit toute destinée à l'embrazement des cœurs.

Representés-vous des belles colombes aux rayons du soleil : vous les verrés varier en autant de couleurs comme vous diversifierés le biays duquel vous les regarderés, par ce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur que, le soleil venant mesler sa clarté avec leur pennage, il se fait une multitude de transparances, lesquelles produisent une grande varieté de nuances et changemens de couleurs, mays couleurs

[1] Cant. Cant. IV, 11. — [2] Act. II, 3.

si aggreables à voir qu'elles surpassent toutes couleurs et l'émail encor des plus belles pierreries, couleurs resplendissantes et si mignardement dorées que leur or les rend plus vivement colorées; car en cette considération le prophète royal disoit aux Israëlites :

> Quoique l'affliction vous fanne le visage,
> Vostre teint desormais se verra ressemblant
> Aux aisles d'un pigeon où l'argent est tremblant,
> Et dont l'or brunissant rayonne le pennage [1].

Certes l'Eglise est parée d'une varieté excellente d'enseignemens, sermons, traittés et livres pieux, tous grandement beaux et aymables à la veuë, à cause du meslange admirable que le Soleil de justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des pasteurs, qui sont leurs plumes, et avec leurs plumes, qui tiennent aussi quelquefois lieu de langues, et font le riche pennage de cette colombe mystique. Mays parmy toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on descouvre par tout le bel or de la sainte dilection, qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des saintz, et la rehaussant au-dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Eglise.

Mays comme nous sçavons bien que toute la clarté du jour provient du soleil, et disons neantmoins pour l'ordinaire que le soleil n'esclaire pas, sinon quand à descouvert il darde ses rayons en quelque endroit : de mesme, bien que toute la doctrine chrestienne soit de l'amour sacré, si est-ce que nous n'honnorons pas indistinctement toute la theologie du tiltre de ce divin amour, ains seulement les parties d'icelle qui con-

[1] Psal. LXVII, 14.

templent l'origine, la nature, les proprietés et les operations d'iceluy en particulier.

Or c'est la verité que plusieurs escrivains ont admirablement traitté ce sujet, sur tout ces anciens Peres, qui, servans tres-amoureusement Dieu, parloient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon oüyr parler des choses du ciel saint Paul, qui les avoit apprises au ciel mesme! et qu'il fait bon voir ces ames nourries dans le sein de la dilection escrire de sa sainte suavité! Pour cela mesme entre les scholastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru ont pareillement excellé en pieté. Saint Thomas en a fait un traitté digne de saint Thomas. Saint Bonaventure et le bienheureux Denis le Chartreux en ont fait plusieurs tres-excellens sous divers tiltres; et quant à Jean de Gerson, chancellier de l'université de Paris, Sixte le Siennois en parle ainsi : Il a si dignement discouru des cinquante proprietés du divin amour qui sont çà et là deduites au Cantique des Cantiques, qu'il semble que luy seul ait tenu le conte des affections de l'amour de Dieu. Certes cet homme fut extremement docte, judicieux et devot.

Mays affin que l'on sceut que cette sorte d'escritz se font plus heureusement par la devotion des amans que par la doctrine des sçavans, le saint Esprit a voulu que plusieurs femmes ayent fait des merveilles en cela. Qui a jamais mieux exprimé les celestes passions de l'amour sacré que sainte Catherine de Gennes, sainte Angelle de Folligni, sainte Catherine de Sienne, sainte Matilde?

En nostre aage aussi plusieurs en ont escrit, desquelz je n'ay pas eu le loysir de lire distinctement les livres, ains seulement par cy par là, autant qu'il estoit requis pour voir si celuy-cy pourroit encore treuver place. Le Pere Louys de

Grenade, ce grand docteur de pieté, a mis un traitté de l'amour de Dieu dans son Memorial, qu'il suffit de dire estre d'un si bon autheur pour le rendre recommandable. Diegue Stella, de l'ordre de saint François, en a fait un autre grandement affectif et utile pour l'orayson. Christofle de Fonseca, religieux Augustin, en a mis en lumiere un encor plus grand, où il dit diverses belles choses. Le Pere Louys Richeome, de la Compagnie de Jesus, a aussi publié un livre sous le tiltre de l'Art d'aymer Dieu par les creatures; et cet auteur est tant aymable en sa personne et en ses beaux escritz qu'on ne peut douter qu'il ne le soit encor plus, escrivant de l'amour mesme. Le pere Jean de Jesus-Maria, de l'ordre des Carmes deschaussés, a composé un livret qui porte de mesme le nom de l'Art d'aymer Dieu, lequel est fort estimé. Ce grand et celebre cardinal Bellarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé l'Escalier pour monter à Dieu par les creatures, qui ne peut estre qu'admirable, partant de cette tres-sçavante main et tres-devote ame, qui a tant escrit et si doctement pour le bien de l'Eglise. Je ne veux rien dire du Parenetique de ce fleuve d'eloquence qui flotte meshuy parmy toute la France par la multitude et varieté de ses sermons et beaux escritz. L'estroite consanguinité spirituelle que mon ame a contractée avec la sienne lorsque, par l'imposition de mes mains, il reçut le caractere sacré de l'ordre episcopal pour le bonheur du diocese de Belley et l'honneur de l'Eglise, outre mille neuds d'une sincere amitié qui nous lient ensemble, ne permettent pas que je puisse parler avec credit de ses ouvrages, entre lesquelz ce Parenetique de l'amour divin fut une des premieres saillies de la nonpareille affluence d'esprit que chacun admire en luy.

Nous voyons de plus un grand et magnifique Palais que le

reverend Pere Laurens de Paris, predicateur de l'ordre des Capucins, bastit à l'honneur de l'amour divin; lequel estant achevé sera un cours accomply de la science de bien aymer. Mays en fin la bienheureuse Terese de Jesus a si bien escrit des mouvemens sacrés de la dilection en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'eloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité; et sa tres-sçavante ignorance fait paroistre tres-ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, apres un grand tracas d'estude, se voyent honteux de n'entendre pas ce qu'elle escrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsy Dieu esleve le throsne de sa vertu sur le theatre de nostre infirmité, « se servant des choses foibles pour confondre les fortes [1]. »

Or quoy que ce traitté que je te presente, mon cher lecteur, suive de bien loin tous ces excellens livres, sans espoir de les pouvoir acconsuivre, si est-ce que j'espere tant en la faveur des deux amans celestes ausquelz je le dedie qu'encor te pourra-il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considerations qu'il ne te seroit pas si aysé de treuver ailleurs, comme reciproquement tu treuveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas icy. Il me semble mesme que mon dessein n'est pas celuy des autres, sinon en general, en tant que nous visons tous à la gloire du saint amour. Mais de cecy la lecture t'en fera foy.

Certes j'ay seulement pensé à representer simplement et naïfvement, sans art, et encor plus sans fard, l'histoire de la naissance, du progrés, de la decadence, des operations, proprietés, avantages et excellences de l'amour divin. Que si

[1] I Cor. I, 27.

outre cela tu treuves quelque autre chose, ce sont des surcroissances, qu'il n'est presque pas possible d'eviter à celuy qui, comme moy, escrit entre plusieurs distractions. Mays je croy bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature mesme, qui est une si sage ouvriere, projettant la production des raysins, produit quant et quant, comme par une prudente inadvertence, tant de fueilles et de pampres qu'il y a peu de vignes qui n'ayent besoin en leur sayson d'estre effeuïllées et esbourgeonnées.

On traitte maintefois les escrivains trop rudement; on precipite les sentences que l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ilz n'ont pratiqué d'imprudence en se hastant de publier leurs escritz. La precipitation des jugemens met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusés. Plusieurs escrivent sottement, et plusieurs censurent lourdement. La douceur des lecteurs rend douce et utile la lecture ; et pour t'avoir plus favorable, mon cher lecteur, je te veux icy rendre rayson de quelques pointz qui autrement, à l'adventure, te mettroient en mauvaise humeur.

Quelques-uns peut-estre treuveront que j'ai trop dit, et qu'il n'estoit pas requis de prendre ainsy les discours jusques dans leurs racines. Mays je pense que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appellons angelique, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire que le tige et les feuilles. Les quatre premiers livres et quelques chapitres des autres pouvoient sans doute estre obmis au gré des ames qui ne cherchent que la seule pratique de la sainte dilection ; mays tout cela neantmoins leur sera bien utile, si elles le regardent devotement. Cependant plusieurs peut-estre aussi eussent treuvé mauvais de ne voir pas icy toute la suite de ce qui ap-

partient au traitté du celeste amour. Certes j'ay eu en consideration la condition des espritz de ce siecle, et je le devois : il importe beaucoup de regarder en quel âge on escrit.

Je cite aucunefois l'Escriture sainte en autres termes que ceux qui sont portés par l'edition ordinaire. O vray Dieu! mon cher lecteur, ne me fais pas pour cela ce tort de croire que je veuille me departir de cette edition-là : ah non! car je sçay que le saint Esprit l'a authorisée par le sacré concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrester; ains au contraire je n'employe les autres versions que pour le service de celle-cy, quand elles expliquent et confirment son vray sens. Par exemple, ce que l'Espoux celeste dit à son Espouse : « Tu as blessé mon cœur[1] », est fort esclaircy par l'autre version : « Tu m'as emporté le cœur », ou « Tu as tiré et ravy mon cœur; » ce que nostre Seigneur dit : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit[2] », est grandement amplifié et declaré selon le grec : « Bienheureux sont les mendians d'esprit; » et ainsy des autres.

J'ay souvent cité le sacré Psalmiste en vers, et ç'a esté pour recreer ton esprit, et selon la facilité que j'en ay eu par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron, de laquelle neantmoins je me suis quelquefois departy, non certes cuidant de pouvoir faire mieux les vers que ce fameux poëte; car je serois un grand impertinent si, n'ayant jamais seulement pensé à cette sorte d'escrire, je pretendois d'y reuscir en un âge et en une condition de vie qui m'obligeroit de m'en retirer si jamais j'y avois esté engagé; mays en quelques endroitz où il y pouvoit avoir plusieurs intelligences, je n'ay pas suivy ses vers par ce que je ne voulois pas suivre son sens : comme au

[1] Cant. Cant. IV, 9. — [2] Matt. V, 3.

psalme CXXXII[1] il a entendu un mot latin qui y est des franges de la robbe, que j'ay estimé devoir estre pris pour le collet; c'est pourquoy j'ay fait la traduction à mon gré.

Je ne dis rien que je n'aye appris des autres; or il me seroit impossible de me resouvenir de qui j'ay receu chaque chose en particulier. Mays je t'asseure bien que si j'avois tiré de quelque autheur des grandes pieces dignes de quelque remarque, je ferois conscience de ne luy en rendre pas la loüange qu'il en meriteroit; et pour t'oster un soupçon qui te pourroit venir en l'esprit contre ma sincerité pour ce regard, je t'advertis que le chapitre XIII du septieme livre est extrait d'un sermon que je fis à Paris, à saint Jean en Greve, le jour de l'Assumption de nostre Dame, l'an 1602.

Je n'ay pas tous-jours exprimé la suite des chapitres; mays si tu y prens garde, tu treuveras aysément les neuds de leur liayson. En cela et plusieurs autres choses, j'ay eu grand soin d'espargner mon loysir et ta patience. Lorsque j'eu fait imprimer l'Introduction à la vie devote, Monseigneur l'archevesque de Vienne, Pierre de Villars, me fit la faveur de m'en escrire son opinion en termes si advantageux pour ce livret et pour moy que je n'oserois jamais les redire; et, m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrois de mon loysir à faire de pareilles besoignes, entre plusieurs beaux advis desquelz il me gratifia, l'un fut que j'observasse tous-jours, tant que le sujet le permettroit, la briefveté des chapitres: car tout ainsy, dit-il, que les voyageurs, sachans qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-cinq pas de leur chemin, se destournent aysément de si peu pour l'aller voir, ce qu'ils ne feroient pas s'ils sçavoient qu'il fust plus esloigné de leur route: de mesme

[1] V. 2.

ceux qui sçavent que la fin d'un chapitre n'est guere esloignée du commencement, ils entreprennent volontier de le lire ; ce qu'ils ne feroient pas, pour aggreable qu'en fust le sujet, s'il failloit beaucoup de tems pour en achever la lecture. J'ay donc eu rayson de suivre en cela mon inclination, puisqu'elle fut aggreable à ce grand personnage, qui a esté l'un des plus saintz prelatz et des plus sçavans docteurs que l'Eglise ait eu de nostre âge, et lequel, lorsqu'il m'honnora de sa lettre, estoit le plus ancien de tous les docteurs de la faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'advertit n'a guiere que l'adresse que j'avois faite de ma parole à Philothée en l'Introduction à la vie devote avoit empesché plusieurs hommes d'en faire leur profit, dautant qu'ilz n'estimoient pas dignes de la lecture d'un homme les advertissemens faitz pour une femme. J'admiray qu'il se treuvast des hommes qui, pour vouloir paroistre hommes, se montrassent en effect si peu hommes ; car je te laisse à penser, mon cher lecteur, si la devotion n'est pas esgalement pour les hommes comme pour les femmes, et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et reverence la seconde epistre de saint Jean, addressée à la sainte dame Electa, comme la troisieme, qu'il destine à Caïus ; et si mille et mille lettres ou excellens traités des anciens Peres de l'Eglise doivent estre tenus pour inutiles aux hommes, dautant qu'ilz sont addressés à des saintes femmes de ce tems-là. Mays outre cela, c'est l'ame qui aspire à la devotion que j'appelle Philothée ; et les hommes ont une ame aussi bien que les femmes.

Toutefois, pour imiter en cette occasion le grand Apostre, qui s'estimoit redevable à tous [1], j'ay changé d'adresse en ce traitté, et parle à Theotime. Que si d'adventure il se treuvoit

[1] Rom. I, 14.

des femmes (or cette impertinence seroit plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignemens qu'on fait à un homme, je les prie de croire que le Theotime auquel je parle est l'esprit humain qui desire faire progrés en la dilection sainte, esprit qui est esgalement és femmes comme és hommes.

Ce traitté est donc fait pour ayder l'ame desja devote à ce qu'elle se puisse avancer en son dessein, et pour cela il m'a esté force de dire plusieurs choses un peu moins conneuës au vulgaire, et qui par consequent sembleront plus obscures. Le fond de la science est tous-jours un peu plus malaysé à sonder, et se treuve peu de plongeons qui veuillent et sachent aller recueillir les perles et autres pierres precieuses dans les entrailles de l'Ocean. Mays si tu as le courage franc pour enfoncer cet escrit, il t'arrivera de vray comme aux plongeons, lesquelz, dit Pline, estans és plus profonds gouffres de la mer, y voyent clairement la lumiere du soleil; car tu treuveras és endroitz les plus malaysés de ces discours une bonne et amiable clarté. Et certes, comme je n'ay pas voulu suivre ceux qui mesprisent quelques livres qui traittent d'une certaine vie sureminente en perfection, aussi n'ay-je pas voulu parler de cette sureminence ; car ni je ne puis censurer les autheurs, ni authoriser les censeurs d'une doctrine que je n'enteus pas.

J'ay touché quantité de pointz de theologie, mays sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ay jadis appris és disputes, comme ce que l'attention au service des ames et l'emploitte de vingt-quatre années en la sainte predication m'ont fait penser estre plus convenable à la gloire de l'Evangile et de l'Eglise.

Au demeurant, quelques gens de marque de divers endroitz m'ont adverty que certains livretz ont esté publiés sous les

seules premieres lettres du nom de leurs autheurs, qui se treuvent les mesmes avec celles du mien ; qui a fait estimer à quelques-uns que ce fussent besoignes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuidoient que je me fusse detraqué de ma simplicité pour enfler mon stile de paroles pompeuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une eloquence altiere et empanachée. A cette cause, mon cher lecteur, je te diray que, comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pierres precieuses, ayans la veuë lassée à force de la tenir bandée sur les traitz deliés de leurs ouvrages, tiennent volontiers devant eux quelque belle emeraude, affin que la regardant de tems en tems ilz puissent recreer en son verd et remettre en nature leurs yeux allangouris : de mesme, en cette variété d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ay tous-jours des petitz projetz de quelque traitté de piété, que je regarde quand je puis, pour alleger et delasser mon esprit.

Mays je ne fay pas pourtant profession d'estre escrivain; car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs ne me le sçauroient permettre. Pour cela j'ay donc fort peu escrit, et beaucoup moins mis en lumière; et, pour suivre le conseil et la volonté de mes amis, je te diray que c'est, affin que tu n'attribues pas la loüange du travail d'autruy à celuy qui n'en merite point du sien propre.

Il y a dix-neuf ans que me treuvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Geneve, laquelle lors se convertissoit petit à petit à la foy catholique, le ministre adversaire de l'Eglise crioit partout que l'article catholique de la reelle presence du corps du Sauveur en l'eucharistie destruisoit le symbole et l'analogie de la foy (car il estoit bien-ayse de dire ce

mot d'analogie, non entendu par ses auditeurs, affin de paroistre fort sçavant), et sur cela les autres predicateurs catholiques avec lesquelz j'estois là, me chargerent d'escrire quelque chose en refutation de cette vanité; et je fis ce qui me sembla convenable, dressant une briefve meditation sur le symbole des Apostres pour confirmer la verité, et toutes les copies furent distribuées en ce diocese, où je n'en treuve plus aucune.

Peu apres, Son Altesse vint deça les montz, et treuvant les bailliages de Chablaix, Gaillard et Ternier, qui sont és environs de Geneve, à moitié disposés de recevoir la sainte religion catholique, qui en avoit esté arrachée par le malheur des guerres et revoltes il y avoit pres de soixante et dix ans, elle se resoulut d'en restablir l'exercice en toutes les paroisses, et d'abolir celuy de l'heresie. Et par ce que d'un costé il y avoit des grands empeschemens à ce bonheur, selon les considerations que l'on appelle raysons d'Estat, et que d'ailleurs plusieurs, non encor bien instruitz de la verité, resistoient à ce tant desirable restablissement, Son Altesse surmonta la premiere difficulté par la fermeté invincible de son zele à la sainte religion, et la seconde par une douceur et prudence extraordinaire ; car elle fit assembler les principaux et plus opiniastres, et les harengua avec une eloquence si amiablement pressante que presque tous, vaincus par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniastreté à ses pieds, et leurs ames entre les mains de la sainte Eglise.

Mays qu'il me soit loysible, mon cher lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut loüer beaucoup de riches actions de ce grand prince, entre lesquelles je voy la preuve de son indicible vaillance et science militaire, qu'il vient de

rendre maintenant admirée de toute l'Europe. Mays toutefois, quant à moy, je ne puis assés exalter le restablissement de la sainte religion en ces trois bailliages que je viens de nommer, y ayant veu tant de traitz de pieté assortis d'une si grande varieté d'actions de prudence, constance, magnanimité, justice et debonnaireté, qu'en cette seule petite piece il me sembloit de voir comme en un tableau raccourci tout ce qu'on louë és princes qui jadis ont le plus ardemment servi à la gloire de Dieu et de l'Eglise : le theatre estoit petit, mays les actions grandes. Et comme ce ancien ouvrier ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme comme il fut admiré d'avoir sçeu faire un navire d'yvoire, assorty de tout son equipage, en si petit volume que les aisles d'une abeille le couvroient tout : aussi estime-je plus ce que ce grand prince fit alors en ce petit coin de ses Estats que beaucoup d'actions de plus grand esclat, que plusieurs relevent jusques au ciel.

Or en cette occasion on replanta par toutes les avenuës et places publiques de ces quartiers-là les victorieuses enseignes de la croix ; et, par ce que peu auparavant on en avoit planté une fort solemnellement à Ennemasse pres Geneve, un certain ministre fit un petit traitté contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et veneneuse, à laquelle pour cela il fut trouvé bon que l'on respondist ; et Monseigneur Claude de Granier, mon predecesseur, duquel la memoire est en benediction, m'en imposa la charge, selon le pouvoir qu'il avoit sur moy, qui le regardois non seulement comme mon evesque, mays comme un saint serviteur de Dieu. Je fis donc cette response sous le tiltre de Défence de l'Estendart de la Croix, et la dediay à Son Altesse, partie pour luy tesmoigner ma tres-humble

sujettion, partie pour luy faire quelque remerciement du soin qu'elle avoit de l'Eglise en ces lieux-là.

Or depuis peu on a reimprimé cette Defence sous le tiltre prodigieux de la Panthalogie ou Thresor de la Croix, tiltre auquel jamais je ne pensay, comme en verité aussi ne suis-je pas homme d'estude, ni de loysir, ni de memoire pour pouvoir assembler tant de pieces de prix en un livre qu'il puisse porer le tiltre de Thresor ni de Panthalogie ; et ces frontispices insolens me sont en horreur :

> L'architecte est un sot, qui, privé de rayson,
> Fait le portail plus grand que toute la mayson.

On celebra l'an 1602 à Paris, où j'estois, les obseques de ce magnanime prince Philippe Emanuel de Lorraine, duc de Mercœur, lequel avoit fait tant de beaux exploitz contre le Turc en Ongrie que tout le Christianisme devoit conspirer à l'honneur de sa memoire. Mays sur tout Madame Marie de Luxembourg, sa vefve, fit de son costé tout ce que son courage et l'amour du defunct luy put suggerer pour solemniser ses funerailles ; et, par ce que mon pere, mon ayeul, mon bisayeul avoient esté nourris pages des tres-illustres et tres-excellens princes de Martigues ses pere et predecesseurs, elle me regarda comme serviteur hereditaire de sa maison, et me choisit pour faire la harangue funebre en cette si grande celebrité, où se treuverent non seulement plusieurs cardinaux et prelatz, mays quantité de princes, princesses, mareschaux de France, chevaliers de l'ordre, et mesme la cour de parlement en corps. Je fis donc cette orayson funebre, et la prononçay en cette si grande assemblée dans la grande eglise de Paris ; et par ce qu'elle contenoit un abregé veritable des faitz he-

roïques du prince defunct, je la fis volontier imprimer, puisque la princesse vefve le desiroit, et que son desir me devoit estre une loy. Or je dediay cette piece-là à Madame la duchesse de Vandosme, lors encor fille et toute jeune princesse, mays en laquelle on voyait desja fort connoissablement les traitz de cette excellente vertu et pieté qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si devote et pieuse mere.

A mesme que l'on imprimoit cette orayson, j'appris que j'avois esté fait evesque, si que je revins soudain icy pour estre consacré et commencer ma residence. Et d'abord on proposa la necessité qu'il y avoit d'avertir les confesseurs de quelques pointz d'importance, et pour cela j'escrivis vingt-cinq advertissemens, que je fis imprimer pour les faire courir plus aysément parmy ceux à qui je les addressois; mays depuis, ilz ont esté reimprimés en divers lieux.

Trois ou quatre ans apres, je mis en lumiere l'Introduction à la vie devote, pour les occasions et en la façon que j'ay remarqué en la preface d'icelle, dont je n'ay rien à te dire, mon cher lecteur, sinon que si ce livret a receu generalement un doux et gracieux accueil, voire mesme parmy les plus braves prelatz et docteurs de l'Eglise, il n'a pas pourtant esté exempt d'une rude censure de quelques uns, qui ne m'ont pas seulement blasmé, mays m'ont asprement baffoué en public de ce que je dis à Philothée que le bal est une action de soy-mesme indifferente, et qu'en recreation on peut dire des quolibetz; et moy, sachant la qualité de ces censeurs, je louë leur intention, que je pense avoir esté bonne. Mays j'eusse neantmoins desiré qu'il leur eust pleu de considerer que la premiere proposition est puisée de la commune et veritable

doctrine des plus sains et sçavans theologiens ; que j'escrivois pour les gens qui vivent emmi le monde et les cours ; qu'au partir de là, j'inculque soigneusement l'extreme peril qu'il y a és danses ; et que, quant à la seconde proposition avec le mot de quolibet, elle n'est pas de moy, mays de cet admirable roi saint Louys, docteur digne d'estre suivy en l'art de bien conduire les courtisans à la vie devote : car je croy que s'ilz eussent pris garde à cela, leur charité et discretion n'eust jamais permis à leur zele, pour vigoureux et austere qu'il eust esté, d'armer leur indignation contre moy.

Et sur ce propos, mon cher lecteur, je te conjure de m'estre doux et bonteux en la lecture de ce traitté. Que si tu treuves le style un peu (quoy que ce sera, je m'asseure, fort peu) different de celuy dont j'ay usé escrivant à Philothée, et tous deux grandement divers de celuy que j'ay employé en la Defence de la Croix, sache qu'en dix-neuf ans on apprend et desapprend beaucoup de choses ; que le langage de la guerre est autre que celuy de la paix ; et que l'on parle d'une façon aux jeusnes apprentis, et d'une autre sorte aux vieux compaignons.

Icy certes je parle pour les ames avancées en la devotion. Car il faut que je te die que nous avons en cette ville une congregation de filles et vefves qui, retirées du monde, vivent unanimement au service de Dieu sous la protection de sa tres-sainte Mere ; et comme leur pureté et pieté d'esprit m'a souvent donné des grandes consolations, aussi ay-je tasché de leur en rendre frequemment par la distribution de la sainte parole, que je leur ay annoncée tant en sermons publics qu'en colloques spirituelz, et presque tous-jours en la presence de plusieurs religieux et gens de grande devotion, dont il m'a fallu traitter maintefois des sentimens plus delicatz de la pieté,

passant au-delà de ce que j'avois dit à Philothée; et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant que je dois à cette benite assemblée, par ce que celle qui en est la Mere et y preside sachant que j'escrivois sur ce sujet, et que neantmoins malaysément pourrois-je tirer la besoigne au jour si Dieu ne m'aydoit fort specialement, et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer saintement de recueillir tous les petitz morceaux de loysir qu'elle estimoit pouvoir estre sauvés par-cy par-là de la presse de mes empeschemens, pour les employer à cecy; et par ce que cette ame m'est en la consideration que Dieu sçait, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion. Il y a voirement long tems que j'avois projetté d'escrire de l'amour sacré; mays ce projet n'estoit point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire, occasion que je te manifeste ainsy naïfvement tout à la bonne foy, à l'imitation des anciens, affin que tu saches que je n'escris que par rencontre et occurrence, et que tu me sois plus amiable. On disoit entre les payens que Phidias ne representoit jamais rien si parfaitement que les divinités, ni Appelles qu'Alexandre : on ne reüscit pas tous-jours esgalement; si je demeure court en ce traitté, mon cher lecteur, fay que ta bonté s'avance, et Dieu benira ta lecture.

A cette intention, j'ay dedié cette œuvre à la Mere de dilection et au Pere de l'amour cordial, comme j'avois dedié l'Introduction au divin Enfant, qui est le Sauveur des amans et l'amour des sauvés. Certes comme les femmes, tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aysément les enfans, leur choisissent ordinairement des parrains entre leurs amis de ce monde; mays quand leur foiblesse et indisposition rend leurs

enfantemens difficiles et perilleux, elles invoquent les saintz du ciel, et voüent de faire tenir leurs enfans par quelque pauvre, ou par quelque personne devote, au nom de saint Joseph, de saint François d'Assise, de saint François de Paule, de saint Nicolas, ou de quelque autre bienheureux qui puisse impetrer de Dieu le bon succès de leur grossesse et une naissance vitale pour l'enfant : de mesme, avant que je fusse evesque, me treuvant avec plus de loysir et moins d'apprehension pour escrire, je dediay les petitz ouvrages que je fis aux princes de la terre ; mays maintenant qu'accablé de ma charge j'ay mille difficultés d'escrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du ciel, affin qu'ilz m'obtiennent la lumiere requise, et que, si telle est la volonté divine, ces escritz ayent une naissance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsy Dieu te benisse, mon cher lecteur, et te face riche de son saint amour. Cependant je sousmetz tous-jours de tout mon cœur mes escritz, mes paroles et mes actions à la correction de la tres-sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, sachant qu'elle est « la colonne et fermeté de la verité [1], » dont elle ne peut ni faillir ni defaillir, et que nul ne peut avoir Dieu pour pere qui n'aura cette Eglise pour mere.

[1] Tim. III, 15.

A Neci, le jour des tres-amans apostres saint Pierre et saint Paul, 1616.

BENI SOIT DIEU.

TRAITTÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE PREMIER

CONTENANT UNE PREPARATION A TOUT LE TRAITTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'ame à la volonté.

L'union establie en la distinction fait l'ordre; l'ordre produit la convenance et la proportion; et la convenance, és choses entieres et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle, quand elle est composée de toutes ses parties tellement rangées en leurs ordres que leur distinction est reduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble pour ne faire qu'une seule armée. Affin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soient nettes, claires et bien distinguées, mays qu'elles soient alliées en telle sorte les unes aux autres qu'il s'en face une juste consonance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la distinction et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plus tost une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angelique saint Thomas apres le grand saint Denis, la beauté et la bonté, bien qu'elles ayent quelque convenance, ne sont pas neantmoins une mesme chose ; car le bien est ce qui plait à l'appetit et volonté, le beau ce qui plait à l'entendement et à la connoissance; ou, pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouïssance nous delecte, le beau ce dont la connoissance nous aggrée. Et c'est pourquoy jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle sinon aux objets des deux sens qui sont les plus connoissans et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la veuë et l'ouïe; si que nous ne disons pas : Voylà des belles odeurs ou des belles saveurs; mays nous disons bien : Voylà des belles voix et des belles couleurs.

Le beau donq estant appellé beau par ce que sa connoissance delecte, il faut que, outre l'union et la distinction, l'integrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ayt beaucoup de splendeur et clarté, affin qu'il soit connoissable et visible : les voix, pour estre belles, doivent estre claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs esclatantes et resplendissantes; l'obscurité, l'ombre, les tenebres sont laides et enlaidissent toutes choses, par ce qu'en icelles rien n'est connoissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance; qui a fait dire à saint Denis [1] que « Dieu, comme souveraine beauté, est autheur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grace qui est en toutes choses, faysant esclater, en forme de lumiere, les distributions et departemens de son rayon, par lesquelz toutes choses sont rendues belles, » voulant que pour establir la beauté il y eut la convenance, la clarté et la bonne grace.

Certes, Theotime, la beauté est sans effect, inutile, et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive et lui donne efficace; dont nous disons les couleurs estre vives, quand elles ont de l'esclat et du lustre.

[1] Ch. IV des Noms divins. (R.)

Mays quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grace, laquelle, outre la convenance des parties parfaites, qui fait la beauté, adjouste la convenance des mouvemens, gestes et actions, qui est comme l'ame et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsy en la souveraine beauté de nostre Dieu, nous reconnoissons l'union, ains l'unité de l'essence en la distinction des personnes avec une infinie clarté, jointe à la convenance incomprehensible de toutes les perfections des actions et mouvemens, comprises tres-souverainement, et par maniere de dire, jointes et adjoustées excellemment en la tres-unique et tres-simple perfection du pur acte divin, qui est Dieu mesme, immuable et invariable, ainsy que nous dirons ailleurs.

Dieu donc voulant rendre toutes choses bonnes et belles, a reduit la multitude et distinction d'icelles en une parfaite unité, et, pour ainsy dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faysant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à luy, qui est le souverain monarque. Il reduit tous les membres en un corps, sous un chef; de plusieurs personnes, il forme une famille; de plusieurs familles une ville; de plusieurs villes une province; de plusieurs provinces un royaume, et sousmet tout un royaume à un seul roy. Ainsy, Theotime, parmy l'innumerable multitude et varieté d'actions, mouvemens, sentimens, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a establi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se treuve en ce petit monde; et semble que Dieu ayt dit à la volonté ce que Pharao dit à Joseph : « Tu seras sur ma mayson; tout le peuple obeïra au commandement de ta bouche, sans ton commandement nul ne remuera [1]. » Mays cette domination de la volonté se pratique certes fort differemment.

[1] Gen. XLI, 40.

CHAPITRE II.

Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'ame.

Le pere de famille conduit sa femme, ses enfans et ses serviteurs par ses ordonnances et commandemens, ausquelz ilz sont obligés d'obeïr, bien qu'ilz puissent ne le faire pas ; que s'il a des serfs et esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ilz n'ont nul pouvoir de contredire ; mays ses chevaux, ses bœufs, ses muletz, il les manie par industrie, les liant, bridant, piquant, enfermant, laschant.

Certes la volonté gouverne la faculté de nostre mouvement exterieur comme un serf ou esclave ; car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empesche, jamais elle ne manque d'obeïr. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains, les pieds, les yeux et toutes les parties esquelles la puissance de ce mouvement se treuve, sans resistance, à nostre gré, et selon nostre volonté.

Mays quant à nos sens, et à la faculté de nourrir, croistre et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aysément ; ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si l'on appelle un esclave, il vient ; si on luy dit qu'il arreste, il arreste ; mays il ne faut pas attendre cette obeïssance d'un espervier ou faucon : qui le veut faire revenir, il luy faut monstrer le leurre ; qui le veut accoyser, il luy faut mettre le chaperon. On dit à un valet : Tournés à gauche ou à droite, et il le fait ; mays pour faire ainsy tourner un cheval, il se faut servir de la bride. Il ne faut pas, Theotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ni à nos oreilles de n'ouïr pas, ni à nos mains de ne toucher pas, ni à nostre estomach de ne digerer pas, ni à nos corps de ne croistre pas, ou de ne produire pas ; car toutes ces facultés n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obeïssance. Nul ne peut adjouster une coudée à sa sta-

ture[1]. Rachel vouloit et ne pouvoit concevoir[2]. Nous mangeons souvent sans estre nourris, ni prendre croissance. Qui veut chevir de ces facultés, il faut user d'industrie. Le medecin traittant un enfant de berceau, ne luy commande chose quelconque, mays il ordonne bien à la nourrice qu'elle luy face telle et telle chose; ou bien quelquefois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel medicament, dont la qualité se respandant dans le lait, et le lait dans le corps du petit enfant, la volonté du medecin reüssit en ce petit malade, qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas certes faire les ordonnances d'abstinence, sobrieté, continence, à l'estomach, au gosier, au ventre; mays il faut commander aux mains de ne point fournir à la bouche les viandes et breuvages qu'en telle et telle mesure; il faut oster ou donner à la faculté qui produit les objetz et sujetz, et les alimens qui la fortifient, selon que la rayson le requiert; il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chapperon naturel et les fermer, si on veut qu'ilz ne voyent pas : et avec ces artifices, on les reduira au point que la volonté desire. C'est ainsy, Theotime, que nostre Seigneur enseigne qu'il y a des eunuques qui sont telz pour le royaume des cieux[3], c'est à dire, qui ne sont pas eunuques d'impuissance naturelle, mays par l'industrie, de laquelle leur volonté se sert pour les retenir dans la sainte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas, qu'il ne regimbe pas : si vous desirés tout cela, levés-luy le ratelier; il ne luy faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Ouy mesme, la volonté a du pouvoir sur l'entendement et sur la memoire; car de plusieurs choses que l'entendement peut entendre, ou desquelles la memoire se peut ressouvenir, la volonté determine celles ausquelles elle veut que ces facultés s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se diver-

[1] Luc XII, 25. — [2] Gen. XXX, 1. — [3] Matth. XIX, 12.

tissent. Il est vray qu'elle ne les peut pas manier ni ranger si absolument comme elle fait les mains, les piedz ou la langue, à rayson des facultés sensitives, et notamment de la fantasie, qui n'obeïssent pas d'une obeïssance prompte et infaillible à la volonté, et desquelles puissances sensitives la memoire et l'entendement ont besoin pour operer ; mays toutefois la volonté les remue, les employe et applique selon qu'il luy plait, bien que non pas si fermement et invariablement que la fantasie variante et volage ne les divertisse maintefois, les distraysant ailleurs; de sorte que, comme l'Apostre s'escrie[1] : « Je fay, non le bien que je veux, mays le mal que je hay, » aussi nous sommes souvent contrains de nous plaindre dequoy nous pensons, non le bien que nous aymons, mays le mal que nous haïssons.

CHAPITRE III.

Comme la volonté gouverne l'appetit sensuel.

La volonté donques, Theotime, domine sur la memoire, l'entendement et la fantasie, non par force, mays par authorité; en sorte qu'elle n'est pas tous-jours infalliblement obeïe, non plus que le pere de famille ne l'est pas aussi tous-jours par ses enfans et serviteurs. Or c'en est de mesme de l'appetit sensuel, lequel, comme dit saint Augustin[2], est appellé convoitise en nous autres pecheurs, et demeure sujet à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mary ; par ce que, tout ainsy qu'il fut dit à la femme : « Tu te retourneras à ton mary, et il te maistrisera[3] », aussi fut-il dit à Caïn que son appetit se retourneroit à lui, et qu'il domineroit sur iceluy[4] ; et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se soumettre et s'assujettir à luy. « O homme ! dit

[1] Rom. VII, 15. — [2] L. XIV de Civ. c. 7, circa finem. — Aug., lib. XV de Civ., c. 7. (R.) — [3] Gen., III, 16. — [4] Gen., IV, 7.

saint Bernard [1], il est à ton pouvoir, si tu veux, de faire que ton ennemy soit ton serviteur, en sorte que toutes choses te reviennent à bien; ton appetit est sous toy, et tu le domineras. Ton ennemy peut exciter en toy le sentiment de la tentation; mais tu peux, si tu veux, ou donner, ou refuser le consentement. Si tu permetz à l'appetit de te porter au peché, alors tu seras sous iceluy, et il te maistrisera, par ce que quiconque fait le peché, il est serf du peché; mays avant que tu faces le peché, tandis que le peché n'est pas encor en ton consentement, mays seulement en ton sentiment, c'est dire, qu'il est encor en ton appetit, et non en ta volonté, ton appetit est sous toy, et tu le maistriseras.» Avant que l'empereur soit creé, il est sousmis aux electeurs, qui dominent sur luy, pouvans ou le choisir à la dignité imperiale, ou le rejetter; mays s'il est une fois esleu et eslevé par eux, ilz sont des-lors sous luy, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appetit, elle domine sur luy; mais apres le consentement, elle devient son esclave.

En somme, cet appetit sensuel est à la verité un sujet rebelle, seditieux, remuant, et faut confesser que nous ne le sçaurions tellement desfaire qu'il ne s'esleve, qu'il n'entreprenne, et qu'il n'assaille la rayson; mays pourtant la volonté est si forte au-dessus de luy que, si elle veut, elle peut le ravaler, rompre ses desseins, et le repousser, puisque c'est assés le repousser que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empescher la concupiscence de concevoir, mays ouy bien d'enfanter et de parfaire le peché.

Or cette convoitise, ou appetit sensuel, a douze mouvemens, par lesquelz, comme par autant de capitaines mutinés, il fait sa sedition en l'homme. Et par ce que pour l'ordinaire ilz troublent l'ame et agitent le corps, entant qu'ilz troublent l'ame on les appelle perturbations, entant qu'ilz inquietent le corps on les appelle passions, au rapport de saint Augustin.

[1] Serm. 4 de Quad.

Tous regardent le bien ou le mal, celuy-là pour l'acquerir, celuy-cy pour l'eviter. Si le bien est consideré en soy selon sa naturelle bonté, il excite l'amour, premiere et principale passion ; si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au desir; si, estant desiré, on estime de le pouvoir obtenir, on entre en esperance; si on pense de ne le pouvoir pas obtenir, on sent le desespoir ; mais quand on le possede comme present, il nous donne la joye.

Au contraire, si tost que nous connoissons le mal, nous le haïssons ; s'il est absent, nous le fuyons ; si nous pensons de ne pouvoir l'eviter, nous le craignons ; si nous estimons de le pouvoir eviter, nous nous enhardissons et encourageons ; mays si nous le sentons comme present, nous nous attristons; et lors l'ire et le courroux accourt soudain pour rejetter et repousser le mal, ou du moins s'en vanger : que si l'on ne peut, on demeure en tristesse ; mays si l'on l'a repoussé, ou que l'on se soit vangé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un playsir de triomphe ; car, comme la possession du bien resjouit le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles la volonté tient son empire, rejettant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empeschant leurs effetz, et au fin moins, leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire mesme à la longue abattues, allangories, efflanquées, reprimées, et sinon du tout mortes, au moins amorties, ou mortifiées.

Et c'est affin d'exercer nos volontés en la vertu et vaillance spirituelle que cette multitude de passions est laissée en nos ames, Theotime ; de sorte que les stoïciens, qui nierent qu'elles se treuvassent en l'homme sage, eurent grand tort, mays d'autant plus que ce qu'ilz nioient en paroles, ilz le pratiquoient en effet, au recit de saint Augustin, qui

raconte cette gracieuse histoire [1]. Aulus Gellius s'estant embarqué avec un fameux stoïcien, une grande tempeste survint, de laquelle le stoïcien estant effrayé, il commença à paslir, blesmir et trembler si sensiblement que tous ceux du vaisseau s'en apperceurent, et le remarquerent curieusement, quoy qu'ilz fussent és mesmes hazars avec luy. Cependant la mer en fin s'appayse, le danger passe, et l'asseurance redonnant à un chacun la liberté de causer, voire mesme de railler, un certain voluptueux asiatique, se moquant du stoïcien, luy reprochoit qu'il avoit eu peur, et qu'il estoit devenu have et pasle au danger, et que luy au contraire estoit demeuré ferme, sans effroy. A quoy le stoïcien repartit par le recit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avoit respondu à un homme qui, pour mesme sujet, l'avoit piqué d'un mesme reproche : Car, luy dit-il, toy tu as eu rayson de ne t'estre point soucié pour l'ame d'un meschant brouillon; mays moy j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'ame d'Aristippus; et le bon de l'histoire est, que Aulus Gellius, tesmoin oculaire, la recite : mays quant à la repartie qu'elle contient, le stoïcien qui la fit favorisa plus sa promptitude que sa cause, puisque, allegant un compaignon de sa crainte, il laissa preuvé par deux irreprochables tesmoins que les stoïciens estoyent touchés de la crainte, et de la crainte qui respand ses effetz és yeux, au visage, et en la contenance, et qui par consequent est une passion.

Grande folie de vouloir estre sage d'une sagesse impossible ! L'Eglise certes a condamné la folie de cette sagesse, que certains anachorettes presomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquelz toute l'Escriture, mays sur tout le grand Apostre, crie que nous avons une loy en nos corps qui repugne à la loy de nostre esprit [2]. « Entre nous autres chrestiens, dit le grand saint Augustin [3], selon les Escritures saintes et la doctrine saine, les citoyens de la sacrée cité

[1] Lib. de Civit. IX, c. 4. (R.) — [2] Rom. VII, 23. — [3] Lib. XIV de Civit. c. 9. (R.)

de Dieu, vivans selon Dieu, au pelerinage de ce monde, craignent, desirent, se deulent, et se resjouïssent ; » ouy mesme le roy souverain de cette cité a craint, desiré, s'est doulu et resjouy jusques à pleurer, blesmir, trembler, et suer le sang, bien qu'en luy ces mouvemens n'ont pas esté des passions pareilles aux nostres ; dont le grand saint Hierosme, et apres luy l'escole, ne les a pas osé nommer du nom de passions, pour la reverence de la personne en laquelle ilz estoient, ains du nom respectueux de propassions, pour tesmoigner que les mouvemens sensibles en nostre Seigneur y tenoient lieu de passion, bien qu'ilz ne fussent pas passions, d'autant qu'il ne patissoit ou souffroit chose quelconque de la part d'icelles, sinon ce que bon luy sembloit, et comme il luy playsoit, les gouvernant et maniant à son gré : ce que nous ne faysons pas nous autres pecheurs, qui souffrons et patissons ces mouvemens en desordre, contre nostre gré, avec un grand prejudice du bon estat et police de nos ames.

CHAPITRE IV.

Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que mesme il gouverne la volonté, bien que la volonté ayt aussi domination sur luy.

L'amour estant la premiere complaysance que nous avons au bien, ainsy que nous dirons tantost, certes il precede le desir ; et d'effet, qu'est-ce que lon desire, sinon ce que lon ayme ? il precede la delectation, car comme pourroit-on se resjouïr en la jouïssance d'une chose, si on ne l'aymoit pas ? il precede l'esperance, car on n'espere que le bien qu'on ayme ; il precede la hayne, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien, ains le mal n'est pas mal sinon par ce qu'il est contraire au bien : et c'en est de mesme, Theotime, de toutes autres passions ou

affections ; car elles proviennent toutes de l'amour, comme de leur source et racine.

C'est pourquoy, les autres passions et affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour duquel elles procedent est bon ou mauvais ; car il respand tellement ses qualités sur elles qu'elles ne semblent estre que le mesme amour. Saint Augustin[1], reduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boëce, Ciceron, Virgile, et la plus part de l'antiquité : « L'amour, dit-il, tendant à posseder ce qu'il ayme, s'appelle convoitise ou desir ; l'ayant et possedant, il s'appelle joye ; fuyant ce qui luy est contraire, il s'appelle crainte : que si cela luy arrive, et qu'il le sente, il s'appelle tristesse ; et partant ces passions sont mauvaises si l'amour est mauvais, bonnes s'il est bon. Les citoyens de la cité de Dieu craignent, desirent, se deulent, se resjouïssent ; et par ce que leur amour est droit, toutes ces affections sont aussi droites. La doctrine chrestienne assujettit l'esprit à Dieu, affin qu'il le guide et secoure ; et assujettit à l'esprit toutes ces passions, affin qu'il les bride et modere, en sorte qu'elles soient converties au service de la justice et vertu [2]. La droite volonté est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour mauvais ; » c'est à dire, en un mot, Theotime, que l'amour domine tellement en la volonté qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mary, et devient noble s'il est noble, reyne s'il est roy, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle espouse : s'il est charnel, elle est charnelle ; spirituelle, s'il est spirituel ; et toutes les affections de desir, de joye, d'esperance, de crainte, de tristesse, comme enfans nays du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par consequent leurs qualités de l'amour. Bref, Theotime, la volonté n'est esmeuë que par ses affections,

[1] Lib. XIV, c. 7 et 9 de Civit. (R.) — [2] *Ibid.*, lib. IX, c. 5. (R.)

entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et la premiere affection, donne le branle à tout le reste, et fait tous les autres mouvemens de l'ame.

Mays pour tout cela il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encor regente sur l'amour, d'autant que la volonté n'ayme qu'en voulant aymer, et, de plusieurs amours qui se presentent à elle, elle peut s'attacher à celuy que bon luy semble; autrement il n'y auroit point l'amour ni prohibé, ni commandé. Elle est donc maistresse sur les amours, comme une damoyselle sur les amans qui la recerchent, parmy lesquelz elle peut eslire celuy qu'elle veut. Mays tout ainsy qu'apres le mariage elle perd sa liberté, et de maistresse devient sujette à la puissance du mary, demeurant prise par celuy qu'elle a pris : de mesme la volonté, qui choisit l'amour à son gré, apres qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous luy ; et comme la femme demeure sujette au mary qu'elle a choisy tandis qu'il vit, et que s'il meurt elle reprend sa precedente liberté pour se remarier à un autre, ainsy pendant qu'un amour vit en la volonté il y regne, et elle demeure soumise à ses mouvemens ; que si cet amour vient à mourir, elle pourra par apres en reprendre un autre. Mays il y a une liberté en la volonté qui ne se treuve pas en la femme mariée, et c'est que la volonté peut rejetter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent desgouter, et prenant resolution de changer d'objet; car ainsy, pour faire vivre et regner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour propre, et si nous ne pouvons l'aneantir du tout, au moins nous l'affoiblissons, en sorte que, s'il vit en nous, il n'y regne plus : comme au contraire, nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adherer à celuy des creatures, qui est l'infame adultere que le celeste espoux reproche si souvent aux pecheurs.

CHAPITRE V.

Des affections de la volonté.

Il n'y a pas moins de mouvemens en l'appetit intellectuel ou raysonnable, qu'on appelle volonté, qu'il y en a en l'appetit sensible ou sensuel ; mays ceux-là sont ordinairement appellés affections, et ceux-cy passions. Les philosophes et payens ont aymé aucunement Dieu, leurs republiques, la vertu, les sciences; ilz ont haï le vice, esperé les honneurs, desesperé d'eviter la mort ou la calomnie, desiré de sçavoir, voire mesme d'estre bienheureux apres leur mort; se sont enhardis pour surmonter les difficultés qu'il y avoit au pourchas de la vertu; ont craint le blasme, ont fuï plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignés contre les tyrans, sans aucun propre interest. Or tous ces mouvemens estoyent en la partie raysonnable, puisque les sens, ni par consequent l'appetit sensuel, ne sont pas capables d'estre appliqués à ces objetz, et partant ces mouvemens estoient des affections de l'appetit intellectuel ou raysonnable, et non pas des passions de l'appetit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appetit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en mesme temps dans l'appetit raysonnable ou dans la volonté ! Le jeune homme duquel parle saint Hierosme[1], se coupant la langue à belles dentz, et la crachant sur le nez de cette maudite femme qui l'enflammoit à la volupté, ne tesmoignoit-il pas d'avoir en la volonté une extreme affection de desplaysir, contraire à la passion du playsir que par force on luy faysoit sentir en la convoitise et appetit sensuel? Combien de fois tremblons-nous de crainte entre les hazards ausquelz notre volonté nous porte et nous fait demeurer ! Combien de fois haïssons-nous les voluptés, esquelles nostre appetit sensuel se plait,

[1] In vita Pauli. (R.)

aymans les biens spirituelz, esquelz il se desplaist? En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair ; entre nostre homme exterieur, qui depend des sens, et l'homme interieur, qui depend de la rayson ; entre le vieil Adam, qui suit les appetitz de son Eve, ou de sa convoitise, et le nouvel Adam, qui seconde la sagesse celeste et la sainte rayson.

Les stoïciens, ainsy que saint Augustin le rapporte [1], nians que l'homme sage puisse avoir des passions, confessoient neantmoins, ce semble, qu'il avoit des affections, lesquelles ilz appeloient eüpathies et bonnes passions, ou bien, comme Ciceron, constances ; car ilz disoient que le sage ne convoitoit pas, mays vouloit ; qu'il n'avoit point de liesse, mays de joye ; qu'il n'avoit point de crainte, mays de prevoyance et precaution, en sorte qu'il n'estoit esmeu sinon pour la rayson et selon la rayson. Pour cela ilz nioyent sur tout que l'homme sage pust jamais avoir aucune tristesse, dautant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal à l'homme sage, puisque nul n'est jamais offensé que par soy-mesme, selon leur maxime. Et certes, Theotime, ilz n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eust des eüpathies et bonnes affections en la partie raysonnable de l'homme, mays ilz eurent tort de dire qu'il n'y avoit point de passions en la partie sensitive, et que la tristesse ne touchoit point le cœur de l'homme sage ; car, laissant à part que eux-mesmes en estoyent troublés, comme il a esté dit, se pourroit-il bien faire que la sagesse nous privast de la misericorde, qui est une vertueuse tristesse, laquelle arrive en nos cœurs pour nous porter au desir de delivrer le prochain du mal qu'il endure ? Aussi le plus homme de bien de tout le paganisme, Epictete, ne suivit pas cette erreur, que les passions ne s'eslevassent point en l'homme sage, ainsy que saint Augustin [2] atteste, lequel mesme monstre encore que la dissension des stoïciens avec les autres philosophes, en ce sujet, n'a pas

[1] Lib. XIV de Civit., c. 8. (R.) — [2] Lib. IX de Civit., c. 4 et 5. (R.)

esté qu'une pure dispute de paroles, et debat de langage.

Or ces affections que nous sentons en nostre partie raysonnable sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objetz plus ou moins relevés, et qu'elles se treuvent en un degré plus eminent de l'esprit. Car il y a des affections en nous qui procedent du discours que nous faysons selon l'experience des sens; il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences humaines; il y en a encor d'autres qui proviennent des discours faitz selon la foy; et en fin il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'ame fait à la verité et volonté de Dieu. Les premieres sont nommées affections naturelles; car qui est celuy qui ne desire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vestir et à la nourriture, les douces et aggreables conversations? Les secondes affections sont nommées raysonnables, dautant qu'elles sont toutes appuyées sur la connoissance spirituelle de la rayson, par laquelle nostre volonté est excitée à recercher la tranquillité du cœur, les vertuz morales, le vray honneur, la contemplation philosophique des choses eternelles. Les affections du troisieme rang se nomment chrestiennes, par ce qu'elles prennent leur naissance des discours tirés de la doctrine de nostre Seigneur, qui nous fait cherir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite, la gloire du paradis. Mays les affections du supreme degré sont nommées divines et surnaturelles, par ce que Dieu luymesme les respand en nos espritz, et qu'elles regardent et tendent en Dieu, sans l'entremise d'aucun discours, ni d'aucune lumiere naturelle, selon qu'il est aysé de concevoir par ce que nous dirons cy-apres des acquiescemens et sentimens qui se pratiquent au sanctuaire de l'ame. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois : l'amour de l'esprit envers les beautés des mysteres de la foy, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la tressainte et eternelle divinité.

CHAPITRE VI.

Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours.

La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain, mays elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est; or entre tous les amours celuy de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'authorité de commander inseparablement unie et propre à sa nature que, s'il n'est le maistre, il cesse d'estre et perit.

Ismaël ne fut point heritier avec Isaac son frere plus jeune; Esaü fut destiné au service de son frere puisné; Joseph fut adoré, non seulement par ses freres, mays aussi par son pere, et voire mesme par sa mere en la personne de Benjamin, ainsy qu'il l'avoit preveu és songes de sa jeunesse. Ce n'est certes pas sans mystere que les derniers entre ces freres emportent ainsy les advantages sur leurs aisnés. L'amour divin est voirement le puis-né entre toutes les affections du cœur humain; car, comme dit l'Apostre, « ce qui est animal, est premier, et le spirituel apres[1]; » mays ce puisné herite toute l'authorité, et l'amour propre, comme un autre Esaü, est destiné à son service; et non seulement tous les autres mouvemens de l'ame, comme ses freres, l'adorent et luy sont sousmis, mays aussi l'entendement et la volonté, qui luy tiennent lieu de pere et de mere. Tout est sujet à ce celeste amour, qui veut tous-jours estre ou roy ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne regne, ni regner si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph furent des enfans surnaturelz; car leurs meres, Sara, Rebecca et Rachel, estant steriles par nature, les conceurent par la grace de la bonté celeste: c'est pourquoy ilz furent establis maistres de leurs freres. Ainsy l'amour sacré est un enfant miraculeux, puisque la volonté

[1] I. Cor. XV, 46.

humaine ne le peut concevoir, si le saint Esprit ne le respand dans nos cœurs ; et, comme surnaturel, il doit presider et regner sur toutes les affections, voire mesme sur l'entendement et la volonté.

Et bien qu'il y ait d'autres mouvemens surnaturelz en l'ame, la crainte, la piété, la force, l'esperance, ainsy que Esaü et Benjamin furent enfans surnaturelz de Rachel et Rebecca, si est-ce que le divin amour est le maistre, l'heritier, et le superieur, comme estant filz de la promesse, puisque c'est en sa faveur que le ciel est promis à l'homme. Le salut est montré à la foy, il est preparé à l'esperance, mays il n'est donné qu'à la charité. La foy monstre le chemin de la terre promise, comme une colomne de nuée et de feu, c'est à dire, claire et obscure ; l'esperance nous nourrit de sa manne de suavité; mays la charité nous y introduit, comme l'arche de l'alliance, qui nous fait le passage au Jourdain, c'est à dire, au jugement, et qui demeurera au milieu du peuple en la terre celeste, promise aux vrays Israëlites, en laquelle ni la colomne de la foy ne sert plus de guide, ni on ne se repaist plus de la manne d'esperance.

Le saint amour fait son sejour sur la plus haute et relevée region de l'esprit, où il fait ses sacrifices et holocaustes à la divinité, ainsy qu'Abraham fit le sien, et que nostre Seigneur s'immola sur le coupeau du mont Calvaire, affin que d'un lieu si relevé il soit ouy et obeï par son peuple, c'est à dire, par toutes les facultés et affections de l'ame, qu'il gouverne avec une douceur nonpareille ; car l'amour n'a point de forçatz, ni d'esclaves, ains reduit toutes choses à son obeïssance avec une force si delicieuse que, comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aymable que sa force.

Les vertus sont en l'ame pour moderer ses mouvemens ; et la charité, comme premiere de toutes les vertus, les regit et tempere toutes, non seulement par ce que le premier en chaque espece des choses sert de regle et mesure à tout le

reste, mays aussi par ce que Dieu ayant creé l'homme à son image et semblance veut que, comme en luy, tout y soit ordonné par l'amour et pour l'amour.

CHAPITRE VII.

Description de l'amour en general.

La volonté a une si grande convenance avec le bien que, tout aussi tost qu'elle l'apperçoit, elle se tourne de son costé pour se complaire en iceluy, comme en son objet tres-aggreable, auquel elle est si estroittement alliée que mesme l'on ne peut declarer sa nature que par le rapport qu'elle a avec iceluy, non plus qu'on ne sçauroit monstrer la nature du bien que par l'alliance qu'il a avec la volonté. Car, je vous prie, Theotime, qu'est-ce que le bien, sinon ce que chacun veut? et qu'est-ce que la volonté, sinon la faculté qui porte et fait tendre au bien, ou à ce qu'elle estime tel?

La volonté donques appercevant et sentant le bien par l'entremise de l'entendement qui le luy represente, ressent à mesme tems une soudaine delectation et complaysance en ce rencontre, qui l'esmeut et incline doucement, mais puissamment, vers cet objet aymable, affin de s'unir à luy; et pour parvenir à cette union, elle luy fait cercher tous les moyens plus propres.

La volonté donc a une convenance tres-estroitte avec le bien; cette convenance produit la complaysance que la volonté ressent à sentir et appercevoir le bien; cette complaysance esmeut et pousse la volonté au bien; ce mouvement tend à l'union; et en fin, la volonté esmeuë et tendante à l'union cerche tous les moyens requis pour y parvenir.

Certes, à parler generalement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien; le pied en est la

complaysance; son tige, c'est le mouvement; les recerches, poursuites et autres efforts, en sont les branches; mays l'union et jouïssance en est le fruit. Ainsy l'amour semble estre composé de ces cinq principales parties, sous lesquelles une quantité d'autres petites pieces sont contenues, comme nous verrons à la suite de l'œuvre.

Considerons de grace, la pratique d'un amour insensible entre l'aymant et le fer ; car c'est la vraye image de l'amour sensible et volontaire, duquel nous parlons. Le fer donq a une telle convenance avec l'aymant qu'aussi tost qu'il en apperçoit la vertu, il se retourne devers luy; puis il commence soudain à se remuer et demener par des petitz tressaillemens, tesmoignant en cela la complaysance qu'il ressent, en suite de laquelle il s'advance et se porte vers l'aymant, cerchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec iceluy. Ne voylà pas toutes les parties d'un vif amour bien representées en ces choses inanimées?

Mays en fin pourtant, Theotime, la complaysance, et le mouvement ou escoulement de la volonté en la chose aymable, est, à proprement parler, l'amour; en sorte neantmoins que la complaysance ne soit que le commencement de l'amour, et le mouvement ou escoulement du cœur, qui s'en ensuit, soit le vray amour essentiel: si que l'un et l'autre peut estre voirement nommé amour, mays diversement; car, comme l'aube du jour peut estre appellée jour, aussi cette premiere complaysance du cœur en la chose aymée peut estre nommée amour, par ce que c'est le premier ressentiment de l'amour; mays comme le vray cœur du jour se prend dés la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraye essence de l'amour consiste au mouvement et escoulement du cœur, qui suit immediatement la complaysance, et se termine à l'union. Bref, la complaysance est le premier esbranlement ou la premiere esmotion que le bien fait en la volonté; et cette esmotion est suivie du mouvement et escoulement par

lequel la volonté s'avance et s'approche de la chose aymée, qui est le vray et propre amour. Disons ainsy : le bien empoigne, saysit et lie le cœur par la complaysance, mays par l'amour il le tire, conduit et ameine à soy ; par la complaysance il le fait sortir, mays par l'amour il luy fait faire le chemin et le voyage; la complaysance, c'est le reveil du cœur, mays l'amour en est l'action ; la complaysance le fait lever, mays l'amour le fait marcher; le cœur estend ses aisles par la complaysance, mays l'amour est son vol. L'amour donques, à parler distinctement et precisément, n'est autre chose que le mouvement, escoulement, et avancement du cœur envers le bien.

Plusieurs grandz personnages ont creu que l'amour n'estoit autre chose que la mesme complaysance, en quoy ilz ont eu beaucoup d'apparence de rayson ; car non seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaysance que le cœur ressent à la premiere rencontre du bien, et aboutit à une seconde complaysance qui revient au cœur par l'union à la chose aymée, mays, outre cela, il tient sa conservation de la complaysance, et ne peut vivre que par elle, qui est sa mere et sa nourrice : si que soudain que la complaysance cesse, l'amour cesse; et comme l'abeille, naissant dedans le miel se nourrit du miel, et ne vole que pour le miel, ainsy l'amour naist de la complaysance, se maintient par la complaysance, et tend à la complaysance. Le poidz des choses les esbranle, les meut et les arreste : c'est le poidz de la pierre qui luy donne l'esmotion et le bransle à la descente, soudain que les empeschemens luy sont ostés; c'est le mesme poidz qui luy fait continuer son mouvement en bas; et c'est en fin le mesme poidz encores qui la fait arrester et accoyser quand elle est arrivée en son lieu. Ainsy est-ce de la complaysance qui esbranle la volonté : c'est elle qui la meut, et c'est elle qui la fait reposer en la chose aymée, quand elle s'est unie à icelle. Ce mouvement d'amour estant

donques ainsy dependant de la complaysance en sa naissance, conservation et perfection, et se treuvant tous-jours inseparablement conjoint avec icelle, ce n'est pas merveille si ces grandz espritz ont estimé que l'amour et la complaysance fussent une mesme chose; bien qu'en verité, l'amour estant une vraye passion de l'ame, il ne peut estre la simple complaysance, mays faut qu'il soit le mouvement qui procede d'icelle.

Or ce mouvement causé par la complaysance dure jusqu'à l'union ou jouyssance. C'est pourquoy, quand il tend à un bien present, il ne fait autre chose que de pousser le cœur, le serrer, joindre et appliquer à la chose aymée, de laquelle par ce moyen il jouït; et lors on l'appelle amour de complaysance, par ce que soudain qu'il est nay de la premiere complaysance, il se termine à l'autre seconde qu'il reçoit en l'union de son objet present. Mays quand le bien devers lequel le cœur s'est retourné, incliné et esmeu, se treuve esloigné, absent ou futur, ou que l'union ne se peut pas encor faire si parfaitement qu'on pretend, alors le mouvement d'amour par lequel le cœur tend, s'avance, et aspire à cet objet absent, s'appelle proprement desir ; car le desir n'est autre chose que l'appetit, convoytise, ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que neantmoins nous pretendons d'avoir.

Il y a encor certains mouvemens d'amour par lesquelz nous desirons les choses que nous n'attendons ni pretendons nullement; comme quand nous disons: *Que ne suis-je maintenant en paradis! Je voudrois estre roy. Pleust à Dieu que je fusse plus jeune! A la mienne volonté que je n'eusse jamais peché!* et semblables choses. Or ce sont des desirs, mays desirs imparfaitz, lesquelz, ce me semble, à proprement parler, s'appellent souhaitz. Et de fait, telles affections ne s'expriment pas comme les desirs ; car quand nous exprimons nos vrais desirs, nous disons : *Je desire;* mays quand nous exprimons nos desirs imparfaitz, nous disons : *Je desi-*

rerois, ou : *Je voudrois*. Nous pouvons bien dire : *Je desirerois d'estre jeune*, mays nous ne dirons pas : *Je desire d'estre jeune*, puisque cela n'est pas possible ; et ce mouvement s'appelle souhait, ou, comme disent les scholastiques, velleïté, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir, lequel n'a point de suite, dautant que la volonté voyant qu'elle ne peut atteindre à cet objet, à cause de l'impossibilité ou de l'extreme difficulté, elle arreste son mouvement, et le termine en cette simple affection de souhait ; comme si elle disoit : Ce bien que je vois, et auquel je ne puis pretendre, m'est à la verité fort aggreable ; et bien que je ne le puis vouloir ni esperer, si est-ce que si je le pouvois vouloir ou desirer, je le desirerois et voudrois volontier.

Bref, ces souhaitz ou velleïtés ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeler amour de simple approbation, par ce que sans aucune pretention l'ame aggrée le bien qu'elle connoist, et ne le pouvant desirer en effet, elle proteste qu'elle le desireroit volontier, et que vrayement il est desirable.

Ce n'est encor pas tout, Theotime ; car il y a des desirs et souhaitz qui sont encor plus imparfaitz que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arresté par l'impossibilité ou extreme difficulté, mays par la seule incompatibilité qu'ilz ont avec des autres desirs ou vouloirs plus puissans : comme quand un malade desire de manger des potirons ou melons, et quoy qu'il en ayt à son commandement, il ne veut neantmoins pas en manger, par ce qu'il craint d'empirer son mal ; car qui ne void deux desirs en cet homme, l'un de manger des potirons, et l'autre de guerir ? mays par ce que celuy de guerir est plus grand, il estouffe et suffoque l'autre, l'empeschant de produire aucun effet. Jephté souhaitoit de conserver sa fille[1] ; mais par ce que cela estoit incompatible avec le desir d'observer son vœu, il

[1] Judi., XI, 35.

voulut ce qu'il ne souhaitoit pas, qui estoit de sacrifier sa fille, et souhaita ce qu'il ne voulut pas, qui estoit de conserver sa fille. Pilate et Herodes souhaitoient de delivrer, l'un le Sauveur[1], l'autre le Precurseur[2]; mays par ce que ces souhaitz estoient incompatibles, l'un avec le desir de complaire aux Juifs et à Cesar, l'autre à Herodias et à sa fille, ce furent des souhaitz vains et inutiles. Or à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaité sont moins aymables, les souhaitz sont plus imparfaitz, puisqu'ilz sont arrestés et comme estouffés par des si foibles contraires. Ainsy le souhait qu'Herodes eut de ne point faire mourir saint Jean fut plus imparfait que celuy que Pilate avoit de delivrer nostre Seigneur; car cettuy-cy craignoit la calomnie, et l'indignation du peuple et de Cesar; et celuy-là, de contrister une seule femme.

Et ces souhaitz qui sont arrestés, non point par l'impossibilité, mays par l'incompatibilité qu'ilz ont avec des plus puissans desirs, s'appellent voirement souhaitz et desirs, mays souhaitz vains, suffoqués et inutiles. Selon les souhaitz des choses impossibles, nous disons : *Je souhaite, mays je ne puis;* et selon les souhaitz des choses possibles, nous disons : *Je souhaite, mays je ne veux pas.*

CHAPITRE VIII.

Quelle est la convenance qui excite l'amour.

Nous disons que l'œil void, l'oreille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient, et la volonté ayme; mays nous sçavons bien toutesfois que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultés et differens organes, fait toute cette varieté d'operations. C'est donques aussi l'homme qui, par la faculté affective, que

[1] Joann. XIX 12. — [2] Matth. XIV, 9.

nous appellons volonté, tend et se complait au bien, et qui a cette grande convenance avec iceluy laquelle est la source et origine de l'amour. Or ceux-là n'ont pas bien rencontré qui ont creu que la ressemblance estoit la seule convenance qui produisoit l'amour. Car, qui ne sçait que les vieillards les plus sensés ayment tendrement et cherement les petitz enfans, et sont reciproquement aymés d'eux; que les sçavans ayment les ignorans, pourveu qu'ilz soient dociles, et les malades leurs medecins? Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'image d'amour qui se void és choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aymant? un aymant n'a-il pas plus de ressemblance avec un autre aymant ou avec une autre pierre qu'avec le fer, qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns, pour reduire toutes les convenances à la ressemblance, asseurent que le fer tire le fer et l'aymant tire l'aymant, si est-ce qu'ilz ne sçauroient rendre rayson pourquoy l'aymant tire plus puissamment le fer que le fer ne tire le fer mesme. Mays, je vous prie, quelle similitude y a-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge? et neantmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité nonpareille, et tesmoignent envers elle un amour insensible extraordinaire. Or il en est de mesme de l'amour humain; car il se prend quelquefois plus fortement entre des personnes de contraires qualités qu'entre celles qui sont fort semblables. La convenance donq qui cause l'amour ne consiste pas tous-jours en la ressemblance, mays en la proportion, rapport, ou correspondance de l'amant à la chose aymée. Car ainsy, ce n'est pas la ressemblance qui rend aymable le medecin au malade, ains la correspondance de la necessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le medecin ayme le malade, et le sçavant son apprentif, par ce qu'ilz peuvent exercer leurs facultés sur eux. Les vieillards ayment les enfans, non

point par sympathie, mays d'autant que l'extreme simplicité, foiblesse et tendreté des uns rehausse et fait mieux paroistre la prudence et asseurance des autres; et cette dissemblance est aggreable : au contraire, les petitz enfans ayment les vieillars par ce qu'ilz les voyent amusés et embesoignés d'eux, et que, par un sentiment secret, ilz connoissent qu'ilz ont besoin de leur conduite. Les accords de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent pour toutes ensemble faire un seul rencontre de proportion, comme la dissemblance des pierres precieuses et des fleurs fait l'aggreable composition de l'esmail et de la diapreure. Ainsy l'amour ne se fait pas tous-jours par la ressemblance et sympathie, ains par la correspondance et proportion, qui consiste en ce que, par l'union d'une chose à une autre, elles puissent recevoir mutuellement de la perfection et devenir meilleures. La teste certes ne ressemble pas au corps, ni la main au bras; mays neantmoins ces choses ont une si grande correspondance et joignent si proprement l'une à l'autre que, par leur mutuelle conjonction, elles s'entreperfectionnent excellemment. C'est pourquoy, si ces parties-là avoient chacune une ame distincte, elles s'entr'aymeroient parfaitement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble, mays pour la correspondance qu'elles ont à leur mutuelle perfection. En cette sorte les melancholiques et les joyeux, les aigres et les doux s'entr'ayment quelquesfois reciproquement pour les mutuelles impressions qu'ilz reçoivent les uns des autres, au moyen desquelles leurs humeurs sont mutuellement moderées.

Mays quand cette mutuelle correspondance est conjointe avec la ressemblance, l'amour sans doute s'engendre bien plus puissamment; car la similitude estant la vraye image de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance à mesme fin, il semble que ce soit plustost unité qu'union.

La convenance donc de l'amant à la chose aymée est la premiere source de l'amour, et cette convenance consiste en la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport qui rend les choses propres à s'unir pour s'entre-communiquer quelque perfection. Mays cecy s'entendra de mieux en mieux par le progres du discours.

CHAPITRE IX.

Que l'amour tend à l'union.

Le granà Salomon descrit d'un air delicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'ame devote en ce divin ouvrage que, pour son excellente suavité, on appelle le Cantique des Cantiques. Et pour nous eslever plus doucement à la consideration de cet amour spirituel, qui s'exerce entre Dieu et nous par la correspondance des mouvemens de nos cœurs avec les inspirations de sa divine Majesté, il employe une perpetuelle representation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergere. Or faysant parler l'espouse la premiere, comme par maniere d'une certaine surprise d'amour, il luy fait faire d'abord cet eslancement : « Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche! [1] » Voyés-vous, Theotime, comme l'ame, en la personne de cette bergere, ne pretend, par le premier souhait qu'elle exprime, qu'une chaste union avec son espoux, comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire et pour laquelle elle respire ; car, je vous prie, que veut dire autre chose ce premier souspir : « Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche! »

Le bayser, de tout tems, comme par instinct naturel, a esté employé pour representer l'amour parfait, c'est à dire l'union des cœurs, et non sans cause. Nous faysons sortir et paroistre nos passions et les mouvemens que nos ames ont

[1] Cant. Cant., I, 1.

communs avec les animaux en nos yeux, és sourcils, au front et en tout le reste du visage : « On connoist l'homme au visage, » dit l'Escriture[1] ; et Aristote rendant rayson de ce qu'à l'ordinaire on ne peint sinon la face des grands hommes : c'est d'autant, dit-il, que le visage montre qui nous sommes.

Mays pourtant, nous ne respandons nos discours ni les pensées qui procedent de la portion spirituelle de nos ames, que nous appellons rayson, et par laquelle nous sommes differens d'avec les animaux, sinon par nos paroles, et par consequent, par le moyen de la bouche : si que verser son ame, et respandre son cœur, n'est autre chose que parler : « Versés devant Dieu vos cœurs, » dit le Psalmiste[2], c'est à dire, exprimés et prononcés les affections de vostre cœur par paroles. Et la devote mere de Samuël, prononçant ses prieres, quoy que si bellement qu'à peyne voyoit-on le mouvement de ses levres · « J'ay respandu, dit-elle, mon ame devant Dieu.[3] » En cette sorte on applique une bouche à l'autre quand on se bayse, pour tesmoigner qu'on voudroit verser les ames l'une dedans l'autre reciproquement pour les unir d'une union parfaite ; et pour cela, en tout tems et entre les plus saintz hommes du monde, le bayser a esté le signe de l'amour et dilection : ainsi fut-il employé universellement entre tous les premiers chrestiens, comme le grand saint Paul tesmoigne quand il dit aux Romains et Corinthiens : « Salués-vous mutuellement les uns les autres par le saint bayser[4] » ; et comme plusieurs tesmoignent, Judas en la prise de nostre Seigneur employa le bayser pour le faire connoistre, par ce que ce divin Sauveur baysoit ordinairement ses disciples quand il les rencontroit ; et non seulement ses disciples, mays aussi les petitz enfans, qu'il prenoit amoureusement entre ses bras, comme il fit celui par la comparayson duquel il invita si solemnellement ses disciples à la

[1] Eccle. XIX, 26. — [2] Ps. LXI, 9. — [3] I Reg., I, 15. — [4] Rom. XVI, 16; I Cor. XVI, 20.

charité du prochain [1], que plusieurs estiment avoir esté saint Martial, comme l'evesque Jansenius [2] le rapporte.

Ainsy donc le bayser estant la vive marque de l'union des cœurs, l'espouse, qui ne pretend en toutes ses poursuites que d'estre unie avec son bienaymé : « Qu'il me bayse, dit-elle, d'un bayser de sa bouche ! » comme si elle s'escrioit : Tant de souspirs et de traitz enflammés, que mon amour jette incessamment, n'impetreront-ilz jamais ce que mon ame desire? Je cours : hé ! n'attaindray-je jamais au prix pour lequel je m'eslance, qui est d'estre unie cœur à cœur, esprit à esprit, avec mon Dieu, mon espoux, et ma vie? Quand sera-ce que je respandray mon ame dans son cœur, et qu'il versera son cœur dedans mon ame, et qu'ainsy heureusement unis, nous vivrons inseparables !

Quand l'Esprit divin veut exprimer un amour parfait, il employe presque tous-jours les paroles d'union et de conjonction. « En la multitude des croyans, dit saint Luc, il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame. [3] » Nostre Seigneur pria son pere pour tous les fidelles, « affin qu'ilz fussent tous une mesme chose. [4] » Saint Paul nous advertit que nous soyons « soigneux de conserver l'unité d'esprit par l'union de la paix [5]. » Ces unités de cœur, d'ame et d'esprit, signifient la perfection de l'amour, qui joint plusieurs ames en une. Ainsy est-il dit que « l'ame de Jonathas estoit collée à l'ame de David ; » c'est à dire, comme l'Escriture adjouste, « il ayma David comme son ame propre [6]. » Le grand Apostre de France, tant selon son sentiment que rapportant celuy de son Hierotée, escrit, je pense, cent fois en un seul chapitre des Noms divins, que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserrant, recueillant et rapportant les choses à l'unité. Saint Gregoire de Nazianze et saint Augustin disent que leurs

[1] Marc. IX, 35. — [2] Évêque de Gand, dans son Commentaire sur l'Evangile de saint Marc. (*Ca.*) — [3] Act. IV, 32. — [4] Joan. XVII, 2. — [5] Eph. IV, 3. — [6] I. Reg. XVIII, 1.

amis avec eux n'avoient qu'une ame; et Aristote, approuvant desja de son tems cette façon de parler : « Quand, dit-il, nous voulons exprimer combien nous aymons nos amis, nous disons : L'ame de celuy-ci et mon ame n'est qu'une » : la haine nous separe, et l'amour nous assemble. La fin donques de l'amour n'est autre chose que l'union de l'amant à la chose aymée.

CHAPITRE X.

Que l'union à laquelle l'amour pretend est spirituelle.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unions naturelles, comme celle de ressemblance, consanguinité, et de la cause avec son effet; et d'autres lesquelles n'estant pas naturelles peuvent estre dites volontaires, car bien qu'elles soient selon la nature, elles ne se font neantmoins que par nostre volonté : comme celle qui prend son origine des bienfaitz, qui unissent indubitablement celuy qui les reçoit à celuy qui les fait; celle de la conversation et compaignie, et autres semblables. Or quand l'union est naturelle, elle produit l'amour; et l'amour qu'elle produit nous porte à une nouvelle union volontaire, qui perfectionne la naturelle : ainsy le pere et le fils, la mere et la fille, ou deux freres, estans naturellement unis par la communication d'un mesme sang, sont excités par cette union à l'amour, et par l'amour sont portés à une union de volonté et d'esprit qui peut estre dite volontaire, d'autant qu'encor que son fondement soit naturel, son action neantmoins est deliberée; et en ces amours produitz par l'union naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'union mesme, par laquelle la nature prevenant la volonté, l'oblige d'appreuver, aymer et perfectionner l'union qu'elle a desja faite. Mays quant aux unions volontaires, elles sont posterieures à l'amour en effet, et causes neantmoins d'iceluy, comme sa

fin et pretention unique : en sorte que, comme l'amour tend à l'union, ainsy l'union estend bien souvent et aggrandit l'amour; car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroist l'amour; l'amour fait desirer l'union nuptiale, et cette union reciproquement conserve et dilate l'amour : si que il est vray en tous sens que l'amour tend à l'union.

Mays à quelle sorte d'union tend-il? N'avés-vous pas remarqué, Theotime, que l'espouse sacrée exprime son souhait d'estre unie avec son espoux par le bayser, et que le bayser represente l'union spirituelle, qui se fait par la reciproque communication des ames? Certes, c'est l'homme qui ayme, mays il ayme par la volonté, et partant la fin de son amour est de la nature de sa volonté ; mays sa volonté est spirituelle : c'est pourquoy l'union que son amour pretend est aussi spirituelle, d'autant plus que le cœur, siege et source de l'amour, non seulement ne seroit pas perfectionné par l'union qu'il auroit aux choses corporelles, mays en seroit avili.

Ce n'est pas, Theotime, qu'il n'y ait quelque sorte de passions en l'homme lesquelles, comme le guy vient sur les arbres par maniere d'excrement et de surcroissance, naissent aussi bien souvent parmy l'amour et autour de l'amour; mays neantmoins elles ne sont pas ni l'amour, ni partie de l'amour, ains sont des excremens et superfluités d'iceluy, lesquelles non seulement ne sont pas profitables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mays au contraire l'endommagent grandement, l'affoiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche, le ruinent tout à fait; de quoy voicy la rayson.

A mesure que nostre ame s'employe à plus d'opérations, ou de mesme sorte, ou de diverse sorte, elle les fait moins parfaitement et vigoureusement, par ce que estant finie, sa vertu d'agir l'est aussi, si que fournissant son activeté à di-

verses operations, il est force que chacune d'icelles en ait moins; ainsy les hommes attentifs à plusieurs choses le sont moins à chacune d'icelles : on ne sçauroit exactement considerer les traitz d'un visage par la veuë, et à mesme tems exactement escouter l'harmonie d'une excellente musique, ni en un mesme tems estre attentif à la figure et à la couleur; si nous sommes affectionnés à parler, nous ne sçaurions avoir attention à autre chose.

Ce n'est pas que je ne sache ce qu'on dit de Cesar, et que je ne croye ce que tant de grandz personnages ont asseuré d'Origene, que leur attention pouvoit à mesme tems s'appliquer à plusieurs objetz; mays pourtant chacun confesse qu'à mesure qu'ilz l'appliquoient à plus d'objetz, elle estoit moindre à chacun d'iceux. Il y a donc de la difference entre voir, ouïr, ou sçavoir plus, et voir, ouïr, ou sçavoir mieux; car qui void mieux void moins, et qui void plus ne void pas si bien. Il est rare que ceux qui sçavent beaucoup sachent bien ce qu'ilz sçavent, par ce que la vertu et force de l'entendement, espanchée en la connoissance de plusieurs choses, est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramassée à la consideration d'un seul objet. Quand donq l'ame employe sa vertu affective à diverses sortes d'operations amoureuses, il est force que son action ainsy divisée soit moins vigoureuse et parfaite. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses, les spirituelles, les raysonnables et les sensuelles : quand l'amour escoule sa force par toutes ces trois operations, il est sans doute plus estendu, mais moins tendu; et quand il ne s'escoule que par une sorte d'operations, il est plus tendu, quoy que moins estendu. Ne voyons-nous pas que le feu, symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un esclat prodigieux, qu'il feroit beaucoup moindre s'il avoit ouverture par deux ou par trois endroitz? Puis donc que l'amour est un acte de nostre volonté, qui le veut avoir non seulement noble et genereux,

mays fort vigoureux et actif, il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des operations spirituelles ; car qui voudroit l'appliquer aux operations de la partie sensible ou sensitive de nostre ame, il affoibliroit d'autant les operations intellectuelles, esquelles toutesfois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont reconnu qu'il y avoit deux sortes d'extases, dont l'une nous portoit au-dessus de nous-mesmes, et l'autre nous ravalloit au-dessous de nous-mesmes : comme s'ilz eussent voulu dire que l'homme estoit d'une nature moyenne entre les anges et les bestes, participant de la nature angelique en sa partie intellectuelle, et de la nature bestiale en sa partie sensitive; et que neantmoins il pouvoit, par l'exercice de sa vie et par un continuel soin de soy-mesme, s'oster et deloger de cette moyenne condition, d'autant que, s'appliquant et s'exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendoit plus semblable aux anges qu'il ne l'estoit aux bestes ; que s'il s'appliquoit beaucoup aux actions sensuelles, il descendoit de sa moyenne condition, et s'approchoit de celles des bestes ; et par ce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soy-mesme, de quel costé que l'on en sorte, on est vrayement en extase. Ceux donques qui, touchés des voluptés divines et intellectuelles, laissent ravir leur cœur aux sentimens d'icelles, sont voirement hors d'eux-mesmes, c'est à dire, au-dessus de la condition de leur nature, mays par une bienheureuse et desirable sortie, par laquelle entrans en un estat plus noble et relevé, ilz sont autant anges par l'operation de leur ame comme ilz sont hommes par la substance de leur nature, et doivent estre ditz ou anges humains, ou hommes angeliques. Au contraire, ceux qui, allechés des playsirs sensuelz, appliquent leurs ames à la jouïssance d'iceux, ilz descendent de leur moyenne condition à la plus basse des bestes brutes, et meritent autant d'estre appelés brutaux par leurs operations

comme ilz sont hommes par leur nature : malheureux en ce qu'ilz ne sortent hors d'eux-mesmes que pour entrer en une condition infiniment indigne de leur estat naturel.

Or, à mesure que l'extase est plus grande, ou au-dessus de nous, ou au-dessous de nous, plus elle empesche nostre ame de retourner à soy-mesme, et de faire les operations contraires à l'extase en laquelle elle est. Ainsy ces hommes angeliques, qui sont ravis en Dieu et aux choses celestes, perdent tout à fait, tandis que leur extase dure, l'usage et l'attention des sens, le mouvement et toutes actions exterieures, par ce que leur ame, pour appliquer sa vertu et activeté plus entierement et attentivement à ce divin object, la retire et ramasse de toutes ses autres facultés pour la contourner de ce costé-là ; et de mesme les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulierement quand c'est en celle du sens general, perdent tout à fait l'usage et l'attention de la rayson et de l'entendement, par ce que leur miserable ame, pour sentir plus entierement et attentivement l'objet brutal, se divertit des operations spirituelles pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales et brutales; imitans en cela mystiquement, les uns Helie ravi en haut sur le char enflammé entre les anges[1], et les autres Nabuchodonosor abruty et ravallé au rang des bestes farouches[2].

Maintenant je dis que quand l'ame pratique l'amour par les actions sensuelles, et qui la portent au-dessous de soy, il est impossible qu'elle n'affoiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour superieur; de sorte que tant s'en faut que l'amour vray et essentiel soit aydé et conservé par l'union à laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affoiblit, se dissipe, et perit par icelle. Les bœufs de Job labouroient la terre, tandis que les asnes inutiles paissoient autour d'eux[3], mangeans les pasturages deus aux bœufs qui travailloient. Tandis que la partie intellectuelle de nostre ame travaille à

[1] IV Reg. II, 11. — [2] Daniel. IV, 30. — [3] Job. I, 14.

l'amour honneste et vertueux sur quelque objet qui en est digne, il arrive souvent que les sens et facultés de la partie inferieure tendent à l'union qui leur est propre et leur sert de pasture, bien que l'union ne soit deuë qu'au cœur et à l'esprit, qui seul aussi peut produire le vray et substantiel amour.

Helisée, ayant guery Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent, et les meubles qu'il luy avoit offert; mays Giezy, cet infidele serviteur, courant apres iceluy, demanda et prit, outre le gré de son maistre, ce qu'il avoit refusé[1]. L'amour intellectuel et cordial, qui est certes, ou doit estre le maistre en nostre ame, refuse toutes sortes d'unions corporelles et sensuelles, et se contente en la simple bienveuillance; mays les puissances de la partie sensitive, qui sont ou doivent estre les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a esté refusé par la rayson, et, sans prendre permission d'icelle, s'avancent à vouloir faire leurs unions abjectes et serviles, deshonnorans, comme Giezy, la pureté de l'intention de leur maistre, qui est l'esprit; et à mesure que l'ame se convertit à telles unions grossieres et sensibles, elle se divertit de l'union delicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyés donc bien, Theotime, que ces unions qui regardent les complaysances et passions animales, non seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mays luy sont grandement nuisibles, et l'affoiblissent extremement[2]. Aussi quand l'inceste Amnon, qui pasmoit et perissoit d'amour pour Thamar, eut passé jusques aux unions sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial qu'onques plus il ne la peut voir, et la poussa indignement dehors, violant aussi cruellement le droit de l'amour comme il avoit violé impudemment celuy du sang.

[1] IV Reg. V, 16 et seq. — [2] II Reg. XIII, 1.

Le basilique, le romarin, la marjolaine, l'ysope, le cloux de giroffle, la canelle, la noix muscade, les citrons et le musc, mis ensemble et demeurans en corps, rendent voirement une odeur bien aggreable par le meslange de leur bonne senteur, mays non pas à beaucoup prés de ce que fait l'eau qui en est distillée, en laquelle les suavités de tous ces ingrediens, separées de leur corps, se meslent beaucoup plus excellemment, s'unissans en une tres-parfaite odeur, qui penetre bien plus l'odorat qu'elle ne feroit pas, si avec elle et son eau les corps des ingrediens se treuvoient conjointz et unis. Ainsy l'amour se peut bien treuver és unions des puissances sensuelles meslées avec les unions des puissances intellectuelles, mays non jamais si excellemment comme il fait lors que les seulz espritz et courages, separés de toutes affections corporelles, jointz ensemble, font l'amour pur et spirituel; car l'odeur des affections ainsy meslées est non seulement plus suave et meilleure, mays plus vive, plus active et plus solide.

Il est vray que plusieurs ayans l'esprit grossier, terrestre et vil, estiment la valeur de l'amour comme celle des pieces d'or, desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables ; car ainsy leur est-il advis que l'amour brutal soit plus fort, par ce qu'il est plus violent et turbulent; plus solide, par ce qu'il est grossier et terrestre; plus grand, par ce qu'il est plus sensible et farouche : mais, au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matiere est delicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne sçauroit mieux esteindre qu'en les deprimant et couvrant de terre; car de mesme, plus le sujet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses actions sont vives, subsistantes et permanentes; et ne sçauroit-on mieux ruiner l'amour que de l'abbaisser aux unions viles et terrestres. Il y a cette difference, comme dit saint Gregoire, entre les playsirs spirituelz et les corporelz, que les corporelz

donnent du desir avant qu'on les ait, et du degoust quand on les a; mays les spirituelz, au contraire, donnent du degoust avant qu'on les ait, et du playsir quand on les a; si que l'amour animal, qui pretend par l'union qu'il fait à la chose aymée de combler et perfectionner sa complaysance, treuvant qu'au contraire il la destruit, en la terminant, demeure grandement degousté de telle union : qui a fait dire au grand Philosophe que presque tout animal, apres la jouïssance de son plus ardent et pressant playsir corporel, demeuroit triste, morne et estonné, comme un marchand qui, ayant pensé gaigner beaucoup, se treuve trompé et engagé dans une rude perte; ou au contraire l'amour intellectuel, treuvant en l'union qu'il fait à son objet plus de contentement qu'il n'avoit esperé, y perfectionnant sa complaysance, il la continue en s'unissant, et s'unit tous-jours plus en la continuant.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a deux portions en l'ame, et comment.

Nous n'avons qu'une ame, Theotime, et laquelle est indivisible, mays en cette ame il y a divers degrés de perfection; car elle est vivante, sensible et raysonnable; et selon ces divers degrés, elle a aussi diversité de proprietés et inclinations, par lesquelles elle est portée à la fuite ou à l'union des choses. Car premierement, comme nous voyons que la vigne hayt, par maniere de dire, et fuit les choux, en sorte qu'ilz s'entrenuisent l'un à l'autre, et qu'au contraire elle se plait avec l'olivier, ainsy voyons-nous que naturellement il y a contrarieté entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeun fait mourir le serpent, et que au contraire l'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance, et se playsent l'un avec l'autre. Or cette inclination ne procede d'aucune connoissance que l'un ait de la

nuisance de son contraire, ou de l'utilité de celuy avec lequel il a convenance, ains seulement d'une proprieté occulte et secrette, qui produit cette contrarieté et antipathie insensible, comme aussi la complaysance et sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appetit sensitif, par le moyen duquel nous sommes portés à la recherche et à la fuite de plusieurs choses par la connoissance sensitive que nous en avons, tout ainsy comme les animaux, desquelz les uns appetent une chose, et les autres une autre, selon la connoissance qu'ilz ont qu'elle leur est convenable ou non; et en cet appetit reside, ou d'iceluy provient l'amour que nous appellons sensuel ou brutal, qui, à proprement parler, ne doit neantmoins pas estre appellé amour, ains simplement appetit.

En troisieme lieu, en tant que nous sommes raysonnables, nous avons une volonté, par laquelle nous sommes portés à la recherche du bien, selon que nous le connoissons ou jugeons estre tel par le discours. Or en nostre ame, en tant qu'elle est raysonnable, nous remarquons manifestement deux degrés de perfection, que le grand saint Augustin, et apres luy tous les docteurs, ont appellé deux portions de l'ame, l'inferieure et la superieure; desquelles celle-là est dite inferieure, qui discourt et fait ses consequences selon ce qu'elle apprend et experimente par les sens; et celle-là est dite superieure, qui discourt et fait ses consequences selon la connoissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'experience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit. Aussi cette portion superieure est appellée communement esprit et partie mentale de l'ame, comme l'inferieure est ordinairement appellée le sens, ou sentiment, et rayson humaine.

Or cette portion superieure peut discourir selon deux sortes de lumieres: ou bien selon la lumiere naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science; ou selon la lumiere surnaturelle, comme font les theologiens et chrestiens, entant qu'ilz etablissent leurs discours sur la

foy, et parole de Dieu revelée; et encor plus particulierement ceux desquelz l'esprit est conduit par des particulieres illustrations, inspirations et esmotions celestes. C'est ce que dit saint Augustin, que la superieure portion de l'ame est celle par laquelle nous adherons, et nous appliquons à l'obeïssance de la loy eternelle.

Jacob pressé de l'extreme necessité de sa famille, lascha son Benjamin pour estre mené par ses freres en Egypte : ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée asseure[1]; en quoy il tesmoigne deux volontés, l'une inferieure, par laquelle il se faschoit de l'envoyer, l'autre superieure, par laquelle il se resolut de l'envoyer; car le discours pour lequel il se faschoit de l'envoyer estoit fondé sur le playsir qu'il sentoit de l'avoir aupres de soy, et le desplaysir qui luy revenoit de la separation d'iceluy, qui sont des fondemens perceptibles et sensibles ; mays la resolution qu'il print de l'envoyer estoit fondée sur une rayson de l'estat de sa famille, pour la prevoyance de la necessité future et approchante. Abraham, selon l'inferieure portion de son ame, dit cette parole, qui tesmoigne quelque sorte de deffiance, quand l'ange luy annonça qu'il auroit un filz : « Pensés-vous qu'à un homme de cent ans puisse naistre un enfant?[2] » mays selon la superieure, « il creut en Dieu, et il luy fut imputé à justice[3]. » Selon la portion inferieure, il fut sans doute grandement troublé quand il luy fut enjoint de sacrifier son enfant; mays, selon la superieure, il se determina de le sacrifier courageusement.

Nous experimentons tous les jours d'avoir plusieurs volontés contraires. Un pere envoyant son filz ou en la cour, ou aux estudes, ne laisse pas de pleurer en le licenciant, tesmoignant qu'encor qu'il veuille selon la portion superieure le depart de cet enfant pour son avancement à la vertu, neantmoins selon l'inferieure il a de la repugnance à la separation; et

[1] Genes. XLIII, 6. — [2] Genes. XVII, 17. — [3] *Ibid.*, XV, 6.

quoy que une fille soit mariée au gré de son pere et de sa mere, si est-ce que prenant leur benediction elle excite les larmes; en sorte que, la volonté superieure acquiesçant à son depart, l'inferieure monstre de la resistance. Or ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ait dans l'homme deux ames ou deux natures, comme pensoient les Manicheens : non, dit saint Augustin, livre huitieme de ses Confessions, chapitre dixieme; ains la volonté allechée par divers attraitz, esmue par diverses raysons, semble estre divisée en soy-mesme, tandis qu'elle est tirée de deux costés, jusques à ce que prenant party selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre; car alors la plus puissante volonté surmonte, et gaignant le dessus, ne laisse à l'ame que le ressentiment du mal que le debat luy a fait, que nous appellons contre-cœur.

Mays l'exemple de nostre Sauveur est admirable pour ce sujet, et apres la consideration duquel il n'y a plus à douter de la distinction de la portion superieure et inferieure de l'ame. Car qui ne sçait entre les theologiens qu'il fut parfaitement glorieux dés l'instant de sa conception au ventre de la Vierge? et neantmoins il fut à mesme tems sujet aux tristesses, regretz et afflictions de cœur. Et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon le corps, ni mesme selon l'ame, en tant qu'elle estoit sensible, ou, qui est la mesme chose, selon le sens; car luy-mesme atteste qu'avant qu'il souffrit aucun tourment exterieur, ni mesme qu'il veid les bourreaux aupres de soy, son ame estoit triste jusques à la mort; en suite de quoy il fit la priere, que le calice de sa passion fut transporté de luy[1], c'est à dire, qu'il en fut exempt : en quoy il exprime manifestement le vouloir de la portion inferieure de son ame, laquelle discourant sur les tristes et angoisseux objets de la passion qui luy estoit preparée, et de laquelle la vive image estoit representée en son imagination, il en tira, par une consequence tres-raysonnable, la fuite et

[1] Matth., XXVI, 38.

esloignement d'iceux, dont il fait la demande à son Pere : par où lon remarque clairement que la portion inferieure de l'ame n'est pas la mesme chose que le degré sensitif d'icelle, ni la volonté inferieure une mesme chose avec l'appetit sensuel; car l'appetit sensuel, ni l'ame, selon son degré sensitif, ne sont pas capables de faire aucune demande ni priere, qui sont des actes de la faculté raysonnable ; et particulierement ilz ne sont pas capables de parler à Dieu, objet auquel les sens ne peuvent atteindre pour en donner la connaissance à l'appetit. Mays ce mesme Sauveur ayant fait cet exercice de la portion inferieure, et tesmoigné que, selon icelle et les considerations qu'elle faysoit, sa volonté inclinoit à la fuite des douleurs et des peines, il montra par apres qu'il avoit la portion superieure, par laquelle, adherant inviolablement à la volonté eternelle et au decret que le Pere celeste avoit fait, il accepte volontairement la mort, et nonobstant la respugnauce de la partie inferieure de la rayson, il dit : Ah! non, mon Pere, « que ma volonté ne soit pas faite, ains la vostre. [1] » Quand il dit « ma volonté », il parle de sa volonté selon la portion inferieure ; et d'autant qu'il dit cela volontairement, il monstre qu'il a une volonté superieure.

CHAPITRE XII.

Qu'en ces deux portions de l'ame, il y a quatre differens degrés de rayson.

Il y avoit trois parvis au temple de Salomon [2] : l'un estoit pour les gentils et estrangers qui, voulans recourir à Dieu, venoient adorer en Hierusalem ; le second estoit pour les Israëlites, hommes et femmes (car la separation des femmes ne fut pas faite par Salomon); le troisieme estoit pour les pretres et pour l'ordre levitique ; et en fin, outre tout cela, il y

[1] Luc, XXII, 42. — [2] III. Reg. VI, etc.

avoit le sanctuaire, ou mayson sacrée, en laquelle le seul grand prestre avoit accés une fois l'an. Nostre rayson, ou pour mieux dire, nostre ame, en tant qu'elle est raysonnable, est le vray temple du grand Dieu, lequel y reside plus particulierement. « Je te cherchois, dit saint Augustin, hors de moy, et je ne te trouvois point, par ce que tu estois en moy. » En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis, qui sont trois differens degrés de rayson : au premier nous discourons selon l'experience des sens; au second nous discourons selon les sciences humaines; au troisieme nous discourons selon la foy; et en fin, outre cela, il y a une certaine eminence et supreme pointe de la rayson et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumiere du discours, ni de la rayson, ains par une simple veuë de l'entendement, et un simple sentiment de la volonté, par lesquelz l'esprit acquiesce et se sousmet à la verité et à la volonté de Dieu.

Or cette extremité et cime de nostre ame, cette pointe supreme de nostre esprit, est naïvement bien representée par le sanctuaire ou maison sacrée. Car, 1. au sanctuaire il n'y avoit point de fenestre pour esclairer: en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2. Au sanctuaire, toute la lumiere y entroit par la porte : en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foy, laquelle produit, comme par maniere de rayons, la veuë et le sentiment de la beauté et bonté du bon playsir de Dieu. 3. Nul n'entroit dedans le sanctuaire que le grand-prestre : en cette pointe de l'ame le discours n'a point d'accés, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment que la volonté divine doit estre souverainement aymée, appreuvée et embrassée, non seulement en particulier pour quelque chose, mays en general pour toutes choses; et non seulement en general pour toutes choses, mays en particulier pour chaque chose. 4. Le grand prestre entrant dedans le sanctuaire obscurcissoit encor la lumiere qui entroit par la porte, jettant force parfums

dedans son encensoir, la fumée desquelz rebouchoit les rayons de la clarté que l'ouverture de la porte rendoit : et toute la veuë qui se fait en la supreme pointe de l'ame est en certaine façon obscurcie et couverte par les renoncemens et resignations que l'ame fait, ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la verité, et la verité de la bonté qui luy est presentée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer; de sorte que l'ame voudroit presque fermer les yeux soudain qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu, affin que, sans s'occuper davantage à la considerer, elle peut plus puissamment et parfaitement l'accepter, et par une complaysance absolue, s'unir infiniment et se soumettre à elle.

En fin, 5. au sanctuaire estoit l'arche de l'alliance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, estoient les tables de la loy, la manne dans une cruche d'or, et la verge d'Aaron, qui fleurit et fructifia en une nuit : et en cette supreme pointe de l'esprit se treuvent : 1. la lumiere de la foy, representée par la manne cachée dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons à la verité des mysteres que nous n'entendons pas; 2. l'utilité de l'esperance, representée par la verge fleurie et feconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point; 3. la suavité de la tressainte charité, representée és commandemens de Dieu, qu'elle comprend, par laquelle nous acquiesçons à l'union de nostre esprit avec celuy de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas.

Car, encor que la foy, l'esperance et la charité, respandent leur divin mouvement presque en toutes les facultés de l'ame, tant raysonnables que sensitives, les reduisant et assujettissant saintement sous leur juste authorité; si est-ce que leur speciale demeure, leur vray et naturel sejour, est en cette supreme pointe de l'ame, dés laquelle, comme une heureuse source d'eau vive, elles s'espanchent par divers surgeons et ruisseaux sur les parties et facultés inferieures.

De sorte, Theotime, qu'en la partie superieure de la rayson il y a deux degrés, en l'un desquelz se font les discours qui dependent de la foy et lumiere surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescemens de la foy, de l'esperance et de la charité. L'ame de saint Paul se sentit pressée de deux divers desirs, l'un desquelz fut d'estre desliée de son corps pour aller au ciel avec Jesus-Christ, et l'autre de demeurer en ce monde pour y servir à la conversion des peuples. L'un et l'autre desir estoit sans doute en la partie superieure, car ilz procedoient tous deux de la charité; mais la resolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple veuë, et un simple sentiment de la volonté du maistre, à laquelle la seule pointe de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au prejudice de tout ce que le discours pouvoit conclurre.

Mays si la foy, l'esperance et la charité se forment par ce saint acquiescement en la pointe de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inferieur se peuvent faire les discours qui dependent de la lumiere de la foy? Ainsy que nous voyons que les advocatz au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faitz et droitz des parties, et que le parlement ou senat resoult d'en-haut toutes les difficultés par un arrest, lequel estant prononcé, les advocatz et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifz que le parlement peut avoir eus : de mesme, Theotime, apres que les discours, et sur tout la grace de Dieu, ont persuadé à la pointe et supreme eminence de l'esprit d'acquiescer et former l'acte de la foy par maniere d'arrest, l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur cette mesme foy ja conceuë pour considerer les motifs et raysons d'icelle ; mais cependant les discours de theologie se font au parquet et barreau de la portion superieure de l'ame, et les acquiescemens en haut, au siege et tribunal de la pointe de l'esprit. Or, par ce que la connoissance de ces quatre divers degrés de la rayson est

grandement requise pour entendre tous les traittés des choses spirituelles, j'ay voulu l'expliquer assés amplement.

CHAPITRE XIII.

De la difference des amours.

1. On partage l'amour en deux especes, dont l'une est appellée amour de bienveuillance, et l'autre amour de convoitise. L'amour de convoitise est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le profit que nous en pretendons ; l'amour de bienveuillance est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le bien d'icelle ; car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveuillance envers une personne, que de luy vouloir du bien ?

2. Si celuy à qui nous voulons du bien l'a desja et le possede, alors nous le luy voulons par le playsir et contentement que nous avons de quoy il l'a et le possede ; et ainsy se forme l'amour de complaysance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté par lequel elle s'unit et joint au playsir, contentement, et bien d'autruy. Mays si celuy à qui nous voulons du bien ne l'a pas encor, nous le luy desirons ; et partant cet amour se nomme amour de desir.

3. Quand l'amour de bienveuillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aymée, il s'appelle amour de simple bienveuillance ; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or la mutuelle correspondance consiste en trois pointz : car il faut que les amis s'entr'ayment, sachent qu'ilz s'entr'ayment, et qu'ilz ayent communication, privauté et familiarité ensemble.

4. Si nous aymons simplement l'ami, sans le preferer aux autres, l'amitie est simple ; si nous le preferons, alors cette amitie s'appellera dilection, comme qui diroit, amour d'elec-

tion, par ce qu'entre plusieurs choses que nous aymons, nous choisissons celle-là pour la preferer.

5. Or quand par cette dilection nous ne preferons pas de beaucoup un ami aux autres, elle s'appelle simple dilection; mays quand, au contraire, nous preferons grandement et de beaucoup un ami aux autres de sa sorte, alors cette amitie s'appelle dilection d'excellence.

6. Que si l'estime et preference que nous faysons de l'ami, quoyqu'elle soit grande et n'en ait point d'egale, ne laisse pas neantmoins de pouvoir entrer en comparayson et proportion avec les autres, l'amitie s'appellera dilection eminente. Mais si l'eminence de cette amitie est hors de proportion et de comparayson au dessus de toute autre, alors elle sera ditte dilection incomparable, souveraine, sureminente, et en un mot, ce sera la charité, laquelle est deuë à un seul Dieu : et de fait, en nostre langage mesme, les motz de cher, cherement, encherir, representent une certaine estime, un prix, une valeur particuliere; de sorte que, comme le mot d'homme, parmy le peuple, est presque demeuré aux masles, comme au sexe plus excellent, et celuy d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet, ainsy le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la supreme et souveraine dilection.

CHAPITRE XIV.

Que la charité doit estre nommée amour.

Origene dit en quelque lieu [1] qu'à son advis l'Escriture divine, voulant empescher que le nom d'amour ne donnast quelque sujet de mauvaise pensée aux espritz infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a

[1] Homil. I. in Cant.

usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnestes. Au contraire, saint Augustin[1] ayant mieux consideré l'usage de la parole de Dieu, monstre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celuy de dilection, et que l'un et l'autre signifie par fois une affection sainte, et quelquefois aussi une passion depravée, alleguant à ces fins plusieurs passages de l'Escriture. Mays le grand saint Denis[2], comme excellent docteur de la proprieté des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour, enseignant que les theologiens, c'est à dire les apostres et premiers disciples d'iceux (car ce saint n'avoit point veu d'autres theologiens), pour desabuser le vulgaire et dompter la fantasie d'iceluy, qui prenoit le nom d'amour en sens profane et charnel, ilz l'ont plus volontier employé és choses divines que celuy de dilection ; et, quoyqu'ils estimassent que l'un et l'autre estoit pris pour une mesme chose, il a toutesfois semblé à quelques-uns d'entr'eux que le nom d'amour estoit plus propre et convenable à Dieu que celuy de dilection; si que le divin Ignace a escrit ces paroles : « Mon amour est crucifié. » Ainsy, comme ces anciens theologiens employoient le nom d'amour és choses divines, affin de luy oster l'odeur d'impureté, de laquelle il estoit suspect selon l'imagination du monde : de mesme, pour exprimer les affections humaines, ilz ont pris playsir d'user du nom de dilection, comme exempt du soupçon de deshonnesteté; dont quelqu'un d'entr'eux a dit, au rapport de saint Denys: « Ta dilection est entrée en mon ame, ainsy que la dilection des femmes. » En fin le nom d'amour represente plus de ferveur, d'efficace et d'activeté que celuy de dilection; de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour : «Clodius, dit leur grand orateur, me porte dilection, et pour le dire plus excellement, il m'ayme ; » et partant le nom d'amour, comme plus excellent, a esté justement donné à la charité, comme

[1] Lib. XIV de Civ., c. 7. — [2] Lib. de Div. nom., c. 4.

au principal et plus eminent de tous les amours : si que, pour toutes ces raysons, et par ce que je pretendois de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ay appellé ce petit ouvrage : Traitté de l'amour de Dieu.

CHAPITRE XV.

De la convenance qui est entre Dieu et l'homme.

Si tost que l'homme pense un peu attentivement à la divinité, il sent une certaine douce esmotion de cœur, qui tesmoigne que Dieu est Dieu du cœur humain; et jamais nostre entendement n'a tant de playsir qu'en cette pensée de la Divinité, de laquelle la moindre connoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses; comme le moindre raïon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune ou des estoiles, ains est plus lumineux que la lune et les estoiles ensemble. Que si quelque accident espouvante nostre cœur, soudain il recourt à la Divinité, advouant que quand tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en peril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garentir.

Ce playsir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la convenance qu'il y a entre cette divine bonté et nostre ame : convenance grande, mays secrette; convenance que chacun connoist, et que peu de gens entendent; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut bien penetrer. Nous sommes creés à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extreme convenance avec sa divine Majesté?

Nostre ame est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et veut librement, est capable de juger, discourir, sçavoir, et avoir des vertus; en quoy elle ressemble à Dieu. Elle

reside toute en tout son corps, et toute en chacune des parties d'iceluy, comme la Divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se connoist et s'ayme soy-mesme par des actes produitz et exprimés de son entendement et de sa volonté, qui procedans de l'entendement et de la volonté distingués l'un de l'autre, restent neantmoins et demeurent inseparablement unis en l'ame et és facultés desquelles ilz procedent. Ainsy le Filz procede du Pere, comme sa connoissance exprimée, et le saint Esprit, comme l'amour expiré et produit du Pere et du Filz, l'une et l'autre personne distinctes entre elles et d'avec le Pere, et neantmoins inseparables et unies, ains plus tost une mesme, seule, simple et tres-unique indivisible divinité.

Mays, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nonpareille entre Dieu et l'homme pour leur reciproque perfection : non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme, mais par ce que, comme l'homme ne peut estre perfectionné que par la divine bonté, aussi la divine bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy qu'à l'endroit de nostre humanité : l'une a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien, et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence qu'une liberale affluence : rien si aggreable à une liberale affluence qu'une necessiteuse indigence; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se repandre et communiquer est forte : plus l'indigent est necessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vuide de se remplir. C'est donc un doux et desirable rencontre que celuy de l'affluence et de l'indigence; et ne sçauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se respandre et communiquer, ou le bien defaillant et indigent à recevoir et tirer, si nostre Seigneur n'avoit dit que « c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir; » or où il y a plus de bonheur, il y a plus de satis-

faction ; la divine bonté a donc plus de playsir à donner ses graces que nous à les recevoir.

Les meres ont quelquefois leurs mammelles si fecondes et abondantes qu'elles ne peuvent durer sans les bailler à quelque enfant ; et bien que l'enfant succe le tetin avec grand'avidité, la nourrice le luy donne encor plus ardemment, l'enfant tettant, pressé de sa necessité, et la mere l'allaittant, pressée de sa fecondité.

L'Espouse sacrée avoit souhaité le saint bayser d'union : « O ! dit-elle, qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche ! » Mais y a-il assés de convenance, ô la bienaymée du bienaymé ! entre vous et l'espoux pour parvenir à l'union que vous desirés ? Ouy, dit-elle : donnés-le moy, ce bayser d'union, ô le cher amy de mon ame ! « car vous avés des mammelles meilleures que le vin, odorantes de parfums excellens.[1] » Le vin nouveau bouillonne et s'eschauffe en soymesme par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux ; mays vos mammelles sont encor meilleures : elles pressent vostre poitrine par des eslans continuelz, poussant leur lait qui redonde, comme requerant d'estre deschargées ; et pour attirer les enfans de vostre cœur à les venir tetter, elles respandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs des parfums. Ainsy, Theotime, nostre deffaillance a besoin de l'abondance divine par disette et necessité ; mais l'affluence divine n'a besoin de nostre indigence que par excellence de perfection et bonté : bonté qui neantmoins ne devient pas meilleure en se communiquant ; car elle n'acquiert rien en se respandant hors de soy : au contraire, elle donne ; mays nostre indigence demeureroit manquante et miserable, si l'abondance de la bonté ne la secouroit.

Nostre ame donques considerant que rien ne la contente parfaitement, et que sa capacité ne peut estre remplie par

[1] Cant. Cant. I, 1.

chose quelconque qui soit au monde; voyant que son entendement a une inclination infinie de sçavoir tous-jours davantage, et sa volonté un appetit insatiable d'aymer et treuver du bien, n'a-elle pas rayson d'exclamer : Ah! donques, je ne suis pas faite pour ce monde! Il y a quelque souverain bien duquel je depends, et quelque ouvrier infiny qui a imprimé en moy cet interminable desir de sçavoir, et cet appetit qui ne peut estre assouvi. C'est pourquoy il faut que je tende et m'estende vers luy, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI.

Que nous avons une inclination naturelle d'aymer Dieu sur toutes choses.

S'il se treuvoit des hommes qui fussent en l'integrité et droiture originelle en laquelle Adam se treuva lors de sa creation, bien que d'ailleurs ilz n'eussent aucune autre assistance de Dieu que celle qu'il donne à chaque creature affin qu'elle puisse faire les actions qui luy sont convenables; non seulement ilz auroient l'inclination d'aymer Dieu sur toutes choses, mays aussi ilz pourroient naturellement executer cette si juste inclination. Car, comme ce divin autheur et maistre de la nature coopere et preste sa main forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer, à la terre pour descendre en bas, et y demeurer quand elle y est: ainsy, ayant luy-mesme planté dans le cœur de l'homme une speciale inclination naturelle, non seulement d'aymer le bien en general, mays d'aymer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté, qui est meilleure et plus aymable que toutes choses, la suavité de sa providence souveraine requeroit qu'il contribuast aussi à ces bienheureux hommes que nous venons de dire, autant de secours qu'il seroit ne-

cessaire, affin que cette inclination fust pratiquée et effectuée. Et ce secours d'un costé seroit naturel, comme convenable à la nature, et tendant à l'amour de Dieu en tant qu'il est autheur et souverain maistre de la nature; et d'autre part il seroit surnaturel, par ce qu'il correspondroit, non à la nature simple de l'homme, mais à la nature ornée, enrichie et honnorée de la justice originelle, qui est une qualité surnaturelle, procedante d'une tres-speciale faveur de Dieu. Mays quant à l'amour sur toutes choses qui seroit pratiqué selon ce secours, il seroit appellé naturel, dautant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objetz et motifs, et cet amour dont nous parlons tendroit seulement à Dieu selon qu'il est reconneu autheur, seigneur, et souveraine fin de toute creature par la seule lumiere naturelle, et par consequent aymable et estimable sur toutes choses par inclination et propension naturelle.

Or, bien que l'estat de nostre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avoit en sa creation, et qu'au contraire nous soyons grandement depravés par le peché, si est-ce toutefois que la sainte inclination d'aymer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumiere naturelle par laquelle nous connoissons que sa souveraine bonté est aymable sur toutes choses; et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire mesme par le seul discours naturel, ne ressente un certain eslans d'amour que la secrette inclination de nostre nature suscite au fonds du cœur, par lequel, à la premiere apprehension de ce premier et souverain objet, la volonté est prevenue, et se sent excitée à se complaire en iceluy.

Entre les perdrix, il arrive souvent que les unes desrobent les œufs des autres affin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre meres, soit pour leur stupidité, qui leur fait mesconnoistre leurs œufs propres. Et voicy chose estrange,

mays neantmoins bien tesmoignée : car le perdreau qui aura esté esclos et nourry sous les aisles d'une perdrix estrangere, au premier reclam qu'il oyt de sa vraye mere, qui avoit pondu l'œuf duquel il est procedé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa premiere mere et se met à sa suitte, par la correspondance qu'il a avec sa premiere origine : correspondance toutesfois qui ne paroissoit point, ains fut demeurée secrette, cachée, et comme dormante au fonds de la nature, jusques à la rencontre de son objet, que soudain excitée et comme reveillée elle fait son coup, et pousse l'appetit du perdreau à son premier devoir. Il en est de mesme, Theotime, de nostre cœur ; car quoy que il soit couvé, nourry et eslevé emmi les choses corporelles, basses et transitoires, et par maniere de dire, sous les aisles de la nature, neantmoins au premier regard qu'il jette en Dieu, à la premiere connoissance qu'il en reçoit, la naturelle et premiere inclination d'aymer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se reveille en un instant, et à l'improuveu paroist, comme une estincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant nostre volonté lui donne un eslans de l'amour supreme, deu au souverain et premier principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII.

Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aymer Dieu sur toutes choses.

Les aigles ont un grand cœur et beaucoup de force à voler ; elles ont neantmoins incomparablement plus de veuë que de vol, et estendent beaucoup plus viste et plus loin leur regard que leurs aisles. Ainsy nos espritz, animés d'une sainte inclination naturelle envers la Divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement, pour voir combien

elle est aymable, que de force en la volonté pour l'aymer; car le peché a beaucoup plus debilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement; et la rebellion de l'appetit sensuel, que nous appellons concupiscence, trouble voirement l'entendement, mays c'est pourtant contre la volonté qu'il excite principalement la sedition et revolte : si que la pauvre volonté, desja toute infirme, estant agitée des continuelz assautz que la concupiscence luy livre, ne peut faire un si grand progrés en l'amour divin comme la rayson et inclination naturelle luy suggerent qu'elle devroit faire.

Helas! Theotime, quelz beaux tesmoignages, non seulement d'une grande connoissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers iceluy, ont esté laissés par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismegiste, Aristote, Hippocrate, Seneque, Epictete! Socrates, le plus loué d'entre eux, connoissoit clairement l'unité de Dieu, et avoit tant d'inclination à l'aymer que, comme saint Augustin tesmoigne [1], plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale pour autre occasion que pour espurer les espritz, affin qu'ilz peussent mieux contempler le souverain bien, qui est la tres-unique Divinité. Et quant à Platon, il se declare assés en la celebre definition de la philosophie et du philosophe, disant que philosopher n'est autre chose qu'aymer Dieu, et que le philosophe n'estoit autre que l'amateur de Dieu [2]. Que diray-je du grand Aristote, qui avec tant d'efficace appreuve l'unité de Dieu, et en a parlé si honnorablement en tant d'endroitz?

Mais, ô Dieu eternel! ces grands espritz, qui avoient tant de connoissance de la Divinité et tant de propension à l'aymer, ont tous manqué de force et de courage à la bien aymer. Par les creatures visibles ilz ont conneu « les choses invisibles de Dieu, voire mesme son eternelle vertu et divi-

[1] Lib. VIII de Civit. c. 3. — [2] Apud Aug., lib. VIII de Civit., c. 5.

nité, dit le grand Apostre ; de sorte qu'ilz sont inexcusables, d'autant qu'ayans conneu Dieu, ilz ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne luy ont pas fait action de graces. » Ilz l'ont certes aucunement glorifié, luy donnant des souverains titres d'honneur ; mays ilz ne l'ont pas glorifié comme il le failloit glorifier, c'est à dire, ilz ne l'ont pas glorifié sur toutes choses, n'ayans pas eu le courage de ruiner l'idolatrie; ains communiquans avec les idolatres, « retenans la verité qu'ilz connoissoient en injustice, » prisonniere dedans leurs cœurs, et preferans l'honneur et le vain repos de leurs vies à l'honneur qu'ilz devoient à Dieu, « ilz se sont esvanouis en leurs discours. [1] »

N'est-ce pas grand'pitié, Theotime, de voir Socrates, au recit de Platon, parler en mourant des dieux, comme s'il y en avoit plusieurs, luy qui sçavoit si bien qu'il n'y en avoit qu'un seul [2] ? N'est-ce pas chose deplorable que Platon ait ordonné que l'on sacrifie à plusieurs dieux, luy qui sçavoit si bien la verité de l'unité divine ? Et Mercure Trismegiste n'est-il pas lamentable, de lamenter et plaindre si laschement l'abolissement de l'idolatrie, luy qui en tant d'endroitz avoit parlé si dignement de la Divinité [3] ?

Mays sur tout j'admire le pauvre bon homme Epictete, duquel les propos et sentences sont si douces à lire en nostre langue, par la traduction que la docte et belle plume du R. P. D. Jean de saint François, provincial de la congregation des Feuillans és Gaules, a depuis peu exposée à nos yeux. Car quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler par fois de Dieu avec tant de goust, de sentiment et de zele, qu'on le prendroit pour un chrestien sortant de quelque sainte et profonde meditation, et neantmoins ailleurs, d'occasion en occasion, mentionner les dieux à la payenne! Hé! ce bon homme, qui connoissoit si bien

[1] Rom. I, 18. et seq. — [2] Aug., lib. VIII de Civit., c. 12. — [3] Vide Aug. lib. VIII de Civit., c. 23 et 24.

l'unité divine, et avoit tant de goust de la bonté d'icelle, pourquoy n'a-il pas eu la sainte jalousie de l'honneur divin, affin de ne point gauchir ni dissimuler en un sujet de si grande importance ?

En somme, Theotime, nostre chetive nature, navrée par le peché, fait comme les palmiers que nous avons de decà, qui font voirement certaines productions imparfaites, et comme des essais de leurs fruitz ; mais de porter des dattes entieres, meures et assaysonnées, cela est reservé pour des contrées plus chaudes. Car ainsy nostre cœur humain produit bien naturellement certains commencemens d'amour envers Dieu ; mays d'en venir jusques à l'aymer sur toutes choses, qui est la vraye maturité de l'amour deu à cette supreme bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animés et assistés de la grace celeste, et qui sont en l'estat de la sainte charité ; et ce petit amour imparfait, duquel la nature en elle-mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit, mais qui ne veut pas, un vouloir sterile, qui ne produit point de vrais effetz, un vouloir paralytique, qui voit la piscine salutaire du saint amour, mais qui n'a pas la force de s'y jetter ; et en fin, ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la genereuse vigueur requise pour en effet preferer Dieu à toutes choses : dont l'Apostre, parlant en la personne du pecheur, s'escrie [1] : « Le vouloir est bien en moy, mays je ne treuve pas le moyen de l'accomplir. »

CHAPITRE XVIII.

Que l'inclination naturelle que nous avons d'aymer Dieu n'est pas inutile.

Mais si nous ne pouvons pas naturellement aymer Dieu sur toutes choses, pourquoy donc avons-nous naturellement

[1] Rom., VII 18.

inclination à cela? la nature est-elle pas vaine de nous inciter à un amour qu'elle ne nous peut donner? pourquoy nous donne-elle la soif d'une eau si precieuse, puisqu'elle ne peut nous en abbreuver? Ha! Theotime, que Dieu nous a esté bon! La perfidie que nous avions commise en l'offensant meritoit certes qu'il nous privast de toutes les marques de sa bienveuillance, et de la faveur qu'il avoit exercée envers nostre nature lorsqu'il imprima sur elle la lumiere de son divin visage, et qu'il donna à nos cœurs l'allegresse[1] de se sentir enclins à l'amour de la divine bonté, affin que les anges voyans ce miserable homme eussent occasion de dire par compassion : « Est-ce là la creature de parfaite beauté, l'honneur de toute la terre[2]? »

Mays cette infinie debonnaireté ne sçeut onques estre si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains. Il veid que nous estions environnés de « chair, un vent qui se dissipe en courant, et qui ne revient plus[3] : » c'est pourquoy, selon les entrailles de sa misericorde, il ne nous voulut pas du tout ruiner, ni nous oster le signe de sa grace perdue, affin que le regardans, et sentans en nous cette alliance et propension à l'aymer, nous taschassions de ce faire, et que personne ne peut justement dire : « Qui nous monstrera le bien?[4] » Car encor que par la seule inclination naturelle nous ne puissions pas parvenir au bonheur d'aymer Dieu comme il faut, si est-ce que si nous l'employions fidellement, la douceur de la pieté divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant; que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité, jusques au souverain amour auquel nostre inclination naturelle nous pousse, puisque c'est chose certaine qu'à celuy qui est fidele en peu de chose, et qui fait ce qui est en son pouvoir, la be-

[1] Psal. IV, 7. — [2] Thren. II, 15. — [3] Psal. LXXVII, 39. — [4] Psal. IV, 7.

nignité divine ne desnie jamais son assistance pour l'avancer de plus en plus.

L'inclination donq d'aymer Dieu sur toutes choses, que nous avons par nature, ne demeure pas pour neant dans nos cœurs ; car quant à Dieu, il s'en sert comme d'une anse, pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soy ; et semble que par cette impression, la divine bonté tienne en quelque façon attachés nos cœurs, comme des petitz oyseaux, par un filet par lequel il nous puisse tirer quand il plait à sa misericorde d'avoir pitié de nous ; et quant à nous, elle nous est un indice et memorial de nostre premier principe et createur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret avertissement que nous appartenons à sa divine bonté : tout de mesme que les cerfs ausquelz les grands princes font quelquefois mettre des colliers avec leurs armoiries, bien que par apres ilz les font lascher et mettre en liberté dans les forestz, ne laissent pas d'estre reconneus par quiconque les rencontre, non seulement pour avoir une fois esté pris par le prince dont ilz portent les armes, mays aussi pour luy estre encor reservés ; car ainsy conneut-on l'extreme vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cens ans apres la mort de Cesar, par ce qu'on luy treuva un collier où estoit la devise de Cesar, et ces motz : *Cesar m'a lasché.*

Certes, l'honnorable inclination que Dieu a mise en nos ames fait connoistre à nos amis et à nos ennemis que, non seulement nous avons esté à nostre createur, mays encor que si bien il nous a laissés et laschés à la mercy de nostre franc arbitre, neantmoins nous luy appartenons, et il s'est reservé le droit de nous reprendre à soy, pour nous sauver, selon que sa sainte et suave providence le requerra. C'est pourquoy le grand prophete royal appelle cette inclination, non seulement lumiere, par ce qu'elle nous fait voir où

nous devons tendre, mays aussi joye [1] et allegresse, par ce qu'elle nous console en nostre egarement, nous donnant esperance que celuy qui nous a emprainte et laissée cette belle marque de nostre origine pretend encor et desire de nous y ramener et reduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre à sa divine bonté.

[1] Ps. IV, 7.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DE LA GENERATION ET NAISSANCE CELESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Que les perfections divines ne sont qu'une seule, mais infinie perfection.

Nous disons, quand le soleil à son lever est rouge, et que tost apres il devient noir, ou creux et enfoncé; ou bien, quand à son coucher il est blafastre, pasle, have, que c'est signe de pluye. Theotime, le soleil n'est ni rouge, ni noir, ni pasle, ni gris, ni verd : ce grand luminaire n'est point sujet à ces vicissitudes et changemens de couleurs, n'ayant pour toute couleur que sa tres-claire et perpetuelle lumière, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable; mais nous parlons de la sorte par ce qu'il nous semble estre tel, selon la varieté des vapeurs qui sont entre luy et nos yeux, lesquelles le font paroistre de diverses façons.

Or nous devisons ainsy de Dieu, non tant selon ce qu'il est en luy-mesme comme selon ses œuvres, par l'entremise desquelles nous le contemplons; car sur nos diverses considerations nous le nommons differemment, comme s'il avoit une grande multitude de differentes excellences et perfections. Si nous le regardons entant qu'il punit les meschans, nous le nommons juste; entant qu'il delivre le pecheur de sa misere, nous le preschons misericordieux; entant qu'il a creé toutes choses et fait plusieurs miracles, nous l'appel-

lons tout-puissant; entant qu'il pratique exactement ses promesses, nous le publions véritable; entant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appellons tout sage; et ainsy consecutivement, selon la varieté de ses œuvres, nous lui attribuons une grande diversité de perfections. Mays cependant en Dieu il n'y a ni varieté, ni difference quelconque de perfections, ains il est luy-mesme une tres-seule, tres-simple, et tres-uniquement unique perfection; car tout ce qui est en lui n'est que luy-mesme, et toutes les excellences que nous disons estre en luy en une si grande diversité, elles y sont en une tres-simple et tres-pure unité. Et comme le soleil n'a aucune de toutes les couleurs que nous lui attribuons, ains une seule tres-claire lumiere qui est par dessus toute couleur, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs; aussi en Dieu il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule tres-pure excellence, qui est au dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfait. Or de nommer parfaitement cette supreme excellence, laquelle en sa tres-singulière unité comprend, ains surmonte toutes excellences, cela n'est pas au pouvoir de la creature, ni humaine, ni angelique; car, comme il est dit en l'Apocalypse [1], nostre Seigneur « a un nom que personne ne sçait que luy-mesme, » par ce que luy seul connoissant parfaitement son infinie perfection, luy seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné : dont les anciens ont dit que nul n'estoit vray theologien que Dieu, d'autant que nul ne peut connoistre totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ni par consequent la representer par paroles, sinon luy-mesme. Et pour cela, Dieu respondant par l'ange au pere de Sanson, qui lui demandoit son nom : « Pourquoy demandes-tu mon nom, dit-il, qui est admirable? [2] » comme s'il vouloit dire : mon nom peut estre admiré, mais non pas prononcé par les creatures; il doit

[1] Apoc. XIX, 12. — Judic. XIII, 18.

estre adoré, mays il ne peut estre compris que par moy, qui seul sçay proferer le propre nom par lequel au vray et naïvement j'exprime mon excellence. Nostre esprit est trop foible pour former une pensée qui puisse representer une excellence tant immense, laquelle comprenant en sa tres-simple et tres-unique perfection, distinctement et parfaitement, toutes autres perfections en une façon infiniment excellente et eminente, que nostre esprit ne peut penser, nous sommes forcés, pour parler aucunement de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vray, juste, saint, infiny, immortel, invisible; et certes nous parlons veritablement : Dieu est tout cela ensemble, par ce qu'il est plus que tout cela, c'est à dire, il l'est en une sorte si pure, si excellente et si relevée, qu'en une tres-simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

Ainsy la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les autres viandes [1], on eut pu dire qu'elle avoit le goust du citron, du melon, du raysin, de la prune et de la poire; mais on eut encor plus veritablement dit qu'elle n'avoit pas tous ces goustz, ains un seul goust, qui estoit le sien propre, lequel neantmoins contenoit en son unité tout ce qui pouvoit estre d'aggreable et desirable en toute la diversité des autres goustz : comme l'herbe dodecatheos, laquelle, ce dit Pline, guerissant de toutes maladies, n'est ni reübarbe, ni sené, ni rose, ni betoine, ni buglosse, ains un seul simple, qui, en l'unique simplicité de sa proprieté, a autant de force que tous les autres medicamens ensemble. O abysme des perfections divines! que vous estes admirable de posseder en une seule perfection l'excellence de toute perfection en une façon si excellente que nul ne la peut comprendre, sinon vous-mesme!

« Nous en dirons beaucoup de choses, dit l'Escriture [2], et

[1] Sap. XVI, 20. — [2] Eccli. XLIII 29.

demeurerons courtz en paroles : la somme de tous discours, c'est qu'il est toutes choses. Si nous le glorifions, à quoy nous servira cela? car le Tout-Puissant est sur toutes ses œuvres. Benissans le Seigneur, exaltés-le tant que vous pourrés; car il surpasse toute louange : or, en l'exaltant, reprenés vos forces, mays ne vous lassés pas pourtant; car jamais vous ne le comprendrés. » Non, Theotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme dit saint Jean [1], « il est plus grand que nostre cœur. » Mays pourtant « que tout esprit loüe le Seigneur [2], » le nommant de tous les noms les plus eminens qui se pourront treuver; et, pour la plus grande loüange que nous luy puissions rendre, confessons qu'il ne peut jamais estre assés loué; et, pour le plus excellent nom que nous luy puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom, et que nous ne pouvons le dignement nommer.

CHAPITRE II.

Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte, qui est sa propre divinité.

Nous avons une grande diversité de facultés et habitudes, qui produisent aussi une grande varieté d'actions, et ces actions une multitude nonpareille d'ouvrages. Car ainsy sont diverses les facultés de voir, d'ouïr, de gouster, toucher, se mouvoir, se nourrir, entendre, vouloir; et les habitudes de parler, marcher, jouer, chanter, coudre, sauter, nager; comme aussi les actions et les œuvres qui proviennent de ces facultés et habitudes sont grandement differentes.

Mays il n'en est pas de mesme en Dieu; car il n'y a en luy qu'une tres-simple infinie perfection, et en cette perfection qu'un seul tres-unique et tres-pur acte; ains, pour parler plus saintement et sagement, Dieu est une seule, tres-souverainement unique, et tres-uniquement souveraine perfection,

[1] I. Joan. III, 20. — [2] Ps. CL, 6.

et cette perfection est un seul acte tres-purement simple, et tres-simplement pur, lequel n'estant autre chose que la propre essence divine, il est par consequent tous-jours permanent et eternel. Et neantmoins, chetives creatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu comme s'il en faysoit tous les jours grande quantité et en grande varieté, bien que nous sachions le contraire. Mays nous sommes forcés à cela, Theotime, par nostre imbecillité ; car nous ne sçavons parler sinon selon que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoustumé de se passer parmy nous; or, d'autant qu'és choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrages que par diversité d'actions, quand nous voyons tant de besoignes differentes, une si grande varieté de productions, et cette multitude innumerable des exploitz de la puissance divine, il nous semble d'abord que cette diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de differentz effetz, et nous en parlons tout de mesme, pour parler plus à nostre ayse, selon nostre pratique ordinaire et la coustume que nous avons d'entendre les choses. Et si en cela nous n'offensons pas la verité ; car encor qu'en Dieu il n'y ait pas multitude d'actions, ains un seul acte qui est la divinité mesme, cet acte toutefois est si parfait qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes qui sembleroient estre requis pour toute la diversité des effets que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et, en vertu d'iceluy, en un moment furent faitz le soleil, la lune, et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs differences en clarté, en mouvement, en influences.

> Il dit, et soudain furent faitz,
> Tous ces ouvrages si parfaitz [1].

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oiseaux, et la mer de

[1] Ps. CXLVIII, 5.

poissons, fit esclorre de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons. Car, encor que l'historien sacré, s'accommodant à nostre façon d'entendre, raconte que Dieu repeta souvent cette toute-puissante parole : *Soit fait* [1], és journées de la creation du monde, neantmoins, à proprement parler, cette parole fut tres-unique : si que David l'appela un souffle ou aspiration de la bouche divine [2], c'est à dire un seul trait de son infinie volonté, lequel respand si puissamment sa vertu en la varieté des choses creées que, pour cela, nous le concevons comme s'il estoit multiplié et diversifié en autant de differences comme il y en a en ces effetz, quoy qu'en verité il soit tres-unique et tres-simple. Ainsy saint Chrysostome remarque que ce que Moyse a dit en plusieurs paroles, descrivant la creation du monde, le glorieux saint Jean l'a exprimé en un seul mot, disant que *par le Verbe,* c'est à dire, par cette parole eternelle, qui est le Filz de Dieu, *tout a esté fait* [3].

Cette parole donq, Theotime, estant tres simple et tres unique, produit toute la distinction des choses ; estant invariable, produit tous les bons changemens; et en fin, estant permanente en son eternité, elle donne succession, vicissitude, ordre, rang et sayson à toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un costé, un peintre qui fait l'image de la naissance du Sauveur (et j'escris cecy és jours dediés à ce saint mystere), il donnera sans doute mille et mille traitz de pinceau, et mettra non seulement des jours, mays des semaines et des mois à façonner ce tableau, selon la varieté des personnages et autres choses qu'il y veut representer; mays d'autre costé voyons un imprimeur d'images, qui, ayant mis sa feuille sur la planche taillée du mesme mystere de la nativité, ne donnera qu'un seul coup de presse : en ce seul coup, Theotime, il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son image, laquelle en belle taille douce repre-

[1] Genes. I. — [2] Ps. XXXII, 6. — [3] Joan. I, 3.

sentera tres-aggreablement tout ce qui a deu estre imaginé selon l'histoire sacrée; et bien qu'il n'ait fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutesfois portera grande quantité de personnages et d'autres choses differentes bien distinguées, chacune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion; et qui ne sçauroit pas le secret, il seroit tout estonné de voir sortir d'un seul acte une si grande varieté d'effetz. Ainsy, Theotime, la nature, comme le peintre, multiplie et diversifie ses actes à mesure que ses besoignes sont differentes, et luy faut un grand tems pour faire des grands effetz; mays Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'estre à toute la diversité des creatures qui ont esté, sont et seront, par un seul trait de sa toute-puissante volonté, tirant de son idée, comme de dessus une planche bien taillée, cette admirable difference de personnes et d'autres choses qui s'entresuyvent és saysons, és âges, és siecles, chacune en son ordre, selon qu'elles devoient estre, cette souveraine unité de l'acte divin estant opposée à la confusion et au desordre, et non à la distinction ou varieté, qu'elle employe au contraire pour en composer la beauté, reduisant toutes les differences et diversités à la proportion, et la proportion à l'ordre, et l'ordre à l'unité du monde, qui comprend toutes choses creées, tant visibles qu'invisibles, lesquelles toutes ensemble s'appellent univers, peut-estre par ce que toute leur diversité se reduit en unité comme qui diroit, unidivers, c'est à dire, unique et divers, unique avec diversité, et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout, et sa permanente eternité donne vicissitude à toutes choses, par ce que la perfection de cette unité estant sur toute difference et varieté, elle a de quoy fournir l'estre à toute la diversité des perfections creées, et a la force de les produire. En signe de quoy, l'Escriture nous ayant rapporté [1] que Dieu au commencement dit : Soyent faitz les luminaires au fir-

[1] Genes. I, 14.

mament du ciel, et qu'ilz separent le jour de la nuit, et qu'ilz soient en signes, en tems, et jours et années,» nous voyons encor maintenant cette perpetuelle revolution et entresuite de tems et de saysons, qui durera jusques à la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

Un mot de ses commandemens
Suffit à tous ces mouvemens[1],

aussi le seul eternel vouloir de sa divine Majesté estend sa force de siecle en siecle, et jusques aux siecles des siecles, pour tout ce qui a esté, qui est, et qui sera eternellement, sans que chose quelconque ait estre que par ce seul tres-unique, tres-simple et tres-eternel acte divin, auquel soit honneur et gloire. Amen.

CHAPITRE III.

De la providence divine en general.

Dieu donq, Theotime, n'a pas besoin de plusieurs actes, puisqu'un seul divin acte de sa toute-puissante volonté suffit à la production de toute la varieté de ses œuvres, à rayson de son infinie perfection; mays nous autres mortelz avons besoin d'en traitter avec la methode et maniere d'entendre à laquelle nos petitz espritz peuvent arriver; selon laquelle, pour parler de la providence divine, considerons, je vous prie, le regne du grand Salomon, comme un modele parfait de l'art de bien regner.

Ce grand roy donq, sachant par l'inspiration celeste que la republique tient à la religion comme le corps à l'ame, et la religion à la republique comme l'ame au corps, il disposa à part soy de toutes les parties requises, tant à l'establissement de la religion qu'à celuy de la republique. Et quant à la religion, il determina qu'il failloit edifier un temple de

[1] Ps. XXXII, 9.

telle et telle longueur, largeur, hauteur; tant de porches et parvis, tant de fenestres, et ainsy de tout le reste qui appartenoit au temple, puis tant de sacrificateurs, tant de chantres, et autres officiers du temple. Et quant à la chose publique, il disposa de faire une mayson royale et une cour pour sa Majesté, et en icelle tant de maistres d'hostel, de gentilzhommes et autres courtisans; et pour le peuple, des juges et autres magistratz, qui exerçassent la justice; puis, pour l'asseurance du royaume et l'affermissement du repos public dont il jouïssoit, il disposa d'avoir emmi la paix un puissant appareil de guerre, et à ces fins deux cents cinquante chefz en diverses charges, quarante mille chevaux, et tout ce grand attellage que l'Escriture et les historiens tesmoignent.

Or, ayant ainsy disposé et fait estat à part soy de toutes les parties principales requises à son royaume, il vint à l'acte de la providence, et fit conte en son esprit de tout ce qui estoit requis pour edifier le temple, pour entretenir les officiers sacrés, les ministres et magistratz royaux, et les gens de guerre dont il avoit fait le projet, et se resolut d'envoyer à Hiram[1] pour avoir les bois necessaires, de faire commerce au Peru, en Ophir, et en somme de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretenement et bonne conduite de son entreprise. Mays il ne s'arresta pas là, Theotime ; car apres avoir fait son projet, et deliberé en soy-mesme des moyens propres pour en venir à bout, venant à la pratique il crea tous les officiers selon qu'il avoit disposé, et, par un bon gouvernement, il fit faire toutes les provisions requises à leur entretenement et à l'execution de leurs charges : de sorte qu'ayant la connoissance de l'art de bien regner, il executa la disposition qu'il avoit faite à part soy pour la creation de divers officiers, et mit en effet sa providence par le bon gouvernement dont il usa; et par ainsy son art de regner, qui consistoit en la disposition

[1] III Reg. V, 2.

et en la providence ou provoyance, fut pratiqué par la creation des officiers, et par le gouvernement et bonne conduite. Mays d'autant que la disposition est inutile sans la creation ou levée des officiers, et que la creation est vaine sans la providence qui regarde à ce qui est requis pour la conservation des officiers creés ou erigés, et qu'en fin cette conservation qui se fait par le bon gouvernement n'est autre chose que la providence effectuée; partant, non seulement la disposition, mays aussi la creation et le bon gouvernement de Salomon furent appellés du nom de providence. Aussi ne disons-nous pas qu'un homme ait de la providence sinon quand il gouverne bien.

Or maintenant, Theotime, parlans des choses divines selon l'impression que nous avons prise en la consideration des choses humaines, nous disons que Dieu ayant eu une eternelle et tres-parfaite connoissance de l'art de faire le monde pour sa gloire, il disposa avant toutes choses en son divin entendement toutes les pieces principales de l'univers qui pouvoient luy rendre de l'honneur, c'est à dire, la nature angelique et la nature humaine; et en la nature angelique, la varieté des hierarchies et des ordres que l'Escriture sainte et les sacrés docteurs nous enseignent; comme aussi, entre les hommes, il disposa qu'il y auroit cette grande diversité que nous y voyons. Puis, en cette mesme eternité, il prouveut et fit estat à part soy de tous les moyens requis aux hommes et aux anges pour parvenir à la fin à laquelle il les avoit destinés, et fit ainsy l'acte de sa providence; et sans s'arrester là, pour effectuer sa disposition, il a reellement creé les anges et les hommes, et pour effectuer sa providence, il a fourni et fournit par son gouvernement tout ce qui est necessaire aux creatures raysonnables pour parvenir à la gloire: si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens necessaires ou utiles pour

parvenir à leur fin. Mays par ce que ces moyens sont de diverses sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle ; et celle-cy, qu'elle est ou generale, ou speciale, ou particuliere.

Et par ce que cy-apres je vous exhorteray, Theotime, à joindre vostre volonté à la providence divine, tandis que je suis sur le discours d'icelle, je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu donq, voulant prouvoir l'homme des moyens naturelz qui luy sont requis pour rendre gloire à sa divine bonté, il a produit en faveur d'iceluy tous les autres animaux et les plantes ; et pour prouvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produit varieté de terroirs, de saysons, de fontaynes, de vents, de pluyes; et tant pour l'homme que pour les autres choses qui luy appartiennent, il a creé les elemens, le ciel et les astres, establissant, par un ordre admirable, que presque toutes les creatures servent les unes aux autres reciproquement : les chevaux nous portent, et nous les pansons; les brebis nous nourrissent et vestent, et nous les paissons ; la terre envoye des vapeurs à l'air, et l'air des pluyes à la terre; la main sert au pied, et le pied porte la main. O ! qui verroit ce commerce et trafic general que les creatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses seroit-il esmeu envers cette souveraine sagesse, pour s'escrier : « Vostre providence, ô grand Pere eternel ! gouverne toutes choses ! [1] » Saint Basile et saint Ambroise, en leurs Exhamerons, le bon Louys de Grenade en son Introduction au symbole, et Louys Richeome en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifz aux ames bien nées pour proffiter en ce sujet.

Ainsy, cher Theotime, cette providence touche tout, regne sur tout, et reduit tout à sa gloire. Il y a toutesfois, certes,

[1] Sap. XIV, 3.

des cas fortuitz et des accidens inopinés; mais ils ne sont ni fortuitz, ni inopinés qu'à nous, et sont, sans doute, tres-certains à la providence celeste, qui les prevoit et les destine au bien public de l'univers. Or ces cas fortuitz se font par la concurrence de plusieurs causes, lesquelles n'ayant point de naturelle alliance les unes aux autres produisent une chacune son effect particulier, en telle sorte neantmoins que de leur rencontre reüscit un autre effect d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ait peu prevoir, toutes ces causes differentes ont contribué. Il estoit, par exemple, raysonnable de chastier la curiosité du poëte Æschilus, lequel ayant appris d'un devin qu'il mourroit accablé de la cheute de quelque mayson, se tint tout ce jour-là en une rase campaigne pour eviter le destin; et demeurant ferme, teste nue, un faucon qui tenoit entre ses serres une tortuë en l'air, voyant ce chef chauve, et cuidant que ce fut la pointe d'un rocher, lascha la tortuë droit sur iceluy; et voylà que Æschilus meurt sur le champ, accablé de la mayson et escaille d'une tortuë. Ce fut, sans doute, un accident fortuit; car cet homme n'alla pas au champ pour mourir, ains pour eviter la mort; ni le faucon ne cuida pas escraser la teste d'un poëte, ains le test et l'escaille de la tortuë, pour par après en devorer la chair : et neantmoins il arriva au contraire; car la tortuë demeura sauve, et le pauvre Æschilus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné; mais, au regard de la Providence, qui regardoit de plus haut et voyoit la concurrence des causes, ce fut un exploit de justice par lequel la superstition de cet homme fut punie. Les adventures de l'ancien Joseph furent admirables en varieté et en passages d'une extremité à l'autre. Ses frères, qui l'avoient vendu pour le perdre, furent tout estonnés de le voir devenu vice-roy, et apprehendoient infiniment qu'il ne se ressentit du tort qu'ils luy avoient fait[1]; mais non, leur dit-il, « ce n'est pas tant par vos menées que je suis en-

[1] Genes. L, 15.

voyé icy comme par la providence divine [1] : vous avez eu des mauvais desseins sur moy, mais Dieu les a reduitz à bien [2]. » Voyez-vous, Theotime, le monde eust appellé fortune, ou evenement fortuit, ce que Joseph dit estre un projet de la providence souveraine, qui range et reduit toutes choses à son service ; et il en est ainsy de tout ce qui se passe au monde, et mesme des monstres, la naissance desquelz rend les œuvres accomplies et parfaites plus estimables, produit de l'admiration, et provoque à philosopher et faire plusieurs bonnes pensées ; et en somme, ils tiennent lieu en l'univers comme les ombres és tableaux, qui donnent grace, et semblent relever la peinture.

CHAPITRE IV.

De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les creatures raysonnables.

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des anges ; mais voyci l'ordre de sa providence pour ce regard, selon que par l'attention aux saintes Escritures et à la doctrine des anciens nous le pouvons descouvrir, et que nostre foiblesse nous permet d'en parler.

Dieu conneut eternellement qu'il pouvoit faire une quantité innumerable de creatures en diverses perfections et qualités, ausquelles il se pourroit communiquer ; et considerant qu'entre toutes les façons de se communiquer, il n'y avoit rien de si excellent que de se joindre à quelque nature creée, en telle sorte que la creature fust comme entée et inserée en la Divinité pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté, qui de soy-mesme et par soy-mesme est portée à la communication, se resolut et determina d'en faire une de cette maniere, afin que, comme eternellement il y a

[1] *Ibid.* XLV, 8. — [2] *Ibid.* L, 20.

une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Pere communique toute son infinie et indivisible divinité au Filz en le produisant, et le Pere et le Filz ensemble, produisans le saint Esprit, luy communiquent aussi leur propre unique divinité, de mesme cette souveraine douceur fust aussi communiquée si parfaitement hors de soy à une creature, que la nature creée et la Divinité, gardant une chacune leurs proprietés, fussent neantmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une mesme personne.

Or entre toutes les creatures que cette souveraine toute-puissance pouvoit produire, elle treuva bon de choisir la mesme humanité, qui du despuis par effect fut jointe à la personne de Dieu le Filz, à laquelle elle destina cet honneur incomparable de l'union personnelle à sa divine Majesté, affin que eternellement elle jouit par excellence des thresors de sa gloire infinie. Puis, ayant ainsy preferé pour ce bonheur l'humanité sacrée de nostre Sauveur, la supreme providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Filz bienaimé, ains de la respandre en sa faveur sur plusieurs autres creatures; et sur le gros de cette innumerable quantité de choses qu'elle pouvoit produire, elle fit choix de creer les hommes et les anges, comme pour tenir compaignie à son Filz, participer à ses graces et à sa gloire, et l'adorer et louer eternellement. Et par ce que Dieu vid qu'il pouvoit faire en plusieurs façons l'humanité de son Filz en le rendant vray homme, comme, par exemple, la creant de rien, non seulement quant à l'ame, mais aussi quant au corps; ou bien formant le corps de quelque matiere precedente, comme il fit celuy d'Adam et d'Eve; ou bien par voye de generation ordinaire d'homme et de femme; ou bien en fin par generation extraordinaire d'une femme sans homme, il delibera que la chose se feroit en cette derniere façon; et entre toutes les femmes qu'il pouvoit choisir à cette intention, il esleut la tres sainte vierge nostre Dame, par l'en-

tremise de laquelle le Sauveur de nos ames seroit non seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacrée providence determina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur, affin que les anges et les hommes peussent, en le servant, participer à sa gloire ; en suite de quoy, bien que Dieu voulust creer tant les anges que les hommes avec le franc arbitre, libres d'une vraye liberté pour choisir le bien et le mal, si est-ce neantmoins que, pour tesmoigner que de la part de la bonté divine ilz estoient dediés au bien et à la gloire, elle les crea tous en justice originelle, laquelle n'estoit autre chose qu'un amour tres-suave qui les disposoit, contournoit, et acheminoit à la fœlicité eternelle.

Mays par ce que cette supreme sagesse avoit deliberé de tellement mesler cet amour originel avec la volonté de ses creatures que l'amour ne forçast point la volonté, ains luy laissast sa liberté, il previd qu'une partie, mays la moindre, de la nature angelique, quittant volontairement le saint amour, perdroit par consequent la gloire. Et par ce que la nature angelique ne pourroit faire ce peché que par une malice expresse, sans tentation ni motif quelconque qui la peut excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de cette mesme nature demeureroit ferme au service du Sauveur; partant Dieu, qui avoit si amplement glorifié sa misericorde au dessein de la creation des anges, voulut aussi magnifier sa justice, et en la fureur de son indignation resolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse trouppe de perfides, qui en la furie de leur rebellion l'avoient si vilainement abandonné.

Il previd bien aussi que le premier homme abuseroit de sa liberté, et quittant la grace il perdroit la gloire; mays il ne voulut pas traitter si rigoureusement la nature humaine comme il delibera de traitter l'angelique. C'estoit la nature humaine de laquelle il avoit resolu de prendre une piece

bienheureuse, pour l'unir à sa divinité. Il vid que c'estoit une nature imbecille, « un vent qui va et qui ne revient pas[1], » c'est à dire, qui se dissipe en allant; il eut esgard à la surprise que le malin et pervers Satan avoit faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruina; il vid que toute la race des hommes perissoit par la faute d'un seul : si que par ces raysons il regarda nostre nature en pitié, et se resolut de la prendre à mercy.

Mays affin que la douceur de sa misericorde fut ornée de la beauté de sa justice, il delibera de sauver l'homme par voye de redemption rigoureuse; laquelle ne se pouvant bien faire que par son Filz, il establit qu'iceluy rachetteroit les hommes, non seulement par une de ses actions amoureuses, qui eust esté plus que tres-suffisante à rachetter mille millions de mondes, mays encor par toutes les innumerables actions amoureuses et passions doloreuses qu'il feroit et souffriroit jusques à la mort et la mort de la croix, à laquelle il le destina, voulant qu'ainsy il se rendit compaignon de nos miseres, pour nous rendre par apres compaignons de sa gloire; monstrant en cette sorte les richesses de sa bonté, par cette redemption copieuse, abondante, surabondante, magnifique et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquestés tous les moyens necessaires pour parvenir à la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se douloir comme si la misericorde divine manquoit à quelqu'un.

[1] Psalm. LXXVII, 39.

CHAPITRE V.

Que la providence celeste a prouveu aux hommes une redemption tres-abondante.

Or disant, Theotime, que Dieu avoit veu et voulu une chose premierement, et puis secondement une autre, observant ordre en ses volontés, je l'ay entendu selon qu'il a esté declaré cy-devant, à sçavoir, qu'encor que tout cela s'est passé en un tres-seul et tres-simple acte, neantmoins par iceluy l'ordre, la distinction et la dependence des choses n'a pas esté moins observée que s'il y eust eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Estant donq ainsy que toute volonté bien disposée, qui se determine de vouloir plusieurs objetz egalement presens, ayme mieux et avant tous celuy qui est le plus aymable, il s'ensuit que la souveraine providence faysant son eternel projet et dessein de tout ce qu'elle produiroit, elle voulut premierement et ayma par une preference d'excellence le plus aymable objet de son amour, qui est nostre Sauveur; et puis, par ordre, les autres creatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy.

Ainsy tout a esté fait pour ce divin homme, qui pour cela est appellé aisné de toute creature [1]; possedé par la divine Majesté au commencement des voyes d'icelle, avant qu'elle fit chose quelconque; creé au commencement avant les siecles : car en luy toutes choses sont faites, et il est avant tous, et toutes choses sont establies en luy, et il est chef de toute l'Eglise, tenant en tout et partout la primauté [3]. On ne plante principalement la vigne que pour le fruit; et partant le fruit est le premier desiré et pretendu, quoyque les feuilles et les fleurs precedent en la production. Ainsy le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet

[1] Coloss. I, 15. — [2] Proverb. VIII, 22. — [3] Coloss. I, 16.

eternel que la divine providence fit de la production des creatures; et en contemplation de ce fruit desirable fut plantée la vigne de l'univers, et establie la succession de plusieurs generations, qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devoient preceder, comme avant-coureurs et preparatifz convenables à la production de ce raysin, que l'espouse sacrée loüe tant és Cantiques[1], et la liqueur duquel resjouit Dieu et les hommes.

Mays donq maintenant, mon Theotime, qui doutera de l'abondance des moyens du salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en consideration duquel nous avons esté faitz, et par les merites duquel nous avons esté rachettés? Car il est mort pour tous, par ce que tous estoient mortz, et sa misericorde a esté plus salutaire pour rachetter la race des hommes que la misere d'Adam n'avoit esté veneneuse pour la perdre; et tant s'en faut que le peché d'Adam ait surmonté la debonnaireté divine, que tout au contraire il l'a excitée et provoquée : si que, par une suave et tres amoureuse antiperistase et contention, elle s'est revigorée à la presence de son adversaire; et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait « surabonder la grace où l'iniquité avoit abondé[2]; » de sorte que la sainte Eglise, par un saint excés d'admiration, s'escrie la veille de Pasques : « O peché d'Adam, à la verité necessaire, qui a esté effacé par la mort de Jesus-Christ! ô coulpe bienheureuse, qui a merité d'avoir un tel et si grand redempteur! » Certes, Theotime, nous pouvons dire comme cet ancien : nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus; c'est à dire, nostre perte nous a esté à prouffit, puisque en effet la nature humaine a receu plus de graces par la redemption de son Sauveur qu'elle n'en eut jamais receu par l'innocence d'Adam, s'il eust perseveré en icelle.

Car encor que la divine providence ait laissé en l'homme des grandes marques de sa severité parmy la grace mesme de

[1] Cant. Cant. I, 3. — [2] Rom. V, 20.

sa misericorde, comme, par exemple, la necessité de mourir, les maladies, les travaux, la rebellion de la sensualité, si est-ce que la faveur celeste, surnageant à tout cela, prend playsir de convertir toutes ces miseres au plus grand prouffit de ceux qui l'ayment, faysant naistre la patience sur les travaux, le mespris du monde sur la necessité de mourir, et mille victoires sur la concupiscence; et comme l'arc-en ciel touchant l'espine aspalathus la rend plus odorante que les lys, aussi la redemption de nostre Seigneur touchant nos miseres, elle les rend plus utiles et aymables que n'eust jamais esté l'innocence originelle. « Les anges ont plus de joye au ciel, dit le Sauveur, sur un pecheur penitent que sur nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin de penitence;[1] » et de mesme, l'estat de la redemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence. Certes, en l'arrousement du sang de nostre Seigneur fait par l'hyssope de la croix, nous avons esté remis en une blancheur incomparablement plus excellente que celle de la neige de l'innocence, sortans, comme Naaman[2], du fleuve de salut plus purs et netz que si jamais nous n'eussions esté ladres, affin que la divine Majesté, ainsy qu'elle nous a ordonné de faire, *ne fut pas vaincue par le mal, ains vainquit le mal par le bien*[3]; que *sa misericorde*, comme une huyle sacrée, *se tint au-dessus du jugement*[4], et que *ses miserations surmontassent toutes ses œuvres.*[5]

CHAPITRE VI.

De quelques faveurs speciales exercées en la redemption des hommes par la divine providence.

Dieu, certes, monstre admirablement la richesse incomprehensible de son pouvoir en cette si grande varieté de choses

[1] Luc. XV, 7. — [2] IV Reg. V, 14. — [3] Rom. XII, 21. — [4] Jac. II, 13. — [5] Psalm. CXLIV, 9.

que nous voyons en la nature; mais il fait encor plus magnifiquement paroistre les thresors infinis de sa bonté en la difference nonpareille des biens que nous reconnoissons en la grace. Car, Theotime, il ne s'est pas contenté, en l'excés sacré de sa misericorde, d'envoyer à son peuple, c'est à dire, au genre humain, une redemption generale et universelle, par laquelle un chacun peut estre sauvé ; mays il l'a diversifiée en tant de manieres que, sa liberalité reluysant en toute cette varieté, cette varieté reciproquement embellit aussi sa liberalité.

Ainsy il destina premierement pour sa tres-sainte mere une faveur digne de l'amour d'un filz qui estant tout sage, tout-puissant, et tout bon, se devoit preparer une mere à son gré; et partant il voulut que sa redemption luy fut appliquée par maniere de remede preservatif, affin que le peché, qui s'escouloit de generation en generation, ne parvint point à elle : de sorte qu'elle fut rachetée si excellemment qu'encor que, par apres, le torrent de l'iniquité originelle vint rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée dame avec autant d'impetuosité comme il eust fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'estant arrivé là, il ne passa point outre, ains s'arresta court, comme fit anciennement le Jordain du tems de Josuë [1], et pour le mesme respect ; car ce fleuve retint son cours en reverence du passage de l'arche de l'alliance, et le peché originel retira ses eaux, reverant et redoutant la presence du vray tabernacle de l'eternelle alliance.

De cette maniere donques Dieu destourna de sa glorieuse mere toute captivité, luy donnant le bonheur des deux estatz de la nature humaine, puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avoit perduë, et jouït excellemment de la redemption que le second luy acquit ; ensuite de quoy, comme un jardin d'eslite qui devoit porter le fruit de vie,

[1] Jos. III, 16.

elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections, ce filz de l'amour eternel ayant ainsy paré sa mere « de robbe d'or recamée en belle varieté [1], » affin qu'elle fut la reyne de sa dextre, c'est à dire, la premiere de tous les esleuz qui jouiroit *des delices de la dextre divine* [2]. Si que cette mere sacrée, comme toute reservée à son Filz, fut par luy rachetée, non seulement de la damnation, mais aussi de tout peril de la damnation, luy asseurant la grace et la perfection de la grace, en sorte qu'elle marchast comme une belle aube, qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusques au plein jour [3] : redemption admirable, chef-d'œuvre du Redempteur, et la premiere de toutes les redemptions, par laquelle le Filz, d'un cœur vrayement filial, *prevenant* sa mere *és benedictions de douceur* [4], il la preserve non seulement du peché, comme les anges, mays aussi de tout peril de peché, et de tous les divertissemens et retardemens de l'exercice du saint amour. Aussi proteste-il qu'entre toutes les creatures raysonnables qu'il a choisies, cette mere est son unique colombe, sa toute parfaite, sa toute chere bienaymée, hors de tout parangon et de toute comparayson [5].

Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares creatures qu'il vouloit mettre hors du danger de la damnation, comme il est certain de saint Jean-Baptiste, et tres-probable de Hieremie et de quelques autres, que la divine providence alla saysir dans le ventre de leur mere, et dés-lors les establit en la perpetuité de sa grace, affin qu'ilz demeurassent fermes en son amour, bien que sujetz aux retardemens et pechés venielz, qui sont contraires à la perfection de l'amour, et non à l'amour mesme ; et ces ames, en comparayson des autres, sont comme des reynes tous-jours coronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour

[1] Ps. XLIV, 10. — [2] Ps. XV, 11. — [3] Prov. IV, 18. — [4] Ps. XX, 5. — [5] Cant. Cant. VI, 8.

du Sauveur apres sa Mere, laquelle est la reyne des reynes; reyne non seulement coronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et qui plus est, coronnée de son Filz propre, qui est le souverain objet de l'amour, puisque les enfans sont la coronne de leurs peres et meres.

Il y a encor d'autres ames lesquelles Dieu disposa de laisser pour un tems exposées, non au peril de perdre le salut, mays bien au peril de perdre son amour; ains il permit qu'elles le perdissent en effect, ne leur asseurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle, et pour certain tems precedent. Telz furent les apostres, David, Magdeleine, et plusieurs autres, qui pour un tems demeurerent hors de l'amour de Dieu, mais en fin estans une bonne fois convertis, furent confirmés en la grace jusques à la mort : de sorte que dés lors, demeurans voirement sujetz à quelques imperfections, ilz furent toutefois exemptz de tout peché mortel, et par consequent du peril de perdre le divin amour, et furent, comme des amies sacrées de l'espoux celeste, parées voirement de la robbe nuptiale de son tres-saint amour, mays non pas pourtant coronnées, par ce que la coronne est un ornement de la teste, c'est à dire, de la premiere partie de la personne; or la premiere partie de la vie des ames de ce rang ayant esté sujette à l'amour des choses terrestres, elles ne peuvent porter la coronne de l'amour celeste, ains leur suffit d'en porter la robbe, qui les rend capables du lit nuptial de l'espoux divin, et d'estre eternellement bienheureuses avec luy.

CHAPITRE VII.

Combien la providence sacrée est admirable en la diversité des graces qu'elle distribue aux hommes.

Il y eut donc en la providence eternelle une faveur incomparable pour la reyne des reynes, mere de tres-belle dilection, » et toute tres-uniquement parfaite. Il y en eut aussi des speciales pour des autres. Mays apres cela, cette souveraine bonté respandit une abondance de graces et benedictions sur toute la race des hommes et la nature des anges, de laquelle tous ont esté arrousés, comme d'une pluye qui tumbe sur les bons et les mauvais [1]; tous ont esté esclairés, comme d'une lumiere qui illumine tout homme venant en ce monde [2]; tous ont receu leur part, comme d'une semence qui tumbe non seulement sur la bonne terre, mais emmy les chemins, entre les espines et sur les pierres [3], affin que tous fussent inexcusables devant le Redempteur, s'ilz n'employent cette tres-abondante redemption pour leur salut.

Mais pourtant, Theotime, quoyque cette tres abondante suffisance de graces soit ainsy versée sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous esgaux, qu'une riche abondance de benedictions nous soit offerte à tous; si est-ce neantmoins que la varieté de ces faveurs est si grande qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les graces en une si grande diversité, ou la diversité en tant de grandeurs. Qui ne void qu'entre les chrestiens les moyens du salut sont plus grands et puissans qu'entre les barbares, et que parmi les chrestiens il y a des peuples et des villes où les pasteurs sont plus fructueux et capables? Or de nier que ces moyens exterieurs ne soient pas des faveurs de la providence divine, ou de revoquer en doute qu'ils ne

[1] Matth. V, 45. — [2] Joan. I, 9. — [3] Matth. XIII, 4.

contribuent pas au salut et à la perfection des ames, ce seroit estre ingrat envers la bonté celeste, et desmentir la veritable experience, qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, où ces moyens exterieurs abondent, les interieurs ont plus d'effect et reüssissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se treuve jamais deux hommes parfaitement semblables ès dons naturelz, aussi ne s'en treuve-il jamais de parfaitement egaux és surnaturelz. Les anges, comme le grand saint Augustin et saint Thomas asseurent, receurent la grace selon la varieté de leurs conditions naturelles; or ils sont tous, ou de differente espece, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ils sont distingués les uns des autres; donques autant qu'il y a d'anges, il y a aussi de graces differentes; et bien que quant aux hommes la grace ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutesfois la divine douceur prenant playsir, et, par maniere de dire, s'esgayant en la production des graces, elle les diversifie en infinies façons, affin que de cette varieté se face le bel esmail de sa redemption et misericorde; dont l'Eglise chante en la feste de chaque confesseur evesque : « Il ne s'en est point treuvé de semblable à luy.[1] » Et comme au ciel nul ne sçait le nom nouveau, sinon celuy qui le reçoit [2], par ce que chacun des bienheureux a le sien particulier, selon l'estre nouveau de la gloire qu'il acquiert, ainsy en terre chacun reçoit une grace si particuliere que toutes sont diverses. Aussi nostre Sauveur compare sa grace aux perles [3], lesquelles, comme dit Pline, s'appellent autrement unions, par ce qu'elles sont tellement uniques, une chacune en ses qualités, qu'il ne s'en treuve jamais deux qui soient parfaitement pareilles; et comme « une estoile est differente de l'autre en clarté [4] », ainsi seront differens les hommes les uns des autres en la gloire, signe evident qu'ils l'auront esté en la grace. Or cette varieté en la grace, ou cette grace en la va-

[1] Eccl. XLIV, 20. — [2] Apoc. II, 17. — [3] Matth. XIII, 45 — [4] I Cor. XV, 41.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

rieté fait une tres-sacrée beauté et tres-suave harmonie, qui resjouit toute la sainte cité de Hierusalem la celeste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoy la supreme sagesse a departy une grace à l'un plus tost qu'à l'autre, ni pourquoy elle[1] fait abonder ses faveurs en un endroit plus tost qu'en l'autre : non, Theotime, n'entrés jamais en cette curiosité; car ayans tous suffisamment, ains abondamment ce qui est requis pour le salut, quelle rayson peut avoir homme du monde de se plaindre s'il plait à Dieu de departir ses graces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy Dieu a fait les melons plus gros que les frayses, ou les lys plus grands que les violettes; pourquoy le rosmarin n'est pas une rose, ou pourquoy l'œillet n'est pas un soucy; pourquoy le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoy la figue est douce, et le citron aigrelet, on se moqueroit de ses demandes, et on luy diroit : Pauvre homme! puisque la beauté du monde requiert la varieté, il faut qu'il y ait des differentes et inegales perfections és choses, et que l'une ne soit pas l'autre : c'est pourquoy les unes sont petites, les autres grandes; les unes aigres, les autres douces; les unes plus, et les autres moins belles. Or c'en est de mesme és choses surnaturelles : « chaque personne a son don, un ainsy, et l'autre ainsy[2], » dit le saint Esprit. C'est donc une impertinence de vouloir rechercher pourquoy saint Paul n'a pas eu la grace de saint Pierre, ni saint Pierre celle de saint Paul; pourquoy saint Anthoine n'a pas esté saint Athanase, ni saint Athanase saint Hierosme : car on respondroit à ces demandes que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies ; il y en faut donc de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et en somme, de differentes perfections. Toutes ont leur prix, leur grace et leur esmail; et toutes, en l'assemblage de leurs varietés, font une tres aggreable perfection de beauté.

[1] Les anciennes éditions lisent par erreur *il*. — [2] I Cor. VII, 7.

CHAPITRE VIII.

Combien Dieu desire que nous l'aymions.

Bien que la redemption du Sauveur nous soit appliquée en autant de differentes façons comme il y a d'ames, si est-ce neantmoins que l'amour est le moyen universel de nostre salut, qui se mesle partout, et sans lequel rien n'est salutaire, ainsy que nous dirons ailleurs. Aussi le cherubin fut mis à la porte du paradis terrestre avec son espée flamboyante, pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis celeste qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Theotime, le doux Jesus, qui nous a rachetés par son sang, desire infiniment que nous l'aymions, affin que nous soyons eternellement sauvés; et desire que nous soyons sauvés, affin que nous l'aymions éternellement, son amour tendant à nostre salut, et nostre salut à son amour. Hé! dit-il, « je suis venu pour mettre le feu au monde : que pretens-je sinon qu'il arde? [1] » Mais pour declarer plus vivement l'ardeur de ce desir, il nous commande cet amour en termes admirables : « Tu aymeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toutes tes forces : c'est le premier et le plus grand commandement. [2] » Vray Dieu! Theotime, que le cœur divin est amoureux de nostre amour! Ne suffisoit-il pas qu'il eut publié une permission par laquelle il nous eut donné congé de l'aymer, comme Laban permit à Jacob d'aymer sa belle Rachel, et de la gaigner par ses services? Mays non, il declare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aymer de tout nostre pouvoir, affin que la consideration de sa Majesté et de nostre misere, qui font une tant infinie disparité et inegalité de luy à nous, ni autre pretexte quelconque, ne nous divertit de l'aymer. En quoy il tesmoigne bien, Theotime, qu'il ne nous a pas

[1] Luc. XII, 49. — [2] Matth. XXII, 37.

laissé l'inclination naturelle de l'aymer pour neant ; car affin qu'elle ne soit oyseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement general ; et affin que ce commendement puisse estre pratiqué, il ne laisse homme qui vive auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cet effet. Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et, comme l'amoureux universel des choses inferieures, il leur donne la vigueur requise pour faire leurs productions : et de mesme la bonté divine anime toutes les ames et encourage tous les cœurs à son amour, sans que homme quelconque soit caché à sa chaleur. « La Sapience eternelle, dit Salomon, presche tout en public, elle fait retentir sa voix emmy les places, elle crie et recrie devant les peuples, elle prononce ses paroles és portes des villes, elle dit : Jusques à quant sera-ce, ô petitz enfans ! que vous aymerés l'enfance ? et jusques à quand sera-ce que les forcenés desireront les choses nuisibles, et que les imprudens haïront la science ? Convertissés-vous, revenés à moy sur cet advertissement : hé ! voyci que je vous offre mon esprit, et je vous monstreray ma parole.[1] » Et cette mesme Sapience poursuit en Ezechiel, disant : « Que personne ne die : Je suis emmy les pechés, et comment pourrai-je revivre ? Ah non ! car voyci que Dieu dit : Je suis vivant ; et aussi vray que je vis, je ne veux point la mort de l'impie, mays qu'il se convertisse de sa voye, et qu'il vive.[2] » Or vivre selon Dieu, c'est aymer ; et « qui n'ayme pas, il demeure en la mort.[3] » Voyez donc, Theotime, si Dieu desire que nous l'aymions !

Mays il ne se contente pas d'annoncer ainsy son extreme desir d'estre aymé en public, en sorte que chacun puisse avoir part à son aymable semonce ; ains il va mesme de porte en porte hurtant et frappant, protestant que si quelqu'un ouvre, il entrera chés luy, et soupera avec luy[4], c'est à dire, il luy tesmoignera toute sorte de bienveuillance.

[1] Prov. I, 20. — [2] Ezech. XXXIII, 10. — [3] I Joan. III, 14. — [4] Apoç. III, 20.

Or qu'est-ce à dire tout cela, Theotime, sinon que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aymer, et en l'aymant nous sauver, mays que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit estre attendue d'une si grande bonté comme est la sienne. Le grand Apostre, parlant au pecheur obstiné : « Mesprises-tu, dit-il, les richesses de la bonté, patience, et longanimité de Dieu? Ignores-tu que la benignité de Dieu t'ameine à penitence? Mays toy, selon ta dureté et ton cœur impenitent, tu te fais un thresor d'ire au jour de l'ire.[1] » Mon cher Theotime, Dieu n'exerce pas donc une simple suffisance de remedes pour convertir les obstinés, mays employe à cela les richesses de sa bonté. L'Apostre, comme vous voyés, oppose les richesses de la bonté de Dieu aux thresors de la malice du cœur impœnitent, et dit que le cœur malicieux est si riche en iniquité que mesme il mesprise les richesses de la debonnaireté par laquelle Dieu l'attire à pœnitence; et notés que ce ne sont pas simplement les richesses de la bonté divine que l'obstiné mesprise, mays les richesses attrayantes à pœnitence, richesses qu'on ne peut bonnement ignorer. Certes cette riche, comble et planteureuse suffisance de moyens, que Dieu eslargit aux pecheurs pour l'aymer, paroit presque partout en l'Escriture. Car voyés ce divin amant à la porte : il ne bat pas simplement, il s'arreste à battre, il appelle l'ame : « Sus, leve-toy, ma bienaymée, depesche-toy; » et met sa main dans la serrure pour voir s'il pourroit point ouvrir[2]. S'il presche emmy les places, il ne presche pas simplement, mays il va criant, c'est à dire, il continue à crier. S'il exclame qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais assés repeté : « Convertissés-vous, convertissés-vous, faites pœnitence, retournés à moy, vivés : pourquoy mourrés-vous, mayson d'Israël[3]? » En somme, ce divin Sauveur n'oublie rien pour monstrer que ses miserations sont sur

[1] Rom. II, 4. — [2] Cant. Cant. II, 10; V, 4. — [3] Ezech. XVIII, 30.

toutes ses œuvres ; que sa misericorde surpasse son jugement; que sa redemption est copieuse; que son amour est infiny, et, comme dit l'Apostre, qu'il « est riche en misericorde; [1] » et que par consequent il « voudroit que tous les hommes fussent sauvés, et qu'aucun ne perit. [2] »

CHAPITRE IX.

Comme l'amour eternel de Dieu envers nous previent nos cœurs de son inspiration, affin que nous l'aymions.

« Je t'ay aymé d'une charité perpetuelle, et partant je t'ay attiré, ayant pitié et misericorde de toy; et derechef je te r'edifieray, et seras edifiée, toy, vierge d'Israël. [3] » Ce sont paroles de Dieu, par lesquelles il promet que le Sauveur venant au monde establira un nouveau regne en son Eglise, qui sera son espouse vierge, et vraye Israëlite spirituelle.

Or, comme vous voyés, Theotime, « ce n'a pas esté par aucun merite des œuvres que nous eussions fait, mays selon sa misericorde, qu'il nous a sauvés; [4] » par cette charité ancienne, ains eternelle, qui a esmeu sa divine providence de nous attirer à soy. Que si le Pere ne nous eut tirés, jamais nous ne fussions venus au Filz nostre Sauveur, ni par consequent au salut [5].

Il y a certains oyseaux, Theotime, qu'Aristote nomme apodes, par ce qu'ayans les jambes extremement courtes, et les piedz sans force, ilz ne s'en servent non plus que s'ilz n'en avoient point. Que si une fois ilz prennent terre, ilz y demeurent pris, sans que jamais d'eux-mesmes ilz puissent reprendre le vol, d'autant que n'ayans nul usage des jambes, ni des pieds, ilz n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air; et partant ilz demeurent là croupissans, et

[1] Ephes. II, 4. — [2] I Timot. II, 4. — [3] Jerem. XXXI, 3. — [4] Tit. III, 4. — [5] Joan. VI, 44.

y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jettant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saysir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses; car alors, si employans leurs aisles, ilz correspondent à cet eslans et premier essor que le vent leur donne, le mesme vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Theotime, les anges sont comme les oyseaux que pour leur beauté et rareté on appelle oyseaux de paradis, qu'on ne vid jamais en terre que mortz; car ces espritz celestes ne quitterent pas plus tot l'amour divin pour s'attacher à l'amour propre, que soudain ilz tomberent comme mortz ensevelis és enfers, d'autant que ce que la mort fait és hommes, les separant pour jamais de cette vie mortelle, la cheute le fit és anges, les separant pour tous-jours de la vie eternelle. Mays nous autres humains, nous ressemblons plustost aux apodes; car s'il nous advient de quitter l'air du saint amour divin pour prendre terre et nous attacher aux creatures, ce que nous faysons toutes les fois que nous offensons Dieu, nous mourons voirement, mays non pas d'une mort si entiere qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des pieds, c'est à dire, quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essays d'amour; mays cela pourtant est si foible qu'en verité nous ne pouvons plus de nous mesmes desprendre nos cœurs du peché, ni nous r'elancer au vol de la sacrée dilection, laquelle, chetifz que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittée.

Et certes nous meriterions bien de demeurer abandonnés de Dieu, quand avec cette desloyauté nous l'avons ainsy abandonné. Mays son eternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce chastiment; ains, excitant sa compassion, elle le provoque à nous retirer de nostre malheur: ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de sa tres-sainte inspiration, laquelle venant avec une douce violence dans

nos cœurs, elle les saisit et les esmeut, relevant nos pensées, et poussant nos affections en l'air du divin amour.

Or ce premier eslans ou esbranlement que Dieu donne en nos cœurs pour les inciter à leur bien se fait voirement en nous, mays non pas par nous; car il arrive à l'improuveu, avant que nous y ayons ni pensé, ni peu penser, puisque nous n'avons aucune suffisance pour de nous mesmes, comme de nous mesmes, penser aucune chose qui regarde nostre salut; mays toute nostre suffisance est de Dieu[1], lequel ne nous a pas seulement aymés avant que nous fussions, mays encor affin que nous fussions, et que nous fussions saintz; en suite de quoy il nous previent és benedictions de sa douceur[2] paternelle, et excite nos espritz pour les pousser à la sainte repentance et conversion. Voyés, je vous prie, Theotime, le pauvre prince des Apostres tout engourdy dans son peché, en la triste nuit de la passion de son maistre: il ne penseit non plus à se repentir de son peché que si jamais il n'eut conneu son divin Sauveur, et, comme un chetif apode atterré, il ne se fust oncques relevé, si le coq, comme instrument de la divine providence, n'eut frappé de son chant à ses aureilles, à mesme tems que le doux Redempteur, jettant un regard salutaire, comme une sagette d'amour, transperça ce cœur de pierre, qui rendit par apres tant d'eaux[3], à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moïse au desert[4]. Mays voyés derechef cet apostre sacré dormant dans la prison d'Herodes, lié de deux chaines: il est là en qualité de martyr, et neantmoins il represente le pauvre homme qui dort emmy le peché, prisonnier et esclave de Satan. Helas! qui le delivrera? L'ange descend du ciel, et frappant sur le flanc du grand saint Pierre prisonnier, le reveille, disant: «Sus, leve-toy:[5]» et l'inspiration vient du ciel, comme un ange, laquelle bat-

[1] II Cor. III, 5. — [2] Psal. XX, 4. — [3] Luc. XXII, 61. — [4] Num. XX, 11. — [5] Act. XII, 6.

tant droit sur le cœur du pauvre pecheur, l'excite affin qu'il se leve de son iniquité. N'est-il donq pas vray, mon cher Theotime, que cette premiere esmotion et secousse que l'ame sent quand Dieu, la prevenant d'amour, l'esveille et l'excite à quitter le peché et se retourner à luy, et non seulement cette secousse, ains tout le resveil, se fait en nous et pour nous, mays non pas par nous? Nous sommes esveillés, mays nous ne nous sommes pas esveillés de nous mesmes : c'est l'inspiration qui nous a esveillés, et pour nous esveiller elle nous a esbranlés et secoués : Je dormois, dit cette devote espouse[1], et mon espoux, qui est mon cœur, veilloit. Hé! le voyci qui m'esveille, m'appellant par le nom de nos amours, et j'entens bien que c'est luy à sa voix. C'est en sursaut et à l'improuveu que Dieu nous appelle et resveille par sa tressainte inspiration. En ce commencement de la grace cœleste, nous ne faysons rien que sentir l'esbranlement que Dieu fait en nous, comme dit saint Bernard, mays sans nous.

CHAPITRE X.

Que nous repoussons bien souvent l'inspiration, et refusons d'aymer Dieu.

« Malheur à toy, Corozaïn! malheur à toy, Bethsaïda! car, si en Tyr et Sidon eussent esté faites les vertus qui ont esté faites en toy, ilz eussent fait penitence avec la haire et la cendre :[2] » c'est la parole du Sauveur. Ouyez donc, je vous prie, Theotime, que les habitans de Corozaïn et Bethsaïda, enseignés en la vraye religion, ayans receu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effet converty les payens mesmes, neantmoins ilz demeurerent obstinés, et ne voulurent onques s'en prevaloir, rejettant cette sainte lumiere par une rebellion incomparable. Certes au jour du jugement les Ninivites

[1] Cant. Cant. V, 2. — [2] Matth. XI 21.

et la reyne de Saba se leveront contre les Juifs, et les convaincront d'estre dignes de damnation, par ce que, quant aux Ninivites, estans idolastres et de nation barbare, à la voix de Jonas ilz se convertirent et firent penitence; et quant à la reyne de Saba, quoy quelle fut engagée dans les affaires d'un royaume, neantmoins ayant ouï la renommée de la sagesse de Salomon, elle quitta tout pour le venir ouïr. Et cependant les Juifs, oyans de leurs aureilles la divine sagesse du vray Salomon sauveur du monde, voyans de leurs yeux ses miracles, touchans de leurs mains ses vertus et bienfaitz, ne laisserent pas de s'endurcir et resister à la grace qui leur estoit offerte. Voyés donq derechef, Theotime, que ceux qui ont receu moins d'attraitz sont tirés à la pœnitence, et ceux qui en ont plus receu s'obstinent ; ceux qui ont moins de sujet de venir viennent à l'escole de la sagesse, et ceux qui en ont plus demeurent en leur folie.

Ainsy se fera le jugement de comparayson, comme tous les docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement sinon en ce que les uns, ayans esté favorisés d'autant ou plus d'attraitz que les autres, auront neantmoins refusé leur consentement à la misericorde ; et les autres, assistés d'attraitz pareilz, ou mesme moindres, auront suivi l'inspiration, et se seront rangés à la tres-sainte pœnitence. Car comme pourroit-on autrement reprocher avec rayson aux impœnitens leur impœnitence par la comparayson de ceux qui se sont convertis?

Certes nostre Seigneur monstre clairement, et tous les chrestiens entendent simplement qu'en ce juste jugement on condamnera les Juifs par comparayson des Ninivites, par ce que ceux-là ont eu beaucoup de faveur, et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance, et nulle repentance ; ceux-cy moins de faveur, et beaucoup d'amour, moins d'assistance, et beaucoup de pœnitence.

Le grand saint Augustin donne une grande clarté à ce

discours, par celuy qu'il fait au livre douziesme de la Cité de Dieu, chapitre VI, VII, VIII, IX; car encor qu'il regarde particulierement les anges, si est-ce toutesfois qu'il apparie les hommes à eux pour ce point.

Or apres avoir estably au chapitre VI deux hommes entierement esgaux en bonté et en toutes choses, agités d'une mesme tentation, il presuppose que l'un puisse resister, et l'autre ceder à l'ennemy; puis, au chapitre IX, ayant preuvé que tous les anges furent creés en charité, advouant encor comme chose probable que la grace et charité fut egale en tous eux, il demande comme il est advenu que les uns ont perseveré et fait progrés en leur bonté jusques à parvenir à la gloire, et les autres ont quitté le bien pour se ranger au mal jusques à la damnation. Et il respond qu'on ne sçauroit dire autre chose, sinon que les uns ont perseveré par la grace du Createur en l'amour chaste qu'ilz reçeurent en leur creation, et les autres, de bons qu'ils estoient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mais s'il est vray, comme saint Thomas le preuve extremement bien, que la grace ait esté diversifiée és anges à proportion et selon la varieté de leurs dons naturels, les seraphins auront eu une grace incomparablement plus excellente que les simples anges du dernier ordre. Comme sera-il donc arrivé que quelques uns des seraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des anciens, soyent decheus, tandis qu'une multitude innombrable des autres anges, inferieurs en nature et en grace, ont excellemment et courageusement perseveré? D'où vient que Lucifer, tant eslevé par nature et sureslevé par grace, est tombé, et que tant d'anges moins advantagés sont demeurés debout en leur fidelité? Certes ceux qui ont perseveré en doivent toute la louange à Dieu, qui par sa misericorde les a creés et maintenus bons; mais Lucifer et tous ses sectateurs, à qui peuvent-ils attribuer leur cheute, sinon, comme dit

saint Augustin, à leur propre volonté, qui a par sa liberté quitté la grace divine, qui les avoit si doucement prevenus? Comment es-tu tombé, ô grand Lucifer! qui, tout ainsy qu'une belle aube, sortois en ce monde invisible[1], revestu de la charité premiere, comme du commencement de la clarté d'un beau jour, qui devoit croistre jusques au midy de la gloire eternelle? La grace ne t'a pas manqué; car tu l'avois, comme ta nature, la plus excellente de tous; mais tu as manqué à la grace. Dieu ne t'avoit pas destitué de l'operation de son amour; mais tu privas son amour de ta cooperation : Dieu ne t'eust jamais rejetté, si tu n'eusses rejetté sa dilection. O Dieu tout bon! vous ne laissez que ceux qui vous laissent; vous ne nous ostez jamais vos dons, sinon quand nous vous ostons nos cœurs.

Nous desrobons les biens de Dieu si nous nous attribuons la gloire de nostre salut, mais nous deshonnorons sa misericorde si nous disons qu'elle nous a manqué; nous offensons sa liberalité, si nous ne confessons ses bienfaits, mais nous blasphemons sa bonté, si nous nions qu'elle nous ait assisté et secouru. En somme, Dieu crie haut et clair à nos aureilles : « Ta perte vient de toy, ô Israël! et en moy seul se treuve ton secours.[2] »

CHAPITRE XI.

Qu'il ne tient pas à la divine bonté que nous n'ayons un tres-excellent amour.

O Dieu! Theotime, si nous recevions les inspirations celestes selon toute l'estenduë de leur vertu, qu'en peu de tems nous ferions de grands progrés en la sainteté! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduites. Quoy que le saint

[1] Is. XIV, 12. — [2] Os. XIII, 9.

Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes partz nostre cœur pour respandre sa grace en iceluy, toutesfois, ne voulant pas qu'elle entre en nous sinon par le libre consentement de nostre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son bon playsir et de nostre propre disposition et cooperation, ainsy que dit le sacré concile, qui aussi, comme je pense, à cause de la correspondance de nostre consentement avec la grace, appelle la reception d'icelle reception volontaire.

En ce sens saint Paul nous exhorte « de ne point recevoir la grace de Dieu en vain [1]. » Car, comme un malade, qui ayant reçeu la medecine en sa main ne l'avaleroit pas dans son estomach, auroit voirement receu la medecine, mais sans la recevoir, c'est-à-dire, il l'auroit receue en une façon inutile et infructueuse : de mesme nous recevons la grace de Dieu en vain quand nous la recevons à la porte du cœur, et non pas dans le consentement du cœur ; car ainsy nous la recevons sans la recevoir, c'est-à-dire, nous la recevons sans fruit, puisque ce n'est rien de sentir l'inspiration sans y consentir. Et comme le malade auquel on auroit donné en main la medecine, s'il la recevoit seulement en partie, et non pas toute, elle ne feroit aussi l'operation qu'en partie, et non pas entierement : ainsy, quand Dieu nous envoye une inspiration grande et puissante pour embrasser son saint amour, si nous ne consentons pas selon toute son estenduë, elle ne profitera pas aussi qu'à cette mesure-là. Il arrive que estans inspirés de faire beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration, ains seulement à quelque partie d'icelle, comme firent ces bons personnages de l'Evangile qui, sur l'inspiration que nostre Seigneur leur fit de le suivre, vouloient reserver, l'un d'aller premier ensevelir son pere [2], et l'autre d'aller prendre congé des siens.

Tandis que la pauvre vefve eut des vaisseaux vuides, l'huyle de laquelle Helizée avoit miraculeusement impetré

[1] II Cor. VI, 1. — [2] Matth. VIII, 21.

la multiplication ne cessa jamais de couler ; et quand il n'y eut plus de vaisseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder[1]. A mesure que nostre cœur se dilate, ou pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse eslargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vuide de son consentement à la misericorde divine, elle verse tous-jours et respand sans cesse dans iceluy ses sacrées inspirations, qui vont croissant, et nous font croistre de plus en plus en l'amour sacré ; mais quand il n'y a plus de vuide, et que nous ne prestons pas davantage de consentement, elle s'arreste.

A quoy tient-il donq que nous ne sommes pas si advancés en l'amour de Dieu comme saint Augustin, saint François, sainte Catherine de Gennes, ou sainte Françoise ? Theotime, c'est par ce que Dieu ne nous en a pas fait la grace. Mais pourquoy est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grace ? Par ce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations. Et pourquoy n'avons-nous pas correspondu ? Par ce qu'estans libres nous avons ainsy abusé de nostre liberté. Mais pourquoy avons-nous abusé de nostre liberté ? Theotime, il ne faut pas passer plus avant ; car, comme dit saint Augustin, la depravation de nostre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la deffaillance de la cause qui commet le péché. Et ne faut pas penser qu'on puisse rendre rayson de la faute que l'on fait au peché ; car la faute ne seroit pas peché, si elle n'estoit sans rayson.

Le devot frere Rufin, sur quelque vision qu'il avoit eue de la gloire à laquelle le grand saint François parviendroit par son humilité, luy fit cette demande : « Mon cher pere, je vous supplie de me dire en verité quelle opinion vous avez de vous-mesme. » Et le saint lui dit : « Certes je me tiens pour le plus grand pecheur du monde, et qui sers le moins nostre Seigneur. » « Mais, repliqua frere Rufin, comment pouvez-vous dire cela en verité et conscience, puisque plu-

[1] IV Reg. IV, 6.

sieurs autres, comme l'on void manifestement, commettent plusieurs grands pechés desquelz, graces à Dieu, vous estes exempt? » A quoy saint François respondant : « Si Dieu eut favorisé, dit-il, ces autres desquelz vous parlez avec autant de misericorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour meschans qu'ils soient maintenant, ils eussent esté beaucoup plus reconnoissans des dons de Dieu que je ne suis, et le serviroient beaucoup mieux que je ne fay; et si mon Dieu m'abandonnoit, je commettrois plus de meschancetés qu'aucun autre. »

Vous voyez, Theotime, l'advis de cet homme, qui ne fut presque pas homme, ains un seraphin en terre. Je sçay qu'il parloit ainsy de soy-mesme par humilité; mais il croyoit pourtant estre une vraye verité qu'une grace egale, faite avec une pareille misericorde, puisse estre plus utilement employée par l'un des pecheurs que par l'autre. Or je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des saints, qui, nourry en l'escole du crucifix, ne respiroit que les divines inspirations. Aussi cet apophtegme a esté loué et repeté par tous les plus devotz qui sont venus despuis, entre lesquelz plusieurs ont estimé que le grand apostre saint Paul avoit dit en mesme sens qu'il estoit le premier de tous les pecheurs [1].

La bienheureuse Mere Terese de Jesus, vierge certes aussi toute angelique, parlant de l'orayson de quietude, dit ces paroles [2]: « Il y a plusieurs ames lesquelles arrivent jusques à cet estat, et celles qui passent outre sont en bien petit nombre, et ne sçay qui en est la cause. Pour certain la faute n'est pas de la part de Dieu; car, puisque sa divine Majesté nous ayde et fait cette grace que nous arrivions jusques à ce point, je crois qu'il ne manqueroit pas de nous en faire encor davantage, si ce n'estoit nostre faute et l'empeschement que nous y mettons de nostre part. » Soyons donc atten-

[1] I Tim. I, 15. — [2] Chap. 16 de sa Vie. (R.)

tifs, Theotime, à nostre avancement en l'amour que nous devons à Dieu ; car celuy qu'il nous porte ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII.

Que les attraitz divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser.

Je ne parleray point icy, mon cher Theotime, de ces graces miraculeuses qui ont presque en un moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau, et les persecuteurs en predicateurs. Je laisse à part ces vocations toutes-puissantes, et ces attraitz saintement violens, par lesquelz Dieu en un instant a transferées quelques ames d'eslite de l'extremité de la coulpe à l'extremité de la grace, faysant en elles, par maniere de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle : comme il arriva au grand Apostre, qui de Saul, vaisseau de persecution, devint subitement Paul, « vaisseau d'eslection[1]. » Il faut donner un rang particulier à ces ames privilegiées, esquelles Dieu s'est pleu d'exercer, non la seule affluence, mais l'inondation, et, s'il faut ainsy dire, non la seule liberalité et effusion, mais la prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous chastie en ce monde par des punitions qui, pour estre ordinaires, sont aussi presque tousjours inconnues et imperceptibles ; quelquefois neantmoins il fait des deluges et abismes de chastimens, pour faire reconnoistre et craindre la severité de son indignation : ainsy sa misericorde convertit et gratifie ordinairement les ames en une maniere si douce, suave et delicate, qu'à peine apperçoit-on son mouvement ; et neantmoins il arrive quelquefois que cette bonté souveraine surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux qui se desborde emmy la plaine, elle fait une effusion

[1] Act. IX, 15.

de ses graces si impetueuse, quoy qu'amoureuse, qu'en un moment elle detrempe et couvre toute une ame de benedictions, affin de faire paroistre les richesses de son amour, et que, comme sa justice procede communement par voye ordinaire, et quelquefois par voye extraordinaire, aussi sa misericorde face l'exercice de sa liberalité par voye ordinaire sur le commun des hommes, et sur quelques-uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mays quelz sont donc les cordages ordinaires par lesquelz la divine Providence a accoustumé de tirer nos cœurs à son amour? Telz, certes, qu'elle-mesme les marque, descrivant les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Egypte et du desert en la terre de promission : « Je les tiray, dit-elle par Ozée, avec des liens d'humanité, avec des liens de charité [1] » et d'amitie. Sans doute, Theotime, nous ne sommes pas tirés à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles; ains par maniere d'allechemens, d'attraitz delicieux, et de saintes inspirations, qui sont en somme les « liens d'Adam » et d'humanité, c'est à dire, proportionnés et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle : le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le playsir. On monstre des noix à un enfant, dit saint Augustin, et il est attiré en aymant; il est attiré par le lien, non du corps, mays du cœur. Voyés donc comme le Pere eternel nous tire : en nous enseignant, il nous delecte, non pas en nous imposant aucune necessité; il jette dedans nos cœurs des delectations et playsirs spirituelz, comme des sacrées amorces, par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et gouster la douceur de sa doctrine.

En cette sorte donc, tres-cher Theotime, nostre franc-arbitre n'est nullement forcé ni necessité par la grace; ains, nonobstant la vigueur toute puissante de la main misericordieuse de Dieu, qui touche, environne et lie l'ame de tant et

[1] Os. XI, 4,

tant d'inspirations, de semonces et d'attraitz, cette volonté humaine demeure parfaitement libre, franche et exempte de toute sorte de contrainte et de necessité. La grace est si gratieuse, et saysit si gratieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gaste rien en la liberté de nostre volonté; elle touche puissamment, mays pourtant si delicatement les ressortz de nostre esprit que nostre franc-arbitre n'en reçoit aucun forcement. La grace a des forces, non pour forcer, ains pour allecher le cœur; elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse nostre liberté; elle agit fortement, mays si suavement que nostre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action; elle nous presse, mais elle n'oppresse pas nostre franchise : si que nous pouvons, emmy ses forces, consentir ou resister à ses mouvemens, selon qu'il nous plait. Mays ce qui est autant admirable que veritable, c'est que, quand nostre volonté suit l'attrait et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement comme librement elle resiste, quand elle resiste, bien que le consentement à la grace depende beaucoup plus de la grace que de la volonté, et que la resistance à la grace ne depende que de la seule volonté : tant la main de Dieu est amiable au maniement de nostre cœur! tant elle a de dexterité pour nous communiquer sa force sans nous oster nostre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir sans empescher celuy de nostre vouloir, adjoustant sa puissance à sa suavité en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment la liberté de nostre vouloir. « Si tu sçavois le don de Dieu, dit le Sauveur à la Samaritaine, et qui est celuy qui te dit : *Donne-moy à boire*, toy-mesme peut-estre luy eusses demandé, et il t'eut donné de l'eau vive [1]. » Voyés, de grace, Theotime, le trait du Sauveur, quand il parle de ses attraitz! Si tu

[1] Joan. IV, 10.

sçavois, veut-il dire, le don de Dieu, sans doute tu serois esmeuë et attirée à demander l'eau de la vie eternelle, et peut-estre que tu la demanderois; comme s'il disoit : Tu aurois le pouvoir, et serois provoquée à demander, et neantmoins tu ne serois pas forcée, ni necessitée; ains seulement *peut-estre tu la demanderois*, car ta liberté te demeureroit pour la demander ou ne la demander pas. Telles sont les paroles du Sauveur, selon l'edition ordinaire, et selon la leçon de saint Augustin sur saint Jean.

En somme, si quelqu'un disoit que nostre franc-arbitre ne coopere pas, consentant à la grace dont Dieu le previent, ou que il ne peut pas rejetter la grace, et luy refuser son consentement, il contrediroit à toute l'Escriture, à tous les anciens Peres, à l'experience, et seroit excommunié par le sacré concile de Trente. Mays quand il est dit que nous pouvons rejetter l'inspiration celeste et les attraitz divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empescher Dieu de nous inspirer, ni de jetter ses attraitz en nos cœurs; car, comme j'ay desja dit, cela se fait en nous, et sans nous; ce sont des faveurs que Dieu nous fait avant que nous y ayons pensé; il nous esveille lorsque nous dormons, et par consequent nous nous trouvons esveillés avant qu'y avoir pensé; mays il est en nous de nous lever ou de ne nous lever pas, et bien qu'il nous ait esveillés sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or c'est resister au resveil que de ne point se lever et se r'endormir, puisque on ne nous resveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empescher que l'inspiration ne nous pousse, et par consequent ne nous esbranle; mays si, à mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous resistons. Ainsy le vent ayant saysi et enlevé nos oyseaux apodes, il ne les portera gueres loin s'ilz n'estendent leurs aisles et ne cooperent, se guindans et volans en l'air, auquel ilz ont esté lancés. Que si au contraire, amorcés peut-estre

de quelque verdure qu'ilz voyent en bas, ou engourdis d'avoir croupi en terre, au lieu de seconder le vent ilz tiennent leurs aisles pliées et se jettent derechef en bas, ilz ont voiremeut receu en effet le mouvement du vent, mais en vain, puisque ilz ne s'en sont pas prevalus. Theotime, les inspirations nous previennent, et avant que nous y ayons pensé elles se font sentir; mays apres que nous les avons senti, c'est à nous d'y consentir pour les seconder et suivre leurs attraitz, ou de dissentir et les repousser. Elles se font sentir à nous sans nous, mais elles ne nous font pas consentir sans nous.

CHAPITRE XIII.

Des premiers sentimens d'amour que les attraitz divins font en l'ame avant qu'elle ait la foy.

Le mesme vent qui releve les apodes se prend premierement à leurs plumes, comme parties plus legeres et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement à leurs aisles, les estendant et despliant en sorte qu'elles luy servent de prise pour saisir l'oyseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode ainsy enlevé contribue le mouvement de ses aisles à celuy du vent, le mesme vent qui l'a poussé l'aydera de plus en plus à voler fort aysément. Ainsy, mon cher Theotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du saint amour, elle se prend à nostre volonté, et par le sentiment de quelque celeste delectation, elle l'esmeut, estendant et despliant l'inclination naturelle qu'elle a au bien, en sorte que cette inclination mesme luy serve de prise pous saisir nostre esprit. Et tout cela, comme j'ay dit, se fait en nous sans nous; car c'est la faveur divine qui nous previent en cette sorte. Que si nostre esprit ainsy saintement prevenu, sentant les aisles de son inclination esmeuës, despliées, estendues, poussées

et agitées par ce vent celeste, contribue tant soit peu son consentement, ah! quel bonheur! Theotime; car la mesme inspiration et faveur qui nous a saysis, meslant son action avec nostre consentement, animant nos foibles mouvemens de la force du sien, et vivifiant nostre imbecille cooperation par la puissance de son operation, elle nous aydera, conduira et accompagnera d'amour en amour, jusques à l'acte de la tres-sainte foy, requis pour nostre conversion.

Vray Dieu! Theotime, quelle consolation de considerer la sacrée methode avec laquelle le saint Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumiere et chaleur vitale dedans nos cœurs! O Jesus! que c'est un playsir delicieux de voir l'amour celeste, qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrés qui insensiblement se rendent sensibles, il va desployant sa clarté sur une ame, et ne cesse point qu'il ne l'ait toute couverte de la splendeur de sa presence, luy donnant en fin la parfaite beauté de son jour! ô que cette aube est gaye, belle, amiable et aggreable! Mays pourtant il est vray que ou l'aube n'est pas jour, ou si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour naissant; c'est plus tost l'enfance du jour que le jour mesme. Et de mesme, sans doute, ces mouvemens d'amour qui precedent l'acte de la foy requis à nostre justification, ou ilz ne sont pas amour, à proprement parler, ou ilz sont un amour commençant et imparfait. Ce sont les premiers bourgeons verdoyans que l'ame eschauffée du soleil celeste, comme un arbre mystique, commence à jetter au printems, qui sont plus tost presages de fruit que fruit.

Saint Pacome, lors encor tout jeune soldat, et sans connoissance de Dieu, enroollé sous les enseignes de l'armée que Constance avoit dressée contre le tyran Maxence, vint, avec la trouppe de laquelle il estoit, loger aupres d'une petite ville non guere esloignée de Thebes, où non seulement luy, mays toute l'armée se treuva en extreme disette de vivres :

ce que ayant entendu les habitans de la petite ville, qui par bonne rencontre estoient fidelles de Jesus-Christ, et par consequent amis et secourables au prochain, ilz pourveurent soudain à la necessité des soldatz, mays avec tant de soin, de courtoisie et d'amour, que Pacome en fut tout ravy d'admiration; et demandant quelle nation estoit celle-là, si bonteuse, amiable et gracieuse, on luy dit que c'estoient des chrestiens; et s'enquerant derechef quelle loy et maniere de vivre estoit la leur, il apprit qu'ilz croyoient en Jesus-Christ Filz unique de Dieu, et faysoient bien à toutes sortes de personnes, avec ferme esperance d'en recevoir de Dieu mesme une ample recompence. Helas! Theotime, le pauvre Pacome, quoyque de bon naturel, dormoit pour lors dans la couche de son infidelité; et voylà que tout à coup Dieu se treuve à la porte de son cœur, et par le bon exemple de ces chrestiens, comme par une douce voix, il l'appelle, l'esveille, et luy donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour. Car à peine eut-il ouï parler, comme je viens de dire, de l'aymable loy du Sauveur que, tout remply d'une nouvelle lumiere et consolation interieure, se retirant à part, et ayant quelque tems pensé en soy-mesme, il haussa les mains au ciel, et avec un profond soupir il se print à dire : « Seigneur Dieu, qui avés fait le ciel et la terre, si vous daignés jetter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peine, et me donner connoissance de vostre divinité, je vous prometz de vous servir et d'obeïr toute ma vie à vos commandemens. » Depuis cette priere et promesse, l'amour du vray bien et de la pieté prit un tel accroissement en luy qu'il ne cessoit point de pratiquer mille et mille exercices de vertu.

Il m'est advis, certes, que je voy en cet exemple un rossignol qui, se resveillant à la prime aube, commence à se secouer, s'estendre, desployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazouiller son delicieux ramage. Car n'avés-vous pas pris garde comme le

bon exemple de ces charitables chrestiens excita et resveilla en sursaut le bienheureux Pacome? Certes, cet estonnement d'admiration qu'il en eut ne fut autre chose que son resveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre, avec un rayon de sa clairté, qui le remplit d'un grand sentiment de playsir spirituel. C'est pourquoy Pacome se secoue des divertissemens, pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grace receuë, se retirant à part pour y penser; puis il estend son cœur et ses mains au ciel, où l'inspiration l'attire; et commençant à desployer les aisles de ses affections, voletant entre la deffiance de soy-mesme et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblement amoureux le cantique de sa conversion, par lequel il tesmoigne d'abord que desja il connoist un seul Dieu, createur du ciel et de la terre; mays il connoist aussi qu'il ne le connoist pas encor assés pour le bien servir, et partant il supplie qu'une plus grande connoissance luy soit donnée, affin qu'il puisse par icelle parvenir au parfait service de sa divine Majesté.

Cependant voyés, je vous prie, Theotime, comme Dieu va doucement, renforçant peu à peu la grace de son inspiration dedans les cœurs qui consentent, les tirant apres soy comme de degré en degré sur cette eschelle de Jacob. Mays quelz sont ses attraitz? Le premier, par lequel il nous previent et reveille, se fait par luy en nous et sans nous; tous les autres se font aussi par luy et en nous, mays non pas sans nous. « Tirés-moy, » dit l'Espouse sacrée[1], c'est à dire, commencés le premier, car je ne sçaurois m'esveiller de moy-mesme, je ne sçaurois me mouvoir si vous ne m'esmouvés; mays quand vous m'aurés esmeuë, alors, ô le cher espoux de mon ame! nous courrons nous deux : vous courrés devant moy en me tirant tous-jours plus avant, et moy je vous suivray à la course, consentant à vos attraitz. Mays que personne n'estime que vous m'alliés tirant apres vous comme une esclave forcée,

[1] Cant. Cant. I, 3.

ou comme une charrette inanimée : ah ! non, vous me tirés « à l'odeur de vos parfums. » Si je vous vay suivant, ce n'est pas que vous me trainiés, c'est que vous m'allechés ; vos attraitz sont puissans, mays non pas violens, puisque toute leur force consiste en leur douceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir pour attirer à leur suite que leur suavité ; et la suavité, comme pourroit-elle tirer, sinon suavement et aggreablement ?

CHAPITRE XIV.

Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foy.

Quand Dieu nous donne la foy, il entre en nostre ame et parle à nostre esprit, non point par maniere de discours, mays par maniere d'inspiration, proposant si aggreablement ce qu'il faut croire à l'entendement que la volonté en reçoit une grande complaysance, et telle qu'elle incite l'entendement à consentir et acquiescer à la verité sans doute ni deffiance quelconque. Et voicy la merveille : car Dieu fait la proposition des mysteres de la foy à nostre ame parmy des obscurités et tenebres, en telle sorte que nous ne voyons pas les verités, ains seulement nous les entrevoyons ; comme il arrive quelquefois que, la terre estant couverte de brouillars, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé où il est, de façon que, par maniere de dire, nous le voyons sans le voir, par ce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons, et d'autre part nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point ; et c'est ce que nous appellons entrevoir. Et neantmoins cette obscure clarté de la foy estant entrée dans nostre esprit, non par force de discours, ni par apparence d'argumens, ains par la seule suavité de sa presence, elle se fait croire et obeïr à l'entendement avec tant

d'authorité que la certitude qu'elle nous donne de la verité surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les discours d'iceluy qu'ilz n'ont point de credit en comparayson.

Mon Dieu! Theotime, pourrois-je bien dire cecy? La foy est la grande amie de nostre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines, qui se vantent d'estre plus evidentes et claires qu'elle, comme l'Espouse sacrée parloit aux autres bergeres : « Je suis brune, mays belle[1]. » O discours humains! ô sciences acquises! *je suis brune;* car je suis entre les obscurités des simples revelations, qui sont sans aucune evidence apparente, et me font paroistre *noire*, me rendant presque mesconnoissable; *mays je suis* pourtant *belle* en moy-mesme, à cause de mon infinie certitude; et si les yeux des mortelz me pouvoient voir telle que je suis par nature, ilz me treuveroient toute belle. Mays ne faut-il pas qu'en effet je sois infiniment aymable, puisque les sombres tenebres et les espais brouillars, entre lesquelz je suis, non pas veuë, mays seulement entreveuë, ne me peuvent empescher d'estre si aggreable que, l'esprit me cherissant sur tout, fendant la presse de toutes autres connoissances, il me fait faire place, et me reçoit comme sa reyne dans le throsne le plus relevé qui soit en son palais, d'où je donne la loy à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain? Ouy vrayement, Theotime, tout ainsy que les chefz de l'armée d'Israël se despouillans de leurs vestemens les mirent ensemble, et en firent comme un throsne royal, sur lequel ilz assirent Jehu, crians : « Jehu est roy[1]! » de mesme, à l'arrivée de la foy, l'esprit se despouille de tous discours et argumens, et les sousmettant à la foy, il la fait asseoir sur iceux, la reconnoissant comme reyne, et crie avec une grande joye : Vive la foy! Les discours et argumens pieux, les miracles et autres advantages de la religion chrestienne la rendent,

[1] Cant. Cant. I, 4. — [2] IV Reg. IX, 13.

certes, extremement croyable et connoissable; mays la seule foy la rend creuë et reconneuë, faysant aymer la beauté de sa verité, et croire la verité de sa beauté, par la suavité qu'elle respand en la volonté, et la certitude qu'elle donne à l'entendement. Les Juifs virent les miracles et ouïrent les merveilles de nostre Seigneur; mays estans indisposés à recevoir la foy, c'est à dire, leur volonté n'estant pas susceptible de la douceur et suavité de la foy, à cause de l'aigreur et malice dont ilz estoient remplis, ilz demeurerent en leur infidelité. Ilz voyoient la force de l'argument, mays ilz ne savouroient pas la suavité de la conclusion, et pour cela ilz n'acquiesçoient pas à sa verité; et neantmoins l'acte de la foy consiste en cet acquiescement de nostre esprit, lequel ayant receu l'aggreable lumiere de la verité, il y adhere par maniere d'une douce, mays puissante et solide asseurance et certitude qu'il prend en l'authorité de la revelation qui luy en est faite.

Vous avez ouï dire, Theotime, qu'és conciles generaux il se fait des grandes disputes et recherches de la verité par discours, raysons et argumens de theologie; mais la chose estant debatue, les Peres, c'est a dire les evesques, et specialement le pape, qui est le chef des evesques, concluent, resolvent et determinent; et la determination estant prononcée, chacun s'y arreste et y acquiesce pleinement, non point en consideration des raysons alleguées en la dispute et recherche precedente, mais en vertu de l'authorité du saint Esprit, qui presidant invisiblement és conciles, a jugé, determiné et conclu par la bouche de ses serviteurs qu'il a establis pasteurs du christianisme. L'enqueste donc et la dispute se fait au parvis des prestres, entre les docteurs; mais la resolution et l'acquiescement se fait au sanctuaire, où le saint Esprit, qui anime le corps de l'Eglise, parle par les bouches des chefs d'icelle, selon que nostre Seigneur l'a promis. Ainsy l'austruche produit ses œufz sur le sablon de Lybie,

mais le soleil seul en fait esclorre le poussin ; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la verité, mais les seuls rayons du Soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement. Or en fin, Theotime, cette asseurance que l'esprit humain prend és choses revelées et mysteres de la foy commence par un sentiment amoureux de complaysance, que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la verité proposée; de sorte que la foy comprend un commencement d'amour que nostre cœur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV.

Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte esperance.

Comme estant exposés aux rayons du soleil de midy, nous ne voyons presque pas plus tost la clarté, que soudain nous sentons la chaleur : ainsy la lumiere de la foy n'a pas plus tost jetté la splendeur de ses verités en nostre entendement, que tout incontinent nostre volonté sent la sainte chaleur de l'amour celeste. La foy nous fait connoistre par une infallible certitude que Dieu est, qu'il est infini en bonté, qu'il se peut communiquer à nous, et que non seulement il peut, ains il le veut: si que, par une ineffable douceur, il nous a a preparé tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or nous avons une inclination naturelle au souverain bien, en suite de laquelle nostre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquietude, sans pouvoir en sorte quelconque s'accoyser, ni cesser de tesmoigner que sa parfaite satisfaction et son solide contentement luy manque. Mais quand la sainte foy a representé à nostre esprit ce bel objet de son inclination naturelle, ô vray Dieu! Theotime, quel ayse! quel playsir! quel tressaillement universel de nostre ame, laquelle alors, comme toute surprise à l'aspect d'une si excellente beauté, s'escrie d'a-

mour : « O que vous estes beau, mon bien-aymé! ô que vous estes beau [1] ! »

Eliezer cherchoit une espouse pour le filz de son maistre Abraham [2] : que sçavoit-il s'il la treuveroit belle et gracieuse comme il la desiroit? Mais quand il l'eut trouvée à la fontaine, qu'il la vid si excellente en beauté et si parfaite en douceur, mais sartout quand on la luy eut accordée, il en adora Dieu, et le benit avec des actions de graces pleines de joye nonparcille. Le cœur humain tend à Dieu par son inclination naturelle, sans sçavoir bonnement quel il est; mais quand il le treuve à la fontayne de la foy, et qu'il le void si bon, si beau, si doux et si debonnaire envers tous, et si disposé à se donner comme souverain bien à tous ceux qui le veulent, ô Dieu ! que de contentemens, et que de sacrés mouvemens en l'esprit pour s'unir à jamais à cette bonté si souverainement aymable! J'ay en fin treuvé, dit l'ame ainsy touchée, j'ai treuvé ce que je desirois, et je suis maintenant contente! Et comme Jacob ayant veu la belle Rachel, apres l'avoir saintement baysée, fondoit en larmes de douceur pour le bonheur qu'il ressentoit d'une si desirable rencontre [3] : de mesme nostre pauvre cœur ayant treuvé Dieu, et receu d'iceluy le premier bayser, bayser de la sainte foy, il se fond par apres en suavité d'amour pour le bien infini qu'il void d'abord en cette souveraine beauté.

Nous sentons quelquefois de certains contentemens qui viennent comme a l'improuveuë, sans aucun sujet apparent ; et ce sont souvent des presages de quelque plus grande joye : dont plusieurs estiment que nos bons anges, prevoyans les biens qui nous doivent advenir, nous en donnent ainsy des pressentimens ; comme au contraire ils nous donnent des craintes et frayeurs emmy les perilz inconneus, affin de nous faire invoquer Dieu et demeurer sur nos gardes. Or quand le bien presagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras

[1] Cant. Cant. I. 15. — [2] Gen. XXVI. — [3] Gen. XXIX, 9.

ouvertz, et, se ramentevant l'ayse qu'ils avoient eu sans en sçavoir la cause, ilz connoissent seulement alors que c'estoit comme un avant-coureur du bonheur advenu. Ainsy, mon cher Theotime, notre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne sçavoit à quoy ce mouvement tendoit; mais si tost que la foy le luy a monstré, alors il void bien que c'estoit cela que son ame requeroit, que son esprit cherchoit, et que son inclination regardoit. Certes, ou que nous veuillons, ou que nous ne veuillons pas, notre esprit tend au souverain bien. Mais qui est ce souverain bien? Nous ressemblons à ces bons Atheniens, qui faysoient sacrifice au vray Dieu, lequel neantmoins leur estoit inconneu, jusques à ce que le grand saint Paul leur en annonça la connoissance; car ainsy nostre cœur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions, et pretend à la felicité, et la va cherchant çà et là, comme à tastons, sans sçavoir toutesfois ni où elle reside, ni en quoy elle consiste, jusques à ce que la foy la luy monstre, et luy en descrit les merveilles infinies; et lors, ayant treuvé le thresor qu'il cherchoit, helas! quel contentement à ce pauvre cœur humain! quelle joye! quelle complaysance d'amour! Hé! je l'ay rencontré, celuy que mon ame cherchoit sans le connoistre! O que ne sçavois-je à quoy tendoient mes pretentions, quand rien de tout ce que je pretendois ne me contentoit, par ce que je ne sçavois pas ce que en effect je pretendois! Je pretendois d'aymer, et ne connoissois pas ce qu'il failloit aymer; et partant, ma pretention ne treuvant pas son veritable amour, mon amour estoit tous-jours en une veritable, mais inconnuë pretention: j'avois bien assez de pressentiment d'amour pour me faire pretendre; mais je n'avois pas assez de sentiment de la bonté qu'il falloit aymer, pour exercer l'amour.

CHAPITRE XVI.

Comme l'amour se pratique en l'esperance.

L'entendement humain estant donc convenablement appliqué à considerer ce que la foy luy represente de son souverain bien, soudain la volonté conçoit une extreme complaysance en ce divin objet, lequel, pour lors absent, fait naistre un desir tres ardent de sa presence, dont l'ame s'escrie saintement : « Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche ! »

C'est à Dieu que je souspire,
C'est Dieu que mon cœur desire.

Et comme l'oyseau auquel le fauconier oste le chaperon, ayant la proye en veuë, s'eslance soudain au vol ; et s'il est retenu par les longes, se debat sur le poing avec une ardeur extreme : de mesme, la foy nous ayant osté le voile de l'ignorance, et fait voir nostre souverain bien, lequel neantmoins nous ne pouvons encore posseder, retenus par la condition de cette vie mortelle, helas ! Theotime, nous le desirons alors de sorte que

Les cerfs long-tems pourchassés,
Fuyans pantois et lassés,
Si fort les eaux ne desirent,
Que nos cœurs d'ennuis pressés,
Seigneur, apres toy souspirent.
Nos ames en languissant
D'un desir tous-jours croissant
Crient : Helas ! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout-puissant !
Que nos yeux verront ta face [1] ?

Ce desir est juste, Theotime ; car qui ne desireroit un bien si desirable ? Mais ce seroit un desir inutile, ains qui ne serviroit que d'un continuel martyre à nostre cœur, si nous n'a-

[1] Ps. XLI, 2.

vions asseurance de le pouvoir un jour assouvir. Celui qui, pour le retardement de ce bonheur, proteste que ses larmes luy estoient un pain ordinaire nuit et jour, tandis que son Dieu lui estoit absent, et que ses adversaires l'enqueroient : « Où est ton Dieu ? [1] » helas ! qu'eust-il fait, s'il n'eust eu quelque sorte d'esperance de pouvoir une fois jouïr de ce bien apres lequel il souspiroit ? Et la divine Espouse va toute esplourée et alangourie d'amour [2], de quoy elle ne treuve pas si tost le bien-aymé qu'elle cherche. L'amour du Bien-aymé avoit creé en elle le desir; le desir avoit fait naistre l'ardeur du pourchas, et cette ardeur luy causoit la langueur, qui eut aneanty et consumé son pauvre cœur, si elle n'eut eu quelque esperance de rencontrer en fin ce qu'elle pourchassoit. Ainsy donc, affin que l'inquietude et la douloureuse langueur que les effortz de l'amour desirant causeroient en nos esprits ne nous portast à quelque defaillance de courage, et ne nous reduisist au desespoir, le mesme bien souverain qui nous incite à le desirer si fortement nous asseure aussi que nous le pourrons obtenir fort aysément, par mille et mille promesses qu'il nous en a faites en sa parole et par ses inspirations, pourveu que nous veuillions employer les moyens qu'il nous a preparés, et qu'il nous offre pour cela.

Or ces promesses et asseurances divines, par une merveille particuliere, accroissent la cause de nostre inquietude ; et à mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruinent et destruisent les effetz : ouy certes, Theotime, par ce que l'asseurance que Dieu nous donne que le paradis est pour nous fortifie infiniment le desir que nous avions d'en jouïr, et neantmoins affoiblit, ains aneantit tout à fait le trouble et l'inquietude que ce desir nous apportoit; de sorte que nos cœurs, par les promesses sacrées que la divine bonté nous a faites, demeurent tout à fait accoysés, et cet accoysement est la racine de la tres-sainte vertu que nous appellons espe-

[1] Ps. XLI. 4. — [2] Cant. Cant. V, 8.

rance. Car la volonté, asseurée par la foy qu'elle pourra jouïr de son souverain bien, usant des moyens à ce destinés, elle fait deux grands actes de vertu : par l'un elle attend de Dieu la jouïssance de sa souveraine bonté, et par l'autre elle aspire à cette sainte jouïssance.

Et de vray, Theotime, entre esperer et aspirer il y a seulement cette difference, que nous esperons les choses que nous attendons par le moyen d'autruy, et nous aspirons aux choses que nous pretendons par nos propres moyens, de nous-mêmes. Et d'autant que nous parvenons à la jouïssance de nostre souverain bien, qui est Dieu, premierement et principalement par sa faveur, grace et misericorde, et que neantmoins cette mesme misericorde veut que nous cooperions à sa faveur, contribuans la foiblesse de nostre consentement à la force de sa grace, partant nostre esperance est aucunement meslée d'aspirement : si que nous n'esperons pas tout à fait sans aspirer, et n'aspirons jamais sans tout à fait esperer; en quoy l'esperance tient tous-jours le rang principal, comme fondée sur la grace divine, sans laquelle tout ainsy que nous ne pouvons pas seulement penser à nostre souverain bien selon qu'il convient pour y parvenir, aussi ne pouvons-nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement est donc un rejetton de l'esperance, comme nostre cooperation l'est de la grace; et tout ainsy que ceux qui veulent esperer sans aspirer seront rejettez comme couards et negligens, de mesme ceux qui veulent aspirer sans esperer sont temeraires, insolens et presomptueux. Mais quand l'esperance est suivie de l'aspirement, et que esperans nous aspirons, et aspirans nous esperons, alors, cher Theotime, l'esperance se convertit en un courageux dessein par l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble pretention par l'esperance, esperans et aspirans selon que Dieu nous inspire. Mais cependant et l'un et l'autre se fait par cet amour desirant, qui tend à nostre souverain bien, lequel, à

mesure qu'il est plus asseurément esperé, est aussi tous-jours plus aymé; ains l'esperance n'est autre chose que l'amoureuse complaysance que nous avons en l'attente et pretention de nostre souverain bien. Tout y est d'amour, Theotime. Soudain que la foy m'a monstré mon souverain bien, je l'ay aymé; et par ce qu'il m'estoit absent, je l'ay desiré; et dautant que j'ay sçeu qu'il se vouloit donner à moy, je l'ay derechef plus ardemment aymé et desiré; car aussi sa bonté est d'autant plus aymable et desirable qu'elle est plus disposée à se communiquer. Or par ce progrés l'amour a converty son desir en esperance, pretention et attente : si que l'esperance est un amour attendant et pretendant; et par ce que le bien souverain que l'esperance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu mesme, auquel et par lequel elle espere et aspire, cette sainte vertu d'esperance aboutissante de toutes parts à Dieu, est par consequent une vertu divine ou theologique.

CHAPITRE XVII.

Que l'amour d'esperance est fort bon, quoyque imparfait.

L'amour que nous pratiquons en l'esperance, Theotime, va certes à Dieu, mays il retourne à nous; il a son regard en la divine bonté, mais il a de l'esgard à nostre utilité; il tend à cette supreme perfection, mays il pretend nostre satisfaction : c'est à dire, il ne nous porte pas en Dieu par ce que Dieu est souverainement bon en soy-mesme, mais par ce qu'il est souverainement bon envers nous-mesmes; où, comme vous voyés, il y a du nostre et de nous-mesmes, et partant cet amour est voirement amour, mais amour de convoitise et interessé. Je ne dis pas toutesfois qu'il revienne tellement à nous qu'il nous face aymer Dieu seulement pour l'amour de nous. O Dieu! nenny! car l'ame qui n'aymeroit

Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, establissant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en sa propre commodité, helas! elle commettroit un extreme sacrilege. Si une femme n'aymoit son mari que pour l'amour de son valet, elle aymeroit son mari en valet et son valet en mari : l'ame aussi qui n'ayme Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, elle s'ayme comme elle devroit aymer Dieu, et elle ayme Dieu comme elle se devroit aymer elle-mesme.

Mais il y a bien de la difference entre cette parole : *j'ayme Dieu pour le bien que j'en attens*, et celle-cy : *je n'ayme Dieu que pour le bien que j'en attens;* comme aussi c'est chose bien diverse de dire : *j'ayme Dieu pour moy*, et dire : *j'ayme Dieu pour l'amour de moy*. Car quand je dis : *j'ayme Dieu pour moy*, c'est comme si je disois : *j'ayme avoir Dieu, j'ayme que Dieu soit à moy, qu'il soit mon souverain bien*, qui est une sainte affection de l'Espouse celeste, laquelle cent fois proteste par exces de complaysance : « Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute sienne; il est à moy, et je suis à luy [1]; » mays dire : *j'ayme Dieu pour l'amour de moy-mesme*, c'est comme qui diroit : *l'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'ayme Dieu*, en sorte que l'amour de Dieu soit dependant, subalterne et inferieur à l'amour propre que nous avons envers nous-mesmes : qui est une impieté nonpareille.

Cet amour donq que nous appellons esperance est un amour de convoytise, mays d'une sainte et bien ordonnée convoytise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu à nous, ni à nostre utilite, mays nous nous joignons à luy comme à nostre finale felicité. Nous nous aymons ensemblement avec Dieu par cet amour, mays non pas nous preferant ou esgalant à luy en cet amour; l'amour de nous-mesmes est meslé avec celuy de Dieu, mays celuy de Dieu surnage; nostre amour propre y entre voirement, mays comme simple motif, et non

[1] Cant. Cant. II, 16.

comme fin principale; nostre interest y tient quelque lieu, mays Dieu y tient le rang principal. Ouy, sans doute, Theotime; car quand nous aymons Dieu comme nostre souverain bien, nous l'aymons pour une qualité par laquelle nous ne le rapportons pas à nous, mays nous à luy; nous ne sommes pas sa fin, sa pretention, ni sa perfection, ains il est la nostre; il ne nous appartient pas, mays nous luy appartenons; il ne despend point de nous, ains nous de luy : et en somme, par la qualité de souverain bien, pour laquelle nous l'aymons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de luy; il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous pratiquons nostre indigence et disette : de sorte que aymer Dieu en tiltre de souverain bien, c'est l'aymer en tiltre honnorable et respectueux, par lequel nous l'advouons estre nostre perfection, nostre repos et nostre fin, en la jouissance de laquelle consiste nostre bonheur. Il y a des biens desquelz nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habitz; et l'amour que nous leur portons est un amour de pure convoytise; car nous ne les aymons pas que pour nostre proufit. Il y a des biens desquelz nous jouïssons, mays d'une reciproque et mutuellement esgale jouïssance, comme nous faysons de nos amis; car l'amour que nous leur portons en tant qu'ilz nous rendent du contentement est voirement amour de convoytise, mays convoytise honneste, par laquelle ilz sont à nous et nous esgalement à eux, ilz nous appartiennent et nous pareillement leur appartenons. Mays il y a des biens dont nous jouïssons d'une jouïssance de dependance, participation et sujettion, comme nous faysons de la bienveuillance de nos pasteurs, princes, pere, mere, ou de leur presence et faveur; car l'amour que nous leur portons est aussi, certes, amour de convoytise quand nous les aymons en tant qu'ilz sont nos princes, nos pasteurs, nos peres, nos meres, puisque ce n'est pas la qualité de pasteur, ni de prince, ni de pere, ni de

mere, qui nous les fait aymer, ains par ce qu'ilz sont telz en nostre endroit et à nostre regard. Mays cette convoitise est un amour de respect, de reverence, d'honneur; car nous aymons, par exemple, nos peres, non par ce qu'ilz sont nostres, mays par ce que nous sommes à eux. Et c'est ainsy que nous aymons et convoitons Dieu par l'esperance, non affin qu'il soit nostre bien, mays par ce qu'il l'est; non affin qu'il soit nostre, mays par ce que nous sommes siens; non comme s'il estoit pour nous, mays dautant que nous sommes pour luy.

Et notés, Theotime, qu'en cet amour icy la rayson pour laquelle nous aymons, c'est à dire, pour laquelle nous appliquons nostre cœur à l'amour du bien que nous convoytons, c'est par ce que c'est nostre bien; mays la rayson de la mesure et quantité de cet amour depend de l'excellence et dignité du bien que nous aymons. Nous aymons nos bienfacteurs par ce qu'ilz sont telz envers nous; mays nous les aymons plus ou moins, selon qu'ilz sont ou plus grands ou moindres bienfacteurs. Pourquoy donq aymons-nous Dieu, Theotime, de cet amour de convoytise? Par ce qu'il est nostre bien. Mays pourquoy l'aymons-nous souverainement? Par ce qu'il est nostre bien souverain.

Or quand je dis que nous aymons souverainement Dieu, je ne dis pas que nous l'aymions pour cela du souverain amour : car le souverain amour n'est qu'en la charité; mays en l'esperance, l'amour est imparfait, par ce qu'il ne tend pas à sa bonté infinie en tant qu'elle est telle en elle-mesme, ains seulement en tant qu'elle nous est telle; et neantmoins, par ce qu'en cette sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celuy qui provient de la consideration du souverain bien, nous disons que par iceluy nous aymons souverainement, quoy qu'en verité nul par ce seul amour ne puisse ni observer les commandemens de Dieu, ni avoir la vie eternelle, par ce que c'est un amour qui donne plus

d'affection que d'effect, quand il n'est pas accompaigné de la charité.

CHAPITRE XVIII.

Que l'amour se pratique en la penitence; et premierement, qu'il y a diverses sortes de penitences.

La penitence, à parler generalement, est une repentance par laquelle on rejette et deteste le peché qu'on a commis, avec resolution de reparer, autant que l'on peut, l'offence et injure faite à celuy contre lequel on a peché. Et j'ay enclos en la penitence le propos de reparer l'offence, par ce que la repentance ne deteste pas assés le mal quand elle laisse volontairement subsister son principal effect, qui est l'offence et l'injure; or elle le laisse subsister tandis que le pouvant en quelque sorte reparer, elle ne le fait pas.

Je laisse à part maintenant la penitence de plusieurs payens, lesquelz, comme Tertulien tesmoigne [1], en avoient entre eux quelque apparence, mays si vaine et inutile que mesme quelquefois ilz faysoient penitence d'avoir bien fait; car je ne parle que de la penitence vertueuse, laquelle, selon les differens motifs desquelz elle provient, est aussi de diverses especes. Il y en a certes une qui est purement morale et humaine, comme fut celle d'Alexandre le Grand, lequel ayant tué son cher Clitus cuida se laisser mourir de faim, tant la force de la penitence fut grande, dit Ciceron; et celle d'Alcibiades, qui convaincu par Socrate de n'estre pas sage, se print à pleurer amerement, triste et affligé de n'estre pas ce qu'il devoit estre, dit saint Augustin. Aussi Aristote, reconnoissant cette sorte de penitence, asseure que l'intemperant lequel de propos deliberé s'addonne aux voluptés est tout à fait incorrigible, par ce qu'il ne se sçauroit repentir, et celuy qui est sans pœnitence est incurable.

[1] Lib. de Pœnitent.

Certes, Seneque, Plutarque et les pytagoriciens, qui recommandent tant l'examen de conscience, et surtout le premier, qui parle si vivement du trouble que le remors interieur excite en l'ame, ont entendu sans doute qu'il y avoit une repentance; et quant au sage Epictete, il descrit si bien la reprehension que nous devons pratiquer envers nous-mesmes qu'on ne sçauroit presque mieux dire.

Il y a encor une autre pœnitence, qui est voirement morale, mays religieuse pourtant, et, en certaine façon, divine, d'autant qu'elle procede de la connoissance naturelle que l'on a d'avoir offencé Dieu en pechant; car en verité plusieurs philosophes ont sçeu qu'on faysoit chose aggreable à la Divinité de vivre vertueusement, et que par consequent on l'offençoit en vivant vitieusement. Le bon homme Epictete fait un souhait de mourir en vray chrestien (comme il est fort probable qu'aussi fit-il), et entre autres choses, il dit qu'il seroit content s'il pouvoit en mourant eslever ses mains à Dieu, et luy dire : Je ne vous ai point, quant à ma part, fait de deshonneur; et de plus il veut que son philosophe face un serment admirable à Dieu de ne jamais desobeïr à sa divine Majesté, ni blasmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ni de s'en plaindre en façon que ce soit; et ailleurs il enseigne que Dieu et nostre bon ange sont presens à nos actions. Vous voyés donc bien, Theotime, que ce philosophe, lors encor payen, connoissoit que le peché offençoit Dieu, comme la vertu l'honnoroit; et que par consequent il vouloit qu'on s'en repentit, puisque mesme il ordonnoit que l'on fit l'examen de conscience au soir, en faveur duquel avec Pitagore il fait cet advertissement :

> Si vous avés mal fait, tancés-vous aigrement;
> Si vous avés bien fait, ayés contentement.

Or cette sorte de repentance attachée à la science et dilection de Dieu que la nature peut fournir, estoit une depen-

dance de la religion morale. Mays, comme la rayson naturelle a donné plus de connoissance que d'amour aux philosophes, qui ne l'ont pas glorifié à proportion de la notice qu'ilz en avoient, aussi la nature a fourny plus de lumiere pour faire entendre combien Dieu estoit offencé par le peché que de chaleur pour exciter le repentir requis à la reparation de l'offence.

Neantmoins, bien que la penitence religieuse ayt en quelque façon esté reconneuë par quelques-uns des philosophes, si est-ce que ç'a esté si rarement et foiblement que ceux qui ont eu la reputation d'estre les plus vertueux d'entre eux, c'est à dire, les stoïciens, ont asseuré que l'homme sage ne s'attristoit jamais; dequoy ilz ont fait une maxime autant contraire à la rayson que la proposition sur laquelle ilz la fondoient estoit contraire à l'experience, à sçavoir, que l'homme sage ne pechoit point.

Nous pouvons donq bien dire, mon cher Theotime, que la penitence est une vertu toute chrestienne, puisque d'un costé elle a esté si peu conneuë entre les payens, et de l'autre, elle est tellement reconneuë parmy les vrays chrestiens qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie evangelique, selon laquelle quiconque dit qu'il ne peche point est insensé, et quiconque croid de remedier à son peché sans penitence, il est forcené; car c'est l'exhortation des exhortations de nostre Seigneur : « Faites penitence[1]. » Or voicy une briefve description du progrés de cette vertu.

Nous entrons en une profonde apprehension dequoy, en tant qu'en nous est, nous offençons Dieu par nos pechés, le mesprisant et deshonnorant, luy desobeïssant et nous rebellant à luy, lequel aussi de son costé s'en tient pour offencé, irrité et mesprisé, desaggreant, reprouvant et abominant l'iniquité. De cette veritable apprehension naissent plusieurs motifs qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chacun en particulier, nous peuvent porter à la repentance.

[1] Matth. IV, 17.

Car nous considerons par fois que Dieu, qui est offencé, a estably une punition rigoureuse en enfer pour les pecheurs, et qu'il les privera du paradis, preparé aux gens de bien. Or, comme le desir du paradis est extremement honnorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable ; et non seulement cela, mais le desir du paradis estant fort estimable, la crainte de son contraire, qui est l'enfer, est bonne et louable : hé ! qui ne craindroit une si grande perte et une si grande peine ? et cette double crainte, dont l'une est servile, et l'autre mercenaire, nous porte grandement à nous repentir des pechés par lesquelz nous les avons encourues. Et à cet effet, en la sacrée parole cette crainte nous est cent fois et cent fois intimée. D'autres fois nous considerons la laideur et la malice du peché selon que la foy nous l'enseigne : comme, par exemple, que par iceluy la ressemblance et image de Dieu que nous avons est barbouillée et desfigurée, la dignité de nostre esprit deshonnorée ; que nous sommes rendus semblables aux bestes insensées ; que nous avons violé nostre devoir envers le Createur du monde, et perdu le bien de la societé des anges, pour nous associer et assujettir au diable, nous rendans esclaves de nos passions, et renversans l'ordre de la rayson, offençans nos bons anges, à qui nous sommes tant obligés.

Quelquefois encor nous sommes provoqués à penitence par la beauté de la vertu, qui nous donne autant de biens que le peché nous cause de maux ; et de plus nous y sommes maintefois excités par l'exemple des saints : car qui eut jamais peu voir les exercices de l'incomparable penitence de Magdeleine, de Marie Egyptiaque, ou des penitens du monastere surnommé Prison, dont saint Jean Clymacus a fait la description [1], sans estre esmeu à se repentir de ses pechés, puisque la seule lecture de l'histoire y provoque ceux qui ne sont pas du tout hebetés ?

[1] Echelle sainte, V Degré.

CHAPITRE XIX.

Que la penitence sans l'amour est imparfaite.

Or tous ces motifz nous sont enseignés par la foy et religion chrestienne, et partant la penitence qui en provient est grandement louable, quoy que imparfaite. Elle est à la verité louable; car ni la sainte Escriture, ni l'Eglise ne nous exciteroient pas par tels motifz si la penitence qui en provient n'estoit bonne; et on void manifestement que c'est chose grandement raysonnable de se repentir du peché pour ces considerations, ains qu'il est impossible de ne se repentir pas à qui les considere attentivement; mais pourtant c'est une penitence, certes, imparfaite, d'autant que l'amour divin n'y entre encor point. Hé! ne voyés-vous pas, Theotime, que toutes ces repentances se font pour l'interest de nostre ame, de sa felicité, de sa beauté interieure, de son honneur, de sa dignité, et en un mot, pour l'amour de nous-mesmes, mais amour neantmoins legitime, juste et bien reglé?

Et prenés garde que je ne dis pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dis seulement qu'elles ne le comprennent pas; elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas; elles ne sont pas contre luy, mais elles sont encor sans luy; il n'en est pas forclos, mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien simplement est fort bonne; mais si elle l'embrasse en rejettant le mieux, elle est certes desreglée, non pas acceptant l'un, mais en repoussant l'autre. Ainsy le vœu de donner aujourd'huy l'aumosne est bon; mais le vœu de ne la donner qu'aujourd'huy seroit mauvais, par ce qu'il forclorroit le mieux, qui est de la donner aujourd'huy et demain, et tous-jours, quand on pourra. C'est bien fait certes, et cela ne se peut nier, de se repentir de ses pechés pour eviter la peine de l'enfer et obtenir le paradis; mais qui prendroit resolution de ne se vouloir

jamais repentir pour aucun autre sujet, il forclorroit volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettroit un grand peché. Et qui seroit le pere qui ne treuvast mauvais que son filz le voulut voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour?

Le commencement des choses bonnes est bon, le progrés est meilleur, et la fin est tres-bonne. Toutefois le commencement est bon en qualité de commencement, et le progrés en qualité de progrés; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement, ou au progrés, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne; mais si on ne vouloit jamais estre qu'enfant, cela seroit mauvais; car l'enfant de cent ans est mesprisé. De commencer d'apprendre, cela est fort louable; mais qui commenceroit en intention de ne jamais se perfectionner, il feroit contre toute rayson. La crainte et les autres motifs de repentance dont nous avons parlé sont bons pour le commencement de la sagesse chrestienne, qui consiste en la penitence; mais qui voudroit de propos deliberé ne point parvenir à l'amour, qui est la perfection de la penitence, il offenceroit grandement celuy qui a tout destiné à son amour, comme à la fin de toutes choses.

Conclusion : la repentance qui forclost l'amour de Dieu est infernale, pareille à celle des damnés; la repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoy qu'elle soit encor sans iceluy, est une bonne et desirable repentance, mais imparfaite, et qui ne peut nous donner le salut, jusques à ce qu'elle ait atteint à l'amour, et qu'elle se soit meslée avec iceluy : si que, comme le grand Apostre a dit que, s'il donnoit son corps à brusler et tous ses biens aux pauvres sans avoir la charité, cela luy seroit inutile[1], aussi pouvons-nous dire en verité que, quand nostre penitence seroit si grande que sa douleur fit fondre nos yeux en larmes et fendre nos cœurs

[1] I Cor. XIII, 3.

de regret, si nous n'avons pas le saint amour de Dieu, tout cela ne nous serviroit de rien pour la vie eternelle.

CHAPITRE XX.

Comme le meslange d'amour et de douleur se fait en la contrition.

La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoyque plusieurs eaux se convertissent en feu; mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle. Car, ainsy qu'il est escrit au livre des Machabées [1], lorsque les enfans d'Israël furent conduitz en Babylone, du temps de Sedecias, les prestres, par l'advis de Hieremie, cacherent le feu sacré en une vallée dans un puits sec, et au retour les enfans de ceux qui avoient ainsy caché le feu l'allerent chercher, selon ce que leurs peres leur avoient enseigné, et ils le treuverent converty en une eau fort espaisse, laquelle estant tirée par eux et respandue sur les sacrifices, selon que Nehemias l'ordonnoit, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchée, elle fut convertie en un grand feu.

Theotime, parmy les tribulations et regretz d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de nostre cœur le feu sacré de son amour; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Ainsy la celebre amante repentie ayma premierement son Sauveur, et cet amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent; dont nostre Seigneur dit que plusieurs pechés luy estoient remis, par ce qu'elle avoit beaucoup aymé [2]. Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau que presque partout on appelle eau de vie, laquelle conçoit et nourrit si aysément le feu que pour cela on la nomme aussi en plusieurs endroitz ardente : de mesme

[1] II Mach. I, 19. — [2] Luc. VII, 47.

la consideration amoureuse de la bonté laquelle estant souverainement aymable a esté offencée par le peché, produit l'eau de la sainte penitence; puis de cette eau provient reciproquement le feu de l'amour divin; dont on la peut proprement appeler eau de vie et ardente. Elle est certes une eau en sa substance, car la penitence n'est autre chose qu'un vray desplaysir, une reelle douleur et repentance; mais elle est neantmoins ardente, par ce qu'elle contient la vertu et proprieté de l'amour, comme provenuë d'un motif amoureux, et par cette proprieté elle donne la vie de la grace. C'est pourquoy la parfaite penitence a deux effetz differens : car, en vertu de sa douleur et detestation, elle nous separe du peché et de la creature, à laquelle la delectation nous avoit attachés; mais en vertu du motif de l'amour d'où elle prend son origine, elle nous reconcilie et reunit à nostre Dieu, duquel nous nous estions separés par le mespris : si que à mesme qu'elle nous retire du peché en qualité de repentance, elle nous rejoint à Dieu en qualité d'amour.

Mays je ne veux pas dire neantmoins que l'amour parfait de Dieu, par lequel on l'ayme sur toutes choses, precede tous-jours cette repentance, ni que cette repentance precede tous-jours cet amour. Car, encor que cela se passe ainsy maintefois, si est-ce que d'autres fois aussi, à mesme que l'amour divin naist dedans nos cœurs, la penitence naist dedans l'amour; et plusieurs fois, la penitence venant en nos espritz, l'amour vient en la penitence. Et comme lorsqu'Esaü sortit du ventre de sa mere, Jacob, son jumeau, l'empoigna par le pied [1], affin que non seulement leurs naissances s'entresuivissent, mais aussi s'entretinssent et fussent entreliées l'une à l'autre : de mesme le repentir, rude et aspre à cause de sa douleur, naist le premier, comme un autre Esaü; et l'amour, doux et gratieux comme Jacob, le tient par le pied, et s'attache tellement à luy qu'ilz n'ont qu'une seule origine,

[1] Genes. XXV, 25.

puisque la fin de la naissance du repentir est le commencement de celle du parfait amour. Or comme Esaü parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour ; mais l'amour, comme un autre Jacob, quoyqu'il soit le puisné, assujettit par apres le repentir, le convertissant en consolation.

Voyés, je vous prie, Theotime, la bienaymée Magdeleine, comme elle pleure d'amour : « On a enlevé mon Seigneur, dit-elle toute fondue en larmes, et ne sçay où on l'a mis[1]; » mays l'avant treuvé par les souspirs et les pleurs, elle le tient et possede par amour. L'amour imparfait le desire et le requiert, la penitence le cherche et le treuve, l'amour parfait le tient et le serre : ainsy qu'on dit des rubis d'Æthiopie, qui ont naturellement leur feu fort blafastre, mais estans mis dans le vinaigre, il esclatte et jette son brillement fort clair ; car l'amour qui precede le repentir est pour l'ordinaire imparfait, mays estant detrempé dans l'aigreur de la penitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive mesme par fois que la repentance, quoyque parfaite, ne contient pas en soy la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et proprieté d'iceluy. Mays, ce me dirés-vous, quelle vertu ou proprieté de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action? Theotime, le motif de la parfaite repentance, c'est la bonté de Dieu, laquelle il nous desplaist d'avoir offencé ; or ce motif n'est motif sinon par ce qu'il esmeut et donne le mouvement; mais le mouvement que la bonté divine donne au cœur qui la considere ne peut estre que le mouvement d'amour, c'est à dire, d'union : c'est pourquoy la vraye repentance, bien qu'il ne soit pas advis, et qu'on ne voye pas la propre action de l'amour, reçoit neantmoins tous-jours le mouvement de l'amour, et la qualité unissante d'iceluy, par laquelle elle nous reünit et rejoint à la divine bonté. Dittes-moy, de

[1] Joan. XX, 13.

grace : c'est la proprieté de l'aymant de tirer à soy le fer et de se joindre à luy; mais ne voyons-nous pas que le fer touché de l'aymant, sans avoir ni l'aymant, ni sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unir un autre fer? ainsy la parfaite repentance touchée du motif de l'amour, sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et la qualité, c'est à dire, le mouvement d'union, pour rejoindre et reünir nos cœurs à la volonté divine. Mays quelle difference y a-il, me repliquerés-vous, entre ce mouvement unissant de la penitence et l'action propre de l'amour? Theotime, l'action de l'amour est un mouvement d'union voirement, mais il se fait par complaysance; or le mouvement d'union qui est en la penitence se fait, non par voye de complaysance, ains de desplaysir, de repentance, de reparation, de reconciliation : en tant donc que ce mouvement unit, il a la qualité de l'amour; en tant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la penitence; et en somme, de sa naturelle condition, c'est un vray mouvement de penitence, mays qui a la vertu et qualité unissante de l'amour.

Ainsy le vin theriacal n'est pas appellé theriacal pour contenir la propre substance de la theriaque, car il n'y en a point du tout; mays on le nomme ainsy par ce que la plante de la vigne ayant esté detrempée en theriaque, les raysins et le vin qui en sont provenus ont tiré la vertu et l'operation de la theriaque contre toute sorte de venins. Si donc la penitence, selon l'Escriture, efface le peché, sauve l'ame, la justifie, et la rend aggreable à Dieu, qui sont des effetz appartenans à l'amour, et qui semblent ne devoir estre attribués qu'a luy, il ne le faut pas treuver estrange; car bien que l'amour ne se treuve pas tous-jours luy-mesme en la penitence parfaite, sa vertu neantmoins et sa proprieté y est tous-jours, s'y estant escoulée par le motif amoureux duquel elle provient.

Ni ne faut pas non plus s'estonner que la force de l'amour naisse dedans la repentance avant que l'amour y soit formé, puisque nous voyons que par la reflexion des rayons du soleil, battans sur la glace d'un miroüer, la chaleur, qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente petit à petit si fort qu'elle commence à brusler avant qu'elle ait bonnement produit le feu, ou au moins avant que nous l'ayons apperceu. Car ainsy, le saint Esprit jettant dans nostre entendement la consideration de la grandeur de nos pechés, en tant que par iceux nous avons offencé une si souveraine bonté, et nostre volonté recevant la reflexion de cette connoissance, le repentir croist petit à petit si fort, avec une certaine chaleur affective et desir de retourner en grace avec Dieu, qu'en fin ce mouvement arrive à tel signe qu'il brusle et unit avant mesme que l'amour soit du tout formé, amour qui toutesfois, comme un feu sacré, s'allume immediatement en ce point-là ; de sorte que la repentance ne parvient jamais à ce signe de brusler et reünir le cœur à Dieu, qui est son extreme perfection, qu'elle ne se treuve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement à l'autre ; ains plus tost la fin de la penitence est dans le commencement de l'amour, comme le pied d'Esaü estoit dans la main de Jacob, de telle façon que lorsqu'Esaü achevoit sa naissance Jacob commençoit la sienne, la fin de la naissance de l'un estant jointe, liée, et qui plus est, environnée du commencement de la naissance de l'autre ; car ainsy le commencement de l'amour parfait ne suit pas seulement la fin de la penitence, mays il s'attache, il se lie, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mesle avec la fin de la repentance, et en ce moment du meslange la penitence et contrition merite la vie eternelle.

Or, par ce que cette repentance amoureuse se pratique ordinairement par des eslans ou elevemens du cœur en Dieu, pareilz à ceux des anciens penitens : « Je suis vostre, ô mon

Dieu ! sauvés-moy [1]. Ayés misericorde de moy, ayés-en misericorde; car mon ame se confie en vous [2]. Sauvés-moy, Seigneur, car les eaux submergent mon ame [3]. Faites-moy comme un de vos mercenaires [4]. Seigneur, soyés-moy propice, à moy pauvre pecheur [5] » : ce n'est pas sans rayson que quelques-uns ont dit que l'orayson justifioit; car l'orayson repentante, ou la repentance suppliante, eslevant l'ame en Dieu et la reunissant à sa bonté, obtient sans doute le pardon en vertu du saint amour, qui luy donne le mouvement sacré. Et partant nous devons tous avoir force telles oraysons jaculatoires, faites par maniere de repentance amoureuse et de souhaitz requerans nostre reconciliation avec Dieu, affin que par icelles, prononçans devant le Sauveur nostre tribulation, nous respandions nos ames devant et dedans son cœur pitoyable, qui les recevra à mercy.

CHAPITRE XXI.

Comme les attraitz amoureux de nostre Seigneur nous aydent et accompaignent jusques à la foy et la charité.

Entre le premier resveil du peché ou de l'incredulité, et la resolution finale que l'on prend de croire parfaitement, il y va souventes fois beaucoup de temps, pendant lequel on peut prier, comme fit saint Pacome, ainsy que nous avons veu ; et comme le pere du pauvre lunatique, lequel, au rapport de saint Marc, asseurant qu'il croyoit, c'est à dire, qu'il commençoit à croire, conneut quant et quant qu'il ne croyoit pas assés, dont il s'escria : « Hé ! Seigneur, je croy, mays aydés mon incredulité [6] ; » comme s'il eut voulu dire : Je ne suis plus dans l'obscurité de la nuit d'infidelité, desja les rayons de vostre foy esclairent sur l'orizon de mon ame;

[1] Ps. CXVIII, 94. — [2] Ps. LVI, 2. — [3] Ps. LXVIII, 2. — [4] Luc. XV, 19. — [5] Luc. XXIII, 13. — [6] Marc. IX, 23.

mays neantmoins je ne croy pas encor convenablement, c'est une connoissance encor toute foible et meslée de tenebres : helas ! Seigneur, secourés-moy. Aussi le grand saint Augustin prononce solemnellement cette remarquable parole : « Escoute une fois, ô homme ! et entens. N'es-tu pas tiré ? prie affin que tu sois tiré ; » en laquelle son intention n'est pas de parler du premier mouvement que Dieu fait en nous sans nous, lorsqu'il nous excite et esveille du sommeil de peché ; car comme pourrions-nous demander le resveil, puisque personne ne peut prier avant qu'estre eveillé ? mays il parle de la resolution que l'on prend d'estre fidele, car il estime que croire c'est estre tiré ; et partant il admoneste ceux qui ont esté excités à croire en Dieu de demander le don de la foy. Et personne, certes, ne pouvoit mieux sçavoir les difficultés qui se passent ordinairement entre le premier mouvement que Dieu fait en nous et la parfaite resolution de bien croire que saint Augustin, qui ayant receu une si grande varieté d'attraitz par les paroles du glorieux saint Ambroise, par la conference faite avec Potitian, et mille autres moyens, ne laissa pas neantmoins d'user de tant de remises, et d'avoir tant de peyne à se resoudre : si que à luy, de vray, plus qu'à nul autre on eut pu bien dire ce qu'il dit par apres aux autres : Helas ! Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne crois pas, pries que tu sois tiré et que tu croyes.

Nostre Seigneur tire les cœurs par les delectations qu'il leur donne, lesquelles font treuver la doctrine celeste douce et aggreable ; mays avant que cette douceur ait engagée et liée la volonté par ses amiables liens pour la tirer à l'acquiescement et consentement parfait de la foy, comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses saintes inspirations, aussi nostre ennemy ne cesse point de pratiquer sa malice par ses tentations. Et cependant nous demeurons en pleine liberté de consentir aux attraitz celestes ou de les rejetter ; car, comme le sacré concile de Trente a clairement

resolu[1], « si quelqu'un disoit que le franc-arbitre de l'homme estant meu et incité de Dieu, ne coopere en rien en consentant à Dieu qui l'esmeut et l'appelle affin qu'il se dispose et prepare pour obtenir la grace de la justification, et qu'il ne peut n'y consentir point s'il veut, » certes un tel seroit excommunié et reprouvé de l'Eglise. Que si nous ne repoussons point la grace du saint amour, elle se va dilatant par des continuelz accroissemens dedans nos ames jusques à ce qu'elles soyent entierement converties : comme les grands fleuves, qui, trouvans les plaines ouvertes, se respandent et prennent tous-jours plus de place.

Que si l'inspiration nous ayant tirés à la foy ne rencontre point de resistance en nous, elle nous tire mesme jusques à la penitence et charité. Saint Pierre, comme un apode, relevé par l'inspiration que les yeux de son maistre luy donnerent, se laissant librement mouvoir et porter à ce doux vent du saint Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avoient excité ; il lit en iceux, comme au livre de vie, la douce semonce de pardon que la debonnaireté divine luy offre; il en tire un juste motif d'esperance; il sort de la cour, il considere l'horreur de son peché et le deteste, il pleure, il gemit, il prosterne son miserable cœur devant celuy de la misericorde de son Seigneur, il crie mercy pour sa faute, il se resoult à une inviolable fidelité; et par ce progres de mouvemens pratiqués à la faveur de la grace qui le conduit, l'assiste et l'ayde continuellement, il parvient en fin à la sainte remission de ses pechés, passant ainsy de grace en grace, selon que saint Prosper asseure, que sans la grace on ne court point à la grace.

Ainsy donc, pour conclurre ce point, l'ame prevenue de la grace, sentant les premiers attraitz et consentant à leur douceur, comme revenant à soy apres une si longue pasmayson, elle commence à souspirer ces paroles : « Helas ! ô mon

[1] Sess. VI, de Justific., can. 4.

cher espoux, mon amy! tirés-moi, je vous prie, et me prenés par dessous les bras, car je ne puis autrement aller; mays si vous me tirés, nous courrons, vous en m'aydant par l'odeur de vos parfums, et moy correspondant par mon foible consentement, et odorant vos suavités, qui me renforcent et revigorent toute, jusques à ce que le baume de vostre nom sacré, c'est à dire, l'onction salutaire de ma justification, soit respandu en moy.» Voyés-vous, Theotime, elle ne prieroit pas si elle n'estoit excitée, mays si tost qu'elle l'est et qu'elle sent les attraitz elle prie qu'on la tire; estant tirée elle court, mays elle ne courroit pas si les parfums qui l'attirent et par lesquelz on la tire ne luy avivoient le cœur par la force de leur odeur precieuse; et comme elle court plus fort, et qu'elle s'approche de plus pres de son celeste espoux, elle sent tous-jours plus delicieusement les suavités qu'il respand, jusques à ce qu'en fin luy-mesme s'escoule dedans son cœur par maniere de baume respandu; si qu'elle s'escrie, comme surprise de ce contentement non si tost attendu et inopiné : «O mon espoux! vous estes un baume versé dans mon sein : ce n'est pas merveille si les jeunes ames vous chérissent [1]! »

En cette façon, tres-cher Theotime, l'inspiration celeste vient à nous et nous previent, excitant nos volontés à l'amour sacré. Que si nous ne la repoussons pas, elle vient avec nous et nous environne pour nous inciter et pousser tous-jours plus avant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ait rendus au port de la tres-sainte charité, faysant pour nous les trois offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie : car elle nous guide en tout nostre voyage de la sainte penitence, elle nous garantit des perilz, et des assautz du diable, et nous console, anime et fortifie en nos difficultés.

CHAPITRE XXII.

Briefve description de la charité.

Voylà donq en fin, mon cher Theotime, comme Dieu, par un progrés plein de suavité ineffable, conduit l'ame qu'il fait sortir hors de l'Egypte du peché d'amour en amour, comme de logement en logement, jusques à ce qu'il l'ait fait entrer en la terre de promission, je veux dire en la tres-sainte charité, laquelle, pour le dire en un mot, est une amitié, et non pas un amour interessé; car par la charité nous aymons Dieu pour l'amour de luy-mesme, en consideration de sa bonté tres-souverainement aymable. Mays cette amitié est une vraye amitié : car elle est reciproque, Dieu ayant aymé eternellement quiconque l'a aymé, l'ayme ou l'aymera temporellement. Elle est declairée et reconnuë mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour luy, puisque luy-mesme nous le donne; ni nous aussi ne pouvons ignorer celuy qu'il a pour nous, puisque il l'a tant publié, et que nous reconnoissons tout ce que nous avons de bon comme veritables effetz de sa bienveuillance. Et en fin nous sommes en perpetuelle communication avec luy, qui ne cesse de parler à nos cœurs par inspirations, attraitz et mouvemens sacrés; il ne cesse de nous faire du bien et rendre toutes sortes de tesmoignages de sa tres-sainte affection, nous ayant ouvertement revelé tous ses secretz, comme à ses amis confidens; et pour comble de son saint amoureux commerce avec nous, il s'est rendu nostre propre viande au tres-saint sacrement de l'eucharistie : et quant à nous, nous traittons avec luy à toutes heures, quand il nous plait, par la tres-sainte orayson, ayans toute nostre vie, nostre mouvement et nostre estre, non seulement avec luy, mays en luy et par luy.

Or cette amitié n'est pas une simple amitié, mays amitié de dilection, par laquelle nous faysons election de Dieu pour

l'aymer d'amour particulier. « Il est choisy, dit l'Espouse sacrée, entre mille[1]. » Elle dit *entre mille,* mays elle veut dire *entre tous.* C'est pourquoy cette dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable ; car la charité ayme Dieu par une estime et preference de sa bonté si haute et relevée au-dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrays amours en comparayson de cettuy-cy, ou s'ilz sont vrays amours, cettuy-cy est infiniment plus qu'amour. Et partant, Theotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature ni humaine, ni angelique puissent produire, ains le saint Esprit le donne et le respand en nos cœurs[2]; et comme nos ames, qui donnent la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mays sont mises dans nos corps par la providence naturelle de Dieu, ainsy la charité, qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraitte de nos cœurs, mays elle y est versée comme une celeste liqueur par la providence surnaturelle de sa divine Majesté.

Nous l'appellons donq amitié surnaturelle pour cela ; et de plus encor, par ce qu'elle regarde Dieu et tend à luy, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mays selon la connoissance surnaturelle de la foy. C'est pourquoy, avec la foy et l'esperance, elle fait sa residence en la pointe et cime de l'esprit, et, comme une reyne de Majesté, elle est assise dans la volonté comme en son throsne, d'où elle respand sur toute l'ame ses suavités et douceurs, la rendant par ce moyen toute belle, aggreable et aymable à la divine bonté : de sorte que si l'ame est un royaume duquel le saint Esprit soit le roy, la charité est la reyne seante à sa dextre en robbe d'or recamée de belles varietés[3]; si l'ame est une reyne espouse du grand roy celeste, la charité est sa couronne, qui embellit royalement sa teste; mays si l'ame avec son corps est un petit monde, la charité est le soleil qui orne tout, eschauffe tout et vivifie tout.

[1] Cant. Cant. V, 10. — [2] Rom. V, 5. — [3] Ps. XLIV, 10.

La charité donq est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de preference, mays de preference incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme un soleil en toute l'ame pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultés spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les moderer, mays en la volonté, comme en son siege, pour y resider et luy faire cherir et aymer son Dieu sur toutes choses. O que bienheureux est l'esprit dans lequel cette sainte dilection est respandue, puisque tous biens luy arrivent pareillement avec icelle[1]!

LIVRE TROISIEME.

DU PROGRÉS ET PERFECTION DE L'AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'amour sacré peut estre augmenté de plus en plus en un chacun de nous.

Le sacré concile de Trente nous asseure que les amis de Dieu, allans de vertu en vertu, sont renouvellés de jour en jour, c'est à dire, croissent par bonnes œuvres en la justice qu'ilz ont receuë par la grace divine, et sont de plus en plus justifiés, selon ces celestes advertissemens : « Qui est juste, qu'il soit derechef justifié ; et qui est saint, qu'il soit encor plus sanctifié[1]. Ne doute point d'estre justifié jusques à la mort[2]. Le sentier des justes s'avance, et croist comme une lumiere resplendissante jusques au jour parfait[3]. Faysans la verité avec charité, croissons en tout en celuy qui est le chef, à sçavoir Jesus-Christ[4]. » Et en fin : « Je vous prie, que vostre charité croisse de plus en plus[5] ; » qui sont toutes paroles sacrées selon David, saint Jean, l'Ecclesiastique[6], et saint Paul.

Je n'ay jamais sçeu qu'il se treuvast aucun animal qui n'eust point de bornes et limites en sa croissance, sinon le crocodile, qui estant extremement petit en son commencement, ne cesse jamais de croistre tandis qu'il est en vie : en quoy il represente esgalement et les bons et les mauvais ;

[1] Apoc. XXII, 11. — [2] Eccli. XVIII, 22. — [3] Prov. IV, 18. — [4] Ephes. IV. 15. — [5] Philip. I, 9. — [6] C'est ainsi que nous lisons avec l'édition de 1663, au lieu de : l'Ecclesiaste, leçon fautive des éditions antérieures.

car l'outrecuidance de ceux qui haïssent Dieu monte tous-jours, dit le grand roy David [1], et les bons croissent, comme l'aube du jour, de splendeur en splendeur. Et de demeurer en un estat de consistance longuement il est impossible : qui ne gaigne, perd en ce traffic ; qui ne monte descend en cette eschelle ; qui n'est vainqueur est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hazards des batailles que nos ennemis nous livrent : si nous ne resistons, nous perissons ; et nous ne pouvons resister sans surmonter, ni surmonter sans victoire. Car, comme dit le glorieux saint Bernard [2], « il est escrit tres-specialement de l'homme que *jamais il n'est en un mesme estat* [3]; il faut ou qu'il avance, ou qu'il retourne en arrière. *Tous courent, mais un seul emporte le prix : courés en sorte que vous l'obteniés* [4]. Qui est le prix, sinon Jesus-Christ? et comme le pourrés-vous apprehender, si vous ne le suivés? Que si vous le suivés, vous irés et courrés tous-jours ; car il ne s'arresta jamais, ains continua la course de son amour et obeïssance jusques à la mort, et la mort de la croix. »

Allés donc, dit saint Bernard, allés, dis-je avec luy, allés, mon cher Theotime, et n'ayés point d'autres bornes que celles de vostre vie ; et tandis qu'elle durera, courés aprés ce Sauveur : mais courés ardemment et vistement ; car de quoy vous servira de le suivre, si vous n'estes si heureux que de l'acconsuivre? Escoutons le prophete : « J'ay incliné mon cœur à faire vos justifications eternellement [5] : » il ne dit pas qu'il les gardera pour un tems, mais pour jamais ; et par ce qu'il veut eternellement bien faire, il aura un eternel salaire. « Bienheureux sont ceux qui sont purs en la voye, qui marchent en la loy du Seigneur [6] ; » malheureux sont ceux qui sont souillés, qui ne marchent point en la loy du Seigneur. Il n'appartient qu'à Sathan de dire qu'il sera « assis sur les

[1] Ps. LXXIII, 23. — [2] Ep. 253 ad Garinum. (R.) — [3] Job, XIV, 2. — [4] I Cor. IX, 24. — [5] Ps. CXVIII, 112. — [6] *Ibid.*, 1.

flancs d'Aquilon [1]. » Detestable ! tu seras assis ! hé ! ne connois-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir, mais pour marcher? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer. Et Dieu parlant à l'un de ses plus grands amis : « Marche, luy dit-il, devant moy, et sois parfait [2]. »

La vraye vertu n'a point de limites, elle va tous-jours outre, mais surtout la sainte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle ayant un objet infini seroit capable de devenir infinie, si elle rencontroit un cœur capable de l'infinité, rien n'empeschant cet amour d'estre infini que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par iceluy; condition à rayson de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi onques nul ne le peut aymer autant qu'il est aymable : le cœur qui pourroit aymer Dieu d'un amour egal à la divine bonté auroit une volonté infiniment bonne; et cela ne peut estre qu'en Dieu seul. La charité donc entre nous peut estre perfectionnée jusques à l'infini, mais exclusivement; c'est-dire, la charité peut estre rendue de plus en plus et tous-jours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse estre infinie. L'esprit de Dieu peut eslever le nostre et l'appliquer à toutes les actions surnaturelles qu'il luy plait, tandis qu'elles ne sont pas infinies, d'autant qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soient, il y a tous-jours quelque sorte de proportion, pourveu que l'excés des excessives ne soit pas infini; mais entre le fini et l'infini il n'y a nulle proportion, et pour y en mettre il faudroit ou relever le fini et le rendre infini, ou ravaller l'infini et le rendre fini : ce qui ne peut estre.

De sorte que la charité mesme qui est en nostre Redempteur en tant qu'il est homme, quoyqu'elle soit grande au-dessus de tout ce que les anges et les hommes peuvent

[1] Isa. XIV, 13. — [2] Genes. XVII, 1.

comprendre, si est-ce qu'elle n'est pas infinie en son estre et d'elle-mesme, ains seulement en l'estime de sa dignité et de son merite, par ce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est-à-dire, d'une personne divine, qui est le Filz eternel du Pere tout-puissant.

Cependant c'est une faveur extreme pour nos ames qu'elles puissent croistre sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en cette vie caduque,

> Montant à la vie eternelle
> De vertu en vertu nouvelle [1].

CHAPITRE II.

Combien nostre Seigneur a rendu aysé l'accroissement de l'amour.

Voyés-vous, Theotime, ce verre d'eau, ou ce petit morceau de pain qu'une sainte ame donne au pauvre pour Dieu: c'est peu de fait, certes, et chose presque indigne de consideration selon le jugement humain; Dieu neantmoins le recompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Les poilz de chevre presentés anciennement au tabernacle estoient bien receuz, et tenoient lieu entre les saintes offrandes; et les petites actions qui procedent de la charité sont aggreables à Dieu, et ont leur place entre les merites. Car, comme en l'Arabie heureuse, non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage : ainsy en l'ame charitable non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besoignes, se ressentent de la vertu du saint amour, et sont en bonne odeur devant la majesté de Dieu, qui à leur consideration augmente la sainte charité. Or je dis que Dieu fait cela, par ce que la charité ne produit pas ses accroissemens comme un

[1] Ps. LXXXIII, 8. — [2] Matth. X, 42 — [3] Exod. XXXV, 23.

arbre qui pousse ses rameaux et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres ; ains, comme la foy, l'esperance et la charité sont des vertuz qui ont leur origine en la bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection, à guise des avettes, lesquelles estant extraittes du miel, prennent aussi leur nourriture d'iceluy.

Par quoy, tout ainsy que les perles prennent non seulement leur naissance, mais aussi leur aliment de la rosée, les meres-perles ouvrant pour cet effet leurs escailles du costé du ciel, comme pour mendier les gouttes que la fraischeur de l'air fait escouler à l'aube du jour : de mesme, ayans receu la foy, l'esperance et la charité de la bonté celeste, nous devons tous-jours retourner nos cœurs et les tenir tendus de ce costé là, pour en impetrer la continuation et l'accroissement des mesmes vertus. « O Seigneur ! nous fait dire la sainte Eglise nostre mere, donnés-nous l'augmentation de la foy, de l'esperance et de la charité[1] ; » et c'est à l'imitation de ceux qui disoient au Sauveur : « Seigneur, accroissés la foy en nous[2] ; » et selon l'advis de saint Paul, qui asseure que « Dieu seul est puissant de faire abonder en nous toute grace[3]. »

C'est donc Dieu qui fait cet accroissement en consideration de l'emploite que nous faysons de sa grace, selon qu'il est escrit : « Aceluy qui a, » c'est à dire, qui employe bien les faveurs reçeues, « on luy en donnera davantage, et il abondera[4]. » Ainsi se pratique l'exhortation du Sauveur : « Amassés des thresors au ciel[5] : » comme s'il disoit : Adjoustés tous-jours des nouvelles bonnes œuvres aux precedentes ; car ce sont les pieces desquelles vos thresors doivent estre composés : le jeusne, l'orayson, l'aumosne. Or, comme au thresor du temple les deux petites pittes de la pauvre vefve furent estimées[6], et qu'en effet, par l'addition des petites pieces les thresors s'aggrandissent, et leur valeur s'augmente d'autant :

[1] Oratio Dom. XIII post Pentec. — [2] Luc. XVII, 5. — [3] II Cor. IX, 8. — [4] Matth. XIII, 12. — [5] Matth. VI, 20. — [6] Luc. XXI 2.

ainsy les moindres petites bonnes œuvres, quoyque faites un peu laschement, et non selon toute l'estenduë des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'estre aggreables à Dieu, et d'avoir leur valeur aupres de luy; de sorte qu'encor que d'elles-mesmes elles ne puissent pas causer aucun accroissement à l'amour precedent, estant de moindre vigueur que luy, la providence divine toutefois, qui en tient compte et par sa bonté en fait estat, les recompense soudain de l'accroissement de la charité pour le present, et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'advenir.

Theotime, les abeilles font le miel delicieux, qui est leur ouvrage de haut prix; mais la cire, qu'elles font aussi, ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose, et de rendre leur travail recommandable. Le cœur amoureux doit tascher de produire ses œuvres avec grande ferveur et de haute estime, affin d'augmenter puissamment sa charité : mais si toutefois il en produit de moindres, il ne perdra point la recompense; car Dieu luy en sçaura gré, c'est-à-dire, l'en aymera tous-jours un peu plus. Or jamais Dieu n'ayme davantage une ame qui a de la charité qu'il ne luy en donne aussi davantage, nostre amour envers luy estant le propre et particulier effet de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement nostre ressemblance qui paroist en un miroüer, elle nous regarde aussi plus attentivement; et à mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doux yeux sur nostre ame, qui est faite à son image et semblance, nostre ame reciproquement regarde sa divine bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse à tous les accroissemens que cette souveraine douceur fait de son divin amour envers elle. Certes le sacré concile de Trente parle ainsy : « Si quelqu'un dit que la justice receuë n'est pas conservée, et que mesmes elle n'est pas augmentée devant Dieu par bonnes œuvres, mays que les œuvres sont seulement fruitz et signes de la justifi-

cation acquise, et non pas cause de l'augmenter, anatheme.» Voyés-vous, Theotime? la justification qui se fait par la charité est augmentée par les bonnes œuvres, et ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes œuvres sans exception ; car, comme dit excellemment saint Bernard sur un autre sujet, rien n'est excepté où rien n'est distingué; le concile parle des bonnes œuvres indistinctement et sans reserve, nous donnant à connoistre que non seulement les grandes et ferventes, ains aussi les petites et foibles, font augmenter la sainte charité; mais les grandes grandement, et les petites beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos ames, tel le desir de nous faire croistre en celuy que nous luy devons porter : sa divine suavité nous rend toutes choses utiles; elle prend tout à nostre advantage; elle fait valoir à nostre prouffit toutes nos besoignes, pour basses et debiles qu'elles soyent.

Au commerce des vertus morales, les petites œuvres ne donnent point d'accroissement à la vertu de laquelle elles procedent; ains, si elles sont bien petites, elles l'affoiblissent. Car une grande liberalité perit quand elle s'amuse à donner des choses de peu, et de liberalité elle devient chicheté. Mais au traffic des vertus qui viennent de la misericorde divine, et sur tout de la charité, toutes œuvres donnent accroissement. Or ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roy des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aymable, puisque le bausme, prince des arbres aromatiques, n'a ni escorce ni feuille qui ne soit odorante : et que pourroit produire l'amour qui ne fut digne d'amour et ne tendit à l'amour?

CHAPITRE III.

Comme l'ame estant en charité, fait progrés en icelle.

Enployons une parabole, Theotime, puisque cette methode a esté si aggreable au souverain maistre de l'amour que nous enseignons. Un grand et brave roy ayant espousé une tres-aymable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhait, apres quelques discours il la vid tumber pasmée devant luy par certain accident inopiné. Helas! cela l'estonna extremement, et le fit presque tumber luy-mesme à cœur failly de l'autre costé; car il l'aymoit plus que sa propre vie. Neantmoins le mesme amour qui luy donna ce grand assaut de douleur luy donna quant et quant la force de le soustenir; et il le mit en action pour, avec une promptitude nonpareille, remedier au mal de la chere compaigne de sa vie : si que, ouvrant de vitesse un buffet qui estoit là, il prend une eau cordiale infiniment precieuse, et, en ayant remply sa bouche, il ouvre de force les levres et les dentz serrées de cette bienaymée princesse; puis soufflant et jettant cette precieuse liqueur qu'il tenoit en sa bouche dedans celle de sa pauvre pasmée, et espluyant au nés, sur les temples et sur l'endroit du cœur d'icelle le reste de la phiole, il la fit en fin revenir à soy et reprendre sentiment; puis il la releve doucement, et à force de remedes il la revigore et r'avive en telle sorte qu'elle commença à se lever sur pied et se promener tout bellement avec luy, mais non pas toutesfois sans son ayde; car il l'alloit relevant et soustenant par dessous le bras, jusques à ce qu'en fin il luy mit un epitheme de si grande vertu et si precieux sur l'endroit du cœur que lors, se sentant tout à fait remise en sa premiere santé, elle marchoit toute seule d'elle-mesme, son cher espoux ne la soustenant plus si fort, ains seulement luy tenant doucement sa main droite entre les siennes, et son bras

droit replié sur le sien et sur sa poitrine. Il l'alloit ainsy entretenant et luy faysant en cela quatre offices fort aggreables : car 1. il luy tesmoignoit son cœur amoureusement soigneux d'elle ; 2. il l'alloit tousjours un peu soulageant ; 4. si quelque ressentiment de la defaillance passée luy fut revenu, il l'eust soustenue ; 4. si elle eut rencontré quelque pas ou quelque endroit rabotteux et malaysé, il l'eut retenue et appuyée ; et és montées, ou quand elle vouloit aller un peu viste, il la souslevoit et supportoit puissamment. Il se tint donc avec ce soin cordial auprés d'elle jusques à la nuit, qu'il voulut encor l'assister quand on la mit dans son lit royal.

L'ame est espouse de nostre Seigneur quand elle est juste ; et par ce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soyt en charité, elle n'est point aussi espouse qu'elle ne soit menée dedans le cabinet de ces delicieux parfums, desquelz il est parlé és Cantiques [1]. Or quand l'ame qui a cet honneur commet le peché, elle tumbe pasmée d'une defaillance spirituelle ; et cet accident est à la verité bien inopiné ; car qui pourroit jamais penser qu'une creature voulut quitter son Createur et souverain bien pour des choses si legeres comme sont les amorces du peché ? Certes le ciel s'en estonne ; et si Dieu estoit sujet aux passions, il tomberoit à cœur failly pour ce malheur, comme, lorsqu'il fut mortel, il expira sur la croix pour nous en rachetter. Mays puisqu'il n'est plus requis qu'il employe son amour à mourir pour nous, quand il void l'ame ainsy precipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son ayde, et d'une misericorde nonpareille entr'ouvre la porte du cœur par des eslans et remors de conscience, qui procedent de plusieurs clartés et apprehensions qu'il a jettées dedans nos espritz avec des mouvemens salutaires, par le moyen desquelz, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'ame à soy et la remet en des bons sentimens. Et tout cela, mon Theotime, Dieu le fait en nous

[1] Cant. Cant. II, 4.

sans nous, par sa bonté toute aymable, qui nous previent de sa douceur. Car, comme nostre espouse pasmée fust demeurée morte en sa pasmoyson sans le secours du roy, aussi l'ame demeureroit perdue dans son peché, si Dieu ne la prevenoit. Que si l'ame estant ainsy excitée adjouste son consentement au sentiment de la grace, secondant l'inspiration qui l'a prevenue, et recevant les secours et remedes requis que Dieu luy a preparés, il la revigorera, et la conduira par divers mouvemens de foy, d'esperance et de penitence, jusques à ce qu'elle soit tout à fait remise en la vraye santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or tandis qu'il la fait ainsy passer entre les vertus par lesquelles il la dispose à ce saint amour, il ne la conduit pas seulement, mays il la soustient de telle façon que, comme elle, de son costé, marche tant qu'elle peut, aussi luy pour sa part la porte et la va soustenant; et ne sçaurait-on bonnement dire si elle va ou si elle est portée; car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutefois tellement que, si elle n'estoit portée, elle ne pourroit pas aller : si que, pour parler à l'apostolique, elle doit dire : « Je marche, *non pas moy* seule, *ains la grace de Dieu avec moy*[1]. »

Mays l'ame estant remise tout à fait en sa santé par l'excellent epitheme de la charité que le saint Esprit met sur le cœur, alors elle peut aller et se soustenir sur ses pieds d'elle-mesme, en vertu neantmoins de cette santé et de l'epitheme sacré du saint amour. C'est pourquoy, encor qu'elle puisse aller d'elle-mesme, elle en doit toute la gloire à son Dieu, qui luy a donné une santé si vigoureuse et si forte; car, soit que le saint Esprit nous fortifie par les mouvemens qu'il imprime en nos cœurs, ou qu'il nous soustienne par la charité qu'il y respand, soit qu'il nous secoure par maniere d'assistance en nous relevant et portant, ou qu'il r'enforce nos cœurs, versant en iceux l'amour revigorant et vivifiant,

[1] I Cor. XV, 10.

c'est tous-jours en luy et par luy que nous vivons, que nous marchons et que nous operons.

Neantmoins, bien que moyennant la charité respandue dans nos cœurs nous puissions marcher en la presence de Dieu et faire progrés en la voie de salut, si est-ce que la bonté divine assiste l'ame à laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa sainte main. Car ainsy 1. il fait mieux paroistre la douceur de son amour envers elle; 2. il la va tous-jours animant de plus en plus; 3. il la soulage contre les inclinations depravées et les mauvaises habitudes contractées par les pechés passés; 4. et en fin la maintient et deffend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Theotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provoque à bien employer leur force et leur pouvoir, et que, par maniere de dire, on les conduise à l'œuvre par la main? Ainsy, Dieu nous ayant donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gaigner païs au chemin de la perfection, son amour neantmoins ne luy permet pas de nous laisser aller ainsy seulz; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son cœur de solliciter et pousser le nostre à bien employer la sainte charité qu'il nous a donnée, repliquant souvent par ses inspirations les advertissemens que saint Paul nous fait : « Voyés de ne point recevoir la grace celeste en vain[1]. Tandis que vous avés le tems, faites tout le bien que vous pourrés[2]. Courrés en sorte que vous emportiés le prix[3]. » Si que nous nous devons imaginer souvent qu'il repete aux aureilles de nos cœurs les paroles qu'il disoit au bon pere Abraham : « Marche devant moy, et sois parfait[4]. »

Surtout l'assistance speciale de Dieu est requise à l'ame qui a le saint amour és entreprises signalées et extraordinaires; car bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne

[1] II Cor. VI, 1. — [2] Galat. VI, 10. — [3] I Cor. IX, 24. — Genes. XVII, 1.

assés d'inclination, et, comme je pense, une force suffisante pour faire les œuvres necessaires au salut, si est-ce neantmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos cœurs ont besoin d'estre poussés et rehaussés par la main et le mouvement de ce grand amoureux celeste: comme la princesse de nostre parabole, laquelle, quoyque bien remise en santé, ne pouvoit faire des montées, ni aller bien viste, que son cher espoux ne la relevast et soustint fortement. Ainsy saint Anthoine et saint Simeon Stylite estoient en la grace et charité de Dieu quand ilz firent dessein d'une vie si relevée, comme aussi la bienheureuse Mere Terese quand elle fit le vœu d'obeïssance speciale, saint François et saint Louys quand ilz entreprirent le voyage d'outre-mer pour la gloire de Dieu, le bienheureux François Xavier quand il consacra sa vie à la conversion des Indois, saint Charles quand il s'exposa au service des pestiferés, saint Paulin quand il se vendit pour racheter l'enfant de la pauvre veuve; jamais pourtant ilz n'eussent fait des coups si hardis et genereux, si à la charité qu'ilz avoient en leurs cœurs Dieu n'eust adjousté des inspirations, semonces, lumieres et forces speciales, par lesquelles il les animoit et poussoit à ces exploitz extraordinaires de la vaillance spirituelle.

Ne voyés-vous pas le jeune homme de l'Evangile que nostre Seigneur aymoit[1], et qui par consequent estoit en charité? Il n'avoit certes nulle pensée de vendre tout ce qu'il avoit pour le donner aux pauvres et suivre nostre Seigneur; ains quand nostre Seigneur luy en eut donné l'inspiration, encor n'eut-il pas le courage de l'executer. Pour ces grandes œuvres, Theotime, nous avons besoin, non seulement d'estre inspirés, mays aussi d'estre fortifiés, affin d'effectuer ce que l'inspiration requiert de nous; comme encor és grands assautz des tentations extraordinaires, une speciale et particuliere pre-

[1] Matth. XIX, 21.

sence du secours celeste nous est tout à fait necessaire. A cette cause la sainte Eglise nous fait si souvent exclamer : « Excités nos cœurs, ô Seigneur! O Dieu! prevenés nos actions en aspirant sur nous, et en nous aydant accompaignés-nous. O Seigneur! soyés prompt à nous secourir; » et semblables, affin que par telles prieres nous obtenions la grace de pouvoir faire des œuvres excellentes et extraordinaires, et de faire plus frequemment et fervemment les ordinaires, comme aussi de resister plus ardemment aux menues tentations et combattre hardiment les plus grandes. Saint Anthoine fut assailly d'une effroyable legion de demons, desquelz ayant assés longuement soustenu les effortz, non sans une peine et des tourmens incroyables, en fin il vid le toit de sa cellule se fendre, et un rayon celeste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noire et tenebreuse trouppe de ses ennemis, et luy osta toute la douleur des coups receuz en cette bataille; dont il conneut la presence speciale de Dieu, et, jettant un profond souspir du costé de la vision : « Où estiés-vous, ô bon Jesus? dit-il, où estiés-vous? Pourquoy ne vous estes-vous pas treuvé icy dés le commencement pour remedier à ma peyne? Anthoine, luy fut-il respondu d'enhaut, j'estois icy; mays j'attendois l'issuë de ton combat: or, par ce que tu as esté brave et vaillant, je t'aideray tousjours. » Mays en quoy consistoit la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel? Il le declara luy-mesme une autre fois, qu'estant attaqué par un diable, qui advoua estre l'esprit de fornication, ce glorieux saint, apres plusieurs paroles dignes de son grand courage, commença à chanter le verset 7 du psalme CXVII:

L'Eternel est de mon party :
Par luy je seray garenty,
Et des ennemis de ma vie
Nullement je ne me soucie.

Certes, nostre Seigneur revela à sainte Catherine de Sienne

qu'il estoit au milieu de son cœur en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la defendre, et que sans son secours elle se fust perdue en cette battaille. Il en est de mesme de tous les grands assautz que nos ennemis nous livrent; et nous pouvons bien dire, comme Jacob, que c'est l'ange qui nous garentit de tout mal [1], et chanter avec le grand roy David :

Le pasteur dont je suis guidé,
C'est Dieu, qui gouverne le monde:
Je ne puis, ainsy commandé,
Que tout à souhait ne m'abonde.
Quand il void mon ame en langueur,
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur,
Et me restaure le courage. [2]

Si que nous devons souvent repeter cette exclamation et priere :

Ta bonté me suive en tout lieu,
Ta faveur me garde à toute heure,
Affin qu'en ton ciel, ô mon Dieu!
Pour jamais je face demeure [3].

CHAPITRE IV.

De la sainte perseverance en l'amour sacré.

Tout ainsy donc qu'une douce mere, menant son petit infant avec elle, l'ayde et supporte selon qu'elle void la necessité, lui laissant faire quelques pas de luy-mesme és lieux moins dangereux et bien plains, tantost le prenant par la main et l'affermissant, tantost le mettant entre ses bras et le portant : de mesme nostre Seigneur a un soin continuel de la conduite de ses enfans, c'est-à-dire, de ceux qui ont la charité, les faysant marcher devant luy, leur tendant la main és difficultés, et les portant luy-mesme és peines qu'il void leur

[1] Genes. XLVIII, 16. — [2] Ps. XXII, 2. — [3] *Ibid.*, 6.

*

estre autrement insupportables. Ce qu'il a declairé en Isaïe, disant : « Je suis ton Dieu, prenant ta main, et te disant : Ne crains point, je t'ay aydé [1]. » Si que nous devons d'un grand courage avoir une tres-ferme confiance en Dieu et en son secours; car si nous ne manquons à sa grace, il parachevera en nous le bon œuvre de nostre salut, ainsy qu'il l'a commencé [2], operant en nous le vouloir et le parfaire [3], comme le tres-saint concile de Trente nous admoneste.

En cette conduite que la douceur de Dieu fait de nos ames dés leur introduction à la charité jusques à la finale perfection d'icelle, qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la perseverance, auquel nostre Seigneur attache le tres-grand don de la gloire eternelle, selon qu'il a dit : « Qui perseverera jusques à la fin, il sera sauvé [4]. » Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuit, soulagemens et secours, par le moyen desquelz nous continuons en l'amour de Dieu jusques à la fin : comme l'education, eslevement et nourrissage d'un enfant n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aydes, secours, et autres telz offices necessaires à un enfant, exercés et continués envers iceluy jusques à l'age auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suite des secours et assistances n'est pas egale en tous ceux qui perseverent; car és uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent à Dieu peu avant leur mort, ainsy qu'il advint au bon larron [5]; au sergent qui, voyant la constance de saint Jacques, fit sur le champ profession de foy, et fut rendu compaignon du martyre de ce grand apostre; au portier bienheureux qui gardoit les quarante martyrs en Sebaste, lequel, voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martyre, se mit en sa place, et en un moment se rendit chrestien, martyr et glorieux tout

[1] Isai. XLI, 13. — [2] Philip. I, 6. — [3] *Ibid.*, II, 13. — [4] Matth. X, 22. — [5] Luc. XXIII, 40.

ensemble; au notaire duquel il est parlé en la vie de saint Anthoine de Padoue, qui, ayant toute sa vie esté un faux vilain, fut neantmoins martyr en sa mort; et à mille autres que nous avons veu et leu avoir esté si heureux que de mourir bons, ayans vescu mauvais. Et quant à ceux-cy, ilz n'ont pas besoin de grande varieté de secours; ains, si quelque grande tentation ne leur survient, ilz peuvent faire une si courte perseverance avec la seule charité qui leur est donnée, et les assistences par lesquelles ilz se sont convertis; car ilz arrivent au port sans navigation, et font leur pelerinage en un seul sault, que la puissante misericorde de Dieu leur fait faire si à propos que leurs ennemis les voyent triompher avant que de les sentir combattre : de sorte que leur conversion et leur perseverance n'est presque qu'une mesme chose; et qui voudroit parler exactement selon la proprieté des motz, la grace qu'ilz reçoivent de Dieu d'avoir aussi tost l'yssuë que le commencement de leur pretention ne sçauroit estre bonnement appellée perseverance; bien que toutesfois, par ce que, quant à l'effet, elle tient lieu de perseverance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre sous le nom de perseverance. En plusieurs, au contraire, la perseverance est plus longue, comme en sainte Anne la prophetesse, en saint Jean l'Evangeliste, saint Paul premier hermite, saint Hilarion, saint Romual, saint François de Paule; et ceux-cy ont eu besoin de mille sortes de diverses assistences, selon la varieté des avantures de leur pelerinage et de la durée d'iceluy.

Tous-jours neantmoins la perseverance est le don le plus desirable que nous puissions esperer en cette vie, et lequel, comme parle le sacré Concile, nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu, qui seul peut affermir celuy qui est debout, et relever celuy qui tumbe. C'est pourquoy il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignés pour l'obtenir: l'orayson, le jeusne, l'aumosne,

l'usage des sacremens, la hantise des bons, l'oüye et la lecture des saintes paroles.

Or, par ce que le don de l'orayson et de la devotion est liberalement accordé à tous ceux qui de bon cœur veulent consentir aux inspirations celestes, il est par consequent en nostre pouvoir de perseverer. Non certes que je veuille dire que la perseverance ait son origine de nostre pouvoir; car au contraire je sçay qu'elle procede de la misericorde divine, de laquelle elle est un don tres-precieux; mais je veux dire qu'encor qu'elle ne prouvient pas de nostre pouvoir, elle vient neantmoins en nostre pouvoir par le moyen de nostre vouloir, que nous ne sçaurions nier estre en nostre pouvoir: car, bien que la grace divine nous soit necessaire pour vouloir perseverer, si est-ce que ce vouloir est en nostre pouvoir, par ce que la grace celeste ne manque jamais à nostre vouloir, tandis que nostre vouloir ne defaut pas à nostre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand saint Bernard, nous pouvons tous dire en verité apres l'Apostre que « ni la mort, ni la vie, ni les forces, ni les anges, ni la profondeur, ni la hauteur ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ[1] » : ouy, car nulle creature ne nous peut arracher de ce saint amour; mais nous pouvons nous-mêmes seulz le quitter et l'abandonner par nostre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien à craindre pour ce regard.

Ainsy, tres-cher Theotime, nous devons, selon l'advis du saint Concile, mettre toute nostre esperance en Dieu, qui parachevera nostre salut qu'il a commencé en nous, pourveu que nous ne manquions pas à sa grace; car il ne faut pas penser que celuy qui dit au paralytique : « Va, et ne veuille plus pecher[2], » ne luy donnast aussi le pouvoir d'eviter le vouloir qu'il luy defendoit. Et certes il n'exhorteroit jamais les fideles à perseverer, s'il n'estoit prest à leur en donner le pouvoir : « Sois fidele jusques à la mort, dit-il à l'evesque

[1] Rom. VIII, 38. — [2] Joan. V, 14.

de Smyrne, et je te donneray la coronne de gloire[1]. Veillés, demeurés en la foy, travaillés courageusement, et confortés-vous. Faites toutes vos affaires en charité[2]. Courés en sorte que vous obteniés le prix[3]. » Nous devons donq, avec le grand roy, maintefois demander à Dieu le sacré don de perseverance, et esperer qu'il nous l'accordera.

Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me veuille laisser descheoir
Au tems de ma pauvre vieillesse.
Quand le tems lassé me rendra,
Et que ma vigueur defaudra,
Que ta main point ne me delaisse[4].

CHAPITRE V.

Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don special de Dieu.

En fin le roy celeste ayant mené l'ame qu'il ayme jusques à la fin de cette vie, il l'assiste encor en son bienheureux trespas, par lequel il la tire au lit nuptial de la gloire eternelle, qui est le fruit delicieux de la sainte perseverance. Et alors, cher Theotime, cette ame toute ravie d'amour pour son bienaymé, se representant la multitude des faveurs et secours dont il l'a prevenuë et assistée tandis qu'elle estoit en son pelerinage, elle bayse incessamment cette douce main secourable, qui l'a conduite, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur, puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaitoit pour son voyage, lorsqu'il eut veu l'eschelle du ciel[5]. O Seigneur! dit-elle donq alors, vous avés esté avec moy et m'avés gardé en la voye par laquelle je suis venue; vous m'avés donné le pain de vos sacremens

[1] Apoc. II, 10. — I Cor. XVI, 13. — [3] I Cor. IX, 24. — [4] Ps. LXX, 9. — [5] Genes. XXVIII, 20.

pour ma nourriture; vous m'avés revestue de la robbe nuptiale de charité; vous m'avés heureusement amenée en ce sejour de gloire, qui est vostre mayson, ô mon pere eternel! hé! que reste-il, Seigneur, sinon que je proteste que vous estes mon Dieu és siecles des siecles? Amen.

O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aymable!
Tu m'as tenu la dextre, et ton tres-saint vouloir
M'a seuremeut guidé jusqu'à me faire avoir
En ce divin sejour un rang tant honnorable [1].

Tel donq est l'ordre de nostre acheminement à la vie eternelle, pour l'execution duquel la divine providence establit dés l'eternité la multitude, distinction et entresuite des graces necessaires à cela, avec la dependance qu'elles ont les unes des autres.

Il voulut premierement d'une vraye volonté qu'encor apres le peché d'Adam tous les hommes fussent sauvés, mays en une façon et par des moyens convenables à la condition de leur nature douée de franc arbitre; c'est à dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudroient contribuer leur consentement aux graces et faveurs qu'il leur prepareroit, offriroit et departiroit à cette intention.

Or, entre ces faveurs, il voulut que la vocation fust la premiere, et qu'elle fust tellement attrempée à nostre liberté que nous la puissions accepter ou rejetter à nostre gré. Et à ceux desquelz il previt qu'elle seroit acceptée, il voulut fournir les sacrés mouvemens de la penitence; et à ceux qui seconderoient ces mouvemens, il disposa de donner la sainte charité; et à ceux qui auroient la charité, il delibera de donner les secours requis pour perseverer; et à ceux qui emploieroient ces divins secours, il resolut de leur donner la finale perseverance, et glorieuse felicité de son amour eternel.

Nous pouvons donc rendre rayson de l'ordre des effetz de

[1] Ps. LXXII, 24.

la providence qui regarde nostre salut, en descendant du premier jusques au dernier, c'est à dire, depuis le fruit, qui est la gloire, jusques à la racine de ce bel arbre, qui est la redemption du Sauveur. Car la divine bonté donne la gloire en suite des merites, les merites en suite de la charité, la charité en suite de la penitence, la penitence en suite de l'obeïssance à la vocation, l'obeïssance à la vocation en suite de la vocation, et la vocation en suite de la redemption du Sauveur, sur laquelle est appuyée toute cette eschelle mystique du grand Jacob, tant du costé du ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Pere eternel dans lequel il reçoit les esleuz en les glorifiant, comme aussi du costé de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur mort pour cette occasion sur le mont de Calvaire.

Et que cette suite des effectz de la providence ait esté ainsy ordonnée avec la mesme dependance qu'ilz ont les uns des autres en l'eternelle volonté de Dieu, la sainte Eglise le tesmoigne quand elle fait la preface d'une de ses solemnelles prieres en cette sorte : « O Dieu eternel et tout-puissant! qui estes Seigneur des vivans et des mortz, et qui usés de misericorde envers tous ceux que vous prevoyés devoir estre à l'advenir vostres par foy et par œuvres : » comme si elle advouoit que la gloire, qui est le comble et le fruit de la misericorde divine envers les hommes, n'est destinée que pour ceux que la divine sapience a preveu qu'à l'advenir, obeïssans à la vocation, ilz [1] viendroient à la foy vive qui opere par la charité.

En somme, tous ces effetz dependent absolument de la redemption du Sauveur, qui les a merités pour nous à toute rigueur de justice par l'amoureuse obeïssance qu'il a pratiquée jusques à la mort, et la mort de la croix, laquelle est la racine de toutes les graces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituelz, entés sur son tige. Que si

[1] Le mot *ilz* manque dans les anciennes éditions.

ayans esté entés nous demeurons en luy, nous porterons sans doute, par la vie de la grace qu'il nous communiquera, le fruit de la gloire qui nous est preparé. Que si nous sommes comme jettons et greffes rompus sur cet arbre, c'est à dire, que par nostre resistance nous rompions le progrés et l'entresuite des effetz de sa debonnaireté, ce ne sera pas merveille si en fin on nous retranche du tout, et qu'on nous mette dans le feu eternel, comme branches inutiles[1].

Dieu, sans doute, n'a preparé le paradis que pour ceux desquelz il a preveu qu'ilz seroient siens : soyons donq siens par foy et par œuvre, Theotime, et il sera nostre par gloire. Or il est en nous d'estre siens; car bien que ce soit un don de Dieu d'estre à Dieu, c'est toutefois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains l'offre à tous, pour le donner à ceux qui de bon cœur consentiront de le recevoir.

Mays voyés, je vous prie, Theotime, de quelle ardeur Dieu desire que nous soyons siens, puisque à cette intention il s'est rendu tout nostre, nous donnant sa mort et sa vie : sa vie, affin que nous fussions exemptz de l'eternelle mort; et sa mort, affin que nous puissions jouïr de l'eternelle vie. Demeurons donq en paix, et servons Dieu pour estre siens en cette vie mortelle, et encor plus en l'eternelle.

CHAPITRE VI.

Que nous ne sçaurions parvenir à la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle.

Les fleuves coulent incessamment, et, comme dit le Sage, « ilz retournent au lieu duquel ilz sont yssus[2] : » la mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos; tout leur mouvement ne tend qu'à les unir avec leur origine. « O Dieu ! dit saint Augustin, vous avés creé mon

[1] Joan. XV, 5, 6. — [2] Eccles. I, 7.

cœur pour vous, et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous [1]. » Mays qu'ay-je au ciel sinon vous, ô mon Dieu! et quelle autre chose veux-je sur la terre? Ouy, Seigneur, car vous estes le Dieu de mon cœur, mon lot et mon partage eternellement [2]. Neantmoins cette union à laquelle nostre cœur aspire ne peut arriver à sa perfection en cette vie mortelle : nous pouvons commencer nos amours dans ce monde, mays non pas les consommer qu'en l'autre.

La celeste amante l'exprime delicatement : « Je l'ay en fin treuvé, dit-elle, celuy que mon ame cherit ; je le tiens, et ne le quitteray point jusques à ce que je l'introduise dans la mayson de ma mere, et dans la chambre de celle qui m'a engendrée [3]. » Elle le treuve donc, ce bienaymé, car il luy fait sentir sa presence par mille consolations ; elle le tient, car ce sentiment produit des fortes affections, par lesquelles elle le serre et l'embrasse ; elle proteste de ne le quitter jamais : oh non ! car ces affections passent en resolutions eternelles ; et toutesfois elle ne pense pas le bayser du bayser nuptial jusques à ce qu'elle soit avec luy en la mayson de sa mere, qui est la Hierusalem celeste, comme dit saint Paul [4]. Mays voyés, Theotime, qu'elle ne pense rien moins, cette espouse, que de tenir son bienaymé à sa mercy comme un esclave d'amour ; dont elle s'imagine que c'est à elle de le mener à son gré, et l'introduire au bienheureux sejour de sa mere, où neantmoins elle sera elle-mesme introduite par luy, comme fut Rebecca en la chambre de Sara par son cher Isaac : l'esprit pressé de passion amoureuse se donne tous-jours un peu d'avantage sur ce qu'il ayme ; et l'Espoux mesme confesse que sa bienaymée luy a ravy le cœur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa teste [5], s'advouant son prisonnier d'amour.

Cette parfaite conjonction de l'ame à Dieu ne se fera donc point qu'au ciel, où, comme dit l'Apocalipse, se fera le festin

[1] Confess. — [2] Ps. LXXII, 25. — [3] Cant. Cant. III, 4. — [4] Galat. IV, 26. — [5] Cant. Cant. IV, 9.

des nopces de l'Aigneau[1]. » Ici, en cette vie caduque, l'ame est voirement espouse et fiancée de l'Aigneau immaculé, mays non pas encor mariée avec luy ; la foy et les promesses se donnent, mais l'exequution du mariage est differée : c'est pourquoy il y a tous-jours lieu de nous en desdire, quoy que jamais nous n'en ayons aucune rayson, puisque nostre fidele espoux ne nous abandonne jamais que nous ne l'obligions à cela par nostre desloyauté et perfidie ; mais estans au ciel, les nopces de cette divine union estant celebrées, le lien de nos cœurs à leur souverain principe sera eternellement indissoluble.

Il est vray, Theotime, qu'en attendant ce grand bayser d'indissoluble union que nous recevrons de l'Espoux là haut en la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille ressentimens de son aggreable presence ; car si l'ame n'estoit pas baysée, elle ne seroit pas tirée, ni ne courroit pas à l'odeur des parfums du Bienaymé. Pour cela, selon la naïveté du texte hebrieu et selon la traduction des Septante interpretes, elle souhaite plusieurs baysers : « Qu'il me bayse, dit-elle, des baysers de sa bouche. » Mais d'autant que ces menus baysers de la vie presente se rapportent tous au bayser eternel de la vie future, comme essais, preparatifz et gages d'iceluy, la sacrée vulgaire edition a saintement reduit les baysers de la grace à celuy de la gloire, exprimant le souhait de l'amante celeste en cette sorte : « Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche[2] : » comme si elle disoit : Entre tous les baysers, entre toutes les faveurs que l'ami de mon cœur, ou le cœur de mon ame, m'a preparés, hé ! je ne souspire ni n'aspire qu'à ce grand et solemnel bayser nuptial qui doit durer eternellement, et en comparayson duquel les autres baysers ne meritent pas le nom de bayser, puisqu'ilz sont plus tost signes de l'union future entre mon bienaymé et moy qu'ilz ne sont pas l'union mesme.

[1] Apoc. XIX, 9. — [2] Cant. Cant. I, 1.

CHAPITRE VII.

Que la charité des saintz en cette vie mortelle egale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux.

Quand apres les travaux et hasards de cette vie mortelle les bonnes ames arrivent au port de l'eternelle, elles montent au plus haut et dernier degré d'amour auquel elles puissent parvenir ; et cet accroissement final leur estant conferé pour recompense de leurs merites, il leur est departy non seulement à bonne mesure, mays encore « à mesure pressée, entassée et qui respand de toutes partz par-dessus[1],» comme dit nostre Seigneur ; de sorte que l'amour qui est donné pour salaire est tous-jours plus grand en un chacun que celuy lequel luy avoit esté donné pour meriter. Or, non seulement chacun en particulier aura plus d'amour au ciel qu'il n'en eut jamais en terre, mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie celeste sera de beaucoup plus heureux et excellent, à parler generalement, que celuy de la plus grande charité qui soit, ou ait esté, ou qui sera en cette vie caduque ; car là-haut tous les saintz pratiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque, tandis qu'icy-bas les plus grands serviteurs de Dieu, tirés et tirannisés des necessités de cette vie mourante, sont contraintz de souffrir mille et mille distractions, qui les ostent souvent de l'exercice du saint amour.

Au ciel, Theotime, l'attention amoureuse des bienheureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ni perir, ni diminuer ; leur intention est tous-jours pure, exempte du meslange de toute autre intention inferieure : en somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aymer invariablement est incomparable. Et qui pourroit jamais egaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les perilz, les tour-

[1] Luc. VI, 38.

mentes continuelles, agitations et vicissitudes perpetuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'estre en un palais royal, où toutes choses sont à souhait, ains où les delices surpassent incomparablement tout souhait?

Il y a donc plus de contentement, de suavité et de perfection en l'exercice de l'amour sacré parmy les habitans du ciel qu'en celuy des pelerins de cette miserable terre. Mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pelerinage, que leur charité y a esté plus grande que celle de plusieurs saintz desja jouïssans de la patrie eternelle. Certes, il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand saint Jean, des apostres et hommes apostoliques, n'ait esté plus grande, tandis mesme qu'ilz vivoient icy-bas, que celle des petitz enfans qui, mourans en la seule grace basptismale, jouïssent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soient plus vaillans que les soldatz; et toutefois David, petit berger, venant en l'armée d'Israël, treuva que tous estoient plus habiles aux exercices des armes que luy, qui neantmoins se treuva plus vaillant que tous. Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortelz aient plus de charité que les immortelz; et toutefois il y en a eu de mortelz qui, estans inferieurs en l'exercice de l'amour aux immortelz, les ont neantmoins devancés en la charité et habitude amoureuse. Et comme, mettans en comparayson un fer ardent avec une lampe allumée, nous disons que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté : aussi, mettans un enfant glorieux en parangon avec saint Jean encor prisonnier, ou saint Paul encor captif, nous dirons que l'enfant au ciel a plus de clarté et de lumiere en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour en la volonté, mays que saint Jean ou saint Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

[1] I Reg. XVII, 32.

CHAPITRE VIII.

De l'incomparable amour de la mere de Dieu, nostre Dame.

Mais en tout et partout, quand je fay des comparaysons, je n'entends point parler de la tres-sainte Vierge mere, nostre Dame. O Dieu! nenny; car elle est la fille d'incomparable dilection, la toute unique colombe, la toute parfaite espouse[1]. De cette reyne celeste je prononce de tout mon cœur cette amoureuse, mays veritable pensée, qu'au moins sur la fin de ses jours mortels, sa charité surpassa celle des seraphins; car si plusieurs filles ont assemblé des richesses, celle-cy les a toutes surpassées[2]. Tous les saintz et les anges ne sont comparés qu'aux estoiles, et le premier d'entr'eux à la plus belle d'entre elles; mays celle-cy est belle comme la lune, aysée d'estre choisie et discernée entre tous les saintz comme le soleil entre les astres[3]. Et passant plus outre, je pense encor que, comme la charité de cette mere d'amour surpasse celle de tous les saintz du ciel en perfection, aussi l'a-elle exercée plus excellemment, je dis mesme en cette vie mortelle. Elle ne pecha jamais veniellement, ainsy que l'Eglise estime; elle n'eut donc point de vicissitude, ni de retardement au progrés de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpetuel avancement. Elle ne sentit oncques aucune contradiction de l'appetit sensuel; et partant son amour, comme un vray Salomon, regna paysiblement en son ame, et y fit tous ses exercices à souhait. La virginité de son cœur et de son corps fut plus digne et plus honnorable que celle des anges : c'est pourquoy son esprit, non divisé ni partagé, comme saint Paul parle, estoit tout occupé à penser aux choses divines, comme elle plairoit à son Dieu[4]. Et en fin l'amour maternel, le plus pressant, le plus actif, le plus

[1] Cant. Cant. VI, 8. — [2] Proverb. XXXI, 29. — [3] Cant. Cant. VI, 9. — [4] I Cor. VII, 32.

ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devoit-il pas faire dans le cœur d'une telle mere et pour le cœur d'un tel filz?

Hé ! n'allegués pas, je vous prie, que cette sainte vierge fut neantmoins sujette au dormir : non, ne me dites pas cela, Theotime; car ne voyés-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour? de sorte que son espoux mesme veut qu'on la laisse dormir tant qu'il luy plaira :» Ah ! gardés bien, je vous en conjure, dit-il, d'esveiller ma bienaymée jusques à ce qu'elle le veuille [1]. » Ouy, Theotime, cette reyne celeste ne s'endormoit jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnoit aucun repos à son precieux corps que pour le revigorer, affin qu'il servit mieux son Dieu par apres, acte certes tres-excellent de charité; car, comme dit le grand saint Augustin, elle nous oblige d'aymer nos corps convenablement, en tant qu'ilz sont requis aux bonnes œuvres, qu'ilz font une partie de nostre personne, et qu'ilz seront participans de la felicité eternelle. Certes le chrestien doit aymer son corps, comme une image vivante de celuy du Sauveur incarné, comme yssu de mesme tige avec iceluy, et par consequent luy appartenant en parentage et consanguinité, surtout apres que nous avons renouvellée l'alliance par la reception reelle de ce divin corps du Redempteur au tres-adorable sacrement de l'eucharistie, et que par le bapteme, confirmation et autres sacremens, nous nous sommes dediés et consacrés à la souveraine bonté.

Mays quant à la tres-sainte Vierge, ô Dieu ! avec quelle devotion devoit-elle aymer son corps virginal, non seulement par ce que c'estoit un corps doux, humble, pur, obeïssant au saint amour, et qui estoit tout embausmé de mille sacrées suavités, mais aussi par ce qu'il estoit la source vivante de celuy du Sauveur, et luy appartenoit si estroittement d'une appartenance incomparable ! C'est pourquoy

[1] Cant. Cant. II, 7.

quand elle mettoit son corps angelique au repos du sommeil : Or sus, reposés, disoit-elle, ô tabernacle de l'alliance, arche de la sainteté, throsne de la divinité ; allegés-vous un peu de vostre lassitude, et reparés vos forces par cette douce tranquillité.

Et puis, mon cher Theotime, ne sçavés-vous pas que les songes mauvais, procurés volontairement par les pensées depravées du jour, tiennent en quelque sorte lieu de peché, par ce que ce sont comme des dependances et executions de la malice precedente? Ainsy, certes, les songes prouvenans des saintes affections de la veille sont estimés vertueux et sacrés. Mon Dieu! Theotime, quelle consolation d'ouïr saint Chrysostome [1] racontant un jour à son peuple la vehemence de l'amour qu'il luy portoit! « La necessité du sommeil, dit-il, pressant nos paupieres, la tirannie de nostre amour envers vous excite les yeux de nostre esprit, et maintefois emmy mon sommeil il m'a esté advis que je vous parlois; car l'ame a accoustumé de voir en songe par imagination ce qu'elle pense parmi la journée. Ainsy, ne vous voyans pas des yeux de la chair, nous vous voyons des yeux de la charité. » Hé! doux Jesus, qu'est-ce que devoit songer vostre tres-sainte mere lorsqu'elle dormoit, et que son cœur veilloit? Ne songeoit-elle point de vous voir encor plié dans ses entrailles, comme vous fustes neuf mois, ou bien pendant à ses mammelles, et pressant doucement le sacré chicheron de son tetin virginal? Helas! que de douceurs en cette ame! Peut-estre songea-elle maintesfois que, comme nostre Seigneur avoit jadis souvent dormi sur sa poitrine, ainsy qu'un petit aignelet sur le flanc mollet de sa mere, de mesme aussi elle dormoit dans son costé percé, comme une blanche colombe dans le trou d'un rocher asseuré [2] : si que son dormir estoit tout pareil à l'extase quant à l'operation de l'esprit, bien que, quant au corps, ce fut un doux et gracieux allegement et

[1] Hom. 10 de pœnitentia. (R.) — [2] Cant. Cant. II, 14.

repos. Mays si jamais elle songea, comme l'ancien Joseph[1], à sa grandeur future, quand au ciel elle seroit revestue du soleil, couronnée d'estoiles, et la lune à ses pieds[2], c'est à dire, toute environnée de la gloire de son Filz, couronnée de celle des saintz, et l'univers sous elle; ou que, comme Jacob, elle vid le progrés et les fruitz de la redemption faite par son Filz en faveur des anges et des hommes : Theotime, qui pourroit jamais s'imaginer l'immensité de si grandes delices? Que de colloques avec son cher enfant! que de suavités de toutes partz!

Mays voyés, je vous prie, que ni je ne dis, ni je ne veux dire que cette ame tant privilegiée de la Mere de Dieu ait esté privée de l'usage de rayson en son sommeil. Plusieurs ont estimé que Salomon en ce beau songe, quoyque vray songe, auquel il demanda et receut le don de son incomparable sagesse[3], eut un veritable exercice de son franc arbitre, à cause de l'eloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix plein de discernement auquel il se determina, et de la priere tres-excellente dont il usa; le tout sans aucun meslange d'impertinence, ou d'aucun detraquement d'esprit. Mays combien donq y a-il plus d'apparence que la mere du vray Salomon ait eu l'usage de rayson en son sommeil, c'est à dire, comme Salomon mesme la fait parler, que son cœur ait veillé tandis qu'elle dormoit[4]! Certes, que saint Jean eust l'exercice de son esprit dans le ventre mesme de sa mere, ce fut une bien plus grande merveille. Et pourquoy donq en refuserions-nous une moindre à celle pour laquelle et à laquelle Dieu a fait plus de faveurs qu'il ne fit ni fera jamais pour tout le reste des creatures?

En somme, comme l'abeston, pierre precieuse, conserve à jamais le feu qu'il a conceu par une proprieté nonpareille, ainsy le cœur de la Vierge mere demeura perpetuellement

[1] Genes. XXXVII, 5. — [2] Apoc. XII, 1. — [3] III Reg. III, 5, et seq. — [4] Cant. Cant. V, 2.

enflammé du saint amour qu'elle receut de son Filz : mays avec cette difference, que le feu de l'abeston, qui ne peut estre esteint, ne peut non plus estre aggrandi; et les flammes sacrées de la Vierge, ne pouvant ni perir, ni diminuer, ni demeurer en mesme estat, ne cesserent jamais de prendre des accroissemens incroyables jusques au ciel, lieu de leur origine : tant il est vray que cette mere est « la mere de belle dilection[2] ! » c'est à dire, la plus aymable comme la plus amante, et la plus amante comme la plus aymée mere de cet unique Filz, qui est aussi le plus aymable, le plus amant et le plus aymé Filz de cette unique mere.

CHAPITRE IX.

Preparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu.

L'amour triomphant que les bienheureux exercent au ciel, consiste en la finale, invariable et eternelle union de l'ame avec son Dieu. Mays qu'est-elle, cette union?

A mesure que nos sens rencontrent des objetz aggreables et excellens, ilz s'appliquent plus ardemment et avidement à la jouïssance d'iceux. Plus les choses sont belles, aggreables à la veuë et duement esclairées, plus l'œil les regarde avidement et vivement; et plus la voix ou musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'aureille : si que chaque objet exerce une puissante, mays amiable violence sur le sens qui luy est destiné, violence qui prend plus ou moins de force selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourveu qu'elle soit proportionnée à la capacité du sens qui en veut jouïr : car l'œil, qui se plait tant en la lumiere, n'en peut pourtant supporter l'extremité, et ne sçauroit regarder fixement le soleil; et, pour belle que soit une musique, si elle est forte et trop proche de nous, elle nous importune et

[1] Eccles. XXIV, 24.

offence nos aureilles. La verité est l'objet de nostre entendement, qui a par consequent tout son contentement à descouvrir et connoistre la verité des choses; et selon que les verités sont plus excellentes, nostre entendement s'applique plus delicieusement et plus attentivement à les considerer. Quel playsir pensés-vous, Theotime, qu'eussent ces anciens philosophes, qui conneurent si excellemment tant de belles verités en la nature! Certes, toutes les voluptés ne leur estoient rien en comparayson de leur bienaymée philosophie, pour laquelle quelques uns d'entre eux quitterent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur païs; et s'en est treuvé tel qui de sens rassis s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouïssance de la belle et aggreable lumiere corporelle pour s'occuper plus librement à considerer la verité des choses par la lumiere spirituelle; car on lit cela de Democrite : tant la connoissance de la verité est delicieuse! dont Aristote a dit fort souvent que la felicité et beatitude humaine consiste en la sapience, qui est la connoissance des verités eminentes.

Mays lorsque nostre esprit, eslevé au-dessus de la lumiere naturelle, commence à voir les verités sacrées de la foy, ô Dieu! Theotime, quelle allegresse! L'ame se fond de playsir ouyant la parole de son celeste espoux, qu'elle treuve plus douce et suave que le miel de toutes les sciences humaines.

Dieu a empreint sa piste, ses alleures et passées en toutes les choses creées; de sorte que la connoissance que nous avons de sa divine Majesté par les creatures ne semble estre autre chose que la veuë des piedz de Dieu, et qu'en comparayson de cela, la foy est une veuë de la face mesme de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas encor au plein jour de la gloire, mays nous la voyons pourtant comme en la prime aube du jour, ainsy qu'il advint à Jacob aupres du gay de Jaboc; car bien qu'il n'eust veu l'ange avec lequel il lutta

sinon à la foible clarté du point du jour, si est-ce que, tout ravi de contentement, il ne laissa pas de s'escrier : « J'ay veu le Seigneur face à face, et mon ame a esté sauvée [1]. » O combien delicieuse est la sainte lumiere de la foy, par laquelle nous sçavons avec une certitude nonpareille, non seulement l'histoire de l'origine des creatures et de leur vray usage, mays aussi celle de la naissance eternelle du grand et souverain Verbe divin, auquel et par lequel tout a esté fait, et lequel avec le Pere et le saint Esprit est un seul Dieu, tres-unique, tres-adorable, et beni és siecles des siecles. Amen. Ah! dit saint Hierosme à son Paulin, « le docte Platon ne sçeut onques cecy, l'eloquent Demosthenes l'a ignoré. » « O que vos paroles, dit ce grand roy, sont douces, Seigneur, à mon palais! plus douces que le miel à ma bouche [2]! » « Nostre cœur n'estoit-il pas tout ardent tandis qu'il nous parloit en chemin? » disent ces heureux pelerins d'Emaüs parlant des flammes amoureuses dont ilz estoient touchés par la parole de la foy [3]. Que si les verités divines sont de si grande suavité estant proposées en la lumiere obscure de la foy, ô Dieu! que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midy de la gloire!

La reyne de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon, avoit tout quitté pour le venir voir, estant arrivée en sa presence, et ayant escouté les merveilles de la sagesse qu'il respandoit en ses propos, toute esperdue et comme pasmée d'admiration, s'escria que ce qu'elle avoit appris par ouï dire de cette celeste sagesse n'estoit pas la moitié de la connoissance que la veuë et l'experience luy en donnoient [4].

Ah! que belles et amiables sont les verités que la foy nous revele par l'ouïe! Mays quand, arrivés en la celeste Hierusalem, nous verrons le grand Salomon, roy de gloire, assis sur le throsne de sa sapience, manifestant avec une clarté

[1] Gen. XXXII, 22 et seq. — [2] Ps. CXVIII, 103. — [3] Luc. XXIV, 32. — [4] III Reg. X, 1 et seq.

incomprehensible les merveilles et secretz eternelz de sa verité souveraine, avec tant de lumiere que nostre entendement verra en presence ce qu'il avoit creu ici-bas, oh! alors, trescher Theotime, quelz ravissemens! quelles extases! quelles admirations! quelles amours! quelles douceurs! Non, jamais, dirons-nous en cet excés de suavité, non, jamais nous n'eussions sceu penser de voir des verités si delectables. Nous avons voirement creu tout ce qu'on nous avoit annoncé de ta gloire, ô grande cité de Dieu! mays nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abismes de tes delices.

CHAPITRE X.

Que le desir precedent accroistra grandement l'union des bienheureux avec Dieu.

Le desir qui precede la jouissance aiguise et affine le ressentiment d'icelle; et plus le desir a esté pressant et puissant, plus la possession de la chose desirée est aggreable et delicieuse. O Jesus! mon cher Theotime, quelle joye pour le cœur humain de voir la face de la Divinité, face tant desirée, ains face l'unique desir de nos ames! Nos cœurs ont une soif qui ne peut estre estanchée par les contentemens de la vie mortelle, contentemens desquelz les plus estimés et pourchassés, s'ilz sont moderés, ilz ne nous desalterent pas, et s'ilz sont extremes, ilz nous estouffent. On les desire neantmoins tous-jours extremes, et jamais ilz ne le sont qu'ilz ne soient excessifz, insupportables et dommageables; car on meurt de joye comme on meurt de tristesse, ains la joye est plus active à nous ruiner que la tristesse. Alexandre ayant englouty tout ce bas monde, qu'en effet, qu'en esperance, ouït dire à un chetif homme du monde qu'il y avoit encor plusieurs autres mondes; et comme un petit enfant, qui veut pleurer pour une pomme qu'on luy refuse, cet Alexandre

que les mondains appellent le Grand, plus fol neantmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes, de quoy il n'y avoit pas apparence qu'il peust conquerir les autres mondes, puisqu'il n'avoit encor pas l'entiere possession de celuy-cy. Celuy qui, jouïssant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutesfois si peu content qu'il pleure de tristesse de quoy il n'en peut avoir d'autres, que la folle persuasion d'un miserable cajolleur luy fait imaginer, dites-moy, je vous prie, Theotime, monstre-il pas que la soif de son cœur ne peut estre assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le desalterer? O admirable, mays aymable inquietude du cœur humain! Soyés, soyés à jamais sans repos ni tranquillité quelconque en cette terre, mon ame, jusques à ce que vous ayés rencontré les fraisches eaux de la vie immortelle, et la tres-sainte Divinité, qui seules peuvent esteindre vostre alteration et accoyser vostre desir.

Cependant, Theotime, imaginés-vous, avec le Psalmiste[1], ce cerf qui, malmené par la meute, n'a plus ni vent ni jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va questant, avec quelle ardeur il se presse et serre dans cet element. Il semble qu'il se voudroit volontiers fondre et convertir en eau, pour jouïr plus pleinement de cette fraischeur. Hé! quelle union de nostre cœur à Dieu là-haut au ciel, où, apres ces desirs infinis du vray bien, non jamais assouvis en ce monde, nous en treuverons la vivante et puissante source! Alors, certes, comme on voit un petit enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mere et attaché à son tetin, presser avidement cette douce fontayne de suave et desirée liqueur, de sorte qu'il est advis qu'il veuille ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien tirer et succer toute cette poitrine dans la sienne : ainsy nostre ame, toute haletante de la soif extreme du vray bien, lorsquelle en rencontrera la source inepuisable

[1] Ps. XLI, 9

en la Divinité, ô vray Dieu! quelle sainte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mammelles fecondes de la toute bonté, ou pour estre tout abismés en elle, ou affin qu'elle vienne toute en nous!

CHAPITRE XI.

De l'union des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la Divinité.

Quand nous regardons quelque chose, quoyqu'elle nous soit presente, elle ne s'unit pas à nos yeux elle-mesme, ains seulement leur envoye une certaine representation ou nage d'elle-mesme, que l'on appelle espece sensible, par le moyen de laquelle nous voyons; et quand nous contemplons ou entendons quelque chose, ce que nous entendons ne s'unit pas non plus à nostre entendement, sinon par le moyen d'une autre representation et image tres delicate et spirituelle, que l'on nomme espece intelligible. Mays encor ces especes, par combien de destours et de changemens viennent-elles à nostre entendement! Elles abordent au sens exterieur, et de là passent à l'interieur, puis à la fantasie, de là à l'entendement actif, et viennent en fin au passif, à ce que, passant par tant d'estamines et sous tant de limes, elles soient par ce moyen purifiées, subtilisées et affinées, et que de sensibles elles soient rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsy, Theotime, tout ce que nous voyons ou entendons en cette vie mortelle: ouy mesme les choses de la foy; car, comme le mirouër ne contient pas la chose que l'on y void, ains seulement la representation et espece d'icelle, laquelle representation, arrestée par le mirouër, en produit une autre en l'œil qui regarde : de mesme la parole de la foy ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les represente; et cette representation des choses divines qui est en la parole de la foy en produit une autre, laquelle nostre entendement, moyennant la grace de

Dieu, accepte et reçoit comme representation de la sainte verité, et nostre volonté s'y complait et l'embrasse comme une verité honnorable, utile, aymable et tres-bonne. De sorte que les verités signifiées en la parole de Dieu sont par icelle representées à l'entendement comme les choses exprimées au mirouër sont par le mirouër representées à l'œil : si que croire, c'est voir comme par un mirouër, dit le grand Apostre [1].

Mays au ciel, Theotime, ah ! mon Dieu ! quelle faveur ! la Divinité s'unira elle-mesme à nostre entendement, sans entremise d'espece ni representation quelconque ; ains elle s'appliquera et joindra elle-mesme à nostre entendement, se rendant tellement presente à luy que cette intime presence tiendra lieu de representation et d'espece. O vray Dieu ! quelle suavité à l'entendement humain d'estre à jamais uny à son souverain objet, recevant, non sa representation, mays sa presence ; non aucune image ou espece, mays la propre essence de sa divine verité et majesté ! Nous serons là comme des enfans tres-heureux de la Divinité, ayans l'honneur d'estre nourris de la propre substance divine, receuë en nostre ame par la bouche de nostre entendement ; et ce qui surpasse toute douceur, c'est que, comme les meres ne se contentent pas de nourrir leurs pouppons de leur lait, qui est leur propre substance, si elles-mesmes ne leur mettent le chicheron de leur tetin dans la bouche, affin qu'ilz reçoivent leur substance, non en un cuillier ou autre instrument, ains en leur propre substance et par leur propre substance ; en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau, aussi bien que de nourriture, pour estre receuë du bienaymé petit enfançon : ainsy Dieu, nostre pere, ne se contente pas de faire recevoir sa propre substance en nostre entendement, c'est à dire, de nous faire voir sa divinité ; mays, par un abisme de sa douceur, il appliquera luy-mesme sa substance à nostre esprit, affin que nous l'entendions, non plus en espece ou represen-

[1] I Cor. XIII, 12.

tation, mays en elle-mesme et par elle-mesme, en sorte que sa substance paternelle et eternelle serve d'espece, aussi bien que d'objet, à nostre entendement. Et alors seront pratiquées en une façon excellente ces divines promesses : « Je la meneray en la solitude, et parleray à son cœur, et l'alaitteray [1]. Esjouïssés-vous avec Hierusalem en liesse, affin que vous alaittés et soyés remplis de la mammelle de sa consolation, et que vous succiés et que vous vous delectiés de la totale affluence de sa gloire. Vous serés portés aux tetins, et on vous amadouera sur les genoux [2]. »

Bonheur infiny, Theotime, et lequel ne nous a pas seulement esté promis, mays nous en avons des arres au tressaint sacrement de l'eucharistie, festin perpetuel de la grace divine; car en iceluy nous recevons le sang du Sauveur en sa chair, et sa chair en son sang, son sang nous estant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance à nostre propre bouche corporelle, affin que nous sachions qu'ainsy nous appliquera-il son essence divine au festin eternel de la gloire. Il est vray qu'icy cette faveur nous est faite reellement, mays à couvert, sous les especes et apparences sacramentelles, là où au ciel la Divinité se donnera à descouvert, et nous la verrons face à face comme elle est.

CHAPITRE XII.

De l'union eternelle des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance eternelle du Filz de Dieu.

O saint et divin Esprit ! amour eternel du Pere et du Filz, soyés propice à mon enfance. Nostre entendement verra donq Dieu, Theotime ; mays je dis, il verra Dieu luy-mesme face à face, contemplant par une veuë de vraye et reelle presence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautés,

[1] Os. II, 14. — [2] Is. XLVI, 10.

la toute-puissance, la toute-bonté, toute-sagesse, toute-justice, et le reste de cet abisme de perfections.

Il verra donq clairement, cet entendement, la connoissance infinie que de toute eternité le Pere a euë de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soy-mesme il prononça et dit eternellement le mot, le verbe, ou la parole et diction tres-unique et tres-infinie, laquelle, comprenant et representant toute la perfection du Pere, ne peut estre qu'un mesme Dieu tres-unique avec luy, sans division, ni separation. Ainsy verrons-nous donq cette eternelle et admirable generation du Verbe et Filz divin, par laquelle il nasquit eternellement à l'image et semblance du Pere : image et semblance vive et naturelle, qui ne represente aucuns accidens, ni aucun exterieur, puisqu'en Dieu tout est substance, et n'y peut avoir accident ; tout est interieur, et n'y peut avoir aucun exterieur; mays image qui represente la propre substance du Pere si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut estre que le mesme Dieu avec luy, sans distinction ni difference quelconque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des personnes. Car comme se pourroit-il faire que ce divin Filz fut la vraye, vrayement vive et vrayement naturelle image, semblance et figure de l'infinie beauté et substance du Pere, si elle ne representoit infiniment au vif et au naturel les infinies perfections du Pere? et comme pourroit-elle representer infiniment des perfections infinies, si elle-mesme n'estoit infiniment parfaite? et comme pourroit-elle estre infiniment parfaite, si elle n'estoit Dieu? et comme pourroit-elle estre Dieu, si elle n'estoit un mesme Dieu avec le Pere?

Ce Filz donq, infinie image et figure de son Pere infini, est un seul Dieu tres-unique et tres-infini avec son Pere, sans qu'il y ait aucune difference de substance entre eux, ains seulement la distinction des personnes, laquelle distinction

onnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle tres-suffisante pour faire que le Pere prononce, et que le Filz soit la parole prononcée; que le Pere die, et que le Filz soit le Verbe ou la diction; que le Pere exprime, et que le Filz soit l'image, semblance et figure exprimée; et qu'en somme le Pere soit Pere, et le Filz soit Filz, deux personnes distinctes, mays une seule essence et divinité. Ainsy Dieu, qui est seul, n'est pas pourtant solitaire; car il est seul en sa tres-unique et tres-simple divinité, mays il n'est pas solitaire, puisqu'il est Pere et Filz en deux personnes. O Theotime! Theotime! quelle joye, quelle allegresse de celebrer cette eternelle naissance qui se fait « en la splendeur des saints[1]; » de la celebrer, di-je, en la voyant, et de la voir en la celebrant!

Le tres-doux saint Bernard, estant encor jeune garçon à Chastillon sur Seine, la nuit de Noël attendoit en l'eglise que l'on commençast l'office sacré, et en cette attente le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort leger, pendant lequel, ô Dieu! quelle douceur! il vit en esprit, mays d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Filz de Dieu ayant espousé la nature humaine, et s'estant rendu petit enfant dans les entrailles tres-pures de sa mere, naissoit virginalement de son ventre sacré avec une humble suavité, meslée d'une celeste majesté,

> Comme l'espoux qui en maintien royal
> Sort tout joyeux de son lit nuptial[2];

vision, Theotime, qui combla tellement le cœur amiable du petit Bernard d'ayse, de jubilation et de delices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentimens extremes; et partant, combien que depuis, comme une abeille sacrée, il recueillit tous-jours de tous les divins mysteres le miel de mille douces et divines consolations, si est-ce que la solemnité de

[1] Ps. CIX, 3. — [2] Ps. XVIII, 6.

Noël luy apportoit une particuliere suavité, et parloit avec un goust nonpareil de cette nativité de son maistre. Helas! mays de grace, Theotime, si une vision mystique et imaginaire de la naissance temporelle et humaine du Filz de Dieu, par laquelle il procedoit homme de la femme, vierge d'une vierge, ravit et contente si fort le cœur d'un enfant, hé! que sera-ce, quand nos espritz, glorieusement illuminés de la clarté bienheureuse, verront cette eternelle naissance par laquelle le Filz procede Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vray Dieu d'un vray Dieu, divinement et eternellement! Alors donq nostre esprit se joindra par une complaysance incomprehensible à cet objet si delicieux, et par une invariable attention luy demeurera eternellement uni.

CHAPITRE XIII.

De l'union des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la production du saint Esprit.

Le Pere eternel voyant l'infinie bonté et beauté de son essence si vivement, essentiellement et substantiellement exprimée en son Filz, et le Filz voyant reciproquement que sa mesme essence, bonté et beauté, est originairement en son Pere, comme en sa source et fontayne, hé! se pourroit-il faire que ce divin Pere et son Filz ne s'entr'aymassent pas d'un amour infiny, puisque leur volonté, par laquelle ilz ayment, et leur bonté, pour laquelle ilz ayment, sont infinies en l'un et en l'autre?

L'amour ne nous treuvant pas esgaux, il nous esgale; ne nous treuvant pas unis, il nous unit. Or le Pere et le Filz se treuvans non seulement egaux et unis, ains un mesme Dieu, une mesme bonté, une mesme essence et une mesme unité, quel amour doivent-ilz avoir l'un à l'autre! Mays cet amour ne se passe pas comme l'amour que les creatures intellec-

tuelles ont entre elles ou envers leur Createur; car l'amour creé se fait par plusieurs et divers eslans, souspirs, unions et liaysons qui s'entresuivent, et font la continuation de l'amour avec une douce vicissitude de mouvemens spirituelz; mays[1] l'amour divin du Pere eternel envers son Filz est pratiqué en un seul souspir eslancé reciproquement par le Pere et le Filz, qui en cette sorte demeurent unis et liés ensemble. Ouy, mon Theotime; car la bonté du Pere et du Filz n'estant qu'une seule tres-uniquement unique bonté, commune à l'un et à l'autre, l'amour de cette bonté ne peut estre qu'un seul amour, par ce qu'encor qu'il y ait deux amans, à sçavoir le Pere et le Filz, neantmoins il n'y a que leur seule tres-unique bonté, qui leur est commune, laquelle est aymée, et leur tres-unique volonté qui ayme; et partant il n'y a aussi qu'un seul amour exercé par un seul souspir amoureux. Le Pere souspire cet amour, le Filz le souspire aussi; mays par ce que le Pere ne souspire cet amour que par la mesme volonté et pour la mesme bonté qui est egalement et uniquement en luy et en son Filz, et le Filz mutuellement ne souspire ce souspir amoureux que pour cette mesme bonté et par cette mesme volonté, partant ce souspir amoureux n'est qu'un seul souspir, ou un seul esprit eslancé par deux souspirans.

Et d'autant que le Pere et le Filz, qui souspirent, ont une essence et volonté infinie, par laquelle ilz souspirent, et que la bonté pour laquelle ilz souspirent est infinie, il est impossible que le souspir ne soit infini; et d'autant qu'il ne peut estre infini qu'il ne soit Dieu, partant cet esprit souspiré du Pere et du Filz est vray Dieu; et par ce qu'il n'y a, ni peut avoir qu'un seul Dieu, il est un seul vray Dieu avec le Pere et le Filz. Mays de plus, par ce que cet amour est un acte qui procede reciproquement du Pere et du Filz, il ne peut estre ni le Pere ni le Filz, desquelz il est procedé,

[1] Les anciennes éditions portent *car;* mais le sens exige manifestement *mais*, qu'on lit dans l'édition de M. Blaise, etc.

quoyqu'il ait la mesme bonté et substance du Pere et du Filz; ains faut que ce soit une troisieme personne divine, laquelle avec le Pere et le Filz ne soit qu'un seul Dieu; et d'autant que cet amour est produit par maniere de souspirs ou d'inspirations, il est appellé saint Esprit.

Or sus, Theotime, le roy David descrivant la suavité de l'amitié des serviteurs de Dieu, s'escrie :

O voicy que c'est chose bonne,
Qui mille suavités donne,
Quand les freres ensemblement
Habitent unanimement!
Car cette douceur amiable
Au tres-saint onguent est semblable,
Que dessus le chef on versa
D'Aron, quand on le consacra :
Onguent dont la teste sacrée
D'Aron estoit toute trempée,
Jusqu'à la robe s'escoulant,
Et tout son collet parfumant [1].

Mays, ô Dieu! si l'amitié humaine est tant aggreablement aymable, et respand une odeur si delicieuse sur ceux qui la contemplent, que sera-ce, mon bienaymé Theotime, de voir l'exercice sacré de l'amour reciproque du Pere envers le Filz eternel! Saint Gregoire Nazianzene raconte que l'amitié incomparable qui estoit entre luy et son grand saint Basile estoit celebrée par toute la Grece, et Tertulian tesmoigne que les payens admiroient cet amour plus que fraternel, qui regnoit entre les premiers chrestiens : ô quelle feste! quelle solemnité! de quelles louanges et benedictions doit estre celebrée, de quelles admirations doit estre honnorée et aymée l'eternelle et souveraine amitié du Pere et du Filz! Qu'y a-il d'aymable et d'amiable, si l'amitie ne l'est pas? et si l'amitié est amiable et aymable, quelle amitié le peut estre en comparayson de cette infinie amitié qui est entre le Pere et le Filz, et qui est un mesme Dieu tres-unique avec eux?

[1] Ps. CXXXII, 1.

Nostre cœur, Theotime, s'abismera d'amour en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour que ce Pere eternel et ce Filz incomprehensible pratiquent divinement et eternellement.

CHAPITRE XIV.

Que la sainte lumiere de la gloire servira à l'union des espritz bienheureux avec Dieu.

L'entendement creé verra donc l'essence divine sans aucune entremise d'espece ou representation; mays il ne la verra pas neantmoins sans quelque excellente lumiere qui le dispose, esleve et renforce pour faire une veuë si haute, et d'un objet si sublime et esclattant. Car, comme la chouette a bien la veuë assés forte pour voir la sombre lumiere de la nuit sereine, mais non pas toutesfois pour voir la clarté du midy, qui est trop brillante pour estre receuë par des yeux si troubles et imbecilles : ainsy nostre entendement, qui a bien assés de force pour considerer les verités naturelles par son discours, et mesme les choses surnaturelles de la grace par la lumiere de la foy, ne sçauroit pas neantmoins, ni par la lumiere de la nature, ni par la lumiere de la foy, attaindre jusques à la veuë de la substance divine en elle-mesme. C'est pourquoy la suavité de la sagesse eternelle a disposé de ne point appliquer son essence à nostre entendement qu'elle ne l'ait preparé, revigoré et habilité pour recevoir une veuë si eminente et disproportionnée à sa condition naturelle comme est la veuë de la Divinité. Car ainsy le soleil, souverain objet de nos yeux corporelz entre les choses naturelles, ne se presente point à nostre veuë que premier il n'envoye ses raïons par le moyen desquelz nous le puissions voir; de sorte que nous ne le voyons que par sa lumiere. Toutefois il y a de la difference entre les raïons que le soleil jette à nos yeux corporelz, et la lumiere que Dieu créera en nos entendemens

au ciel : car le raïon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux quand ilz sont foibles et impuissans à voir, ains plus tost il les aveugle, esblouissant et dissipant leur veuë infirme; où, au contraire, cette sacrée lumiere de gloire treuvant nos entendemens inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les esleve, renforce et perfectionne si excellemment que, par une merveille incomprehensible, ilz regardent et contemplent l'abisme de la clarté divine fixement et droittement en elle-mesme, sans estre esblouis ni rebouchés de la grandeur infinie de son esclat.

Tout ainsy donc que Dieu nous a donné la lumiere de la rayson, par laquelle nous le pouvons connoistre comme autheur de la nature, et la lumiere de la foy, par laquelle nous le considerons comme source de la grace : de mesme il nous donnera la lumiere de gloire, par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la beatitude et vie eternelle; mays fontaine, Theotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faysons maintenant par la foy, ains que nous verrons par la lumiere de gloire, plongés et abismés en icelle. Les plongeons, dit Pline, qui pour pescher les pierres precieuses s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huyle en leurs bouches, affin que le respandant, ilz ayent plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ilz nagent : Theotime, l'ame bienheureuse estant enfoncée et plongée dans l'ocean de la divine essence, Dieu respandra dans son entendement la sacrée lumiere de gloire, qui luy fera jour en cet abisme de lumiere inaccessible, affin que par la clarté de la gloire nous voyions la clarté de la Divinité.

En Dieu gist la fontaine mesme
De vie et de playsir supreme;
Sa clarté nous apparoistra
Aux rais de sa vive lumiere,
Et nostre liesse pleniere
De son jour seulement naistra [1].

[1] Psal. XXXV, 10.

CHAPITRE XV.

Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des differens degrés.

Or ce sera cette lumiere de gloire, Theotime, qui donnera la mesure à la veuë et contemplation des bienheureux; et selon que nous aurons plus ou moins de cette sainte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par consequent plus ou moins heureusement la tres-sainte Divinité, qui, regardée diversement, nous rendra de mesme differemment glorieux. Certes, en ce paradis celeste tous les espritz voyent toute l'essence divine; mays nul d'entr'eux, ni tous eux ensemble ne la voyent, ni peuvent voir totalement. Non, Theotime; car Dieu estant tres-uniquement un et tres-simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voye tout; et d'autant qu'il est infini, sans limite, ni borne, ni mesure quelconque en sa perfection, il n'y a, ni peut avoir aucune capacité hors de luy qui jamais puisse totalement comprendre ou penetrer l'infinité de sa bonté infiniment essentielle et essentiellement infinie.

Cette lumiere creée du soleil visible, qui est limitée et finie, est tellement veuë toute de tous ceux qui la regardent qu'elle n'est pourtant jamais veuë totalement de pas un, ni mesme de tous ensemble. Il en est presque ainsy de tous nos sens. Entre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoyque tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien, ni avec tant de playsir que les autres, selon que les aureilles sont plus ou moins delicates. La manne estoit savourée toute de quiconque la mangeoit, mays differemment neantmoins, selon la diversité des appetitz de ceux qui la prenoient, et ne fut jamais savourée totalement; car elle avoit plus de differentes saveurs qu'il n'y avoit de varietés de goustz és Israëlites. Theotime, nous verrons et savourerons là-haut au ciel toute la Divinité; mais jamais nul des

bienheureux, ni tous ensemble, ne la verront ou savoureront totalement. Cette infinité divine aura tous-jours infiniment plus d'excellences que nous ne sçaurions avoir de suffisance et de capacité; et nous aurons un contentement indicible de connoistre qu'apres avoir assouvi tout le desir de nostre cœur, et remply pleinement sa capacité en la jouïssance du bien infiny qui est Dieu, neantmoins il restera encor en cette infinité des infinies perfections à voir, à jouir et posseder, que sa divine Majesté entend et void elle seule, elle seule se comprenant soy-mesme.

Ainsy les poissons jouissent de la grandeur incroiable de l'Ocean; et jamais pourtant aucun poisson, ni mesme toute la multitude des poissons, ne vid toutes les plages, ni ne trempa ses escailles en toutes les eaux de la mer. Et les oyseaux s'esgayent à leur gré dans la vasteté de l'air; mays jamais aucun oyseau, ni mesme toute la race des oyseaux ensemble, n'a battu des aisles toutes les contrées de l'air, et n'est jamais parvenu à la supreme region d'iceluy. Ah! Theotime, nos espritz, à leur gré, et selon toute l'estenduë de leurs souhaitz, nageront en l'ocean et voleront en l'air de la Divinité, et se resjouiront eternellement de voir que cet air est tant infiny, cet ocean si vaste, qu'il ne peut estre mesuré par leurs aisles, et que, jouissans sans reserve ni exception quelconque de tout cet abisme infini de la Divinité, ilz ne peuvent neantmoins jamais esgaler leur jouïssance à cette infinité, laquelle demeure tous-jours infiniment infinie au-dessus de leur capacité.

Et sur ce sujet les espritz bienheureux sont ravis de deux admirations : l'une pour l'infinie beauté qu'ilz contemplent, et l'autre pour l'abisme de l'infinité qui reste à voir en cette mesme beauté. O Dieu! que ce qu'ilz voyent est admirable! mays, ô Dieu! que ce qu'ilz ne voyent pas l'est beaucoup plus! et toutefois, Theotime, la tres-sainte beauté qu'ilz voyent estant infinie, elle les rend parfaitement satisfaitz et

assouvis; et se contentans d'en jouir selon le rang qu'ilz tiennent au ciel, à cause de la tres-aymable providence divine qui en a ainsy ordonné, ilz convertissent la connoissance qu'ilz ont de ne posseder pas, ni ne pouvoir posseder totalement leur objet, en une simple complaysance d'admiration, par laquelle ilz ont une joye souveraine de voir que la beauté qu'ilz ayment est tellement infinie qu'elle ne peut estre totalement conneuë que par elle-mesme. Car en cela consiste la divinité de cette beauté infinie, ou la beauté de cette infinie Divinité.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

THE INSTITUTE OF MEDIÆVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

TABLE.

Préface. Page I
Lettre d'Alexandre VII à son neveu sur la lecture des ouvrages de saint François de Sales. XIII
Lettre du P. de Tournemine sur les ouvrages et le style de saint François de Sales. XV
PREMIÈRE CLASSE : *Ouvrages ascétiques et de piété;* — première section. XXI

INTRODUCTION A LA VIE DEVOTE.

Avis pour la seconde édition. XXVII
Autre avis. *ib.*
Oraison dedicatoire. XXVIII
Preface. XXIX

PREMIERE PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT LES ADVIS ET EXERCICES REQUIS POUR CONDUIRE L'AME DÉS SON PREMIER DESIR DE LA VIE DEVOTE JUSQUES A UNE ENTIERE RESOLUTION DE L'EMBRASSER.

CHAP. I. — Description de la vraye devotion. 1
II. — Proprieté et excellence de la devotion. 4
III. — Que la devotion est convenable à toutes sortes de vacations et professions. 6
IV. — De la necessité d'un conducteur pour entrer et faire progrés en la devotion. 8
V. — Qu'il faut commencer par la purgation de l'ame. 11
VI. — De la premiere purgation, qui est celle des pechés mortelz. 13
VII. — De la seconde purgation, qui est celle des affections du peché. 14
VIII. — Du moyen de faire cette seconde purgation. 16
IX. — Meditation premiere. De la création. 17
X. — Meditation II. De la fin pour laquelle nous sommes creés. 19
XI. — Meditation III. Des benefices de Dieu. 21
XII. — Meditation IV. Des pechés. 24
XIII. — Meditation V. De la mort. 26
XIV. — Meditation VI. Du jugement. 28
XV. — Meditation VII. De l'enfer. 30
XVI. — Meditation VIII. Du paradis. 32
XVII. — Meditation IX. Par maniere d'election et choix du paradis. 34

XVIII. — Meditation x. Par maniere d'election et choix que l'ame fait de la vie devote. 36
XIX. — Comme il faut faire la confession generale. 38
XX. — Protestation authentique pour graver en l'ame la resolution de servir Dieu, et conclurre les actes de penitence. 40
XXI. — Conclusion pour cette premiere purgation. 42
XXII. — Qu'il se faut purger des affections que l'on a aux pechés venielz. 43
XXIII. — Qu'il se faut purger de l'affection aux choses inutiles et dangereuses. 45
XXIV. — Qu'il se faut purger des mauvaises inclinations. 47

SECONDE PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT DIVERS ADVIS POUR L'ELEVATION DE L'AME A DIEU PAR L'ORAYSON ET LES SACREMENS.

CHAP. I. — De la necessité de l'orayson. 49
II. — Briefve methode pour la meditation; et premierement, de la presence de Dieu, premier point de la preparation. 52
III. — De l'invocation, second point de la preparation. 55
IV. — De la proposition du mystere, troisieme point de la preparation 56
V. — Des considerations, seconde partie de la meditation. 57
VI. — Des affections et resolutions, troisieme partie de la meditation. 58
VII. — De la conclusion et bouquet spirituel. 59
VIII. — Quelques advis tres-utiles sur le sujet de la meditation. 60
IX. — Pour les seicheresses qui arrivent en la meditation. 62
X. — Exercice pour le matin. 64
XI. — De l'exercice du soir, et de l'examen de conscience. 65
XII. — De la retraitte spirituelle. 67
XIII. — Des aspirations, orayons jaculatoires et bonnes pensées. 69
XIV. — De la tres-sainte messe, et comme il la faut ouïr. 75
XV. — Des autres exercices publics et communs. 77
XVI. — Qu'il faut honnorer et invoquer les saintz. 78
XVII. — Comme il faut ouïr et lire la parole de Dieu. 80
XVIII. — Comme il faut recevoir les inspirations. 81
XIX. — De la sainte confession. 84
XX. — De la frequente communion. 88
XXI. — Comme il faut communier. 91

TROISIEME PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT PLUSIEURS ADVIS TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS.

CHAP. I. — Du choix que l'on doit faire quant à l'exercice des vertus. 94
II. — Suite du même discours du choix des vertus. 99
III. — De la patience. 102
IV. — De l'humilité pour l'exterieur. 107
V. — De l'humilité plus interieure. 110
VI. — Que l'humilité nous fait aymer notre propre abjection. 115
VII. — Comme il faut conserver la bonne renommée, pratiquant l'humilité. 119
VIII. — De la douceur envers le prochain, et remede contre l'ire. 123
IX. — De la douceur envers nous-mesmes. 127
X. — Qu'il faut traitter des affaires avec soin et sans empressement ni soucy. 130

XI. — De l'obeïssance. 132
XII. — De la necessité de la chasteté. 135
XIII. — Advis pour conserver la chasteté. 139
XIV. — De la pauvreté d'esprit, observée entre les richesses. 142
XV. — Comme il faut pratiquer la pauvreté reelle, demeurant neantmoins reellement riche. 145
XVI. — Pour pratiquer la richesse d'esprit emmy la pauvreté reelle. 149
XVII. — De l'amitié, et premierement de la mauvaise et frivole. 151
XVIII. — Des amourettes. 153
XIX. — Des vrayes amitiés. 157
XX. — De la difference des vrayes et des vaines amitiés. 160
XXI. — Advis et remedes contre les mauvaises amitiés. 162
XXII. — Quelques autres advis sur le sujet des amitiés. 166
XXIII. — Des exercices de la mortification exterieure. 168
XXIV. — Des conversations et de la solitude. 174
XXV. — De la bienseance des habitz. 177
XXVI. — Du parler, et premierement comme il faut parler de Dieu. 179
XXVII. — De l'honneteté des paroles et du respect que l'on doit aux personnes. 181
XXVIII. — Des jugemens temeraires. 183
XXIX. — De la medisance. 188
XXX. — Quelques autres advis touchant le parler. 194
XXXI. — Des passe-tems et recreations, et premierement des loysibles et louables. 196
XXXII. — Des jeux defenduz. 197
XXXIII. — Des balz et passe-tems loysibles, mays dangereux. 198
XXXIV. — Quand on peut jouer ou danser. 201
XXXV. — Qu'il faut estre fidele és grandes et petites occasions. 202
XXXVI. — Qu'il faut avoir l'esprit juste et raysonnable. 205
XXXVII. — Des desirs. 207
XXXVIII. — Advis pour les gens mariés. 209
XXXIX. — De l'honneteté du lit nuptial. 217
XL. — Advis pour les vefves. 221
XLI. — Un mot aux vierges. 227

QUATRIEME PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT LES ADVIS NECESSAIRES CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES.

CHAP. I. — Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfans du monde. 228
II. — Qu'il faut avoir bon courage. 231
III. — De la nature des tentations, et de la difference qu'il y a entre sentir la tentation et consentir à icelle. 232
IV. — Deux beaux exemples sur ce sujet. 235
V. — Encouragement à l'ame qui est és tentations. 237
VI. — Comme la tentation et delectation peuvent estre peché. 239
VII. — Remedes aux grandes tentations. 241
VIII. — Qu'il faut resister aux menues tentations. 243
IX. — Comme il faut remedier aux menues tentations. 244
X. — Comme il faut fortifier son cœur contre les tentations. 246
XI. — De l'inquietude. 247
IXI. — De la tristesse. 250

XIII. — Des consolations spirituelles et sensibles, et comme il se faut comporter en icelles. 253
XIV. — Des secheresses et sterilités spirituelles. 260
XV. — Confirmation et eclaircissement de ce qui a esté dit par un exemple notable. 266

CINQUIEME PARTIE DE L'INTRODUCTION,

CONTENANT DES EXERCICES ET ADVIS POUR RENOUVELLER L'AME ET LA CONFIRMER EN LA DEVOTION.

CHAP. I. — Qu'il faut chaque année renouveller les bons propos par les exercices suivans. 271
II. — Considerations sur le benefice que Dieu nous fait nous appellant à son service, selon la protestation mise ci-dessus. 273
III. — De l'examen de nostre ame sur son advancement en la vie devote. 275
IV. — Examen de l'estat de nostre ame envers Dieu. 277
V. — Examen de vostre estat envers vous-mesme. 279
VI. — Examen de l'estat de nostre ame envers le prochain. 280
VII. — Examen sur les affections de nostre ame. 281
VIII. — Affections qu'il faut faire apres l'examen. 282
IX. — Des considerations propres pour renouveller nos bons propos. 283
X. — Consideration premiere, de l'excellence de nos ames. *ib.*
XI. — Seconde consideration, de l'excellence des vertus. 284
XII. — Troisieme consideration, sur l'exemple des saintz. 285
XIII. — Quatrieme consideration, de l'amour que Jesus-Christ nous porte. 286
XIV. — Cinquieme consideration, de l'amour eternel de Dieu envers nous. 288
XV. — Affections generales sur les considerations precedentes, et conclusion de l'exercice. 289
XVI. — Des ressentimens qu'il faut garder apres cet exercice. 290
XVII. — Responses à deux objections qui peuvent estre faites sur cette Introduction. 291
XVIII. — Trois derniers et principaux advis pour cette Introduction. 292

TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

Orayson dedicatoire. 297
Preface. 301

LIVRE PREMIER,

CONTENANT UNE PREPARATION A TOUT LE TRAITTÉ.

CHAP. I. — Que, pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'ame à la volonté. 319
II — Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'ame. 322
III. — Comme la volonté gouverne l'appetit sensuel. 324
IV. — Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que mesme il gouverne la volonté, bien que la volonté ayt aussi domination sur luy. 323

V. — Des affections de la volonté. 331
VI. — Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours. 334
VII. — Description de l'amour en general. 336
VIII. — Quelle est la convenance qui excite l'amour. 341
IX. — Que l'amour tend à l'union. 344
X. — Que l'union à laquelle l'amour pretend est spirituelle. 347
XI. — Qu'il y a deux portions en l'ame, et comment. 354
XII. — Qu'en ces deux portions de l'ame, il y a quatre differens degrés de rayson. 358
XIII. — De la difference des amours. 362
XIV. — Que la charité doit estre nommée amour. 363
XV. — De la convenance qui est entre Dieu et l'homme. 365
XVI. — Que nous avons une inclination naturelle d'aymer Dieu sur toutes choses. 368
XVII. — Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aymer Dieu sur toutes choses. 370
XVIII. — Que l'inclination naturelle que nous avons d'aymer Dieu n'est pas inutile. 373

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DE LA GENERATION ET NAISSANCE CELESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAP. I. Que les perfections divines ne sont qu'une seule, mays infinie perfection. 377
II. — Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte, qui est sa propre divinité. 380
III. — De la providence divine en general. 384
IV. — De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les creatures raysonnables. 389
V. — Que la providence celeste a prouveu aux hommes une redemption tres-abondante. 393
VI. — De quelques faveurs speciales exercées en la redemption des hommes par la divine providence. 395
VII. — Combien la providence sacrée est admirable en la diversité des graces qu'elle distribue aux hommes. 399
VIII. — Combien Dieu desire que nous l'aymions. 402
IX. — Comme l'amour eternel de Dieu envers nous previent nos cœurs de son inspiration, affin que nous l'aymions. 405
X. — Que nous repoussons bien souvent l'inspiration, et refusons d'aymer Dieu. 408
XI. — Qu'il ne tient pas à la divine bonté que nous n'ayons un tres-excellent amour. 411
XII. — Que les attraitz divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou de les repousser. 415
XIII. — Des premiers sentimens d'amour que les attraitz divins font en l'ame avant qu'elle ayt la foy. 419
XIV. — Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foy. 423
XV. — Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte esperance. 426
XVI. — Comme l'amour se pratique en l'esperance. 429
XVII. — Que l'amour d'esperance est fort bon, quoyque imparfait. 432
XVIII. — Que l'amour se pratique en la penitence, et premierement qu'il y a diverses sortes de penitences. 436

XIX. — Que la penitence sans amour est imparfaite. 440
XX. — Comme le meslange d'amour et de douleur se fait en la contrition. 442
XXI. — Comme les attraitz amoureux de nostre Seigneur nous aydent et accompagnent jusques à la foy et la charité. 447
XXII. — Briefve description de la charité. 451

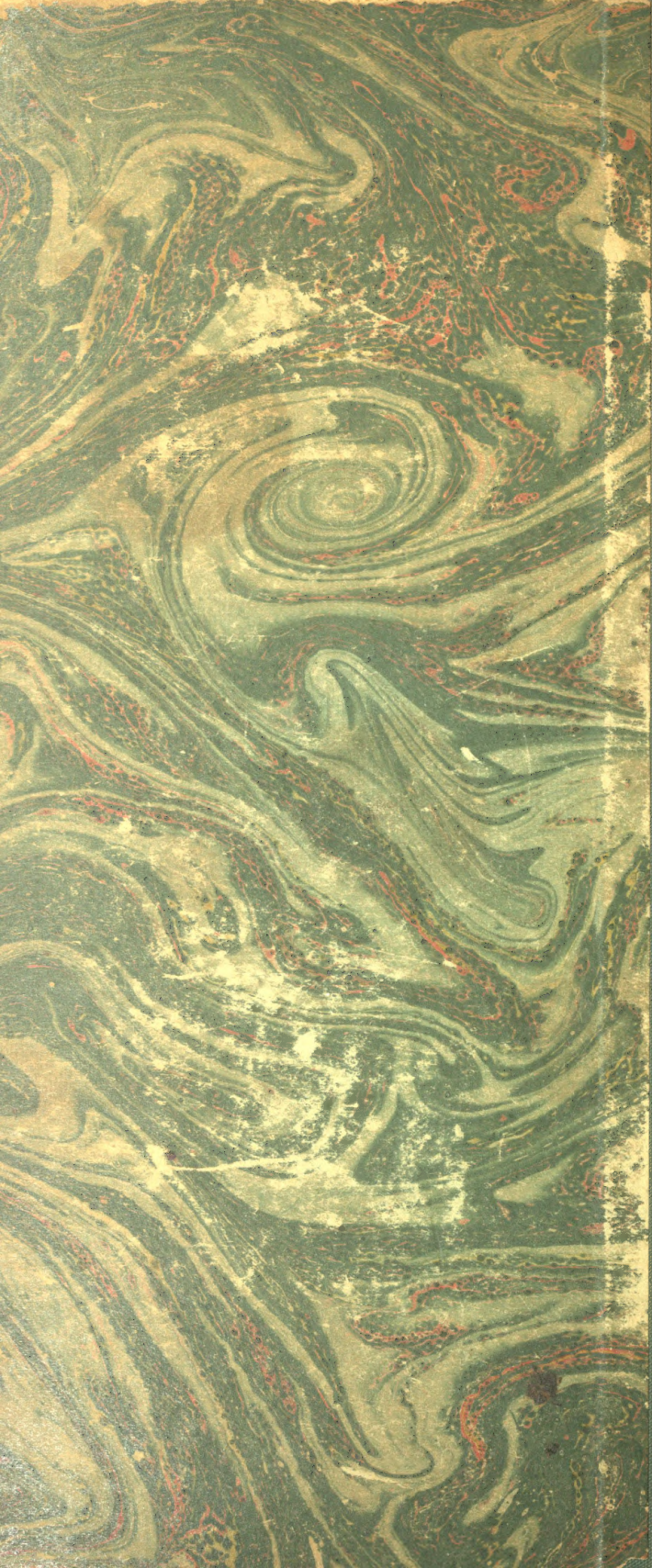
LIVRE TROISIEME.

DU PROGRÉS ET PERFECTION DE L'AMOUR.

CHAP. I. — Que l'amour sacré peut estre augmenté de plus en plus en un chacun de nous. 454
II. — Combien nostre Seigneur a rendu aysé l'accroissement de l'amour. 457
III. — Comme l'ame estant en charité, fait progrés en icelle. 461
IV. — De la sainte perseverance en l'amour sacré. 467
V. — Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don spécial de Dieu. 471
VI. — Que nous ne sçaurions parvenir à la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle. 474
VII. — Que la charité des saintz en cette vie mortelle egale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux. 477
VIII. — De l'incomparable amour de la Mere de Dieu, nostre Dame. 479
IX. — Preparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu. 483
X. — Que le desir precedent accroistra grandement l'union des bienheureux avec Dieu. 486
XI. — De l'union des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la Divinité. 488
XII. — De l'union eternelle des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance eternelle du Fils de Dieu. 490
XIII. — De l'union des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la production du saint Esprit. 493
XIV. — Que la sainte lumiere de la gloire servira à l'union des espritz bienheureux avec Dieu. 496
XV. — Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des differens degrés. 498

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — Typographie PAUL BRODARD.

FRANCOIS DE SALES.
Oeuvres.

PQ
1623
.F7
v.1